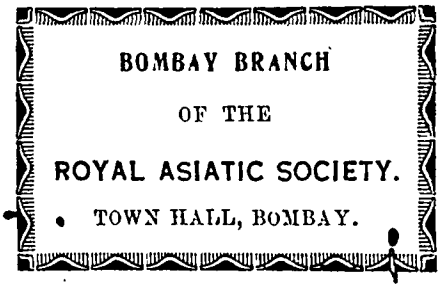
00084333



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

PRÉCIS

DE LA

GRAPHIE UNIVERSELLE.

T. III.

Avis au Lecteur. L'Asie étant la
Monde la plus peuplée et la plus riche
curieux, on a dû la décrire d'une man
détaillée. Il en est résulté que la Deser
l'Inde, formant une centaine de pages,
renvoyée au Volume suivant, pour ne p
à celui-ci une épaisseur démesurée.

DE L'IMPRIMERIE DE PO

PRÉCIS

DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

DESCRIPTION

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

SUR UN PLAN NOUVEAU,

D'APRÈS LES GRANDES DIVISIONS NATURELLES DU GLOBE;

Précédée de l'Histoire de la Géographie chez les Peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la Géographie Mathématique, Physique et Politique;

Et accompagnée de Cartes, de Tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une Table alphabétique des noms de Lieux.

PAR M. MALTE-BRUN.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE.

TOME TROISIÈME.

DESCRIPTION DE L'ASIE, EXCEPTÉ L'INDE.

A PARIS,

CHEZ FR. BUISSON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE GILLES-CŒUR, N°. 10.

1812.

F8 910
Mal / Pee
84333

PRÉCIS

DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

LIVRE QUARANTE-SIXIÈME.

DESCRIPTION DE L'ASIE. *Généralités sur cette partie du Monde. Montagnes, Fleuves, Mers et Golfes. Température. Productions. Habitans. Etat civil et politique.*

C'est de l'Asie que, selon les traditions les plus accréditées, ont jailli les premières clartés de la civilisation générale; c'est par l'Asie que nous commencerons cette série de descriptions, qui ressemblera, en quelque sorte, à un voyage autour du monde.

Rien ne prouve que les anciens peuples asiatiques aient reconnu ces grandes divisions du globe que nous appelons parties du monde, ni qu'ils aient désigné celle où ils demeuraient sous le nom d'*Asie*. La conjecture du savant Bochart, d'après laquelle ce nom viendrait d'un mot hébreu ou phénicien (1), qui dénote *le milieu*, n'a donc aucun fondement historique. Il faut en dire autant des spéculations de quelques étymologistes sur le rapport mystérieux qui semble exister entre le nom de l'Asie et le mot *As*, par lequel plusieurs nations européennes désignent en général une divinité (2). Tenons-nous à des faits certains : le nom d'Asie désignait, selon

Nom de l'Asie.

(1) Bochart. *Phaleg.*, IV, c. 33. (2) Comp. *Bayer*, Comment. Petropolit. V, 334.

Homère, Hérodote et Euripide (1), une contrée de la Lydie qu'arrosait le Caystre, et où même des géographes d'un âge postérieur connaissaient une tribu d'*Asiones* et une ville *Asia*. Il paraît naturel que les Grecs aient étendu peu à peu ce nom d'une seule province à toute l'Asie Mineure, et ensuite aux autres contrées orientales, à mesure qu'ils en eurent connaissance. C'est ainsi que les Français ont étendu à toute la Germanie le nom du duché d'*Allemagne*; c'est ainsi que l'ancien canton d'*Italie*, resserré dans un coin de la Calabre, a donné son nom à la grande péninsule dont il ne formait qu'une partie peu considérable.

Limites de l'Asie.

Les limites de l'Asie sont en partie naturelles et constantes, en partie susceptibles d'être contestées. Au sud-ouest, le détroit de *Babel-Mandeb* et le golfe d'Arabie la séparent de l'Afrique, à laquelle l'isthme de Suez la rattache sur un seul point. Vers l'occident, la mer Méditerranée, l'Archipel, les détroits des Dardanelles et de Constantinople, la mer Noire et le détroit de Caffa, forment la séparation de l'Asie et de l'Europe; mais depuis le détroit de Caffa jusqu'à celui de Vaigatz, près de la Nouvelle-Zemble, la frontière devient incertaine. On suit communément l'opinion de la plupart des anciens, qui regardaient le Tanaïs, aujourd'hui le Don, comme la limite naturelle des deux parties du monde. Le cours tortueux de ce fleuve, dont les anciens n'avaient que des idées vagues, a conduit les géographes dans un labyrinthe d'opinions contradictoires (2). Les uns font suivre une ligne de l'embouchure du Don à celle du Dwina, dans la mer Blanche; les autres ont dirigé cette ligne sur l'embouchure de l'Obi; l'un et l'autre système n'ont pour base que le bon plaisir de ceux qui les ont proposés. Les académiciens de Pétersbourg ont enfin démontré le principe désormais incontestable, que la chaîne des monts

Le Tanaïs.

(1) Voyez notre vol. I, p. 40; ajoutez *Eurip.* Bacchæ. v. 6...

(2) Voyez les cartes de *Sanson*, de *Delisle*, d'*Homann*, etc...

Uraliens ou Werchoturiens marque la séparation naturelle de l'Europe et de l'Asie septentrionale. Déterminé à lier cette limite, aujourd'hui généralement adoptée, avec les droits imaginaires qu'un ancien préjugé accordait au fleuve Tanaïs, le savant Pallas a essayé de tracer une ligne de démarcation qui, en suivant le contour de ces vastes plaines salines dont la mer Caspienne est bordée au nord, laisse en Asie les gouvernemens russes d'Orenbourg et d'Astrakan, et, franchissant le Wolga à Zarizin, vient se confondre avec le Don (1). Cet arrangement de M. Pallas offre l'inconvénient de partager le cours d'un grand fleuve entre deux parties du monde, et de ne se rapporter en général qu'à des circonstances naturelles, à la vérité, mais trop peu marquantes pour avoir de l'influence sur la géographie. Nous pensons qu'il faut avec Hérodote, avec Platon, avec Eratosthènes et d'autres anciens, abandonner presque en entier le cours du Don, et fixer la frontière de l'Asie par la ligne qui termine le plus naturellement l'isthme du Caucase. Or, cette ligne est marquée par le cours des rivières de Manytch et de Kouma; c'est par le lit de ces deux courans que les Palus-Méotides et la mer Caspienne confondraient ensemble leurs eaux, si elles étaient seulement élevées à un niveau plus haut de 180 ou 200 pieds. Le Manytch se jette dans le Don, qui conserverait aussi, pendant un espace de quelques lieues, l'ancienne prérogative de séparer l'Europe de l'Asie. C'est après de [illegible] que nous préférons cette limite à celle qui [illegible] le cours du Kouban et du Téreck, et que nous [illegible] d'abord admise. Depuis l'embouchure de la Kouma, la mer Caspienne nous marquera la frontière de l'Europe [illegible] aux bouches de la grande rivière d'Iaik, à laquelle Catherine II a donné le nom plus géographique d'Ural. Ce fleuve, en nous conduisant aux montagnes du même nom, complétera le système des limites naturelles que nous cherchons à déterminer.

Limites occidentales selon M. Pallas.

Selon nous.

(1) [illegible] tropol. I. Plan d'une description de la Russie. [illegible] montagnes, etc.

Depuis le détroit de Vaigatz, la mer Glaciale borne l'Asie. Il est incertain si les terres aperçues au nord de la Sibérie sont des îles comme la Nouvelle-Zemble, ou des extrémités du Nouveau-Continent. Quoi qu'il en soit, que la mer Glaciale soit une véritable mer, ou seulement une longue manche resserrée par des terres et des îles, il est certain aujourd'hui qu'elle baigne l'Asie septentrionale de tous côtés, et que cette partie du monde est parfaitement séparée de l'Amérique septentrionale par le *détroit de Behring*. A commencer par ce détroit, le grand Océan (ou la mer Pacifique) forme la limite orientale de l'Asie. Les îles Aleutiennes, et celles qui en sont voisines, doivent appartenir à l'Amérique, n'étant qu'un prolongement de la presqu'île d'Alaschka.

Séparation d'avec l'Amérique.

Mais quelle frontière donner à l'Asie vers le sud-est? Faut-il suivre les anciens erremens? Faut-il dire que les îles Marianes, les Philippines, les Moluques, Célèbes, Bornéo et Java, font partie de l'Asie, tandis que la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne ne lui appartiennent pas? Il n'y a aucune limite naturelle dès qu'on entre dans cet immense archipel qui s'étend entre le grand Océan et la mer des Indes. Nous ne pouvons nous empêcher de voir dans le détroit de Malaca et dans le passage entre les Philippines et l'île Formose, la frontière la plus naturelle de l'Asie. Toutes les îles à l'est de cette séparation, jusqu'à la Nouvelle-Zélande, et aux îles de la Société, forment évidemment une cinquième partie du monde, de laquelle la Nouvelle-Hollande est le tronc principal. Un coup d'œil sur une carte modelée de la mer du Sud suffira pour convaincre tout homme instruit de la vérité de cette idée, et des avantages qui résulteront de son adoption pour la distribution méthodique des descriptions géographiques.

Frontière du côté du sud-est.

Au sud, la mer des Indes sépare l'Asie de l'Afrique, en sorte que les îles Maldives appartiennent à l'Asie; celles de France, de la Réunion et de Mahé, à l'Afrique, quoique dans l'idiome des commerçans et des navigateurs

Limites au sud.

français, on parle quelquefois de ces dernières îles comme si elles faisaient partie des Indes-Orientales. L'île de Socotora, qui incontestablement appartient à l'Afrique, est cependant, dans beaucoup d'ouvrages, décrite comme étant en Asie.

Dimensions de l'Asie.

Circonscrite dans les bornes que nous venons d'indiquer, l'Asie offre une surface qu'on peut évaluer de 3,960,000 à 4,000,000 myriamètres carrés. La plus grande longueur de ce continent, prise obliquement depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Behring, est de 1,[illegible] myriamètres. Prise sous le 30e parallèle de Suez à Nanking, sa longueur n'est que de 960 myriamètres; sous le 40e parallèle, du détroit des Dardanelles à la Corée, elle est de 965 myriamètres; et sous le cercle polaire, de 569 myriamètres. La largeur du nord au sud se mesure entre le cap Comorin dans l'Inde, et le cap Taimura en Sibérie, et s'élève à 682 myriamètres. Il résulte de ces dimensions que la principale masse du continent de l'Asie est située dans la zone tempérée septentrionale. Ce qui se trouve dans la zone torride nous paraît former $\frac{1}{3}$ du total. Seulement $\frac{1}{17}$ se trouve au-delà du cercle polaire; mais d'autres circonstances physiques étendent presque sur la moitié de ce continent l'influence du froid polaire. Pour nous former une idée exacte des températures si opposées qui règnent en Asie, commençons par distinguer les *cinq grandes régions physiques* dans lesquelles la nature elle-même a partagé cette partie du monde.

Grandes régions physiques.

Remarquons d'abord cet immense plateau qui s'élève entre les 30e et 50e parallèles, et qui s'étend de la mer Caspienne au lac Baikal, et des sources de l'Indus à la muraille de Chine. Il est connu sous le nom peu exact de *plateau de la Tartarie*; on peut plus justement l'appeler *Asie centrale*. C'est un assemblage de montagnes [illegible]nes, de rochers énormes et de plaines très-élevées; il semble qu'il y ait surtout deux massifs de montagnes qui s'élancent au-dessus même de cette région déjà si haute,

1. Plateau central. Chaînes de montagnes.

et qui forment le noyau de toutes les grandes chaînes q
gnes parcourent l'Asie. L'un est formé par les *montagnes*
libet *Thibet*, dont les hautes vallées conservent des neiges éte
de nelles, quoique sous 30 degrés de latitude; elles doiv
probablement avoir une élévation de plus de 20,000 pied
C'est d'ici que partent les chaînes de montagnes qui,
les noms de *Kentaïssè*, de *Himmala* et autres, s'étend
vers l'Indostan, et s'unissent dans la presqu'île à la
dite des *Gates*, qui finit par le cap Comorin. Le *Mus*
qui est le *mont Imaüs* des anciens, s'étend de
dans la Tartarie, et s'unit par les montagnes
à l'Ararat, au Taurus et au Caucase, noy
occidentale. D'un autre côté, de nombreuses
cendent dans la presqu'île au-delà du Gange, et la
pent en longues vallées parallèles; une d'elles se pr
longe jusque dans la presqu'île de Malaca, et semble
là passer dans cet immense archipel que nous considéro
comme une cinquième partie du monde. Des montagn
aussi hautes, mais plus rapprochées, remplissent les pr
vinces septentrionales et occidentales de la Chine,
finissent par des pentes rapides et en terrasse. Au nord
ces chaînes de montagnes, il se trouve une plaine élevé
peut-être la plus haute région de tout le globe; c'est
de vaste désert de *Kobi* ou de *Schamo*; on ne voit que
e lacs salés et de petites rivières, qui se perd
o. amas de sable et de gravier; par-ci par-là,
turages ou quelques buissons chétifs rappel
venir de la végétation. Ce plateau s'éten
sources de l'Indus et du Gange jusqu'au-d
du fleuve Amur ou Saghalien, dans une
23 à 24 degrés de l'équateur, et sur une
varie de 3 à 10 degrés de latitude. Le platea
es au nord par un autre système de montagnes,
e. haut sommet, selon *Pallas*, se nomme *Bog*
comme d'un centre commun, partent deux
montagnes, deux moyennes et deux grandes. C
au sud, sous le nom de *Mossart*, ne paraît qu

qui lie le plateau de Mongolie à celui du Thibet ; une semblable branche secondaire, sous le nom d'*Alak*, s'écarte vers l'occident, traverse la Tartarie indépendante, nommément la Bucharie, et se rapproche, vers le lac Aral, des monts Uraliens ; tandis que de l'autre côté elle est liée avec les monts *Belour* qui séparent les deux Bucharies, et qui tiennent aux montagnes de la Perse orientale et du nord de l'Inde. Ainsi, vers l'occident, les deux massifs principaux sont liés en tous sens, et l'on peut les regarder comme deux sommets d'un seul et même plateau. Mais retournons aux grandes branches du Boghdo : l'une d'elles s'étend, vers l'orient, sous le nom de *Kangai*, remplit la *Mongolie*, la Tartarie Chinoise, et se termine vers les mers de Corée et du Japon : c'est plutôt un long plateau qu'une chaîne proprement dite. Une autre branche, l'*Altaï*, se prolonge dans la Sibérie orientale ; elle est interrompue par de profondes gorges, à travers lesquelles les rivières d'Obi et de Jeniseï descendent vers les plaines de la Sibérie. Une branche semblable forme, à l'est du lac Baïkal, les *montagnes de la Daourie* ou *de Nertschinsk*, qui s'étendent vers le Kamtchatka et le détroit de Behring.

Monts Belour.

Montagnes de Sibérie.

Voilà l'enchaînement des *Alpes et de l'Asie* ; c'est le plus vaste système de montagnes qu'on ait reconnu sur le globe. Il n'y a que celui des Cordilières qui, peut-être, l'égale en élévation ; celui des montagnes centrales de l'Afrique semble l'égaler en étendue. L'immense hauteur du plateau central de l'Asie est moins prouvée par les mesures trop rares et suspectes de M. *Crawford*, que par ces nombreux et grands fleuves qui en sortent de tous côtés, par la stérilité du sol et par l'intensité du froid qui y règne en toutes les saisons, même dans les plaines et les vallées.

Deux grandes régions de l'Asie s'appuient au plateau central, du côté du nord et du midi. Semblable à un magnifique parterre de fleurs, sur lequel l'art du jardinier a concentré les rayons du soleil, l'Asie méridionale ou l'*Inde*, garantie des vents glacés du nord par les montagnes du

II. Région méridionale.

Thibet, s'incline fortement vers les tropiques et l'équateur. Arrosé par de nombreux et larges fleuves, son riche sol reçoit toujours les feux du soleil, et s'imprègne des exhalaisons d'une mer que l'hiver jamais n'enchaîne. Quel contraste entre ces contrées fertiles et les tristes solitudes de l'*Asie septentrionale*, de cette vaste Sibérie qui, toute entière penchée vers le pôle et vers la mer Glaciale, n'aspire jamais la douce haleine des vents du tropique, et dont l'atmosphère ne reçoit des mers voisines que des particules chargées du froid polaire!

III. Région septentrionale.

La nature a donné à chacune de ces régions un caractère physique que l'industrie humaine ne réussira jamais à changer, ou seulement à modifier d'une manière sensible. Tant que durera l'équilibre actuel du globe, les glaces s'amoncelleront toujours dans les embouchures de l'Obi et de la Léna; les vents siffleront toujours dans les déserts de Schamo, et le Thibet ne verra point les neiges de ses Alpes disparaître devant les rayons du soleil qui, à si peu de distance, brûle les régions du tropique. Ainsi le Tartare est appelé à la vie agricole et pastorale, comme le Sibérien à la chasse. L'Inde, en apparence plus heureuse, doit en grande partie à son climat cette mollesse, cette indolence qui appelle les brigands étrangers et la tyrannie domestique.

Il nous reste encore à considérer deux grandes régions, celle de l'Asie orientale et celle de l'Asie occidentale. La première, qui se confond insensiblement avec le plateau central, présente trois parties distinctes. Une large chaîne de montagnes, couvertes en partie de neiges éternelles, s'étend du plateau de Mongolie jusqu'en Corée. Au nord de ces montagnes, l'Amur se tourne d'abord vers le sud-est, mais bientôt vers le nord-est. Cette dernière exposition est la plus froide possible dans la zone tempérée boréale. D'ailleurs, le sol paraît être très-élevé. Ces contrées, désignées communément sous le nom de *Tartarie chinoise*, ressemblent à l'Asie septentrionale, quoiqu'elles soient situées sous les latitudes de la France.

IV. Région orientale.

La masse du froid qui, pour ainsi dire, couve sur la Tartarie, et d'un autre côté la température constante du Grand-Océan, jointe à une exposition directement orientale, donnent à la Chine propre un climat moins chaud que celui de l'Asie méridionale ; ce vaste pays, quoiqu'il dépasse un peu le tropique, et ne s'élève guère au-delà du 40e degré de latitude boréale, renferme tous les climats européens.

La troisième partie de la région orientale de l'Asie est formée par cette prodigieuse chaîne d'îles et presqu'îles volcaniques qui s'élèvent à peu de distance du continent, et présentent comme une immense haie, contre laquelle la fureur de l'Océan vient se briser. Voisine d'un côté des régions du tropique, de l'autre du froid plateau de l'Asie centrale, et environnée d'un élément tumultueux et inconstant, cette région maritime, inséparable du continent asiatique, présente nécessairement d'innombrables variations de température.

V. Région occidentale.

La cinquième grande région de l'Asie se détache plus qu'aucune des autres de la masse du continent. La mer Caspienne, le Pont-Euxin, la Méditerranée et les golfes Persique et Arabique donnent, à l'*Asie occidentale*, quelques ressemblances avec une grande péninsule. On pourrait, avec quelque degré de vérité, dire que cette région est aussi opposée à la région orientale, que celle du midi l'est à celle du nord. L'Asie orientale est en général humide ; l'occidentale est sèche, et même en quelques endroits aride ; l'une a le ciel orageux et souvent nébuleux ; l'autre jouit de vents constans et d'une grande sérénité d'atmosphère ; l'une a des chaînes de montagnes escarpées, que séparent des plaines marécageuses ; l'autre est composée de plateaux en grande partie sablonneux, et peu inférieurs en élévation aux chaînes de montagnes qu'ils portent sur leur dos. Dans l'Asie orientale, on voit les fleuves de long cours se suivre de très-près, tandis que dans l'Asie occidentale il n'y en a que deux ou trois d'un volume considérable, mais, en revanche, beaucoup

de lacs sans écoulement. Enfin, la proximité de l'immense foyer de chaleur que renferme l'Afrique, donne à une grande partie de l'Asie occidentale une température bien plus chaude que celle dont jouit même l'Asie méridionale.

Pour donner plus de précision à ces esquisses générales des régions physiques de l'Asie, il est utile de classer les rivières de ce continent d'après leurs bassins respectifs; c'est ce que nous avons fait dans le tableau suivant, dans lequel on indique aussi la longueur approximative du cours de chaque fleuve. Les rivières qui se jettent dans un fleuve sont marquées sur une ligne plus avancée.

Tableau synoptique des fleuves.

Bassin de la mer Glaciale; pente septentrionale du plateau de la Mongolie.

	Longueur de leur course.
L'Obi	347 myriamètres.
L'*Irtych*	210
Le *Tobol*	80
Le Jenisseï	340
La *Tunguska* supérieure	132
La *Tunguska* inférieure	137
Le *Piasiga*	41
La *Chatonga*	48
L'*Olenek*	75
La Lena	334
Le *Wilui*	100
L'*Aldan*	125
La *Iana*	49
L'*Indigirka*	108
La *Kowyma*	120

Bassin septentrional du Grand-Océan; pentes orientales de la Sibérie et du plateau de la Mongolie.

L'*Anadyr*	70
Le *Kamtchatka*	40
L'Amur ou *Saghalien* (en y comprenant la *Szilka*)	294
Le *Songari-Ula*	100

Bassin de la mer de Chine, faisant partie du bassin du Grand-Océan; pente orientale du plateau du Thibet.

	Longueur de leur course.
Le HOANG-HO (le fleuve Jaune). . . .	320 myriamètres.
Le YANG-TSÉ-KIANG (le fleuve Bleu). . .	368
Le *Hon-Kian*.	120

Pentes méridionales du plateau du Thibet.

a) *Bassins de la mer de Chine et du golfe de Siam.*

Le MÉ-KOM ou *Cambodja*.	300?
Le *Me-Nan*	250?

b) *Bassin de la mer des Indes.*

Le fleuve de PÉGU ou l'*Irabaddy*.	290?
— d'Ava ou le *Ken-Duen*.	150?
Le TSAMPO ou *Burramputer*	200
Le GANGE	250
Le *Godaveri*	90
Le *Kishna*.	86
Le *Nerbadda*.	81
L'INDUS ou *Sindd*	195?

Pentes et bassins de l'intérieur de l'Asie.

a) *Bassin du lac Aral; pente occidentale du grand plateau central.*

Le *Syr-Daria*.	110
L'*Amu-Daria* ou *Gihon*.	145

b) *Dans la Petite-Bucharie, vers le désert Kobi.*

Le *Jerkend* ou *Mehescha*.	100

c) *Bassin du lac Baikal.*

Le *Seliga*	76

Pentes de l'Asie occidentale ou *du Caucase, de l'Ararat, du Taurus*, etc.

a) *Vers la mer Caspienne.*

	Longueur de leur course.
Le *Kur* ou *Cyrus*	46 myriamètres.
L'*Araxe*	42

b) *Vers le golfe Persique.*

L'Euphrate (jusqu'au golfe)	185
Le Tigre	100

c) *Vers le golfe Arabique.*

Aucune rivière et peu de ruisseaux.

d) *Vers la Méditerranée et l'Archipel.*

L'*Oronte*	28
Le *Méandre*	40

e) *Vers la mer Noire.*

Le *Sangarius* (Sakaria)	40
Le *Halys* (Kisil-Irmak)	54
Le *Phasis* ou *Rione*	21

Proportion de ces rivières.

En faisant entrer dans le compte toutes les rivières marquées sur les cartes d'Asie, nous avons estimé ainsi qu'il suit la proportion des volumes, ou, pour parler plus exactement, des superficies des eaux courantes de cette partie du monde.

Le total pris pour unité	1,00
Les fleuves de Sibérie { coulant vers le nord.	0,31
Les fleuves de Sibérie { — l'est.	0,02
— de la Chine et de la Tartarie chinoise.	0,15
— de toute l'Inde	0,27
— du centre de l'Asie	0,08
— de la Turquie d'Asie	0,10
— de la Perse (avec l'Arménie)	0,06
— de l'Arabie	0,03

Pour conclure de ces données si un tel pays est plus sec qu'un autre, il faut avoir égard aux surfaces respectives. L'Arabie, par exemple, est certainement beaucoup plus sèche que la Perse ou la Turquie ; mais l'Inde et la Chine ne sont pas moins copieusement arrosées que la Sibérie ; c'est la moindre étendue des surfaces qui cause la différence entre le volume des eaux.

Le continent de l'Asie, étant une masse de terres très-considérable et peu entrecoupée de mers, doit naturellement contenir dans son intérieur de grands amas d'eau. Elle renferme même le plus grand lac connu ; je veux parler de la mer Caspienne. En général, les lacs de l'Asie se distinguent par leurs eaux salées, saumâtres ou sulfureuses ; il y en a aussi beaucoup qui n'ont point d'écoulement. Déjà l'Asie-Mineure nous offre, à cet égard, un échantillon du grand continent dont elle fait partie. L'intérieur de l'Anatolie et de la Caramanie renferme une suite de lacs salés et sans écoulement ; celui de *Tazla* est d'une longueur très-considérable. En remontant vers les parties les plus élevées de l'Asie occidentale, nous voyons les lacs de *Wan* et d'*Ourmia* dont les eaux salées ou saumâtres s'étendent sur un vaste espace. Dans la Syrie, plusieurs lacs de cette nature se succèdent le long de la chaîne du Liban et de l'Anti-Liban ; l'un des plus célèbres phénomènes de ce genre, c'est le lac *Asphaltite*, ou la mer Morte dans la Palestine, qui a les eaux bitumineuses, et qui recouvre une étendue de 60 à 70 lieues carrées (12 à 15 myriamètres carrés).

Lacs salés sans écoulement, etc.

Dans la région occidentale.

L'*Arabie* entière n'a d'autres lacs que ceux formés par le confluent des eaux de pluie ou de sources, qui se perdent ou s'imbibent dans le sable. Mais toutes ces eaux ont extrêmement peu d'étendue. Les déserts de la *Perse*, si semblables d'ailleurs à ceux d'Arabie, nous offrent le même genre de lacs, mais plus grands. Celui de *Zéré* couvre une étendue de 140 lieues carrées, et reçoit une rivière dont le cours est de 150 lieues (66 myriamètres), sans compter d'autres petites.

Le penchant occidental du plateau de la Tartarie est couvert de lacs salés et sans écoulement. La *mer Caspienne* couvre une étendue de 16,850 lieues carrées, ou 3139 myriamètres. C'est le plus grand lac salé qui soit connu, et on peut hardiment dire qu'il y ait sur le globe. Le lac ou *mer d'Aral*, de 1280 lieues carrées; le *lac Salé*, entre l'Aral et la Caspienne, ceux d'*Aksakol* et de *Telegul*, celui de *Balkaschi*, ou *Palcati*, et un nombre de moindres lacs salés ou du moins saumâtres, distinguent cette région, qui, de terrasse en terrasse, penche du centre de l'Asie vers la mer Caspienne, et qui est vis-à-vis d'une autre région toute entière en plaines, et qui s'incline du centre de la Russie d'Europe vers la même mer; ces deux bassins semblent l'un et l'autre imprégnés de sel. On en a conclu que la mer Caspienne autrefois couvrit toutes ces contrées: c'est possible à l'égard des plaines d'Astrakan, qui ont le niveau peu élevé au-dessus de la mer Caspienne; mais c'est peu probable à l'égard des contrées situées à l'est et au nord-est de cette mer; car le terrain s'élève considérablement, même entre la mer d'Aral et la Caspienne, encore plus entre l'Aral et les autres lacs salés: il y a d'ailleurs de ces lacs salés bien au-delà des limites que la mer Caspienne, dans sa plus grande extension, aurait pu atteindre. Les *penchans septentrionaux* du plateau de la Tartarie en offrent un grand nombre, tels que l'*Ebelai*, le *Jamysch*, le *Karazuzkie* et autres. Le lac *Czany*, qui n'a point d'écoulement, est aussi saumâtre, et c'est peut-être le cas de toutes les eaux stagnantes, lorsqu'elles se décomposent en s'arrêtant sur un sol imprégné de matières salines. Ces amas d'eau stagnante se retrouvent encore à un niveau bien plus élevé, sur le vaste plateau de la Mongolie et du Thibet. Ces hautes plaines entourées de montagnes qui forment le pays des Calmoucks, renferment beaucoup de lacs sans écoulement qui reçoivent de petites rivières. Le *Kirker-nor*, lac qui se trouve au-dessus des montagnes d'où sortent l'Irtych et l'Obi, reçoit une rivière dont

Dans les régions centrales.

le cours est de 70 à 80 lieues. La plaine élevée entre les monts de Mongolie et ceux du Thibet, entre les deux sommets de l'Asie, est remplie de rivières souvent assez considérables qui se perdent dans le sable, ou qui alimentent des lacs sans écoulement, comme le *Yerkend*, qui forme le lac de *Lop*.

Le Thibet, ou le plateau méridional et le plus élevé de l'Asie, est singulièrement riche en lacs, et un grand nombre d'eux n'a point d'écoulement. Le *Terkiri* a 300 lieues carrées de surface. Sur deux alignemens, l'un au nord de Terkiri de 80 lieues, l'autre à l'ouest, de 160 à 170 lieues, on trouve 23 autres lacs qui n'ont point d'écoulement, ou qui coulent l'un dans l'autre. Au nord-est du Thibet, on remarque, entre autres, le *Hoho-nor* ou *Koko-nor*, lac de 240 lieues carrées de surface, dans une situation très-élevée, et qui n'a point d'écoulement.

Le phénomène des lacs sans écoulement est donc commun à toutes les parties occidentales et centrales de l'Asie, mais non pas au nord de la Sibérie, ni à la Chine, ni à l'Inde. Les parties basses de la Sibérie présentent d'immenses marais presque contigus. Les grands lacs de la Chine se trouvent dans les contrées basses et marécageuses du milieu, et ne sont remarquables, pour la géographie physique, que par leur rapprochement : ils semblent confirmer la tradition des Chinois, selon laquelle une partie de ce pays aurait été récemment laissée à sec par la mer, ou plutôt par deux longs golfes formés par les deux fleuves *Hoang-ho* et *Yan-tse-kiang*. Les deux presqu'îles des Indes n'ont guère de lacs remarquables, encore moins des lacs sans écoulement ; preuve manifeste que leur terrain a partout de la pente. Autres lacs.

Il résulte de cet aperçu de l'hydrographie de l'Asie, que ce continent, entièrement différent de l'Amérique, ne renferme, proportion gardée, que très-peu de ces plaines basses que l'Océan couvrirait de ses eaux pour peu que son niveau s'élevât. L'Asie offre sans doute quelques plaines de ce genre, surtout une immense le long Plaines de l'Asie.

de la mer Glaciale, une autre beaucoup moindre dans Chine, une à l'embouchure du Gange, le Téhama de l'A bie, la Mésopotamie, la plaine du Méandre et quelq autres. Mais l'immense majorité des plaines de l'Asie s plutôt de vastes plate-formes posées sur le dos des m tagnes. Tantôt elles s'élèvent de loin en loin par terrass elles portent encore d'autres montagnes avec leurs vallé tantôt elles s'étendent au loin, en conservant le mê niveau, quoique légèrement interrompu par des pen locales. De là ces lacs sans écoulement, ces fleuves naissent et meurent dans le même désert; de là ces p sages subits d'un froid rigoureux à une chaleur insu portable, lorsque l'on descend du Thibet dans l'Inde, de l'intérieur de la Perse aux côtes maritimes. C'est

Rapport entre le terrain et le climat.

changement subit du niveau qui produit cet ef , qu qu'on n'ait pas sensiblement changé de latitude. Le ch gement de température qu'on éprouve en allan de Suisse en Lombardie, en donne une faible idée. C aussi à cette conformation du terrain qu'il faut attribuer vents à période constante qui règnent même dans l térieur de l'Asie. Je ne parle pas des moussons de l'In qui dépendent du mouvement annuel du soleil, mais cette longue durée du même vent qu'on observe enc dans les contrées éloignées du tropique. Elle vient de qu'il n'y a point de golfes ni de mers dont les exhalais et les courans puissent altérer la nature du vent ou ch ger sa direction. Les vents glacés de la Sibérie remon jusqu'aux sommets du centre, et, s'ils sont assez éle pour dépasser les premières chaînes, ils peuvent s'éten jusqu'aux sommets du Thibet. Le vent d'est, chargé brouillards, couvre dans le même instant toute la pa basse de la Chine. Mais à mesure que l'on s'enfonce d la zone tempérée, toute régularité dans les mouvem si intimement combinés de l'Océan et de l'atmosphè cesse peu à peu. Ainsi, au Japon, l'on voit le froid la chaleur, les orages et le calme se succéder pres avec la même rapidité que dans la Grande-Bretagne.

Chine est soumise à ces variations moins sensibles que la Hollande éprouve, soit par l'humidité des vents maritimes, soit par la siccité de ceux qui ont passé sur les terres. Enfin, si l'on pénètre des pays orientaux tempérés vers le centre, les saisons deviennent toujours plus constantes, mais aussi en proportion plus froides. Ce sont exactement les mêmes changemens qu'on éprouve en allant de l'occident à l'orient en Europe.

Pourquoi le froid en Asie s'accroît-il vers l'est?

Mais dans l'Asie septentrionale il se présente un autre phénomène, qui devient surtout sensible si l'on compare cette région avec les parties de l'Europe situées sous les mêmes latitudes. Pourquoi le froid de l'Asie septentrionale s'accroît-il toujours en allant vers l'est? Cette augmentation est telle, que, sur les côtes de la Manche de Tartarie, situées sous les latitudes de la France, l'hiver commence dès le mois de septembre. Plusieurs causes concourent sans doute à produire ce phénomène. D'abord il s'élève, entre la Corée et les pays sur le fleuve Amur, de vastes montagnes couronnées de glaciers; un second amas de montagnes, plus larges encore, sépare l'Amur de la Léna; toutes les côtes du nord-est présentent d'horribles escarpemens. On peut ajouter que les mers qui environnent ces contrées glaciales sont presque toujours couvertes de brouillards épais et froids qui interceptent et amortissent les rayons du soleil. Une troisième cause pourrait se trouver dans le manque absolu d'habitans, et par conséquent de culture. Dans la Sibérie orientale, d'après les recensemens officiels, on compte à peine *un* individu par lieue carrée. Néanmoins ces causes ne suffiraient peut-être pas, s'il n'y avait ici lieu d'appliquer une règle générale que nous avons indiquée dans la *Théorie des Climats* (1). Il faut considérer la masse d'air étendue sur un continent comme un ensemble dont la modification générale dépend de toutes les modifications partielles. Si un continent s'étend loin dans la zone tor-

(1) Vol. II, p. 413 et 416.

ride, la masse d'air échauffée réagit sur la masse tempérée, lui communique une partie de son calorique, et, en le dilatant, la force par-là de s'étendre un peu plus au nord, et ainsi de resserrer les limites du froid; en sorte que les pays se refroidissent vers les pôles, non-seulement en raison directe de leurs latitudes, mais aussi en raison inverse de la masse des pays chauds qui leur sont contigus au sud. Voilà pourquoi le voisinage de l'immense masse de terres brûlantes de l'Afrique, rend la température de l'Arabie, de la Syrie et de la Mésopotamie plus chaude que naturellement elle ne devrait l'être. Par une raison contraire, l'Amérique septentrionale éprouve jusqu'aux environs du tropique des froids très-vifs; car la masse de ce continent, qui s'étend au-delà du tropique, n'est rien en comparaison avec le reste : donc il n'y a ici aucune masse d'air chaud qui puisse réagir sur les masses tempérées et froides; l'action de la masse froide n'est pas même contre-balancée. Si nous regardons l'Asie, nous la voyons toujours aller, en se rétrécissant depuis la Chine jusqu'au détroit de Behring; elle n'a plus ici aucun pays chaud; l'air naturellement froid de ces contrées est encore refroidi par l'influence de la mer Glaciale, que le grand Océan ne peut pas contre-balancer, parce que la mer Glaciale dégorge beaucoup de glaçons par le détroit de Behring; ces glaçons, arrêtés entre les îles Aleutiennes et d'Andrinow, occasionent les froids brouillards dont la mer est ici couverte, et, par le mouvement général de l'Océan, se portent de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, de l'Amérique vers l'Asie, où ils s'accumulent dans les golfes.

Influence du climat sur le caractère des peuples.

Cette redoutable immobilité de la nature physique, ces climats qu'aucun effort d'industrie ne saurait améliorer sensiblement, ces retours réguliers des saisons, cette perpétuité des mêmes cultures, et par conséquent de la même manière de vivre, ont dû influer sur le caractère moral des peuples asiatiques, tant en modifiant uniformément leur système nerveux et musculaire, qu'en fra-

pant leur imagination par le retour des mêmes sensations. Elle a dû contribuer à rendre le Tartare vagabond aussi invariable dans son penchant pour la vie pastorale, que l'Indien l'est dans sa servile indolence, et le Chinois dans son infatigable industrie. Les nations éternelles ne naissent guère sous les climats variables. Mais ce serait se tromper grossièrement que d'attribuer à cette seule cause l'immobilité de caractère que l'on observe chez les nations asiatiques. *Hippocrate*, qui n'a entrevu qu'une partie des faits physiques, s'est bien gardé de leur accorder une influence exclusive.

Opinion d'Hippocrate sur les Asiatiques.

« Si les peuples de l'Asie, dit-il (1), sont sans courage, » sans énergie, d'une humeur moins belliqueuse et » d'un caractère plus doux que les Européens, c'est en » grande partie à la température toujours égale du climat » qu'il faut l'attribuer. On ne connaît guère ici de différence de chaleur et de froid; les deux températures se » fondent l'une dans l'autre. L'âme n'éprouve point ces » vives secousses, ni le corps ces changemens subits » qui donnent au caractère une vigueur agreste et une » fougue indocile.... Mais, ajoute-t-il, une autre raison de » l'inertie des Asiatiques, est la nature de leurs lois politiques ; ils *sont*, pour la plupart, gouvernés par des » monarques absolus : et partout où l'homme n'est ni maître de sa personne, ni participant au pouvoir législatif, » mais soumis à des despotes, il a soin de ne pas passer pour » courageux, parce qu'il sait que cela l'exposerait à de » plus grands dangers. Les sujets y sont contraints d'aller » à la guerre, d'en supporter toutes les peines, et de » mourir même pour leurs maîtres, loin de leurs enfans, » de leurs femmes et de leurs amis. Tous leurs exploits » ne servent qu'à augmenter et propager la puissance » de leurs despotes; les dangers et la mort, voilà les » seuls fruits qu'ils recueillent de leur bravoure. Ajoutez

(1) *Hippoc.* de Aërib. aquis, locis, § 85-88, édition (mais non pas *traduction*) de M. *Coray*.

» qu'ils sont nécessairement exposés à voir leurs terres » se changer en déserts, tant par les dévastations de la » guerre que par la cessation des travaux : de sorte que, » s'il se trouve parmi eux des esprits courageux, ils » sont détournés de l'usage de leurs forces par la nature » de leurs institutions politiques. Une preuve de ce que » j'avance, c'est que parmi les Asiatiques mêmes, ceux » qui jouissent de quelque liberté politique, et qui par » conséquent travaillent pour eux-mêmes, sont les plus » belliqueux de tous. »

Erreurs des commentateurs d'Hippocrate.

Si Hippocrate se croyait obligé de faire des exceptions parmi le petit nombre de pays et de peuples asiatiques que l'on connaissait de son tems, et dont les Sarmates, dans les plaines au nord du Caucase, étaient les plus septentrionaux, comme les Indiens du Pendjab en étaient les plus orientaux, que sera-ce donc aujourd'hui que nous connaissons en Asie une étendue de 30 degrés de plus en latitude, et 80 de plus en longitude? Il faudrait tout l'enthousiasme d'un médecin ou d'un helléniste, étranger à la géographie physique, pour prétendre qu'Hippocrate a deviné d'avance l'influence morale du climat de la Sibérie, du Thibet ou de la Chine, contrées dont il ignorait l'existence. Comment Hippocrate aurait-il pu dire des innombrables tribus des Tartares et des Mongols, qu'ils sont moins belliqueux que les Européens? Mais le sens que ce grand écrivain donne au nom d'Asie, diffère entièrement de celui dans lequel nous le prenons; il comprend, dans l'Europe, les *Sarmates*, quoiqu'ils demeurassent au-delà du Tanaïs (1); il place expressément les *Egyptiens* et les *Libyens* en Asie (2). Il est donc évident qu'il entendait par *Asie* la partie méridionale et orientale du monde alors connu, et qu'il appliquait le nom d'Europe à l'autre moitié, septentrionale et occidentale. Hippocrate, comme Homère et tant d'autres anciens, ne distinguait que *deux* parties du monde; il les

Vrai sens des mots *Europe* et *Asie* chez Hippocrate.

(1) De Aër. aqu. loc. § 89. (2) Ibid. § 76.

oppose constamment l'une à l'autre, comme le froid au chaud, la sécheresse à l'humidité, la stérilité à la fertilité. Ce point de vue étant une fois bien saisi, on entend Hippocrate sans difficulté ; on voit comment il a pu dire que l'Asie, en général, jouit d'un climat plus doux que l'Europe, et que tout y vient plus beau et plus grand (1) ; on aperçoit aussi d'un coup d'œil tout ce qu'il y a de vague et d'arbitraire dans les applications que les physiologistes ont faites d'un livre dont ils méconnaissaient la thèse la plus essentielle.

Courage de quelques Asiatiques.

Ne disons donc point que les Asiatiques, en général, sont des peuples efféminés et voluptueux ; disons que tel est le caractère de quelques nations de l'Asie méridionale ; mais excluons de ce nombre l'Arabe vagabond et le frugal Druse, le féroce Malai et les tribus indomtables des Marattes.

Influence réelle de la géographie physique.

Nous conviendrons pourtant que les peuples de l'Asie doivent à quelques circonstances géographiques des idées politiques et morales très-différentes de celles qui règnent en Europe. La vie nomade et patriarcale est prescrite par la nature elle-même à beaucoup de nations asiatiques ; le pouvoir illimité du père de famille devient donc nécessairement le type du pouvoir des monarques. L'absence des grandes villes, peuplées d'une bourgeoisie industrieuse, empêche qu'il ne naisse chez ces nations aucune idée de pacte social ni de liberté politique. Dans d'autres régions de l'Asie, la fertilité uniforme du sol, et la douceur constante du climat, en récompensant trop rapidement le plus léger travail, a étouffé presque dans sa naissance l'énergie de l'esprit humain, qui, pour ne pas se ralentir, a besoin d'être stimulée par le besoin et les obstacles. L'une et l'autre manière de vivre entraîne l'âme et le corps vers une paresse qui, devenue héréditaire, semble annoncer chez les races asiatiques une infériorité générale d'activité et de courage. Cette lenteur d'esprit, en perpétuant quelques maximes vertueuses, pacifiques et hospitalières, éternise aussi l'em-

(1) *Ibid.* § 72, 73.

Religions. pire des religions superstitieuses, sous le joug desquelles on voit languir surtout l'Asie orientale et centrale ; tandis que le christianisme grec pénètre lentement par le nord, et que le mahométisme reste encore debout dans les régions occidentales. Maintenue par le même esprit de routine dans toute l'Asie, le Japon seul excepté, la polygamie avilit les liens de famille, et désenchante la vie en privant le beau sexe de considération et d'influence, en même tems que, contraire aux lois de la nature (1), elle fait décroître la population et dégénérer les races.

Cette immobilité du caractère même n'est pas un phénomène particulier à l'Asie ; partout où la nature est plus puissante que l'industrie, soit en bien, soit en mal, l'homme reçoit du climat une impulsion invariable et irrésistible. Le pasteur des Alpes, le pêcheur de l'Archipel, le nomade Lapon, l'agriculteur de Sicile, ont-ils changé de caractère ? Seulement en Asie, les nations occupant plus d'étendue, les phénomènes de civilisation et de barbarie frappent davantage nos regards.

Pourquoi les grands empires sont communs en Asie ?

Cette même circonstance nous aide à expliquer pourquoi les grands empires sont plus communs en Asie qu'en Europe. Il ne suffit pas de dire que les grandes plaines dont l'Asie est parsemée, ouvrent aux conquérans une carrière plus facile ; cela n'est vrai que pour les parties centrales ; mais combien de montagnes inaccessibles, combien de larges fleuves et de déserts immenses, n'offrent pas à d'autres nations asiatiques des boulevarts naturels et des barrières éternelles ! Dès qu'une nation asiatique a voulu profiter de ses localités, elle s'est montrée aussi difficile à conquérir que les peuples européens. Les Druses, les Kurdes, les Marattes n'en sont pas les seuls exemples ; nous pouvons en citer un plus illustre : la chaîne des monts de l'Assyrie, au nord-est de Babylone, franchie sans difficulté par Alexandre, devint pour l'empire des Parthes un boulevart devant lequel échouèrent les légions de Trajan lui-

(1) Comp. vol. II, p. 567 et 573.

même. Les grandes conquêtes en Asie ont une autre cause ; c'est, comme nous venons de le dire, la grande extension de la même nation. Les capitales de l'Indostan, de la Chine ou de la Perse, s'étant rendues à un conquérant, l'immense multitude de tribus, liées par l'usage d'une langue commune, se soumet machinalement au même joug. Ces grands empires une fois établis, leur succession devient presque interminable par des raisons purement morales et politiques. Les nations de l'Asie, trop nombreuses et trop disséminées, ne connaissent point le ressort du véritable patriotisme ; elles ne fournissent à leurs chefs que des troupes sans zèle et sans énergie ; elles changent de maître sans regret et sans secousse prolongée. Les souverains asiatiques, enfermés dans leurs sérails, n'opposent qu'un vain faste à l'audace des conquérans : ceux-ci, à peine assis sur le trône, se plongent bientôt dans la même mollesse qui avait causé la chute de leurs prédécesseurs. L'organisation des armées, cómposées en très-grande partie de cavalerie, et le manque de places fortes, ouvrent le champ à des invasions subites. Tout concourt à rendre facile la conquête totale de ces vastes empires de l'Orient.

Tableau politique des empires d'Asie.

Mais cet état de choses est si peu fondé sur la géographie physique de l'Asie, que nous voyons aujourd'hui l'Inde divisée en plus de cent souverainetés, la Perse démembrée en partie, et la Turquie d'Asie prête à se dissoudre. L'histoire ancienne nous montre toutes les régions de l'Asie originairement partagées en beaucoup de petits royaumes, dans lesquels la volonté du monarque trouvait des bornes dans les droits de la nation : l'Asie a même vu naître plusieurs républiques. La résistance qu'opposèrent Tyr et Jérusalem aux conquérans du monde, n'était pas due, quoi qu'en dise Montesquieu (1), à l'*héroïsme de la servitude.* Les Persans de Cyrus n'étaient pas des esclaves ; les Scythes parlèrent au vainqueur de Darius le langage d'hommes libres.

Cet état n'est point fondé sur des causes géographiques.

(1) Esprit des Lois.

Contraste des nations d'Asie.

L'étonnante rapidité des révolutions politiques en Asie, tient réellement à un fait dépendant de la géographie physique. « Dans cette partie du monde, dit *Montes-*» *quieu* (1), les nations sont opposées aux nations du fort » au faible ; des peuples guerriers, braves et actifs, » touchent immédiatement des peuples efféminés, pa-» resseux, timides ; il faut donc que l'un soit conquis, » et que l'autre soit conquérant : voilà la raison prin-» cipale de la liberté de l'Europe et de l'esclavage de » l'Asie. » Il faut combiner cette remarque juste et profonde avec une autre vérité, prouvée par la géographie physique, savoir, que l'Asie n'a point de zone tempérée, point de milieu entre les climats très-froids et très-chauds. Les peuples esclaves habitent la zone chaude ; les peuples conquérans, les régions élevées et froides. Ces peuples sont les Tartares, les Afghans, les Mongols, les Mantcheou et autres, compris vulgairement sous le nom de *Tartares* chez les modernes, et sous celui de *Scythes* d'Asie chez les anciens. C'est ici une tout autre nature physique et morale : le courage anime leurs corps forts et nerveux ; le bon sens est attaché à leurs fibres grossières ; point de sciences, de beaux-arts, de luxe ; des vertus sauvages, une morale brute, à la vérité, mais profondément gravée dans les cœurs ; de l'hospitalité envers l'étranger, de la loyauté envers l'ennemi, une fidélité à toute épreuve envers leur nation et leurs amis ; à côté de ces bonnes qualités, l'amour de la guerre, ou plutôt du pillage, de la vie nomade, et de l'anarchie. Tels étaient les Scythes, tels sont les Tartares. Ils bravèrent la puissance de Darius ; ils donnèrent une grande et sublime leçon à Alexandre-le-Grand ; ils entendirent le bruit des armes victorieuses de Rome, mais ils n'en sentirent pas le poids. Plus de vingt fois ils ont conquis l'Asie et l'Europe orientale ; ils ont fondé des États en Perse, en Inde, en Chine, en Russie. Les empires

(1) Esprit des Lois. Liv. XVII, ch. 3.

de Tamerlan et de Gengis-Kan embrassaient la moitié de l'ancien continent. Cette vaste pépinière des nations semble aujourd'hui épuisée; il ne reste que très-peu de Tartares formellement indépendans, mais ils sont les maîtres de la Chine, et plutôt les alliés ou les vassaux que les sujets de la Russie.

Limites de la zone froide et de la chaude.

Nous remarquerons ici les limites des deux zones dans lesquelles l'Asie est partagée, par rapport à son climat et à ses productions. Si l'on tire de la Mingrélie une ligne le long du Caucase, autour de la mer Caspienne, le long des montagnes qui bornent en partie la Perse vers Cachemire, à travers le Thibet; ensuite, en tournant au nord-est, à travers les parties septentrionales, jusqu'au nord de la Corée, alors on aura à peu près tracé la limite entre les climats chauds et froids de l'Asie. Il est naturel que les frontières de l'une et l'autre zone se confondent quelquefois. C'est aussi sur les frontières que se trouvent quelquefois des climats semblables à ceux de l'Europe, surtout dans l'Asie occidentale. Généralement parlant, la limite indiquée marque le passage rapide du froid à la chaleur. Le riz et le maïs servent d'aliment aux nations méridionales; le millet et l'orge à celles de la zone froide; sur la limite on trouve des pays à froment. La nature offre aux régions méridionales des fruits délicieux, et en partie des aromates piquans; les contrées septentrionales sont privées même des productions des vergers de l'Europe boréale. La région où habitent les rennes marque, dans le nord et le nord-est (1), le vaste espace qui est, et qui sera long-tems inaccessible à toute culture. Les Tartares, les Mongols, et en partie les Persans, doivent au grand nombre de chevaux qu'ils possèdent, leur goût pour les courses, le brigandage et la guerre. Dans tout l'Occident, le chameau sert à multiplier les communications commerciales et les relations mutuelles des peuples. L'éléphant, utile à l'agriculture, et jadis si redoutable

Diversité des alimens.

Animaux.

(1) Voyez notre Vol. II, liv. XL, *Géographie zoologique.*

à la guerre, a influé sur l'antique civilisation de l'Inde. La Chine, privée en grande partie du secours de ces divers animaux, y a suppléé par ces milliers de barques dont ses rivières sont peuplées. Le défaut de bois de construction a obligé l'habitant du plateau central et du nord de l'Asie à se loger dans des tentes couvertes de peaux ou d'étoffes, les unes et les autres provenant de ses troupeaux. Une nécessité semblable a produit le même résultat en Arabie. Au contraire, dans l'Inde et d'autres contrées riches en bois, mais surtout en bois de palmiers, l'usage des maisonnettes légères a été trouvé aussi conforme à la paresse des indigènes qu'à la douceur du climat. L'un et l'autre genre d'habitations n'offrant rien de stable, rien de solide, les villes d'Asie disparaissent comme les empires dont elles sont les centres momentanés. Ce caractère général des habitations asiatiques exclut nécessairement le goût des meubles précieux, des tableaux, des statues; ainsi, les beaux-arts n'y feront jamais de grands progrès. D'un autre côté, l'uniforme influence d'un climat qui détermine impérieusement les genres de culture et d'alimens propres à chaque région, l'influence non moins irrésistible des religions superstitieuses, des lois despotiques et des mœurs serviles, bannissent de l'âme de l'Asiate ces vives et libres émotions qui, en Europe, exaltent un cœur ami des lettres et des sciences. Ainsi, les diverses régions de l'Asie offrent partout d'antiques ébauches d'une civilisation à laquelle les avantages et les désavantages physiques impriment un caractère ineffaçable; mais aussi partout cette civilisation s'est arrêtée à un degré bien inférieur à celui qu'ont atteint les peuples de l'Europe moderne.

Diversité d'habitations.

Nous allons décrire, d'après ses grandes divisions naturelles, cette vaste partie du monde dont nous venons d'esquisser la physionomie générale.

TABLEAU

Des Divisions naturelles de l'Asie.

Région du Caucase.....	Caucasie (gouvernement de), Abassie. Circassie. Géorgie, etc. Daghestan. Schyrwan.
II. *Région de la Mie-Mineure*.....	Anatolie. Caramanie. Siwas. Trébisonde. Iles de Chypre, de Rhodes, etc.
III. *Région d'Euphrate et du Tigre.*	Arménie. Kurdistan. Mésopotamie ou Al-Djésira. Babylonie ou Irac-Araby.
IV. *Région du mont Liban*....	La Syrie avec la Palestine.
V. *Région d'Arabie*	L'Arabie.
VI. *Région de Perse*.....	La Perse.
VII. *Région de l'Oxus et du lac Aral.*	La Grande-Bucharie. Le Turkestan occidental. Le stepp des Kirguis. La Turcomanie ou le pays des Truchmènes.
VIII. *Région du Plateau central*...	La Kalmoukie. La Mongolie. La Petite-Bucharie.
IX. *Région de l'Obi et de l'Ienisseï.*	Sibérie occidentale.
X. *Région du Nord-Est*.....	La Sibérie orientale, avec le Kamtchatka comme *appendice.*
XI. *Région du fleuve Amur*.....	La Tartarie, dite chinoise, avec la Corée comme *appendice.*
XII. *Région insulaire d'Est*.....	Les îles Kuriles. Tchocka et Jesso. Les îles du Japon. Lieu-Kieu. Formose.
XIII. *Région du fleuve Bleu et du fleuve Jaune*.....	La Chine proprement dite.
XIV. *Région des sources du Gange.*	Le Thibet.
XV. *Région du Gange*.....	Indostan oriental.
XVI. *Région de l'Indus*	Indostan occidental.
XVII. *Région du Decan.*	Péninsule de l'Inde en-deçà du Gange, avec Ceylan et les Maldives comme *appendice.*
XVIII. *Région d'Indo-Chine*.....	Péninsule de l'Inde au-delà du Gange. Birmans. Siam. Cochinchine. Malaca.

Nota. Dans ce système de Divisions adopté pour le présent volume, on n'a cherché que la méthode la plus lumineuse et la plus commode d'étudier la Géographie de l'Asie, et d'enchaîner les descriptions particulières ; c'est pour cela qu'on n'a pas visé à une rigueur scientifique, et qu'on a souvent réuni ensemble des régions moins intéressantes ou moins connues.

LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Pays Caucasiens ou Géorgie, Abassie, Circassie plaines du Kouban, Daghestan et Schirwan.*

Définition de l'isthme Caucasien.

LES régions que baigne la mer Caspienne à l'est, qu'arrosent au sud les fleuves Kur et Rhion ou Phasis, qui ceignent à l'ouest la mer Noire et les Palus Méotides, autrement nommées mer d'Azof; et que terminent au nord les rivières de Manytsch et de Kouma, forment une sorte d'isthme qui lie l'Europe à l'Asie occidentale, et à travers lequel le mont *Caucase* s'étend comme une muraille immense.

La largeur de l'isthme, d'après les meilleures autorités russes (1), est de 64 myriamètres entre les embouchures du Don et de la Kouma; de 122 entre le détroit de Caffa et la péninsule d'Abscheron; et de 56 entre l'embouchure du Phasis et la ville de Derbend.

Etymologie du nom du Caucase.

On n'est pas d'accord sur l'étymologie du nom de *Caucase*, si célèbre en histoire et en poésie. L'opinion la plus vraisemblable le considère comme un composé d'un mot persan *Caw*, signifiant *montagne*, et d'un mot scythique *Cas-pi*, c'est-à-dire *montagne blanche*. Cette opinion s'appuie sur un passage d'Eratosthènes, où ce savant assure que les indigènes du Caucase l'appelaient *Caspios* (2); mais Pline dit que le nom indigène était *Graucasus*, nom qu'on peut expliquer du gothique (3). Il paraît que de nos jours les nations caucasiennes n'ont aucune dénomination générale (4).

(1) Carte du Caucase, par *Lapie*, Annales des Voyages, tome XI.

(2) *Rommel*, Caucasi Straboniana Descriptio, p. 62.

(3) *Plin.* VI, 17. (4) Comp. *Büsching*, Description du Caucase, dans ses *Nouvelles Hebdomadaires*. 1781, p. 381. *Wahl*, Asien, I, 793 *sqq.* *Wilford*, Asiatic researches, VI, 455 *sqq.*

Les anciens ont comparé le Caucase aux Alpes, sous le rapport de l'élévation. Il est certain que le milieu de la chaîne est hérissé de glaciers, ou blanchi de neiges éternelles (1). Reineggs prétend que l'Elbours, le plus haut sommet du Caucase, n'a que 5,400 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer Noire. Au midi, le Caucase joint les nombreuses chaînes du mont Taurus, qui parcourent toute l'Asie occidentale; au nord, il borde presque immédiatement les vastes plaines où erraient jadis les Sarmates, et où errent aujourd'hui les Cosaques et les Kalmouks; à l'est, il domine par des précipices escarpés sur la plaine étroite qui le sépare de la mer Caspienne (2); à l'occident, la haute chaîne se termine brusquement au nord de la Mingrélie par des montagnes escarpées, les *Montes Ceraunii* des anciens; les chaînes inférieures se prolongent ensuite, en côtoyant les bords de la mer Noire, et en formant les montagnes basses qui séparent les Circassiens des Abasses, et que les anciens appelaient *Montes Coraxici*. Parmi les sommets du Caucase on distingue l'*Elburs*, ou plutôt *Albordj* (3), dans le pays des Ossètes, et le *Bischbarmak*, ou *Montagne à cinq doigts*, dans le Lesghistan; un promontoire qui se projette dans la contrée des Circassiens, si riche en bons chevaux, se nommait, chez les anciens, *Hippici Montes*, et chez les modernes, *Beesch Tau*.

Élévation.

Chaînes et branches.

Les deux principaux passages du Caucase sont désignés, chez les anciens, sous le nom de *Portes Caucasiennes* et *Albaniennes*. Le premier est, sans contredit, le défilé qui conduit de Mosdok à Tiflis; c'est l'étroit vallon de quatre journées, où, selon Strabon, coulait la rivière *Aragon*, aujourd'hui *Arakui* (4). C'est, comme Pline dit, un énorme ouvrage de la nature, qui a taillé une longue ouverture parmi les rochers, ouverture qu'une porte de fer grillée

Portes Caucasiennes.

(1) *Guldenstedt*, Voyages, I, 434 (en all.). *Reineggs*, Descript. du Caucase, etc., I, 16 (en all.) Comp. *Procop.*, Bell. Goth. IV, cap. 3.
(2) *Amelin*, Voyage III, 34-35. (3) De *Bordj* ou *Borg*, mot persan signifiant *montagne*. (*Wahl.*) (4) *Strab.* XI, 765.

suffirait encore pour intercepter (1); c'est le passage par lequel, selon Piscus, les barbares du nord menaçaient également l'empire romain et celui des Persans (2). Le château fort qui fermait ce passage reçoit divers noms chez les anciens; celui qui subsiste aujourd'hui se nomme *Dariel*. Les *Portes Albaniennes* des anciens seraient, selon l'opinion commune, la Passe de Derbend, le long de la mer Caspienne; mais si l'on compare avec soin tous les indices que nous ont laissés les anciens; si on réfléchit sur le silence qui est gardé dans les descriptions de ce passage, à l'égard de la mer Caspienne; si on se rappelle que Ptolomée place expressément les Portes d'Albanie près les sources du fleuve *Kasius*, qui, d'après tout l'ensemble de sa géographie, est le *Koisu*; si on observe que le même géographe place les *Diduri* voisins de *Tusci*, près des *Portes Sarmatiques*, et que ces deux tribus, sous les noms de *Didos* et de *Tusches*, demeurent encore près d'un défilé qui passe par le territoire d'Ouma-Khan, le long de la frontière du Daghestan, et traverse ensuite le district de Kagnamcharie (3), on restera persuadé que c'est là qu'il faut chercher les *Portes Albaniennes* ou *Sarmatiques*, jusqu'ici méconnues. Le nom de *Portes Caspiennes*, appartenant en propre à un défilé près Téhéran, dans l'ancienne Médie, est appliqué vaguement, par Tacite et quelques autres anciens, à diverses passes du Caucase. D'avec toutes ces passes qui traversent la chaîne du sud au nord, il faut distinguer les *Portes Ibériennes*, ou le défilé de Parapaux, aujourd'hui Schaourapo, par lequel on arrive de l'Imirette en Kartalinie; défilé où, du tems de Strabon, on franchissait des abîmes et des précipices, mais que les Persans, dans le 4e siècle, ont rendu praticable aux armées (4).

Portes Albaniennes ou Sarmatiques.

Portes Caspiennes et Ibériennes.

(1) *Plin.*, VI, 11. (2) *Prisc.* de Legation. p. 43. Comp. *Procop.* Pers. I, 20. (3) *Lapie*, carte du Caucase, Annales des Voyages, XII. (4) *Procop.* Bell. Goth. p. 600. *Guldenstedt*, I, 314.

Une tradition assez généralement répandue parmi les natifs indigènes du Caucase, veut qu'une grande muraille ait jadis fermé le Caucase aux invasions des barbares. On attribue ce grand ouvrage tantôt à Alexandre, tantôt à Nouchyrvan; on en fait voir des restes, mais il est fort incertain si ces débris appartiennent à une muraille qui aurait traversé tout l'isthme, ou s'ils font partie des fortifications locales (1). Muraille du Caucase.

Les témoignages des anciens et des modernes s'accordent à placer dans les contrées caucasiennes des mines d'or, d'argent et de fer; plusieurs rivières roulent des paillettes d'or, qui, interceptées sur des peaux de mouton, fournissent à ceux qui veulent tout interpréter, une explication naturelle de la fable de la toison dorée (2). Mines.

Les sommets du Caucase sont de granite. La bande granitique est accompagnée, de deux côtés, de montagnes schisteuses, et ensuite calcaires. On dit que cette chaîne présente une grande régularité; sa direction en ligne droite rend cette assertion assez vraisemblable. Mais les montagnes calcaires secondaires paraissent devoir occuper plus d'espace du côté méridional, où la chaîne s'étend par un plus grand nombre de branches. Du côté septentrional, la base des montagnes, calcaire et schisteuse, est recouverte par de vastes dunes de sable qui se perdent peu à peu dans l'aride plaine appelée *Stepp de Kuma*. Roches.

Le Caucase est une des régions les plus intéressantes du globe pour l'histoire naturelle et civile. Tous les climats de l'Europe et toutes sortes de terrains s'y retrouvent : au centre, des glaces éternelles et des rochers stériles

(1) *Bayer*, de Muro Caucas. *Reineggs*, I, 120. *Guldenstedt*, I, 489.

(2) *Strab.* XI, *passim*. *Plin.* XXXIII, 3. *Plutarch.* in Pomp. *Appian.* de Bell. Mithrid. p. 797. *Procop.* Bell. Persic. p. 45. *Tavernier*, tom. I, liv. 3, p. 20[illegible]. *Lamberti*, Relaz. della Colchide, p. 193. *Gmelin*, III, p. 51. *Poissonel*, Traité du Commerce, etc., II, p. 80. *Guldenstedt*, I, p. 286, 418, 462, surtout p. 438. *Reineggs*, I, p. 21, 25, 188, etc.; II, p. 92, 133 *sqq.*

Animaux. où habitent les ours, les loups, les schakals (1), les *chats*, animal du genre des *felis* (2), le bouquetin du Caucase (*capra caucasica*) (3), qui aime les sommets escarpés des montagnes schisteuses; le chamois, qui se tient au contraire sur les montagnes calcaires inférieures; les lièvres, terriers, les putois, les hermines, l'argali, une infinité d'oiseaux de proie et de passage : au nord, des collines

Végétaux. fertiles en blé, et de riches pâturages où errent les superbes chevaux circassiens; plus loin, des plaines sablonneuses, couvertes de plantes grossières, mais mêlées de bas-fonds d'une nature plus grasse : au midi, de magnifiques vallées et plaines, où, sous le climat le plus salubre, se développe toute la richesse de la végétation asiatique. Partout où la pente se dirige vers l'ouest, l'est ou le midi, les cèdres, le cyprès, les saviniers, le genévrier rouge, les hêtres et les chênes revêtent les flancs des montagnes (4). L'amandier, le pêcher, le figuier, croissent en abondance dans les chaudes vallées abritées par les rochers. Le cognassier, l'abricotier sauvage, le poirier à feuille de saule, la vigne, abondent dans les halliers, les buissons et sur les bords des forêts. Le dattier, le jujube, l'épine du Christ, indigènes dans cette contrée, en attestent la douce température. Les marais sont ornés de très-belles plantes, telles que le *rhododendron ponticum* et l'*azalea pontica*. L'olivier cultivé et l'olivier sauvage, le platane oriental, le laurier mâle et femelle, embellissent les rivages de la mer Caspienne. Les hautes vallées sont parfumées par le seringa, le jasmin, le lilas et la rose caucasienne.

L'isthme caucasien renferme un nombre extraordinaire de petites nations; quelques-unes sont des restes des hordes asiatiques qui, dans la grande migration des peuples, passèrent et repassèrent par ces montagnes; mais le plus grand nombre se compose de tribus indigènes

(1) *Guldenstedt, Novi comment. Petrop.*, tome XX, p. 49 et suiv.
(2) *Ibid.* p. 483. (3) *Pallas*, Comment. Petropol., 1779, part. II, p. 274. (4) *Guldenstedt*, I, 435 *sqq.*

et primitives. Ces tribus conservent chacune leur langage particulier, et ces idiomes remontent probablement à l'origine du genre humain. La physionomie caucasienne renferme les traits caractéristiques des principales races de l'Europe et de l'Asie occidentale. Les animaux domestiques et les plantes cultivées de ces deux parties du monde se retrouvent dans le Caucase ou dans ses environs. Les antiques et mémorables écrits attribués à Moïse, l'allégorie de Prométhée chez les Grecs, la fameuse expédition des Argonautes, plusieurs traditions des Scandinaves; tout nous reporte vers le Caucase, tout concourt à nous faire chercher dans cette contrée un des points d'où le genre humain s'est répandu sur une grande partie de la surface du globe. Mais ces questions sortent des limites que nous nous sommes tracées. Nous classerons les nations caucasiennes sous sept grandes divisions, d'après les sept langues principales qu'elles parlent; savoir : Classification de ces nations.

1. Les *Géorgiens*, subdivisés en
   - *a*) *Géorgiens* proprement dits.
   - *b*) *Iméretiens.*
   - *c*) *Guriens.*
   - *d*) *Mingréliens.*
   - *e*) *Suanes.*
2. Les *Abasses*, subdivisés en plusieurs tribus.
3. Les *Tcherkesses* ou *Circassiens.*
   - *a*) *Circassiens du Kuban.*
   - *b*) *Circassiens de la Cabardie.*
4. Les *Ossètes*, divisés en diverses tribus.
5. Les *Kistes* ou *Tchetchenzes*, avec les *Ingousches* et autres tribus.
6. Les *Lesghes*, divisés d'après leurs huit dialectes.
7. Les restes des Tatars ou Tartares, des Mongols, des Huns et d'autres colonies étrangères disséminées sur le Caucase.

La Géorgie proprement dite appelle nos premiers regards, située au centre de l'isthme. Les Russes appellent *Grusia*, et les Persans *Gurgistan*; mais les Géorgie.

auteurs indigènes (1) comprennent les quatre royaumes de *Kartueli*, d'*Imereti*, de *Mingrélie* et de *Gurie*, sous le nom général d'*Ibérie* ou *Iwerie*. Il paraît que cette dénomination classique est inconnue à la plupart des habitans. Selon quelques savans modernes, le nom de *Géorgiens* viendrait de celui du grand fleuve *Kur* (Kor, Kyros, Cyrus) qui arrose ce pays superbe; de sorte que l'on devrait plutôt les nommer *Korgiens* ou *Curgiens*.

Divisions principales.

Les divers partages qui eurent lieu dans le moyen âge entre les princes d'Ibérie, donnèrent naissance à trois royaumes, celui d'*Imirette*, dont la *Mingrélie* et la *Gurie* sont des démembremens postérieurs, et ceux de *Kartalinie*, ou *Kartwel* et de *Kachetie*. L'Imirette a quelquefois été désigné sous le nom de *Géorgie turque*. Le restant a été appelé *Géorgie persane*; c'est à cette dernière portion que les écrivains actuels, surtout les Russes, restreignent le nom de Géorgie. Ce pays est subdivisé en cinq provinces, savoir: le *Karduel supérieur*, le *Karduel moyen*, le *Karduel inférieur*, le *Kacheti* et le *Somchet*. Un prince vaillant, nommé *Héraclius*, en forma, il y a une vingtaine d'années, un Etat indépendant, qui maintenant, sous le nom de *Grusie*, est incorporé à l'empire russe.

Rivières.

Le *Kur*, qui arrose la grande vallée de Géorgie, s'accroît des rivières d'*Aragui*, d'*Iora*, probablement l'*Iberus* des anciens, et l'*Alasan*, qui est leur *Alazon*; arrivé dans les plaines de Schyrvan, il voit ses eaux se confondre avec celles de l'Aras ou Araxe; les deux fleuves forment plusieurs canaux, tantôt unis et tantôt séparés; de sorte qu'il pourrait paraître incertain, comme il l'était du tems de Strabon et de Ptolomée, si leurs embouchures doivent être considérées comme séparées, ou si le Kur doit être censé engloutir l'Aras.

La Géorgie jouissant d'une température très-douce, en général très-saine, offre une agréable variété de

(1) *Eugène*, archimandrite, Tableau de la Géorgie, dans *Nouv. des Voyages*, XII, 74.

tagnes, de forêts et de plaines; toutes les productions communes des pays caucasiens y abondent; mais les habitans, peu nombreux, négligent les dons de la nature. Dans la saison sèche, qui commence ordinairement au mois de mai, et finit au mois de novembre, les Géorgiens s'occupent à arroser un sol qui leur rend, sans beaucoup de travail, les fruits les plus précieux. On cultive le froment, le *gom* ou l'*holcus bicolor*, et le millet. On voit prospérer, avec très-peu de soin, des pêches, des abricots, des amandes, des coins, des cerises, des figues et des grenades; les vignes, abondantes et de bonne espèce, donnent un vin qu'on envoie en Perse. Celui de Kachet ne se conserve pas bien, parce qu'il est mal fait; mais il pétille de feu. Les pommiers, la garance, les cotonniers sont cultivés avec quelque soin. On vante aussi l'éducation des abeilles; les chevaux et les bêtes à cornes rivalisent avec les meilleures races européennes en grandeur et en beauté; les moutons à grande queue donnent une excellente laine (1). Les plus beaux chênes et sapins tombent en pourriture sans que personne pense à en faire usage (2). Productions. Culture.

Les Géorgiens, ou, pour mieux dire, les Ibères, peuple indigène du Caucase, parlent une langue radicalement différente de toute autre langue connue, et dans laquelle il a été composé, dans le 12e siècle, beaucoup d'ouvrages d'histoire et de poésie (3). Les Géorgiens croient pourtant descendre d'une souche commune avec les Arméniens. Ils sont en général beaux, bien faits et agiles; ils ne manquent pas d'esprit naturel, mais ils sont intéressés et aiment à boire. Ils ont adopté une partie du costume persan, parce que les nobles étaient souvent élevés à la cour de Perse, et que les gens du peuple servaient de garde aux souverains de ce pays. Les Géorgiens sont rarement sans armes; et même aux champs ils ont à côté d'eux des fusils et des poignards, Les Géorgiens. Leur langue, origine, etc.

(1) *Guldenstedt*, I, 353, 361, 369, etc. *Reineggs*, II, 109, 120.
(2) *Reineggs*, II, 45 *sqq.*
(3) *Eugène*, Annales des Voyages, XII, p. 86-90.

pour se mettre en garde contre les brigands des montagnes voisines.

Commerce. Dans le triste état où les guerres et les révolutions ont mis ce beau pays, les indigènes, malgré leur goût pour le négoce et les voyages, font un commerce peu considérable; les Arméniens sont leurs commissionnaires. Leurs femmes, dont la beauté n'est pas moins célèbre que celle des *Circassiennes*, quoique leur teint ne soit pas aussi blanc, ni leur taille aussi svelte, ont pris dans un commerce fréquent avec les étrangers, l'esprit de la licence et de la corruption. Les filles, vendues comme esclaves, sont les victimes de leur beauté. Beaucoup de Géorgiens habitent des cabanes moitié enfoncées dans la terre. Dans le Kacheti, province où la civilisation a fait plus de progrès, on trouve

Habitations. une espèce de maisons. Une mince charpente, des murs en claies d'osier, recouverts d'un mélange d'argile et de fiente de vache, surmontés d'un toit de jonc; une chambre de cinq brasses de long, sur quatre de large, où la lumière entre par la porte; un plancher qui sert à sécher la garance et le coton; une petite fosse au milieu de l'appartement où l'on entretient le feu, et au-dessus un chaudron de cuivre attaché à une chaîne, et enveloppé d'une fumée épaisse qui s'échappe par le plafond et la porte; voilà de quoi se compose une de ces maisons. On trouve presque dans tous les villages des tours qui, à l'approche des hordes de Lesghiens, servent d'asile aux femmes et aux enfans.

Villes. *Tiflis* ou *Tefflis* ou *Tbilisi*, capitale de tout le pays, compte ordinairement 20,000 habitans; il y a 20 églises géorgiennes, 15 arméniennes, une catholique, et une mosquée persane. L'industrie ne s'étend qu'aux manufactures les plus simples. A *Mzcheti*, ancienne résidence des rois, on voit une église cathédrale assez belle, et fondée il y a neuf siècles. La ville de *Tzchinval* est peuplée de Juifs; celle de *Gori* l'est d'Arméniens.

La population de la Géorgie peut aller à 300,000 individus, dont les deux tiers sont indigènes et attachés

au rite grec ; les Arméniens et les Juifs sont en grand nombre.

Avant que la famille royale, que les uns font descendre d'un juif *Bagrat*, et les autres d'un seigneur persan, nommé *Pharnabazes*, eût cédé ses droits à la Russie, la Géorgie était une monarchie féodale, que plusieurs excellens princes n'ont pu ni consolider ni perfectionner. Les princes et les nobles formaient deux castes distinctes. Les premiers ne payaient aucune contribution ; mais ils étaient obligés, en tems de guerre, de suivre le roi avec leurs vassaux. Les procès qui s'élevaient entre eux étaient jugés par le roi. Les nobles payaient certains droits au roi et aux princes. Quoique demeurant dans des chaumières, leur orgueil était égal à leur pauvreté et à leur ignorance (1). Le peuple vivait dans la servitude la plus absolue ; ils étaient vendus, donnés et mis en gage comme une pièce de bétail (2). Tous les hommes en état de porter les armes étaient soldats ; chaque noble commandait ses serfs ; mais le roi nommait le général en chef. Les revenus du souverain consistaient dans le cinquième de toutes les productions des vignobles, des champs et des jardins, dans les droits d'entrée et de sortie sur les marchandises, et dans ce que rapportaient quelques mines faiblement exploitées (3). Aujourd'hui, le pays est entièrement organisé en province russe. Constitution, état civil, etc.

Les *Iméretiens*, dont le nom vient de celui des Ibériens, sont les voisins des Géorgiens, du côté du nord-ouest, et parlent un dialecte géorgien. De petits bonnets qui leur sont particuliers, la chevelure longue, le menton rasé, avec une moustache retroussée, des habits qui descendent à peine aux genoux, et qui forment beaucoup de plis sur les hanches, des rubans roulés autour des mollets, des ceintures larges ; voilà à peu près en quoi consiste la parure d'un Iméretien. Vingt à vingt- Les Iméretiens.

(1) *Reineggs*, II, 53, 123. (2) *Guldenstedt*, I, 351-354. (3) *Id.*, *ibid.*, 356.

cinq mille familles vivent sous la domination d'un czar héréditaire, qui s'est plusieurs fois reconnu vassal de la Russie. Les Iméretiens demeurent le long des rivières et des bois. A cause de sa situation élevée, le pays reste long-tems couvert de neige ; les vallées sont marécageuses. L'entretien du bétail, des abeilles, des vers à soie, y est poussé à un plus haut degré de perfection que dans toutes les autres contrées du Caucase. Un seul cep de vigne fournit du vin à une famille entière (1). L'indolence des habitans laisse périr inutilement les riches dons du sol et du climat. C'est ici que jadis le *Rhion* ou *Phasis*, sur lequel on ne voit maintenant que des nacelles de troncs d'arbres creusés, portait jusqu'à cent vingt ponts, et qu'un trajet continuel de marchandises unissait en quelque sorte ce fleuve au Cyrus, et par conséquent la mer Caspienne à la mer Noire. On voit encore les ruines de *Sarapana*, aujourd'hui Schoraban, et le bourg *Cotatis* ou *Kutaïs*, probablement l'ancienne *Cytæa*, près duquel réside le czar dans une espèce de camp. Le faible commerce actuel des Iméretiens se fait ordinairement en deux endroits situés sur le Rhion, à *Oni* et à *Choni* ; on y échange des grains, des chevaux, des ustensiles en cuivre, contre des draps et des étoffes. A *Zadis*, vers l'orient du pays, on trouve de l'hématite, d'où l'on tire du fer ; on en forge divers ustensiles.

Productions de l'Imeretie.

Villes.

Vers le nord est situé *Radscha*, district principal, qui peut mettre sur pied 5000 guerriers. Les villages des habitans de la plaine ont une grande étendue ; dans les villages des montagnards, les maisons sont serrées les unes contre les autres ; les maisons des premiers sont en claies d'osier ; celles des autres sont en planches.

Les Guriens.

Les *Guriens* habitent la contrée située aux bords de la mer Noire, au sud du Phasis. Ruinés par les pachas voisins, ils abandonnent la navigation et la pêche ; ils ne profitent d'aucune des nombreuses richesses qui leur sont

(1) *Reineggs*, II, 47-50. *Guldenstedt*, passim.

offertes par la nature. La *Gurie* jouit d'une température saine, d'un sol propre à l'agriculture et à l'entretien du bétail, d'un climat dont la douce influence fait prospérer les citrons, les olives et les oranges ; dans tous les environs du Caucase, ce n'est qu'ici que mûrissent ces fruits. Le peuple, ainsi que sa langue, a éprouvé plusieurs mélanges ; et outre les Turcs, que le *Guriel* (c'est le titre du prince) est obligé de bien traiter, on y rencontre des Tartares, des Arméniens et des Juifs. La Gurie.

A la côte de la mer Noire, au-dessous des Guriens, demeurent les *Laziens*, ce qui signifie, dans la langue turque, des *marins*. Il se peut que ce peuple soit un reste des anciens *Lazi*, qui, aux tems des Byzantins, étaient établis en Colchide. Les Laziens.

Les *Mingréliens* demeurent au-dessus des Guriens, et à côté des Imérétiens, dans le même pays que jadis possédaient les Colchiens, et ensuite les anciens Laziens. De vieilles cités en ruines, des forteresses turques ou russes sur le bord de la mer, des vaisseaux chargés d'esclaves qui font voile pour la Turquie, des princes et des nobles qui parcourent les campagnes pour piller le paysan, des femmes qui trahissent leurs maris, des combats entre tous les villages, des irruptions fréquentes d'armées étrangères ; tel est aujourd'hui le tableau de la Mingrélie. Un grand bonnet de feutre sur la tête, les pieds nus ou enveloppés de peaux, qui ne sont que de faibles préservatifs contre la boue de ce pays humide, des chemises et des habits sales ; voilà le costume du Mingrélien : c'est ainsi qu'on le trouve au milieu de femmes débauchées, qui mangent avec les doigts, et qui élèvent leurs enfans au mensonge, au pillage et au brigandage. Voici comment un noble mingrélien se procure des esclaves : pendant une attaque subite, ou une fuite précipitée, il guette quelque ennemi qu'il puisse renverser de cheval, et dont il puisse ainsi faire son prisonnier ; une corde attachée à sa ceinture lui sert à lier le prisonnier aussitôt qu'il est descendu. Le commerce des esclaves se fait aussi en Les Mingréliens. Leurs mœurs. Esclaves.

tems de paix ; car, en Mingrélie, le maître vend son domestique, le père son fils, le frère sa sœur.

Commerce. Outre les esclaves, les Turcs vont chercher en Mingrélie de la soie, de la toile, des fourrures, et particulièrement des peaux de castors, du miel rouge et blanc ; ils y portent en échange des sabres, des arcs et des flèches, des ornemens pour les chevaux, des draps, des couvertures, même du cuivre et du fer ; car les anciens possesseurs de la toison d'or n'exploitent à présent aucun métal. Près d'*Iskuriah* ou d'*Isgaour*, l'ancienne Dioscurias, vers le nord du pays, aux frontières de la province *Odische*, est l'endroit principal du commerce ; la monnaie turque y a cours. Le port d'*Anarghia*, situé plus bas, et où commence la Mingrélie proprement dite, est également le siége d'un grand commerce (1).

Ports principaux.

Climat. Végétaux de la Mingrélie. La Mingrélie est encore aussi humide, chaude et fiévreuse qu'à l'époque où Hippocrate la décrivit sous le nom de Colchide. En été, il y règne des maladies pestilentielles qui enlèvent les hommes et les animaux. La végétation y est d'une extrême activité ; tous les fruits y viennent sans qu'on prenne soin de les greffer ; il est vrai qu'ils ne sont pas toujours d'un goût exquis. Les châtaigniers et les figuiers abondent (2). On ne vante que le vin, qui est salubre et plein de feu ; il y a aussi du riz et du millet ou du *gom*. Les Mingréliens ne cultivent plus le lin (3), qui, du tems d'Hérodote et de Strabon, fournissait aux Colchiens la matière d'une fabrication importante, dont Chardin observa encore les restes. Le seul objet auquel ils donnent quelque soin, c'est l'entretien des abeilles. Le miel de quelques cantons où abonde l'*azalea pontica*, est amer (4), comme Strabon l'avait observé. C'est au-delà du Phasis, dans la *Gurie*, que Xénophon trouva une sorte de miel qui donnait une es-

(1) *Friebe*, Commerce de la Russie, I, 128 *sqq.* (en all.)
(2) *Reineggs*, II, 29 *sqq.* *Guldenstedt*, I, 400-408. (3) *Reineggs*, II, 50. (4) *Guldenstedt*, I, 275, 281, 297 *sqq.*

pèce de délire à ceux qui en mangeaient, effet que Pline attribue au *rhododendron*, arbrisseau abondant dans les forêts où voltigent les abeilles (1).

Superstitions. Usages.

Les superstitions sont extrêmement répandues en Mingrélie. Les missionnaires du 17e siècle ne parvinrent pas même à faire supprimer une fête qu'on y célébrait en l'honneur d'un bœuf, et qui rappelle le culte d'Apis. Le prince de la Mingrélie prend le titre de *Dadian*, ou maître de la mer; il ne possède pas une barque de pêcheur; ordinairement il erre avec sa suite d'endroit en endroit, et son camp, séjour de la licence, l'est aussi de la misère (2). Les Mingréliens nobles aiment la chasse; ils savent apprivoiser des oiseaux de proie qui servent à faire la guerre au gibier. Un proverbe mingrélien cite un bon cheval, un bon chien et un bon faucon, comme trois choses indispensables à la félicité humaine. La chasse fournit au Mingrélien une provision abondante de venaison. Dans ses repas, il mange encore des *faisans*, oiseaux indigènes de ce pays, dont le Phasis forme la frontière. Les Mahométans, qui sont en grand nombre dans la Mingrélie, ne voient pas sans une indignation profonde, l'abondance de vin et de porc qui y règne, tandis qu'on manque de bon pain.

A l'est d'Odischy et de la Mingrélie, est située la petite province mingrélienne de *Leschkum*, où les habitans demeurent dans des cabanes de pierre.

Les Suanes.

Un énorme ravin, qui s'étend du sud au nord, les sépare des *Suanes*, peuple qui séjourne dans la proximité de l'*Elbours*, dernière sommité du Caucase. Les *Suanes*, nom qui, dans leur langage, signifie les habitans des hautes montagnes (3), sont actuellement libres, et n'ont de liaison avec les Géorgiens que sous le rapport du dialecte. Rien n'égale leur malpropreté, leur rapacité et leur

(1) *Xénophon*, Cyri exped., IV, 8. *Plin.*, XXI, 13. (2) *Felix Laporio*, Lettres sur la Mingrélie, *Annales des Voyages*, IX. (3) *Pallas*, Voyage dans la Russie mérid., I, p. 419 (en all.).

Usages singuliers.

aptitude en fait d'armes. Les femmes enveloppent leur tête dans un mouchoir de lin de couleur rouge, de manière qu'on ne leur voit qu'un œil (1). De là vient peut-être la fable géographique d'une nation des Borgnes ou *Monommati*. On peut aussi regarder les *Phtirophages*, c'est-à-dire les mangeurs de vermine, qui, selon Strabon, habitaient cette contrée, comme les anciens parens des Suanes. Des montagnes d'ardoise presque inaccessibles qui séparent la Mingrélie des pays des Abasses et des Basians, et qui s'étendent jusqu'aux confins de cette dernière province, mettent les Suanes à l'abri de tout danger; ils y demeurent au nombre de 5000 familles, sans chef et sans prince. Redoutés déjà de l'empire byzantin, ils font encore une renommée par leur valeur sauvage; une taille haute et avantageuse contribue à les faire craindre. Ils savent manier le fusil, composer la poudre, et fabriquer toutes sortes d'armes; leurs mines fournissent les matériaux nécessaires. On a trouvé chez eux du plomb, du cuivre, des vases et des chaînes d'or et d'argent.

Les Abasses.

Les *Abasses* ou *Abasgiens* demeurent au-dessus des Suanes et des Mingréliens, dans une contrée située au pied du Caucase, du côté du nord-ouest, en partie sur les bords de la mer Noire, où se trouvent plusieurs ports et places fortes appartenans aux Turcs, et en partie vers la source du fleuve Kuban, où s'élève l'Elbours, dernière sommité du Caucase, qui domine les six tribus d'Abassiens, appelés par les Tartares *Altikeseck*. La première partie est la *Grande-Abassie*, pays fertile, quoique montueux; la seconde est la *Petite-Abassie*, dont les habitans, opprimés par leurs voisins les Circassiens, sont forcés de chercher un asile dans les défilés des montagnes, où ils se perdent peu à peu.

Caractère physique.

Les Abasses, qui se donnent eux-mêmes le nom d'*Absne*, sont des barbares bien faits, endurcis et agiles; un visage ovale, une tête comprimée sur les côtés, un

(1) *Reineggs*, II, 15-17.

menton court, un grand nez, des cheveux d'un châtain foncé, leur donnent une physionomie nationale très-remarquable. Les Grecs les connurent jadis, sous le nom d'*Aschæi*, comme des pirates rusés et redoutables; sous le nom d'*Abasgi*, ils étaient décriés chez les Byzantins pour leur commerce d'esclaves (1). Les Circassiens invitèrent un jour les princes abassiens à une assemblée, et après avoir gagné leur confiance, ils assassinèrent les chefs de ce peuple libre. Depuis cette époque, les Abasses, livrés à des guerres civiles, ont perdu le peu de civilisation qu'ils avaient reçu de Constantinople. On trouve pourtant dans la célébration du dimanche une faible trace de leur ancien christianisme. Les uns, nomades paisibles, errent dans les forêts de chênes et d'aunes qui couvrent le pays; les autres vivent d'un peu d'agriculture; tous sont enclins au brigandage, et se vendent les uns les autres aux marchands d'esclaves (2). La langue et les coutumes des Abassiens ressemblent beaucoup à celles des Circassiens, selon Guldenstedt (3); tandis que Pallas affirme que leur idiome ne lui parut avoir de rapport avec aucune langue connue (4). On présume qu'il y a dans le pays des Abassiens des mines d'argent cachées; mais ils n'en savent pas plus profiter que de leur situation, si propre à la navigation et à la pêche.

Etat civil et moral.

Langue.

Les objets de commerce des Abasses consistent en manteaux de drap et de feutre, en pelisses de renards et de fouines, en miel, en cire et en bois de buis, dont les Turcs font des achats considérables. Les marchands turcs et arméniens qui leur apportent du sel et des étoffes, se tiennent constamment en garde contre les attaques de ces perfides sauvages, qui, dès qu'ils se trouvent en force, dépouillent, dit-on, sans distinction, leurs amis et leurs ennemis (5).

Commerce.

(1) Voyez vol. I, p. 120, etc. (2) *Reineggs*, I, p. 265 *sqq*. *Guldenstedt*, I, 464. Comp. *Chardin*, *Lambert*, etc. (3) *Guldenstedt*, I, 464 et 467. (4) *Pallas*, Voyage dans la Russie méridionale, I, 372. (5) *Peyssonel*, Traité du Commerce, II, au commencement.

L'Abassie est en général couverte de forêts, où la chaleur et l'humidité entretiennent une végétation aussi abondante que celle de l'Amérique; les lianes y étouffent les arbres sous leurs branches entrelacées. Il n'est pas vrai que *Soudjoukalé*, ou *Soutchoum-Kalé*, soit le seul bon port qu'offre cette longue côte (1). *Ghelindjik* présente encore un vaste et profond bassin (2). *Pitzounda*, l'ancienne *Pityus*, florissait jadis par le commerce. *Mamaï* paraît tenir le premier rang parmi les villes ou villages du pays. Les tribus des Abasses sont en grand nombre; on connaît particulièrement les *Beschilbaï*, les *Schapsich* et les *Natuchasches*. Les premiers habitent une contrée montueuse et inaccessible près de la Petite-Abassa. Les *Schapsich* demeurent plus loin, vers l'occident; le plus grand brigand qui se trouve parmi eux est ordinairement leur chef et leur prince. Ils font des incursions jusqu'à la ville d'Anapa, où ils importunent les Turcs. Les *Natuchasches*, la plus forte et la plus considérable des tribus, séjournent plus près de la côte; l'on y trouve des sources de naphte telles qu'on en voit dans la partie méridionale du Caucase.

Villes de l'Abassie.

Tribus principales.

Au nord du pays des Abasses on rencontre les embouchures du fleuve *Kuban*, qui, descendu des parties centrales du Caucase, reçoit à peu près toutes les eaux courantes de la branche occidentale de cette chaîne de montagnes; la plaine sablonneuse qui s'étend au nord de ce fleuve ne lui envoie aucune rivière. Ses deux embouchures embrassent l'île de *Taman*, île plate et marécageuse, mais fertile, et dans laquelle la ville de *Fanagoria*, l'ancienne *Phanagoria*, attire quelque commerce. Elle appartient aux Russes, ainsi que toute la plaine au nord du Kuban et au sud-est de la mer d'Azof. Ces contrées, où des couches de sel et de sable, alternant avec les pierres calcaires et les coquillages, ne laissent à la végétation que les bords des rivières; ces déserts, dont l'uniformité

Bouches du Kuban.

(1) *Guldenstedt*, Journal de Pétersbourg, I, année 1776, mai, p. 16.
(2) Voyez le plan dans les *Annales des Voyages*, V, 210.

n'est interrompue que par des bouquets de saules, de viornes et d'osiers, ou par une couple d'ormes et de trembles, portent aujourd'hui le nom de *pays des Cosaques Tchernomorskoï* ou de la mer Noire (1). Cette penplade guerrière est le reste des fameux Cosaques Zaporogiens, que nous ferons connaître en décrivant la Russie. Pays des Cosaques de la mer Noire.

Le milieu et la partie orientale de cette plaine sablonneuse qui sépare la mer d'Azof de la mer Caspienne, ressemble parfaitement à celle que nous venons de décrire. C'est surtout le long des rivières de Manytch et de Kuma, que l'on trouve des plaines entièrement arides ou faiblement imprégnées d'eau saumâtre, beaucoup de coquillages, et un sol très-peu élevé au-dessus du niveau des deux mers voisines. C'est donc en suivant les lits de ces deux rivières qu'on pourrait retrouver les traces de cet *ancien détroit* (2), que plusieurs savans supposent avoir jadis uni la mer Caspienne aux Palus-Méotides; car, plus au nord, s'élèvent des collines qui séparent le Don du Wolga; plus au midi, en s'approchant des sources du Kuban et du Terek, on voit le sol s'élever doucement, le terrain noir recouvrir les couches de sable, et la végétation ordinaire de ces climats remplacer les plantes salines (3). Nous nous bornerons à cette indication des faits certains et de la possibilité qui en résulte; une discussion de l'existence réelle de ce détroit serait déplacée, tant qu'on n'en aura pas apporté des preuves historiques; car, pour ce qui regarde les siècles antérieurs à l'histoire, nous les livrons volontiers aux géologues et aux poëtes. Tous les anciens connaissent déjà cette plaine dans son état actuel; leurs variations sur sa largeur sont, comme tant d'autres contradictions des anciens, dues à des mesures prises sans les instrumens et les soins nécessaires : enfin, le passage d'où l'on a trop légèrement conclu que dans le quatrième siècle de l'ère vulgaire, cet isthme Plaines de Manytch et de Kuma. Hypothèse sur un ancien détroit.

(1) *Georgi*, Description statistique de la Russie, II, 911. *Pallas*, *Guldenstedt*, etc. (2) *Dureau de la Malle*, Géographie physique de la mer Noire. (3) *Georgi*, Descrip. stat., II, 217.

était couvert de marais (1), indique seulement *un* lac marécageux, celui de *Bolischeï*, qui existe encore de nos jours.

Gouvernement de Caucasie.

Toutes ces terres basses qui s'étendent à l'est du pays des Cosaques-Tchernomorskoï et au nord du Kuban et du Terek, forment le gouvernement, naguère la province de *Caucasie*, qui fait partie de l'empire russe. Il est habité par

Tartares.

diverses tribus de Cosaques et de Tartares-Nogaiens. Ces derniers, obligés de se traîner de lande en lande, vivent en hordes sous la protection des Russes; ils se nourrissent du produit de leur bétail, d'un peu de millet, ou bien de quelques actes de brigandage qu'ils trouvent de tems à autre occasion de commettre. Des châtimens barbares, tels que la perte d'un bras ou d'un pied qu'on leur coupe, ont fini par répandre une salutaire terreur parmi ces malheureux vagabonds. Des témoins oculaires font un récit assez touchant de la manière dont les parens accueillent ces individus mutilés; ils s'empressent d'arrêter leur sang, en les baignant de laid chaud et les conduisent

Cosaques.

ensuite dans leurs cabanes, où ils leur prodiguent leurs soins. Les Cosaques forment le peuple dominateur; leur principale tribu porte le surnom de *Grebenski*. Une chaîne de forteresses couvre l'empire russe contre les invasions

Villes.

des nations indomtables du mont Caucase; parmi ces places, *Kisliar*, sur le Terek, florissante par le commerce, compte jusqu'à 12,000 habitans; *Mosdok* et *Géorgievsk*,

Productions.

chefs-lieux actuels, offrent l'aspect d'une civilisation naissante. On cultive ici du panic, du maïs, du riz, des figuiers, du coton; mais la rigueur des hivers, et plus encore le manque de l'abri salutaire, fourni ailleurs par les neiges, rendent précaire l'existence des végétaux tant soit peu délicats. Le Terek baigne pourtant beaucoup de vergers et des vignobles (2).

En passant le Kuban ou le Terek, nous trouvons, sur

(1) *Prisc.* de Legat. apud *Stritter*, Memoriæ popul. I, 513. Nonobstant *Pallas*, 1er Voyage, III, 574. (2) *Georgi*, l. c. 932 *sqq.* *Guldenstedt*, I, 152-156, etc. *Busching*, Magasin géograph., VI, 466.

les flancs septentrionaux du mont Caucase, la fameuse nation des *Circassiens*, dont le véritable nom est *Tcherkés*. On peut les diviser en deux classes, les Circassiens du Kuban, et les Circassiens de la Cabardie, appelés quelquefois Cabardiniens. Il est probable que les Zyges de Strabon, les Ziches et Zeches des auteurs byzantins (1), étaient une tribu circassienne, puisque *Zyg*, en circassien, signifie homme (2). Les Ossètes les nomment encore *Kasachi*, ce qui rappelle les Kasaches, établis, selon les Byzantins et les annales de Nestor, au dixième siècle, dans les environs du Caucase. Enfin, le nom des *Kerketes* de Strabon paraît offrir les mêmes sons que le nom de Tcherkés, ce qui a déterminé Pallas et Reineggs à considérer cette tribu ancienne comme la véritable souche des Circassiens. Ce qui paraît décider, au milieu de ces incertitudes, c'est que les Circassiens sont les vrais indigènes de ces contrées.

Les Circassiens.

Nom. Origine.

La plus remarquable des tribus circassiennes du Kuban est sans doute celle des *Temirgoï;* ils habitent plus de 40 villages fortifiés, et peuvent mettre 2000 hommes sur pied. Vers l'orient des Temirgoï, séjournent les *Beslènes*, horde qui vit dans l'aisance. Ils ont pour voisins les *Muschoks*, bons agriculteurs, qui élèvent du bétail, et qui profitent de la pêche que leur offrent de nombreuses rivières. Les *Schagacki*, au-dessous de la forteresse turque d'Anapa, ont un prince qui, jadis, tenait des vaisseaux dans la mer Noire. Les Circassiens de la *Cabardie* méritent le nom d'une nation à demi-civilisée. Ils habitent un pays fertile, situé vers le milieu du Caucase, sur les flancs septentrionaux de cette chaîne; le cours du fleuve *Terek* en forme la limite au nord; le pays de Kistes-Tchetchentzes l'avoisine à l'est : on la divise en grande et Petite-Cabardie.

Tribus circassiennes.

Les Circassiens de la Cabardie se distinguent de tous

(1) Voyez *Stritter*, Memoriæ popul. art. *Zecchica*.
(2) *Rommel*, Caucasus, p. 12.

les peuples du Caucase par leur beauté et leurs grâces.

Caractère physique. Les hommes sont d'une taille d'Hercule; ils ont le pied petit et le poignet fort; ils dirigent merveilleusement un coup de sabre. Les femmes ont les formes délicates et voluptueuses : une peau blanche, des cheveux châtains ou noirs, une figure régulière, une taille svelte, un beau sein, et cette propreté qui donne un si grand relief à la beauté; voilà, dit-on, ce qui ferait admirer les Circassiennes, même au milieu de l'Europe. D'autres voyageurs assurent que ces beautés sont d'autant plus admirées, que la teinte de leur chevelure se rapproche de la couleur rousse.

Le prince ou gentilhomme circassien, c'est-à-dire, quiconque n'est pas serf, et qui possède un cheval, a toujours sur lui un poignard et des pistolets, et sort rarement sans son sabre et son carquois. Le ceinturon du sabre est attaché sur le ventre; un casque et une cuirasse lui couvrent la tête et la poitrine. C'est l'image fidèle d'un chevalier du

Population. dixième ou onzième siècle. La Cabardie entière peut mettre sur pied 1500 gentilshommes appelés *usden*, et 10,000 paysans ou serfs en état de combattre. Mais les princes cabardiniens s'affaiblissent entre eux par des hostilités continuelles.

Le sol de la Cabardie est excellent et très-propre à l'agriculture; cependant les hivers sont rudes, et la chaleur

Productions. Culture. n'est pas de longue durée. Les habitans négligent les dons de la nature : ils ne tirent aucun avantage des belles forêts de chênes, d'ormes et d'aunes qui couvrent leurs collines; ils pourraient exploiter des métaux plus précieux que le fer et l'airain, dont ils se servent pour la fabrication de leurs armes.

Les Circassiens construisent leurs maisons d'une mince charpente et de claies de buissons peintes en blanc; ils savent y amener, avec beaucoup d'adresse, au moyen d'un canal, les eaux de l'un des ruisseaux les plus voisins. Les auberges sont recommandables par leur propreté. Les paysans ou serfs, et les prisonniers de guerre

réduits en esclavage, sont chargés des soins de l'agriculture et de la garde du bétail. De grandes charrues, auxquelles sont attelés six à huit bœufs, sillonnent un sol fertile; le froment y vient sans être semé. Un grand nombre de chèvres, de brebis, de bœufs et de chevaux augmentent les *richesses des Circassiens. Ils* vendent de la laine et de la *cire. Les chevaux se distinguent* par la beauté, la force, et surtout par l'agilité. Chaque prince ou gentilhomme marque ses poulains de bonne race avec un fer chaud; celui qui profane cette marque, ou qui la met à un cheval commun, est puni de mort.

Constitution.

Leur système féodal est aussi très-remarquable. Le sujet, qui appartient au prince en toute propriété, quoique cependant on ne le vende pas, est obligé à toute sorte de services personnels; mais il ne paye pas de contributions. Le gentilhomme maintient l'ordre parmi le peuple, et rend des services militaires au prince. Celui-ci tient table ouverte, et chacun de ceux qui possèdent des troupeaux contribue pour sa part aux frais de la consommation. Les mariages se font selon les richesses et la naissance; le simple gentilhomme qui enlève une princesse, encourt la peine de mort. Au moment de la naissance d'un prince ou d'une princesse, il se présente un noble qui se charge de son éducation. Le père et la mère bannissent leurs enfans de leur présence jusqu'à l'époque où le rejeton mâle est en état de combattre, et la fille prête à recevoir un époux. C'est sous la surveillance de son maître que le garçon s'exerce à la chasse, au pillage et à la guerre; pour récompense, il lui voue une partie de son butin; ce fut ainsi que jadis le centaure Chiron éleva le jeune Achille. Des alimens simples et légers conservent à la fille de condition cette taille svelte qui convient à une princesse, et on lui apprend à broder, à coudre, à tresser de la paille, et à en faire de petites corbeilles. Les nouveaux mariés se voient en secret pendant un an; la femme reçoit son époux dans l'ombre de la nuit, et le fait entrer par la fenêtre. Ils ne se montrent

Education. Mariage.

à leurs parens que lorsqu'il existe un gage de leur union. Ces traits de ressemblance entre les femmes circassiennes et les Amazones, se rattachent à l'ancienne tradition des Circassiens sur les liaisons qu'ils eurent avec une nation nommée *Emmetch* (nom d'où les Grecs ont pu faire *Amazon*); de là cette hypothèse ingénieuse, d'après laquelle les Circassiens seraient les Sarmates, descendans d'un mélange de Scythes et d'Amazones (1).

Langage. Les princes et les nobles circassiens parlent entre eux une langue particulière, inintelligible au peuple. N'est-ce qu'une institution politique, ou serait-ce la preuve d'une origine différente? Il existe parmi les Circassiens un droit

Hospitalité. d'hospitalité qu'ils nomment *kunadi*. Heureux l'étranger qui l'obtient! son hôte le recommande à tous ses parens; et fût-il chargé du plus grand crime, il est néanmoins en sûreté, parce que son hôte en répond sur sa tête. Les Circassiens tirent une vengeance éclatante de ceux qu'ils croient coupables de la mort de leurs parens. La famille entière du criminel partage son forfait; et si la vengeance du sang n'est pas éteinte par une indemnité pécuniaire, elle se transmet par le mariage.

Religion. Autrefois chrétiens presque sans culte, ces peuples sont à présent des mahométans peu scrupuleux et peu zélés. Les mausolées circassiens sont construits avec des pierres de taille, et entourés de colonnades.

Basians. Les *Basians* qui demeurent au-dessous des Circassiens, et à côté des Suanes, sont les anciens habitans de la Cabardie; poursuivis par les chevaliers circassiens, ils furent obligés de chercher un asile dans les montagnes hautes, arides et couvertes de neiges où ils séjournent à présent, et où ils restent encore tributaires de leurs anciens persécuteurs. Ils sont, de leur propre aveu, un amalgame de plusieurs peuples, tels que les Bulgares, les Grecs, les Kalmouks, les Kuriúks, et parmi lesquels il faut surtout distinguer les Nogais, qui sont des Mongols ou *Huns*.

(1) *Reineggs*, Topographie du Caucase, I, 238. *Pallas*, I, 390.

Les Basians comprennent trois tribus, celle des *Tschégens*, celle des *Balkars*, et celle des *Karatschas*. Tribus.

On trouve chez eux des indices du christianisme; on assure que dans leur pays on voit une église qui, quoique ancienne, est encore bien conservée; un chemin frayé à travers les rochers, et garni de bras de fer des deux côtés, y conduit en serpentant, et l'intérieur du bâtiment renferme un Évangile et des Rituels en langue grecque. Culte.

Les Basians ont des troupeaux de bœufs assez considérables; on vante également leurs mulets; ils cultivent du millet et de l'avoine; ils tirent du plomb des mines du *Kargatchin-Tau*, c'est-à-dire le mont de plomb; ils préparent du salpêtre et vendent de la poudre. M. Reineggs a observé dans la Basianie beaucoup d'objets intéressans pour l'histoire naturelle : plusieurs vallées sont remplies d'exhalaisons sulfureuses, et la foudre y tombe plus fréquemment qu'ailleurs. Près de la rivière de *Jetchick*, qui se jette dans le Kuban, il y a des sources chaudes d'une âcreté si mordante, qu'elle cause des enflures à la bouche à ceux qui en boivent (1). Dans les environs du mont Elbours, il y a une colline composée entièrement d'un gravier de mica doré si peu cohérent, que les hommes et les chevaux s'y enfoncent comme dans de l'eau. On trouve dans les hautes montagnes, vers les sources du Terek, des colonnades de basalte en prismes de trois, de cinq, de huit et de neuf pans; mais M. Reineggs, qui les a dessinées (2), a-t-il su bien distinguer cette roche énigmatique? Productions et qualités du pays. Basalte.

Les *Ossètes* habitent à l'est des Basians. En voyant leur vêtement, leurs cheveux d'un châtain clair et leur barbe rousse, on dirait que ce sont des paysans de la Russie septentrionale. Ils se donnent eux-mêmes le nom d'*Irones*; leur langage a quelques rapports avec la langue Ossètes.

(1) *Reineggs*, Topographie du Caucase, I, 291.
(2) *Reineggs*, ibid., I, 286. Tab. III. Comp. *Georgi*, II, 970.

allemande, avec l'esclavon, et surtout avec le persan. Le pays des Ossètes domine les communications avec la Géorgie; il s'étend depuis les sources du Terek jusqu'aux branches septentrionales du Kur; dans ces montagnes escarpées, séjour de l'hiver, toutes les rivières coulent avec une rapidité étonnante. Les mœurs des Ossètes sont d'une simplicité caractéristique; leur manière de saluer consiste dans un attouchement de la poitrine pour les hommes, ou du sein pour les femmes. Dans les funérailles d'un Ossète, il règne une ostentation de douleur très-bruyante; les femmes se déchirent le sein, et menacent de se précipiter du haut en bas d'un rocher; puis on boit et on mange en l'honneur du défunt pendant trois jours (1). Les maisons des Ossètes sont autant de petits châteaux forts; quoique vassaux de la Russie, ils vivent dans une indépendance sauvage.

Mœurs et usages.

Curiosités naturelles.

On prétend avoir rencontré dans cette partie du Caucase un grand oiseau d'un plumage bigarré très-beau, qui ressemble à un *faisan;* les Ossètes le nomment *sym;* il vit dans une sorte d'alliance avec les bouquetins qui partagent sa solitude; à l'approche d'un chasseur, il fait partir un sifflet aigu qui devient un avertissement pour le quadrupède poursuivi. On trouve encore dans le canton des Ossètes, des milliers de cavernes taillées dans des rochers escarpés, sur des montagnes inaccessibles, ordinairement d'une hauteur de dix brasses. Elles sont abandonnées, mais on y reconnaît des vestiges d'anciens habitans (2). Le fort de *Dariel* est situé aux frontières orientales de l'Ossetie; il ne faut, pour rendre imprenable ce passage, que des fortifications légères et une faible garnison.

Tribus des Ossètes.

La tribu la plus considérable des Ossetiens est celle des *Dugores*. On prétend qu'ils sont tributaires des *Badilles*, espèce de chevaliers domiciliés dans les plus hautes mon-

(1) *Reineggs*, I, 218. *Reineggs*, I, 233.

(2) *Pallas*, premier voyage, VII, p. 55-79.

tames, et qu'une petite rivière sépare d'une autre tribu inconnue, celle des *Nitigures*; ce dernier nom paraît hunnique. Les *Tcherkessates* ont des bois sacrés, divisés en plusieurs sections, suivant le nombre de leurs familles. Tous les ans ils célèbrent des fêtes qui durent huit jours, et qui ressemblent à celle des tabernacles parmi les Juifs; les voyageurs et les passans sont libéralement invités d'y prendre part, et l'une des familles se charge du soin de les régaler. Les *Dimfars*, peuplade républicaine, combattent et bravent les Dugores. On trouve dans leur canton une caverne de *Saint-Nicolas*, indice de leur ancienne religion. Ce saint russe est censé y paraître sous la forme d'un aigle pour recevoir la viande qui lui est offerte; on s'imagine bien qu'il ne manque pas d'oiseaux de proie qui, à cet égard, remplacent parfaitement le saint.

Usages particuliers.

Caverne de Saint-Nicolas.

La contrée montagneuse qui s'étend à l'est de l'Ossetie, au nord, entre les fleuves Sunscha et Aksaï, est nommée *Kistie* ou *Kistetie*, par les voyageurs et les géographes russes. C'est, comme la Cabardie, un pays de forêts et de pâturages, avec des cantons très-propres à l'agriculture (1). Les diverses tribus sauvages qui y demeurent sont connues sous plusieurs noms généraux; les Géorgiens les appellent *Kistes*; les Tartares, *Mizshegis*: leur tribu principale prend le nom d'*Ingousches* ou *Intousches*. On distingue encore les *Tchetchentzes* ou *Tetentzes*, les *Karabulaks* et les *Tusches*. Ils parlent tous une langue particulière, et qui semble remonter aux tems les plus reculés. Dans les combats ils portent un bouclier, et cet usage antique les distingue de tous les autres habitans du Caucase.

Kistetie.

Les Kistes.

Parmi les *Ingousches* on remarque des traces d'idées chrétiennes. Un solitaire appelé le *Zamistag*, vivant dans le célibat, et demeurant à côté d'une église antique, remplit les fonctions de prêtre; devant une assemblée nom-

Les Ingousches. Leur culte.

(1) *Georgi*, Russie, IV, 971.

breuse, sur un autel de pierre, il immole une quantité de brebis blanches, que les familles les plus riches et les plus distinguées fournissent. Cette église ancienne, située dans le territoire des Ingousches, porte une inscription gothique, et renferme des livres latins ornés de caractères dorés, bleus et noirs; livres révérés comme des reliques. Trente petites demeures d'ermites sont établies dans la proximité de ce sanctuaire, asile respecté au milieu des guerres éternelles qui divisent ces barbares.

Les *Ingousches* ont une physionomie caractéristique, et une prononciation si dure, que l'on croirait qu'ils roulent des cailloux dans la bouche. Il y en a cinq mille en état de combattre. Les *Karabulaks* méritent de l'attention à cause de leur idiome, qui semble être celui des fameux Alains; car la ville de Théodosia, en Tauride, était désignée par le mot alanique *Ardauda*, signifiant *sept dieux*; or, ce terme a encore la même signification chez les Karabulaks (1). Les *Tchetchentzes* ou *Tetentzes* demeurent dans sept grands villages; ces peuples étendent quelquefois leur brigandage au-delà des frontières russes, parce que leurs montagnes inaccessibles les mettent à l'abri des poursuites des Cosaques. Du côté du sud-est, on trouve les *Tusches* (2), c'est-à-dire, les *rêveurs*, nom qu'ils doivent à leur superstition. Ils ont en vénération les chats. On dit que le père donne à son fils, à l'âge de six à sept ans, une jeune fille adulte pour épouse, et que jusqu'à la puberté du jeune homme, il remplit les fonctions maritales; les enfans qui naissent de cette union sont élevés comme faisant partie de la famille : cette singulière coutume existait, il y a peu de temps, dans la Russie d'Europe. On prétend avoir remarqué chez les Tusches l'accouplement de l'âne et de la vache, et l'on dit qu'il en résulte la naissance d'un mulet, petit, mais très-fort.

Les Karabulaks.

Les Tchetchentzes.

Les Tusches.

(1) *Peripl. Euxin. Anonym.* in *Geog. Græc. Min. Rommel*, sur le Caucase, dans le *Magasin Ethnographique*, I, p. 90.

(2) *Tusci*, de Ptolémée.

Nous arrivons à la partie orientale du Caucase, ou l'ancienne *Albanie, divisée en cantons innombrables* que la géographie moderne range *sous deux dénominations, le Daghestan*, comprenant toutes les pentes du Caucase vers la mer Caspienne, et le *Lesghistan*, composé de vallées les plus élevées, soit du côté du pays des Kistes, soit de celui de la Géorgie. Le Lesghistan n'est pas une division constante; ses limites varient d'après les guerres perpétuelles entre les brigands compris sous le nom de Lesghiens, et les autres nations caucasiennes. Le Daghestan. Le Lesghistan.

Les *Lesghiens*, qui paraissent être les *Legæ* des anciens (1), se font redouter par leurs brigandages perpétuels; ils enlèvent les hommes, les troupeaux, et tout ce qui se trouve dans les régions circonvoisines; ils emportent le butin sur des coursiers agiles, et rompent derrière eux les ponts de glace et de neige qui couvrent les précipices du Caucase. Accoutumés à supporter la faim et la soif, ils n'emportent dans leurs courses qu'une petite provision de vivres, renfermée dans des outres ou des peaux de chèvres; mais, réduits à toute extrémité, ils tirent au sort entre eux, et celui que le hasard désigne est dévoré par ses camarades. Leur genre de vie, et l'air pur qu'ils respirent sur leurs montagnes, prolongent leurs jours d'une manière extraordinaire. Peu d'instans avant sa mort, le vieux Lesghien, si toutefois il ne succombe pas au champ de bataille, fait venir ses parens et ses héritiers, leur indique l'endroit qui renferme son or, son argent et ses pierreries, et meurt ensuite en riant. Cette nation possède quelques mines. Dans le Daghestan, on voit les Lesghiens conduire paisiblement leurs troupeaux loin des montagnes, et payer une contribution pour le pâturage. Leurs femmes, renommées à cause de leur beauté, se distinguent encore par leur valeur et leur intrépidité. Plusieurs tribus lesghiennes suivent la religion mahométane; on s'est aussi aperçu de quelques traces du Les Lesghiens. Manière de vivre.

(1) *Reineggs*, I, 188.

christianisme; mais les moins civilisés adorent encore le soleil, la lune, les arbres et les fleuves. Leur langue n'a de rapports qu'avec celle que parlent les habitans de la Finlande; mais la diversité des dialectes lesghiens est fort grande. On a cherché à réduire tous les idiomes du Lesghistan au nombre de huit dialectes. Les *Awares* et les quatorze tribus qui leur ressemblent, domiciliés dans la partie septentrionale du Lesghistan, parlent le premier dialecte. Le district d'*Awar* ou *Aor*, le reste des *Aorses* et la souche des fameux Awares, porte aussi le nom de *Chunsag*, ce qui signifie empire des *Chunes* ou Huns. Environ quinze cents familles mahométanes vivent ici paisiblement, gouvernées par un khan, qui passe pour un des princes les plus puissans du Caucase, et dont la maison, de préférence à toutes les autres, a des fenêtres et des vitres.

Langue lesghienne.

Awares.

Les Didos, Unso, etc.

Les tribus de *Dido et d'Unso* parlent le second dialecte; elles demeurent dans les montagnes au-dessus du district des Tchares, font paître leurs brebis dans le Kacheti, et vivent dans une indolence heureuse. Le troisième dialecte est celui des *Kabutches*, qui passent pour demeurer près des Didos, du côté de l'orient; et le quatrième est en usage parmi les *Andys*, qui, selon Guldenstedt, habitent une contrée située à une branche du fleuve Koisu. Les *Akouesches*, les *Kouvesches* et les *Zudacars*, trois tribus dont les demeures s'étendent le long de la frontière du Daghestan, ou même dans cette province, parlent le cinquième dialecte. Les Kouvesches ou *Kubasches* méritent le plus notre attention : jouissant d'une certaine aisance, ils sont appliqués, sobres, honnêtes et loyaux; on dit qu'ils se nomment eux-mêmes *Frenks*, et qu'ils se croient originaires de l'Europe. On pourrait supposer qu'ils sont les descendans des Vénitiens ou des Génois, qui, dans le quinzième siècle, visitèrent la côte de la mer Noire, si des recherches ultérieures n'eussent prouvé que leur langue est semblable à celle des Lesghiens. Les Kubasches sont les courtiers du com-

Kabutches.

Les Kubasches ou Kouvesches.

merce qui se fait entre la Perse et la Russie ; ils apportent à Kisliar des quantités considérables de coton (1). Chez eux, ils emploient leur tems à fabriquer des ouvrages de fer, d'or et d'argent, à forger des cuirasses, et à faire des mouchoirs fins, des manteaux de feutre et des tapis. Leurs femmes, habiles, spirituelles, et même instruites, s'occupent aussi à broder. Les Kubasches bannissent aussi de leur présence les paresseux, les fainéans et les mendians ; leur intégrité et leur probité sont si généralement reconnues, que les princes des Lesghiens déposent chez eux des trésors qu'ils ont amassés, et que les peuplades voisines les choisissent pour arbitres. Ils sont mahométans, mais n'épousent qu'une femme ; douze de leurs doyens gardent un trésor qui est le produit de leurs travaux communs. Les *Kasikumucks*, pasteurs et brigands, qui demeurent sur un bras du fleuve Koisu, parlent le sixième dialecte lesghien. Le septième est en usage parmi les *Kaïdaks* et les *Karakaïdaks*, qui habitent les districts situés entre les villes de Tarku et de Derbend. Ces peuples, légers à la course, manient supérieurement le fusil et le sabre. Les fertiles vallées des Kaïdaks sont parsemées de villages superbes. Le prince des Kaïdaks se nomme l'*Uzmey ;* son fils, à ce qu'on prétend, est allaité par toutes les femmes du pays ; on croit vraisemblablement leur inspirer, par ce moyen, de l'amour et de l'attachement pour leur futur souverain. Les *Karaëles*, qui occupent quelques villages à côté du district de *Tabasseran*, parlent le huitième dialecte lesghien, qui est aussi commun, à ce qu'on croit, aux habitans de ce district florissant, et gouverné par un prince particulier.

Commerce et manufactures.

Les Kasikumucks.

Les Kaïdaks.

Le prince Uzmey.

Tabasseran.

Le Caucase oriental nourrit encore deux nations tartares. Les *Kumuks* demeurent dans le nord du Daghestan, sur les bords de la mer Caspienne. Environ douze cents familles qui obéissent à des beys, habitent ici dans des

Les Kumuks.

(1) *Guldenstedt*, Voyage, etc., I, 181. *Reineggs*, I, 60-113. *Forster*, Voyage du Bengale, etc., II.

Les Truchmenes.

cabanes de claies d'osier. Les *Truchmènes* s'étendent sur toute la côte orientale du Caucase, mais principalement dans le Daghestan méridional, et dans toute la province de Schirwan. Ces nomades parlent le dialecte turc de la langue tartare. Ils obéissent à leurs khans héréditaires, dont les plus puissans résident à Kouba, à Schamachie et à Sallian.

Dans l'état de guerre et d'anarchie où vivent ces tribus, la topographie politique manque absolument d'une base certaine. Le vague nom de *Lesghistan* ou pays des *Lesghiens*, s'étend et se resserre avec les invasions de ce peuple féroce; le terme de *Daghestan* signifie *pays de montagnes*; le sens en est aussi peu fixe que celui de *Gorski* ou *habitans de montagnes*, donné par les Russes à la plupart des petites nations caucasiennes; enfin l'extension incertaine de ces termes influe sur la fixation des limites du *Schirwan*, que l'usage ou les circonstances font commencer tantôt à Derbend, et tantôt à Bakou (1). Sans prendre un parti sur ces questions, nous donnerons une idée des lieux les plus remarquables, en allant du nord au sud.

Limites du Daghestan et du Schirwan.

Le pays des Kumuks s'étend des bords du Terek à ceux de Koisu; il comprend le golfe et la péninsule d'*Agrachanskoï*. L'endroit le plus remarquable est *Endery*, marché où les Lesghiens vendent les fruits de leurs brigandages. Au sud du Koisu, nous voyons le territoire d'un chef tartare qui prend le titre de *Schamkal*, et qui réside dans *Tarku*, ville de 10,000 âmes, sur les bords de la mer Caspienne (2). C'est en remontant le Koisu qu'on arrive dans la souveraineté d'*Ouma-Khan* ou khan des Awares, dont nous avons parlé. La ville de *Chunsag* a, dit-on, 600 maisons. Sur le revers oriental des montagnes se trouve l'intéressante ville de *Kubascha*, dont nous

Villes et endroits remarquables.

(1) Comp. *Busching*, Géographie II, part. 2. *Georgi*, Russie II, 975. *Wahl*, Asie occidentale, I, 458-482. (2) *Bieberstein*, Description des pays entre le Terek et le Kur, dans les *Annales des Voyages*, XII, p. 180.

connaissons déjà les industrieux habitans ; ils sont au nombre de 60,000. Le territoire du prince, nommé l'*Uzmey*, s'étend jusqu'au Derbend ; il réside à *Barschli*. La ville de *Derbend*, resserrée entre les montagnes et la mer, compte 6 à 7000 maisons ; ses murs épais et élevés étonnent le voyageur, mais n'arrêtent point les armées ; son port, peu sûr, n'est que le siége d'un faible commerce. C'est ici que commence à se faire sentir l'influence d'un climat plus doux. Les territoires de Derbend, de Koura et de Kouba, sont au nombre des contrées les plus délicieuses. C'est ici que, selon Strabon, les habitans recueillaient le cinquantième grain, et voyaient ces riches récoltes se renouveler deux ou trois fois l'année. Encore de nos jours, le sol est parfois si gras, qu'on a coutume d'atteler à la charrue six à huit bœufs. On exporte beaucoup de froment, d'orge, de safran, du coton et divers fruits (1). Le territoire de Kouba a été surnommé, par les Persans, *le Paradis des Roses*. Il y a des endroits où, de chaque fente dans les rochers, on voit sortir un cep de vigne (2). Mais ces belles régions éprouvent une trop grande humidité ; elles sont, en plusieurs endroits, infectées de reptiles et d'insectes nuisibles. Les villes de *Tabasseran*, d'*Acouti* et autres, sont les chefs-lieux des petites souverainetés dans les montagnes. Le khan de *Koura* étend sa domination jusqu'à la mer, où la rivière *Samour*, probablement l'*Albanus* des anciens, décharge ses eaux abondantes par dix à douze embouchures. *Kouba*, résidence du khan le plus puissant de cette contrée, ne compte que 4 à 5000 maisons. Au-dessous de Kouba est situé le bourg de *Schabran*, qui a été construit par les Hébreux, sous le nom de *Samaria* ; il y demeure encore des Juifs qui se distinguent par un beau physique et une certaine aisance. Ces villes, situées sur le revers oriental du Caucase, regardent la mer Caspienne. En passant les mon-

Derbend.

Fertilité du Daghestan méridional.

Paradis des Roses.

(1) *Gmelin*, Voyages, III, 68. *Bieberstein*, Description des pays entre le Kur et le Terek, p. 31 (en allem.). (2) *Reineggs*, I, p. 107.

tagnes, nous voyons s'étendre, au sud-ouest et au sud, les territoires de *Dshceki*, de *Schamachie*, de *Khana* et de *Sallian*. Les deux premiers sont bornés par le Kur, et les deux autres occupent la plaine insulaire que ceignent ce fleuve et l'Aras. *Nouveau-Schamachie*, ville commerçante de 5000 âmes, est considérée comme la capitale du Schirwan.

Nouveau-Schamachie.

Le Kur, depuis la jonction d'un de ses bras avec l'Aras, devient navigable; la pêche d'esturgeon, à son embouchure, près Sallian, rapporte 20,000 roubles au khan de Kouba, qui l'afferme à des Russes (1).

A l'orient de Schamachie, le Caucase s'abaisse; une grande langue de terre s'avance dans la mer Caspienne; c'est la péninsule d'*Apcheron* ou d'*Okoressa*, dont les terres argileuses et salines se couvrent d'une végétation languissante, mais où les fameuses sources de naphte sont un sujet d'admiration pour les voyageurs, et un trésor inépuisable pour le petit souverain de la ville de *Bakou*. Les principales sources sont à Balaghan; une d'elles donne 500 livres par jour. Non loin de là s'étend le *champ de feu*, terrain d'environ un *werst* en carré; c'est un terrain d'où il sort continuellement un gaz inflammable. Des *Guèbres*, ou adorateurs du feu, y ont bâti plusieurs petits temples. Dans l'un d'eux, près d'un autel, on a fixé dans la terre un large tuyau creux en forme de canne. De son ouverture supérieure sort une flamme bleue, plus pure que celle de l'esprit-de-vin ou de tout autre esprit ardent; il s'échappe une flamme semblable d'une ouverture horizontale ménagée dans le rocher. Une colline, près Bakou, fournit du naphte blanc, mais on ne l'y trouve qu'en petite quantité; les Russes s'en servent comme cordial et comme médicament; ils l'appliquent aussi à l'extérieur. Non loin de là se trouvent deux sources d'eau chaude qui bouillent comme le naphte; l'eau est imprégnée d'une argile bleue qui la rend épaisse,

Péninsule d'Apcheron.

Les de naphte.

(1) *Georgi*, II, 977. Comp. *Bieberstein*, etc.

mais elle s'éclaircit en la laissant déposer ; quand on s'y baigne, elle fortifie et donne de l'appétit. Le khan de Bakou tire du naphte un revenu de 40,000 roubles. La ville de *Bakou*, qui possède une rade peu sûre, mais pourtant la meilleure de toute cette côte, exporte en Russie, outre le naphte, du coton, du riz, un peu de vin et d'opium ; son territoire fournit encore du sel, qu'on tire de plusieurs lacs ou marais salans. Ville de Bakou.

Telles sont les principales nations, contrées et villes de la *région caucasienne*, dans la description de laquelle la multiplicité et la petitesse des objets à indiquer nous ont entraînés, malgré nous, à une certaine prolixité.

TABLEAU *des Positions géographiques de la région Caucasienne.*

Noms des endroits.	Long. E. de P.			Latitude N.			Autorités.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Derbend....	45	19	0	42	5	45	Atlas russe en 100 feuill.
Kislar.....	43	54	0	43	51	15	*Idem*.
				(43	54	0)	Calendrier de Pétersb.
Mosdok....	41	30	0	43	43	40	Atlas russe..
Taman.....	34	14	45	45	12	16	*Idem*. Archiv. de *Lichtenstern*.
Tiflis.....	42	0	0	41	28	30	*Idem*.

Nota. Le *Tableau* annexé à l'Atlas russe est fondé sur des observations astronomiques, la plupart récentes.

TABLEAU SYNOPTIQUE *des divisions politiques des contrées Caucasiennes.*

GRANDES DIVISIONS.	SUBDIVISIONS.	CAPITALES.	SOUVERAINS.
CAUCASIE (gouvernement de la).	1. Cercle de *Gregoriewsk*.	*Gregoriewsk*, ou *Yegoriewsk*..	Russie.
	2. — d'*Alexandrow*.		
	3. — de *Kizliar*.		
	4. — de *Stauropol*.		
	5. — de *Mozdok*.		
PAYS DES COSAQUES DE LA MER NOIRE.	(Fait partie du gouvernement de la *Tauride*.)	*Ekaterinodar*.	*Idem*.
CIRCASSIE.	1. *Circassie du Kuban*.....	Aucune.....	Indépendans.
	2. *Grande-Kabarda*.		
	3. *Petite-Kabarda*.		
ABASSIE. ...	Divers cantons.....	Aucune.....	Sous la protection de la Turquie.
GÉORGIE occidentale *ou* ci-dev.t turque.	1. *Mingrélie*.	*Isgaour*....	Un *czar*, vassal de la Russie.
	* *Odischi*, canton.		
	2. *Imirette*.	*Kutatis*.....	Un prince, vassal d'Imirette.
	* *Kadscha*, canton.		
	3. *Guria*.	*Titizighe* (?).	Dépendt des Turcs
GÉORGIE orientale *ou* ci-devt. persane.	1. Cercle de *Tiflis*...	*Tiflis*.	Russie.
	2. — de *Gori*.		
	3. — d'*Ananur*.		
	4. — de *Tela*.		
	5. — de *Sihnah*.		
	6. — d'*Adjakala*.		
	(Autrefois divisé en *Kardweli* et *Kacheti*.		
GORSKI *ou* peuplades des montagnes.	1. *Suanetie*.	Aucune.....	Princes ou anciens dépendans la plus part de la Russie.
	2. *Basianie*.		
	3. *Ossetie*.		
	4. *Kistie* ou *Ingouschie*.		
	5. *Tchetchentzie*.		
LESGHISTAN.	1. Khanat d'*Awar*...	*Chunsag* ou *Awar* (selon d'autres *Kabudana*).	Khan indépendt.
	2. Seigneuries des *Kazikumucks*. ...	*Kasamisch*, *Kumuk* ..	Divers seigneurs
	3. Les cant. de *Tchari*, de *Tusches*, &c.	Aucune.....	Divers chefs.

Suite du TABLEAU SYNOPTIQUE *des Divisions politiques des contrées Caucasiennes.*

GRANDES DIVISIONS.	SUBDIVISIONS.	CAPITALES.	SOUVERAINS.
DAGHESTAN.	1. Pays des *Kumucks.*	*Endery*, etc..	Princes dépendans de la Russie.
	2. Khanat de *Tarku*..	*Tarku*.....	Khan dépendant de la Russie (le *Schamkal.*)
	3. — de *Kaïdak*.....	*Kaïdak*, *Barschli*.	*Idem* (l'*Uzmey*).
	4. District de *Kubascha*.....	*Kuhascha*. .	Dépendt. du khan de Kaïdak.
	5. — d'*Akuscha*. ...	*Akuscha*....	*Idem.*
	6. — de *Derbend*....	*Derbend*. ...	A la Russie (1809)
	7. — de *Koura*.....	*Koura*.....	Dépendant des Russes, naguère des Persans.
	8. — de *Kouba*.....	*Kouba* ou Kuba.	*Idem.*
SCHIRWAN..	1. Khanat de *Bakou*..	*Bakou*.....	*Idem.*
	2. — de *Schamachia*.	*Schamachie*.	*Idem.*
	3. — de *Dscheki* ou *Kaballa*.....	*Nuchi*.....	*Idem.*
	4. Seigneurie de *Sallian*.	*Sallian*.....	Au khan de Kuba.

Nota. L'étendue et la population sont incertaines.

LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Turquie d'Asie*, PREMIÈRE PARTIE, *comprenant la Péninsule de l'Anatolie ou de l'Asie-Mineure, avec les Côtes de la Mer Noire.*

Coup d'œil general.

Nous allons fouler un sol fertile en grands souvenirs ; mais ces souvenirs même n'existent point pour les habitans actuels, abrutis par l'ignorance et l'esclavage. Une égale obscurité enveloppe la gloire de vingt peuples qui jadis florissaient dans l'Asie occidentale ; les troupeaux bondissent également sur le tombeau d'Achille et sur celui d'Hector ; les trônes des Mithridate et des Antiochus ont disparu comme les palais de Priam et de Crésus ; les marchands de Smyrne ne se demandent guère si ce fut dans leurs murs que naquit Homère ; le beau ciel de l'Ionie n'inspire plus ni peintres, ni poëtes ; la même nuit couvre de ses ombres les rives du Jourdain et les bords de l'Euphrate ; la république de Moïse a disparu ; les harpes de David et d'Isaïe sont muettes à jamais ; un pasteur arabe vient avec indifférence appuyer ses tentes aux colonnes brisées de Palmyre ; Babylone aussi a succombé sous les coups d'un destin vengeur, et cette cité qui régnait sur l'Asie opprimée, laisse à peine après elle une trace qui puisse indiquer où s'élevaient les remparts de Sémiramis. « J'ai vu sur les lieux, » dit encore un voyageur, l'accomplissement de cette » prophétie : que Tyr, la reine des nations, ne serait » plus qu'un roc où les pêcheurs feraient sécher leurs » filets (1).

(1) *Ezech.*, ch. 26, v. 3.

Cependant, si la civilisation européenne, par quelque nouvel ordre de la Providence, retournait vers cet antique berceau du genre humain, nous y retrouverions encore la côte pittoresque de l'Ionie avec ses îles riantes, les fertiles rivages du Pont-Euxin ombragés de forêts inépuisables, et, plus loin, les nombreuses chaînes du mont Taurus couronnées de plateaux qui donnent, ainsi que nous l'avons dit, un échantillon des grands plateaux de l'Asie centrale; nous verrions encore l'Euphrate et le Tigre porter les glaces de l'Arménie vers les brûlantes [illegible] de la Mésopotamie; et, assis à l'ombre des cèdres du Liban, nous pourrions laisser errer nos regards sur les prairies et les vergers de Damas. Les hommes seuls ont changé: la nature est restée essentiellement la même. Il nous est donc permis, en décrivant ces contrées, de suppléer à l'ignorance des habitans et aux lacunes qu'offrent les récits des voyageurs, par les renseignemens précieux qu'ont donnés les anciens. Déjà nous avons tracé, d'après Strabon, un tableau assez complet de la Géographie ancienne de ces régions; Strabon sera encore notre guide pour combiner les notions éparses dont se compose leur Géographie moderne. Mais, pour mieux jouir d'un tableau si varié et si vaste, décomposons-le d'après ses groupes principaux, et bornons ici notre attention à la péninsule de l'*Asie-Mineure*, de laquelle nous ne séparerons pas la côte du Pont-Euxin.

Le mont Taurus en général.

Les montagnes de Taurus, selon les opinions unanimes des anciens, s'étendaient des frontières de l'Inde jusqu'à la mer Egée; leur chaîne principale, en sortant du mont Imaüs vers les sources de l'Indus, se pliait comme un immense serpent, entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin d'un côté, et les sources de l'Euphrate de l'autre (1). Le Caucase semble compris dans cette ligne selon Pline; mais Strabon, mieux informé, trace la chaîne principale du Taurus entre les bassins de l'Euphrate et de l'Araxe, en obser-

(1) *Pline*, V, 27.

vant qu'une chaîne détachée du Caucase, celle des *monts Moschiques*, se dirige au sud, et joint le Taurus (1); cette jonction même n'est pas très-marquée d'après les relations les plus modernes (2). Strabon, né sur les lieux, et qui avait voyagé jusqu'en Arménie, se représente tout le centre de l'Asie-Mineure, avec toute l'Arménie, la Médie et la Gordyène, ou le Kurdistan, comme un pays très-élevé, couronné par plusieurs chaînes de montagnes qui toutes se joignent d'assez près, selon lui, pour pouvoir être considérées comme une seule. « L'Arménie et la Médie, dit-il, » sont situées *sur* le Taurus. » Ce plateau semble encore comprendre le Kurdistan, et les branches qui en sortent s'étendent dans la Perse jusque vers le grand désert de Kerman, d'un côté, et de l'autre jusque vers les sources du Gihon et de l'Indus. En considérant de cette manière le grand *Taurus* des anciens comme un *plateau*, et non pas comme une *chaîne*, nous croyons concilier les témoignages de Strabon et de Pline avec les relations des voyageurs modernes.

Le Taurus de l'Asie-Mineure.

Deux chaînes de montagnes se détachent du plateau d'Arménie pour entrer dans la péninsule d'Asie. L'une resserre et franchit le lit de l'Euphrate, près Samosate; l'autre borde le Pont-Euxin, en ne laissant entre lui et cette mer que des plaines étroites (3). Ces deux chaînes, dont l'une est en partie l'*Anti-Taurus*, et l'autre le *Paryadres* des anciens, ou le mont *Tcheldir* ou *Keldir* des modernes, s'unissent à l'ouest de l'Euphrate, entre les villes de Siwas, Tocat et Kaisarié, par la chaîne de l'*Argæus*, aujourd'hui nommée *Argis-Dag*, et dont le sommet se couvre de neiges éternelles (4); circonstance qui, sous une latitude aussi méridionale, suppose une élévation de 9 à 10,000 pieds. Le centre de l'Asie ressemble à une terrasse appuyée de tous côtés sur des chaînes de montagnes qui

(1) *Strabon*, XI, 342. edit. Atrébat. 1587. (2) Carte du Caucase, par M. *Lapie*. Annales des Voyages, tome XII. (3) *Strabon*, XII, p. 3[illegible]. M. *Fourcade*, consul général à Singe, notes manuscrites. (4) *Strabon*, XII. *Paul Lucas*, second Voyage, I, 137. *Hadgi-Khalfah*, Géographie turque, traduction manuscrite, p. 1772.

en forment les escarpemens. Là s'étendent des marais salans et des rivières qui n'ont point d'écoulement ; là se trouvent plusieurs petits plateaux, dont Strabon en a décrit un sous le nom de *la plaine de Bagaudène*. « Le froid y empêche, » dit-il, les arbres fruitiers de réussir ; tandis que les oli- » viers viennent près de Sinope, qui est à trois mille stades » plus au nord (1). » Les voyageurs modernes ont également trouvé de grandes plaines élevées dans tout l'intérieur de l'Asie-Mineure, soit au midi, du côté de Koniéh (2), soit au nord, du côté d'Angora (3). Mais tous les bords de ce plateau présentent autant de chaînes de montagnes, qui tantôt ceignent le plateau, tantôt se prolongent à travers les plaines inférieures.

La chaîne qui, venant à la fois du mont *Argæus* et de l'*Anti-Taurus*, borde l'ancienne Cilicie au nord, porte d'une manière plus particulière le nom de *Taurus*, nom qui, dans plusieurs langues, paraît avoir une racine commune, laquelle signifie tout simplement *montagne*. L'élévation de cette chaîne doit être considérable, puisque Cicéron affirme qu'on ne saurait la passer avec une armée avant le mois de juin, à cause des neiges (4). Diodore décrit en détail les affreux ravins et précipices qu'il faut traverser de Cilicie en Cappadocie (5). Les voyageurs modernes qui ont traversé plus à l'ouest cette chaîne, aujourd'hui nommée *Ala-Dagh*, la représentent comme semblable à celle des Apennins et de l'Hémus (6). Elle projette à l'ouest diverses branches, dont les unes viennent se terminer sur les bords de la Méditerranée, comme le *Cragus* et le *Masicystes* des anciens, dans la Lycie ; les autres, infiniment plus basses (7), s'étendent jusqu'aux rivages de l'Archipel, vis-à-vis des îles de Cos et de Rhodes. A l'est, le mont *Amanus*, aujourd'hui l'*Almadagh*, branche détachée

Chaîne méridionale. Taurus dans le sens le plus étroit.

Mont Amanus.

(1) *Strabon*, II, p. 56, 398, 399, 401. (2) *Olivier*, Voyage dans l'Empire ottoman, [illegible] age, I, cap. 21. (4) *Cic.*, Epist. ad. Famil. XV, 4, etc. (5) *Diod.*, XIV, 20. *Herodian.*, etc. (6) *Paul Lucas*, deuxième Voyage, I, 35. Trois. Voyage, I, p. 184. (7) *Strab.*, XIV, 952. Almelov.

du Taurus, sépare la Cilicie de la Syrie, en ne laissant que deux passages étroits, l'un vers l'Euphrate, l'autre sur la mer (1); le premier répond aux *Portes Amaniques* des anciens; l'autre aux *Portes de Syrie;* celles-ci, avec leurs rochers taillés à pic, sont les seules que les voyageurs modernes aient visitées.

Chaînes occidentales et septentrionales.

Deux autres chaînes de montagnes sortent de la partie occidentale du plateau central : l'une est le *Baba-Dagh* des modernes, qui formait le *Tmolus*, le *Messogis* et le *Sipylus* des anciens, et qui se termine vers les îles de Samos et de Chio; l'autre, dirigée au nord-ouest, présente deux sommets plus élevés, parmi lesquels l'*Ida* et l'*Olympe* (de Mysie) ont acquis une grande célébrité. Enfin, le côté septentrional du plateau s'élève vers la mer Noire, et donne naissance à la chaîne de l'*Olgassys*, aujourd'hui *Elmas-Dagh*, chaîne qui remplit de ses branches tout l'espace compris entre le Sangarius et l'Halys. Les sommets conservent leurs neiges jusqu'en août (2).

Olympe.

Dans tout le système de montagnes que nous venons de décrire, les rochers calcaires paraissent prédominer. Les anciens vantent beaucoup d'espèces de marbres de l'Asie-Mineure; mais depuis le Sangarius jusqu'à l'Halys, on ne rencontre que des roches granitiques. Les tremblemens de terre ont souvent affligé cette belle péninsule; treize villes y furent renversées dans un seul jour sous le règne de Tibère. Les anciens avaient distingué un canton singulièrement rempli de traces d'éruptions volcaniques, c'était la région appelée *Katakekauméné*, c'est-à-dire, *le Pays brûlé*, « où très-souvent des flammes sortaient de la terre, et où « la vigne croissait dans un sol tout composé de cendres (3).» Ce centre des secousses volcaniques qu'éprouve l'Anatolie, doit se trouver à l'est de Thyatira; les voyageurs modernes ne l'ont point visité.

Tremblemens de terre.

Volcans éteints.

---

(1) *Xénophon*, Cyri exped. I, 4. *Arrian*, etc., etc. *Otter*, Voyages, I, p. 82 (en allem.) *Pococke*, II, p. 257. (*Idem.*) (2) M. *Fourcade*, notes manuscrites. (3) Voyez notre *volume I*, p. 129.

La péninsule de l'Asie-Mineure n'offre que des rivières peu considérables, quoique très-célèbres. Celles qui descendent au midi vers la Méditerranée, ont le cours le moins long et le plus rapide. Le *Pyramus*, en Cilicie, aujourd'hui nommé *Seihoun*, franchit le Taurus, en passant par une gorge dont les angles correspondent si exactement, qu'on les prendrait pour un ouvrage de l'art (1). La mer Egée reçoit des rivières plus considérables : on distingue parmi elles le sinueux *Méandre*, aujourd'hui [illegible] fleuve profond, quoique peu large (2), et qui mine souvent les terrains qui l'avoisinent, ce qui jadis avait donné naissance à un usage singulier : les propriétaires qui souffraient par ces ravages, intentaient un procès au fleuve; ils recevaient des indemnités sur les péages établis le long de son cours. Il faut encore remarquer le *Pactole* et l'*Hermus*, qui roulaient des paillettes d'or, dont, déjà du tems de Strabon, on négligeait la recherche; enfin, le *Simoïs* et le *Scamandre*, immortalisés par l'auteur de l'Iliade. Les plus grandes rivières de l'Asie-Mineure s'écoulent dans la mer Noire; le *Sankara* ou l'*Aiala* des Turcs (3), est le Sangarius des anciens; le *Bartin* ou *Parthenius* coule encore, comme du tems de Strabon, entre des prés fleuris et de rians coteaux; l'*Halys*, aujourd'hui le *Kisil-Irmak*, dont Pline seul a bien indiqué le bras méridional, en le faisant venir des pieds du Taurus de Cilicie, et se diriger du sud au nord, parut à Tournefort, qui le vit près de son embouchure, large comme la Seine à Paris (4). Il n'a, malgré les cartes modernes, qu'une seule embouchure (5). Le *Jekil-Irmak* ou l'*Iris*, ne le cède qu'à l'Halys; mais les autres rivières de la côte du Pont-Euxin ne sont remarquables que par la rapidité de leur descente.

Rivières.

Le Méandre.

L'Halys.

L'intérieur de l'Asie-Mineure renferme beaucoup de lacs qui n'ont

Lacs.

(1) *Strabon*, XIII, 809. Almal. (2) *Nicetas Chroniates*, p. 123 (Corp. Byz.) *Tit. Liv.* XXXVIII, 13. (3) *Plin.*, VI, 2. (4) *Tournefort*, Lett. (5) M. *Fourcade*, notes manuscrites.

point d'écoulement, et dont les eaux sont imprégnées de sel : la Géographie ancienne nous les a déjà fait connaître en partie (1); les relations modernes ne diminuent point l'idée que nous en avons prise. Le lac Tazla, qui a dix à douze lieues de long, présente une vaste plaine couverte de cristaux de sel (2). Celui d'Akshehr est sur le même plateau. En passant la crête du Taurus, un autre plateau nous offre, près Beysheri, deux grands lacs, dont les eaux sont amères et savonneuses (3). Ces amas d'eaux sans écoulement prouvent le peu d'inclinaison qu'ont les parties centrales de la péninsule.

Climat. Les anciens et les modernes ont vanté le climat de l'Asie-Mineure; il y règne une température douce et pure, qu'on ne retrouve même plus de l'autre côté de l'Archipel, sur la côte européenne. La chaleur de l'été est considérablement modérée par les nombreuses chaînes des hautes montagnes; le voisinage de trois mers adoucit à son tour l'intensité du froid (4). C'est sans doute à cette région heureuse que l'on a particulièrement appliqué ce que dit Hippocrate de l'Asie en général : « On ne connaît ici » guère de différence de chaleur et de froid; les deux » températures se fondent l'une dans l'autre. » Cependant les côtes méridionales éprouvent des chaleurs accablantes, tandis que les rivages du Pont-Euxin souffrent quelquefois de la trop grande humidité. L'atmosphère épaisse et brumeuse qui se développe au-dessus de cette mer, est, par son propre poids, sollicitée à se porter vers les côtes.

Productions. Les anciens connaissaient mieux que nous les richesses de l'Asie-Mineure (5). Cependant les modernes en tracent un tableau assez brillant, quoique incomplet. Les vallées de cette péninsule donnent presque les mêmes [illegible] le plus rap-

(1) Voyez *Aristot.*, *Plinc*, *Hérodote*, etc., cités dans notre volume [illegible]; p. 130. (2) *Tavernier*, tom. I. Liv. I, ch. 7. *Pococke*, III, [illegible] deux. Voyage, t. I, c. 33. Trois. Voyage, t. I, p. [illegible]. (4) *Hippoc.* de Aer. aqu. loc. (5) Voyez notre volume I, p. 125-133; ou *Strabon*, liv. XII, XIII, XIV.

tions que la Grèce méridionale : les oliviers, les orangers, les myrtes, les lauriers, les térébinthes, les lentisques, les tamariniers, ornent les bords sinueux du Méandre et les rivages charmans de Scio et de Rhodes. Tandis que la vigne sauvage y grimpe jusqu'aux sommets des arbres, retombe en festons, et forme de petites grottes de verdure, le platane étale avec plus de majesté son vaste ombrage au-dessus d'un sol parsemé de fleurs odoriférantes ; même les froides hauteurs du Taurus se couronnent de cyprès, de genévriers et de saviniers. Le chêne qui produit la galle des teinturiers (1) est répandu depuis le Bosphore jusqu'en Syrie, et jusqu'aux frontières de la Perse (2). De vastes plaines de l'intérieur ne sont occupées que de plantes salines, ou d'absinthe et de sauge (3). Souvent à côté des tristes marais salans s'étendent d'autres plaines plus sèches, où toute la verdure ne se compose que des deux espèces de genêt, le *spartium junceum* et le *spinosum;* ces contrées stériles nourrissent aujourd'hui, comme jadis, des ânes et des brebis (4). Des cantons montagneux vers l'est éprouvent des incendies souterrrains, tandis qu'à peu de distance le sol est noyé sous des eaux stagnantes et froides. Sur les bords de l'Euphrate, les vignes, les oliviers, tous les arbres fruitiers reparaissent. Les brûlantes côtes de la Caramanie doivent partager la végétation de la Syrie maritime; les arbres y exhalent des gommes précieuses; le *styrax* donne le *ladanum;* les anciens tiraient d'ici des bois de construction navale. D'autres forêts et d'autres plantes couvrent les rivages de la mer Noire; les chênes et les pins dominent dans les forêts; cette côte est le verger successif de Constantinople et de Cherson. Des bois entiers se composent de noisetiers, d'abricotiers, de pruniers, et de tout de cerisiers. Ce dernier arbre doit même son nom à la ville de Cérasonte. Les plaines autour de l'Halys, du

Végétaux des côtes occidentales.

De l'intérieur.

De la Caramanie.

Des côtes de la mer Noire.

(1) *Quercus infectoria.* (2) *Olivier*, I, p. 253. (3) *P. Belon*, Observations, etc., CXII. (4) *Strabon*, liv. XII, passim. *Pline*, XVI, cap. 27, XIX, cap. I, etc.

Sangarius et du Méandre, offrent de superbes pâturages.

Animaux. Nous connaissons peu les races de bestiaux de l'Asie-Mineure; quelques auteurs prétendent qu'elles sont aujourd'hui inférieures à celles de l'Europe. La viande de bœuf y est rare et médiocre, le mouton lui est supérieur; le chevreau y est considéré comme un mets délicat; mais les chevaux robustes et légers semblent encore descendre de l'ancienne race de Cappadoce. Les chèvres d'Angora se distinguent par la longueur et la finesse de leur poil; il en est de même des chats de ce canton. Les [illegible] de la Syrie s'égarent quelquefois au-delà du mont Taurus, et peuvent y rencontrer les ibex descendus du Caucase. Leurs ennemis sont les chakals, les loups, les hyènes, les ours; mais il est très-douteux que le lion se montre encore dans l'Asie-Mineure. Les cygnes se plaisent toujours sur les bords du Caystre; les perdrix rouges couvrent les rivages de l'Hellespont; toute sorte de gibier abonde dans ce pays à moitié inculte; sur le mont Taurus il y a des moutons sauvages (1).

Minéraux. Les mines de cuivre de Tocat, celle de Kouréh, près Kastamouni, et celle de Gumisch-Khana, non loin de Trébisonde, ont encore de la célébrité. Toutes les chaînes voisines de la mer Noire offrent des indices d'excellent cuivre; mais on n'exploite plus le cinabre du mont Olgassys, ni l'or de la Lydie, ni les cristaux de roche du Pont, ni le précieux albâtre et le marbre coralitique des provinces centrales. Nous en savons moins que les anciens sur la minéralogie de cette vaste contrée. C'est [illegible] Strabon qu'il faut chercher la description de *l'antre* [illegible] de *cien*, caverne romantique de la Cilicie; des terrains [illegible] celle d'Hephestion en Lycie, d'où il sortait un gaz [illegible] plamable; des sources pétrifiantes d'Hiérapolis, et [illegible] restes. sieurs autres curiosités naturelles. Nous les avons [illegible] servé portées dans l'analyse de la Géographie de ce Grec [illegible] dans le silence des modernes, aurions-nous pu a[illegible] mel. les

(1) *Hadgi-Ishalfah*, p. 1753-1773, etc. (2) Voyez notre volume 2. p. 129, 133, etc.

mer que ces objets remarquables existent encore dans le même état? Cela est pourtant probable. Chandler (1) confirme le rapport de Strabon sur les sources chaudes d'Hiérapolis ou de Pambouk; il a trouvé un rocher formé par le tuf que déposent ces eaux; il ressemble à une immense cascade qui se serait glacée tout à coup, ou dont les eaux auraient subitement été converties en pierres. Près de là est encore la fameuse caverne dont les anciens ont remarqué les pernicieuses exhalaisons.

Nous allons maintenant décrire les principaux lieux de cette contrée dont nous venons d'esquisser le tableau général; nous partirons des bords du rapide et violent *Tcharuck* ou *Batoum*, qui est l'*Akampsis* d'Arrien et l'*Absarus* de Ptolémée (2); c'est la limite du pachalick de Tarabosan ou Trébisonde. La première ville turque de ce côté qui soit digne de remarque, c'est *Rizé*; elle exporte beaucoup de toiles de lin, d'ouvrages de cuivre et de fruits. *Of* et *Surmineh* partagent ce commerce. Ensuite vient la célèbre ville de *Trébisonde*, que les Turcs nomment *Tarabasan*. C'est l'ancienne Trapezus, colonie des Grecs de Sinope; elle devint importante sous Trajan, et encore plus sous Justinien (3); elle fut la capitale d'un Empire fondé par une branche des Comnènes de Constantinople, qui en furent dépouillés en 1452, par Mahomet II. Quoique déchue de son ancienne splendeur, elle est encore considérable, et renferme 20 à 30,000 habitans; mais les Grecs émigrent actuellement. Les objets d'exportation sont le cuivre des mines de [illegible]ischkhané, la cire, les cuirs, des fruits, et un peu [illegible]n (4). Deux enfoncemens de la côte nous présentent [illegible]sivement *Traboli* et *Kerasounte*, qui partagent le [illegible]rce de Trébisonde; leurs cantons produisent un peu [illegible]. Les habitans d'*Ounièh*, l'ancienne *Œnoe*, placés

Topographie. Rizé. Trébisonde. Kerasounte. Ounièh.

(1) *Chandler*, Voyage en Asie-Mineure, II, 117, édit. franç. (2) *Mannert*, Géographie des Grecs et des Romains, V, p. II, p. 362 sqq. (3) [illegible], [illegible] Dionys. Periég. v. 687. Notit. Imp. c. 27. *Procop.* de Ædificiis, III, 7. (4) M. *Fourcade*, notes manuscrites. Comp. *Peyssonel* et *Tournefort*.

dans un territoire stérile, qui pourtant produit le bel alun de roche de Kahissar, se livrent à un cabotage actif, soit avec les ports russes, soit avec la côte des Abases. L'ancienne *Amisus*, une des résidences du grand Mithridate,
Samsoun. est aujourd'hui un petit bourg, nommé *Samsoun*; il a une rade par où l'on exporte les cuivres de Tocat, les soies, les fruits, les toiles d'Amasie, et même les cotons d'Adana qui vont en Crimée (1).

En remontant la rivière aujourd'hui nommée *Jekil-Irmak*, et anciennement *Iris*, nous visiterons une ville
Amasie. chère à la Géographie; c'est *Amasie*, la patrie de Strabon; elle est située entre des rochers escarpés; mais les environs produisent d'excellens fruits et du bon vin (2). Plus au sud, dans une vallée profonde, s'élève en forme d'amphithéâtre
Tocat. la ville de *Tocat*, peuplée de 40,000 âmes, et entourée de vergers et de vignobles (3). Il y a deux étages aux bâtimens, et chaque maison a sa fontaine; les rues sont bien pavées, chose rare dans le pays; on y fabrique des maroquins bleus; le commerce a pour objet la soie, dont on fait beaucoup d'étoffes, la vaisselle de cuivre et les toiles peintes, qui sont apportées de Bassora par des caravanes. Tocat est l'ancienne *Comana Pontica*; elle dépend du pachalick de Siwas. Le bourg de *Zile*, anciennement *Zela*, est, comme plusieurs villes du Pont, situé sur une colline artificielle (4).

Peuplades des montagnes. Les montagnes qui, depuis Tocat, s'étendent vers Trébisonde, en séparant le bassin du Pont-Euxin de celui de l'Euphrate, nourrissent dans leurs vallées verdoyantes, ombragées de forêts de châtaigniers, plusieurs tribus de *Kurdes* nomades (5), dont la vie agreste rappelle celle des anciennes peuplades que Xénophon et Strabon vécent dans ces contrées; peut-être en sont-elles des [illegible]. Le nom des anciens *Thianni* ou *Tzani*, s'est co[illegible]

(1) M. *Fourcade*, Notes manuscrites. (2) *Strab.*, XII, p. 839. A[illegible] [illegible], cap. I, p. 9. (3) *Jackson* dans *Sprengel*, Biblioth. d[illegible] Voyages (en allem.) VIII, p. 144. (4) *Tavernier*, I, cap. 7, p. 10 (5) *Tournefort*, Voyage, lett. XXI, p. 175.

dans celui du canton de *Dshianik*. Les montagnes de l'intérieur de ce canton portent à leurs sommets des anneaux de fer, auxquels, disent les habitans, on attachait les câbles de vaisseaux à l'époque où la mer Noire étant sans débouché, s'élevait jusqu'à ce niveau (1). L'industrie métallurgique des anciens *Chalybes* ou *Chaldæi*, règne encore dans la région montagneuse qui a gardé le nom peu défiguré de *Tcheldir* ou *Keldir*. Curiosité historique.

En passant le fleuve Halys, nous entrons dans l'intendance ou le *mousselimat* de Kastamouni qui répond à l'ancienne Paphlagonie maritime. Quoique peuplée de Turcs, la ville de *Kastamouni* ou Kastambol, voit fleurir dans ses remparts divers genres d'industrie ; on y fabrique de la vaisselle de cuivre, la population s'élève à 50,000 âmes (2). L'ancienne *Pompeïopolis*, long-tems capitale de ce pays, vient d'être retrouvée dans le bourg actuel de *Tasch-Kouprou* (3). La côte depuis l'Halys jusqu'au Bosphore a long-tems été défigurée sur les cartes ; les observations de M. Beauchamp l'ont enfin à peu près rétablie ; le prétendu golfe de Samsoun a disparu, et la côte en général s'élève d'un degré entier plus au nord que les cartes de d'Anville ne l'indiquent. Kastamouni. Pompeïopolis.

Avant d'arriver au cap *Karampé*, pointe septentrionale de l'Asie-Mineure, nous trouvons la célèbre ville de *Sinope*, située sur un isthme, couverte au nord par une presqu'île, et ayant à l'est une excellente rade avec des chantiers pour la marine impériale turque. Cette ville, que les émigrations des Grecs ont réduite à une population de 5000 âmes, exporte du riz, des fruits, des peaux et des planches ; le commerce de poisson, autrefois immense, est tombé. *Inehboli* est l'*échelle*, c'est-à-dire le port de Kastamouni ; elle exporte des bois de construction, du cuivre, du chanvre. *Amastro*, l'ancienne Amastris, et *Erekli* ou Héraclée, n'ont conservé qu'un nom célèbre. Sinope. Inehboli, etc.

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1798. (2) M. *Fourcade*, Mém. sur Kastamouni. (3) *Id.* Mém. sur Pompeïopolis, *Annales des Voyages*, XIV.

Le Bosphore s'ouvre devant nous comme une magnifique rivière bordée de villages, de châteaux et de maisons de plaisance. Aux lieux où ce détroit finit, s'élève
Scutari. *Scutari*, que l'on vanterait comme une grande et belle ville, si elle n'était pas située vis-à-vis de Constantinople ; elle compte 30,000 âmes. Sur le premier golfe de la Propontide, nous trouvons le port appartenant à la ville d'*Is-*
Ismid. *nikmid;* c'est l'ancienne Nicomédie de Bithynie, où mourut l'empereur Constantin; elle est encore considérable.
Isnik. Il n'en est pas ainsi de celle d'*Isnik*, l'ancienne Nicée, célèbre par la tenue du premier Concile général, mais qui aujourd'hui, réduite à deux ou trois cents maisons, n'est peuplée que de quelques Juifs, qui fabriquent de la faïence ou vendent de la soie. La Propontide est entourée de
Cyzique. ruines célèbres, parmi lesquelles celles de *Cyzique* attestent encore la grandeur et la magnificence d'une des premières villes de commerce de l'antiquité (1). Mais les cimes du mont Olympe, couvertes de neige jusqu'au milieu de l'été, appellent nos regards; au pied de cette pyra-
Brouse. mide naturelle s'étend la cité de *Burse, Brouse* ou Pruse, qui doit son origine à Annibal (2), et qui fut la capitale de l'empire ottoman avant la prise de Constantinople. C'est à Brouse que les Turcs ont leurs plus habiles ouvriers; l'on estime surtout les satins et les tapisseries de cette ville. Les belles soies qu'on y recueille en abondance, ne suffisent pas à ses fabriques ; on y supplée par celles de Perse. La cité de Brouse proprement dite occupe une éminence qui domine une plaine fertile où jaillissent des eaux thermales. Cette ville, peuplée d'environ 5[illegible] habitans, contient 140 mosquées, dont il y en a deux magnifiques ; elle est ornée d'un nombre prodigieux de fontaines. Brouse se sert du port de *Montagna*, comm[illegible]ément nommé *Moudania*, d'où il s'exporte une grande quantité de salpêtre, de vin blanc, de fruits, et divers produits de manufactures.

(1) *Paul Lucas*, second Voyage, I, c. 4. *Pococke*, part. III, vol. II, cap. 23. (2) *Plin.*, V, 22. (Nonobstant *Strabon*, etc.)

Nous allons nous hasarder à traverser les parties centrales de l'Asie-Mineure, infectées par des bandes de Turcomans, qu'on accuse de ne pas trop respecter les voyageurs. Aujourd'hui, cependant, il est résulté de l'anarchie même une sorte d'ordre, ou du moins de calme : deux grandes familles feudataires, celle de *Kara-Osman-Oglou*, et celle de *Tchapan-Oglou*, après avoir successivement acquis de vastes domaines dans l'Asie-Mineure, y ont rétabli la tranquillité, mais en substituant leur autorité à celle de la Porte, dont ils ne reconnaissent la suzeraineté qu'autant qu'il leur convient. Les états de Kara-Osman, ou du *prince des vallées* (1), embrassent l'ancienne Mysie, la Lydie, et une partie de la Bithynie; ils s'étendent du Sangarius au Méandre. La domination de Tchapan-Oglou s'arrondit dans la Galatie et la Paphlagonie, ou entre le Sangarius et l'Iris. Le pacha ou *beglerbeg* d'Anatolie, résidant à *Kiutaïéh*, règne à peu près sur l'ancienne Phrygie. Etat anarchique de l'Anatolie.

La route de Brousse par Kiutaïéh et Konieh, en Caramanie, traverse principalement le plateau des lacs salés et sans écoulement dont nous avons déjà parlé. *Kiutaïéh*, l'ancien *Cotyæum*, est une ville considérable, embellie de *mosquées*, de caravanserais et de bains, entourée de jardins, de vignobles et de promenades. Elle contient plus de 10,000 maisons, et probablement plus de 50,000 habitans; son territoire fertile produit d'excellens fruits et beaucoup de noix de galle (2). *Kara Hissar*, célèbre par la culture de l'opium, est un sujet de dispute parmi les géographes; un des plus érudits a récemment soutenu que c'étoit l'ancienne *Celænæ* (3). *Akscher*, ville considérable, répond, selon d'Anville, à l'ancienne *Antiochia ad Pisidiam*, et, selon Mannert, à *Tyriæum*; la montagne voisine, vers l'occident, tandis que la plaine, fertile en blés et fruits, s'étend à l'orient (4) : l'opinion du savant Kiutaïéh. Kara Hissar.

(1) En turc *Dairéh-Beg*, selon *Seetzen*. (2) *Olivier*, Voyage dans l'empire ottoman, VI, p. 408. (in-8°.) (3) *Mannert*, Géographie des Grecs et des Romains, V, part. III, p. 119-125. Comp. *Pococke*, &c. (4) *Olivier*, VI, 396.

Konièh. allemand paraît mériter la préférence. *Konièh*, l'ancienne *Iconium*, est aujourd'hui le siége d'un pacha qui règne sur la partie septentrionale de la *Caramanie*, province dans laquelle on comprend l'ancienne Pamphylie, la Pisidie, la Lycaonie, la majeure partie de la Cappadoce et la Cilicie. Cette ville, importante lorsqu'elle était la résidence des sultans de *Roum* (1), ne compte aujourd'hui que 15 à 20,000 habitans. Une petite rivière se perd dans les jardins qui environnent la ville. A l'orient s'étendent de vastes ma-

Caraman. rais (2). La ville de *Caraman*, qui a donné son nom à la province, n'est pas loin de la source du bras méridional de l'Halys.

Villes sur le Haut-Halys. En descendant ce bras de l'Halys, pour se rapprocher d'Angora, on examinerait si *Akserai* est l'ancienne *Archelaïs*; si *Kirshehr*, sur le confluent de l'Erkurus, répond à *Nazianzus*, surnommée *Dio-Cæsarea*; si la rivière *Chaux*, sur laquelle s'élève aujourd'hui la ville de *Nikidé*, serait le *Cappadoce* de Pline : mais cette route étant peu fréquentée, ces questions resteront peut-être long-tems sans décision.

Un chemin plus connu nous conduira de Brousse ou de Nicée jusqu'à Tocat, à travers les Etats florissans de Tchapan-Oglou. Ils commencent à *Beïbazar*, ville située sur le fleuve Sangarius. En avançant à l'est, dans une

Angora. plaine très-élevée, nous découvrons *Angora*. C'est la finesse du poil de ses chèvres qui a fait sa renommée et sa fortune; elle contient, à ce qu'on croit, 80,000 habitans. Le peuple y est plus doux et plus policé que dans aucune autre ville de la Natolie; les rues y sont larges, et pavées d'assez grands morceaux de granite. On y voit de très-beaux restes d'antiquité, entre autres le plus beau temple en l'honneur de l'empereur Auguste, du règne duquel date la grandeur de cette ville, auparavant peu considérable. A moitié chemin, entre Angora et Tocat, s'élève la

(1) Voyez notre vol. I, p. 414. (2) *Abulfeda*, chez *Büsching*, Magasin géographique, V, 307. *Otter*, Voyage en Turquie, I, cap. 7.

résidence de Tchapan-Oglou, la ville de *Ieuzgatt*, qui, naguère en ruines, s'embellit et s'agrandit tous les jours (1). Ieuzgatt.

En remontant le bras oriental du Kisil-Irmak, bras qui répond à l'Halys d'Hérodote et de Strabon, on arrive à *Siwas*, l'ancienne *Sébastia* (du Pont), aujourd'hui la résidence d'un pacha, dont la domination s'étend, sinon de fait, du moins de droit, sur toutes les contrées entre l'Euphrate, l'Iris et le mont Argéus. Parmi les voyageurs les plus récens (2), les uns donnent à Siwas 1000 maisons, les autres 4000 : et comment donc exiger des géographes qu'ils soient d'accord? Le pachalick de Siwas, par un caprice du destin, a gardé le grand nom de *Roum* ou *Pays des Romains*. Siwas.

Le bassin de l'Halys oriental touche, du côté du midi, à celui où coule le *Karasou*, c'est-à-dire la *Rivière Noire*, le *Melas* des anciens. Dans le haut de cette vallée nous remarquerons *Kaisariéh*, l'ancienne *Césarée* (de Cappadoce), grande ville située au pied du mont Ardehis. Un voyageur, injustement décrié, trouva aux environs de cette ville toutes les montagnes percées de grottes, qui ont probablement servi de demeure d'été aux anciens habitans de ce pays (3). Cette manière de se loger a été commune à beaucoup de peuples. Il est plus difficile d'admettre entièrement le récit de ce voyageur sur les 200,000 petites pyramides, munies de portes et de fenêtres, qu'il assure avoir vues non loin de Césarée, près d'*Yrkup*. Mais faut-il rejeter entièrement tout ce qui offre une apparence merveilleuse? Kaisariéh. Curiosités des environs.

La contrée qui borde le Melas fournit aux hordes errantes des Turcomans d'assez maigres pâturages. Les villages paraissent des Oasis dans un désert. Mais en approchant de l'Euphrate, l'œil se repose agréablement sur les jardins, les vergers et les bosquets de peupliers qui envi-

(1) Itinéraires manuscrits de MM. *Trézel*, *Favier*, etc. (2) M. de Gardane, Journal, etc., p. 113. M. *Trézel*, Itinéraires manuscrits.
(3) *Paul Lucas*, deuxième Voyage, c. 18.

Malatiah. ronnent *Malatiah*, l'ancienne *Melitène*, ville de 12 à 1500 maisons (1). C'était la principale ville de la *Petite-Arménie*, contrée que traversait, dans le moyen âge, la route commerciale de l'Europe aux Indes (2), et qui, dans les tems modernes, n'a été parcourue du sud au nord que par deux voyageurs (3) : aussi est-elle au nombre des terres inconnues. Nous savons qu'en allant de Malatiah à *Ayas*, l'ancienne *Issus*, on traverse une petite province, nommée par les Turcs *Dulgadir Ili*, et gouvernée par un pacha qui réside à *Merasche ;* mais tandis que d'Anville place cette ville au sud-ouest du mont Amanus, voulant la faire répondre à l'ancienne *Germanicia* un témoin oculaire la met au nord-est de cette chaîne, et à la vue de l'Euphrate (4).

Merasche ou Marasch.

Côtes de la Caramanie.

La Cilicie ou la côte de la Caramanie n'est pas non plus très-bien connue. Les témoignages de Strabon et d'Otter prouvent que la plupart des rivières de cette côte prennent leur source au nord de la chaîne du Taurus, qu'elles franchissent au moyen de gorges étroites. Le plateau où naissent ces rivières, entre le Taurus et l'Anti-Taurus, représente en partie l'ancienne Cataonie. C'est dans ces montagnes que les Caramaniens nomades, et même les citadins, cherchent un asile contre les ardeurs de l'été qui dévastent la plage maritime. Ces hauteurs se couronnent de cèdres, tandis que les bords de la mer se couvrent de forêts entières de lauriers et de myrtes (5). *Adana*, siége d'un pacha, et *Sis*, où résidèrent long-tems les rois de la Petite-Arménie, sont de peu d'importance. *Tarsus*, jadis la docte rivale d'Athènes et d'Alexandrie, n'est qu'une bourgade ; mais les fraîches ondes du *Cydnus*, si dangereuses à l'infatigable Alexandre,

Tarsus.

(1) M. *Trézel*, Itinér. manusc. Comp. *Strabon*, etc. (2) [illegible] voyez notre vol. I, p. 419-420 (où il faut lire, lig. 1, *mer Méditerranée* au lieu de *mer noire*). (3) *Paul Lucas*, premier Voyage au Levant, c. 24. *Schellinger*, persiche und ostindische Reise. Nürnberg, 1710, p. 68. *sqq.* (en allemand). (4) *Schellinger*, loc. cit. (5) *P. Belon*, Observations, etc. CVII et CIX.

arrosent encore ces riantes plaines où Sardanapale avait fait graver au bas de sa statue cette sentence : « Il faut jouir des plaisirs de la vie, tout le reste n'est rien. » La *Cilicie*, surnommée *Trachéa* ou l'*Apre*, forme aujourd'hui le district d'*Itchil*, soumis au *mousselim*, ou intendant de Chypre. Le pacha de *Kutaïéh* règne sur le *Tékiéh* ou les côtes de l'ancienne Pamphylie et de la Lycie. *Satalia*, sur son golfe dangereux, au pied d'une forêt de citronniers et d'orangers, fleurit par le commerce, et compte plus de 30,000 habitans (1). Sur les côtes pittoresques de la Lycie, les magnifiques ruines de *Myræ*, aujourd'hui *Cacamo*, attestent le bonheur du siècle d'Adrien ou de Trajan; la *nécropolis* ou le *cimetière* offre à elle seule l'aspect d'une ville (2). Dans l'intérieur des terres, où s'étendait l'ancienne Pisidie, un hasard singulier a conservé à une ville peuplée de Turcs, le nom de *Sparta* ou *Isparté*; c'est un reste de l'ancienne *Sagalessus*, qui se vantait d'une origine lacédémonienne, et dont les ruines imposantes se trouvent dans le voisinage (3). Cette contrée, peu visitée, est un plateau avec un ou plusieurs lacs; les eaux s'écoulent par la rivière Duden, qui souvent se perd dans des gouffres souterrains (4).

Satalia.

Cacamo.

Isparté.

Les côtes occidentales de l'Asie, plus fréquemment visitées par les voyageurs, fourniraient à elles seules la matière d'un volume intéressant. C'est ici que les arts et les lettres embellirent les villes de la Doride, de l'Ionie et de l'Eolide; c'est ici que les tristes ruines d'*Halycarnasse*, de *Milète* et d'*Éphèse* arrêtent les pas de l'homme familier avec la sublime antiquité. Mais s'il est certain que les restes d'Ephèse se trouvent au sud-ouest d'Ayasaluk (5), l'emplacement du fameux temple de Diane n'a pas encore été déterminé; ni le savant Chandler, ni l'ingénieux Choiseul-Gouffier, n'ont résolu cette question. Il est pro-

Côtes occidentales.

Ruines d'Ephèse.

(1) M. *Corancez*, consul général, Itinéraire manuscrit. (2) *Robert Ainslie*, views in the Ottoman Empire, etc. (Londres, 18[illegible]), pl. I-VIII.
(3) *Paul Lucas*, second Voyage, t. I, c. 34. Troisième Voyage, t. I, p. 181.
(4) *Chandler*, Voyage en Asie-Mineure, I, 259 *sqq.* traduction française.
(5) *Hadgi-Khalfah*, Géographie turque, p. 1835-1846.

bable qu'il aurait fallu en chercher les restes au nord d'Ayasaluk (qui occupe le premier emplacement d'Ephèse avant les bâtisses de Lysimaque), dans les plaines marécageuses qu'arrose le Caystre (1). Il règne aussi des doutes sur l'emplacement de l'ancienne *Milète*. Le voyageur Spon ayant trouvé à *Palatsha* des inscriptions qui portaient le nom des *Milésiens*, crut avoir retrouvé les restes de l'ancienne ville (2). Chandler, en partant de cette donnée, cherchait en vain le golfe Latmien, avec les villes de Myus, d'Héraclée et autres, situées sur ses bords. Il imagina que ce golfe était représenté par le lac *Ufa-Bassi*, et que les terres basses qui séparent ce lac de la mer avaient été accumulées par le Méandre (3). Cette hypothèse, très-embrouillée chez son premier auteur, a été attaquée dans sa base même par un savant allemand, qui regarde les ruines de Palatsha comme étant celles de *Myus*, petite ville incorporée à Milète, et dont les habitans étaient qualifiés de Milésiens; ce savant pense que le lac d'Ufa-Bassi est celui qui, selon Pausanias, se forma par un affaissement près de Myus (4). Les ruines de Milète et le golfe Latmien devraient être cherchés plus au midi et à l'occident. Mais les modifications qu'un habile géographe français (5) a récemment apportées au système de Chandler, et les belles cartes de M. de Choiseul-Gouffier, semblent mettre hors le doute la réalité d'un atterrissement plus moderne que ceux dont parlent Strabon et Pausanias. Le lac d'Ufa-Bassi paraît décidément être l'ancien golfe Latmien; toutefois les ruines de Milète doivent être plus à l'ouest que Palatsha. Cette question intéressante ne nous semble pas encore entièrement éclaircie.

Ruines de Milète.

Golfe Latmien.

(1) *Poleni*, Dissertation sur le temple de Diane, dans les *Mémoires de l'Académie de Cortone*; et *Mannert*, Géog. des Grecs et des Romains, VI, p. III, p. 305-313. (2) *Spon* et *Wheler*, Voyag. p. 358. (3) *Chandler*, Voyage, c. 43, etc. (4) *Mannert*, Géographie des Grecs et des Romains, VI, p. III, p. 252-266. (5) *Barbié du Bocage*, Recherches sur les atterrissemens du Méandre, dans le Mag. encycl. de M. *Millin*, t. IV, p. 74, et ses notes sur Chandler.

Les villes modernes de ces belles régions sont d'assez peu d'importance. *Melasso* renferme beaucoup de ruines qui appartiennent à l'ancienne Mylasa. *Gusel-Hissar*, l'ancienne Magnésie-sur-Méandre, fait encore un commerce considérable. Mais en remontant la pittoresque vallée du Méandre, un voyageur moderne vit les ruines de la riche et superbe *Laodicée* habitées par quelques renards. *Tireh* a d'importantes manufactures. Le port assez étroit de *Scala-Nuova* est très-fréquenté; et cette ville, qui remplace en quelque sorte celle d'Ephèse, étale en amphithéâtre ses mosquées, entremêlées de beaux cyprès. Villes modernes.

La reine des villes de l'Anatolie, *Smyrne*, brave toujours les incendies et les tremblemens de terre; dix fois détruite, dix fois elle s'est relevée avec une gloire nouvelle. Sa situation centrale et la bonté de son port y attirent un concours prodigieux de négocians de toutes les nations, par mer et par caravanes. Les marchandises que l'on tire de Smyrne sont des soies, des poils de chèvre et de chameau, des toiles de coton, des mousselines brodées en or, en argent, des maroquins, des camelots de couleur, des laines, de la cire, des noix de galle, des raisins de Corinthe, quantité de drogues, comme du galbanum, de la rhubarbe, de l'ambre, du musc, du lapis-lazuli, et diverses gommes. On y cherche encore des tapis de plusieurs espèces; enfin, des perles, des diamans, des émeraudes, des rubis et autres pierres précieuses. Enfin, Smyrne est le centre du commerce du Levant : cette ville, très-sujette à la peste, compte 120,000 habitans. Smyrne. Commerce de cette ville.

Depuis le Méandre jusqu'à la Propontide, l'ordre, la tranquillité et la prospérité attestent le bienfaisant génie de la famille de *Kara-Osman*, qui depuis 60 ans y règne avec une autorité presque absolue. Les cultivateurs y sèment et récoltent en paix. Les Grecs ont dans l'ancienne Eolide des écoles où on lit Homère et Thucydide (1). Les Turcomans qui campent vers les sources de l'Hermus, au- Suite des côtes occidentales.

(1) *Choiseul-Gouffier*, Voyage pittoresque de la Grèce, t. II.

jourd'hui nommé *Sarabat*, se livrent à l'agriculture. Si la résidence de Crésus n'est plus reconnaissable dans le village de *Sart*, d'autres villes conservent une ombre de leur ancienne grandeur; le commerce fait fleurir *Magnisa* et *Philadelphie*, nommée par les Turcs *Alla-Schehr*. D'immenses récoltes du plus beau coton de l'Asie enrichissent *Akhissar*, l'ancienne Thyatire, et *Kirk-Agatch*, ville nouvelle. *Bergamo*, l'ancienne Pergame, offre des ruines magnifiques. *Phokia* ou *Phocée* possède encore son excellent port. La petite péninsule qui forme l'ancien royaume de Priam a été récemment explorée avec un soin minutieux; on a reconnu le cours du Simois et du Scamandre; on a démontré que l'ancienne Troie, l'Ilium d'Homère, s'élevait sur la colline occupée aujourd'hui par le village de *Bounarbachi*; tandis que l'Ilium du siècle de Strabon était située plus près de la mer. L'Hellespont aussi a été réexaminé. Les ruines d'*Abydus* sont plus au nord que le *Château-d'Asie*, forteresse peu redoutable. *Lamsaki* n'est qu'un faubourg de l'ancienne Lampsacus, dont les véritables ruines viennent d'être reconnues à *Tchardak* (1).

Villes sur l'Hermus et le Caïcus.

Emplacement de Troie.

Nous avons achevé le tour de la péninsule de l'Asie-Mineure; embarquons-nous, et visitons cette chaîne d'îles qui la bordent à l'occident. Ici chaque rocher a son histoire; chaque île a eu son beau siècle, ses héros et ses génies.

Ténédos est encore la clef de l'Hellespont; les Turcs lui ayant donné le nom de *Bogtcha-Adassi*. De cette île, riche en vin, nous arrivons à *Mételine*, l'ancienne *Lesbos* (2). Autour des nombreuses baies de cette île s'élèvent des coteaux chargés de vignes et d'oliviers; les montagnes de l'intérieur se couvrent de lentisques, de térébinthes, de pins d'Alep, de pins à pignon et de cistes; les ruisseaux coulent à l'ombre des platanes; le vin, les figues et les femmes de Lesbos conservent leur ancienne réputation. L'île a 25,000 habitans, dont 8000 dans la ville de *Castro*.

Îles Ténédos, Mételine.

(1) *Castellan*, Lettres sur la Grèce, etc., I.

(2) *Olivier*, Voyage dans l'Empire ottoman, II, 84-102.

Evitons le cap *Karabourboum* et ses sauvages habitans; débarquons dans l'heureuse île de *Scio* ou *Chios*, à laquelle son arbre à mastic a valu l'avantage, en devenant le domaine de la sultane-mère, de jouir d'une sorte de liberté. Aussi l'industrie a transformé en un jardin cette île occupée en grande partie par des rochers granitiques ou calcaires. Suivant M. Olivier, la population se monte à 110,000 habitans, presque tous Grecs, et dont 30,000 résident dans la capitale, qui porte le même nom que l'île. Partout des limoniers, des orangers, des cédrats parfument l'air; quelques figuiers et grenadiers s'y mêlent: les rosiers sont ici plus communs que les chardons ne le sont ailleurs. On récolte de l'orge, de l'huile, du vin muscat; ni les cotons, ni les soies, ne suffisent à l'industrie de l'île: on y est parvenu à imiter toutes les étoffes de Lyon et des Indes. Les femmes de Scio, belles comme des statues grecques, se défigurent par un costume bizarre (1). Scio.

Après avoir traversé le golfe de Scala-Nuova, le grand port *Vathi* nous reçoit dans l'île de *Samos*, île une fois moins grande que Scio, et peuplée seulement, dit-on, de 12,000 âmes. Le sol cependant est très-fertile; l'île produit des vins muscats, des oranges, de l'huile et de la soie; on y trouve du beau marbre. Samos montre aux antiquaires de superbes restes d'un temple de Junon; c'est la seule île de l'Archipel où les femmes aient la réputation de laideur. *Megalo-Chiné* est le chef-lieu moderne; le mont *Kertis* conserve la neige pendant la plus grande partie de l'été (2). Samos.

Nous passons devant *Nicarià*, riche en bois de construction, d'ailleurs stérile, habitée par un petit nombre de Grecs très-pauvres, très-fiers, qui prétendent descendre du sang impérial des Constantins, et qui ne couchent jamais dans un lit, même quand ils peuvent en Nicaria.

(1) *Tournefort*, I, Lettre 9. *Olivier*, II, 103 *sqq*. (2) *Joseph Georgirènes*, archevêque de Samos, Descrip. de Samos, Nicarie, Patmos, etc. Londres, 1809. (*Paulus*, Magasin des Voyages au Levant, V, 27).

avoir (1). Nous ne nous arrêterons pas non plus à *Pathmos*, qu'un de ses habitans dépeignit, il y a 130 ans, comme riche en vins, blés et figues, ornée de myrtes et d'arbousiers, et remplie de 16 à 17 villages, (2) mais qui depuis a beaucoup perdu. *Lero*, avec un grand port, *Calimne* qui produit d'excellent miel, et d'autres petites îles, se suivent au sud de Samos. Nous arrivons à la patrie d'Hippocrate, *Cos*, dont le nom est défiguré en *Stan-Co*; cette île offre de belles plantations de limoniers, mêlés de grands érables; elle a donné son nom en latin à l'espèce de grès fin qu'on appelle vulgairement pierre à aiguiser (3).

Pathmos. Lero, etc. Cos ou Stan-Co.

Vis à vis les extrémités de l'Asie, au sud-ouest, s'élève l'île de *Rhodes*, fameuse dans l'antiquité par ses sages lois, fameuse dans les 14e et 15e siècles comme siége des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Cette île, peu fertile en grains, vante comme autrefois ses fruits, ses vins, sa cire et son miel; on en exporte du savon, de beaux tapis et des camelots. *Rhodes*, la capitale, occupe le penchant d'une colline, en face de la mer; dans une lieue de circonférence, elle offre un mélange agréable de jardins, de minarets, de tours et d'églises. C'est une des meilleures forteresses des Turcs; elle a un assez bon port, dont l'entrée est resserrée par deux rochers, sur lesquels s'élèvent deux tours qui en défendent le passage. Le fameux colosse de bronze, qui avait cent-trente pieds de haut, ne paraît pas avoir été placé en travers de l'entrée du grand port, mais plutôt sur la jetée ou môle qui en séparait le port intérieur, où les chevaliers conservaient leurs galères (4).

Rhodes.

Les côtes méridionales de l'Asie-Mineure sont presque sans îles; les escarpemens du Taurus pressent la mer par leurs énormes falaises; des canaux étroits en détachent quelques îlots rocailleux, tels que *Castelrosso*.

Castelrosso.

(1) *Géorgirènes*, ibid., p. 304. (2) *Id.*, ibid., p. 269. (3) *Thompson*, Travels, etc., III, 103. (4) *Diod. Sicil.*, XX, 85. *Olivier*, III, 347.

Nous laissons le *cap Chelidoni* en poupe, pour nous diriger sur le port de Paphos, dans l'île de *Chypre*. Les modernes ont changé le nom de cette ville en *Baffa*, et celui d'Amathonte en *Limasol*. Un tremblement de terre a englouti Salamine ; et les ruines qui en portent le nom, étant plus près du fleuve Pediæus, doivent appartenir à la nouvelle ville de *Constantia*, bâtie par l'empereur Constance (1). D'autres villes ont acquis la prééminence ; *Nicosia*, au centre, est devenue la capitale ; *Famagouste* partage avec *Larnica* et avec le bourg de *Salines*, un commerce languissant. Nous avons dépeint la fertilité de cette île d'après les anciens (2) ; les modernes en ont à peu près les mêmes notions. Les neiges, long-tems conservées sur le mont Olympe, aujourd'hui mont de la Sainte-Croix, y répandent un froid vif, qui rend plus insupportables les ardeurs de l'été. La plus précieuse production actuelle est le coton ; nous y cherchons encore de la térébenthine, des bois de construction, des oranges, et surtout du vin de Chypre. Les hyacinthes, les anémones, les renoncules, les narcisses simples et doubles qui exigent tant de soins en Europe, viennent ici sans culture ; elles tapissent les montagnes, et changent les campagnes en un immense parterre ; mais l'agriculture y est négligée ; un air malsain afflige quelques districts où l'on n'a pas su conduire les eaux. On croit que le nom de Chypre (*Kyprus*) lui vient de son abondance en cuivre ; outre ce métal, elle produisait autrefois de l'or, de l'argent et des émeraudes. Ce qu'on appelle le diamant de Paphos est un cristal de roche que l'on trouve aux environs de cette ville ; on tire encore de cette île de Chypre du jaspe rouge et de la terre d'ombre.

Ile de Chypre.

Villes.

Productions.

Les habitans de Chypre sont une belle race d'hommes ; Habitans.
belles femmes, par la vivacité de leurs grands yeux, trahissent combien elles sont encore fidèles au culte de Vénus.
Cette île, anciennement composée de neuf royaumes, dont

(1) Cooke, II, 313 (en allem.). (2) Vol. I de ce *Précis*, p. 133.

chacun d'eux renfermait plusieurs villes florissantes, avait peut-être un million d'habitans; elle n'en a aujourd'hui que 83,000. Les grands-vizirs la possèdent comme apanage de leur place; et pour en tirer avantage, ils louent au plus offrant la charge d'intendant ou de mousselim (1). Dans le déclin de l'empire d'Orient, Chypre, conquise par Richard Ier, roi d'Angleterre, fut donnée à la maison de Lusignan, comme fief anglais, pour la dédommager de la perte du trône de Jérusalem (2). Dans le 15e siècle, l'héritière de cette maison en résigna la souveraineté en faveur des Vénitiens, qui, en 1570, en furent dépouillés par les Turcs; mais une princesse de la maison de Lusignan ayant épousé un duc de Savoie, les rois de Sardaigne ont conservé des prétentions sur les couronnes de Chypre et de Jérusalem.

Population.

Remarque historique.

Nous terminons ici notre course topographique dans l'Asie-Mineure et dans les îles voisines; elle a dû être rapide, attendu que de vastes espaces inconnus, ou seulement connus par les vagues relations des Orientaux, séparent les routes des voyageurs européens, routes trop peu multipliées et trop peu variées pour nous fournir une topographie moderne comparable à celle que l'on peut tirer des écrivains grecs et romains. Il nous serait plus facile d'allonger cette description, en répétant les observations tant de fois faites sur les mœurs des diverses nations qui habitent cette belle contrée; mais le peu de détails de ce genre que nous croyons devoir nous permettre, trouveront une place plus convenable; les Grecs et les Arméniens qui habitent les villes commerçantes, nous occuperont lors de la description des pays dont ils tirent leur nom; les Kurdes et les Turcomans, les tribus nomades, et quelquefois agricoles, se répandues dans l'intérieur, deviendront également d'un article à part; enfin, les Turcs, leur puissance, leur état civil, ne devront naturellement attirer no

(1) *Marti*, Voyage, etc. (2) *Æneas Silvius*. Cosmograph., c. 97.

attention qu'après avoir terminé la description de la Turquie d'Asie toute entière.

Il ne nous reste donc qu'à comparer les divisions anciennes et modernes, travail fastidieux dont nos lecteurs trouveront les utiles résultats dans les tableaux qui vont suivre.

TABLEAU COMPARATIF

Des diverses acceptions des noms d'ASIA, d'ASIA PROPRIA, *et d'*Asie-Mineure.

Asia ou *Asis*, province de Lydie		Un canton compris entre le mont Tmolus, le mont Messogis et le Caystre (1).
Asia, partie du Monde.	*Basse-Asie.* (ἡ κατω Ασια.)	Pont. Paphlagonie. Bythinie. Lydie, etc. Phrygie. Cappadoce. Cilicie. Syrie. (Arabie ?)
	Haute-Asie. (ἡ ἀνω Ασια.)	Caucase. Arménie. Mésopotamie. Médie. Perse, etc., etc. Scythie. Inde (2).
Asia, royaume (anciennement nommé *royaume de Pergame*).		Mysie. Phrygie. Lycaonie. Lydie (3).
Asia, province prétorienne, et, dans la suite, consulaire.		Mysie. Lydie. Ionie. Caric. Phrygie (4).
Asia propria. (ἡ ἰδιως καλουμενη Ασια.)		Quelquefois synonyme avec l'Asie prétorienne, et quelquefois, dans l'usage quotidien, comprenant la péninsule jusqu'à l'Halys, et au golfe de Tarsus (5).
Asia, Diocèse sous Constantin		Asie prétorienne, plus la Lycie, la Pamphylie, moins les côtes occidentales (6).
Asie proconsulaire, même époque		Les côtes occidentales, depuis le *cap Lectum* jusqu'aux environs de Milète (7).
Asia minor dans le 4e siècle		Toute la péninsule que nous nommons *Asie Mineure* (8).

(1) *Homer. Il.*, II, v. 462. *Dionys. Perieg.*, v. 830. *Herod.* IV, 45, etc.
(2) *Xenophon* et *Strabon*, *passim*. Voyez notre vol. I.
(3) *Strab.* XII, 845 (edi Almel.). *Tit. Liv.*
(4) *Cic.* Orat. pro Flacco, c. 27. *Strab.* XIII, 626.
(5) Notit. Imperii, I.
(6) *Strab.* II, 128.
(7) *Eumenius* in Maximo, p. 101, edit. Plant. *Cod. Theodos.* V, tit. 2 de colon.
(8) *Oros.* Histor. I, cap. 2. *Constantin Porphyrog.* de Thémat. I, 8, 19.

TABLEAUX SYNOPTIQUES

DES

DIVISIONS DE L'ASIE-MINEURE.

I. *Asie-Mineure, d'après les Divisions les plus usitées chez les Grecs.*

GRANDES DIVISIONS.	SOUS-DIVISIONS.	VILLES PRINCIPALES.
MYSIE.	*Grande Mysie* * Theutrania.	Pergame.
	Æolide	Cyme.
	Côte des *Pelasges*, des *Leléges*, etc	Adramyttium.
	Ile de *Lesbos*	Mytilène.
	Troade * Dardania.	Troie.
	Petite Mysie *N. B.* La Troade et la Petite Mysie formaient la *Petite Phrygie*.	Cyzique, Lampsaque.
LYDIE.	*Lydie intérieure* 1. Lydia. 2. Mœonia. 3. Asia ou Asia.	Sardes. Philadelphie. Thyatire.
	Lydie maritime ou *Ionie*.	Phocée. Smyrne. Erythres. Clazomène. Téos. Lebedus. Colophon. Ephèse. Priène, Myus, Milète (ces trois en Carie). Ile de Samos. Ile de Chio.
CARIE.	*Carie* intérieure	Alabande. Stratonicée. Mylasse.
	Carie maritime ou *Doride*.	Halycarnasse. Cos. Cnide. Rhodes.
LYCIE.	*Lycie* propre	Patare. Myre.
	Myas (Solimi).	
PAMPHYLIE.		Attalie.
PISIDIE.	*Pisidie* propre	Salagassus. Selge.
	Canton d'*Etenenses*.	
	— d'*Homonadenses*.	
	— d'*Oroandici*.	
	Isaurie	Isaure. Lac Coralis.

Suite de l'*Asie-Mineure, d'après les Divisions les plus usitées chez les Grecs.*

GRANDES DIVISIONS.	SOUS-DIVISIONS.	VILLES PRINCIPALES.
PHRYGIE	*Phrygie* propre * Phrygia Epictetos.	Synnade. Apamée. Cotyæum. Cibyre.
	Lycaonie	Iconium. Laodicea combusta. Amorium.
	Galatie (Gallo Græcia) 1. Trocmi (Tavium). 2. Tectosages (Ancyra). 3. Tolistobogi (Pessinus).	Ancyre. Gordium. Tavium. Pessinus.
BITHYNIE	*Pithynie* *Thynie* *Mariandynes*	Prusse. Nicée. Nicomédie. Chalcedon. Héraclie. Bithynium.
PAPHLAGONIE.		Gangra. Pompeïopolis. Sinope. Amastris.
PONT	Pays des *Leucosyriens* * Cimiatis. * Saramene. * Phazemonitis.	Amisus.
	Pont Galatique * Themiscyra. * Phanarœa. * Daximonitis.	Amasie. Comana Pontica.
	Pont Polémoniaque * Sidene. * Calanpene. * Chalybes (occidentaux).	Sebastie. Neo-Césarée. Œnoe. Polemonium.
	Pont Cappadocien * Tibareni. * Mosynœci. * Colchi (occidentaux). * Heptacometæ (sept cant.) * Macrones ou Tzani.	Pharnacée. Cesarus. Trapezus. Rhizæum. Apsarus.
CAPPADOCE	*Cappadoce* propre 1. Moramene. 2. Garsauritis. 3 Kamamene. 4. Tyanitis. 5. Cilicia. 6. Sargaransene.	Mazaca ou Césaréa. Archelaïs. Nazianzus. Tyane.
	Cataonie	Cybistre. Comana.
	Melitène	Melitène.
	Arménie mineure	Zimara.
CILICIE	*Cilicie* propre *Cilicie Trachée* (Aspera)	Tarsus. Mopsuestia. Seleucia. Selinus.
CHYPRE	Royaume de Salamis. — *Salaminie* —Citytry. —Citium. — *Amathusie* —Curium. —Paphos. — *Paphie* —Arsinoe. —Soloe. — *Lapethie* —Lapethus. —Ceronia.	Salamis. Amathonte. Paphos. Lapethus.

II. *Asie-Mineure, d'après les Divisions de Constantin.*

DIOCÈSES.	PROVINCES.	VILLES.
*Diocèse d'*Asie. *Ephèse*, capitale.	*Pamphylie*	Attalie.
	Pisidie	Sagalassus-Lacedæmon.
	Lycaonie (1)	Iconium.
	Phrygie pacatiane	Laodicée.
	Phrygie salutaire	Synnada. Cotyæum.
	Hellespont (2)	Pergame.
	Lydie	Philadelphie.
	Carie	Stratonicée.
	Lycie	Myra.
	Les îles	Rhodes.
	Province d'*Asie proconsulaire*, indépendante du diocèse d'Asie (3).	Adramyttium. Phocée. Smyrne. Milète.
Diocèse de Pont. *Césarée*, capitale.	*Bithynie*	Chalcedon.
	Honorias (4)	Claudiopolis.
	Paphlagonie	Pompeïopolis.
	Galatie sous Théodose. — *Galatie première*. *Galatie seconde*, v. *salutaire*	Ancyra. Pessinus.
	Hélénopont (5)	Sinope. Amisus. Neo-Césarée.
	Pont Polémoniaque	Gerasus. Trapezus.
	Cappadoce sous Valence. — *Cappadoce première* (6)	Césarée.
	Cappadoce seconde (7)	Tyane.
	Arménie première	Sabus.
	Arménie seconde	Melitène.
Sous *le Diocèse d'*Orient.	*Cilicie première*	Anazarbus.
	Cilicie seconde	Tarsus.
	Isaurie (8)	Selinus. Séleucie. Laranda.
	Chypre	Constantia (Salamis).

(1) Cette province ancienne rétablie ne comprenait que les contrées voisines d'Iconium; elle paraît répondre au *sandgiacat* de *Konieh*. La *Pisidie*, actuellement d'une partie de l'ancienne Lycaonie, semble représenter le *sandgiacat d'Isbarta* ou *Sparta*, la ville de ce nom ayant succédé à Lacédæmon-Sagalassus.

(2) Comprenant toute l'ancienne Mysie.

(3) Le *proconsul*, indépendant du *vicaire du diocèse d'Asie* et du *préfet d'Orient*, avait l'inspection sur les provinces de l'Hellespont et des îles; ainsi, sa préfecture représentait à peu près le *pachalick* du *capudan-pacha* ou *grand-amiral*.

(4) Théodose II la nomma ainsi en l'honneur de son oncle Honorius. Elle semble être représentée par le *sandgiacat* de *Boli*.

(5) Nommée ainsi en l'honneur de la mère de Constantin.

(6) Comprenant les anciennes stratégies *Cilicia*, *Sargarausène* et *Kammamène*.

(7) Comprenant les stratégies *Garsauritis* et *Tyanitis*.

(8) Les Isauriens, presque toujours en rébellion, s'étaient emparés de la *Cilicia Trachéa*.

N. B. La division de l'empire d'Orient par *Thémata* ayant eu peu de durée, et point d'influence sur les divisions modernes, nous ne la donnerons pas. On peut la voir dans *Banduri*, *Imperium orientale*. Nous observerons seulement que le *Théma Anatolicon* des Byzantins embrassait à peu près l'Asie Prétorienne. C'est pour la première fois que le nom d'*Anatolie* figure en géographie ; mais l'usage du terme *Anatolike*, sous-entendu *Choré*, c'est-à-dire *le Pays du Levant*, était sans doute antérieur à la division par *Thémata*.

III. *L'Asie-Mineure, d'après les divisions données par la Géographie turque*, intitulée *Djéhan-Numa*, ou *Miroir du Monde*, composé par *Hadgi-Khalfah*, dont on conserve la traduction manuscrite à la Bibliothèque impériale.

DIVISIONS TURQUES.	VILLES PRINCIPALES (1)	DIVISIONS ANCIENNES CORRESPONDANTES.
I. *Pachalick d'*ANADHOULY.		
1. Liwah ou sandjiacat de *Kutaïéh* ...	* *Kutaïéh* (Cotyæum). *Degnielu* ou *Lazukiéh* (non loin de Laodicéa-sur-Lycus.	Parties occidentales et centrales de la Phrygie proprement dite
2. — *Sarou-Khan*...	* *Magnissa* (Magnesia ad Sipylum)..... *Akhissar* (Thyatira). *Fotchia* (Phocée).	Lydie septentrionale. *N.B. Sarou-Khan* est le nom d'un prince qui régna sur ce pays.
3. — *Aidin*.....	* *Tiréh*..... *Guzelhissar* (Magnesia ad Mæandrum). *Allascheher* (Philadelphie). Ayasaluk, Sart, etc.	Lydie centrale et méridionale. Parties de l'Ionie.
4. — *Mentsche*.....	* *Mullah*..... *Mentesche* (Myndus). *Melasso* (Mylasa).	Carie. Peut être une partie de la Lycie.
5. — *Teïéh*.....	* *Antaliah* (Attalia).. *Kupribazar* (Perga?) *Iighider* (Olympus?)	Lycie et Pamphylie.
6. — *Hamid*.....	* *Ispartah* (Sagalassus-Lacedæmon)..... *Bardah*. *Akschar*.	Milyas et Pisidie intérieure.

(1) Les villes marquées d'une étoile sont les chefs-lieux des sandjiacats.

DIVISIONS TURQUES.	VILLES PRINCIPALES.	DIVISIONS ANCIENNES CORRESPONDANTES.
7.—*Karahissar-Sahib*	* *Karahissar* (Celænæ?) *Boulwadin* (Philomelium). *Sandoukhi.*	Parties sud-est de la Phrygie.
8.—*Sultan Eugny*...	* *Eskishehr* (Dorylæum)..... *Kodgeascheher* (Nacolia). *Iin-Eugny.*	Phrygia Epictetos. Parties de la Galatie.
9.—*Angouri*.....	* *Angouri* (Ancyra). Canton d'*Haimaneh.*	La Galatie centrale. (Tectosages).
10.—*Kiangari*.....	* *Kiangari* (Gangra).. *Toussiéh* (Tocia). *Tcherkis.* *Tokhat.*	L'intérieur de la Paphlagonie (en supposant, avec nous, que *Changréh* et *Kiangari* sont le même endroit).
11.—*Kastamouni*....	* *Kastamouni*..... *Sinoub* (Sinope). *Tasch-Kouprou* (Pompeïopolis). *Inéhboli* (Ionopolis).	Paphlagonie maritime avec le mont Olgassys.
12.—*Boli*.....	* *Boli* (Claudiopolis).. *Amasserah* (Amastris). *Bend-Erekli* (Heraclea) *Viranscheher.*	Honoriade ou Bithynie orientale, avec une partie de la Paphlagonie.
13.—*Khudavendkiar.*	* *Broussah* (Prusa ad Olympum..... *Jegnishehr.* *Pergamah* (Pergamus). *Bazarkeui.*	Bithynie méridionale avec l'intérieur de la Grande-Mysie.
14.—*Karassi*.....	* *Balikesri* (Miletopolis)..... *Edremid* (Adramyttum). *Sandarghui.* *Ayazmend* (Elæa).	Côtes de la Mysie et de l'Eolide, vis-à-vis Lesbos, et une partie de l'intérieur
15.—*Kodja-Ili*.....	* *Isnikmid* (Nicomedia)..... *Isnik* (Nicæa). *Kadikeui* (Chalcedon). *Iscudar* (Chrysopolis), apanage impérial.	*Bithynie* à l'occident du Sangarius.
16.—*Bigah*.....	* *Bigah* (Zelia?) *Sultaniéh.* *Kapoudagui.* *Bounarbachi* (Troie).	Troade et Petite-Mysie.
17.—*Sogla*.....	* *Ismir* (Smyrne). ... *Ourlah.* *Menimen* (Temnus).	Partie de l'Ionie.

DIVISIONS TURQUES.	VILLES PRINCIPALES.	DIVISIONS ANCIENNES CORRESPONDANTES.
II. *Pachalick de* SIWAS.		
1. Liwah de *Siwas*....	* *Siwas* (Sebastia)....	*Calupéne* dans le *Pont Polémoniaque.*
	Tocat (Comana Pontica) Woywodat....	*Daximonitis dans le Pont Galatique.*
2. — *Djanick*.....	* *Samsoun* (Amisus)..	Côtes d'*Hélénopont*, depuis l'Halys, de *Pont Galatique*, et *Polémoniaque.*
	Uniéh (Œnoé).	
3. — *Arebkir*.....	* *Arebkir* (Arauraci?).	Confins de l'*Arménie-Mineure* et du *Pont.*
4. — *Diouriki*.....	* *Diouriki*.....	*Idem.*
5. — *Tchouroum*....	* *Tchouroum* (Tavium).	*Galatie orientale.*
	Osmandjik.	
6. — *Amassiah*.....	* *Amassiah* (Amaséa)..	*Chiliocome* et *Phanaræa* dans le *Pont Galatique.*
	Marzivan (Phazemon?)	
7. — *Bouzok*.....	* *Jeuzgatt* (1) (Mithridatium?).....	Confins du *Pont*, de la *Cappadoce* et de la *Galatie.*
III. *Pachalick de* TARABOZAN (2).		
1. Liwah de *Tarabozan*	Kadilik de * *Tarabozan* (Trapezus).....	*Pont Cappadocien.*
	— *Kiressount* (Cerasus)	
	— *Irizéh* (Rhizæum).	
2. — *Gouniéh*.....	— *Gouniéh* (Absarus)..	*Idem.*
	— *Athina* (Athenæ).	
	— *Soumlah.*	
	— *Vikah.*	
3. — *Batoumi*.....	— *Batoumi*.....	*Colchide* méridionale.
IV. *Pachalick de* KONIEH.		
1. Liwah de *Konieh*...	* *Konieh* (Iconium)...	*Lycaonie* centrale et méridionale.
	Ladikiéh.	
	Eregli.	
2. — *Nighdé*.....	* *Nighdé*.....	Partie occidentale de la *Cataonie.*
	Busteréh (Cibystra).	
3. — *Beyscheri*.....	* *Beyscheri*.....	*Isaurie.*
	Serki-Serai (Isaura).	
4. — *Akshehr*.....	* *Akshehr* (Tyriæum).	Partie occidentale de la *Lycaonie.*

(1) *Hadgi-Khalfah* ne nomme pas Jeuzgatt, mais c'est aujourd'hui le chef-lieu de Bouzok.
(2) *Hadgi-Khalfah* regarde le pachalick de Tarabozan comme une dépendance de l'Arménie.

DIVISIONS TURQUES.	VILLES PRINCIPALES.	DIVISIONS ANCIENNES CORRESPONDANTES.
5. — *Akseraï*.....	* *Akseraï* (très-incertaine).....	Parties occidentales et centrales de la Cappadoce.
6. — *Kaisariéh*.....	* *Kaisariéh* (Cæsarea).	
7. — *Kirschehery*.....	* *Kirschehery* (Archelais?).	
V. *Pachalick de* MERASCHE (1).		
1. Liwah de *Meraſche*.	* *Meraſche* (incertaine).....	Confins de la Syrie Commagène, de la Cataonie et de la Cilicie.
	Bostan (Comana de Cataonie?).	
2. — *Kars*.....	* *Kars-Zoulkadry*....	
3. — *Aintab*.....	* *Aintab* (incertaine)..	
4. — *Someisath*.....	* *Someisath* (Samosate)	
5. — *Malatiiah*.....	* *Malatiiah* (Mélitène)	*Mélitène*.
VI. *Pachalick d'*ADANA (2).		
1. Liwah d'Adana.....	* *Adana* (Antiochia ad Sarum).....	*Cilicie* propre.
2. — Tarsous.....	* *Tarsous* (Tarsus)...	*Idem*.
VII. *Mousselimlik de* CHYPRE.		
A. Ile de Chypre.		
Point de sous-divisions.	*Leſcosiah* (Nicosie des Européens).....	
B. Pays d'*Iitchil* (3).		
1. Liwah d'*Iitchil*.....	*Seleſkeh* (Seleucie)...	*Cilicie Trachée*.
	Selinti (Selinus).	
2. — *Alaniéh*.....	*Alaniéh* (Syde?).....	*Pamphylie*.

(1) Ce pays, possédé par des beys Turcomans, nommés *Doulgadir* ou *Zoulhadir*, en prit le nom de *Doulgadirelli*.

(2) Ce petit pays était une principauté des beys Turcomans, nommés *Ramadan-Ogloû* ou *Fils de Ramadan*.

(3) Quand les Osmanlis firent la conquête de l'Etat de *Karaman*, ils le partagèrent en deux parties, savoir, 1° *Kharidg*, ou pays extérieur au nord du Taurus; 2° *Iitchil*, ou pays intérieur au sud de cette chaîne. *Djéhan Numa*, p. 1750 de la trad. manusc.

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Turquie d'Asie*, SECONDE PARTIE, *comprenant l'Arménie, la Mésopotamie et l'Irac-Araby.*

LES provinces orientales de l'Empire turc en Asie, forment trois divisions naturelles, la région de l'Oronte et du Liban, ou la Syrie et la Palestine; la région des sources de l'Euphrate et du Tigre, ou l'Arménie avec le Kurdistan; enfin, la région du Bas-Euphrate, ou l'Al-Djesira, avec l'Irac-Araby, autrement la Mésopotamie et la Babylonie. Nous rapprocherons ici, sans les confondre, les deux divisions euphratiques; la Syrie sera l'objet d'une description à part.

Coup d'œil général.

L'Arménie, la Mésopotamie et la Babylonie, très-négligées par les géographes modernes, ont pourtant des droits à toute notre attention. Ce fut ici que naquirent les premières villes, les plus anciens royaumes connus dans l'histoire; ce fut ici qu'Alexandre donna le coup mortel au colosse de la monarchie persane; plus tard, les rives du Tigre et de l'Euphrate devinrent le sanglant théâtre où les Trajan, les Julien, les Héraclius conduisirent les légions romaines contre les escadrons de l'indomptable Parthe; dans nos siècles modernes, ce sont encore deux grandes puissances, les Osmanlis et les Sophis, la secte d'Omar et celle d'Aly, qui se disputent ces contrées. Même sans qu'il soit nécessaire de rappeler les hommes et leur puissance passagère, la nature à elle seule nous présente ici assez d'objets d'intérêt et d'étude; il y a peu de régions au globe où, dans un aussi petit espace, d'aussi grands contrastes se trouvent réunis; une étendue de [illegible] degrés de latitude nous offre, à Bagdad, des cha-

leurs égales à celles de la Sénégambie, et sur la cime d'Ararat, des neiges éternelles; les forêts de sapins et de chênes touchent, en Mésopotamie, à celles de palmiers et de citronniers; le lion d'Arabie répond par ses rugissemens aux hurlemens de l'ours du mont Taurus. On dirait que l'Afrique et la Sibérie se sont donné un rendez-vous.

Ce rapprochement de climats opposés résulte principalement d'une grande différence dans le niveau du terrain. L'Arménie, plateau très-élevé, est ceinte de toutes parts de montagnes encore plus élevées; l'*Ararat* élance au centre de ce pays sa tête toujours blanchie de neiges (1); au nord les monts Tcheldir et Djanik séparent l'Arménie du Pont-Euxin : cette chaîne, quoique en partie couverte de belles forêts, ne semble pas le céder en hauteur au Caucase, puisque sur ses pentes méridionales, à Erzeroum, il tombe quelquefois des neiges au mois de juin (2). Les chaînes du *Taurus* entrent dans l'Arménie près les cataractes d'Euphrate; elles s'élèvent considérablement en avançant à l'orient; le *Niphates* des anciens, au sud-est du lac de Wan, tire son nom des neiges qui en couvrent les sommets toute l'année (3). Les monts *Gordyens* de Xénophon remplissent tout le Kurdistan; une branche prolongée au sud, le *Zagrus* des anciens, sépare l'Empire ottoman de la Perse; ses branches inférieures se terminent à quelques lieues du bord oriental du Tigre; une branche détachée du Taurus, le mont *Masius* des anciens, passe entre le Tigre et l'Euphrate, forme l'escarpement sur lequel est assise la ville de Merdin, et vient expirer dans les collines de Sinjar, à l'ouest de Mossoul. Depuis ces deux points on voit se déployer jusqu'aux bords du golfe Persique une immense plaine, où l'œil fatigué remarque à peine de

Montagnes. L'Ararat, le Tcheldir, etc.

Plaines.

(1) *Tournefort*, etc. (2) *Djéhan-Numa*, p. 1136, trad. ms. manuscrite, à la Bibliothèque impériale. Voyages d'un missionnaire (Paris, 1730.) (3) Relat. manuscrite de M. *Fabvier*.

légères ondulations de terrain; une grande partie de ces plaines, au-dessous du point de réunion des deux fleuves, fut jadis couverte de plusieurs lacs, aujourd'hui desséchés (1), et encore à présent il s'y trouve beaucoup de terrains qui sont inondés à la moindre crue des rivières.

A cette peinture générale du terrain, nous ferons succéder celle des deux grands fleuves qui l'arrosent.

Cours de l'Euphrate.

L'*Euphrate* naît de plusieurs sources; deux branches surtout se disputent l'honneur d'être la principale; l'une jaillit non loin de la ville de Bayazid, dans les monts nommés *Ala-Dag*, anciennement le mont Abus, et dont l'Ararat fait partie. Cette rivière, qui porte le nom de *Murad*, se perd sous terre à quatre heures de chemin de Bayazid (2), reparaît de nouveau, reçoit près Melaskerd une autre rivière du même nom, et traverse tout le district de *Turuberan*, partie méridionale de l'Arménie propre. L'autre bras de l'Euphrate, que les Orientaux nomment *Frat*, se forme sous les murs d'Erzeroum, par la jonction de deux rivières, dont l'une, peut-être, représente le *Lycus* de Pline; ces deux rivières réunies n'égalent pas le Murad, que Xénophon regardait comme le véritable Euphrate. Le Frat et le Murad mêlent leurs eaux un peu au-dessous de la ville d'Arabkir. Le fleuve, déjà très-considérable, descend rapidement vers le défilé nommé *Pas de Nushar*; l'ayant franchi, il serpente sur une plaine élevée; mais bientôt, ayant rencontré une nouvelle inégalité de terrain, il forme une double cataracte huit lieues au-dessus de Semisat ou Samosate. Dégagé maintenant de tous les obstacles qui enchaînaient sa force, il roule majestueusement dans une large et verdoyante vallée. Au sud de Kerkisiéh, il entre dans les plaines de Sennar; cependant, repoussé du côté

(1) . 27. *Strab.* XV, p. 1060 (Almelov.) *Abulfeda*, ap. . 2.). (2) *Hadgi-Khalfa*, p. 1131 *sqq.* D'*Anville*, l'Euphrate et le Tigre.

de l'Arabie par quelques hauteurs sablonneuses et calcaires, il est forcé de s'approcher, en serpentant, du fleuve Tigre.

Cours du Tigre.

Ce rival et compagnon de l'Euphrate a sa source la plus apparente dans les montagnes du pays de Zoph, l'ancienne *Sophène*, partie de l'Arménie ; l'Euphrate, déjà très-fort, enlève à cette région le tribut de toutes ses eaux courantes ; mais, par un hasard singulier, le Tigre seul, la plus petite rivière de ces montagnes, échappe au destin de ses frères ; une hauteur l'empêche de couler vers l'Euphrate ; une gorge de montagnes au-dessus de Diarbekir lui ouvre un passage ; il s'élance à travers un terrain toujours très-inégal et fortement incliné. L'extrême rapidité de son cours, effet naturel des localités, lui a mérité le nom de *Tigr* en langue médienne, de *Diglito* ou *Didgiléh* en arabe, et de *Hhiddekel* en hébreu, noms qui tous rappellent le vol rapide d'une flèche (1). Outre ce bras, le plus connu des modernes, Pline nous en a décrit en détail un autre qui sort des montagnes du Kurdistan, à l'ouest du lac Wan ; cette rivière passe par le lac *Aréthuse* ; arrêtée par une branche du Taurus, elle se précipite dans la caverne dite de *Zoroanda*, et reparaît en bas de la montagne ; une preuve que c'est la même rivière, c'est que les choses qu'on y jette en haut des montagnes, reparaissent sur sa surface lorsqu'elle sort de dessous leurs pieds. Il passe encore par le lac *Thospitis* (près la ville d'Erzen), s'engloutit dans des cavernes souterraines, et reparaît 25 milles plus bas, près *Nymphæum* aujourd'hui. Ce bras se réunit au Tigre occidental, au-dessous de la ville de Diarbekir (2).

Ses noms.

Réunion de ces deux fleuves.

A mesure que le Tigre et l'Euphrate se rapprochent, le terrain intermédiaire perd de son élévation ; des marais et des prairies en occupent toute l'étend[illegible] sieurs communications artificielles, peut-être u[illegible] canaux naturels, préludent à la prochaine ré[illegible]

(1) *Wahl.*, Asien, I, 711. (2) *Plin.*, loc. cit.

fleuves ; cette fusion se fait enfin auprès de *Korna*. Le fleuve uni porte le nom de *Shat-al-Arab*, c'est-à-dire *fleuve de l'Arabie*. Il y a trois grandes embouchures, outre un petit canal ; ces divers bras occupent un espace de 15 lieues ; la rivière du Sud est la plus libre et la plus profonde ; des bancs de sable amassés par le fleuve, et qui changent de place, en rendent l'approche dangereuse pour les navigateurs. La marée qui remonte au-delà de Bassora, et même au-delà de Korna, refoule souvent avec violence les eaux du fleuve, et les soulève en vagues écumantes (1). Embouchures.

Telles sont les notions certaines que nous possédons sur le cours de ces deux rivières. Il faudrait un ouvrage à part pour éclaircir tous les doutes qui ont été élevés sur ce même sujet. Quelques anciens ont soutenu que l'Euphrate se perdait dans les lacs et marais au sud de Babylone (2). D'autres, au contraire, regardent le cours uni du Tigre et de l'Euphrate comme appartenant exclusivement à ce dernier (3) : il y en a selon qui l'Euphrate s'écoulait originairement par une bouche particulière que les Arabes ont dû fermer par une digue (4). Cette dernière opinion a été en quelque sorte renouvelée par un voyageur moderne, qui suppose que le canal de *Naar-Sares*, dérivé de l'Euphrate, au nord de Babylone, se continue sans interruption jusqu'à la mer (5). C'est la baie *Khore-Abdillah*, qui, dans cette hypothèse, représenterait l'ancienne embouchure du fleuve ; mais cette baie existait dans son état actuel du tems de Ptolémée, sous le nom de *golfe Mesanites*. Quant au canal *Naar-Sares*, il paraît certain qu'il se réunit de nouveau au fleuve près Semawé. Le lit sec qui correspond au golfe [illegible]ore-Abdallah, et sur lequel on voit les restes du [illegible]assora, aboutit à l'Euphrate, un peu à l'occident Doutes sur les embouchures et les canaux de l'Euphrate.

(1) *Hopp.* à Sancta Trinitate, Itiner., p. 144. (2) *Arrian.* VII, 7. Mela, [illegible] 8. *Plin.*, V, 26. *Ptolémée*, etc. (3) *Strab.* II, 132, XV, 1060. (4) *Plin.*, VI, 27. (5) *Niebuhr*, Voyage, II, 228, 253, 261.

de Korna. Le *Pallacopas*, ou le canal de Kouta, ne semble s'étendre que jusqu'aux lacs qui sont au sud de Babylone. Les changemens continuels qu'a subis ce sol uni et meuble, les inondations, les travaux de l'homme, tout concourt à rendre impossible la solution de ces doutes.

Grandeur de ces fleuves.

Il règne aussi des incertitudes sur la grandeur relative du Tigre et de l'Euphrate. Ce dernier a bien le cours le plus long; mais, affaibli par les saignées, il ne présente à Hillé qu'une largeur de 400 pieds; tandis que le Tigre, déjà près Bagdad, en a 600. Les riverains, pour arroser leurs campagnes, arrêtent l'un et l'autre de ces fleuves par des digues, que les historiens d'Alexandre ont assez plaisamment prises pour des barrières militaires destinées contre les pirates d'Arabie (1).

Description de l'Arménie.

La description de l'Arménie nous ramène maintenant vers les sources de l'Euphrate. Cette contrée, nous l'avons déjà dit, forme un plateau très-élevé, et cou-

Montagnes.

ronné de montagnes encore plus élevées. L'*Ararat* et le *Kohi-Seiban* (2) montrent à une grande distance leurs cimes couvertes de neiges éternelles. Les tremblemens de terre ont bouleversé plusieurs parties de l'Arménie (3). Le *Dgebel-Nimroud*, ou mont de Nimrod, a vomi autrefois des flammes, et offre encore sur son sommet un petit lac, qui, d'après la description d'un géographe turc, semble être un ancien cratère : le pays paraît riche en curiosités naturelles. Le grand lac de *Wan*, qui porte

Lac de Wan.

quelquefois le nom d'*Ardgis*, et qui est l'*Arsissa Palus* de Ptolémée et le lac Mantien de Strabon, roule des eaux très-saumâtres (4). Deux rivières, près Souchecheri, produisent l'une du sel blanc, l'autre du sel rouge. Les boulets naturels qu'on trouve près Keiy, paraissent [illegible] noyaux de granite orbiculaire. Le froid, très-vif [illegible]

---

(1) *Ives*, Voyages, p. 51 (en all.) *Niebuhr*, II, p. 243. (2) [illegible] *Khalfah*, p. 1088. (3) *Idem*, 1099-1120, etc. (4) *Tavernier*, [illegible] Voyages, l. III, cap. 3.

parties hautes, ne laisse pour la semaille et la récolte que trois mois d'été (1). Les blés viennent cependant en abondance. On vante les noyers et les pommiers ; ces derniers donnent, dans le froid canton d'Akhlat, des fruits qui pèsent 100 drachmes. En descendant l'Euphrate, on voit fleurir la vigne, et même l'olivier, tandis qu'aux environs de la ville d'*Erzeroum*, il n'y a ni arbres fruitiers, ni bois à brûler (2). Les anciens vantaient les chevaux d'Arménie ; ils parlent des mines d'or qu'on y exploitait (3) ; aujourd'hui on exporte du cuivre et du fer pour Mossoul (4). Productions.

Erzeroum, rempart de l'Empire ottoman au nord-est, a des murs construits de boue séchée au soleil. On y compte 25,000 habitans, dont 8000 Arméniens ; ceux-ci fabriquent des ustensiles de cuivre, et font un grand commerce de pelleteries. *Kars* et *Wan*, reculées vers les frontières de Perse, sont peu connues ; elles sont, avec Erzeroum, les siéges de trois pachas qui gouvernent le pays. On cite encore *Ardgis* sur le lac de Wan, *Erzendgian* sur l'Euphrate, et quelques autres, parmi lesquelles *Khanous* mérite une attention particulière. Cette ville est située dans le creux d'un rocher qui forme autour d'elle une muraille naturelle ; au centre de la ville, s'élève un rocher isolé (5). Cette particularité semble y faire reconnaître l'ancienne *Théodosiopolis* (6), située 42 stades au sud des sources de l'Euphrate. Les villes de *Baibouth* et d'*Ispir* ornent une fertile vallée d'où l'on exporte du bois de construction et d'excellentes conserves de miel et de crème cuite (7). Villes. Erzeroum, etc. Théodosiopolis.

Au nord-est de l'Arménie, l'ancien pachalick de *Tcheldir*, nommé par Ricaut, et que plusieurs géographes cher- Pachalick de Tcheldir ou d'Akalzike.

---

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1136. (2) *Id.*, p. 1117. (3) *Strab.*, lib. XI, [illegible] *Procop.* Pers. I, 15. (4) *Sprengel*, Bibliothèque des Voyages, [illegible], p. 2 et 93 (en allem.). (5) *Hadgi-Khalfah*, p. 1128. (6) *Procop.*, Pers. [illegible] I, 17. *Constant. Porphyrog.*, de Administ. imp., p. II, cap. 45. (7) *Hadgi-Khalfah*, p. 1127.

chaient en vain, a pris le nom d'*Akalzike* (1), d'après celui d'une forteresse située sur le Kour, et qui en est le chef-lieu. C'est ce qu'on appelle la *Géorgie turque*.

Sur la nation arménienne.

La nation arménienne, l'une des plus anciennes du monde, se désigne dans sa propre langue sous le nom d'*Haikani*; et quoique ce que dit l'historien de l'Arménie, Moïse de Chorène, sur un prétendu roi *Haik*, petit-fils de Japhet, soit enveloppé d'obscurités, il est certain que la langue arménienne, rude et étrange pour les sons, offre dans sa syntaxe plus de rapports avec les langues européennes qu'avec celles de l'Orient (2). Une taille élégante et une physionomie spirituelle distinguent cette nation, qui, toujours victime des guerres dans lesquelles les grandes puissances se disputaient l'Arménie, a été obligée de quitter en partie le sol de ses ancêtres. Livrés au commerce et aux fabriques, les Arméniens ont prospéré partout, depuis la Hongrie jusqu'en Chine; ils pénètrent dans des régions inaccessibles aux Européens; ils traversent le plateau de la Tartarie et celui qu'arrose le Niger. Chez eux, la frugalité conserve ce qu'acquiert l'industrie. Dans leur pays (3) comme dans l'étranger, ils vivent ordinairement en grandes familles, sous le gouvernement patriarcal du membre le plus âgé, et dans une concorde rare; mais cet esprit de famille permet la dureté, l'injustice et la perfidie envers ceux d'un autre sang. La religion des Arméniens est celle de l'ancienne Église orientale; seulement ils nient le dogme des deux natures dans Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, ils considèrent les deux natures comme réellement existantes, mais unies et fondues dans une seule (4); ils ont encore quelques opinions particulières touchant l'Eucharistie. Ils admettent, comme les Grecs, le mariage des prêtres; leurs jeûnes et leurs abstinences surpassent en rigueur [illegible] quence tout ce qu'on voit chez les autres sec[illegible]

Église arménienne.

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1069. (2) Voyez les auteurs cités p[illegible] *lung*, Mithridate, I, p. 423. (3) *Cartwright*, Itiner. in Persia, [illegible] p. 11, p. 227. (4) *Nicephor*, Hist. Eccles., l. XVIII, cap. 53. *Confessio Armenior.* art. 29-30. Concil. Constant. 3, canon. 32, etc.

tiennes (1). Deux grands patriarches, surnommés *catholiques* ou *universels*, gouvernent l'Eglise d'Arménie; celui qui réside à Eschmiazin avait, il y a un siècle et demi, 150,000 familles sous sa juridiction spirituelle. Le patriarche de Sis, dans l'ancienne Petite-Arménie, et qui s'est réuni à l'Eglise romaine, n'en comptait que 20,000. On pouvait, d'après cette donnée (2), estimer le total de la nation arménienne d'alors à 1,700,000 individus au moins, et elle n'est probablement pas diminuée. Nombre des Arméniens.

Outre les Arméniens qui sont négocians ou cultivateurs, et les Turcs-Osmanlis qui occupent les fonctions civiles et militaires, l'Arménie nourrit une nation tartare dont il faut tracer le portrait. Les Turcomans ou *Turkmènes*, originaires des bords orientaux de la mer Caspienne, se sont d'abord établis dans l'Arménie-Majeure, appelée pour cette raison *Turcomanie*; mais leur amour pour la vie errante en a amené plusieurs hordes dans l'intérieur de l'Asie-Mineure et dans le gouvernement d'Irak. Ils ont adopté la langue turque et une espèce de mahométisme grossier. Ignorans, contens de leur pauvreté, ils ne se nourrissent que des produits de leurs troupeaux, et vivent, la plupart du tems, sous des tentes de feutre. Les Turcomans.

Leurs femmes filent des laines et font des tapis dont l'usage existe dans ces contrées de tems immémorial. Quant aux hommes, toute leur occupation est de fumer et de veiller à la conduite des troupeaux. Sans cesse à cheval, la lance sur l'épaule, le sabre courbe au côté, le pistolet à la ceinture, ils sont des cavaliers vigoureux et des soldats infatigables. Ils ont souvent des discussions avec les Turcs, qui les redoutent. On peut compter environ 30,000 Turcomans errans dans les pachaliks d'Alep et de Damas; ce sont les seuls qu'ils fréquentent dans la Syrie. Une grande partie de ces tribus passe en été dans

(1) *Vitriacus*, Histor. orient., c. 79. (2) *Leonard*, Sidon. episc., ap. Thes. *de Jes.*, l. VII, p. I, cap. 19.

l'Arménie et la Caramanie, où ils trouvent des herbes plus abondantes, et reviennent pendant l'hiver dans leurs quartiers accoutumés.

Description du Kurdistan.

Le *Kurdistan*, ou le pays des Kurdes, s'étend au sud de l'Arménie, dans une longueur de 25 journées de marche sur une largeur de 10. Les montagnes connues des anciens sous les noms de *Gordyæi* et *Niphates*, restent en partie couvertes de neiges éternelles ; jamais les chaleurs de l'été, qui brûlent les plaines de la Mésopotamie, ne dessèchent les verdoyans pâturages où le Kurde laisse errer ses troupeaux de chèvres. Les riantes vallées et les longues terrasses des montagnes produisent des fruits et du riz. Les forêts consistent principalement en chênes qui donnent la meilleure galle de l'Orient (1). Les plaines sont cultivées en grains, coton, lin et sésame. Un petit arbre, semblable au chêne, se couvre d'une manne délicate que les anciens et les modernes vantent sans en avoir pu déterminer la nature et l'origine (2).

Les rivières, parmi lesquelles le *Diala* et le *Zaab* sont les plus grandes, descendent avec rapidité vers le Tigre.

Les cinq principautés.

Selon Garzoni, qui a passé 18 ans dans le Kurdistan, ce pays comprend cinq grandes principautés. Celle de

1. Betlis.

Betlis ou *Bidlis* embrasse les contrées à l'ouest et au sud-ouest du lac de Wan, où le Kurdistan empiète sur l'Arménie, sans qu'il soit possible de les distinguer l'un de l'autre. La capitale, qui porte le même nom, est située dans une charmante vallée couverte de pommiers et de poiriers. A un *farsang* au sud de cette ville, la route de la Perse en Syrie passe à travers un rocher percé (3). Les Kurdes de cette principauté s'appellent *Betlisi* (4).

2. Giulameri.

Au sud du lac de Wan, la ville de *Giulameri* est le chef-lieu de la principauté du même nom, dont les habitans

(1) *Garzoni*, Grammat. e vocab. della lingua Kurda ; Roma, 1787 (Préface, p. 4). *Hadgi-Khalfah*, p. 1213, etc. (2) *Strabon*, II, 7 (Almelov.). *Diodor.*, etc. *Hadgi-Khalfah*, p. 1183. *Olivier*, Voyage, etc., IV, 274. (3) *Hadgi-Khalfah*, p. 1092. (4) *Garzoni*, l. c.

s'appellent *Sciambo*; selon d'autres, ils portent aussi le nom d'*Hakiary*, qui est peut-être celui de la famille régnante (1). Les *Kurdes-Baldinan* demeurent à l'ouest de la principauté de Giulamerk, entre Mossoul et Betlis. Leur capitale s'appelle *Amadia* ou *Imadiéh*. Ce canton produit beaucoup de fruits, et entre autres d'excellens raisins (2). Plus au nord-est, et déjà dans le pachalick de Diarbekir, on trouve *Dgezira*, capitale d'une principauté dont les habitans s'appellent *Bottani*. Ce canton renferme la montagne de *Dgioudi*, où l'arche de Noé, selon les Kurdes, a dû s'arrêter; et celle de *Kiavéh*, toujours entourée de brouillards, et sur laquelle on voit des abeilles sauvages logées dans des trous sous terre, et qui font du miel excellent et une cire odoriférante (3). La plus grande principauté kurde est celle de *Kara-Dgiolan*, avec une capitale du même nom. La tribu, selon Garzoni, se nomme *Soranes*; mais, selon Niebuhr, ce nom ne désigne que la famille régnante. Cet Etat, qui renferme tout le Kurdistan méridional, peut mettre sur pied 15,000 fusiliers; les quatre autres princes n'en peuvent lever chacun que 10 à 12,000. Les deux petits pachalicks turcs de *Scherezour* et de *Kerkouk*, aujourd'hui gouvernés par des *moutsselims* ou intendans, paraissent être des enclavemens sur la principauté de Kara-Dgiolan. Un bourg nommé *Chah-Méran*, sur le Dialah, occupe une position si escarpée, qu'on n'y arrive qu'en grimpant sur des échelles faites avec des sarmens de vigne (4). Un autre bourg, *Erbil*, remplace la ville d'Arbelles, immortalisée par la défaite de Darius et la chute de la monarchie persane.

3. Amadia.

4. Dgezira.

5. Kara-Dgiolan.

On cite encore d'autres cantons indépendans. Les *Ourghians*, sur la frontière de la Perse, diffèrent entièrement des autres Kurdes : seraient-ce des descendans des *Hyrcaniens*, dont les Perses établirent des colonies dans d'autres

Les Ourghiany.

(1) *Kadgi-Khalfah*, p. 1166. (2) *Olivier*, Voyage, IV, 275.
(3) *Hadgi-Khalfah*, p. 1170-1181. (4) *Idem*, p. 1206.

parties de leur empire? Les *Sekmanes*, brigands et pasteurs, dévastent l'Arménie. Les géographes turcs nomment plusieurs tribus kurdes dépendantes du pachalick de Diarbekir; mais ces hordes errantes sont étrangères à une description du Kurdistan.

Sur les Kurdes.

Les Kurdes, descendans des anciens *Karduchi*, ou *Gordyæi*, ou *Kyrti*, parlent la langue persane mêlée de plusieurs mots arabes et chaldéens. Ils se servent de l'écriture persane, et chaque village entretient un *mollah* ou docteur qui entend le persan (1). La religion mahométane s'allie chez eux à diverses superstitions qui semblent des restes de la croyance des mages. Ils révèrent, selon les Turcs, le diable, c'est-à-dire le mauvais principe, l'*Ahriman* des anciens Perses (2). Environ 100,000 Kurdes sont chrétiens-nestoriens; ils obéissent à deux patriarches héréditaires; l'un, toujours appelé *Mar-Simon*, réside à Kodgianisi, près Giulamerk: il a cinq évêques suffragans; l'autre, qui demeure à Rabaï-Ormes, porte le nom de *Mar-Elias*, et a sous lui treize évêques. La dignité épiscopale est aussi héréditaire: de l'oncle au neveu. On voit ordonner des évêques à l'âge de douze ans. Le bas-clergé sait à peine lire (3). Xénophon nous apprend qu'enclavés de toutes parts dans l'empire des Perses, les Karduques avaient cependant toujours bravé la puissance du grand-roi et les armes de ses satrapes. Ils ont peu changé dans leur état moderne. Quoiqu'ils soient en apparence tributaires des Ottomans, ils portent peu de respect aux ordres du grand-seigneur et de ses pachas. D'après les renseignemens que recueillit Niebuhr, ils observent dans leurs montagnes une espèce de gouvernement féodal. Chaque village a son chef, qui est vassal du prince de la tribu. Toute la nation est partagée en trois factions principales. Garzoni convient que les *assiretta* (4) ou petites tribus, se révoltent souvent contre les princes

Leurs mœurs, religion, etc.

Kurdes nestoriens.

(1) *Garzoni*, p. 11. (2) *Hadji-Khalfah*, p. 1211 *sqq.* (3) *Garzoni*, p. 7 *sqq.* (4) Sans doute *hazereth*, tribu, troupe, en hébreu.

et les détrônent quand elles en ont la force. Les guerres naturelles à cet état d'anarchie ont séparé de la nation un grand nombre de familles qui ont pris la vie errante des Turkmans et des Arabes. Elles se sont répandues dans le Diarbekir, dans les plaines d'Erzeroum, d'Erivan, de Sivas, d'Alep et de Damas. On estime que toutes leurs peuplades réunies passent cent quarante mille tentes, c'est-à-dire, cent quarante mille hommes armés. Ces Kurdes sont, comme les Turkmans, pasteurs et vagabonds ; mais ils en diffèrent par quelques usages. Les Turkmans dotent leurs filles pour les marier ; les Kurdes ne livrent les leurs qu'à prix d'argent : les Turkmans ne font aucun cas de la noblesse d'extraction ; les Kurdes y attachent le plus grand prix : les Turkmans ne volent point ; les Kurdes passent presque partout pour des brigands (1). Les Kurdes ont le teint blanc, la physionomie spirituelle, la taille avantageuse. C'est une nation capable de tout. Un grand homme les a jugés ; Mahomet disait qu'ils amèneraient un bouleversement du monde.

Gouvernement.

Population.

La Mésopotamie, dans le sens le plus étendu, empiète sur l'ancienne Arménie. Le pachalick de *Diarbekir* comprend l'ancienne *Sophène* ; c'est un pays de montagnes moyennes, bien arrosées, et entrecoupées d'agréables vallons. Les mines de Maaden fournissent de l'or, de l'argent, et surtout du cuivre. Les forêts d'où Alexandre et Trajan tirèrent le bois nécessaire pour la construction de leurs flottes (2), n'ont pas entièrement disparu des bords du Tigre. Les rivages de l'Euphrate se couronnent de lilas, de jasmins, de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers ; les tabacs, les cotons, les soies, les laines, enrichiraient cette province, si un gouvernement plus régulier y réprimait le brigandage des Kurdes. L'ancienne ville d'Amida, aujourd'hui nommée Amid, et plus souvent *Diarbekir*, fleurit par ses manufactures de maroquin et de soieries. Ses maisons, bâties en laves, sont au nombre

Description de la Mésopotamie.

Pachalick de Diarbekir.

Diarbekir.

(1) *Volney*, Voyage en Syrie. (2) *Dio Cass.* LXVIII, 26. LXXV, 9.

de 8000 au moins, et contiennent au-delà de 40,000 habitans (1). Les environs produisent des melons et des pastèques qui pèsent cent livres; le blé y donne trente pour un. La ville de *Merdin*, de 4 à 5000 maisons, domine du haut de ses rochers calcaires les plaines de la Basse-Mésopotamie.

Pachalick de Mossoul.

En descendant le Tigre, on entre dans le pachalick de *Mossoul*, pays peu étendu, mais fertile, et dont une partie, située à l'est du fleuve, appartient à l'ancienne Assyrie. L'olivier, le coton, les grenadiers, les figuiers y abondent. L'air, très-froid en hiver, est quelquefois [illegible] en automne (2). Mossoul compte 60 à 70,000 habitans, dont 15,000 Turcs, autant de Kurdes, 25,000 Arabes, 5000 Chrétiens. Gouvernée par un pacha à peu près héréditaire, cette ville jouit d'une assez grande liberté; c'est une place de commerce très-fréquentée; elle possède des fabriques de maroquins et de toiles de coton, qui, de son nom, ont pris celui de *mousselines* (3).

Ville de Mossoul.

Pachalick d'Orfa.

La partie occidentale de la Mésopotamie que l'Euphrate embrasse dans ses détours, est séparée de la plaine déserte par la grande rivière de *Khabour*, l'ancienne *Chaboras*, qui, selon un géographe oriental, est formée tout d'un coup par trois cents sources jaillissantes (4). De semblables sources entretiennent encore en d'autres endroits la plus riche verdure (5); mais, en général, le défaut d'arrosement diminue la fertilité naturelle de ce pays, qui répond à l'ancienne *Osroëne*, et qui forme aujourd'hui le mousselimat, autrefois le pachalick d'*Orfa*. La ville de ce nom, peuplée de 30 à 40,000 habitans, fleurit par ses manufactures et par le passage des caravanes d'Alep. Les environs offrent des traces de volcans (6). A quatre heures de marche d'

Orfa.

(1) M. *Trézel*, Itinéraire manuscrit. (2) *Hadgi-Khalfah*, p. 113. (3) *Olivier*, Voyage, IV, 265. (4) *Abulfeda*, ap. *Busching*, Magas. géog. V, 239. (5) *Niebuhr*, II, 407. *Tavernier*, l. II, cap. 4. (6) *Olivier*, Voyage, IV, 379.

Dgiaour-Kouri, au nord-est d'Orfa, une innombrable série de grottes, creusées et arrangées avec art, présente les restes d'une ville souterraine (1). Les étés brûlans, et l'hiver encore sensible de ces climats, n'ont jamais dû incommoder les anciens Cyclopes, Arabes ou Syriens qui habitaient ces maisons éternelles. La ville ruinée de *Harran* (2), déjà connue dans le siècle d'Abraham, figure dans l'histoire romaine sous le nom de *Charræ* : c'est ici que Crassus périt avec ses légions. A deux heures de la ville, dit le géographe turc, on voit sur la colline dite d'Abraham, les restes d'un temple des Sabéens ou adorateurs des astres. Les anciens nous apprennent en effet qu'à Charræ il y avait un temple du dieu *Lunus* (3).

Grottes remarquables.

Monument antique.

La partie nord-ouest du pachalick d'Orfa, ou l'ancienne *Mygdonia*, présente de superbes pâturages et des collines ornées de mille fleurs; aussi les Grecs, dans leur belle langue, l'avaient surnommée *Anthemusia*, la fleurie. C'est ici que la fameuse forteresse de *Nisibis* arrêta si longtems les armes des Parthes; il n'en reste que de faibles traces dans le bourg de *Nesbin*, aux environs duquel toutes les roses sont blanches (4). *Dara*, autre forteresse romaine, offre de grandes ruines. En descendant la rivière qui de Nesbin se rend dans le Khabour, on doit arriver à un lac nommé *Chatonié*, avec une île sur laquelle s'élève une pyramide (5). Au sud-est, la montagne isolée de *Sindjar* domine au loin les plaines arides; ses flancs, arrosés d'eaux vives, s'ornent de dattiers et de grenadiers; mais un peuple féroce et sanguinaire en a fait l'asile de ses brigandages : ce sont les *Yesidis*, secte mahométane, qu'on accuse d'adorer le diable, et qui du moins se conduit de manière à ne pas décréditer cette opinion.

Environs de Nisibis.

Montagne de Sindjar.

Les Yesidis.

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1191. Comp. *Olivier*. (2) *Niebuhr*, II, 410. (3) *Spartian.*, Caracalla, cap. 7. Comp. *Ammian. Marcell.*, XXIII, 3. (4) *Hadgi-Khalfah*, p. 1170. (5) *Niebuhr*, II, 390.

Désert de la Mésopotamie.

Maintenant le *désert de Mésopotamie* déploie à nos regards sa triste uniformité. Des plantes salines, à grands intervalles, couvrent les sables brûlans ou le gypse aride. L'absinthe s'étend ici, comme en Europe la bruyère, sur des espaces immenses, d'où il bannit toute autre plante (1). Les troupeaux légers de gazelles parcourent ces plaines où jadis on vit errer beaucoup d'ânes sauvages. Caché dans les joncs le long des rivières, le lion guette ces animaux; mais quand sa faim trompée n'a pu se rassasier, il en sort furieux, et ses terribles rugissemens roulent comme un tonnerre de solitude en solitude (2). Les eaux du désert sont, pour la plupart, amères ou saumâtres; on les corrige un peu en y laissant fondre la racine de réglisse, assez commune dans ces contrées. Ce désert est une continuation, et comme un échantillon du grand désert d'Arabie au-delà de l'Euphrate. L'air est ici, comme en Arabie, généralement pur et sec; souvent il devient brûlant dans les plaines sablonneuses et découvertes; les miasmes des eaux stagnantes s'y répandent, les exhalaisons des lacs sulfureux et salés augmentent la matière pestilentielle : si alors quelque dérangement d'équilibre vient donner un mouvement rapide à une colonne d'air ainsi infectée, il naît ce vent mortel connu sous le nom de *samum* ou *sam-yeli*, et qu'on redoute moins dans l'intérieur de l'Arabie que sur les frontières, et principalement en Syrie et en Mésopotamie. Lorsque ce vent redoutable s'élève, l'air perd tout à coup sa pureté; le soleil se couvre d'un voile de sang; tous les animaux consternés se couchent à terre pour éviter ce souffle brûlant, qui suffoque tout être assez téméraire pour s'y exposer.

Le vent samum.

Quelques lisières fertiles et agréables bordent le désert. Des tamariniers, des cerisiers sauvages, des cyprès et le saule pleureur aux longues branches pendantes, ombrageant

(1) *Xénophon*, Expedit. Cyri min., I. cap. 5. *Ammian. Marcel.* XXV, cap. 8. (2) Les Voyages et Observations du sieur *de la Boulaye-le-Gouz*, p. 320 (édit. in-4° de 657.

par-ci par-là les rivages de l'Euphrate, dont les eaux, soulevées par des roues, arrosent même en quelques endroits des vergers de grenadiers, de limoniers et de sycomores (1). La ville d'*Anah* est un de ces délicieux points de repos; elle s'étend sur les deux rives de l'Euphrate, et semble plutôt appartenir à l'Arabie-Déserte, dont les géographies routinières la disent la *capitale*; comme si cent tribus nomades et indépendantes pouvaient avoir une capitale! Il paraît que cette ville est, de tems à autre, la résidence d'un *émir*, ou prince arabe, chef d'une puissante tribu. Au nord d'Anah s'étend, le long de l'Euphrate, jusqu'à l'endroit nommé *Balis*, un canton couvert de mûriers; des sentiers étroits conduisent à des cabanes cachées dans l'épaisseur de ces bosquets; c'est là qu'une tribu d'Arabes pacifiques, les *Beni-Semen*, élèvent des vers à soie dont ils exportent les produits. Ce canton, peu connu des voyageurs européens, s'appelle le pays de *Zombouk* (2).

Ville d'Anah.

Pays de Zombouk.

C'est par Anah que passent ordinairement les caravanes qui transportent des marchandises entre Alep et Bagdad. Elles payent un tribut aux Arabes, qui se regardent comme les maîtres du désert, même au-delà de l'Euphrate. Elles ont encore à craindre les vents étouffans, les essaims de sauterelles et le défaut d'eau, dès qu'elles s'éloignent de la rivière. Un voyageur français assure avoir été spectateur d'une de ces scènes, les plus affreuses que puisse contempler un homme sensible; c'était entre Anah et Taïbah. Les sauterelles, après avoir tout dévoré, avaient fini par périr elles-mêmes; leurs innombrables cadavres empestaient les mares d'où, au défaut des sources, on devait tirer de l'eau. Le voyageur aperçoit un Turc qui, le désespoir dans les yeux, descendait d'une colline, et accourait vers lui. « Je suis l'homme le plus infortuné du monde, s'écria-t-il; j'avais acheté, à des frais énormes,

Dangers des voyageurs.

Scène affreuse.

(1) *Rauwolf*, Voyage dans l'Orient, p. 187 (en allem.). *Texeira*, Relaciones, etc., p. 135 (édition d'Anvers de 1610.) *Philippus à Sanctâ Trinitate*, etc. (2) *Hadgi-Khalfah*, Géographie turque, p. 1197.

deux cents jeunes filles, les plus belles de la Grèce et de la Géorgie; je les avais élevées avec soin, et à présent qu'elles sont parvenues à l'âge nubile, je me rendais à Bagdad pour les vendre avantageusement. Hélas! elles périssent de soif dans ce désert; mais c'est moi que déchire un désespoir encore plus affreux que celui qu'elles éprouvent.»

Le voyageur franchit rapidement la colline; un spectacle horrible frappe aussitôt ses regards. Au milieu d'une douzaine d'eunuques et d'environ cent chameaux, il vit toutes ces filles charmantes, de l'âge de douze à quinze ans, étendues par terre, livrées aux angoisses d'une soif ardente et d'une mort inévitable. Quelques-unes étaient déjà enterrées dans une fosse qu'on venait de creuser; un plus grand nombre était tombé mort à côté de leurs gardiens, qui n'avaient plus la force de les inhumer. On entendait de toutes parts les soupirs de celles qui se mouraient, et les cris de celles qui, ayant conservé un souffle de vie, demandaient en vain une goutte d'eau. Le voyageur français s'empresse d'ouvrir son outre où il restait un peu d'eau; déjà il se disposait à l'offrir à une de ces malheureuses victimes: «Insensé! s'écrie son conducteur arabe, que fais-tu? veux-tu que nous périssions aussi de soif?» —Et d'un coup de flèche il étendit morte la jeune fille, saisit l'outre, et menaça de tuer celui qui oserait y toucher. Il engagea le marchand d'esclaves à s'en aller vers Taïba, où il trouverait de l'eau. «Non, répondit le Turc; à Taïba, les brigands m'enleveraient toutes mes esclaves.» L'Arabe entraîna le voyageur. Au moment où ils s'éloignèrent, toutes ces infortunées voyant disparaître le dernier rayon d'espoir, poussèrent un affreux hurlement. L'Arabe est touché, il prend une d'elles, lui verse quelques gouttes d'eau sur ses lèvres brûlantes, et la met sur son chameau, dans l'intention d'en faire présent à sa femme. Cette pauvre fille s'évanouit plusieurs fois en passant devant les cadavres de ses compagnes qui étaient tombées mortes sur la route qu'elles avaient suivie. Bientôt la petite provision d'eau de nos voyageurs fut épuisée; ils découvrirent un beau puits

pis et limpide ; mais, hélas! leur corde était si courte que le seau ne touchait pas même la surface de l'eau. Alors ils découpèrent en lisières leurs manteaux, les attachèrent l'une à l'autre, et ne puisèrent chaque fois que très-peu d'eau ; car ils tremblaient de voir leur fragile corde se rompre, et le seau rester dans le puits. C'est à travers tant de périls et d'angoisses qu'ils atteignirent enfin les premières stations de la Syrie (1).

Description de la Mésopotamie.

A mesure que les deux grands fleuves se rapprochent, ce qui a surtout lieu vers Bagdad, où ils ne sont éloignés l'un de l'autre que de six heures de marche (2), le désert se change en une immense prairie, qui n'a besoin que d'être arrosée pour donner des récoltes prodigieuses. C'est l'ancienne *Babylonie*, formée, comme le Delta d'Egypte, de terres d'alluvion. Les chaleurs de cette contrée paraissent excessives même aux Orientaux (3) ; les hivers sont froids à cause de la proximité des montagnes du Kurdistan. L'Euphrate et le Tigre inondent les pays bas, mais ils n'y apportent point de limon comme le Nil ; pourtant ces irrigations naturelles, dirigées par l'art, feraient encore des champs de Bagdad le jardin de l'Asie. Le riz et l'orge y rendaient jadis jusqu'à *deux cents pour un* ; aujourd'hui les canaux étant négligés, le produit n'est que la dixième partie de l'ancien. On cultive le cotonnier ; l'indigotier y réussirait, et peut-être la canne à sucre ; les limons et les abricots y sont excellens. Ce pays manque d'arbres ; les seuls palmiers à datte ornent les campagnes ; leurs fruits nourrissent les habitans, leurs feuilles couvrent les maisons, et leurs tiges en forment les colonnades. Le long du Tigre, les sources de naphte ou de bitume se trouvent en grand nombre ; le bitume noir sert en guise d'huile ; le blanc, qui proprement est nommé naphte, passe pour une médecine précieuse (4). On conserve l'ancien

Productions.

Sources de bitume.

(1) Voyages des Indes orientales, par *Carré*. Paris, 1699, vol. 1er. Comp. Voyages de *Pietro de la Valle*, de *Texeira*, etc. (2) *Niebuhr*, II, p. 292. *Ives*, p. 75, etc. (3) *Hadgi-Khalfah*, p. 1240. Comp. *Olivier*, IV, p. 308 *sqq*. (4) *Niebuhr*, Voyage, II, 336. *Otter*, l. I, cap. 14.

usage d'enduire de bitume les bateaux tressés de branches d'osier dans lesquels on navigue sur le fleuve. Cette substance abonde tellement, qu'on la laisse s'écouler dans le Tigre, où, surnageant sur les flots, et allumée par les navigateurs, elle offre quelquefois le curieux spectacle d'une rivière enflammée.

Bagdad. *Bagdad*, cette seconde Babylone, cet ancien séjour des califes, ce théâtre de tant de fictions orientales, renferme aujourd'hui à peine 80,000 habitans, dont 50,000 Arabes. Ornée de beaux *bazars*, ou marchés, elle a l'aspect d'une ville persane plutôt que turque; mais les rues sont très-malpropres, et les maisons de peu d'apparence. Une forte et haute muraille défend la ville proprement dite. Les fabriques en coton et velours se joignent au commerce de l'Inde pour enrichir ses habitans, dont les mœurs conservent des restes de cette politesse qui distinguait la cour brillante des califes (1). Un voyageur remarque avec étonnement qu'on ne mène point ici les bœufs à la boucherie : le géographe turc nous apprend que c'est en vertu d'une ordonnance des Abassides, qui voulurent protéger l'agriculture (2). Le pacha de Bagdad, qui étend sa domination depuis Bassora jusqu'à Orfa, et depuis Scherezour jusqu'aux ruines de Babylone, peut mettre 50,000 hommes sur pied, et ne dépend que très-peu de la sublime Porte.

Ruines de Seleucie, de Ctesiphon, etc. Au-dessous de Bagdad, les ruines nommées *Al-Modaïn*, ou les Deux-Villes, ont attiré l'attention de tous les voyageurs; l'une d'elles est l'ancienne *Ctesiphon* : on ne saurait en douter; mais celle qui s'étend sur la rive occidentale n'est pas *Seleucie*, comme le disent tous les voyageurs (3); c'est *Koche*, forteresse située vis-à-vis de Seleucie, et qui, selon le témoignage positif d'Arrien et de Grégoire de Nazianze, différait de Seleucie (1). Les ruines de celle-

(1) *Olivier*, IV, 325. *Rousseau*, Description du pachalick de Bagdad, Paris, 1809. (2) *Djéhan-Numa*, p. 1286, traduction manuscrite. (3) *Pietro de la Valle*, *Otter*, *Olivier*, etc. (4) *Mannert*, Géographie des Grecs et des Romains, t. V, p. I, p. 397, 403 *sqq.*

doivent se trouver à une bonne lieue du Tigre, sur un canal qui communiquait de ce fleuve à l'Euphrate. C'est à Ctesiphon qu'on admire l'ancien édifice nommé *Takt-Khesru*, c'est-à-dire, selon l'opinion la plus répandue, le palais de Chosroès (1). Toute la contrée est jonchée de débris de villes grecques, romaines, persanes et arabes, confondues ensemble dans le même néant. Dans le 8e siècle, les bourgs de *Samara*, d'*Harounièh* et de *Dgiafferik* formaient, pour ainsi dire, une seule rue longue de sept *farsangs*. Leurs ruines, vues par Tavernier, attestent la vérité de ce rapport (2).

Aucune de ces villes n'approchait en grandeur de la célèbre *Babylone*, dont les décombres occupent un canton tout entier aux environs de Hella. Bâtis en briques, qu'on a unies par du bitume, les édifices de cette ville, déjà déserte au premier siècle de l'ère vulgaire, dûrent, en s'écroulant, former des collines que les terres entassées avec le tems ont en quelque sorte effacées. On y fouille cependant tous les jours, et l'on en retire une grande quantité de briques portant des inscriptions; les unes, en relief, datent du siècle des Arabes; les autres, en creux, appartiennent aux anciens Babyloniens. Ces briques sont encore le sujet de plusieurs discussions savantes (3). *Hella* ou *Hellé*, ville assez considérable, florissante par ses fabriques, et agréablement située dans une forêt de palmiers, semble entièrement bâtie en briques tirées de l'ancienne Babylone. La fameuse *tour de Nimrod*, c'est ainsi qu'on appelle un grand carré de murs ruinés, se trouve à deux lieues d'Hellé; circonstance qui, vu l'immense étendue de Babylone, n'empêche pas qu'on n'y voie le *temple de Bélus*.

Ruines de Babylone.

Hella ou Hellé.

A l'ouest de Hellé, on trouve deux villes consacrées, aux yeux des Persans et de tous les *Schiites*, par le sou-

(1) *P. de la Valle*, Viaggi, lett. 17. *Olivier*, IV, 403. (2) *Hadgi-Khalfah*, p. 1270. *Tavernier*, l. II, cap. 7. (3) *Beauchamp*, Mémoire sur les antiquités babyloniennes, *Journal des Savans*, 1790. *Hager*, Mémoire sur les inscriptions babylonniennes. *Niebuhr*, dans *Zach*, Correspondance, VII, 433 (où il rectifie son *Voyage*, II, 291.)

venir de deux des plus grands martyrs de cette secte. Je veux parler de *Mesched-Aly* et de *Mesched-Hossein*, villes assez grandes et naguère remplies de richesses que la dévotion des Persans y avait accumulées, mais que les féroces Wahabis viennent d'enlever et de transporter au fond de leurs déserts. Dans la même contrée, la célèbre ville de *Koufa*, dont la savante école a donné aux anciens caractères arabiques le nom de *koufiques*, n'a laissé que des ruines peu remarquables. Nous ne connaissons pas toute l'étendue des lacs et des marais que forment ici les canaux dérivés de l'Euphrate; il semble que Tavernier les a suivis plus à l'ouest qu'aucun voyageur de nos jours. Il doit se trouver le long de l'Euphrate une très-longue suite de marais, ou, comme on dit dans le pays, des *belhaï's*, au milieu desquels le village de *Dgiamdéh* est le chef-lieu d'une peuplade qui adore les astres et prétend descendre de Seth (1).

Villes d'Aly et d'Hossein.

Koufa.

En descendant le Fleuve-Uni ou le *Schat-el-Arab*, on voit les eaux salées de la mer remonter et couvrir les terrains bas qu'elles rendent stériles; mais le sol un peu plus élevé offre une seule forêt de palmiers.

Basra ou *Bassora*, au-dessous du confluent de l'Euphrate et du Tigre, peut être considéré comme un État arabe indépendant, qui rend au grand-seigneur un hommage douteux. Cette ville a 15 à 20,000 habitans. Son port est le rendez-vous de l'Europe et de l'Asie. Les différens produits de l'Europe et de l'Inde y sont échangés contre ceux de Perse. C'est le point de départ pour les riches caravanes qui se rendent aux principales villes de la Turquie asiatique (2).

Bassora.

Les Arabes de Bassora ne conservent pas seulement la généalogie de leurs chevaux, mais même celle des pigeons et des beliers; ceux-ci ont tous, dit-on, un anneau blanc au bout de l'oreille : c'est la marque que les doigts du prophète imprimèrent à l'auteur de leur race (3).

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1272. (2) *Olivier*, IV, vers la fin. (3) *Hadgi-Khalfah*, p. 1226.

TABLEAU

Des DIVISIONS *des Pays sur le Tigre et l'Euphrate.*

DIV.s MODERNES.	VILLES PRINCIPALES.	DIVISIONS ANCIENNES.	
Pachalick de KARS.	*Kars* (Kartze).....	*Chorzène.*	ARMÉNIE.
	Bayazid.	*Basenia.*	
*Pachalick d'*ERZEROUM.	*Erzeroum* (Arze).....	*Carina.*	
	Melazkerd.....	*Malaza.*	
	Ispir.....	*Hisperatis.*	
		Acilisene.	
	Arzen.....	*Arzanene.*	
	Tero.....	*Tauranitium*, etc.	
Pachalick de WAN.	*Wan* (Iban).....	*Vaspuracania.*	
	Ardgis.....	*Arsissa.*	
		Moxoène.	
		Bagravandène, etc.	
Pachalick de DIARBEKIR.	*Diarbekir* (Amida)....	*Sophène.*	
	Merdin (Miredis).....		
	Nesbin (Nisibis).....	*Mygdonia.*	MÉSOPOTAMIE.
		Anthemusia.	
*Ancien Pachalick d'*ORFA (sous Bagdad).	*Orfa* (Edessa).....	*Osrhoène.*	
	Charran (Charræ)....	*Chaleitis.*	
	Racca (Nicephorium).	*Gausanitis.*	
		Ancobaritis.	
Pachalick de MOSSOUL.	*Mossoul* (Labbana?)..	*Acabene.*	
	Erbil (Arbela).		
	Eski-Mossoul (*Ninive* des Romains?)	*Assyria.*	ASSYRIE.
KURDISTAN.	*Redlis*.....	*Corduene*, *Cordyène.*	
	Djezira.....	*Gordynésie*, etc.	
	Giulamerk.....	*Arapachitis.*	
	Kara-Dgiolan.		
	Amadia.....	*Adiabène.*	
Pachalick de BAGDAD.	*Bagdad* (Sittace?)....	*Sittacene.*	BABYLONIE.
		Apolloniatis.	
	Helle (Babylone).....	*Babylonia.*	
	Bassora.....	*Chaldœa.*	

N. B. L'obscurité qui couvre en partie la Géographie ancienne et moderne des régions sur l'Euphrate, ne permet pas d'en donner des *Tableaux synoptiques* très-détaillés. Cependant, pour prouver que nous avons fait des tentatives pour débrouiller le chaos de cette section de la Géographie, nous présenterons à la partie savante de nos lecteurs l'essai suivant sur les divisions de l'*Arménie.*

TABLEAU

DES

DIVISIONS DE L'ARMÉNIE,

D'APRÈS L'*HISTOIRE ARMÉNIENNE*, COMPOSÉE PAR *MOISE DE CHORÈNE* DANS LE 5e SIÈCLE;

COMPARÉES AVEC CELLES QU'ONT CONNUES LES GRECS ET LES ROMAINS (1).

GRANDES DIVISIONS OU PROVINCES.	PETITES DIVISIONS SELON MOÏSE.	DIVISIONS GRECQUES ET ROMAINES.	NOMS MODERNES CORRESPONDANS.
I. HAUTE-ARMÉNIE. Sur le haut Euphrate.	*Carina*	*Caranitis*	*Erzeroum* (territoire).
	Speri	*Hisperatis*	*Isper*, ville.
	Derzan	*Xerxene* ou *Derxene* (2)	Au sud d'*Erzeroum*.
	Ekelis	*Akilisene*	*Egkelis*.
	(Et cinq autres)	Inconnues	Inconnus.
II. QUATRIÈME ARMÉNIE. Lisière depuis Kars jusqu'à Diarbékir.	*Chorzène*	*Chorzène* (3)	*Kars*.
	Hastiane	*Astianene. Austanitis*	Incertains.
	Balahuvika	*Bolbene?*	Idem.
	Zopha	*Sophene*	Partie du *Diarbékir*.
	Schadacha	*Soducène?*	Incertains.
	Hansita	*Asitene. Ansitene*	Incertains.
	(Et trois autres)	Inconnues	Inconnus.

III. ALZNIA. Sur le Tigris.	*Arzene*	*Arzmene*	*Arzen* (4).
	Nephercerta	Incertaine	*Meiafarikain*, ville.
	(Et huit autres)	Inconnues	Incertains.
IV. TURUBERANIA. Entre le Murad et le lac Wan.	*Taron*	*Tauranitium* (5)	*Taro*.
	Harkh	(*Basilissene?*)	Vers les sources du *Murad*.
	Corchorunia	Incertaine	*Hali-Carcara*.
	Beznunia	Inconnue	Sur le lac *Wan* (6).
	(Et treize autres)	Idem	Incertains.
V. MOCA. Entre les Provinces III et IV.		*Moxoène ?*	*Mouch*, près le lac de Wan.
	Ishensis	*Isenchi* (7)	Inconnu.
	(Et huit autres)	Incertaines	Idem.
VI. CORZÆA. Le nord du Kurdistan.	*Corduza*	*Gordyeus. Corduene*	Dans le *Kurdistan*.
	Atrovana	*Atropatène* propre	Dans l'*Adjerbidjan*.
	Garthunisia	*Gordynesia*	Dans le *Kurdistan*.
	Albacia	Inconnue	*Albak*, ville d'Adjerbidjan.
	(Et quatre autres)	Idem	Incertains.

(1) Pline dit que l'Arménie était divisée en cent vingt *stratégies* (VI, 9), et Ptolémée en nomme vingt-une; Strabon et Tacite en donnent aussi quelques noms; *Moïse de Chorène* indique quinze grandes provinces et cent quatre-vingt-sept sous-divisions. Il nous est à peu près démontré qu'il a mal classé les sous-divisions; aussi, tous les efforts échoueront dans l'explication de cette bizarre topographie; mais les résultats choisis que nous en avons extraits peuvent éclaircir à la fois la Géographie ancienne et la moderne, en montrant leur correspondance.

(2) *Xerxène*, Strab., p. 801, édit. Almel. *Derzene*, Plin. V, 24.

(3) C'est probablement la *Katarzène* de Ptolémée; mais la *Chorzane* ou *Chorzianène* de Procope (*de Ædif.*, II, 3, de Bello Pers., II, 24), doit être tout-à-fait au midi de l'Arménie, à côté de la Sophène. *Mannert*)

(4) Ville sur l'Euphrate, différente de Arzeroum ou Erzeroum. *D'Anville*, l'Euphrate et le Tigre.

(5) *Tac.*, Annal., XIV, 25.

(6) Ce lac portait le nom de *Beznunias*, Mos. Chor. Hist. Arm., p. 31.

(7) *Tac.*, Annal. XIII, 37.

GRANDES DIVISIONS ou PROVINCES.	PETITES DIVISIONS, SELON MOÏSE.	DIVISIONS GRECQUES ET ROMAINES.	NOMS MODERNES CORRESPONDANS.
VII. PERSARMÉNIE. Partie de l'Adjerbidjan.	*Maria*	*Marundæ* (1)	*Merend.* (Perse.)
	Zarchuwan	Inconnue	*Zorova.*
	(Et sept autres)	Idem	Incertains.
VIII. VASPURCANIA. Le Vaspuracan des cartes modernes, avec une grande partie d'Eriwan.	*Iban*, capitale (2)	Incertaine	*Wan.*
	Argissakovita	*Arsisa*	*Ardgis*, territoire.
	Artazaca	*Artaxata*	Incertain.
	Golthène	*Colthène*	Idem.
	Naxuana	*Naxuana*	*Nachtchiwan.*
	(Et trente-un autres)	Inconnues	Incertains.
IX. SYNIA. Le *Siunikh*.	.....	Inconnue	*Siunikh*, district au sud-ouest du lac Eriwan.
	Sissacene	*Sibacene*?	Incertain.
	(Et neuf autres)	Inconnues	Idem.
X. ARSACHA. Au sud et à l'est du lac Eriwan.	*Irania major*	Incertaine	*Eriwan*, nommé aussi *Irân.*
	Muchania	Idem	*Moghan*?
	(Et douze autres)	Idem	Incertains.
XI. PHÆTACARANIA. Au sud de la précédente.	*Bagavene*	*Bagrevandène*	Dans l'*Adjerbidjan.*
	Aleuane (3)	Inconnue	
	(Et dix autres)	Idem	
XII. UTIA. Sur le fleuve Arpasu, l'ancien	*Utia* propre	*Otene* (5)	Dans l'*Eriwan.*
	Schicassene	Sacassene	Incertains.
	(Et six autres)	Inconnues	Idem.

XIII. Gugaria (6). Dans la Géorgie.	.....	*Gogaène*.....	*Gurgistán.*
	Colhophoria.....	*Colobetene?*.....	Inconnu.
	Threlia.....	Incertaine.....	*Trialetie.* (Géorgie.)
	Cangaria.....	*Gangara* (7).....	Incertain.
	Taschira.....	Inconnue.....	*Taschir.* (Géorgie.)
	Artavania.....	Idem.....	*Artawand.* (Géorgie.)
	Zavachia.....	Idem.....	*Zavach.* (Géorgie.)
	(Et trois autres).....	Idem.....	Incertains.
XIV. Taya. Dans la Géorgie ?	*Golba*.....	*Cholua* (8).....	Sur le Haut-Khour?
	Asurta.....	*Surta* (9).....	Idem.
	(Et six autres).....	Incertaines.....	Incertains.
XV. Ararátia. Autour de l'Ararat.	*Basenia*.....	Inconnue.....	*Pasin-Susla?*
	Arsarunia.....	Idem.....	Sur l'Araxes, au nord d'Eschmiazin.
	Siracia.....	Idem (10).....	Sur le *Sanki.*
	Bagrevanda (11).....	*Bagravandene?*.....	Incertain.
	Vanandia.....	*Phanene?*.....	Idem.
	Malaza.....	Incertaine.....	*Melazkerd*, ville.
	(Et quatorze autres).....	Idem.....	Incertains.

(1) Ptolémée place ce peuple sur le lac Ourmi. (*Wahl.*)
(2) C'est *Cedrenus* qui nomme pour la première fois cette ville. *Iban*, prononcé *Iwan*, est synonyme avec Wan.
(3) Malgré la ressemblance des noms, la position empêche qu'on n'y voie la ville *Albanis* de Ptolémée, sur le Chaboras.
(4) *MMS.* de *Plin.*, VI. 9 (*Mannert*).
(5) *Plin.*, VI, 13. *Stephan. Byzant.*, in voce.
(6) D'après la position des cantons connus appartenans à cette province, on ne peut voir dans *Gugaria* qu'une corruption de *Kurgia* ou *Gurgistan*, noms donnés à la Géorgie. (*Wahl.*)
(7) Ville d'Albanie *Ptolem.*, edit. d'*Erasmus.*
(8) Ville sur le bras méridional du Phasis, selon Ptolémée; mais ce bras paraît être la partie supérieure du Khour ou Cyrus.
(9) Ville sur le Phasis.
(10) Les distances nous empêchent d'appliquer ici les *Siraces*, peuple au nord du Caucase.
(11) La position nous engage à ne pas voir dans ce canton la *Bagravandene* des anciens, malgré la ressemblance des noms.

LIVRE CINQUANTIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Turquie d'Asie*, TROISIÈME PARTIE. *La Syrie avec la Palestine. Considérations générales sur l'Empire Turc.*

Les contrées qui nous restent à décrire dans la Turquie d'Asie ont tant de fois attiré l'attention des voyageurs, qu'on formerait une assez nombreuse bibliothèque des relations dont elles ont été l'objet. Deux ou trois pages ne contiendraient qu'à peine les noms des pélerins qui nous ont laissé des itinéraires de la Terre-Sainte, ouvrages naturellement remplis de répétitions et de puérilités, mais qu'une saine critique doit cependant consulter, et qui, soigneusement comparés avec Abulfeda et Joseph, ont fourni au docte Busching un excellent morceau de géographie. Dans les tems modernes, des missionnaires comme Dandini, des antiquaires comme Wood, des naturalistes comme Maundrell et Hasselquist, ont jeté un grand jour sur des parties isolées; mais il était réservé à un homme de génie, à M. de Volney, en combinant toutes ces notions fragmentaires avec ses propres observations et études, de nous tracer un tableau complet de la Syrie. On conviendra donc que, puisque la nature d'un précis exclut la discussion minutieuse d'objets de topographie, nous pouvons nous rapporter, en général, aux recherches de Busching et de M. de Volney.

Ouvrages sur la Syrie.

Limites. La Syrie a des limites fixes au nord-est dans l'Euphrate, au nord dans le mont Amanus, aujourd'hui *Aladdagh*, et à l'occident dans la Méditerranée; mais à l'est elle confond ses déserts avec ceux de l'Arabie, sans que jamais les

anciens ni les modernes aient pu marquer une ligne fixe de frontières. Palmyre, Damas et la mer Morte étaient les points extrêmes, selon les anciens ; aujourd'hui, les ruines de la première ville sont plutôt censées appartenir à l'Arabie-Déserte. De même au midi, une ligne mathématique tirée de l'extrémité de la mer Morte sur l'embouchure du torrent d'El-Arisch, paraît offrir la seule limite possible entre la Syrie d'un côté, et l'Arabie-Pétrée avec l'Egypte de l'autre.

Noms. Ce pays portait originairement le nom indigène d'*Aram*, d'où viennent les *Arimi* d'Homère. Les Arabes le désignent sous le nom de *Bar-el-Scham*, le rivage de la gauche, en opposition avec l'Yémen ou le pays de la droite. Ces dénominations ont rapport à la position de la Mecque, et à l'idée assez juste que la Syrie n'est qu'une côte de l'Arabie (1).

Montagnes. Les montagnes de la Syrie ne sont pas toutes des ramifications du mont Taurus. Le mont *Rossus*, venant de l'Amanus, se termine à la vallée de l'Oronte. D'autres hauteurs longent l'Euphrate et s'étendent vers Palmyre. Mais la chaîne propre de la Syrie commence au sud d'Antiochie, par l'énorme pic du *mont Casius* « qui élève dans les airs » une pointe aiguë, ceinte de forêts (2) ». La chaîne de Syrie, sous divers noms, suit la direction des rivages de la Méditerranée, dont elle ne s'éloigne généralement que de 7 à 8 lieues. Le mont *Liban* paraît en former le sommet le plus élevé. Cette chaîne, qui s'étend entre les parallèles d'Acre et de Tripoli, et dont le sommet, nommé *Hermon* dans la Bible, est entre Damas et Héliopolis, se divise en deux chaînes, l'une occidentale, qui regarde la Méditerranée, l'autre orientale, qui borde les plaines de Damas. Celle-ci reçut des Grecs de la Syrie le nom d'*Anti-Liban*, nom inconnu des indigènes, et qui, employé arbitrairement par les historiens, a fourni matière à des discussions très-

(1) *Herod.*, II, 12. (2) *Ammian Marcell.*, XXII, cap. 33.

épineuses (1). Le Liban et toutes les montagnes de Syrie présentent souvent des ruines de tours et de châteaux. Elles sont composées d'une pierre calcaire, dure, blanchâtre et sonnante (2). Le granit ne commence guère à paraître que dans le voisinage du mont Sinaï et le golfe d'Arabie. Il y a près de Damas d'immenses cavernes, dont l'une peut contenir 4000 hommes. Le bassin du Jourdain offre beaucoup de traces de volcans. Les eaux bitumineuses et sulfureuses du lac Asphaltite, les laves, les pierres ponces rejetées sur ses bords, et le bain chaud de Tabariéh, prouvent que cette vallée a été le siége d'un feu qui n'est pas encore éteint. On observe qu'il s'échappe souvent du lac Asphaltite des tourbillons de fumée, et qu'il se fait de nouvelles crevasses sur ses rivages. Strabon dit que la tradition des habitans du pays portait que jadis la vallée du lac était peuplée de treize villes florissantes, et qu'elles furent englouties par un tremblement de terre (3); il avoue toutefois que le savant Eratosthènes attribuait cette catastrophe à un simple affaissement du terrain. Les éruptions ont cessé depuis long-tems; mais les tremblemens de terre qui en sont les entr'actes, se montrent encore quelquefois dans ce canton. La côte en général y est sujette, et l'histoire en cite plusieurs exemples qui ont changé la face d'Antiochie, de Laodicée, de Tripoli, de Beryte, de Sidon, de Tyr. Presque de nos jours, en 1759, il en est arrivé un qui a causé les plus grands ravages. On prétend qu'il tua, dans la vallée de Balbek, plus de 20,000 âmes. Les pertes ne sont pas encore réparées. On a observé en Syrie que les tremblemens n'arrivent presque jamais que dans l'hiver, après les pluies d'automne.

Traces de volcans.

Tremblemens de terre.

Fleuves. L'*Oronte* et le *Jourdain* descendent tous les deux du Liban; le premier coule au nord, l'autre au sud. L'Oronte est, sans contredit, le roi des fleuves de la Syrie; cependant

(1) *Reland*, Palæstina. *Busching*, Asien, I, 245 *sqq.* Mannert, Géographie des Grecs et des Romains, VI, part. I, 141 *sqq.* (2) *Volney*, Voyage en Syrie, I, 272. (3) *Strab.*, XVI, p. 520, edit. Atrebat.

sans les nombreuses barres qui en arrêtent les eaux, il resterait à sec dans l'été. Profondément encaissé, il ne fournit de l'eau aux campagnes voisines qu'au moyen de machines à roues placées sur ses bords, ce qui lui a valu le nom moderne d'*Aasi* ou l'*Obstiné* (1). Le Jourdain, dénigré par M. de Voltaire, a paru à Pline le naturaliste « une rivière jolie, limpide, assez large pour la vallée » qu'elle arrose ; » et cette manière de voir est conforme à celle de la plupart des voyageurs. Parmi les autres rivières, qui, pour la plupart, ne sont que des torrens, le *Kasmy* ou *Casimir*, au nord de Tyrus, semble répondre au *Léontes* des anciens ; le *Nahar-el-Kebir* est l'*Eleutherus*, qui terminait la Phénicie, et dans laquelle une fausse tradition fait périr l'empereur Frédéric Barberousse.

Les nombreuses chaînes transversales qui arrêtent le cours des fleuves de la Syrie, donnent naissance à beaucoup de lacs. Le bassin de l'Oronte renferme le *Bahar-el-Kades*, près Hems, le lac d'*Apamée* que traverse le fleuve, et celui d'*Antiochie*. Lacs.

Il y a dans les parties orientales et méridionales plusieurs lacs sans écoulement. Tels sont le lac d'Acla et celui du Vieux-Alep, qui tous les deux ont les eaux salées. Le lac dit *El-Mardgi* ou du Pré, non loin de Damas, rassemble les eaux séléniteuses des montagnes voisines. Enfin, le plus fameux de tous, le lac *Asphaltite*, ou la *mer Morte*, a probablement toujours été, comme aujourd'hui, sans communication avec la mer. Lacs sans écoulement.

La Syrie renferme trois climats très-différens ; les cimes du Liban, couvertes de neige, répandent une fraîcheur salubre dans l'intérieur, tandis que les parties maritimes, plus basses, éprouvent constamment des chaleurs humides, et que les plaines voisines de l'Arabie-Déserte sont exposées à une chaleur sèche. Les saisons et les productions varient en conséquence. Dans les montagnes, l'ordre des saisons est presque le même qu'au Climat et température.

(1) *Abulfeda*, tab. Syriæ, p. 150, edit. Kœhler.

milieu de la France; l'hiver, qui dure de novembre en mars, est vif et rigoureux. Il ne se passe point d'année sans neiges, et souvent elles y couvrent la terre de plusieurs pieds, et pendant des mois entiers. Le printems et l'automne y sont doux, et l'été n'y a rien d'insupportable. Dans les plaines, au contraire, dès que le soleil revient à l'équateur, on passe subitement à des chaleurs accablantes qui ne finissent qu'avec octobre. En récompense, l'hiver est si tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers, et autres fruits délicats, croissent en pleine terre. Ainsi un chemin de quelques heures sépare ici le printems de l'hiver (1).

Fertilité de la Syrie.

Si l'art venait au secours de la nature, on pourrait rapprocher en Syrie, dans un espace de vingt lieues, les richesses végétales des contrées les plus distantes. Outre le froment, le seigle, l'orge, les fèves et le coton, qu'on y cultive partout, on y trouve encore une foule d'objets utiles ou agréables, appropriés aux diverses localités. La Palestine abonde en sésame propre à l'huile, et en doura pareil à celui d'Egypte. Le maïs prospère dans le sol léger de Balbek, et le riz même est cultivé avec succès sur les bords du marécage de Haoulé. On ne s'est avisé que depuis 20 ans de planter des cannes à sucre dans les jardins de Saïde et de Bairout; elles y ont égalé celles du Delta. L'indigo croît sans art sur les bords du Jourdain, au pays de Basan, et il ne demande que des soins pour acquérir de la qualité. Les coteaux de Latakié produisent des tabacs à fumer qui font la base des relations de commerce avec Damiette et le Caire. Cette culture est à présent répandue dans toutes les montagnes. Voulez-vous des arbres? l'olivier de Provence croît à Antiochie et à Ramlé à la hauteur des hêtres. Le mûrier blanc fait la richesse de tout le pays des Druses, par les belles soies qu'il procure, et la vigne, élevée en échalas ou grimpant sur les chênes, y donne des vins rouges et blancs qui pourraient égaler

Productions végétales.

(1) *Volney*, I, 284 *sqq.*

ceux de Bordeaux. Jaffa vante ses limons et ses pastèques. Gaza possède à la fois les dattes de la Mecque et les grenades d'Alger. Tripoli produit des oranges aussi bonnes que celles de Malte ; Bairout a des figues comme Marseille, et des bananes comme Saint-Domingue. Les pistaches ne viennent nulle part aussi bien qu'à Alep ; et Damas se vante, avec justice, de réunir tous les fruits de notre Europe. Son sol pierreux convient également et aux pommes de la Normandie, et aux prunes de la Touraine, et aux pêches des environs de Paris (1).

Niebuhr pense que la Palestine pourrait s'approprier la culture du café d'Arabie.

La Syrie produit tous nos animaux domestiques, mais elle y ajoute le buffle et le chameau ; les gazelles remplacent nos chevreuils ; au lieu de loups, on a des chacals, des hyènes et des onces ; ces dernières ont mal à propos été prises pour des tigres. Aucun de ces animaux féroces ne cause des ravages comparables à ceux qu'occasionent les sauterelles ; un hiver trop doux fait éclore ces insectes dans les déserts de l'Arabie ; leurs légions, qui obscurcissent le ciel, viennent fondre sur les campagnes de la Syrie ; les herbes, le feuillage, tout périt sur leur passage ; la terreur précède ces redoutables essaims, et la famine les suit. Le Syrien, en les voyant arriver, espère dans l'oiseau *samarmar*, qui les dévore, et dans les vents du sud-est, qui les noient dans la Méditerranée. Il y a une espèce de sauterelles dont la chair fournit une nourriture passable (2).

Animaux.

Sauterelles.

La Syrie, successivement envahie par les Persans, les Grecs, les Arabes, les Croisés et les Turcs, présente une population très-mêlée ; les indigènes du pays se sont fondus avec les Grecs, et forment une très-petite portion des habitans. Les Turcs occupent les places civiles et

Nations qui habitent la Syrie.

(1) *Volney*, II, 147, 153, 164, 230. (2) *Hasselquist*, Voyage en Palestine, p. 541, 542 *sqq.*, 563 (en allem.). *Ludolf*, Dissert. de Locustis, in Histor. Æthiop., etc.

militaires. Un grand nombre d'Arabes s'y sont fixés comme cultivateurs; il y a aussi beaucoup d'Arabes-Bedouins ou nomades, surtout dans le pachalick de Damas : dans celui d'Alep on voit errer des hordes de Turcomans et de Kurdes. Enfin, les *Druses*, les *Motoualis*, les *Ansarié* et les *Maronites* constituent de petites nations qui seront décrites à part à l'endroit convenable. L'ancienne langue syriaque ne se parle plus que dans un petit nombre de cantons, principalement aux environs de Damas et du mont Liban, mais avec moins de pureté que dans la Mésopotamie, à Orfa et à Harran (1) : l'arabe prédomine dans les campagnes comme dans les villes. Le *nabathéen* est un dialecte syro-chaldéen très-corrompu, et que parlent les *Nabayoth*, c'est-à-dire les paysans. Parmi les diverses sectes chrétiennes que les Turcs tolèrent dans ce pays, les Syriens du rit grec sont les plus nombreux; le sobriquet de *Melchites* ou royalistes, qu'on leur donne, rappelle la mauvaise politique des empereurs byzantins, qui se mêlaient de disputes théologiques. Les *Jacobites* comptent beaucoup de partisans; les *Maronites* sont réunis à l'Eglise romaine. La religion des *Druses*, et plus encore celle des *Ansarié*, semble un mélange d'anciennes croyances syriennes et de quelques idées mahométanes. Les *Motoualis* suivent la doctrine d'Ali, détestée des Turcs. Ajoutons à cela des *Chingarés* ou Bohémiens (2), et des Arabes-Bedouins, vivant à peu près sans religion, ou du moins sans culte; ajoutons-y encore des chrétiens d'Europe, des Juifs, des Arméniens, des Nestoriens, et l'on conviendra qu'il n'y a point de contrée qui offre, plus que la Syrie, le rapprochement de toutes les croyances religieuses. Les diverses sectes mahométanes et chrétiennes rivalisent ici de zèle et de dévotion apparente. Quatre pachas turcs sont censés gouverner ce ramas de tant de sectes et de tant de nations; mais celui d'*Alep*

Langues.

Religions.

Gouvernement.

(1) Les auteurs cités dans *Adelung*, Mithridates, I, p. 333-341.
(2) *Olivier*, Voyage dans l'Empire ottoman, IV, 193.

compte dans son pachalick les hordes peu soumises de Turcomans et de Kurdes ; celui de *Damas* paye aux *cheiks* des tribus arabes, au nom du sultan, des sommes d'argent qu'on lui présente enveloppées dans un morceau d'étoffe, ce qui fait nommer ces sortes de cadeaux *chourrah-es-sultân*, l'étoffe du sultan (1) ; enfin, les pachas de *Tripoli* et de *Seyde* ou d'*Âcre*, voient la plus grande partie de leurs provinces occupée par les Maronites, les Druses et autres peuplades indépendantes. L'anarchie qui résulte de cette situation politique prend divers aspects, selon que les pachas, les émirs druses ou les cheiks arabes montrent du caractère et de la conduite. On a vu des chefs entreprenans créer pour quelques momens des Etats indépendans, et pourtant la Syrie retourne toujours sous le joug incertain des Turcs ; le sort malheureux du peuple reste toujours le même : le cultivateur se voit dépouillé par les pachas et pillé par les Arabes ; le voyageur n'a que le choix des brigands dont il veut se faire escorter ; les arts et métiers languissent, faute de bras et de connaissances ; le commerce, exposé à des vexations arbitraires, reste circonscrit dans de timides échanges ou livré aux hasards des caravanes. Tel est le déplorable état d'une contrée riche par son sol, importante par sa position, et qu'une nouvelle croisade arracherait facilement à la barbarie. Peuplades indépendantes.

Examinons les lieux les plus remarquables, en commençant par la partie voisine de l'Euphrate, ou par le pachalick d'*Alep*. La ville de ce nom, qui, selon la Byzantine, est bien certainement l'ancienne *Beræa* (2), l'emporte sur toutes les villes de la Turquie d'Asie, tant pour la politesse des habitans que pour la grandeur et la richesse. On croit qu'elle contient tout au plus 150,000 habitans (3). Les édifices sont en pierres de taille ; les Pachalick d'Alep. Alep.

(1) *Seetzen*, Annales des Voyages, VIII, 284. (2) Voyez les auteurs cités par *Hasduin*, notæ ad *Plin.*, V, 23. (3) *Seetzen*, dans *Zach*, Correspondance, XI, p. 364.

rues sont pavées de même. Les cyprès, dont le sombre feuillage contraste avec la blancheur des nombreux minarets, produisent un aspect très-pittoresque. Les manufactures de soie et de coton sont dans un état florissant ; de grandes caravanes de Bagdad et de Bassora y portent les productions de la Perse et de l'Inde. Alep est la Palmyre moderne. Les environs d'Alep, plantés en vignes et oliviers, produisent aussi du blé en abondance ; mais les Arabes et les Turcomans enlèvent au cultivateur le fruit de ses peines. Le *bouton d'Alep*, maladie endémique nullement dangereuse, paraît dû à des eaux un peu saumâtres (1).

En remontant la rivière *Kowaïk*, qui baigne les murs d'Alep, et qui n'a point d'écoulement, on trouve sur les flancs du mont Taurus la grande ville d'*Aintab*, dont les maisons, situées en amphithéâtre, forment des terrasses sur lesquelles on passe en franchissant les rues couvertes d'un vitrage. Dans tout ce canton, riche en superbes pommiers et en vignobles (2), la langue turque domine exclusivement. A *Bir*, petite ville, est le passage ordinaire de l'Euphrate. Au sud de Bir sont les restes imposans d'*Hieropolis*, connue aujourd'hui sous son ancien nom syrien *Mabog*, que les Arabes prononcent *Mambedge* ; les murs, encore debout, attestent l'ancienne grandeur de cette ville, consacrée au culte d'Astarte (3).

Ruines d'Hieropolis.

Les déserts qui s'étendent aujourd'hui depuis Alep et Mabog jusqu'à Palmyre, offraient jadis une culture soignée ; c'était la province *Chalybonitis*, dont le chef-lieu *Chalybon* paraît différer d'avec Alep.

Antiochie. L'illustre ville d'*Antiochie*, jadis plus grande, plus riche que Rome, mais détruite plusieurs fois, et en dernier lieu par les Mamelouks, en 1269, n'est plus qu'un bourg rempli de jardins, et connu sous le nom d'*Antakié*. Le port d'*Alexandrette* ou *Scanderoun*, fréquenté des Eu-

(1) *Maundrel*, natural History of Aleppo. Comp. *Olivier*, IV, 198.
(2) *Rauwolf*, cité par *Busching*. (3) *Pococke*, II, 242. (Trad. allem.)

ropéens, a un climat presque mortel. Ses pigeons sont fort célèbres dans tout l'Orient ; on les dépêchait autrefois pour porter des nouvelles promptes à Alep, dont Alexandrette est, pour ainsi dire, le port : les montagnes intermediaires sont remplies de bourgs et de villages. Dans ceux de *Kesfin* et de *Martaouan*, les femmes poussent l'hospitalité aussi loin que jadis les Babyloniennes; cette prostitution légale semble être un reste des anciens cultes asiatiques (1). Le jasmin jaune et blanc embaume les monts *Casius* ; on y distingue de loin deux espèces de genévriers (2), qui égalent presque le cyprès en hauteur ; les sapins, les mélèzes, les chênes, les buis, les lauriers, les ifs et les myrtes couvrent partout l'aridité des rochers.

Poste aux pigeons.

Usage dépravé.

En suivant les bords de l'Oronte ou El-Aasi, on trouve les squelettes de deux villes jadis célèbres, *Apamée*, aujourd'hui *Aphamiéh*, et *Hems*, qui est l'ancienne *Emesa*, où l'on adorait une pierre noire dans un fameux temple dont les ruines même ont disparu. *Hamath* a repris l'importance qu'elle avait du tems des Hébreux : cette ville commerçante a vu naître Abulfeda, prince et géographe arabe, qui vante beaucoup la fertilité et les riches cultures du pays arrosé par l'Oronte (3).

Apamée, Hamath, etc.

De Hamath, ou plus exactement d'Aphamiéh, une ancienne route romaine conduisit à *Palmyre*, le Tadmor de Salomon, et la résidence de l'immortelle Zénobie. Cette ancienne ville est à 67 lieues au sud-est d'Alep, et à une distance égale au nord-est de Damas, dans un petit canton environné de déserts, et désert lui-même. Le voyageur aperçoit tout à coup une vaste étendue de ruines; ce ne sont de tous côtés qu'arcs et voûtes, temples et portiques; une colonnade qui a dû avoir quatre mille pieds de longueur, aboutit à un beau mausolée; le tems a conservé en partie les péristyles, les entre-colonnemens, les entablemens; le

Palmyre.

(1) Voyez le Mémoire d'*Heyne*, dans les *Annales des Voyages*, XIII.
(2) *Juniperus drupacia et oxycedrus.* L. (3) *Abulfeda*, Tab. Syriæ, p. 108, etc.

tout est d'une élégance égale à la richesse des matériaux (1). Quel contraste que celui de ces ruines imposantes avec les misérables cabanes de quelques Arabes sauvages, seuls habitans actuels d'une ville qui osa se croire la rivale de Rome!

Pachalicks de Tripoli et d'Acre.

Après avoir parcouru les parties de la Syrie voisines de l'Euphrate et de l'Oronte, nous allons revenir sur la côte maritime, pour visiter les deux pachalicks de *Tripoli* et d'*Acre*, qui comprennent la Phénicie, et en outre une partie de la Cœlésyrie (2), et quelques autres petites divisions anciennes. La chaleur humide qui rend le climat de cette côte dangereux pour les Européens, y entretient une verdure éclatante; les orangers, les limoniers, les grenadiers forment de riants bosquets au pied des montagnes, dont les saillies s'avancent sous différens aspects pittoresques; c'est encore, malgré le défaut de culture, « une contrée pleine de charmes et de grâces (3). »

Côtes maritimes.

Ladikié ou *Lataquié*, l'ancienne *Laodicea-ad-mare*, est une ville florissante par le commerce; elle exporte des tabacs: c'est un aga turc qui a rebâti cette ville entièrement ruinée (4). C'est une curiosité qu'une ville reconstruite par des gens qui ordinairement se bornent à détruire. L'île de *Ruad* renfermait autrefois la ville d'*Aradus*, dont les maisons, comme les nôtres, avaient cinq à six étages; la liberté et le commerce y rassemblaient une immense population; aujourd'hui, l'île déserte ne présente pas même une ruine, et la tradition n'a pas même conservé le souvenir d'une source d'eau douce que les Arabiens avaient découverte au milieu de la mer (5).

Tripoli.

Tripoli est nommée *Tarabolos* en turc et en arabe; c'est une ville très-commerçante, quoique son port, comme tous ceux de cette côte, n'offre ni commodité ni sûreté; elle ex-

(1) *Wood* et *Dawkins*, the Ruins of Palmyra. (2) *Volney*, II, 156, 210, 329, etc. (3) « Regio plena gratiarum et venustatis. » *Ammian Marcellin*, XIV, cap. 8. (4) *Maundrell*, Journey from Aleppo, p. 11. *Korte*, dans *Paulus*, Collection des Voyages dans l'Orient, II, 131. (5) *Volney*, II, 161. (*Schaw*, *Maundrell* et *Pococke* ont vu des ruines

porte des soies, des cotons et des cendres. *Batroun* et *Djebail* sont les échelles du pays des Maronites; la dernière représente l'ancienne *Byblos*. Non loin de cette ville coule le fleuve jadis nommé *Adonis*, aujourd'hui Ibrahim-Pacha, et dont les eaux ne se rougissent pas du sang du favori de Vénus, mais bien de la craie rougeâtre qu'elles tiennent en dissolution à certaines époques de l'année (1). L'ancienne *Berytus*, aujourd'hui *Bairut*, est le débouché pour les cotons et les soies du pays des Druses. On y voit les restes d'un palais élégant bâti par le fameux émir Facardin ou *Fakr-ed-Din*. La ville, entourée de superbes plantations de mûriers, jouit d'un climat salubre (2). L'antique *Sidon*, cette mère de toutes les villes phéniciennes, n'est plus, sous le nom de *Seyde*, qu'une ville de commerce de 7 à 8000 âmes; c'est le principal débouché de Damas. Le port de Sidon, comme ceux des autres villes de cette côte, était formé avec beaucoup d'art, et à des frais immenses, par de longs môles; ces travaux, qui subsistaient encore sous le Bas-Empire (3), ont été négligés, et le port s'est comblé. L'émir Facardin, qui redoutait les visites des bâtimens turcs, a achevé la destruction des fameux ports de l'ancienne Phénicie. Un sort plus triste encore a frappé *Tyr*, la reine des mers, le berceau du commerce qui civilise le monde; ses palais ont fait place à quelques cabanes chétives; le pêcheur indigent habite les caves voûtées où jadis s'entassaient les trésors du monde; une colonne debout au milieu des ruines marque la place où était le chœur de la cathédrale consacrée par Eusèbe (4). La mer, qui ordinairement détruit les ouvrages de l'homme, a non-seulement respecté, mais agrandi et changé en un isthme solide le môle par lequel Alexandre joignit l'île de Tyrus au continent. *Acre*, ou *Saint-Jean-d'Acre*, célèbre sous ce même

Fleuve Adonis.

Seyde.

Tyr ou Sour.

Acre.

(1) *Lucian*, de Dea Syria. *Maundrell*, Journey, etc., p. 35. (2) *Olivier*, Voyage, II, 26. (3) *Achill. Tat.*, I, p. 1. (4) *Maundrell*, Journey, p. 38. *Eusèbe*, Hist. Eccles., X, 4.

nom dans l'histoire des croisades, et dans l'antiquité sous celui de *Ptolémaïs*, était, vers le milieu du dix-huitième siècle, une place presque déserte; le cheik *Daher*, rebelle arabe, y ramena le commerce et la navigation. Ce prince habile, qui dominait sur toute l'ancienne Galilée, fut suivi par le fameux tyran *Djezzar-Pacha*, qui a fortifié la ville d'Acre, et l'a ornée d'une mosquée enrichie de colonnes de marbre antique, recueillies dans toutes les villes voisines. Le port, qui est comblé, était un des meilleurs de cette côte.

Quittons ces rivages brûlans pour parcourir la contrée montagneuse qui les domine. Celle qui s'étend depuis Antiochie jusqu'à la rivière dite *Nahar-el-Kebir*, est habitée par les *Nassariens* ou *Ansarié* (1), que les savans les plus versés dans les langues et les histoires de l'Orient regardent comme une secte mahométane fondée dans le septième siècle par un certain Nassar (2), mais qui, d'après un passage de Pline (3), remarqué par le judicieux *Mannert*, nous paraît une ancienne peuplade syrienne, qui, même sous les Romains, conservait son *tétrarque* ou prince particulier. C'est dans la même contrée que les croisés rencontrèrent la fameuse nation des *Assasins*, gouvernée par le *Vieux de la Montagne*, prince redoutable par le zèle aveugle de ses sujets, qui, d'après ses ordres, allaient donner la mort à ceux qu'il désignait pour victimes; et il en désignait jusque sur les trônes les plus augustes. L'Assassin périssait-il dans ces sortes d'expéditions, les nymphes du Paradis qu'on lui avait fait connaître dans une vision, lui tendaient les bras, et lui offraient leurs charmes divins. *Burchard* ou *Brocard*, auteur d'un célèbre Itinéraire de la Terre-Sainte, parcourut dans le treizième siècle le pays des

Pays des Nassariens.

Sur la nation des Assassins.

(1) C'est le même mot arabe diversement décliné. (2) *Tychsen*, Mémoire sur les Nassairiens, dans *Paulus*, Memorabilia, IV, *Niebuhr*, Voyage, II, p. 439, 441. Catéchisme des Druses, dans *Eichhorn*, Répertoire oriental, XII, 129, 174. (3) Apamiam Marsyâ amne dirimam a *Nazarinorum* Tetrarchiâ. *Plin.*, V, 23.

Assassins, et le trouva non moins fertile que bien cultivé (1). Il est difficile de choisir parmi les diverses explications qu'on a données de cette énigme historique; nous penchons à croire, avec le savant M. de Saci, que le nom d'Assasin vient de *haschich*, plante qui enivre, et que ce nom a été donné à une tribu arabe chez qui on aura employé ce moyen pour exalter le courage. Le *Vieux de la Montagne* n'est autre chose qu'un *cheik* arabe, ce mot signifiant en même tems *vieillard* et *seigneur*. Il ne serait pas impossible encore aujourd'hui à un prince arabe d'armer le bras d'un fanatique, qui irait frapper un monarque au milieu de sa cour, pour satisfaire à ce système de vengeance du sang qui semble héréditaire chez cette nation. Voilà, ce nous semble, les faits; l'imagination aura produit le reste.

Description du mont Liban.

Après le pays des Ansarié, le *mont Liban* commence à élever dans les nues ses cimes, qu'ombragent encore quelques cèdres, et qu'ornent mille plantes rares; l'*anthyllis tragacanthoïdes* y étale ses grappes de fleurs pourprées; l'œillet de Liban, l'*amaryllis* des montagnes, le lis blanc et le lis oranger, mêlent l'éclat de leurs couleurs au vert des pruniers rampans (2). Les neiges même sont bordées du beau *xeranthemum frigidum*. Cette grande chaîne de Syrie offre peu de variété dans ses roches; la masse consiste en pierre calcaire grise; dans les vallées, l'argile schisteuse, le trapp et le grès carié se montrent au jour. On rencontre des poudingues, et très-fréquemment des *conglomérats* calcaires. Un morceau d'ambre jaune a été trouvé au milieu d'une roche calcaire très-dure. Le nitre y abonde; l'alun et le vitriol sont un peu moins fréquens; le seul minéral est le fer (3). Les profonds ravins de ces montagnes sont sillonnés d'un grand nombre d'eaux courantes qui jaillissent de tous côtés avec une extrême abondance (4). Les

(1) *Burchard*, Descriptio Terræ Sanctæ, in fine. (2) *Prunus prostata*, L. (3) *Seetzen*, Correspondance de Zach, XIII, 551. (4) *Korte*, Voyage en Palestine, p. 456 (en allem.)

neiges en couvrent perpétuellement les vallons les plus élevés. Arvieux et Pococke les ont vues au mois de juin ; Rauwolf et Korte en août, le Père Queux et *Philippus à Sancta Trinitate* au mois d'octobre (1) ; mais il ne paraît pas certain qu'il y ait des sommets qui portent une calotte de neige. L'eau, la fraîcheur, la bonté du terrain dans les vallées, entretiennent ici une éternelle verdure ; mais que seraient ces dons de la nature, si la liberté ne protégeait pas les travaux des habitans ? C'est à une industrie plus libre que celle des autres Syriens, que les montagnes du Liban doivent ces murs qui, s'élevant en terrasses, soutiennent les terres fertiles, ces vignobles plantés avec art, ces champs de blés soigneusement labourés, ces bosquets de cotonniers, d'oliviers et de mûriers, qui, semés de toutes parts parmi ses rochers escarpés, rappellent la puissance de l'homme (2). La vigne produit ici des grappes énormes, et dont chaque raisin a la grosseur d'une prune. Les chèvres et les écureuils, les perdrix et les tourterelles paraissent les races animales les plus nombreuses ; les uns et les autres tombent souvent sous la serre de l'aigle et sous la griffe de la panthère, qu'on nomme ici tigre (3).

Fertilité, productions.

Dans ces asiles inaccessibles aux armes, mais non pas malheureusement aux intrigues des pachas turcs, vivent deux peuplades qui diffèrent de religion et de mœurs, mais qui se ressemblent par leur penchant pour l'indépendance, les *Maronites* et les *Druses*.

Pays des Maronites. Kesraouan.

Le pays des premiers s'appelle le *Kesraouan*, d'où les historiens des croisades ont fait *Castravan* ; il s'étend du fleuve *Kebir* à celui de *Kelb*. Les Maronites, au nombre d'environ 120,000, vivent dans des villages et des hameaux. Le couvent *Kanobin*, où réside leur patriarche, peut être considéré comme leur chef-lieu. Ils [illegible]

(1) Voyez la discussion de leurs témoignages, chez *Büsching*, p. 2[illegible] *sqq.* (2) *Dandini*, Voyage du mont Liban, traduction franç., p. 76-80. (3) *Schulze*, dans *Paulus*, Collect. des Voyages, VII, 202.

leurs blés, leurs vins, leurs cotons par Tripoli et Djebile. Divisés en peuple et en *cheicks* ou notables, tous cultivent la terre de leurs propres mains; tous vivent frugalement au sein de leur chaste famille, et sous un toit rustique où le voyageur chrétien trouve toujours une réception hospitalière.

Le son des cloches et la pompe des processions attestent la liberté dont jouit ici le culte des chrétiens. Deux cents monastères observent rigoureusement la règle de Saint-Antoine. Un grand nombre d'ermites demeurent dans les antres et les cavernes (1). Quoique réunis à l'Eglise romaine, et ayant renoncé à l'hérésie de *Maron* leur fondateur, les Maronites maintiennent l'antique institution du mariage des prêtres. Il règne ici une ferveur de dévotion qui rappelle les siècles de l'Eglise primitive. Une superstition touchante a consacré une forêt de cèdres qu'on prétend avoir fourni des matériaux au temple de Salomon. Il ne reste qu'une vingtaine de gros cèdres, et cette race antique semble s'éteindre (2). Tous les ans, au jour de la Transfiguration, les Grecs, les Arméniens et les Maronites célèbrent une messe sur un autel de pierres brutes élevé au pied de ces arbres vénérables (3). Culte chrétien.

Les *Druses*, au nombre de 120,000, habitent au sud des Maronites. Leur contrée est divisée en plusieurs quartiers qui diffèrent par le sol et les productions. Le *Matné*, qui est au nord, renferme, au sein de ses rochers, de riches mines de fer. Le *Gaub*, qui vient ensuite, nourrit de belles forêts de sapins. Le *Sahel* ou le pays plat, voisin de la mer, produit des mûriers et des vignes. Le *Chouf*, canton central, donne les meilleures soies. Le *Tesah*, ou Pays des Druses.

(1) *Dandini*, Voyage au mont Liban, *passim*. (2) Vingt-huit selon *Belon*, 1553; vingt-quatre selon *Rauwolf*, 1575; vingt-trois selon *Gudini*, 1580; vingt-deux selon *Roger*, 1632, et *Boulaye-le-Gouz*, 1650; vingt-trois selon *Thévenot*, *Arvieux*, etc., 1660; vingt selon *la Roque*, 1688; douze selon *Maundrell*, 1696; douze selon le *P. Queux*, en 1721; dix-huit selon *Korte*, en 1738; et vingt selon *Schulz*, en 1755. (3) *Korte*, p. 21. *Dandini*, p. 75.

le district des pommes, est au midi. Le *Chagif* a les meilleurs tabacs; enfin, on désigne sous le nom de *Djoura* la région la plus élevée et la plus froide, où, dans l'été, les pasteurs se retirent avec leurs troupeaux (1). *Deir-el-Kamar*, c'est-à-dire la *maison de la lune*, gros bourg mal bâti dans le canton de *Chouf*, est la résidence de l'émir ou prince des Druses. C'est la religion qui élève une barrière entre cette peuplade et les autres Syriens. Longtems ignorée en Europe, concentrée parmi les *Okals* ou docteurs des Druses, elle est à présent connue par la publication de plusieurs livres dogmatiques écrits en arabe, mais d'un style très-obscur (2). Les Druses croient à un seul Dieu qui s'est montré pour la dernière fois sous une figure humaine dans la personne de *Hakem*, khalife d'Egypte, en 1030. Persuadés que toutes les autres croyances viendront se fondre dans celle qu'ils professent, ils les regardent toutes avec une indifférence égale; cependant les chrétiens ont cru voir qu'ils méprisaient particulièrement le mahométisme. D'autres doctrines, qui respirent la plus haute antiquité, se mêlent à ce système de déisme; telles sont la croyance en la métempsycose et l'adoration d'un veau (3). Ces traces d'anciennes religions des Samaritains et de quelques sectes juives, autorisent bien la judicieuse conjecture d'après laquelle la société politique des Druses serait antérieure à l'époque du khalife Hakem et de son prophète Hamzah. Cette conjecture prend le caractère d'une grande vraisemblance lorsqu'on rapproche les passages où les Hébreux parlent d'une nation d'*Itur's* (4), ceux où les Grecs et les Romains peignent la valeur indomtable des *Ituræi*, maîtres du Liban depuis

Religion des Druses.

Origine des Druses.

(1) *Volney*, Voyage en Syrie, II, 173.

(2) *Adler*, Musæum Kuficum Borgianum (Rome, 1782). *Eichhorn*, dans son *Répertoire de Littérature biblique et orientale*, VII, art. 4. *Adler*, Mem., *ibid.*, XV, art. 8. *Bruns*, Dissertat. XVII, t. 2. *Paulus*, dans ses *Memorabilia*, I, art. 8 et 9. *Venture*, dans les *Annales des Voyages*, IV, 325 *sqq.* (3) *Mariti*, Istoria de Facardini (Livourne 1787), p. 39 de la trad. allem. *Niebuhr*, Voyage, II, p. 428. (4) *Paralip.* I, cap. 1, v. 3; cap. 5, v. 19, *Josephe*, Antiq. judaïc., XIII, 19.

Beryte jusqu'à Damas (1), et le témoignage d'un voyageur moderne, selon lequel le vrai nom de Druses serait *Durzi* ou *Turzi* (2). On est tenté de penser que les anciens *Ituræi*, *Iturs*, ou *Turzi* se sont toujours maintenus dans une sorte d'indépendance au milieu des révolutions qu'a éprouvées la Syrie, et que la doctrine d'Hakem n'a fait que prêter une nouvelle énergie à une association déjà formée. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse sur l'origine des Druses, cette nation peu nombreuse représente seule, en Turquie, la dignité de la nature humaine. Républicains par l'austérité de leurs mœurs, toujours redoutés comme rebelles, ou respectés comme vassaux libres par les pachas voisins, ils obéissent pourtant à un prince héréditaire. Plusieurs familles jouissent des honneurs particuliers; mais une noble simplicité les rapproche tous dans la vie sociale. Invincibles dans leurs montagnes, ils ignorent l'art de combattre en plaine; leur fidélité égale leur courage : jamais ils ne trahissent l'infortuné qui vient implorer leur protection; mais ils vengent le sang par le sang, et on a vu les *fedariés*, ou satellites de leurs émirs, semblables aux anciens Assassins, frapper les ennemis de leurs maîtres au milieu des cités populeuses (3). La jalousie des Druses est poussée très-loin. Un voile sévère dérobe à tout regard profane les charmes de leurs femmes, qu'on dit très-belles et animées des sentimens exaltés des Lacédémoniennes. Le mari entend avec peine le bien qu'on lui dit de sa femme, et un éloge un peu vif de la part d'un étranger expose la vie d'une Drusienne (4). L'agriculture et la politique forment le sujet des conversations des Druses rassemblés devant leurs cabanes; les enfans mêmes écoutent en silence le rustique sénat, et, ignorant l'art de lire, se livrent avec joie aux exercices guerriers.

Mœurs et gouvernement.

Motoualis, nommés pour la première fois par Ar-

(1) *Plin.*, V, 23. *Strab.*, XVI, p. 1093-1096. Almelov. *Cic.*, Philipp., I, 8-44. *Dion Cass.*, XXXIX, 5-59. *Appian.*, Bell. civ., V, 10. (2) *Niebuhr*, Voyage, II, p. 436. en allem. (3) *Venture*, Annal. des Voyages, IV, 345. (4) *Niebuhr*, II, 359-435. *Arvieux*, I, cap. 6.

Les Métoualis. vieux (1), occupent la grande vallée qui sépare les deux chaînes principales du Liban, et dont les modernes aiment à désigner la plus orientale sous le nom d'Anti-Liban. Ce sont d'anciens Syriens qui ont embrassé la doctrine des Schiites mahométans; ils adorent le khalife *Ali* presque à l'égal de la Divinité. Gouvernés comme les Druses, leurs rivaux constans, par des cheiks et des émirs, ils se sont fait redouter des Turcs : leur cavalerie passait pour invincible; mais la discorde les a singulièrement affaiblis. Dans leur pays se trouve *Balbec*, ville de 5000 âmes, qui est

Ruines d'Héliopolis. comme ensevelie dans les ruines imposantes de l'ancienne *Héliopolis*. Le portique du temple du Soleil, quoique défiguré par deux tours turques, est d'une beauté inexprimable. On a tiré d'une carrière voisine la pierre qui a servi à construire le temple. Il reste encore attaché, au fond de cette carrière, une pierre qui a soixante-dix pieds de longueur, quatorze de largeur, et quatorze pieds cinq pouces d'épaisseur. Qu'on juge de la grandeur des édifices auxquels on employait des blocs semblables!

Ville de Damas. Au pied oriental du Liban, de nombreux ruisseaux arrosent la fertile prairie où s'élève l'antique *Damas*, le *Damascus* des Romains, et le *Demeschk* ou *Cham-el-Demeschy* des Orientaux. Cette ville était célèbre par sa manufacture de sabres, fabriqués, à ce qu'il paraît, avec des bandes minces et alternatives d'acier et de fer; ce qui les rendait si flexibles, qu'ils se pliaient jusqu'à la poignée, et qu'ils pouvaient cependant couper les corps les plus durs. Le secret de cette fabrication est aujourd'hui perdu. Tamerlan emmena les ouvriers en Perse; pourtant on fabrique encore des sabres, mais moins bons. D'autres manufactures produisent d'excellent savon et des étoffes mêlées de coton et de soie; les ouvrages d'ébénisterie en bois précieux, ornés d'ivoire et de nacre de perle, ont excité l'admiration des Européens (2).

(1) Nonobstant *Volney*, II, 79. (2) *Schulze*, Voyage, etc., dans *Paulus*, Collection des Voyages dans l'Orient, VII, 174.

merce et le passage des caravanes pour la Mecque animent cette ville ; la grande rue qui la traverse offre deux rangs de boutiques où les richesses de l'Inde brillent à côté de celles de l'Europe (1). La population peut aller à 100,000 âmes. Les maisons particulières de Damas, d'un aspect simple au-dehors, offrent dans l'intérieur tout l'éclat et tous les agrémens d'un luxe raffiné ; on y marche sur le marbre ; on voit briller de toutes parts l'albâtre et la dorure ; chaque grande maison possède un ou plusieurs jets d'eau qui jouent dans de magnifiques bassins (2). La moindre maison a trois conduits d'eau, l'un pour la cuisine, l'autre pour le jardin, le troisième pour nettoyer les immondices. Les mosquées, les églises, les cafés de Damas répondent à cette magnificence ; le *Chan-Verdy*, ou café aux rosiers, est regardé comme une des curiosités du Levant. Les environs de la ville, arrosés par le *Barrady* et d'autres petites rivières, présentent en toutes saisons une verdure agréable et une longue série de jardins et de maisons de campagne. La vallée de Damas ou le *Gutha*, est, selon Abulfeda, le premier des quatre paradis terrestres (3). Faut-il que partout les lieux les plus charmans soient habités par des méchans? Les Damasquins sont accusés de fanatisme par les chrétiens, et de perfidie par les musulmans. Trois proverbes arabes peignent le caractère des habitans de trois grandes villes voisines de l'Arabie : *Schami schoumi*, les Damasquins sont traîtres ; *Halebi tchelebi*, les Alepins sont petits-maîtres ; *Masery harami*, les habitans du grand Caire sont vindicatifs (4). Mais un voyageur récent, M. *Seetzen*, contredit ces idées reçues, en tant qu'elles regardent les Damasquins.

Luxe des Damasquins.

Environs de Damas.

Caractère des habitans.

Il nous reste à considérer l'ancienne *Palestine*, avec les petites provinces qui le plus souvent en ont fait partie. Au sud de Damas s'étendent les contrées nommées

Description de la Palestine.

(1) Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus, VI, 137 *sqq.* (2) *Maundrell*, Journey from Aleppo to Jerusalem, p. 125 (édition 6e). *Schultze*, dans la Collection de *Paulus*, VII, 177 *sqq.* (3) *Abulfeda*, Tab. Syriæ, p. 100. (4) *Schultze*, dans *Paulus*, p. 170.

Auranitis et *Gaulonitis* par les anciens, aujourd'hui *Hauran* et *Chaulân*, contrées formées presque en entier par une vaste et superbe plaine, qui a pour limites, au nord, l'Hermon des anciens, aujourd'hui *Dgibel-el-Schech*; au sud-ouest, *Dgibel Edgehlun*; et à l'est, *Dgibel Hauran*. Toutes ces contrées ne renferment pas une seule rivière qui conserve de l'eau pendant l'été; il n'y a que des torrens ou *ouadi*. La plupart des villages ont chacun leur étang, qu'ils laissent remplir par un *ouadi* pendant la saison de la pluie. Dans toute la Syrie, il n'y a pas de contrée plus renommée pour la culture du froment que le *Hauran*. Quand le vent remue les blés, la plaine immense présente l'aspect d'une mer ondoyante. On trouve dans cette plaine des tertres épars, dont chacun porte un village habité ou désert. Tous ces tertres, toutes les pierres roulées qu'on trouve dans les champs, toutes les pierres de bâtisse et la montagne entière de Hauran, consistent uniquement en basalte; toutes les maisons sont construites en basalte, ce qui leur donne un aspect sombre; même les battans des portes sont de cette substance (1). L'ancienne *Bostra*, capitale de l'Arabie romaine dans le troisième siècle, conserve encore son nom, mais elle est en ruines.

Pays de Chaulân et de Hauran.

Basaltes

Le district *Bothin*, l'ancienne *Batanéa*, ne renferme que des montagnes calcaires; on y voit de vastes cavernes creusées dans le roc, et où des familles de bergers arabes vivent à la manière des anciens Troglodytes; le troupeau des chèvres vient spontanément offrir ses mamelles pleines de lait, et un énorme tronc d'arbre allumé chasse à la fois le froid et les ténèbres. C'est ici qu'un voyageur moderne a découvert les magnifiques ruines de *Gerasa*, aujourd'hui *Dgerrasch*, où des temples, des amphithéâtres et plusieurs centaines de colonnes, encore debout, attestent la puissance romaine (2). Cette découverte confirme l'opinion de Mannert, qui a fixé l'emplacement de Gerasa beau-

Le Bothin.

Troglodytes.

Ruines de Gerasa.

(1) *Seetzen*, Annales des Voyages, I, p. 398, première édition (4to, édit. 2e). (2) *Seetzen*, Correspondance de M. Zach, XVIII, 425.

coup plus au midi que ne le veut d'Anville. Le mont *Edgeloun*, l'ancien *Gilead*, nourrit des chênes à noix de galle. Les habitans de la ville de *Es-Szalth*, chef-lieu de la contrée *El-Belka*, l'ancienne *Peræa*, n'obéissent à personne; leur territoire présente, sur ses nombreuses terrasses, un mélange de vignes, d'oliviers et de grenadiers. *Karrak-Moab*, chef-lieu d'un canton qui répond à l'ancienne *Moabitis*, doit être distingué d'un autre *Karrak* dans l'Arabie Pétrée. Telles sont les contrées à l'orient du Jourdain. Canton d'El-Belka.

Cette rivière, dans la partie supérieure de son cours, sépare du pays de Dchaulan la fertile et pittoresque *Galilée*, qui forme aujourd'hui le district de *Safad* ou *Saphet*. La ville de ce nom est, dit-on, l'ancienne *Bethulia* qu'assiégea Holoferne; elle occupe une montagne au pied de laquelle s'étendent de toutes parts des bosquets de myrtes (1). *Tabarya*, mauvais bourg, remplace la grande ville de *Tiberias*, qui donna son nom au lac voisin, appelé aussi le lac *Genezareth* ou la *mer de Galilée*. Des dattiers, des orangers, des indigotiers couronnent ce pittoresque bassin; mais aucune barque de pêcheur ne poursuit les milliers de poissons qui s'y jouent (2). *Nazareth*, où naquit Jésus-Christ, est un bourg médiocre. A deux lieues au sud de Nazareth, s'élève, au-dessus de la plaine d'Esdrelon, une pyramide de verdure; les oliviers et les sycomores en couronnent le sommet, où s'étend une plaine couverte de blé sauvage; c'est le mont *Thabor*, l'*Atabyrion* des anciens. Du haut de ce mont, où une tradition vénérable place la scène de la transfiguration de Jésus-Christ, la vue plonge sur le Jourdain, le lac de Tibérias et la Méditerranée (3). La Galilée serait un paradis si elle était habitée par un peuple industrieux; on y voit des ceps de vigne qui ont un à deux pieds de diamètre, et qui forment La Galilée. Lac Genezareth. Mont Thabor.

(1) *Schulz*, dans la collection de *Paulus*, VII, 60. (2) *Seetzen*, *Ibid.*, 340. (3) *Maundrell*, a Journey, etc., p. 115. *Nau*, *De la Valle*, etc., etc.

avec leurs branches de vastes salles de verdure ; une seule grappe de raisin longue de deux à trois pieds suffit, avec de l'eau et du pain, au souper d'une famille entière (1). Les plaines d'Esdrelon et tous les autres cantons de pâturages sont occupés par des tribus arabes ; autour de leurs tentes brunâtres, les agneaux et les moutons bondissent en cadence au son du chalumeau qui, à l'entrée de la nuit, les rappelle (2).

La Samarie.

L'ancienne Samarie comprend les districts d'*Areta* et de *Naplouse*. Dans le premier on trouve, au nord de la forêt de chênes nommée anciennement *Saronas*, les restes de *Césarée*, et, sur le golfe de Saint-Jean d'Acre, le bourg de *Haïffa* ou *Caïffa*, où il y a un bon mouillage. Au sud-ouest de ce golfe, s'étend la chaîne de montagnes dont le promontoire est spécialement connu sous le nom de *Carmel*, nom fameux dans les annales de la religion ; là, dit-on, le prophète Elie prouva par des miracles sa mission divine ; là, des milliers de religieux chrétiens vivaient dans des grottes taillées dans le roc ; alors toute la montagne était couverte de chapelles et de jardins : aujourd'hui, l'on n'en voit que les ruines éparses au milieu de forêts de chênes et d'oliviers dont la verdure est interrompue par la blancheur des rochers calcaires (3). Un air vif et pur embaume les hauteurs du Carmel, tandis que dans l'intérieur de la Galilée et de la Samarie, l'atmosphère est quelquefois obscurcie par des brouillards secs (4).

Mont Carmel.

La ville de *Naplouse*, l'ancienne Néapolis du siècle d'Hérode, mais plus connue sous son nom primitif de *Sichem*, renferme, dans des maisons de peu d'apparence, une population considérable pour ce pays désert. Les Samaritains, nommés en arabe *Semri*, adorent encore Jehovah sur les verdoyantes hauteurs de *Garizim* (5). Ils ont oublié leur idiome, qui était un dialecte de l'hébreu

Les Samaritains.

(1) *Schulze*, dans la Collection de *Paulus*, VII, 102. (2) *Id.*, ibid., p. 68. (3) *Philippus à Sancta Trinitate*, Itiner. (4) *Schulze*, dans la Collection de *Paulus*, VII, 55. (5) *Maundrell*, a Journey, &c.

A deux lieues plus au nord, des vergers couvrent les ruines de *Samaria;* le pays produit en abondance du blé, des soies et des olives (1).

La *Judée* proprement dite comprend aujourd'hui le district de *Gaza* ou l'ancien pays des Philistins, celui de *Khalil* ou *Hébron*, et celui d'*El-Kods* ou de Jérusalem. Dans le premier, on remarque, outre le chef-lieu du même nom, le célèbre port de *Jaffa*, qu'on devrait écrire *Iafa*, et qui répond à l'ancienne Joppe. Tour à tour fortifiée et et démantelée, dévastée et rebâtie, cette ville change continuellement de face dans les relations des voyageurs. C'est ici que débarquent les pèlerins de Jérusalem ; si la Judée était cultivée, les exportations de cotons de ce port seraient considérables. La Judée proprement dite.

Le sol, composé d'un terreau sablonneux, s'élève de Jaffa vers les montagnes de la Judée, en formant quatre terrasses (2). Les bords de la mer se couronnent de lentisques, de palmiers et de nopals; plus haut, les vignes, les oliviers, les sycomores répondent au soin du jardinier; les bosquets naturels se composent de chênes verts, de cyprès, d'andrachne et de térébinthes; la terre se couvre de romarins, de cistes et de tubéreuses. *Pierre Belon* compare la végétation de ces montagnes à celle de l'Ida en Crète (3). D'autres voyageurs ont dîné à l'ombre d'un citronnier de la grandeur d'un de nos forts chênes; ils ont vu des sycomores qui ombrageaient trente personnes avec leurs chevaux (4). Le vin de *Saint-Jean*, près Bethléhem, est délicieux. Les oliviers sauvages, près Jéricho, donnent de très-grands fruits et une huile très-fine (5). Dans les lieux arrosés, le même champ, après avoir donné des blés au mois de mai, produit des légumes en automne; plusieurs arbres fru- Productions.

(1) *Volney*, II, 278. (2) *De Châteaubriand*, Itinéraire de Jérusalem, II, 129-135, etc. (3) *Pierre Belon*, Observ. de plusieurs singularités, p. 140. *Hasselquist*, Voyage en Palestine, p. 535, 550, 568, etc. (en all.). (4) *Schultens* dans *Paulus*, Collection, VI, 278. VII, 34. (5) *Schulze*, Voyage sur les Voies du Très-Haut, etc., II, 86, 135 (en allem.).

tiers sont continuellement chargés, en même tems, de fleurs et de fruits; les mûriers, plantés en ligne dans les campagnes, sont enlacés de branches de vigne (1). Si, dans les chaleurs, cette végétation semble languir et même s'éteindre, si dans les montagnes elle est en toutes les saisons clair-semée, il ne faut pas s'en prendre uniquement à la nature de tous les climats chauds et secs, mais encore à l'état de barbarie où sont plongés les habitans actuels. On aperçoit encore les restes des murs par lesquels les anciens habitans soutenaient les terres, les débris des citernes où ils recueillaient les eaux de pluie, et les traces des canaux par lesquels ces eaux se distribuaient dans les campagnes. Quels prodiges de fertilité ces soins n'ont-ils pas dû produire sous un soleil ardent où il ne faut qu'un peu d'eau pour vivifier les germes des végétaux! Les rapports des anciens sur la fertilité de la Judée, recueillis par l'abbé Guénée, ne présentent donc aucune contradiction avec l'état présent des choses. « C'est pré- » cisément, dit Belon, le cas des îles de l'Archipel; » l'espace où à présent on voit languir une centaine d'in- » dividus, en nourrissait autrefois des milliers. » Moïse a pu dire que dans le Canaan il coulait du lait et du miel; les troupeaux des Arabes y trouvent encore des pâturages très-succulens, et les abeilles sauvages ramassent dans le creux des rochers un miel parfumé qu'on voit quelquefois en découler. D'un autre côté, les anciens, et surtout les Hébreux, n'ont pas négligé de remarquer l'aridité de la chaîne centrale de la Judée et des déserts qui s'étendent à l'est de ces montagnes vers la mer Morte. Des pierres, du sable, des cendres, quelques arbustes épineux, voilà ce que les anciens et les modernes y ont vu. Belon avait déjà remarqué ce contraste entre les deux versans de la chaîne de Judée.

Ancienne fertilité.

Montagnes.

« En s'approchant du centre de la Judée, dit un écri-

(1) *Korte*, Voyage en Palestine, p. 187, (en allem.); *Volney*, passim.

» sain célèbre, les flancs des monts s'élargissent et
» prennent à la fois un air plus grand et plus stérile ;
» peu à peu la végétation se retire et meurt, les mousses
» même disparaissent, une teinte rouge et ardente succède
» à la pâleur des rochers..... Au centre de ces montagnes
» se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des
» sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'en-
» tr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre
» de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie.
» Au milieu de ce paysage de pierres, dans l'enceinte
» d'un mur, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès
» épars, des buissons d'aloès et de nopal, quelques ma-
» sures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recou-
» vrent cet amas de ruines : c'est la triste *Jérusalem* (1). »

Ville de Jerusalem.

Cette admirable peinture de la ville sainte, dans le troisième siècle, lui convient encore à peu de chose près. Quoique peuplée de 20 à 30,000 habitans, selon les estimations incertaines des voyageurs, cette ville ne présente à la vue que de tristes masures qui ressemblent plutôt à des prisons qu'à des habitations ; cependant l'intérieur est plus élégant et plus riche que ne l'annoncent les dehors. Trois couvens appartenant aux Latins, aux Grecs et aux Arméniens, ressemblent à des châteaux forts. La mosquée élevée sur l'emplacement du temple de Salomon domine avec éclat une belle place ; mais les chrétiens n'ont pas la permission d'en approcher, encore moins celle d'y entrer. L'église du *Saint-Sépulcre* enfermait dans son enceinte magnifique, mais irrégulière, la place où fut élevée la croix de Jésus-Christ, et la grotte où son enveloppe visible fut déposée. Une garde turque lève des droits d'entrée sur le pieux pèlerin qui visite les endroits mémorables où le premier fondateur du christianisme confirma par sa mort sa mission divine. Tel est néanmoins l'empire de la vérité ; le mahométan même, s'arrêtant avec respect devant

Le Saint-Sépulcre.

(1) *De Châteaubriand*, les Martyrs, ou le Triomphe de la Religion chrétienne, liv. 17, vol. III, p. 99. Troisième édition.

ces lieux, s'écrie : Ici mourut un ami de l'humanité, un martyr de la vertu ! Un incendie vient de réduire en un monceau de ruines ce sanctuaire commun des nations chrétiennes ; le cénotaphe qui couvre l'entrée du tombeau a résisté, comme par un miracle, à la chute de la coupole enflammée.

Révolution historique de Jérusalem.

Peu de villes ont éprouvé autant de révolutions que Jérusalem. Capitale du puissant royaume de David et de Salomon, elle vit l'or d'Ophir et les cèdres du Liban orner ses temples. Dévastée par les Babyloniens, elle renaquit plus belle sous les Machabée et les Hérode ; l'architecture grecque s'y introduisit, comme le démontrent les *sépulcres royaux*, au nord de la ville (1). Elle comptait alors plusieurs centaines de milliers d'habitans ; mais une vengeance céleste l'attendit, et dans l'an 70, Titus la détruisit de fond en comble. Adrien bâtit à sa place la ville d'*Ælia Capitolina ;* mais, depuis Constantin, le nom de Jérusalem fut rétabli par l'usage. Hélène, mère de cet empereur, orna la ville sainte de plusieurs monumens. Dans le septième siècle, elle tomba au pouvoir des Persans et des Arabes ; ceux-ci l'appelèrent *El-Kods*, la sainte, et quelquefois *El-Chérif*, la noble. Les chevaliers de l'Europe chrétienne surent la délivrer des mains des Infidèles, en l'an 1098 ; le trône des Godefroi et de Balduin jeta un éclat momentané que les discordes éclipsèrent. En 1187, Saladin replanta le croissant sur les cimes de Sion. Depuis cette époque, conquise tour à tour par les sultans de Damas, de Bagdad et d'Egypte, elle changea pour la dix-septième fois de maître, en devenant, en l'an 1517, une ville turque.

Bethléem.

Bethléhem, où naquit Jésus-Christ, est un gros village habité par des chrétiens et des musulmans qui s'accordent dans leur penchant à la révolte. La crèche où naquit le Sauveur du Monde est recouverte d'une église magnifique, ornée par les dons pieux de toute l'Europe.

(1) *De Châteaubriand*, Itinéraire, II, 351-362.

Nous n'irons point, en nous livrant à une critique minutieuse, discuter l'authenticité de ces traditions antiques, d'après lesquelles on indique les lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ ; ces traditions peuvent offrir du vague, mais contiennent aussi du vrai. Nous dirons toutefois que la ville de *Hébron*, nommée en arabe *Khalil* ; se vante à tort de posséder le tombeau d'Abraham, vénéré des musulmans comme des chrétiens ; ce qui est plus certain, c'est que Hébron, situé au sud de Jérusalem, dans une contrée moins aride, compte 1000 à 1200 habitans, produit de belles verreries, et exporte une grande quantité de *dibsé*, espèce de sucre de raisin (1). Au nord-est de Jérusalem, dans la grande et fertile plaine nommée *El-Gor*, et qu'arrose le Jourdain, on visite le village de *Rihha*, l'ancienne *Jéricho*, que Moïse appelle la cité des palmiers : elle mérite ce nom ; mais les plantations d'*opobalsamum*, ou baumier de la Mecque, ont disparu, et les environs de cette ville ne se couronnent plus de ces fleurs que, par une erreur superstitieuse, on a nommées *roses de Jéricho*. Hébron. Jéricho.

A l'orient de la Judée, deux âpres et arides chaînes de montagnes enferment, entre leurs murailles noirâtres, un long bassin creusé dans des terres argileuses, mêlées de couches de bitume et de sel-gemme. Les eaux de la *mer Morte*, qui recouvrent cet enfoncement, imprégnées de sel, se chargent encore d'acide marin et d'acide sulfurique ; ces deux tiennent en dissolution une quantité de sulfate de chaux et de muriate de chaux, de magnésie et de soude, égale au quart de leur poids (2). L'asphalte, ou bitume de Judée, s'élève, de tems à autre, du fond du lac, flotte sur sa surface et est recueilli sur ses rivages ; autrefois on allait, en nacelle ou en radeau, le chercher au milieu du lac ; aucun voyageur n'a pensé à y naviguer, ce qui pourtant serait le meilleur moyen de l'explorer. D'après la plupart des témoi- Mer Morte ou lac Asphaltite.

(1) Léon, Voyage en Barbarie, Palestine, etc. (2) *Gordon*, Bibliothèque Britannique.

gnages, il ne vit dans ce lac ni poissons ni coquillages; une vapeur mal saine s'en élève quelquefois, et ses rives affreusement stériles, ne retentissent des chants d'aucun oiseau.

Révolutions physiques de ces lieux.

Il paraît que le bassin de la mer Morte était jadis une vallée fertile, en partie suspendue au-dessus d'un amas d'eaux souterraines, en partie composée de couches de bitume: le feu du ciel alluma ces matières combustibles; les terres fertiles s'écroulèrent dans l'abîme souterrain; les villes de *Sodome*, de *Gomorre* et autres, construites peut-être en pierres bitumineuses, devinrent également la proie de ce vaste incendie. C'est ainsi que la Géographie-Physique aime à concevoir les révolutions dont ces lieux, selon Moïse, ont dû être le théâtre (1).

(1) Annales des Voyages, XIII, Mémoire sur la mer Morte, d'après *Busching*.

TABLEAU *des Divisions de la Syrie, sous les Romains, dans les trois premiers siècles.*

GRANDES DIVISIONS.	SOUS-DIVISIONS.	VILLES PRINCIPALES.
SYRIA superior. (*Haute-Syrie*).	*Comagène*.	Samosata.
	Cyrrhestica.	Cyrrhus. Beræa (Alep). Hierapolis.
	Pieria.	Alexandria.
	Seleucis.	Seleucia.
	Antiochène.	Antiochia.
	Casiotis.	Laodicea, ad mare.
	Apamène.	Apamia. Emesa.
	Chalcidice.	Chalcis.
	Chalybonitis (1).	Chalybon. Thapsacus.
	Palmyrène.	Palmyra.
CŒLE-SYRIA.	Aucune.	Damascus. Heliopolis.
PHÆNICE. (*Phénicie*).	Aucune.	Aradus. Tripolis. Berytus. Sidon. Tyrus. Ptolémaïs.
PALÆSTINA.	*Galilæa*.	
	Galilæa superior.	Cæsarea Philippi, v. Paneas.
	—— inferior.	Tiberias. Nazareth.
	Samaria.	Samaria. Neapolis, v. Sichem. Cæsarea.
	Judæa.	
	Judæa propria.	Hierosolyma, v. Jérusalem. Jericho. Joppe.
	Pentapolis s. Palæstina propria.	Gaza. Asdod, v. Azotus.
	Idumæa.	Hébron.
	Batanæa.	
	Trachonitis.	
	Gaulonitis.	(C'est le *Dchaulan* actuel.)
	Auranitis.	(C'est le *Botthin* actuel.)
	Panitis.	*Bostra*.
	Ituræa.	.....
	Decapolis.	Gerasa. Gadara.
	Perræa propria.	Pella. Amathus.
	Ammonitis.	Philadelphia.
	Moabitis.	.....

(1) Quelques savans regardent la *Chalybonitis* comme une petite sous-division de la Cyrrhestica. *Chalybon*, disent-ils, est notre *Alep*, *Haleb* ou *Chalep*, nommée aussi Berrhœa. Mais Ptolémée distingue Berrhœa de Chalybon.

TABLEAU COMPARATIF *des Divisions de la Palestine* ou *du* Canaan, *d'après les douze Tribus.*

ANCIENNES DIVISIONS DES CANAANITES.	DIVISIONS JUDAÏQUES.	DIVISIONS ROMAINES.
Sidoniens.	Tribu d'*Ascher*. Dans le Liban	*Haute-Galilée.*
Tribus inconnues.	Tribu de *Naphtali*. Au nord-ouest du lac Génézareth.	
Phérésites.	Tribu de *Sébulon*. A l'ouest du même lac.	*Basse-Galilée.*
Idem.	Tribu d'*Isaschar*. Vallée d'Esdrelon. Mont Thabor.	
Hévites.	Demi-Tribu de *Manassé*. Mêlée avec la suivante. (Dora et Cæsarea).	*Samaria.*
Idem.	Tribu d'*Ephraïm*. Sichem. Samaria. Le canton Saronas.	
Jébuséens.	Tribu de *Benjamin*. Entre Ephraïm et Juda. Jéricho. Jérusalem.	*Judæa.*
Héthites, *Amorites*.	Tribu de *Juda*. Hébron. La Judée propre.	
Philistins. (Pentapolis s. Palæstina propria).	Tribu de *Siméon*. Au sud-ouest de Juda.	
	Tribu de *Dan*. Joppe, etc.	
Moabites.	Tribu de *Ruben*. La Pérée propre, méridionale. Hesbon.	*Peræa.*
Ammonites, *Gilead*.	Tribu de *Gad*. La Pérée septentrionale, et une partie de la Décapolis et de l'Ammonitis.	
Basan (royaume de).	Demi-Tribu de *Manasse*. Gaulonitis. Batanæa.	

N. B. Les tribus des Cananites et celles des Israélites ayant long-temps vécu en nomades, les limites de leurs possessions sont très-vagues. *Michaëlis* n'a pas pu achever les recherches commencées par *Reland* et d'*Anville*; personne ne pourra les achever.

Les tribus de *Siméon* et de *Dan* paraissent n'avoir jamais occupé en entier leur héritage: les Philistins les tinrent en respect. La tribu d'*Ascher* fut repoussée par les Tyriens. Les trois tribus de *Ruben*, de *Gad* et de *Manasse* orient. paraissent n'avoir pas pu soumettre tous les Ammonites et Moabites.

TABLEAU *des divisions du* DIOCÈSE D'ORIENT, *établies par Constantin-le-Grand et ses successeurs, et en partie par Trajan.*

PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.	DIVISIONS CORRESPONDANTES.
Arabia (1).....	*Bostra*.....	Batanea. Auranitis.
Palæstina prima (2)..	*Cæsarea* (ad mare)... * Jérusalem.	Samaria. Judæa propria. Pentapolis *ou* pays des Philistins.
Palæstina secunda....	*Scythopolis*..... (Bethsan).	Galilæa. Gaulonitis. Decapolis.
Palæstina tertia ou Salutaris.....	*Petræa*.....	Nabatæa. Arabia Petræa.
Phœnicia prima.....	*Ptolemais*..... * Tyrus.	La côte maritime.
Phœnicia Libanica...	*Heliopolis?*..... * Damascus.	La Cœlesyrie.
Syria.....	*Antiochia*..... * Apamea.	Seleucia. Pieria. Cassiotis Apamène, etc.
Syria Euphratesia....	*Samosata*..... * Hierapolis.	Comagène. Cyrrhestica. Chalcidique.
Syria salutaris.....	*Palmyra*.....	Palmyrène. Chalybonitis.
oena. Mesopota-	Voyez la Mésopotamie	
prima et secun- *Cyprus. Isauria.*	Voyez l'Asie-Mineure.	

(1) Les monnoies trouvées par M. Seetzen à Gérasa, etc., étant du règne des Antonins, il est probable que la division *Arabia* remonte à Trajan ou aux Antonins.
(2) Le savant *Cæsarée* préférée à Jérusalem pour capitale, on est tenté de croire que ces divisions de la Palestine remontent, sinon à Titus, du moins à Adrien.

TABLEAU *des divisions du* ROYAUME DE JÉRUSALEM, *dans le douzième siècle, d'après M. l'abbé* Guérée.

Divisions féodales.

I. Domaines propres du roi.....	*Jérusalem* et son district. *Naplouse*, idem. *Acre*, idem. *Tyr*, idem.
II. Première grande Baronie.....	Comté de *Jaffa*. — d'*Ascalon*. Seigneurie de *Rama*. — de *Mirabel*. — d'*Ybelin*.
III. Deuxième grande Baronie.....	Principauté de *Galilée*.
IV. Troisième grande Baronie.....	Seigneurie de *Sidon*. — de *Césarée*. — de *Bethsan*.
V. Quatrième grande Baronie.....	Seigneurie de *Krak*. (Petra.) — de *Hébron*. — de *Montréal*.
VI. Comté de *Tripoli*.	Principauté dépendante, mais distinguée du royaume de Jérusalem.

Divisions ecclésiastiques.

I. Patriarcat de *Jérusalem*.....	Evêchés de *Bethléhem*. — de *Lydde*. — de *Hébron*.
II. Archevêché de *Krak*.....	Evêché du *Mont Sinaï*.
III. — de *Césarée*.....	Evêché de *Sébaste* (Samaria).
IV. — de *Nazareth*.....	Evêché de *Tibériade*. Prieuré de *Mont-Thabor*.
V. de *Tyr*.....	Evêché de *Béryte*. — de *Sidon*. — de *Panéas*. — de *Ptolémaïs*.

TABLEAU *des grandes Divisions actuelles de la Syrie.*

DIVISIONS.	VILLES.	DIVISIONS CORRESPONDANTES.
Pachalick d'*Alep*...	Alep. Aintab. Bir-Mambedj. Antakié. Skanderoun.....	Comagène. Cyrrhestique. Chalcidique. Séleucie. Antiochène. (de la Haute-Syrie.)
Pachalick de *Tripoli*.	*Tarabolous* (Tripoli). Lataquié. Djebail. .	Casiotis (de la *Haute-Syrie*). Le nord de la Phénicie.
Pachalick de *Seide* (ou d'*Acre*).	*Seide*. *Acre*. *Dair-el-Kamar* (dans le pays des Druses). Saphad.	*Phénicie*. *Cœlesyrie*, dans le sens le plus étroit. Galilée.
Pachalick de *Damas*.	Hamieh (Apamée). Tadmor (Palmyra). *Damas*. Jérusalem. Gaza.....	Apamène et Palmyrène (de la *Haute-Syrie*). Cœlesyrie orientale. Palestine, à l'exception de la Galilée.

TABLEAU *des Divisions actuelles de l'ancienne Palestine, d'après Busching, Volney, etc.*

I. *El-Kods*..... { Jérusalem *ou* El-Kods. Jéricho, etc. Le nord-ouest de la Judée.

II. *El-Khalil*..... Hébron et le midi de la Judée.

III. *Gazza* ou le Palestin..... La côte avec Jaffa. Gaza, etc.

IV. *Ludd*..... Le canton de la ville de Loudd.

bolos ou *Naplouse*..... { La ville de ce nom avec l'ancienne contrée de Samarie.

ta..... { Le mont Carmel, avec une partie de la plaine d'Esdrelon.

Saphad..... { L'ancienne Galilée, nommée aussi *Belâd-el-Bouschra*, c'est-à-dire Pays de l'Evangile.

I. *Belâd Schakyf*..... { L'ancienne Trachonitis, avec le *Belâd-Hauran*, l'Auranitis, etc.

El-Gaur oriental..... { L'ancienne Pérée. Un canton est nommé *Es-Szalth*.

X. *Scharrat*..... { Au sud-est et au sud de la mer Morte, avec *El-Dgebal*, l'ancienne Gébalène.

LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Turquie d'Asie*, QUATRIÈME PARTIE. *Coup d'œil général sur l'Empire Ottoman.*

Nous avons décrit les provinces de la Turquie d'Asie avec tous les soins que méritent des contrées jadis si célèbres, et qui, un jour peut-être, reviendront sous l'influence de la civilisation. Il nous reste à tracer le tableau politique de l'Empire turc, qui s'étend aussi en Europe et en Afrique, mais dont les principales possessions se trouvent en Asie.

Origine des Turcs Ottomans.

Les ténèbres qui enveloppent l'histoire des nations turques ou tartares en général, nous dérobent aussi l'origine de la tribu qui s'est rendue célèbre sous le nom d'*Othmans*, qu'on prononce en arabe *Oschman*. Nous avons déjà vu que des Turcs, gouvernés par des princes de la race Seldjoukide, possédaient dans les dixième, onzième et douzième siècles, un Etat puissant qui, sous le nom de *Sultanat de Konie* ou de *Roum*, embrassait l'Asie-Mineure, avec l'Arménie et la Géorgie. Les Mongols détruisirent ce sultanat vers l'an 1308; et aussitôt on vit paraître à sa place la puissance ottomane. Le savant Deguignes a prouver que ces Ottomans (1) étaient une tribu c nienne, chassée du Chorassem par ces mêmes Mongo qui était venue s'établir dans les monts Taurus, so protection des sultans de Roum, vers l'an 1231. Quoi q en soit, un des chefs de cette tribu, nommé Othman, rendit indépendant vers l'an 1300; et ses successeur échangeant le titre d'*émir* contre celui de *sultan*, suren dans le cours d'un siècle, étendre leur puissance de l'Oro de l'Euphrate aux rives du Danube. Déjà la Thra la

(1) Histoire des Huns, etc., tom. IV, p. 350.

Servie, la Macédoine, la Thessalie, leur obéissaient ; déjà Constantinople était enveloppée par leurs conquêtes, lorsque Tamerlan, en 1402, ayant défait le sultan Bajazeth Ier, l'Empire ottoman sembla s'écrouler. Constantinople respire ; mais Mahomet Ier, aidé du vizir Ibrahim Chan, rétablit les affaires des Turcs. Le grand Amurat II lutte contre Jean Hunyade et Scanderbeg, ennemis dignes de lui ; il punit la perfidie des chrétiens par la défaite de leur grande armée à Varna. Mahomet II se rend maître de Constantinople en 1453 ; de Trébisonde jusqu'en Bosnie, rien ne résiste à ses armes ; il soumet la Crimée ; ses flottes attaquent même l'Italie. Sélim Ier, en 1517, renverse le sultanat des Mamelouks, et subjugue la Syrie avec l'Egypte. Rhodes est enlevée à ses valeureux chevaliers. La Hongrie, déchirée par des guerres civiles, ouvre, en 1529, à Soliman II le chemin de Vienne : mais cette cité impériale devient la borne fatale des progrès du croissant. Cependant Sélim II enleva aux Vénitiens l'île de Chypre ; et la défaite navale des flottes turques près Lépante, en 1571, n'eut aucune conséquence importante. Mais une suite de sultans faibles et des révolutions de sérail, semèrent dès-lors dans l'empire le germe de l'anarchie. Sous Mahomet IV, l'énergie de la nation semble se réveiller ; l'île de Candie est conquise ; Vienne est assiégée une seconde fois en 1683 ; la conquête de Candie semble marquer la supériorité des Turcs sur les Vénitiens ; cependant il n'y avait plus à Constantinople ni Soliman, ni des Amurat. Un siècle se passe en guerres sanglantes et peu décisives : Azof, du côté du nord, prise en 1642, est successivement perdue et reconquise. La Morée, perdue en 1699, rentre peu après sous la domination turque. L'Autriche qui, en 1699 et 1718, avait obtenu de grandes cessions en Servie et en Valaquie, perd ces avantages dans le honteux traité de 1739, qui force les Russes mêmes à rendre les conquêtes qu'ils avaient faites sous la conduite de Munnich. Néanmoins cette guerre même apprit aux Russes et à l'Europe le

Conquêtes des Ottomans.

Prise de Constantinople.

Premier siège de Vienne.

Deuxième siège de Vienne.

secret de la faiblesse ottomane. Bientôt la Russie ose seule lutter contre les Turcs ; elle les écrase par terre et par mer. Romanzow franchit le Danube, la flotte d'Orlow fait le tour de l'Europe ; dans la baie de Tchesmé, les flammes dévorent la marine turque. Le traité de 1774 rend la Crimée et le Kuban indépendans, y livre aux Russes les places militaires les plus importantes, et ouvre à leur pavillon la mer Noire et le canal des Dardanelles. La Porte Ottomane essaya d'éluder ces dures conditions : il n'en résulta que l'occupation de la Crimée par les Russes, en 1783, et cinq ans après, une guerre ouverte avec la Russie et l'Autriche. Grâces à l'inexpérience de Joseph II et du prince Potemkin ; grâces aux audacieux efforts de Gustave III, à l'intervention de la Prusse et de l'Angleterre, cette guerre, qui semblait annoncer l'expulsion des Turcs de l'Europe, se termina par la perte d'Otchakow. Mais la Russie depuis sut profiter habilement des circonstances de la révolution française, pour entraîner les Turcs dans une alliance plus funeste qu'aucune guerre. Un divan faible ou corrompu sacrifia, à l'espoir de la reprise de l'Egypte, l'indépendance de l'Empire entier. Les escadres russes passèrent sous les murs sacrés du sérail : les armées russes s'établirent dans les îles de la Grèce ; c'est le nom de la Russie qu'invoquent et les rebelles de la Servie, et les mécontens de la Valaquie ; de toutes parts la puissance russe cerne et pres Turquie.

Chute de la puissance ottomane.

Frontières de l'Empire ottoman.

En attendant les effets de ces circonstances polit les frontières actuelles de la Turquie nous prése presque de toutes parts, les ravages de la fortun nemie. En Afrique, il ne reste guère aux Turcs qu' suzeraineté précaire. L'Arabe insulte aux limites in taines de la Syrie. Les frontières, du côté de la Pers n'ont pas changé depuis un siècle ; mais le pacha Bagdad et les Kurdes ne montrent guère qu'une obéi sance douteuse. On ne saurait dire où sont les fron tières de la Turquie contre les Russes ; ceux-ci s

dent actuellement jusqu'aux bords du Phase en Asie, et jusqu'aux rives du Danube en Europe. Du côté de l'Autriche, les montagnes de la Transylvanie, et en partie le cours du Danube et de la Save, marquent en quelque sorte une frontière naturelle, rendue inutile par la position de la Dalmatie, aujourd'hui française, qui enveloppe et la Bosnie et la Servie. La Turquie touche encore aux vastes possessions de l'empereur de France par les îles Ioniennes, que protégent les aigles de Napoléon.

Un gouvernement européen, maître de ces vastes contrées, en ferait un des plus beaux empires; il tirerait surtout de grands avantages commerciaux de cette situation qui place les provinces ottomanes au centre des trois anciennes parties du monde, et qui, par la Méditerranée, l'Euphrate et le golfe Persique, leur ouvre les deux Océans du globe. Les Turcs ne veulent pas de dénombremens, ni de levées topographiques; ils ignorent également si leur empire est aussi dépeuplé que plusieurs Européens le représentent, ou si nous nous exagérons, sous ce rapport, leur faiblesse. Les sommes que présentent les tableaux suivans, ne sont que les résultats d'un examen comparatif des relations et des cartes les plus modernes. Avantages de la position. Etendue.

TURQUIE D'EUROPE.

	Lieues carr de 25 au dég. équat.	Myriamètr. carr.
[illegible] (avec la Bessarabie) . . .	3,500 . . .	695
a [illegible]	2,900 . . .	574
et *Bosnie et Dalmatie turque* . .	4,100 . . .	816
[illegible]	3,570 . . .	707
[illegible]ie propre	3,380 . . .	669
[illegible]oine	2,780 . . .	550
[illegible]ie propre	2,190 . . .	433
[illegible]e, Thessalie, Licadie . . .	1,960 . . .	388
[illegible]e	950 . . .	188
[illegible]idie ou Creta	610 . . .	120
[illegible] *les autres îles d'Europe* .	500 . . .	99
TOTAL	26,440	5,237

TURQUIE D'ASIE.

	Lieues carr. de 25 au dég. équat.	Myriamètr. carr.
Anatolie, avec *Karaman* et *Roum*, jusqu'à l'Euphrate	26,300 . . .	5,208
Syrie, sans le désert	6,800 . . .	1,347
Arménie, avec la *Géorgie turque*, etc. .	8,400 . . .	1,665
Diarbekir, *Mésopotamie*, etc.	19,000 . . .	3,763
TOTAL	60,500 . . .	11,983
TOTAL de la Turquie d'Europe .	26,440 . . .	5,237
Égypte	20,000 . . .	3,961
TOTAL de l'Empire ottoman . .	106,940 . . .	21,181

Population. Il serait inutile de vouloir deviner la population d'un Etat où l'on ne connaît aucune espèce de registre ni de recensement régulier. Les écrivains qui ont estimé le nombre des habitans de la Turquie d'Europe à 22 millions, et ceux qui l'ont rabaissé à huit millions (1), donnent également des raisons plausibles de leurs calculs. Pour la Turquie d'Asie, les incertitudes sont encore, je ne dirai pas plus grandes, mais plus généralement avouées. Nous pensons qu'en supposant les habitations aussi éparses que dans les provinces les moins peuplées de l'Espagne, la population totale de la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Afrique pourrait encore s'élever à 25 ou 30 millions, dont environ la moitié habite la Turquie d'Asie. Nous croyons [illegible] donnant à l'Anatolie 5 millions, à l'Arménie 2, au K[illegible] tan 1, aux pachalicks de Bagdad, de Mossoul et d[illegible] bekir 1 et demi, et à la Syrie 1,800,000, ou tout [illegible] 2 millions, on sera sûr de ne pas s'éloigner d'un certa[illegible] gré de probabilité (2).

Une esquisse de l'état moral et politique des Otto[illegible]

(1) *Bruns*, Magasin géograph., I, cah. 1, p. 68-74. Comp. *Lude*[illegible] Relation authentique de l'Empire ottoman. *Eton*, Vue de l'Emp[illegible] ot[illegible] man. *Tott*, Mémoires, etc. (2) *Olivier*, Voyage, IV. *Volne*[illegible] en Syrie, II.

présentera moins d'incertitude et plus d'intérêt. On s'accorde à nous représenter les Turcs comme des hommes grands, bien faits, robustes, d'une physionomie rude, mais souvent noble, ayant le teint légèrement basané, et les cheveux souvent plus bruns que noirs (1). La gravité naturelle de leur maintien est augmentée par l'ampleur des habits, par la coiffure imposante des turbans et par la grandeur des moustaches ; ce dernier ornement leur est sacré comme à toutes les nations asiatiques (2). Rien, dans leur extérieur, ne rappelle cette origine mongole que leurs auteurs nationaux leur attribuent ; ils semblent ne différer des autres nations tartares que par des changemens avantageux qu'on peut attribuer au mélange du sang européen. D'ailleurs la langue des Turcs, d'après l'opinion unanime des savans, offre, dans ses élémens fondamentaux, la plus grande ressemblance avec le tartare. Mais les écrivains turcs ont introduit dans le beau style une foule de mots et de tours tirés de la riche langue arabe, ou de l'idiome élégant des Persans modernes ; ce qui a fait donner à la langue turque le surnom de *Mulemma* ou Cavale-Pie (3). Comme les Turcs sont, de tous les peuples venus de l'Asie centrale, les plus récemment entrés en Europe, et comme d'ailleurs leur gloire et leur puissance ancienne leur ont inspiré beaucoup d'orgueil national, ils conservent encore, et surtout dans les provinces asiatiques, la même croyance religieuse, les mêmes mœurs et les mêmes usages qui les distinguaient il y a trois siècles : constance louable, si elle était éclairée et guidée par une saine politique ! Une nourriture frugale, et surtout composée de végétaux ; l'abstinence, du moins assez générale, du vin ; l'habitude des exercices mâles, tels que l'équitation et le maniement des armes, mais non pas la danse ; une hospitalité grave et prévenante, beaucoup de silence, beaucoup de dévo-

Constitution physique des Turcs.

Langue.

Manière de vivre.

(1) *Busbecq*, *Ludecke*, lady *Montague*, etc. (2) *Tott*, Mémoires, (3) *Adelung*, Mithridates, I, 459 suiv. *Jenisch*, de fatis linguæ orientalis. *Meninski*, Dictionar. Turcicum, etc.

tion extérieure, des habitations simples et tranquilles, des jardins romanesques et solitaires : tels sont les principaux traits qui donnent à la vie des Turcs, et l'on peut ajouter des Orientaux en général, un caractère original et singulier.

Amusemens. L'indolent Turc ne connaît point l'agitation de nos sociétés ; il se repose mollement sur les coussins de son sopha, fume son tabac de Syrie, s'échauffe avec du café de Moka, regarde les danses exécutées par des esclaves ; quelques grains d'opium le transportent dans le troisième ciel, au milieu des beautés immortelles. Mais, dans cette Polygamie. vie terrestre, la polygamie est loin d'offrir à tous les Musulmans cette moisson de voluptés licencieuses dont ce seul mot excite l'idée chez nos jeunes gens. Les femmes turques étant en possession du droit de dépenser beaucoup et de ne rien faire, les hommes peu fortunés se gardent bien de se charger de l'entretien de plus d'une épouse. Quelquefois les personnes aisées du sexe, ou leurs parens, exigent dans le contrat de mariage une renonciation formelle au droit qu'ont les sectateurs de Mahomet d'épouser quatre femmes. La polygamie n'est donc qu'une sorte de luxe chez les riches et les grands. Des esclaves géorgiennes, circassiennes, mais surtout lesHarems. Femmes turques. ghiennes, peuplent leurs *harems*, ou ces appartemens isolés et sacrés à l'enceinte desquels la jalousie orientale a restreint l'empire de la beauté. Hors ces harems, que nous nommons improprement *sérails* (1), les Musulmanes, soit épouses, soit concubines, ne paraissent que couvertes de triples voiles et d'habits qui déroben, même aux yeux les plus pénétrans, et les traits et la taille de ces momies ambulantes. Ce n'est que dans des bains soigneusement fermés, ou au fond de leurs harems, que les femmes se réunissent entre elles et se donnent des fêtes ; c'est là qu'elles se régalent de sorbets, de confitures, de café, et même, dit-on, de tabac ; c'est là

(1) Sérail ou seraï, est un mot persan qui signifie *palais*.

qu'elles étalent leurs robes, leurs dentelles, leurs bijoux, et qu'elles goûtent le plaisir de critiquer leurs maris ou leurs voisines. Elles y font venir des danseuses, qui leur procurent les spectacles les plus lascifs; mais aucune femme honnête ne danse elle-même en Turquie. Les mosquées n'offrent point d'occasions de liberté aux dames turques; Mahomet les a dispensées d'aller aux prières publiques. Malgré tant d'entraves, les belles musulmanes, à ce qu'on prétend, savent se venger en secret d'un époux indifférent ou infidèle; grâces à la médiation discrète des marchandes de modes, la plupart juives ou arméniennes, l'amour franchit quelquefois les triples murs qui entourent le harem d'un redoutable pacha. On a prétendu, peut-être à tort, que des bouquets de fleurs, arrangés d'une manière mystérieuse et emblématique, servent en guise de billets doux, que les belles turques n'entendraient guère, puisque, pour la plupart, elles ne savent pas lire (1). Langage des fleurs.

Plusieurs traits semblent indiquer chez les Turcs un fonds de douceur naturelle. Cet esprit de charité qui empêche les Indiens d'ôter la vie aux animaux, semble également guider les maîtres du Bosphore. Dans les villes turques, les chiens et les chats vivent dans une abondance qu'envieraient nos mendians; des troupes de pigeons se croisent dans l'air, et viennent demander aux barques chargées de grains un tribut qu'on ne leur refuse guère; des oiseaux aquatiques peuplent les bords du canal de Constantinople; leurs nids sont respectés par les enfans mêmes, qui, dans d'autres contrées, les poursuivent avec une ardeur si cruelle. Les Turcs étendent cette bienveillance sur les arbres; un préjugé utile et aimable défend à un propriétaire cupide de priver la ville ou les campagnes d'un ombrage salutaire et agréable. Les riches se font gloire d'embellir les promenades publiques, soit Charité envers les animaux. Promenades publiques.

(1) Lady *Montague*, lettres. Comp. *Hammer*, dans les *Fundgruben des Orients*, N. I., ou dans les *Annales des Voyages*.

par des fontaines, soit par des lieux de repos : deux objets rendus indispensables par la fréquence des ablutions et des prières que la religion mahométane ordonne. Les *khans* ou *karwanserais* sont des auberges publiques où l'on loge, gratis, les voyageurs et les artisans. Enfin, chez des propriétaires turcs, dans les campagnes de la Morée, de l'Anatolie, de Candie, plus d'un voyageur a observé des mœurs pures, du bonheur domestique, et une hospitalité vraiment patriarcale (1).

Karwanserais.

Mais l'extrême orgueil des Turcs, rendu plus choquant par la rudesse de leurs manières, a tellement blessé la plupart des voyageurs, qu'ils n'ont prétendu voir dans ce peuple entier qu'une horde féroce, ignare, grossière et incapable de recevoir aucune sorte de civilisation. L'Europe a oublié la gloire, la puissance et la politique des Amurat et des Soliman ; à nos honteuses craintes, à une stupeur mêlée d'admiration, a succédé un mépris extrême et injuste. On ne se rappelle jamais assez que les nations ne sont que ce que leurs lois et institutions leur permettent d'être.

Orgueil des Turcs.

Ce n'est pas le despotisme, dans le sens européen et moderne de ce mot, qui fait le malheur et la faiblesse de la Turquie. Le sultan, qui prend aussi le titre de *Padi-Schah*, qu'on a traduit par *Grand-Seigneur*, ne jouit pas légalement d'une autorité illimitée : il n'ose s'écarter d'aucune des règles prescrites par l'Alkoran, loi divine qui oblige tous les *Moslim*, ou Musulmans, tous les vrais croyans ; il ne peut même, sans courir de grands risques, toucher aux institutions consacrées par un long usage et par les préjugés de la nation. Il nomme et révoque à son gré les grands fonctionnaires civils et militaires ; il est maître de leur fortune et de leur vie : mais l'exercice de ce droit redoutable rencontre de grands obstacles ; tel pacha bat les armées qu'on envoie

Pouvoir du Grand-Seigneur.

(1) *Savary*, Lettres sur la Grèce. *Schulze*, dans la Collection de *Paulus*, VII. *Chandler*, Voyage en Asie-Mineure, *passim*.

pour le chasser de son gouvernement; tel autre renvoie à Constantinople la tête du *Capidgi*, venu pour chercher la sienne. Cependant ces restrictions du pouvoir des sultans, quelque réelles qu'elles soient, ne font pas, quoi qu'on en ait dit (1), de la Turquie une monarchie limitée dans le sens européen. On peut, avec plus de raison, voir dans la constitution de cet empire une tyrannie militaire tombée en dissolution, et dégénérée en anarchie. Les règles de l'Alkoran sont très-vagues; l'opposition du peuple et des pachas ne présente qu'une triste série d'insurrections dévastatrices. Deux principes peuvent caractériser l'état politique. Le premier est celui qui permet à tout homme revêtu d'un pouvoir de le déléguer tout entier à un autre; ainsi, le sultan est le lieutenant du prophète; chaque pacha représente le sultan; chaque soldat porteur d'un ordre représente le pacha (2). Ce principe qui, en multipliant à l'infini le nombre des oppresseurs, fait peser l'oppression sur toutes les classes, tient à l'origine militaire de l'Empire turc. Cette nation victorieuse administre encore ses vastes conquêtes comme une ville prise d'assaut; c'est moins une nation qu'une armée campée au milieu des nations vaincues. De là un deuxième principe fondamental : toutes les personnes et les choses conquises par les Ottomans sont la propriété du sultan. D'abord, les personnes le sont; que peuvent être des Chrétiens, des Juifs, des Arméniens, et d'autres *chiens*, sinon les esclaves du vainqueur? Il leur a permis de vivre; mais ils doivent acheter cette permission en payant un tribut, dont la quittance porte ces mots : *Rachat du coupement de la tête*. Ce même principe, appliqué aux terres, empêche même les Turcs d'avoir aucun droit de propriété inamovible; ils ne sont que les usufruitiers de leurs possessions; et quand ils meurent sans laisser d'enfant mâle,

Principes du gouvernement.

Capitation ou le Karadch.

Droit de propriété.

(1) *Porter*, Observations on the religion, law, etc., of the Turks, 2e edit. Londres, 1771, principalement dans le chapitre VI, p. 75-78.
(2) *Volney*, Voyage en Syrie, etc., II, chap. du gouvernement des Turcs.

le sultan est leur héritier s'il y a des fils, il ne peut réclamer qu'un dixième de la succession; mais ce sont des employés du fisc qui évaluent arbitrairement ce dixième (1). Les fonctionnaires de l'Etat ne jouissent pas même de ce droit incomplet; tout ce qu'ils possèdent est censé appartenir au sultan, dès qu'ils n'existent plus. Cette instabilité des propriétés est cause que personne n'ose entreprendre des constructions dispendieuses et solides (2); les Turcs aiment mieux ramasser des bijoux et des richesses faciles à emporter ou à cacher. Le seul moyen de mettre ses propriétés à l'abri d'une confiscation, de l'aveu même d'un apologiste des Turcs, c'est d'en faire un *vâkf*, c'est-à-dire un legs pieux à une mosquée; le propriétaire, en payant un léger droit à la mosquée, devient alors un fermier inamovible (3); mais les gens de loi chargés de veiller sur ces legs, sont presque les seuls qui profitent d'une institution aussi singulière. Ajoutez aux deux principes déjà exposés, la vénalité la plus scandaleuse. Les places de pacha, de cadi, tous les emplois se donnent au plus offrant; il est naturel que pendant la durée, ordinairement courte, de leurs fonctions, ces individus s'empressent à se dédommager aux frais de leurs administrés. L'obscurité des lois accroît l'anarchie : il manque à ce vaste empire un code de lois plus précis et plus conforme aux circonstances que celui de Soliman II, où l'on trouve la substance des codes de Justinien et de Théodose renforcés de la morale de l'Alcoran. Il y manque des institutions propres à contenir la puissance arbitraire des gens en place, et à garantir l'exécution des lois contre l'influence des personnes.

Vénalité.

Lois.

La faiblesse de la plupart des princes nés dans le sérail les a engagés à se décharger des soins du gouvernement sur un premier ministre, qu'on appelle en Turquie *vézir-azem*, ou grand-vizir. Ce grand personnage est, dans toute l'étendue du mot, le lieutenant du sultan; il garde

Grand-vizir.

(1) *Ludecke*, Relation de la Turquie, I, § 63, 1re édit. (2) *Montague*, Letters, vol. II, lett. 32. (3) *Porter*, p. 79-80.

le sceau impérial, il commmande les armées en personne, il dispose des finances, il nomme à tous les emplois administratifs et militaires; mais plus le grand-vizir est puissant, plus sa responsabilité est terrible : tous les malheurs de l'Etat lui sont attribués, disettes, incendies, défaites, révoltes, épidémies. Le glaive, toujours suspendu sur sa tête, le frappe également, soit qu'il déplaise au peuple, soit qu'il indispose le sultan. Entouré de piéges, en butte à tous les traits, il est extrêmement rare qu'un vizir vieillisse au poste périlleux qu'il occupe.

Le *divan*, ou conseil d'Etat, se compose des principaux ministres. Le *reis-effendi* est le plus grand chancelier de l'Empire, et le chef de la corporation des *Kodja*, ou gens de plume, corporation qui a su s'acquérir une grande influence politique, et qui renferme aujourd'hui les hommes les plus instruits de la nation. Divan.

L'*uléma*, ou le corps des docteurs en théologie et en jurisprudence, est chargé de veiller au maintien des lois fondamentales de l'Empire. Ces lois se réduisent à l'Alkoran et aux commentaires que d'anciens docteurs ont composés sur ce livre saint des Mahométans. Les membres de l'uléma, qui prennent le titre d'*effendi*, réunissent le pouvoir judiciaire au pouvoir religieux; ils sont à la fois les interprètes de la religion et les juges de toutes les affaires civiles et criminelles; on ne peut légalement les faire mourir sans le consentement de leur chef (1). L'uléma.

Le *mufti* ou *cheikal-islam* est le chef suprême de l'uléma, et le vicaire du sultan, comme calife ou successeur de Mahomet, et chef de l'Eglise. Le sultan n'émet aucune loi, ne fait aucune déclaration de guerre, n'établit aucun impôt, sans avoir obtenu un *fetfa* ou décision du mufti. Cette place éminente serait une sorte de contre-poids à l'autorité presque illimitée du souverain; elle pourrait même souvent la paralyser, si les sultans ne s'étaient arrogé la faculté de déposer le mufti, de l'exiler, et même Mufti.

(1) *Muradgea d'Ohsson*, Tableau de l'Empire ottoman.

de le faire mourir après l'avoir déposé. Le mufti présente tous les ans au sultan les candidats pour les hautes magistratures judiciaires ; ils sont pris dans le corps des ulémas. L'influence du mufti et des ulémas serait encore très-grande, s'ils avaient su se maintenir dans une réputation de probité ; mais la vénalité de tous les emplois a introduit dans tous les états et dans toutes les classes des habitans de cet empire, une avidité pour le gain et une corruption telle, que la moindre grâce, le moindre service ne s'obtiennent que par des présens. On achète la sentence du juge et la déposition des témoins, comme on achète un emploi, comme on achète la faveur d'un homme en place. Dans aucun pays de la terre les faux témoins ne sont si communs et si déhontés qu'en Turquie : état de choses d'autant plus terrible, que tous les juges, le *molla*, le *cadi* et le simple *naïb* prononcent sans appel. La jurisprudence turque est celle d'une tribu de guerriers nomades ; après quelques sermens prêtés pour et contre par les deux parties adverses, le cadi prononce une sentence sans appel, appuyée par quelque verset du *livre très-saint*, l'Alkoran. Infliger la bastonnade aux gens du peuple, faire payer au riche grec ou européen une amende, ou, comme on dit dans le Levant, une *avanie* ; condamner un voleur à être pendu, voilà le savoir ordinaire d'un juge turc. Point d'instruction, point d'avocats ; la justice est rendue ou l'injustice est consommée en peu d'heures. C'est ainsi qu'on a dû procéder dans le camp d'Othman ; aussi les deux grands juges, celui de *Roumili* ou d'Europe, et celui d'*Anadhouli* ou d'Asie, portent-ils le nom de *juges de l'armée*, en turc, *kadi-laskar*, d'où les voyageurs ont fait *cadi-lesquiers* (1).

Juges. Administration judiciaire.

L'Empire ottoman offre pourtant une sorte de représentation populaire. Les principaux délégués du peuple

(1) *Tournefort*, Voyage du Levant, II, lettre 14. *Volney*, Voyage en Syrie, II, *l. c.*

s'appellent *ayams*, d'un mot arabe qui signifie *œil*. Leur emploi est de veiller à la sûreté et à la fortune des particuliers, au bon ordre et à la défense de la ville, de s'opposer aux entreprises injustes des pachas, aux avanies des gens de guerre, et de concourir à la juste répartition de l'impôt. Ce sont ordinairement les hommes réputés les plus vertueux qui, d'après le choix du peuple, se chargent gratuitement de cette honorable fonction. Les ayams appellent à leur divan ou conseil les notables de la ville et les hommes de loi, pour discuter les objets d'un intérêt commun, pour rédiger avec eux les réclamations à faire au pacha, pour établir de concert les motifs de plainte qu'ils peuvent juger nécessaires de présenter contre lui à la Porte. Presque tous les Musulmans, depuis le négociant jusqu'au dernier ouvrier, appartiennent à une corporation quelconque, dont les chefs sont chargés de veiller aux droits de la communauté et des individus. Si le dernier artisan est cité devant un *mékémé* ou tribunal de justice, les chefs de la corporation à laquelle il appartient s'y présentent pour le défendre. On voit quelquefois la corporation entière intervenir en faveur d'un innocent; mais la plupart du tems elle n'obtient justice qu'en payant une forte somme d'argent.

Ayams.

Corporations.

L'administration des provinces est modelée sur le système qui gouverne tout l'empire. Les *pachas* distingués par le nombre de *queues* ou de drapeaux, réunissent le pouvoir militaire au pouvoir administratif; et, par un abus encore plus préjudiciable aux intérêts du peuple, la plupart d'entre eux réunissent en même tems la ferme générale des impôts. Ce seraient tout-à-fait de petits sultans, si on n'avait pas laissé aux cadis tout le pouvoir judiciaire. Le pacha à trois queues a, comme le sultan qu'il représente, le droit terrible de punir de mort tous les gens qu'il emploie, et même tous les individus qui menaceraient la sûreté publique (1). Quelques pachas à

Pachas.

(1) Ludeuke, I, § 69.

trois queues ont le titre de *beglerbeg*, entre autres celui de Sophia ou de Romélie, et celui de Kintaye ou d'Anatolie. Le pacha entretient un état militaire plus ou moins nombreux, suivant la position et les revenus du pachalick, et marche à la tête de toute la force armée, lorsqu'il en est requis par le souverain, ou lorsque la frontière est menacée : les *begs* et les *sandgiacs* ou sous-gouverneurs sont sous ses ordres. Cette accumulation de pouvoirs livre souvent les provinces à la tyrannie. Dans la capitale, tout concourt à retenir les oppresseurs, la présence du souverain, une plus grande masse de lumières, une population immense, le partage du crédit, de la faveur, du pouvoir. Le grand-vizir surveille les ministres, et en est surveillé à son tour ; le sultan même a ordinairement sa police secrète ; enfin, le peuple, qui se révolte contre ses tyrans, en mettant le feu à la ville, trouve presque toujours un appui dans la jalousie, l'ambition ou la probité de quelque homme puissant ; mais les provinces n'ont pas les mêmes ressources contre leurs pachas. Quand, à la longue, les plaintes et les insurrections ont prouvé l'oppression insupportable sous laquelle gémit une province, le gouvernement envoie un *capidgi* avec un ordre secret, ou un autre pacha avec une armée ; on s'empare du pacha coupable, sa tête sanglante figure au-dessus de la porte du sérail, ses trésors vont grossir le fisc ; et voilà les peuples vengés! C'est l'Empire romain avec ses proconsuls, ses préteurs, dont un *centurion* allait porter la tête au pied du trône, quand ils avaient assez longtems pillé la Gaule, la Syrie ou l'Afrique.

Tyrannie dans les provinces.

Destitution des pachas.

Un des plus grands maux de l'Empire ottoman est la diversité des religions. Les Turcs, avec tous ceux qui suivent la loi de Mahomet, ne forment pas un tiers de la population en Europe, ni plus de deux cinquièmes en Asie. Les trois cinquièmes, peut-être les deux tiers de la population totale, se composent de nations chrétiennes. Outre les Grecs proprement dits, les peuples d'origine esclavonne, tels que les Serviens, les Valaques, les Mon-

Diversité des religions.

ténégrins, suivent le rit *grec oriental*. Cette Eglise grecque, traitée de schismatique par les catholiques romains, persécute elle-même avec acharnement le parti peu considérable des *Grecs-unis*, c'est-à-dire de ceux qui reconnaissent l'autorité du pape. Les Arméniens forment une Eglise nombreuse, et d'autant plus puissante, qu'elle est environnée d'une réputation d'austérité et de probité. D'autres sociétés religieuses, telles que les Jacobites, nommés *Coptes* en Egypte, les Nestoriens, les Maronites, tirent quelque force de l'union qui règne dans le sein de chacune d'elles. Les Druses bravent de front le mahométisme. Les Juifs fourmillent ici plus que dans aucun pays d'Europe. Toutes ces associations paraissent aux yeux des Turcs autant de conspirations ennemies; toutes, à l'exception des Maronites et des Druses, elles sont privées de l'exercice libre de leur culte, soumises à des marques d'ignominie, livrées sans défense à l'injustice; toutes elles se portent mutuellement une haine invétérée. Ainsi, ces malheureux descendans de tant de peuples illustres ne présentent plus qu'une multitude dépourvue même de cette triste espèce de concorde que la communauté d'esclavage devrait leur inspirer. Tolérance.

La religion de Mahomet a été, dans ces derniers tems, justifiée de plusieurs absurdités que la haine lui avait faussement attribuées; mais la simplicité même de ses dogmes en a exclu l'esprit de recherche et de perfectionnement; elle est restée, comme à son origine, une religion uniquement convenable à une horde de conquérans. L'attachement exclusif de ses sectateurs au *Koran*, livre plein d'images mêlées de quelques traits poétiques, l'inflexible fanatisme qu'ils y puisent, leur mépris pour les connaissances profanes, entravent les communications entre eux et les autres nations, et élèvent ainsi contre les arts et les sciences de tous les genres une barrière insurmontable. Caractère de l'islamisme.

La funeste influence de cette religion s'étend même sur

Défenses et coutumes religieuses.

la constitution physique des Musulmans, puisque la défense de boire du vin a mis en vogue chez les uns l'abus secret des liqueurs spiritueuses, et chez les autres, l'usage funeste de l'opium. Le précepte des ablutions fréquentes engage les riches à construire beaucoup de fontaines publiques. Les cimetières turcs plaisent à l'homme religieux; les fleurs soigneusement entretenues sur les tombeaux, les cyprès qui les ombragent, les familles qui viennent y célébrer la mémoire des défunts, tout ce mélange de deuil, de dévotion et d'agrémens champêtres surprend et étonne agréablement le voyageur sensible (1). Les Musulmans observent rigoureusement leur carême, qui dure au moins sept mois de l'année, et dont aucune nécessité, pas même la plus pressante, ne peut les dispenser. Le jeûne du *Ramadan*, qui dure un mois, précède le *Bairam*, fête aussi solennelle en Turquie, que l'est celle de Pâques dans la catholicité.

Dervis.

Les *dervis* sont des moines qui se livrent à des actes religieux tout-à-fait bizarres, consistant principalement en des danses convulsives.

Les *imans* ou desservans des églises turques, appelées *mesged* ou mosquées, ne partagent en aucune manière le crédit et la puissance dont jouit le corps des ulémas.

Progrès des sciences, des lettres. Instruction.

De ce que nous venons de dire sur la religion mahométane, il est facile de conclure que la civilisation littéraire et savante des Turcs est encore dans son enfance. Ils ont cependant senti la nécessité d'une instruction publique. Aux mosquées impériales de Constantinople, de Brousse, d'Andrinople, sont attachés des *madressés* ou colléges, auxquels on envoie, de toutes les parties de l'empire, des jeunes gens pour s'instruire dans la loi du prophète, dans la jurisprudence religieuse, civile et criminelle, et pour connaître toutes les opinions bizarres, toutes les extravagantes subtilités des commentateurs du

(1) *De Châteaubriand*, Itinéraire, I, 36. *Castellan*, Lettres sur la Grèce, partie II, lettre 20e.

Koran. On leur fait subir divers examens ; et lorsqu'on les juge assez instruits, on leur donne le grade de *mudéris* ou de professeurs. Ces colléges ont été fondés par différens sultans. Le premier le fut à Nicée, l'an 1330, par Orkhan ; mais celui de la mosquée de Soliman, à Constantinople, est le plus estimé. Ils jouissent d'un revenu considérable, et fournissent à l'entretien de deux ou trois mille écoliers. Ces élèves occupent dans la suite toutes les places administratives et judiciaires. Mais en Turquie, comme ailleurs, les lumières, concentrées parmi un petit nombre d'individus, ne servent le plus souvent qu'à rendre la tyrannie plus ingénieuse. Aucune voie n'est ouverte, en Turquie, à la communication des idées. Les Musulmans doivent à la vérité aux *kodjas*, ou gens de plume, un très-grand nombre d'ouvrages très-estimés parmi eux, relatifs aux langues arabe et persane, à la philosophie, à la morale, à l'histoire mahométane, à la géographie de leurs provinces ; mais si dans ces ouvrages, écrits la plupart d'un style boursouflé, il se trouve quelques lumières, elles ne se répandent pas parmi la masse de la nation. La crainte de priver de leur état ce grand nombre de copistes, et la puissante opposition de presque tous les gens de plume, ont empêché l'imprimerie de s'établir en Turquie d'une manière solide. La Turquie nous montre ce que serait devenue la civilisation moderne de l'Europe sans le secours de ce noble art.

Essais d'imprimerie.

L'absence des lumières savantes influe toujours sur l'état des arts utiles. Quoique les Turcs, surtout ceux d'Asie, ne soient pas dépourvus de goût pour l'agriculture, ce premier des arts languit dans toute l'étendue de l'Empire ottoman ; on cultive mal des champs qu'on peut redouter de voir moissonner par un pacha ou par des brigands. L'industrie manufacturière se conserve dans quelques villes, parmi lesquelles, outre la capitale, on distingue en Asie, Damas, Alep, Mossoul, Angora, Kastamouni, Brousse, Smyrne ; et en Europe, Salonique, Andrinople, Rustchuck. Les principaux produits des fabriques sont des

Etat des arts et de l'industrie.

tapis, des maroquins, quelques soieries, du fil de Turquie, des armes blanches. Le commerce s'alimente principalement par l'exportation des matières brutes, telles que laines, soies, cotons, cuirs, tabacs, quelques métaux, surtout du cuivre; les vins, les huiles, les figues, dattes, amandes, raisins de Corinthe et autres fruits, fournissent également de grands articles de commerce. Enfin nous tirons encore de ces contrées, de la garance, de la noix de galle, de l'alun, et diverses terres particulières, entre autres celle appelée terre sigillée, et la substance argileuse nommée écume de mer.

Industrie des Musulmans.

Les Musulmans s'occupent peu de commerce; mais il y a parmi eux des agriculteurs habiles, et ils montrent une grande habileté comme fabricans de draps, comme armuriers et comme tanneurs; leurs ouvrages en acier et en cuivre, ainsi que leurs teintures surpassent ou égalent tout ce que l'industrie européenne offre de plus parfait en ces genres (1). Ils ont aussi des tailleurs et des cordonniers plus intelligens que les nôtres.

Des Grecs.

Les Grecs, étant en si grand nombre, se mêlent nécessairement de tous les arts, de tous les métiers; c'est parmi eux qu'on trouve les meilleurs marins de l'Empire ottoman; mais leur science nautique excite en général la pitié des Européens (1): il faut en excepter quelques insulaires de l'Archipel.

Des Arméniens.

Les Arméniens sont ceux qui, dans l'Empire ottoman, font le plus grand commerce. Patiens, économes, infatigables, ils voyagent dans l'intérieur de l'Asie et dans l'Inde; ils ont des magasins et des correspondans partout. La plupart exercent des arts mécaniques; ils sont en même tems banquiers, fournisseurs, et hommes d'affaires des pachas et autres grands personnages. Les Juifs se présentent ici sous des couleurs bien plus défavorables qu'en Europe: tout

(1) *Sestini*, Voyage dans la Turquie d'Asie, lettre 25. (2) *Pouqueville*, Voyage en Morée. *De Châteaubriand*, Itinéraire.

commerce pour eux est bon, s'il donne un bénéfice. Les riches font l'usure, et les douaniers turcs se servent des juifs pauvres pour évaluer les marchandises et en percevoir les droits.

On ne saurait jamais évaluer, d'après les principes adoptés dans les Etats européens, les revenus d'un Etat où toutes les branches du pouvoir se ramifient d'une manière si singulière. Combien de sommes levées par les pachas, et dont jamais rien ne parvient dans les mains du *Testerdar-Effendi!* Ce ministre des finances surveille le grand trésor de l'empire, où sont versés les bénéfices résultans de la vente des grands emplois, ceux qui reviennent du renouvellement annuel des *barats* ou firmans qu'obtiennent les *zaïms*, les *timariots*, et autres personnes investies des fiefs; le montant du *karatch* ou imposition personnelle sur les juifs et les chrétiens; le produit des domaines affermés et celui des douanes. Le *khasné-vekil*, eunuque noir, est chargé de l'administration générale du trésor impérial de l'intérieur, dans lequel sont versés les produits des confiscations et des hérédités qui servent à l'entretien du sérail. Enfin, le trésor personnel du sultan est administré par le *khasnadar-aga*, un des pages de confiance. Ce trésor, grossi par les épargnes de la plupart des sultans, s'alimente par les bénéfices de la monnaie. Revenus de l'Etat. Impôts.

La place de *tchélébi-effendi* fut créée sous le règne de Sélim III, en même tems que l'impôt sur le vin, les comestibles et la plupart des marchandises, telles que coton, laine et soie. Le produit de cet impôt, connu sous le nom de *nizam-dgédid*, fut affecté aux nouveaux corps de troupes, de canonniers, de bombardiers, d'artilleurs, de fusiliers que l'on avait formés; la fonderie de canons, la fabrication de fusils, et d'autres établissemens utiles, devaient également être entretenus par ces nouvelles branches du revenu public; mais plusieurs révoltes sanglantes ayant forcé les sultans d'abolir deux fois ce système, il Le nizam-dgédid.

reste incertain s'il pourra jamais triompher des préventions nationales..

Quelques auteurs ont avancé que les revenus de l'Empire turc sont évalués à environ 160,000,000 fr., et que les dépenses habituelles n'excèdent pas 120,000,000. On ne saurait ni approuver ni contredire ces sortes d'estimations.

Armées turques.

Deux habiles militaires ont cependant réussi à prouver que les armées turques n'ont jamais renfermé le nombre de combattans que la crainte des peuples vaincus leur attribuait (1). Soliman II, lorsqu'il faisait trembler Vienne et l'Europe, n'avait que 150,000 hommes de troupes disponibles. Mais la composition originaire, et encore subsistante des armées turques, ne s'accorde pas avec les principes actuels de l'art militaire. La nation ottomane n'était, dans son origine, qu'une tribu guerrière; les *agas* en étaient les chefs. On donne aujourd'hui ce nom aux feudataires qui possèdent un zaïm et un timar : ils sont tenus à un service militaire personnel, et obligés d'emmener à la guerre avec eux un ou plusieurs *gébélis*, cavaliers ou fantassins, armés et équipés, suivant l'étendue et les revenus de la seigneurie. Le *timar* ne diffère du *zaïm* qu'en ce qu'il est de moindre valeur. Les zaïms et les timars fournissent une milice de 60,000 hommes. Cette milice a fait pendant long-tems la principale force de l'Empire ottoman; c'est à elle principalement que les premiers sultans ont dû les succès étonnans de leurs armées.

Spahis.

Les *spahis* sont plus anciens que les janissaires; ils ont une paye plus forte, et sont censés être des fils de musulmans aisés; ils combattent sous les mêmes enseignes que les *zaïmets* et les *timariots*; ils devraient leur succéder dans la possession de leurs fiefs, si l'on respectait davantage les règlemens des premiers sultans. Sous

(1) *Marsigli*, Stato militare, p. 184. *Warnery*, sur le militaire des Turcs, etc., p. 61.

le règne d'Amurat Ier on commença à prélever un cinquième de tous les prisonniers, pour en former un nouveau corps de troupes d'infanterie, sous le nom de *yénit-chéri*, nom qui signifie nouvelles milices, d'où nous avons fait janissaires. Les besoins de la guerre firent ensuite paraître une autre loi très-politique, qui incorporait à ce corps un dixième des enfans des chrétiens, et qui fut en vigueur jusqu'au règne d'Amurat IV. Sous celui de Soliman Ier il y avait déjà 161 *odas*, chambrées ou compagnies de janissaires, à Constantinople, dont chacune contenait depuis 300 jusqu'à 800 hommes. On pouvait alors estimer ce corps à environ 100,000 combattans. On ne reçoit à présent dans cette milice que des musulmans. Beaucoup de personnes riches, dans les villes, s'enrôlent parmi les janissaires, dans la vue seulement d'être plus efficacement protégées, et de jouir de tous les priviléges attachés à ce corps. Elles ne reçoivent point de paye, et se dispensent facilement de tout service militaire, moyennant un peu d'argent. Des observateurs habiles font varier entre 10,000 et 20,000 hommes effectifs le nombre des janissaires de Constantinople (1). Janissaires.

Dans le reste de l'empire il y a peut-être 60,000 janissaires, mais ils ne sont nullement disposés à marcher contre un ennemi. Cette troupe, si long-tems formidable à l'Europe, ne l'est plus qu'aux sujets chrétiens de l'Empire turc. La valeur personnelle des Turcs en ferait pourtant encore des soldats invincibles, s'ils daignaient y joindre quelques notions de la tactique européenne. On a essayé, et l'on essaie encore d'introduire la tactique européenne parmi les troupes ottomanes; mais la paresse conspire avec l'orgueil contre cette innovation, et elle ne réussira point. Discipline. Tactique.

La marine turque, créée par Mahomet II, et devenue formidable sous Sélim Ier, tomba dans un état de langueur sous les premiers règnes du dix-huitième siècle. On l'avait Marine.

(1) *Riedésel*, Remarques d'un voyageur, etc., p. 337. *Porter*, p. 154.

rétablie, lorsqu'en 1770 les Russes la détruisirent presque entièrement. A présent elle a dû, d'après les plans de Sélim III, être mise sur le pied anglais ; en attendant l'exécution de ce beau projet, elle consiste dans une trentaine de bons vaisseaux de ligne, avec un grand nombre de frégates et d'autres petits bâtimens, surtout des galères, à rames, des chebecs, et autres constructions en usage dans la Méditerranée. Mais les équipages se composent de Grecs, qui, à très-peu d'instruction et d'habileté, joignent une très-forte disposition à trahir la cause de leurs oppresseurs.

Le sérail.

A tous ces départemens du gouvernement turc, il faut joindre le *sérail*, ou la cour du grand-seigneur, asile sacré, mais que la révolte a violé plus d'une fois, et où le plus souvent la crainte et les soucis reposent dans les bras de la mollesse et de la volupté. Des milliers de *bostangis* ou jardiniers, bien armés, forment en quelque sorte la garde de la vaste enceinte, remplie de palais et de jardins, qu'on nomme le sérail. Dans les bâtimens isolés qui renferment le *harem* ou la demeure des femmes, quelques centaines d'eunuques servent de domestiques et en même tems de surveillans à une troupe de concubines plus ou moins nombreuse, selon les caprices du souverain, et parmi lesquelles l'amour ou l'intrigue peut en élever jusqu'à *sept* au rang de *kadunes* ou épouses du sultan. Ces eunuques sont ou blancs ou noirs ; ces derniers, venus tantôt de la Nigritie, et tantôt des îles de la Sonde, étrangers à tout sentiment humain, réussissent éminemment dans les arts de la servitude ; leur chef, ou le *kislar-aga*, confident ordinaire du sultan, joue souvent un des principaux rôles dans l'Etat ; on a vu ces féroces et stupides esclaves amasser des millions, nommer les vizirs, et tenir le peuple et le souverain asservis sous leur ignoble autorité.

Conclusion.

Tel est en raccourci le fidèle tableau de l'Empire ottoman : désordre et faiblesse dans les diverses branches de l'administration, oppression et fermentation dans les pro-

vinces, des brigands sur toutes les routes, des insurgens dans tous les coins de l'empire, des voisins ambitieux et puissans, nulle alliance bien nouée, nul soutien au-dehors. Il y a des puissances européennes qui voudraient relever le trône de Constantin, et y placer un monarque de leur choix; il y a des cours qui voudraient les îles de Chypre, de Crète, la Bosnie, la Servie, la Valaquie, la Macédoine : on ne pourrait aujourd'hui s'emparer d'aucune portion de la Turquie d'Europe sans blesser les vœux secrets de quelque grande puissance. La France seule a long-tems soutenu un empire dont les armes ont quelquefois servi la politique française comme un contre-poids, autrefois nécessaire et encore utile, un empire dont les productions formaient naguère une riche branche de commerce pour les ports de Marseille et de Livourne. C'est surtout aujourd'hui que le sort de la Turquie, devenue limitrophe des provinces françaises d'Illyrie, semble lié aux vastes et secrètes pensées du génie qui gouverne la France.

TABLEAU *des Longitudes et des Latitudes des principaux Lieux de la Turquie d'Asie, d'après les meilleures observations.*

NOMS DES LIEUX.	Latitud. N.			Longit. E. de Paris.			AUTORITÉS.
CÔTES DU PONT-EUXIN.	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Trébisonde	41	2	0	37	23	30	*Beauchamp.*
Idem	41	2	41	37	16	15	Connaiss. des Tems.
Ouniéh				34	59	22	*Beauchamp.*
Bouches de l'*Halys*	41	32	52	33	51	30	*Idem.*
Sinope	42	2	16	32	46	57	Connaiss. des Tems.
Idem	42	2	17	32	48	0	*Beauchamp.*
Cap Kerempé	42	5	30	30	46	0	*Idem.*
Inichi (*Elichi*)	42	0	26	31	36	15	*Idem.*
Amassero	41	46	3	30	1	16	*Idem.*
Eregli	41	17	51	29	7	5	*Idem.*
RESTE DE L'ASIE-MINEURE.							
Île *Marmara*, pointe orientale	40	37	0	25	5	0	D. Galiano, Connaiss. des Tems.
Château des *Dardanelles d'Asie*	40	9	37	23	55	30	*Idem.*
Ténédos, pointe N. E.	39	51	15	23	32	45	*Idem.*
Cap *Baba*	39	30	15	23	31	25	*Idem.*
Brouse	40	7	2	26	38	12	Seetzen, Correspondance de Zach.
Akhissar	39	5	10	25	28	0	*Idem.*
Smyrne	38	28	55	24	44	45	D. Galiano.
Idem	38	28	7	24	53	38	Triesnecke, Archiv. du Lichtenberg.
Scio, ville	38	23	27				Seetzen.
Chora (île de Samos)	37	42	24				*Idem.*
Rhodes (le port)	36	26	0	25	52	16	Niebuhr, Corresp. de Zach.
Idem	36	28	30				De Chazelles, Mém. de l'Académ. des Sciences, 1701.
Idem	37	50	0				Cassini, Philosoph. Transact., XV.
Chélidonie (cap de)	36	13	25	28	0	10	Galiano.
Angora	39	31	0	30	21	17	Ephém. géogr. XV.
Kutaïéh	39	25	0	27	32	0	Niebuhr, Triesnecke.
Karahissar (Aphioun)	38	46	0	28	1	20	*Idem.*
Koniéh	37	52	0	30	20	0	*Idem.*
Malatiah	35	11	0	38	34	30	Schellinger (dout.)
Merasche	35	6	0	37	44	0	*Idem.* (id.)
CHYPRE.							
Cap *Saint-André*	35	36	30	32	11	30	Galiano.

NOMS DES LIEUX.	Latitud. N.			Latitud. E. de Paris.			AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Larcana (le château).	34	54	30	31	20	30	*Galiano.*
Idem	34	56	54	31	27	30	Voyage inédit. Connaiss. des Tems, 1811, p. 205.
S							
Nicosia	35	13	14	31	6	30	*Idem.*
Limasol	34	12	14	30	36	30	*Idem.*
Baffe (port)	34	46	34	29	58	30	*Idem.*
Cirigne	35	25	0	31	1	30	*Idem.*
SYRIE.							
Cap *Canzir*	36	17	50	33	20	0	*D. Galiano.*
Latakia	35	32	30	33	24	0	*Idem.*
Tripoli	34	26	26	33	24	5	*Idem.*
Cap *Blanc*	33	11	30	32	47	0	*Idem.*
Alep	36	11	30	34	52	9	*Simon*, calculé par *Monnier* et *Triesnecker*; voy. la Corresp. de Zach.
Idem	36	11	33	.....			*Niebuhr.*
Jerusalem (couvent de Terre Sancte)	31	47	46	33	21	10	*Seetzen.*
	31	48	0	33	9	0	*Paultre*, Carte de Syrie.
PAYS DE L'EUPHRATE.							
Erzeroum	39	58	35	39	15	45	*Beauchamp.*
Diarbekir	37	54	0	37	0	0	*Simon*, calculé par Monnier (1).
Idem	37	55	30	.....			*Niebuhr.*
Idem	.....			37	31	35	*Simon*, calculé par *Triesnecker*, dans Zach, V, 316.
Mardin	37	18	48	.....			*Niebuhr.*
Mossoul	36	20	30	.....			*Idem.*
[illegible]	33	19	50	42	4	30	*Beauchamp*, Mém. acad.
Idem	33	19	54	.....			*Simon.*
Idem	33	20	4	.....			*Niebuhr.*
Hillah (ou Babylone)	33	34	0	51	53	15	*Beauchamp*, Mém. acad.
Idem	.....			42	4	27	*Beauchamp*, calculé par *Triesnecker*, Ephém. Vindob. 1800, p. 397.
Bassora	30	30	2	.....			*Niebuhr.*

(1) [illegible], III, 571, où l'on rétablit l'observation de Simon [illegible]

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Arabie, avec le Golfe Arabique et Persique.*

Situation.

INTERMÉDIAIRE entre l'Afrique et le reste de l'Asie, la péninsule arabique borde, au sud-est, une partie de l'Océan indien, et du côté opposé elle toucherait à la Méditerranée sans l'interposition de la Syrie; au nord-est ses limites variables suivent assez souvent l'Euphrate. Le golfe qui à l'est la sépare de la Perse, prend le nom de ce dernier pays; mais l'Arabie donne elle-même le sien au golfe occidental, au-delà duquel nous trouvons l'Egypte et l'Abyssinie.

Coup d'œil historique.

Cette position rend l'Arabie en quelque sorte le centre de l'ancien continent. Tantôt elle a offert une route et un entrepôt au commerce qui lie les peuples; tantôt elle a vu naître dans son sein les révolutions qui bouleversent le monde. Mais la nuit de l'antiquité enveloppe tout ce qui regarde la parenté des Arabes avec les Assyriens et les Phéniciens, parenté indiquée par le langage; il en est de même des conquêtes des rois nommés *Tobba*, et de la puissance des *Homérites* ou princes du pays d'Himiar. Les écrits de Moïse et de Job nous retracent la touchante image de cette civilisation patriarcale dont les mœurs des Arabes portent encore l'empreinte ineffaçable. Alexandre-le-Grand, selon quelques-uns, voulait placer en Arabie, ou du moins sur les confins de ce pays, le siége de son vaste empire; la flotte de Néarque se préparait déjà à faire le tour de l'Arabie, lorsque la mort du conquérant interrompit ces grands desseins. Sous les Ptolémées et sous les Romains, l'Egypte recevait par la mer Rouge, et des mains des Arabes, quantité de marchandises précieuses que l'on croyait d'abord originaires de l'Arabie-Heureuse

On apprit, il est vrai, que les meilleurs aromates, l'ivoire et les vases murrhins venaient de l'Inde, de la Carmanie et de la Sérique ; mais rien ne put effacer la brillante idée qu'on s'était formée de l'Arabie. Un général d'Auguste fit une tentative pour pénétrer au pays des riches Sabéens. Les déserts défendirent l'Arabie, divisée alors, comme aujourd'hui, en plusieurs petits Etats qui florissaient par le commerce (1).

Ancienne civilisation des Arabes.

Les villes des Arabes, leurs temples, leurs palais s'embellissaient des métaux précieux que les Romains et les Perses donnaient en échange des aromates, du baume de la Mecque, de l'encens, des pierres précieuses et des vases murrhins, tandis que les Arabes n'achetaient aucune denrée étrangère. L'art de la navigation était bien peu avancé ; les richesses de l'Inde, et peut-être de l'Afrique orientale, étaient apportées sur de misérables pirogues ; le trajet et le retour exigeaient cinq ans ; et ce ne fut que dans le premier siècle de notre ère vulgaire que l'on apprit à connaître les moussons, et à traverser la haute mer. Voilà, ce nous semble, à quoi se réduit l'ancienne civilisation des Arabes, objet des rêveries de quelques écrivains modernes. Il paraît toutefois que des colonies arabes se répandirent de bonne heure dans l'Afrique et dans l'Inde.

Le commerce entretenait encore en Arabie une grande opulence, lorsque, dans le septième siècle de l'ère chrétienne, *Mahomet* y fit une révolution politique et religieuse. L'Arabie, premier siége d'une secte fanatique et conquérante, devint bientôt la maîtresse de la plus belle partie de l'ancien continent. Le croissant victorieux s'élevait dans la froide Tartarie et dans la brûlante Ethiopie ; il dominait depuis l'Espagne jusqu'aux îles Moluques, peut-être même jusque dans l'archipel des Carolines ; son empire dépassait au midi et Mozambique et Madagascar.

Mahomet.

La nation arabe a évité le sort ordinaire des peuples

(1) Voyez notre Vol. I, p. 206-212.

conquérans ; elle jouit encore de son ancienne indépendance ; mais elle n'a plus d'*Avicenne*, ni d'*Abul Pharag*, ni d'*Edrisi* ; mais elle est rétrogradée vers ce bas degré de civilisation d'où l'ardent et vaste génie de Mahomet l'avait tirée en la réunissant dans un seul Etat. Divisée aujourd'hui entre plusieurs souverains, faible, vexée par une foule de petits tyrans, elle n'offre plus aux regards de l'univers ces magnifiques cours de califes, où le génie et le savoir trouvaient de si généreux protecteurs, où les Européens demi-sauvages allaient chercher les règles des beaux-arts et les modèles du luxe.

Description du golfe Arabique et du golfe Persique.

Le premier objet à considérer dans la description de l'Arabie, c'est la nature des deux golfes qui la baignent. Une simple continuation du bassin de l'Euphrate forme le *golfe Persique* ; tandis que le *golfe Arabique* occupe à lui seul un enfoncement dans lequel n'a coulé aucun fleuve. Ainsi le golfe Arabique présente aux amateurs d'hypothèses l'aspect d'un ancien détroit qui aurait uni la Méditerranée à l'Océan indien, *mais qui aurait été comblé* à son extrémité septentrionale. Strabon l'a justement comparé à un grand fleuve. L'un et l'autre golfe, remplis de rescifs, de bas-fonds et d'îlots, n'offrent à la navigation que peu d'espace libre et sûr. La mousson du nord-est, qui règne du 15 octobre au 15 avril, facilite l'entrée du golfe Arabique, qui est impossible avec la mousson contraire. Ces vents périodiques font considérablement augmenter ou diminuer la force des marées ; de sorte qu'on peut quelquefois passer à pied sec l'extrémité du bras de mer qui sépare Suez de l'Arabie (1). Dans le golfe Persique les vents de nord-ouest, quelquefois interrompus par de tempêtes de sud-ouest, règnent depuis octobre jusqu'en juillet (2). Les vents de sud-est qui règnent le reste du tems, sont favorables aux vaisseaux qui entrent dans le golfe ; ils apportent une humidité excessive. Le

Vents régnans. Marées.

(1) *Niebuhr*, Description de l'Arabie, II, 303 *suiv.*, édit. de Paris.
(2) *D'Après de Mannevillette*, Neptune oriental, instructions, p.

narées et le niveau moyen du golfe varient beaucoup
lon les vents (1). Les rivages et les parois de l'un
l'autre golfe se composent principalement de rochers
icaires coquilliers ; les fonds sont tapissés de co-
ux verdâtres ; par un tems calme, on croirait voir
s'étendre sous les eaux des forêts verdoyantes et de fraî- Madrépores.
ches prairies ; spectacle qui contraste agréablement avec
la triste monotonie d'un rivage de sables arides (2). Ce
corail est inférieur à celui de la Méditerranée (3). De
beaux *fucus* avaient attiré l'admiration des anciens (4) ; Fucus.
c'est de ces plantes marines que le golfe Arabique a eu
le nom hébraïque de *Bahr-Souph*, c'est-à-dire mer des
Algues. Celui de *mer Rouge*, que les Grecs donnaient à
toutes les mers qui baignent l'Arabie, paraît venir du
nom propre *Edom* ou *Idumée*, qui signifie aussi rouge.
Les grandes plaines qui bordent les deux golfes parais-
sent avoir été couvertes d'eau à une époque peu ancienne ; Atterrissemens.
mais la plaine dite de *Tehama* longe seulement le golfe
Arabique du côté oriental, tandis que la plaine de la
Chaldée et de la Mésopotamie se trouve au nord du
lfe Persique, et dans la même direction que ce golfe.
e part, dit un ancien, les atterrissemens des rivières
nt plus sensibles qu'aux embouchures de l'Euphrate (5).
troit d'*Ormuz* est moins étroit et moins encombré
ue celui qui porte justement le nom de *Bal-al-*
, c'est-à-dire « Porte de malheur » ou « Détroit
rages. » Nous indiquerons ailleurs les îles de ces Curiosités naturelles.
s il faut remarquer ici que dans le golfe Per-
illit en plusieurs endroits, et particulièrement
le Bahrein, des sources d'eau douce au milieu des
lés (6) ; et que le golfe Arabique renferme dans l'île
Tar un volcan dont l'activité semble éteinte.

---

y, Anthol. arab. de Wahl., p. 192. *Arrian.*, Peripl.
yth. (Genève, 1577), p. 14, 73, 74. (2) *Forskal*, Descrip.
, p. 132. (3) *Plin.*, XXXII, 2. (4) *Artemid.* ap. Strab. *Dio-*
III. *Plin.*, XIII, 25. (5) *Plin.*, VI, 27. (6) *Ives*, Voyage, I,
9. *Niebuhr*, II, 189.

Montagnes. La principale chaîne de montagnes d'Arabie paraît suivre la mer Rouge à une distance de 10 à 30 lieues. E[lle] s'élève davantage en se prolongeant au sud, et il par[aît] très-certain qu'elle se continue le long de l'Océan indi[en] jusque dans l'Oman. Il est probable que cette chaîne re[n]ferme des sommets très-élevés. Les pèlerins, en allant de Damas à la Mecque, aperçoivent à deux journées de distance le mont *Schahâk*, qui s'élève comme une tour du milieu de la plaine (1). L'intérieur de l'Arabie est probablement un plateau qui paraît s'incliner vers le golfe Persique; de vastes déserts en occupent une grande partie; mais ces déserts sont séparés par de petites Oasis montagneuses, qui paraissent former une série continue depuis le sud-est de la Palestine jusque vers l'Oman.

Rivières. Lacs. Toutes les rivières de l'Arabie partagent plus ou moins la nature des torrens. Leur nom commun en arabe est *ouadi*. La sécheresse du sol de l'Arabie est presque devenue un lieu commun; mais un géographe turc nous apprend que le Nedged, le plateau intérieur de l'Arabie, renferme quelques lacs (2). Strabon, témoin oculaire, parle aussi des lacs formés par des rivières.

Climat. L'Arabie partage le climat de l'Afrique septentrion[ale].

Saisons. Les montagnes de l'Yémen éprouvent des pluies r[égu]lières depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de septe[mbre], mais même alors le ciel se couvre rarement vingt heures de suite; pendant le reste de l'année, à pe[ine] çoit-on un nuage. A Maskat, et dans les m[on]d'Oman, la saison pluvieuse commence au novembre, et continue jusqu'à la mi-février. plaines du royaume d'Yémen, quelquefois il se pass[e] année entière sans qu'il pleuve. En juillet, et en a[oût] thermomètre monte, à Moka, à 98 degrés, [à] Sana, dans les montagnes, il ne s'élève que jusqu['à] grés, échelle de Fahrenheit. Il gèle quelquefois

(1) *Seetzen*, Correspondance de Zach, XVIII, 389. (2) *Haj[i] Khalfah*, Djehan Numa, p. 1298. Tard. M.

quoique rarement (1). Edrisi nomme des montagnes où gèle même en été.

Vents embrasés.

C'est dans le désert entre Basra, Bagdad, Hâleb et la Mecque, que l'on redoute le plus le vent mortel qu'on nomme *sam*, *smoum*, *samiel* ou *sameli*, suivant les différentes prononciations des Arabes. Il n'est à craindre que dans le tems des plus grandes chaleurs de l'été. Comme les Arabes du désert respirent ordinairement un air pur, quelques-uns d'entre eux ont, dit-on, l'odorat assez fin pour reconnaître le *smoum* à l'odeur du soufre. On assure qu'un autre indice de ce vent est que l'air, du point d'où il vient, paraît rougeâtre. Quand les Arabes en sentent l'approche, ils se couchent à terre. Ils disent que la nature enseigne aux animaux à tenir la tête baissée dans cette circonstance. Des hommes téméraires qui ont osé braver ce souffle brûlant, ont été subitement suffoqués; le terrible gonflement de leurs cadavres a fait croire aux Arabes que ce vent funeste portait avec lui un poison subtil.

Végétation du désert.

Les arides déserts de l'Arabie ont repoussé l'audace des naturalistes; cependant de nombreuses Oasis montagneuses ombragées de palmiers et de dattiers, pourraient mériter une visite. Les plaines sablonneuses produisent les mêmes plantes que celles de l'Afrique septentrionale. La plupart appartiennent aux espèces salines et grasses, comme le mésembryanthème, l'aloès, l'euphorbe, la statice, la soude. Elles servent à étancher la soif du chameau, à récréer la vue du voyageur dans les marches pénibles des caravanes.

Végétation des côtes, etc.

Les côtes de la mer présentent un aspect plus riche et plus vivifiant. De nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes entretiennent le long de leurs bords une verdure agréable. Les plantes nées dans les sables qui couvrent le rivage de la mer, participent de la nature de celles des déserts. Mais les bords des rivières, les vallées,

(1) *Niebuhr*, t. I, p. 5 *sqq.* *Cloupet*, Annales des Voyages, X, 179.

les plaines jouissent d'une fertilité qui contraste avec l'a
ridité des montagnes. Beaucoup de plantes de l'Inde et d
la Perse, que leur beauté ou leur utilité a rendues c
lèbres, y ont de tout tems été indigènes. Tels sont
tamarin, le cotonnier (1), le bananier ou figuier d'Inde, la
canne à sucre (2), une espèce de muscadier (3), le bétel,
toutes sortes de melons et de courges. L'Arabie-Heureuse
s'enorgueillit surtout de deux arbres précieux. L'un est
Cafeyer. le cafeyer (4), l'autre le baumier (5). Ce dernier produit
Baumier. le baume de la Mecque, la plus odorante et la plus chère
de toutes les gommes-résines. Les plantations du café
s'élèvent en terrasses sur le penchant occidental des
grandes montagnes qui traversent l'Yémen. On trouve
beaucoup de café dans les provinces d'*Haschid* ou *Bekil*,
de *Kataba* et de *Jafa*; mais il paraît que le climat des
départemens d'*Oudden*, de *Kousma* et de *Dsjebi* lui est
plus favorable; on en tire le meilleur et en abondance.
On dit que les Arabes ont défendu, sous des peines très-
sévères, d'exporter cet arbre, et que les Hollandais, les
Français et les Anglais ont cependant trouvé moyen d
le faire passer dans leurs colonies; mais le café de l'Yém
conserve toujours sa supériorité. Les Arabes assurent q
ont tiré l'arbre à café de l'Abyssinie; peut-être les A
siniens en ont-ils les premiers découvert l'utilité
moyens de culture.

Encens. Anciennement l'Arabie n'était pas moins cé
l'encens que par l'or; mais tout l'encens qu
septentrionaux tiraient de l'Arabie-Heureuse
de cette province. Actuellement on ne cultive
côte sud-est d'Arabie, dans les environs de
Dafar, *Merbat*, *Hasek*, et surtout
Schahhr, l'espèce seule d'encens nomm
par les Arabes, et cette espèce est

(1) *Plin.*, XIX, 1. Comp. XII, 10. (2) *Strab.*, XVI, 535, 539. (
Atreb.) *Plin.*, XII, 8. (3) *Abi Abdallah Ibn Batouta*, voyage
arabe. *MS.* de la Bibliothèque de Gotha (*Seetzen*). (4) *Coffea ara
bica*. L. (5) *Amyris opobalsamum*. L.

des montagnes où croît l'encens est argileux et nitreux. Les Arabes tirent beaucoup de sortes d'encens de l'Abyssinie, de *Siam*, de *Sumatra*, de *Java*. On en exporte de grandes quantités en Turquie; et la moindre des trois espèces de benjoin que vendent les marchands, est réputée meilleure que l'olibân d'Arabie (1).

Divers arbres et plantes.

Quelques bocages couvrent les montagnes de l'Arabie; mais il ne paraît pas qu'on y trouve de forêts proprement dites. Dans la classe des palmiers, l'Arabie possède le dattier, le cocotier et le grand palmier à éventail. On distingue parmi ses autres arbres naturels ou cultivés, le figuier, l'oranger, le sycomore, le plantain ou bananier, l'amandier, l'abricotier, l'arbre à chapelet, l'acacia du Nil, la sensitive et d'autres mimoses. On tire parti du coignassier et de la vigne (2). Parmi les arbustes et les plantes, il faut remarquer le ricin, le séné, tous deux d'usage en médecine, l'amarante globuleuse, le lis blanc et le grand *pancratium*, tous distingués par leur odeur et leur parfum; l'aloès, moins bon que celui de Socotora, le styrax et le sésame qui remplace l'olivier (3).

Agriculture.

Le froment, le blé de Turquie, le *dourra*, couvrent les campagnes de l'Yémen et de quelques autres contrées fertiles. Les chevaux y sont nourris avec de l'orge, et les ânes avec des fèves. On y cultive aussi l'indigo, l'*ouars*, plante qui teint en jaune, et que l'on exporte en grande quantité de Moka dans l'Oman, et le *foua*, employé pour teindre en rouge. La charrue est simple; on se sert de pioches au lieu de bêches. Les soins principaux de l'agriculture y consistent à amener dans les terres ensemencées l'eau des ruisseaux, des puits ou des mares. A la moisson on arrache les épis avec leurs racines; le fourrage se coupe avec la faucille (4).

Chameaux.

Le chameau à une bosse a justement été appelé un navire vivant sans lequel l'Arabe ne saurait traverser les mers de sable dont sa patrie est couverte. Pline et l'Arioste ont

(1) *Niebuhr*, I. 202. (2) *La Roque*, Voyage d'Arabie, 268. (3) *Strab.* loc. cit. (4) *Niebuhr*, I, 213 *sqq.*

très-exactement décrit les deux seules espèces distinctes de ce genre que l'on ait encore découvertes jusqu'à ce jour : l'une qui est la plus répandue dans l'Arabie, l'Egypte et toute la moitié septentrionale de l'Afrique, n'a qu'une bosse sur le dos; ils l'ont nommée *chameau d'Arabie;* l'autre, qui se trouve en Perse, dans la Russie méridionale, et dans la Bukharie ou l'ancienne Bactriane, a été appelée *chameau de la Bactriane.* Mais parmi les variétés de l'espèce d'Arabie, on a distingué celle qui était la plus propre à porter des fardeaux, d'avec celle qui était propre à la course. Diodore, Strabon et Isidore ont nommé les variétés qu'on employait à ce dernier usage *camelos dromas*, ou chameaux coureurs ; de ce dernier substantif, qui ne servait que d'épithète, les Européens ont fait le nom de *dromadaire;* dénomination qu'ils ont mal à propos étendue à toute l'espèce du chameau d'Arabie, ou celui qui n'a qu'une bosse.

Variétés de chameaux.

Les noms arabes de *hadgin* et de *raguahil* paraissent s'appliquer à deux races distinctes de chameaux arabes destinés, les premiers au portage, les seconds à la course; celui de *becht* ou *bacht* dénote le chameau bactrien (1). Il est démontré que le chameau arabe peut produire des métis avec le chameau bactrien; mais il n'est pas certain que cette race mixte soit féconde.

Bœufs, moutons, etc.

Les bœufs d'Arabie ont en général une bosse sur le dos comme ceux de Syrie. Dans le Nedged occidental, le beurre remplace l'huile (2). On a peu de renseignements particuliers sur la race des moutons; ils traînent, dit-on, leur queue épaisse sur une petite charrette (3); mais il paraît que la laine en est grossière, et la chair peu délicate. On trouve la chèvre des rochers dans les montagnes de l'Arabie-Pétrée. Les autres animaux sont le chacal, l'hyène, des singes, le jerboah ou rat de Pharaon, des antilopes, des bœufs sauvages, des loups, des renards, des sapajous, enfin la grande et la petite panthère. On rend presque une sorte de culte à un oiseau de l'espèce de la grive, qui chante

(1) *Bochart*, Hierozoïcon, lib. II, cap. 4. (2) *Strab.*, XVI, 537.
(3) *Barthema*, Navig. II, cap. 5-9. *Herodot.*, III, 115.

année vient de la Perse orientale, et qui détruit les sauterelles, fléau de toutes les cultures. Une espèce de sauterelles est regardée comme un mets délicat (1). La perdrix peuple les plaines, la poule-pintarde les bois, et le faisan les montagnes. La stupide autruche abandonne quelquefois ses œufs dans les déserts. Le poisson abonde sur toutes les côtes; celle du sud-est nourrit la pinne-marine avec son *byssus* éclatant (2), et d'immenses quantités de tortues de mer, ressource des tribus entières. Les tortues de terre sont en grande abondance en Arabie; c'est la nourriture des chrétiens les jours d'abstinence. On y a remarqué un petit serpent tacheté de blanc et très-venimeux; on le nomme *baétan*; sa morsure cause une mort soudaine. Le grand lézard *guaril* égale, dit-on, le crocodile en force (3).

Oiseaux. Tortues. Serpens.

N'oublions pas le cheval, la gloire de l'Arabie; il y en a de deux classes : les *kadishi* ou espèce commune, et les *kochlani* ou chevaux nobles, qu'on prétend issus des haras de Salomon, et dont on conserve la généalogie depuis 2000 ans. On a le plus grand soin d'en tenir la race pure. Ils supportent les plus grandes fatigues, passent des jours entiers sans manger, et se jettent sur l'ennemi avec impétuosité. Les meilleurs sont élevés par les Bédouins dans les déserts du nord.

Chevaux.

Ce pays possède aussi une excellente race d'ânes qui se vendent à grand prix, et dont les qualités approchent de celles des mules. Dans l'Yémen, les soldats font, avec ces ânes (4), leurs patrouilles et tout le service qui n'est pas de grade. Ils servent aussi aux pèlerins musulmans pour la longue et pénible route de la Mecque. Niebuhr évalue le [illegible] que font en voyage les ânes arabes, dans [illegible] demi-d'Eg[illegible] à 1,560 pas doubles de ceux de l'homme; les au[illegible] chameaux arabes n'en font que 775, et les petits

Ânes.

(1) *Bochart*, Hierozoicon, p. II, lib. IV, cap. 6. *Forskal*, Descript. an., p. 81. (2) *Ptolem.*, Geog., VI, cap. 7. (3) *Kazwyni* et *Abdallif*, dans *Bochart*, part. I, lib. IV, cap. 3. (4) *Grandpré*, Voyage au Bengale. Comp. *Bochart*, Hieroz., part. I, lib. II, cap. 13.

tout au plus 500. Le trot du chameau est très-incommode

Minéraux. Selon Niebuhr, ce pays n'a ni mines d'or, ni mines d'argent; seulement on trouve une petite quantité de ce dernier métal mêlé au plomb, que l'on tire de la province d'Oman. Le district de Saade, dans la partie septentrionale de l'Yémen, a des mines de fer, mais il y est cassant. L'Yémen fournit des onyx; l'agate, appelée pierre de Moka, vient de Surate, et l'on tire les plus belles cornalines du golfe de Cambaye (1). Le même voyageur ne croit pas que l'Arabie produise aucunes pierres précieuses; celles qu'on y trouvait y avaient été importées de l'Inde. Mais les témoignages positifs et unanimes des anciens ne permettent pas de douter de l'ancienne richesse

Mines d'or anciennes. des mines d'Arabie (2); et comment un pays aussi vaste n'en offrirait-il pas? C'est dans les montagnes de l'Yémen qu'on exploitait les mines d'or, les unes cachées dans les entrailles des rochers, les autres déposées par rognons dans les terres meubles. On exploite encore du sel-gemme près de Loheia, et en beaucoup d'autres endroits. La ville de *Gerra*, sur le golfe Persique, était construite en pierre de sel. Les anciens désignent probablement le succin sous le nom de *pierre aromatique* (3); l'*émeraude boiteuse* de Juba pourrait être la diallage (4). On place encore parmi les pierres fines d'Arabie le béryl et la topaze. Niebuhr a observé dans l'Yémen des colonnes de basalte à cinq pans, de l'albâtre bleu, de la sélénite, et différentes sortes de spath.

Divisions. Nous allons examiner l'Arabie province par provin[ce]. Les anciens la divisent en trois parties inégales; l'*Arabie-Pétrée*, petite province située entre l'Egypte et [la] Palestine, au nord de la mer Rouge. L'*Arabie-*[Heureuse] s'étendait vers l'Euphrate et vers le centre. Tout

(1) *Niebuhr*, Description de l'Arabie, I, 197. (2) Voyez les cit[ations] dans notre vol. I, p. 151, notes 7, 8, 9. (Il faut y ajouter *Jo*[b], ch. v. 45. *Abulfedæ*, Arabia, edit. Gagn., p. 45. *Teiphasch*, excerpta gemmis, etc. edit. *Rau.*, p. 96-102.) (3) Aromatites. *Plin.*, XXXVI, 10. (4) *Smaragdus cholos. Juba*, ap. *Plin.*, XXXVII, 5.

formait l'*Arabie-Heureuse*. Selon Niebuhr, les divisions de ce pays sont absolument différentes de celles des anciens. Le centre de l'Arabie est occupé par une vaste province, ou plutôt par une série de déserts, appelés *Nedjed*. L'*Hedjaz* est sur la mer Rouge; c'est là que se trouvent la Mecque et Médine; l'*Yémen* est au sud, vers le détroit de Bab-el-Mandeb; l'*Hadramaut* s'étend sur les rivages de l'Océan indien; l'*Oman* se trouve au sud de l'entrée du golfe Persique; et *Lahsa* ou *Hajar*, que d'Anville appelle l'Hejer, occupe le bord septentrional du même golfe.

Le désert du mont Sinaï.

La presqu'île formée par les golfes d'Ailah et de Suez, ou le *désert du mont Sinaï*, attire les voyageurs par son ancienne célébrité; car les villes d'*Ailah*, sur un bras du golfe Arabique, d'*Herac* ou *Karac*, au sud de la mer Morte, ainsi que le port de *Tor*, ne présentent rien d'intéressant. Le mont *Sinaï*, masse imposante de roches granitiques, au pied duquel est le couvent grec de *Sainte-Catherine*, s'élève au-dessus d'une chaîne de montagnes que les Arabes appellent *Dsæjebbel Mousa*, et dont on ne peut faire le tour qu'au moyen de plusieurs journées de marche. Cette chaîne est en partie composée de grès. On y trouve plusieurs vallées fertiles, dans lesquelles sont des jardins plantés de vignes, de poiriers, de dattiers et d'autres excellens fruits, que l'on transporte au Caire, et qu'on y vend très-cher. Mais, en général, la péninsule entre les deux golfes d'Ailah et de Suez présente aux voyageurs le spectacle d'une effrayante stérilité. La rose de Jéricho, la coloquinte, l'apocin, aiment ce sol aride. Divers arbres buissonneux y viennent aussi; tels sont l'acacia ou l'épine d'Egypte, qui fournit la gomme arabique, substance qui au besoin peut servir de nourriture (1); le tamarinier, qui, dans les mois de juin et de juillet, laisse transpirer un suc doux et aromatique, nommé encore *elmann*, et qui est la manne de Moïse (2); enfin, le *ban* ou

Végétation.

(1) *Hasselquist*, Voyage de Palestine, p. 570. (en allem.) (2) *Seetzen*, dans *Zach*, Correspond. XVII, 151.

balanus myrepsica, dont les fruits donnent une huile recherchée (1). Le câprier, le laurier-rose, le cotonnier, et divers autres arbustes, forment par-ci par-là une touffe de verdure au milieu des rochers noirâtres de granite, de jaspe, de siénite, et des plaines couvertes de sable, de pierres à fusil et de cailloux roulés. Les Arabes peu nombreux qui errent dans ce désert, paraissent vivre d'abstinence. Il y a pourtant beaucoup de gazelles et d'autres sortes de gibier (2). Les côtes de cette presqu'île sont bordées de récifs de corail, et couvertes de pétrifications sans nombre.

Animaux.

La tradition a consacré les monts Sinaï et Horeb aux yeux des chrétiens, des juifs et des musulmans; ces derniers, à leur retour de Médine, honorent par le sacrifice de quelques agneaux, le lieu où Dieu daigna se montrer à Moïse dans tout l'appareil de sa puissance. Le *Dgebel-el-Mokatteb* est un grand rocher situé sur la route de Sinaï à Suez, et couvert d'inscriptions hiéroglyphiques, qui ont été le sujet de beaucoup de discussions entre les savans. En s'y rendant, Niebuhr vit un cimetière rempli de magnifiques pierres sépulcrales, avec de très-beaux hiéroglyphes, monumens qui prouvent l'ancienne existence de villes populeuses et florissantes.

Le Dgebel-el-Mokatteb.

S'il nous était permis de nous acheminer avec la grande caravane des pèlerins, nous chercherions les villes ou bourgs de *Heddije*, de *Maan*, et autres qui doivent être situés dans des Oasis fertiles, au milieu de l'*Hedjaz*, contrée un peu moins déserte que les environs de Sinaï. Nous laisserions à droite la côte où se trouvent peut-être les restes de *Madiam*, de *Haura*, et de quelques autres endroits; mais nous visiterions à gauche la ville de *Médine*, où se trouve le tombeau de Mahomet. Les pèlerins ne sont pas obligés de visiter ce tombeau, qui est de la plus grande simplicité.

Le Hedjaz.

Médine.

(1) *P. Belon*, Observations sur diverses singularités, p. [illegible]. *Celsii*, Hierobotan., II, p. 1. (2) Le P. *Sicard*, nouveaux Mém. de Mission dans le Levant, I, p. 26. (Paris, 1715.) *Pococke*, *Breuning*, *Monconys*, *Thévenot*, etc. *Niebuhr*, Description, II, p. 106 *sqq*.

Mais la mosquée fondée par le prophète est, dit-on, soutenue par 400 colonnes, et éclairée de 300 lampes toujours allumées. On y voit, outre le tombeau de Mahomet, ceux d'Abubeker et Omar ses successeurs. *Jambo* est le port de Médine.

La Mecque.

On regarde comme sacré tout le terrain de la ville de *la Mecque*. Cette ancienne capitale de l'Arabie était connue des Grecs sous le nom de *Macoraba*. La terminaison de ce nom exprime sa grandeur, qui néanmoins, dans ses tems les plus florissans, n'a point égalé le quart de Paris. Le sol n'est qu'un rocher stérile; l'eau même du puits sacré de Zemzem est amère et saumâtre (1). Les pâturages sont éloignés de la ville; les fruits y sont apportés des jardins de Tayef, situés dans un canton montagneux, où il gèle quelquefois même en été (2). Le courage des *Koréischites*, qui régnèrent à la Mecque, les rendit célèbres parmi les Arabes; mais leur sol se refusait aux travaux de l'agriculture. Leur position, en revanche, était favorable aux entreprises commerciales par le port de *Gedda* ou *Djedda*, qui n'était distant que de 40 milles. Ils pouvaient entretenir une correspondance aisée avec l'Abyssinie. Les trésors de l'Afrique étaient transportés à travers la péninsule jusqu'à Katif, dans la province de Hejer. Embarqués sur des radeaux avec les perles du golfe Persique, ils arrivaient à l'embouchure de l'Euphrate. La Mecque est placée à une distance à peu près égale d'environ trente jours de marche de l'Yémen, à droite, et de la Syrie à gauche. Les caravanes d'Arabie faisaient leur station d'hiver dans le premier de ces pays, et celles d'été dans l'autre. Le plaisir de les voir arriver consolait les navigateurs de l'Inde de l'ennuyeuse et pénible route de la mer Rouge. Les chameaux des Koréischites se chargeaient d'une précieuse cargaison de parfums dans les marches de Sana et

Port de Djedda.

Commerce.

---

(1) *Abulfeda*, edit. Gagn., p. 29. *Bakoui*, Notices et Extraits, II, 417. *Edrisi*, ap. *Ramus.*, Navig., I, 151. *Niebuhr.* (2) *Abulfeda*, Gagn., p. 43. *Edrisi*, t. II, p. 5.

de Mérab, ou dans les ports d'Oman et d'Aden. On se procurait des provisions de blé et d'objets manufacturés dans les foires de Bostra et de Damas (1).

La Kaba.

Mais le commerce a changé de route, et la Mecque ne subsiste plus que par l'affluence des pèlerins qui viennent offrir un hommage de vénération à la sainte *kaba*, ou le temple principal des mahométans. Dans les géographies ordinaires on vante la magnificence de ce temple, de ses cent portes et de son dôme doré; mais, d'après la description de Niebuhr, la kaba, plus semblable aux anciens temples indous de l'Indostan ou de Siam, qu'à une mosquée, n'est qu'un carré découvert, entouré d'une colonnade, et orné de minarets, au lieu de pyramides ou d'obélisques. Dans cette enceinte sont cinq à six chapelles ou lieux de prières. Au centre est un petit bâtiment carré, appelé plus particulièrement le kaba, où est enchâssée et scellée une pierre noire, objet, à ce qu'il paraît, d'un ancien culte chez les Arabes (2). Avant Mahomet il y avait dans cet endroit un temple célèbre (3), rendez-vous religieux de toutes les tribus d'Arabie, qui, après avoir fait sept fois le tour de l'édifice sacré, baisaient avec respect la pierre noire (4). Des sacrifices de moutons et de chameaux étaient adressés aux 360 images placées dans le temple, et que Mahomet détruisit. Etaient-ce les génies des jours de l'année? et le dieu *Hobal*, placé sur le sommet du temple, n'était-ce pas le soleil?

Ancienneté de la Kaba.

Il y a aussi plusieurs petits Etats souverains dans les montagnes de l'Hedjaz. Les Arabes qui y demeurent ne vivent pas sous des tentes comme ceux des plaines; ils possèdent des villes et des villages murés; ils se défendent dans de petites citadelles situées sur des rochers et des montagnes escarpées. Parmi ces Etats se trouve le district de *Kheibar*, qui est au nord-est de Médine, et qui est habité,

Juifs de Kheibar.

(1) *Massoudi*, ap *Schultens*, Historia Ioctanid., p. 181. (2) *Max. Tyr. Suid*, etc., ap. *Asseman.* Biblioth. orient., p. 534. (3) *Diod.*, 3, 3. (4) *Pococke*, Specimen histor., p. 311. *Teland*, de relig. Mohamed., p. 88 *sqq.* *Mill.* Dissert. de Mohameanism., p. 18 *sqq.*

dit-on, par des Juifs indépendans, soumis à leurs propres scheiks comme les autres Arabes. Les Turcs les ont en horreur, et les accusent de piller leurs caravanes. Il paraît que les juifs de Kheibar n'ont aucune liaison avec ceux qui demeurent dans les villes sur les confins de l'Arabie. Peut-être sont-ils *Karaïtes;* on sait que les juifs de cette secte sont plus odieux aux juifs pharisiens que ne le sont les mahométans et les chrétiens.

Le Nedjed.

A l'est de l'Hedjaz s'ouvrent les vastes déserts de *Nedjed.* Selon Niebuhr, ce grand pays s'étend du désert de Syrie au nord, jusqu'à l'Yémen au sud, et de l'Irac-Araby à l'est, jusqu'à l'Hedjaz à l'ouest. De la sorte, il comprend principalement ce que les géographes européens ont désigné sous le nom d'Arabie-Déserte, division inconnue aux Arabes. La partie de cette province que l'on connaît plus absolument sous le nom de Nedjed, est montagneuse, couverte de villes et de villages, remplie de petites seigneuries; presque chaque petite ville est gouvernée par un scheik indépendant. Elle est très-fertile en toutes sortes de fruits, et principalement en dattes. On y trouve peu de rivières; et même celle d'*Astan,* qui est marquée sur la carte de d'Anville, n'est qu'un *wadi* ou torrent, qui n'a de l'eau qu'après les grandes pluies.

District d'El-Ared.

Il y a dans cette province beaucoup de districts; celui d'*El-Ared,* qu'on appelle quelquefois *Nedjed-el-Ared,* confine à l'est à l'Hajar ou Lahsa. On y trouve *Hanifa,* canton autrefois célèbre, plus connu aujourd'hui sous le nom de *Daraïe* (1). Une de ses dépendances est *Aijana,* ville qui a donné naissance au nouveau prophète Wahhab. Niebuhr place le district de *Kerjé* dans la partie sud-ouest de Nedjed, et par conséquent sur les frontières de l'Yémen. Il paraît qu'on l'a trompé. Le *Khardg* ou *Kerdje* est, selon les Arabes, le même canton qui a pour chef-lieu la ville d'*Iémama,* renommée du tems de Mahomet, à cause de l'antiprophète Moseïlama; elle forme, avec les villes de Lahsa et

Iémama.

(1) Voyez Pococke, p. II, p. 203.

lébrin, un triangle équilatéral, dont chaque côté est de trois journées de distance (1). Le mont *El-Ared* des géographes arabes paraît être un plateau de rochers calcaires, escarpé à l'ouest, incliné doucement à l'est, et étendu dans la direction du nord au sud (2). Ce sont les *montes Marithi* de Ptolémée.

Mont El-Ared

Voyage dans l'intérieur.

La relation d'un voyageur de Damas vient de nous procurer quelques nouvelles lumières sur l'intérieur de l'Arabie. Il paraît que depuis les confins du canton de Haurân, jusqu'aux bords de l'Euphrate, tout le sol n'est qu'une immense plaine, sans rivières, sans sources permanentes, sans la moindre élévation, sans trace de ville ni de village, mais où cependant plusieurs arbustes épineux et quelques plantes agréables à l'œil croissent avec vigueur. Cette plaine s'appelle *El-Hamad* (3). C'est l'*Al-Dahna* d'Abulfeda et de d'Anville. C'est là qu'errent les *Anaséh*, les *Beni-Shaher*, les *Szeleb*, et d'autres tribus nomades (4). Les *Montefik* occupent les deux rives de l'Euphrate, depuis Korna jusqu'à Arasje. Au sud de cette plaine les caravanes de Damas, en partant d'*Esrak*, à une journée et demie de Bostra, suivent pendant sept journées une vallée, ou, si l'on veut, le lit d'une rivière sans eau, dans l'été du moins, nommée *Wady-Arab-es-Szyrhan*. Cette route, dirigée au sud-est, les conduit au canton *Djof* ou *Dchof-es-Szyrhan*. C'est l'*Al-Giuf* que d'Anville a bien placé; on y voit une haute tour pyramidale. Les habitans vivent dans un état de guerre civile perpétuelle. Il y a ici, dit-on, des chiens sauvages qu'on mange. On traverse ensuite un désert de pierres de deux journées de long, et un autre désert de sable de trois journées; on y va à la chasse aux bœufs sauvages. Derrière ce désert s'élève le mont *Schammar*, couvert de forêts et de

L'El-Hamad.

Le Djof es-Szyrhan.

Mont Schammar.

(1) *Abulfeda*, Gagn., p. 16. (2) *Idem*, Prolegom., p. 182, vers Reiskei. *Rommel*, Arabia Abulfed., p. 86. *Hadgi-Khalfah*, Djehan-Numa, p. 1450-1451 *MS.* Comp. les notes supplémentaires à la fin du Ve volume de ce *Précis*. (3) *Jousouf-el-Milky*, caravanier de Damas, dans *Zach*, Corresp., XVIII, p. 363. (4) *Seetzen*, Mémoire, dans les *Annales des Voyages*, VIII, 281.

villages ; sa hauteur et son étendue semblent l'égaler au mont Liban. Ici se termine la route du voyageur Damasquin ; il n'entra pas même dans le canton de Schammar, qui est le *Mont Zametas* de Ptolémée, et le *Belad-Shemer* de d'Anville, mais que ce géographe paraît mettre trop à l'ouest et peut-être un peu trop au sud. Notre voyageur apprit que la ville de *Derreia*, *Dareïé* ou *Driyah*, capitale des Wahabis, est éloignée du mont Schammar de dix journées ; elle doit être à la même distance des rivages du golfe Persique, selon l'estimation des Arabes ; mais M. Reinaud, voyageur anglais, qui s'y est rendu en venant de Bassora par mer, a d'abord fait sept journées de Katif à la ville d'*Ascha*, où il y a des chevaux d'une beauté singulière, mais qui n'ont que 50 pouces de haut (1). De là il fit huit journées à travers les déserts avant d'arriver à Derreia, qu'il appelle *Drahia*. C'est une ville peu considérable, mais jolie dans le genre arabe. Les coteaux voisins produisent toute sorte de fruits ; on y élève d'excellens chevaux et d'innombrables troupeaux de moutons noirs (2).

Ville de Derreia ou Driyah.

Voyage de M. Reinaud.

Au sud et au sud-est, le Nedjed est séparé de l'Yémen et de l'Oman par le *désert d'Ahkaf*, jadis, selon la tradition, un paradis terrestre, habité par des géans impies, nommés les *A'adites* ; un déluge de sable fit périr ce peuple ; cependant, leur langue est encore parlée dans les îles Kurian et Murian (3).

Désert d'Ahkaf.

Les A'adites.

Les villes du Nedjed font un commerce considérable, soit entre elles, soit avec les places voisines de l'Hedjaz, de l'Yémen et de Lahsa ; ce qui fait espérer qu'un jour quelque voyageur européen trouvera l'occasion de pénétrer dans l'intérieur de l'Arabie, et d'en prendre une connaissance plus exacte. C'est du Nedjed qu'est sortie la redoutable secte des *Wahabis*, dont la puissance actuelle fixe les yeux de l'Asie et de l'Europe. Voici un précis de

Précis sur les Wahabis.

(1) Reinaud, lettre à *Seetzen*, dans *Zach*, Corresp., cah. septemb. (2) *Ibn-Ghalfah*, p. 1451. *sqq.* (3) *Idem*, p. 1358.

ce qu'on a pu savoir jusqu'ici sur l'origine et les progrès de cette secte (1).

Une tradition répandue dans l'Arabie, et surtout dans l'Yémen, raconte qu'un pauvre pasteur nommé Suleiman, vit en songe une flamme qui sortait de son corps et se répandait au loin, dévorant tout sur son passage. Il consulta les devins sur le sens de cette vision, et ils lui répondirent qu'elle présageait la fondation d'une nouvelle puissance qui serait établie par son fils. Ils ne se sont pas beaucoup trompés; car si la prédiction ne s'est pas vérifiée dans la personne du fils de Suleiman, nommé *Abd-El-Wahab*, elle s'est réalisée dans le fils de celui-ci, Scheik-Mohammed. C'est lui qui est le véritable fondateur de la secte, qui a cependant pris le nom de son père *Wahab*. Il sut se prévaloir auprès de ses compatriotes de ce songe vrai ou faux. Il leur persuada qu'il descendait directement de Mahomet, dont il portait le nom.

Fondateur de la secte des Wahabis.

Ses dogmes sont peu nombreux. Il prescrit le culte d'un Dieu unique, éternel, tout-puissant, juste, miséricordieux, qui récompense et qui punit. Il apprend à regarder le Koran comme un livre écrit dans le ciel même par les anges. Il veut qu'on en suive les préceptes; mais il rejette toutes les traditions des musulmans. Il consent à voir dans Mahomet un sage aimé de Dieu; mais il blâme les hommages qu'on lui rend. Il dit que Dieu, blessé de cette sorte de culte, l'a envoyé sur la terre pour en détromper les hommes, et que tous ceux qui repousseront ses instructions méritent d'être exterminés.

Dogmes.

D'abord il répandit sa doctrine en secret, et se fit quelques prosélytes. Il fit un voyage en Syrie pour le même objet. N'ayant pas réussi, il revint en Arabie au bout de trois ans d'absence. Il y fut plus heureux, et trouva protecteur dans un chef arabe nommé Ebn-Schoud, issu de la tribu de Negedis, comme l'aïeul de Scheik-Moham-

Alliances politiques.

(1) Histoire des Wahabis, par M. *L. A.* Paris, 1810. Notice sur les Wahabis, par M. *Rousseau*, consul-général, à la suite de sa description du pachalick de Bagdad, 1809.

med. Cet Ebn-Sehoud était un homme ardent et brave, qui, après s'être rendu chef de sa tribu, en avait subjugué deux autres de l'Yémen, et avait attiré dans son parti tous les Arabes vagabonds de cette contrée. Avec eux il se vit en état de faire des excursions, et dans l'espace de quinze ans, il avait déjà beaucoup étendu ses conquêtes. Curieux de les étendre encore, il crut que Mohammed pourrait servir ses vues en inspirant plus d'ardeur et d'enthousiasme ses Arabes. Il seconda donc la propagation d'une doctrine qui avait fait déjà quelques progrès parmi les siens; et Mohammed, de son côté, se livra volontiers à celui dont il attendait le plus solide appui pour sa secte. Ses dogmes furent bientôt adoptés par tout le peuple. Le nouveau culte prit une forme régulière. Le fils d'Abd-El-Wahab fut déclaré pontife suprême des Wahabites. Ebn-Sehoud retint l'autorité temporelle sous les noms de prince et de général; et ce partage de puissance s'est conservé entre les descendans des deux chefs, qui choisirent pour leur capitale Dréhiéh ou Derreïa, au sud-est de Bassora, dans le désert. Ebn-Sehoud.

Ebn-Sehoud s'occupa dès-lors à réaliser ses projets d'agrandissement. Il forma une armée bien disciplinée, dont le scheik augmentait l'enthousiasme par ses prédications. Sehoud mourut au milieu de ses projets; mais son fils, Abd-El-Azis, hérita de son courage et de son zèle. Quand il voulait réduire une tribu, il envoyait la sommer de croire au Koran tel qu'il l'expliquait, la menaçant de l'exterminer si elle s'y refusait. Prenait-elle en effet ce dernier parti, on passait tout au fil de l'épée, ne respectant que les femmes et les filles, et enlevant toutes les richesses des vaincus. Si au contraire la tribu consentait à se soumettre, Abd-El-Azis lui nommait un gouverneur, et se faisait donner la dîme des troupeaux, de l'argent, des meubles, et même des hommes, que l'on tirait au sort. Il amassa ainsi de grands trésors en peu de temps, et se forma une armée nombreuse. On porte celle-ci à plus de cent mille hommes. Les Arabes-Bédouins cé- Conquêtes des Wahabis.

dant les uns après les autres, ont ployé sous une puissance qui embrasse tout le vaste désert compris entre la mer Rouge, le golfe Persique et les environs d'Alep et de Damas.

Mœurs et usages des Wahabis.

Les *Wahabis* ont les Mahométans en horreur. Ils ont cependant retenu d'eux beaucoup de pratiques : la circoncision, les formules des prières, les ablutions, les abstinences, le jeûne du ramadan, les fêtes; mais leurs mosquées n'ont ni décorations, ni minarets, ni coupole. Ils ne professent aucun respect pour la mémoire des scheiks et des imans, et ils enterrent leurs morts sans aucune pompe. Ils vivent de pain d'orge, de dattes, de sauterelles, de poissons. Ils ne mangent que rarement du mouton et du riz. Le café leur est interdit. Leurs vêtemens et leurs cabanes sont fort simples. La nation peut se partager en trois classes : les guerriers, les laboureurs et les artisans; car ils cultivent et travaillent à différens métiers. Leurs ouvrages en osier, en laine, en coton, en cuivre, en fer, ne le cèdent pas à ceux des autres Arabes.

Le Hajar ou Bejer.

En descendant du plateau de l'Arabie, nous arrivons dans le *Hajar*, province qui borde à l'ouest le golfe Persique. La tribu de *Beni-Khaled* en possédait la souveraineté; mais aujourd'hui elle est sous le joug des Wahabis. *Lahsa*, ville considérable sur la rivière d'*Astan*, en est la ville principale, et donne souvent son nom à toute la contrée. *Katif* paraît être l'ancienne Gerra, bâtie en pierre de sel. Les habitans de cette ville subsistent principalement par la pêche des perles; et lorsqu'ils ne sont pas assez riches pour pêcher à leurs propres frais, ils se louent pour ce travail à des marchands étrangers. On y trouve encore les ruines d'un ancien fort portugais. Une autre ville considérable est *Koueit*; les Persans l'appellent *Grain*. Les habitans de cette ville vivent aussi du produit de la pêche des perles et de celle des poissons sur la côte de Bahhrein. On assure qu'ils sont au nombre de 10,000. Toute cette côte est très-peuplée; elle abonde

Lahsa.

Katif.

Koueit.

en dattiers, en riz et coton; les lis et les troènes bordent les rivières; mais les sables mouvans y envahissent souvent des cantons entiers (1). *Tarut*, petite ville à l'orient de Katif, possède d'excellens vignobles; ils sont quelquefois inondés par la haute marée; c'est là qu'il faut placer la *regio Mucina* de Strabon, où les vignes, cultivées dans des corbeilles de jonc, étaient quelquefois entraînées par les flots de la mer, et ensuite remises dans leur place à coups d'aviron (2). Dans quelques villes de l'Hajar il y a des manufactures en laines; on y fait des *abbas* ou manteaux. Fertilité de l'Hajar.

On doit considérer comme une partie de l'Hajar les îles de *Baharéin* dans le golfe Persique, près de la côte d'Arabie. Elle est remarquable par la riche pêche de perles qui se fait dans son voisinage aux mois de juin, juillet et août; pêche qui rapportait, dans le seizième siècle, la valeur de 500,000 ducats (3). Le nom de Baharéin signifie deux mers, et semble moderne; car Abulfeda, aussi-bien que les Arabes de Lahsa, appellent la grande île *Aual*, nom que d'Anville a mal à propos transporté à la presqu'île de Ser, située à environ 300 milles à l'est. La grande île a une ville fortifiée. Elle abonde en dattes, selon les modernes; les anciens l'ont mieux décrite sous le nom de *Tylos;* plane et peu boisée, elle nourrit des figuiers, des vignes, des palmiers, des cotonniers; un arbre à fleurs et feuilles semblables au rosier, s'épanouit et se contracte avec la lumière du jour; le tamarin, arbrisseau dans nos climats, devient un fort arbre; les pluies ne sont pas favorables à la végétation; c'est avec regret que les habitans arrosent leurs vergers; les côtes sont bordées de palétuviers (4). Tout cela serait-il changé? Îles de Baharéin. Pêche de perles. Végétation.

Après un grand espace inconnu où l'on place les villes

(1) *Hadj-Khalfah*, p. 370. *Niebuhr*, Description de l'Arabie, II, p. 198. (2) *Abulfeda*, Geogr., p. 13. *Strab.*, XVI, 528, edit. Atreb. (3) *Teixeira*, Chronic. Armuziæ, p. 19. (4) *Theophrast.*, Hist. plant., IV, 9, 5, 6. De Caus. plant. II, 7. Comp. *Plin.*, XII, 10-11. XVI, 41. *Arrian.*, VII.

L'Oman. de *Maścalat* et de *Julfar*, nous trouvons le pays d'*Oman*. Il est rempli de montagnes qui, presque partout, s'étendent jusqu'à la mer. Ce pays abonde en grains et en fruits. La mer qui le baigne est si poissonneuse, qu'on y nourrit de poisson les vaches, les ânes et d'autres animaux, et qu'on s'en sert même pour fumer les champs. On exporte des dattes. Il y a des mines de cuivre et de plomb. L'*iman* d'Oman, le plus puissant prince du pays, fait sa résidence à *Rostak*. Mais *Maskat* ou *Mascate*, est la ville la plus considérable et la plus connue des Européens. Elle est située à l'extrémité méridionale d'une baie d'environ 900 pas géométriques de long, sur 400 de large. A l'est comme à l'ouest, ce golfe est bordé de rochers escarpés, dans l'enceinte desquels les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Des deux côtés de ce beau port, il y a quelques batteries et quelques petits forts. Partout où la ville n'est pas défendue par la nature, elle est enfermée par une muraille. Derrière cette muraille s'ouvre une assez grande plaine, terminée aussi par des rochers qui n'ont que trois issues étroites. Mascate était anciennement, comme aujourd'hui, l'entrepôt des marchandises d'Arabie, de Perse et des Indes. Les Portugais prirent cette ville en 1508. Le prince lui-même fait le commerce. Il a quelques vaisseaux armés, dans lesquels il fait venir chaque année des esclaves, des dents d'éléphans et d'autres marchandises d'Afrique.

Maskat.

Marine des Omaniens. Les habitans de l'Oman sont les meilleurs marins de l'Arabie. Ils ont de petits vaisseaux marchands appelés *trankis*, dont les voiles ne sont pas de nattes comme dans l'Yémen, mais de toiles comme en Europe. Ces navires sont très-larges à proportion de leur longueur, très-bas par devant, fort hauts par derrière; ils ont ceci de particulier, que les planches n'en sont point clouées, mais liées et comme cousues ensemble. La plupart des soldats de l'iman sont des esclaves caffres (1).

(1) *Niebuhr*, Description de l'Arabie, II, p. 141-160.

La principauté indépendante de *Sehr* est vers le cap *Mo-candon*, qui domine l'entrée du golfe Persique. L'Oman, et par conséquent toute l'Arabie, se terminent à l'est par le cap *Ras-al-Had*, communément *Rosalgate*.

La côte méridionale se dirige d'abord au sud-sud-ouest jusqu'au cap Kanseli; elle court ensuite au sud-ouest vers le détroit de Bab-el-Mandeb. Elle est, dans la partie orientale, précédée par des bas-fonds et des récifs de corail; il y croît, selon Strabon, des arbres que la mer couvre à la haute marée; ce sont probablement des palétuviers. Vient ensuite la côte plus montagneuse du pays *Seger*, où croît l'encens; ses ports sont *Hasec*, sur le grand golfe de *Curia Muria*, environné d'îles, *Merbat* et *Dafar*. Derrière le pays de l'encens est le *Mahrah*, grand district montagneux, où l'on parle un dialecte particulier. Tous ces cantons paraissent être compris dans le Hadramaut, en prenant ce nom dans le sens le plus large; mais le *Hadramaut* propre est au sud-ouest, et avoisine l'Yémen. *Doan* y est une grande et jolie ville, dit-on; mais sa position dans l'intérieur nous la dérobe. Elle est à vingt-cinq journées de Sana, et à onze de *Keschin*. Cette dernière est sur la mer; les habitans sont très-polis envers les Européens et tous les étrangers; le scheik qui les gouverne possède un district considérable en Arabie, et de plus l'île de *Socotora*, célèbre par son aloès (1). Le scheik de *Schibam* est un des plus puissans dans les montagnes où demeurent les *Kabails*. Le Hadramaut, déjà très-célèbre du tems d'Auguste par la bravoure de ses habitans, offre en plusieurs endroits des contrées montagneuses très-fertiles, et très-bien arrosées par les eaux qui tombent des montagnes. Des différens ports de ce pays on exporte, pour Mascate et pour les Indes, de l'encens, de la gomme, de la myrrhe, du sang de dragon, de l'aloès; et pour l'Yémen, des toiles, des tapis, et beaucoup de ces grands couteaux nommés *jambea*, que les Arabes portent sur le devant, à la ceinture.

Hadramaut.

Pays de Seger.

Pays de Mahrah.

L'Hadramaut propre.

(1) Voyez *Description de l'Afrique*.

L'Yémen. La plus belle province de l'Arabie demande notre attention. C'est l'*Yémen*, autrefois un royaume considérable, que l'on regarde comme identique avec celui de *Saba*. Soumis par Mahomet, et ensuite par Saladin, l'Yémen dépendait des sultans mamelouks d'Egypte. Devenu libre par l'affaiblissement des Mamelouks en 1517, il fut menacé d'une invasion ottomane; mais en 1630 le sultan Amurat IV reconnut *Sejid Khassen-ibn-Mohammed* pour roi d'Yémen, en se réservant toutefois une suzeraineté nominale. Depuis cette époque, ces rois ont perdu plusieurs provinces, surtout au nord et à l'est. Cependant, l'Etat d'Yémen proprement dit peut avoir 2500 lieues carrées, et contient peut-être 1,000,000 d'habitans. Le souverain est en même tems chef de la secte des *Zéidites*, qui domine dans tout l'Yémen. Voilà pourquoi ce prince a d'abord pris le titre d'*iman*, titre qui, en Turquie, s'applique aux simples desservans des mosquées, mais qui en Arabie et en Perse, parmi les adhérens des sectes Zéidite et Schiite, désigne un docteur, un successeur du grand prophète. Les modestes imans d'Yémen n'ont pas tardé de prendre sur leurs monnaies le titre plus imposant de prince des fidèles, *émir al-mumenim*; on dit même que les croyans de leur secte les traitent de *califes*. Le trône de l'Yémen est héréditaire. L'iman ou émir y est indépendant, et ne reconnaît aucun supérieur, ni spirituel ni temporel. Il a le droit de faire la paix et la guerre. Cependant le fier et brave Arabe ne supporte jamais le moindre abus de pouvoir; l'iman ne peut pas même ôter la vie ni à un juif, ni à un païen, à moins que le prévenu n'ait été mis en jugement devant le tribunal souverain de San[illegible] de plusieurs cadis, dont l'émir n'est que le président. Si un émir paraît tendre au despotisme, on le détrône. La dénomination des *fakis* semble embrasser toutes les personnes au-dessus du commun. On donne le nom de *dolas* aux gouverneurs des districts; et si ceux qui exercent ces fonctions sont d'une naissance distinguée, ils sont nommés *walis*. Le magistrat d'une petite ville sans garnison est

Précis sur l'état politique.

ppelé *scheik;* s'il exerce son autorité dans un endroit plus important, il s'attribue le titre d'émir. Il y a encore des contrôleurs publics qui inspectent la conduite des gouverneurs. Mais nous ne devons pas nous appesantir sur ces détails, qu'on peut lire chez Niebuhr.

Forces militaires.

La force armée, en tems de paix, est entretenue sur le pied de 4000 hommes d'infanterie, et de 1000 de cavalerie. Les soldats, suivant l'usage de l'Orient, n'y ont point d'uniforme; ils ne connaissent aucune espèce de tactique; à peine savent-ils manier un fusil. L'Yémen n'a point de marine; les vaisseaux, grossièrement construits, portent des voiles faites avec des nattes.

Revenus. Commerce. Arts.

Les revenus annuels du prince montent, selon M. Niebuhr, à 480,000 écus de Danemarck, environ 1,900,000 fr. Ce voyageur pense qu'ils proviennent surtout des droits d'exportation sur le café. Outre cette précieuse denrée, l'Yémen exporte l'aloès, la myrrhe, dont la meilleure vient de l'Abyssinie; l'oliban ou l'encens de qualité inférieure; le séné, l'ivoire et l'or de l'Abyssinie. Les importations d'Europe sont le fer, l'acier, des canons, du plomb, de l'étain, de la cochenille, des miroirs, des couteaux, des sabres, du verre taillé, et des perles fausses. C'est dans des manufactures tenues par les Juifs, que se fabriquent les ouvrages d'or et d'argent, et jusqu'à la monnaie. Il se fait quelques mousquets dans le pays; mais ils sont d'une médiocre exécution. Il y a une verrerie à Moka. On trouve aussi dans l'Yémen quelques fabriques de toiles, la plupart grossières. Les juifs, au nombre de 5000 familles, exercent un commerce très-actif; mais la jalousie et la superstition se réunissent pour les persécuter.

Provinces et villes de l'Yémen.

Tel est l'état du plus puissant royaume de l'Arabie. Il se divise en beaucoup de départemens, et généralement en haut pays, nommé en arabe *Djebal*, et en bas pays ou *Téhama*. La principale ville est *Sana*, située au pied d'une montagne appelée Nikkum. Selon Niebuhr, cette ville n'est pas très-étendue; on pourrait en faire le tour dans l'espace d'une heure; encore une partie de cet

Sana.

espace est-elle occupée par des jardins. Ses murs sont de briques ; elle a sept portes et plusieurs jolies mosquées et palais, les uns construits en briques cuites, les autres en pierres ; les maisons ordinaires ne sont bâties qu'en briques séchées au soleil. Il y a beaucoup de *simseras* ou caravanserais pour les marchands et les voyageurs (1). Le chauffage y est nécessaire et très-rare ; mais on y trouve quelques mines de charbon et de la tourbe. Il ne paraît pas, quoi qu'en dise Pline, que les Arabes se chauffent avec des bois odoriférans. Les fruits y sont excellens, surtout les raisins, dont il y a plusieurs variétés.

Mareb. Selon le récit très-obscur de Pline et de Strabon, *Mareb* ou *Mariaba* aurait été l'ancienne capitale de l'Yémen; M. d'Anville s'empresse même d'y reconnaître la fameuse ville de *Saba*, connue des Hébreux, et citée par Ptolémée, Agatharchidè et quelques autres géographes grecs. Cette ville est aujourd'hui l'endroit principal du pays de *Djof*, qui s'est rendu indépendant de l'iman de l'Yémen.

Digue de Mareb. Dans une vallée d'environ six lieues de longueur qui lui est contiguë, sont réunis six ou sept ruisseaux. Quelques-uns sont poissonneux, et conservent de l'eau toute l'année. Les deux chaînes de montagnes s'approchent si près l'une de l'autre à l'est, que l'on peut franchir l'intervalle en cinq ou six minutes. On dit que cette ouverture fut fermée jadis par une épaisse muraille, qui retenait l'eau superflue pendant et après les pluies, et qui servait à la distribuer dans les champs et les jardins situés au pied de ces hauteurs. Cet ouvrage passait en Arabie pour une des merveilles du monde ; les historiens arabes ont même fait de la rupture de cette digue, et de [illegible] qui la suivirent, le point de départ d'une époque historique sur laquelle les savans n'ont pu tomber d'accord (2).

Villes dans les montagnes. Dans le *Djebal* ou haut-pays, l'iman possède les villes de *Damar*, où les Zéidites ont leur grande université ; de *Doran*, avec de grands magasins de blé, taillés dans e[illegible]

(1) *Niebuhr*, I, p. 230 (en all.) ; *Edrisi*, clim., I, p. 6 ; *Ibn al Ouardi* part. 10. (2) *Reiske* de Arabum epochâ vetustissimâ, etc. Lipsiæ, 1748.

rochers; de *Djobla*, distinguée par ses rues pavées; de *Taëz*, qui s'enorgueillit de ses mosquées. On monte à *Kousma* par des escaliers; on emploie une journée pour y grimper en venant du Téhama. A *Mnasek*, toutes les maisons sont taillées dans le roc vif.

Le Djebal indépendant comprend de grands cantons, entre autres le *Sahan*, dont *Saade* est le chef-lieu. On y trouve en abondance des fruits, des raisins, et de plus, quelques mines de fer exploitées. Les habitans de cette province communiquent peu avec les étrangers; l'on croit que leur dialecte approche le plus de celui du Koran, livre dont cependant ils ne connaissent guère que le nom. Leur nourriture est de la viande, du miel, du lait, des légumes. Mariés plus tard que les autres Arabes, ils parviennent à un âge avancé, et conservent la vue jusqu'à la fin de leurs jours. Le brigandage leur donne de quoi exercer l'hospitalité. *Nedjeran*, petit domaine, est situé dans une contrée agréable où il y a beaucoup d'eau. Il se trouve à l'est-nord-est, et à trois journées de *Saade*. Il est très-fertile en blé, en fruits, et surtout en dattes. Les scheiks sans nombre du canton *Haschid-oul-Bekil*, forment une confédération très-redoutée de l'iman.

Le canton de Sahan.

Le Nedjeran.

Même dans la plaine ou le Téhama, il y a de petits Etats qui ont bravé la puissance de ce prince. Tel est celui d'*Aden*, ville très-anciennement célèbre par son commerce et la bonté de son port, sur l'Océan indien (1); les géographes arabes en décrivent les relations étendues avec l'Inde et la Chine dans les 12e, 13e et 14e siècles; les richesses de l'Orient s'accumulaient sur une plage rocailleuse et sans eau, sans arbres (2). Aden, dévastée dans les guerres des Turcs et des Portugais, a perdu son commerce depuis qu'elle est soumise à l'iman. Ce prince est maître des meilleures villes sur le golfe Arabique, telles que *Moka*, dont le nom est béni par tous les amateurs du café; *Beit-el-Fakih*, qui, grâce à son port,

Villes dans la plaine.

Aden.

(1) Voyez notre volume I, p. 212. (2) *Edrisi*, clim. I, p. 5; *Ibn al* [illegible] edit. Hyland., pars. 10; Notices et Extraits, II, p. 43, etc.

Hodeida, fait la plus grande exportation de cette denrée; *Loheia*, qui en vend aussi beaucoup, mais d'une qualité inférieure; et *Zebid*, qui n'est pas l'ancienne Sabotha, mais qui, avant la destruction de son port, était maîtresse de tout le commerce. L'île de *Kamaran*, fertile et malsaine, conserve un bel aqueduc construit par les Portugais.

Mœurs des Arabes.

Nous avons étudié le pays; jetons un coup d'œil rapide sur ceux qui l'habitent. Les Arabes sont de moyenne taille, maigres et comme desséchés par la chaleur. Ils ont le teint basané, les yeux et les cheveux noirs; légers à la course et excellens cavaliers, ils passent généralement pour braves, pour habiles à manier l'arc et la lance, et pour très-bons tireurs depuis qu'ils sont familiarisés avec les armes à feu. La gravité, considérée chez tous les peuples orientaux comme la qualité distinctive d'un homme bien élevé, paraît moins naturelle aux Arabes qu'aux Turcs. Le brigandage est le métier avoué de plusieurs tribus nommées les *Bédouins*; l'art de tromper y supplée dans les villes commerçantes. A côté de ces vices, nés de l'absence d'un gouvernement régulier, subsiste encore l'ancienne hospitalité patriarcale.

Hospitalité.

Un simple voyageur qui se rendrait chez un scheik considéré du désert, pourrait s'attendre à un très-bon accueil. On trouve dans quelques villages du *Téhama* des maisons publiques où les voyageurs sont logés et nourris quelques jours sans payer. Quand les Arabes sont à table, ils invitent ceux qui surviennent à manger avec eux, qu'ils soient chrétiens ou mahométans, grands ou petits. On prétend que lorsqu'un scheik bédouin mange du pain avec les voyageurs, ils peuvent être assurés qu'il les protégera de son mieux. Quelquefois celui qui vient d'être dépouillé entre, sans le savoir, dans la tente du voleur, qui le plaint, en disant que Dieu est miséricordieux, et lui donne d'autres vêtemens que les siens, que l'autre ne fait pas semblant d'apercevoir. Les Arabes le disputent aux Persans en politesse; ils baisent la main des personnes au-dessus d'eux, en signe de respect.

Les maisons, quoiqu'en pierres, sont bâties sans goût

Les appartemens des hommes occupent la face de l'édifice; la jalousie a placé ceux des femmes par derrière. Même le pauvre Bédouin partage sa tente en deux par un voile, derrière lequel les femmes se dérobent à tout œil indiscret. L'Arabe est très-sobre. Les gens du peuple ne font qu'un repas de mauvais pain de *doura;* ils nomment ainsi une espèce de millet; ils y joignent du lait de chameau, de l'huile, du beurre ou de la graisse; l'eau pure étanche leur soif; la viande est peu en usage; celle du porc était défendue long-tems avant Mahomet (1). Pour le repas, on place de petites tables d'un pied de haut sur un large tapis ou sur des nattes, où les personnes invitées s'asseyent. Les Orientaux aiment passionnément la pâtisserie. On sait que leur liqueur favorite est le café; ils le préparent en le brûlant dans une poêle ouverte; ils le broient ensuite dans un mortier de pierre ou de bois. Cette méthode conserve au café un parfum qu'il perd lorsqu'on le réduit en poudre dans un moulin. Les habitans d'Yémen prennent rarement cette boisson, qu'ils regardent comme très-échauffante; mais avec les cosses du café ils préparent une liqueur semblable au thé. Les Arabes de distinction se servent de porcelaine de la Chine. Quoique interdites par la loi, les liqueurs spiritueuses ne sont point inconnues en Arabie. On fume quelquefois une plante qui ressemble au chanvre, et qui produit une sorte d'ivresse (2).

Habitations.

Nourriture.

Les Arabes, comme les Turcs et les Persans, aiment les habits longs. On les voit aussi porter de larges culottes, avec une ceinture brodée de cuir, et sous laquelle brille un poignard ou dague. Tous les Arabes portent le manteau, qu'ils appellent *habba;* c'est un grand carré double, fendu au milieu, ayant une échancrure pour le cou, avec deux ouvertures aux deux côtés pour y passer les bras. Le tissu de ces manteaux est de poil de chevreau bien tordu avec celui de chameau; l'épreuve qu'on en fait avant de

Vêtemens.

(1) *Mill*, dissert. de Mahomedismo, p. 25-118; *Hieronym.* in Jovinian. II, c. 6. (2) *Niebuhr*, Descript. de l'Arabie, I, *passim.*

les acheter, c'est d'y verser un seau d'eau, dont quelquefois il ne s'échappe pas une seule goutte durant près d'un quart d'heure. Les Arabes se surchargent la tête d'un grand nombre de bonnets, qu'ils entourent encore d'une écharpe. Communément ils ne portent point de chaussure ; la plante de leurs pieds s'endurcit au point de braver les sables brûlans. Dans les montagnes, cependant, ils les garantissent avec des peaux de mouton. Quelques-uns se rasent la tête ; d'autres portent leurs cheveux. Les femmes du peuple ont pour tout vêtement une large chemise et un pantalon. Dans l'Hedjas, comme en Egypte, leurs yeux ne paraissent qu'à travers les mousselines qui enveloppent leurs têtes ; mais dans l'Yémen elles portent de longs voiles. Une femme arabe, surprise sans vêtement par M. Niebuhr, cacha avec les mains son visage, laissant à découvert le reste. La coquetterie arabe prodigue les anneaux, les bracelets, les colliers de perles fausses. Quelquefois les Arabes ajoutent à leurs pendans d'oreilles un anneau au nez, comme dans l'Indostan. Avec le jus de l'henné elles se teignent les ongles de rouge, et les pieds et les mains d'un brun jaune (1) ; elles se noircissent les paupières avec de l'antimoine. L'usage de graver sur la peau des figures d'animaux, de fleurs ou d'étoiles, usage antérieur au siècle de Mahomet (2), a laissé quelques traces chez les femmes bédouines (3). Les modes changent peu dans l'Orient ; le costume d'Esther, de Sulamith, ou d'autres personnages du Vieux Testament, offre déjà le modèle de celui d'une dame arabe moderne (4).

Costume des femmes.

Figures gravées sur la peau.

La contrainte dans laquelle vivent les femmes arabes n'exclut pas les intrigues amoureuses ; mais les périls, les combats, la mort, entourent les pas du jeune audacieux qui cherche à s'introduire dans le sanctuaire du harem. La vie

Galanterie des Arabes.

(1) Voyez sur la *henné* la note de *Langlès*, Collection portat. des Voyages, II, 127. (2) *Moallakat*, trad. de Hartmann, p. 69-125 ; *Taraphæ Moallakat*, ed. Reiske, p. 45. (3) *Arvieux*, Mémoires, édit. Abbat., III, 297. (4) *Hartmann*, die Hebræerin, etc., la Toilette des femmes hébraïques (en allem.) ; *Schrœder*, de vestitu mulierum hebræarum.

pastorale des Bédouins procure aux deux sexes un peu plus de facilité de se voir ; aussi le désert est-il le théâtre de ces vives passions que les romans arabes nous peignent (1). Une taille élancée, semblable au jonc flexible ou aux longues lances d'Yémen, des hanches d'un volume immense et qui peuvent à peine passer par la porte de la tente, deux pommes de grenade sur un sein d'albâtre, des yeux vifs et languissans comme ceux de la gazelle, des sourcils bien arqués, une chevelure bouclée et noire qui flotte sur un cou long comme celui des chameaux : voilà, selon les poëtes du pays, le portrait d'une beauté arabe (2). Les femmes du peuple, dans les plaines maritimes, ont le teint d'un jaune foncé; mais dans les montagnes on rencontre même des paysannes qui ont des traits, une taille et un teint que ne désavoueraient ni la Grèce ni l'Italie. Portrait d'une beauté arabe.

La langue arabe ancienne semble se rapprocher de l'hébreu. Avant Mahomet il y avait deux dialectes principaux, celui des *Hamiarites* ou Homérites, qui régnait dans l'Yémen; et celui des *Koréischites*, qui était répandu aux environs de la Mecque; ce dernier, le moins pur et le moins agréable, triompha, grâce à l'Alcoran et aux victoires de Mahomet (3). Cette langue sacrée est enseignée dans les écoles d'après des règles invariables; c'est la seule qui serve aux lectures publiques faites dans les temples. La langue savante d'aujourd'hui, employée dans les discours solennels, et parmi les gens instruits, n'en diffère pas quant à l'essence des mots et des constructions (4); mais cette conformité ne s'étend pas à l'arabe vulgaire, qui, comme toutes les langues très-répandues, a éprouvé des mélanges et des altérations (5). Non-seulement on parle tout autre- Langue arabe. Dialectes.

(1) Medjnoun et Leïla, traduct. de M. *Chezy*, préf. XXV, etc., etc. (2) Les passages de *Hariri*, *Ibn Doreid*, *Motannabi*, *Einawabi* et autres, rapportés dans *Hartmann*, Aufklærungen über Asien, I, 549 *sqq.* (3) *Erpenius*, Specimen historiæ Arabum, p. 150. *Eichhorn*, préface de la traduction allemande de *Richardson*, Traité de la littérature orientale. *Adelung*, Mithridates, I, 383, etc. (4) *Ayda*, archiprêtre à Tripoli en Syrie, Mémoire contre Niebuhr, en arabe ; voyez *Jahn*, Chrestomathie arabe, p. 22. (Vienne, 1802.) (5) *Niebuhr*, Description de l'Arabie, I, 118 *sqq.*

ment dans les montagnes de l'Yémen que dans le Téhama; mais les gens distingués ont une prononciation difficile, et d'autres mots que les paysans, pour exprimer différentes choses; et tous ces dialectes n'ont qu'un faible rapport avec celui des Bédouins. La différence est encore plus grande dans les provinces éloignées. C'est à la fusion de tant de dialectes que la langue arabe doit sa richesse en mots. On lit dans les livres qui en traitent, qu'elle n'a pas moins de mille noms pour exprimer *chameau*, et de cinq cents pour exprimer *lion*. La prononciation des Arabes du sud et de l'est paraît plus facile à un gosier européen, que celle des Arabes d'Egypte et de Syrie. Les conquêtes des Arabes ont répandu leur langue au sud de la Méditerranée, depuis l'Egypte jusqu'au détroit de Gibraltar, et le long de l'Océan indien, du côté de l'île de Madagascar.

Caractères d'écriture.

Il paraît que très-anciennement les caractères en forme de clous, appelés persépolitains, étaient en usage en Arabie. Ces caractères furent remplacés par les caractères *hamiariques*, ainsi appelés d'une dynastie de ce nom; et ceux-ci cédèrent la place aux *cufiques*.

Etudes littéraires. Education.

Quoique les sciences en Arabie se réduisent à quelques grossières notions de médecine et à des rêves d'astrologie, on ne peut pas méconnaître chez les Arabes ce génie ardent qui a répandu dans l'Alcoran tant de tournures poétiques. La morale et la poésie sont encore les objets favoris de leurs études. Le pays de *Djof*, dans l'Yémen, produit beaucoup d'improvisateurs. L'éducation, quoique déchue en Arabie, n'est point entièrement négligée; beaucoup de personnes, parmi le peuple, savent lire et écrire. Ceux d'un plus haut rang tiennent des instituteurs chez eux pour instruire leurs enfans et leurs jeunes esclaves. Communément une école est attachée à chaque mosquée; de pieuses fondations assurent l'entretien du maître et des enfans pauvres. Les grandes villes possèdent beaucoup d'autres écoles, où la classe moyenne du peuple peut envoyer ses enfans. Ils y apprennent à

lire, à écrire, à compter. Les filles sont instruites séparément par des femmes. Dans quelques villes principales il y a des colléges pour l'astronomie, l'astrologie, la philosophie, la médecine. Le royaume d'Yémen a deux universités ou académies célèbres : l'une à Zébid pour les Sunnites, et l'autre à Damar pour les Zéidites. L'interprétation du Koran, avec l'histoire de Mahomet et des premiers califes, forment les branches d'étude les plus suivies.

Religion.

L'homme extraordinaire qui a fondé la religion mahométane eut à combattre l'idolâtrie des anciens Arabes. Il paraît qu'anciennement les sacrifices humains étaient en usage parmi eux, comme chez leurs frères les Syriens et les Carthaginois. Le *Sabéisme*, où le culte des astres, leur fut commun avec les peuples de la Syrie et de la Chaldée. La religion chrétienne y eut quelques prosélytes avant Mahomet. Les juifs y vivaient en tribus nombreuses (1). Le prophète arabe eut de la peine à les subjuguer. Son Eglise, comme toutes les autres, s'est partagée d'opinion. Outre la secte des *Sunnites*, il s'en est formé une autre fort considérable; ceux qui la suivent se nomment *Zéidites*. Ils paraissent d'accord avec les premiers sur les principaux points de doctrine; mais ils observent avec peu de rigueur les pratiques religieuses. Vers le milieu du siècle dernier, un scheik d'Yémen, appelé *Mékrami*, établit une secte nouvelle parmi les mahométans. Ce fut vers le même tems que naquit dans le centre du Nedjed la nouvelle religion des Wahabis, dont nous avons décrit plus haut les rapides progrès. Les *Schiites*, ou la secte d'Ali, dominent le long du golfe Persique. L'Oman a vu naître une autre secte, plutôt politique que religieuse; ses adhérens s'appellent *Bejas*, et n'accordent aux descendans de Mahomet aucune de ces grandes prérogatives qu'ils exercent, surtout dans l'Hedjas.

Nous avons déjà donné quelques idées de l'état des arts

(1) Voyez les passages recueillis dans *Schultens*, Historia Joctanida- p. 61-62-144.

et du commerce dans l'Yémen et l'Oman : ajoutons ici quelques remarques générales. Les arts sont négligés en Arabie. Il n'y a aucune imprimerie dans ce pays. L'obstacle principal vient de ce que les lettres arabes modernes, liées ensemble, et souvent placées l'une sur l'autre et entrelacées, sont plus belles, lorsqu'elles sont proprement écrites, que lorsqu'elles sont imprimées. Les zélés *Sunnites* ne pouvant souffrir les figures, on ne trouve parmi les Arabes ni peintres ni sculpteurs ; cependant ils exécutent très-bien leurs inscriptions en relief. On travaille bien l'or et l'argent en Yémen ; néanmoins, la plus grande partie des ouvrages d'orfévrerie se font par les Juifs et par les Banians. La monnaie même est fabriquée à Sana par les premiers. L'art de l'horlogerie n'est ni avancé ni considéré. Celui de la musique est tout aussi négligé, du moins n'y entend-on que des tambours et des chalumeaux. Tous les ouvriers travaillent assis. Il y a plusieurs sortes d'ouvrages pour lesquels les Arabes se servent aussi adroitement de leurs orteils que nous de nos doigts. On ne trouve en Arabie ni moulins à vent ni moulins à eau ; mais comme Niebuhr a vu dans le Téhama un pressoir à huile tourné par un bœuf, ce voyageur présume que les Arabes ont des moulins à grains du même genre.

L'Arabie renferme peut-être une population de dix à douze millions d'âmes ; réunie sous un seul chef, elle serait redoutable aux Persans, aux Turcs, à l'Afrique entière.

TABLEAU *des Positions géographiques de l'Arabie.*

NOMS DES LIEUX.	Latitud. N.			Longit. E. de Paris.			AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Tor (Arabie Pétrée).	.....			31	12	55	Voyage inédit cité dans la *Connaiss. des Tems.*
Idem	28	12	19	.....			*Niebuhr*, dans *Zach*, Corresp.
Raz Abou Mohammed.	27	50	0	.....			Voyage inédit, *Connaiss. des Tems.*
Kalaat-el-Moilah. ...	27	28		.....			*Idem.*
El Hammam Firann. .	.....			30	43	25	*Idem.*
Jemboa.	24	7	6	35	12	15	*Idem.*
Idem	24	5	0	.....			*Niebuhr*, dans *Zach*, Corresp.
Ras-Abiad	23	30	0	.....			Voyage inédit, *Connaiss. des Tems.*
Arabog.....	22	33	0	36	31	45	*Idem.*
Gedda ou *Djidda*.....	21	32	42	36	45	45	*Idem.*
Idem	21	28	23	37	4	45	*Niebuhr*, par des distances lunaires *Zach*, Corresp. VI, p. 166.
La Mecque.....	21	28	9	37	54	45	Voyage inédit, *Connaiss. des Tems.*
Ghumfude	19	7	0	39	21	45	*Niebuhr*, dans *Zach*, Corresp.
Loheia.....	15	42	8	39	48	30	*Niebuhr*, calculé par le P. *Hell* (1).
Beit-el-Fakih.	14	31	17	.....			*Idem*, Corresp. de *Zach*.
Zebid.....	14	12	0	.....			*Idem.*
Taais	13	34	7	.....			*Idem.*
Sana, capitale d'Yémen.	15	21	6	.....			*Idem.*
Moka.....	13	18	41	.....			*Idem*
Idem	13	16	0	40	50	0	Connais. des Tems.
Ile *Perim* dans le détroit de Babel-Mandeb.....	12	38	0	.....			*Niebuhr.*

(1) N'après plusieurs observations des satellites de Jupiter; mais dans la Corresp. de Zach, VII, p. 60. Niebuhr a donné des observations des distances lunaires qui semblent donner un résultat différent.

N. B. Les divisions politiques anciennes et modernes n'offrent rien de fixe; elles sont d'ailleurs en grande partie inconnues; voilà pourquoi on n'en donne point de *Tableau comparatif.*

LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *La Perse; Description physique générale.*

Coup d'œil général.

LA Perse est aujourd'hui principalement divisée en deux monarchies, celle des *Afghans* à l'est, et celle de *Fath-Ali-Schah* à l'ouest; mais comme ces divisions politiques peuvent varier d'un moment à l'autre, nous suivrons l'ancienne division de la monarchie persane telle qu'elle existait sous les sophis, en excluant toutefois la Géorgie soumise aux Russes. Cet ensemble de pays, qui s'étend depuis le bassin du Tigre et de l'Euphrate d'un côté, jusqu'à ceux de l'Indus et de l'Oxus ou Gihon de l'autre, forme une grande région naturelle qui baignent ici la mer Caspienne, là le golfe Persique et la mer des Indes; et quoique ce vaste plateau, étant très-diversifié, comprenne plusieurs bassins distincts, il y a pourtant assez de rapports de similitude pour n'en faire qu'un seul tout, du moins dans une Géographie universelle.

Anciennes divisions politiques.

Les révolutions politiques auxquelles ce pays a toujours été en proie, ont constamment fini par le réunir sous un seul sceptre. A l'aurore de l'histoire nous y voyons plusieurs nations indépendantes; les Perses au midi, les Ariens à l'est, les Mèdes au centre; diverses hordes barbares, telles que les Hyrcaniens, les Parthes, les Cadusiens au nord. Il est très-douteux que les antiques empires de Ninive et de Babylone aient jamais compris la Perse ancienne, c'est-à-dire, le *Fars* actuel, avec Kerman et Laristan. L'histoire n'ose ni garantir ni rejeter les merveilleuses expéditions de Sémiramis; mais il est certain que toute invasion momentanée figure comme une conquête dans le chaos de l'histoire primitive. Les Mèdes subjuguèrent réellement les Perses. Ce peuple paraît avoir fait ses premières armes contre les Scythes d'Asie, dans

le Touran ou la Tartarie actuelle, et contre les Indiens. Cinq siècles et demi avant Jésus-Christ, *Cyrus* délivra sa nation et la rendit maîtresse de toute l'Asie occidentale. Mais à l'entrée de l'Europe, une petite nation arrête les innombrables essaims de l'Asie ; bientôt réunis sous Alexandre, les Grecs renversent le faible colosse de la puissance persane ; la discorde des vainqueurs fait naître une foule de royaumes ; la tribu guerrière des *Parthes* (vers l'an 248 avant J. C.) s'empare des provinces qui forment la Perse moderne. Pourtant les Grecs se maintiennent dans la Bactriane ; leur roi, Démétrius, soumet et civilise l'Indostan ; Eucratides Ier règne sur mille cités ; mais les Scythes, ou plutôt des nations nouvelles qui avaient remplacé les Scythes, réunies aux Parthes, renversent le trône de la Bactriane. Les Parthes, sous leurs rois de la dynastie *Aschkanienne*, les Arsacides des auteurs grecs, balancèrent la puissance des Romains. Vers l'an 220 de J. C., un particulier persan, selon les Grecs, enleva le pouvoir aux Parthes, et fonda la dynastie des *Sassanides ;* mais les Orientaux ne distinguent point les Persans modernes des Parthes ; et le premier monarque persan, Artaxerxès II ou Ardschir, est, selon eux, un prince du sang royal des Parthes. Quoi qu'il en soit de ce point obscur, l'Empire persan, après avoir lutté contre celui de Constantinople, après avoir jeté un grand éclat sous le règne du sage *Nous-hirvan*, subit le joug des Arabes et du mahométisme ; vers l'an du Christ 636.

Empire des Perses, des Parthes etc.

Deux siècles après, le royaume de Perse se trouva rétabli dans le Korasan, et après plusieurs révolutions il reprit sa première extension. En l'an 934, la maison de Bouiah parvint au trône ; elle résidait à Schiraz. La Perse, enveloppée dans les conquêtes de Gengis et de Tamerlan, respire sous la dynastie des *Sophis*, qui monte au trône en 1506. *Schah-Abas*, surnommé *le Grand*, prend les rênes de l'empire en 1586, et gouverne près d'un demi-siècle avec éclat, quoique d'une manière tyrannique. Les Afghans conquirent la Perse en 1722. Cet événement fut suivi, en 1736, de

Dynastie des Sophis.

l'extinction de la maison des Sophis, et de l'élévation au trône impérial de *Nadir*, surnommé *Thamas-Kouli-Khan*. Ce chef féroce, mais habile et heureux, était né dans le Khorasan. Le 20 juin 1747, il fut tué après un règne de onze ans, qu'illustra surtout la rapide conquête de l'Indostan.

Partage de la Perse.

Ici nous voyons commencer une période absolument nouvelle, et qui intéresse de plus près la géographie moderne. La faiblesse des successeurs de Nadir-Schah, et l'affreuse guerre qui ensanglantait la *Perse occidentale*, permirent aux *Afghans* de consolider un nouvel empire, dont Candahar devint la capitale, et qui embrassait toute la *Perse orientale*.

Empire des Afghans.

Le Khorasan oriental, le Segistan, l'Arokasche, le Candahar, sont les principales provinces des Afghans en Perse; ils possèdent dans l'Inde le Kouttore, le Caboul et le Cachemire; ils ont envahi une partie de la Bukharie.

Les plus sûrs matériaux concernant ce royaume de Candahar ou des Afghans, semblent être ceux qu'a recueillis le major Rennell. Il en résulte qu'*Ahmed-Abdallah*, premier roi de Candahar, était originairement chef d'une tribu d'Afghans, que Nadir-Schah réduisit sous son obéissance. A la mort de celui-ci, Ahmed reparut soudain au milieu de ses anciens sujets. Il s'empara des provinces de l'Inde cédées par le Mogol à Schah-Nadir. Ahmed choisit Caboul pour capitale, parce que cette ville lui paraissait le plus à l'abri d'une attaque des Persans occidentaux. Ahmed mourut vers 1773. Timur, son successeur, continua de résider à Caboul. Timur laissa le trône à *Zemaun*, qui probablement règne encore. Depuis la grande bataille de Panniput contre les Marattes, donnée par Ahmed-Abdallah, en 1761, le royaume de Candahar paraît avoir conservé ses premières limites.

Perse occidentale. Kerim-Khan.

Quant à la partie occidentale de la Perse, elle jouit de quelque repos sous le gouvernement de *Kerim-Khan*, qui néanmoins ne prit point le titre de schah, se contentant de celui de vékil ou régent. Ce bon prince avait servi sous Nadir, dont il avait été le favori. A la mort du tyran il

était à Schiraz. Il s'empara du gouvernement, et fut soutenu par les habitans de cette ville, charmés de sa bienfaisance et rassurés par sa justice. Pour reconnaître cet attachement, Kerim embellit leur ville de beaux palais, de mosquées et de jardins magnifiques. Il répara les grandes routes et rebâtit les caravanserais. Son règne ne fut souillé d'aucun acte sanguinaire. On loue sa charité envers les pauvres, et les efforts qu'il fit pour rétablir le commerce. Il paraît qu'il mourut vers 1779, après un règne de 16 ans.

Une nouvelle période de malheurs et de confusion suivit la mort de Kerim. Ses frères cherchèrent à s'emparer du pouvoir à l'exclusion de ses fils. Un prince du sang, Ali-Murat, resta, en 1784, paisible possesseur du trône de Perse. Cependant, après la mort de Kerim, un eunuque appelé Aga-Mahamed, s'était emparé du Mazanderan, où il se rendit indépendant. En marchant contre lui, Ali-Murat fit une chute de cheval, dont il mourut sur-le-champ. Son fils Jaafar prit le sceptre; mais il fut défait par Aga-Mahamed à Yezde-Kast, et il se retira à Schiraz. Aga-Mahamed, eunuque.

En 1792, Aga-Mahamed attaqua cette ville, où Jaafar périt dans une insurrection. Le vainqueur brise le tombeau de Kerim et insulte à ses cendres. La valeur héroïque de Louthf-Aly, fils de Jaafar, balance en vain dans plusieurs combats désespérés la fortune de l'eunuque, qui enfin reste maître de toute la Perse occidentale. Il nomma pour son successeur son neveu *Baba-Khan*, qui, depuis 1796, règne paisiblement sous le nom de *Fath-Ali-Schah*. Il a fait plusieurs guerres aux Russes; et pour mieux défendre contre eux les provinces septentrionales, il a établi sa résidence à Tahiran ou Téhéran; les provinces qui obéissent à son sceptre étaient, en 1810, l'Erivan, l'Adjerbidjan, le Ghilan, le Mazanderan, le Khorazan occidental, l'Irak-Adjemi, le Kurdistan persan, le Farsistan et le Kerman; les cheiks arabes sur le golfe Persique lui payent tribut, et le *wali* ou prince de Mekran lui envoie des présens respectueux (1). Fath-Ali-Schah.

(1) Histoire des révolutions de Perse, par *Picault*, 3 vol., 1810. Voyage de *Chardin*, notice historique de *Langlès*, dans le 10e volume.

État politique actuel.

Tel était naguère l'état de la Perse, que l'on avait pris l'habitude de ne plus couronner les souverains, mais seulement de proclamer tous les matins : *Un tel khan règne aujourd'hui;* mais Fath-Ali porte avec dignité le titre de *schah* ou roi. Il paraît que ce prince, ferme et sévère, a délivré le peuple et le gouvernement de l'autorité arbitraire et des exactions de nombreux khans. Ce titre, établi par les Tartares, répond à ce que les Persans désignaient par celui de *mirza*, donné aujourd'hui à tous les gentilshommes. Ces khans sont quelquefois gouverneurs de provinces, quelquefois seulement propriétaires de petits districts, et prétendant à une succession héréditaire, quoique assujettis à la confiscation et à la peine de mort d'après un ordre arbitraire du souverain. Les grands khans sont quelquefois appelés *beglerbegs*, et en tems de guerre *serdars* ou généraux. Ceux qui commandent les villes sont communément désignés sous le nom de *darogas* ou gouverneurs.

Fath-Ali-Schah peut mettre sur pied plus de 100,000 hommes ; et le nombre de ses sujets, malgré tant de guerres, monte probablement à six ou huit millions. Le royaume de Candahar, avec ses provinces de l'Inde, possède peut-être une population égale ; mais l'anarchie en affaiblit les forces. D'ailleurs, malgré la bravoure de l'infanterie afghane et de la cavalerie persane, ces deux empires, en restant séparés, n'auront pas une haute importance politique.

Passons à la description du pays, pour l'intelligence de laquelle cet ample préambule historique était indispensable.

Limites actuelles.

La Perse occidentale avoisine, au nord, la mer Caspienne et la Géorgie, l'une et l'autre dominées aujourd'hui par les Russes. Le *Schirwan*, quoique occupé en partie par les Russes, n'a pas été cédé formellement par la Perse ; elle n'a pas même reconnu le droit que les Géorgiens ont prétendu exercer en se soumettant à la Russie. Les frontières envers la Turquie n'ont pas été changées, depuis qu'Ali-Murat rendit aux Turcs la ville de Bassora. Le golfe Persique, déjà décrit avec l'Arabie, baigne les côtes méridionales de ce pays ; mais les Per-

sans situés entre deux mers, ont de tout tems négligé la marine. La Perse orientale a conservé ses limites envers les Turcomans; les frontières du côté de la Bucharie et de l'Inde ont été effacées par les conquêtes des Afghans. Ce peuple est réellement devenu limitrophe de l'Empire chinois, puisque le Cachemire touche non-seulement à la région inconnue du Petit-Thibet, mais à l'extrémité occidentale du Grand-Thibet. Le fleuve Indus les sépare des Sykes.

Toute la Perse est un plateau très-élevé, comme l'abondance de la neige le prouve. Ce plateau se joint à celui de l'Asie Mineure et de l'Arménie à l'occident, tandis qu'à l'est il se confond avec le plateau de l'Asie centrale. C'est cette chaîne de terres hautes que les anciens appelaient *Taurus*; elle divise l'Asie en deux, ou plutôt, selon l'idée de Strabon, en trois parties. La première est située au nord des montagnes; la seconde est placée sur le dos même du Taurus, entre les diverses chaînes de montagnes qui le couronnent; enfin, la troisième se trouve au midi. L'idée de cette division est fondée dans des observations très-exactes sur la différence des climats et des productions. Mais les anciens savaient très-bien que les chaînes nombreuses comprises sous le nom de Taurus, étaient « entrecoupées par beaucoup de vallées » et de plaines élevées (1). » Ils savaient aussi « que plu- » sieurs montagnes de la Perse, après s'être élancées brus- » quement du milieu de la plaine, s'aplanissent tout à » coup et offrent un plateau absolu (2). » Les voyageurs modernes confirment ces observations. Les montagnes de la Perse, selon M. *Olivier*, ne semblent en quelque sorte former aucune chaîne suivie, ni avoir de direction principale. Elles s'étendent sans ordre dans tous les sens, elles sont entassées les unes sur les autres, et jetées comme au hasard; des groupes qui semblent former un commence-

Plateau de la Perse.

(1) *Strab.*, lib. XI, p. 318 et suiv. (2) *Curt.*, lib. VI, cap. 16. l. VII, cap. 39.

ment de chaînes, se trouvent tout à coup interrompus par des plaines unies très-étendues et très-élevées (1). Mais le plateau même qui porte cet amas de montagnes doit avoir *deux escarpemens*, l'un vers l'Euphrate et le golfe Persique, l'autre vers la mer Caspienne. Ce sont là les *deux branches du Taurus* dont les anciens ont parlé.

Montagnes du nord de la Perse.

C'est au sud du bassin de la rivière de Kour ou Cyrus, qu'il faut chercher la continuation septentrionale du mont Taurus. L'*Ararat* et la chaîne dont il dépend, se joint aux hautes montagnes qui séparent le lac Wan du lac Ourmia; ces dernières font partie du *Niphates* des anciens. Mais au sud de la rivière d'Araxe, une chaîne de montagnes très-froides embrasse l'Adjerbidjan, l'ancienne *Atropatène* au sud; ces montagnes bravèrent les armes d'Alexandre-le-Grand. De leurs flancs se détachent vers l'est les monts *Alpons*, bande de montagnes calcaires assez hautes qui entourent la partie méridionale de la mer Caspienne. Dans l'ancienne Hyrcanie ces montagnes « présentaient à la mer des flancs non-seulement escarpés, » mais qui surplombaient même de manière que les rivières s'élançaient de leurs bords dans la mer, en formant dans l'air un arc liquide, sous lequel on passait à » sec (2). »

Portes Caspiennes.

Les *Portes Caspiennes* étaient un passage long de 28 milles romains, bordé de noirs rochers, d'où ruissèlent des courans d'eau salée; la largeur du passage n'admet qu'un seul chariot; la route a été construite de main d'homme (3). Ce passage paraît être près Demavend, à 10 farsangs de Téhéran (4). Selon les anciens, ces montagnes d'Hyrcanie continuaient jusque vers la Bactriane, où elles se joignaient aux monts *Paropamisus*, les monts *Gaur* des modernes. Rien ne prouve que cette opinion soit fausse. Un voyageur, M. Forster, n'a point vu de

(1) *Olivier*, Voyage dans l'Empire ottoman, la Perse, etc., V, ch. 7. (2) *Strabon*, liv. XI, p. 551. (3) *Pline*, liv. VI, cap. 28. (4) Itinéraire manuscrit de M. T....

montagnes entre Candahar et Hérat; ce récit prouve seulement que le voyageur cheminait sur un plateau, et qu'il n'a pas cru devoir pousser assez loin ses recherches; il appuie lui-même notre opinion, en observant qu'il y a au nord de Tchitz une haute chaîne couverte de neige; ce sont les *monts de la Parthiène* des anciens (1).

Montagnes du midi de la Perse.

La chaîne méridionale entre en Perse au sud du lac Ourmia. La branche d'*Aiagha-Tag*, qui se détache au sud, et qui forme les limites du royaume, est le *Zagros* des anciens, demeure constante des Kurdes. La première grande chaîne qui entre en Perse s'appelle *Elwend*. Le géographe persan Ebn-Haukal nous informe que depuis le voisinage de Kurdistan jusque vers Ispahan, le pays est entièrement montagneux; il indique parmi les plus fameux monts qui s'y trouvent, le *Damavend*, du haut duquel l'œil parcourt un espace de 50 farsangs ou 72 lieues; tandis que celui de *Bisoutoun*, dans la même contrée, était célèbre par ses singulières sculptures, qui existent encore. Les *Hetzerdara* ou mille montagnes, embrassent, au nord et à l'ouest, le bassin où se trouvent Schiraz et les ruines de Persépolis. Cette chaîne ne fut franchie par Alexandre qu'avec beaucoup de peine, un corps de troupes persanes ayant occupé le passage appelé *Portes de Susc* ou de la *Perside* (2). Un autre défilé menait de Perse en Médie; on l'appelait *Climax megale*, le grand escalier, parce que le chemin était taillé par degrés (3). Les montagnes se rapprochent au sud du golfe Persique, et passent à travers le Kerman ou la Carmanie; et quoiqu'une de leurs branches semble se perdre dans le désert, à l'est du lac Bakteghian, la chaîne principale paraît se joindre à celle qui sépare le Ségistan ou l'ancienne Drangiane du Mékran, ou de l'ancienne Gédrosie. Un auteur moderne les nomme *Djébel-Abad*. Cette chaîne joint les monts *Soleyman*, qui, avec les monts *Wulli*, for-

Portes de la Perside.

(1) Forster, Voyage du Bengale à Pétersbourg, II, 209, traduct. de M. Langlès. (2) *Arrian.*, lib. III, cap. 18. *Diod.*, lib. XVII, cap. 68. *Strab.*, lib. XV, p. 501. (3) *Pline*, lib. VI, cap. 26.

ment un long plateau entre l'Inde et la Perse. Ce plateau, qui peut bien n'être couronné que de collines éparses, comme Forster en a vu près Candahar, est pourtant en soi-même assez élevé, à en juger d'après la température, il se joint au grand plateau central de l'Asie.

Tel semble être le système de montagnes et de plateaux qui s'élève entre la mer Caspienne et l'Océan indien (1); mais si notre respect pour les anciens, et surtout pour Strabon, nous a portés à suivre avec attention les traces de chaque chaîne, l'amour de la vérité nous oblige à dire que cette matière exige de nouvelles observations locales, avant de pouvoir être discutée d'une manière utile.

En ne considérant les montagnes de la Perse qu'isolément, elles sont en général très-peu élevées, quoique leurs sommets soient couverts de neige une grande partie de l'année (2) : ce qui prouve combien doit être élevée la base sur laquelle elles sont placées.

Déserts salins et sablonneux.

Un des caractères distinctifs du plateau de la Perse, c'est la grande étendue qu'y occupent des déserts salins, plutôt que sablonneux. On en trouve cinq principaux. Le plus éloigné est celui de *Karakum*, au nord du Khorasan; il est sablonneux. Celui qui sépare le Khorasan de l'Irak-Adjemi, nommé le *Grand-Désert salé*, long de 130 lieues, et large de 70, semble se joindre à ceux qui occupent tout le nord de la province de Kerman, la *Carmania deserta* des anciens. On remarque encore celui de Kiab et celui de Mékran. Ces déserts occupent les trois dixièmes du pays. Dans le Grand-Désert salé, la couche de sel marin très-bien cristallisé qui recouvre la surface du sol est, dans plusieurs endroits, de l'épaisseur d'un pouce. Suivant Beauchamp, c'est dans ce désert, non loin de Kom, que l'on trouve le mont *Télesme* ou enchanté, d'où nous avons pris le mot de *talisman*. Ce mont aride et escarpé semble changer de figure selon les points de vue du

Mont Talisman.

(1) Persarum regna inter duo maria, Hyrcanum et Persicum, adolventur jugis Caucasiis, utrinque per devexa laterum. *Pline*, lib. VI, cap. 13. (2) *Beauchamp*, Journal des Savans, 1790, p. 730.

spectateur. Le sable noir et mouvant qui le recouvre aide à multiplier ces aspects illusoires. Près de là passe une petite rivière dont l'eau est extrêmement pesante et salée (1).

Ces déserts de la Perse, si semblables d'ailleurs à ceux d'Afrique, nous offrent le même genre de lacs, mais plus grands. Celui de *Zéré* ou de *Durra*, couvre une étendue de 140 lieues carrées, et reçoit la rivière de *Hindmend*, dont le cours est de 150 lieues; ce lac est l'*Aria Palus* des anciens. Suivant Ebn-Haukal, sa longueur est de 30 farsangs, sur une largeur d'une journée; l'eau en est fraîche et poissonneuse. Un autre lac sans écoulement est celui de *Bakteghian*, qui est salé, quoiqu'il reçoive une infinité de rivières d'eau douce, entre autres le *Bendamir* ou l'Araxes de Perse, et le *Kuren* ou Cyrus.

Lacs.

Lac de Durra.

On compte en Perse plus de trente lacs sans écoulement. Entre les plus hautes montagnes de l'Adjerbidjan et de l'Arménie, paraît le grand lac d'*Ourmia*, ainsi appelé du nom d'une ville qui est près de son extrémité méridionale. Ce lac est représenté comme ayant environ 17 lieues de long, sur une largeur de moitié. D'Anville suppose que le *lac Van*, à peu de distance, est l'Arsissa de l'antiquité; le lac d'Ourmia serait alors le *Spauta* de Strabon, et le *Capoton* de la Géographie arménienne. Ce lac est fortement salé; un sel très-âcre s'y montre par efflorescence (2). La crue des rivières qui s'y jettent, fait hausser de 30 pieds le niveau de ses eaux. Des plages formées de coquillages semblent attester qu'il avait autrefois plus d'étendue au sud et au nord (3). Les montagnes calcaires qui l'avoisinent sont remarquables en ce qu'elles étaient le pays des fameux Assassins. Le lac d'*Erivan*, à une distance d'environ 100 milles au nord, a environ 25 lieues de circonférence; il a une petite île dans le milieu; il abonde en carpes et en truites, c'est le *Lychnites* de Ptolémée.

Lac d'Ourmia ou de Schahi.

Lac d'Erivan.

(1) *Beauchamp*, Journal des Savans, 1790, p. 734. (2) *Strabon*, lib. XI, p. 530. (3) M. *Fabvier*, itinéraire manuscrit.

Rivières. L'Euphrate et le Tigris ne peuvent plus être comptés au nombre des rivières de la Perse. Parmi celles qui versent leurs eaux dans le golfe Persique, aucune n'est digne de remarque. Celles du Mékran ou de l'ancienne Gédrosie sont peu connues des modernes. D'après les anciens, il paraît que malgré la longueur apparente du cours du *Mend* ou *Kurenk* et du *Nehenk*, ces deux rivières ne sont que des torrens qui se dessèchent pendant l'été, ou qui se perdent dans les plaines de sable mouvant dont la côte est bordée. Alexandre s'y procura de l'eau en creusant des citernes; encore n'en trouva-t-on qu'à de grands intervalles. Cette côte, d'après Strabon, est un véritable Téhama d'Arabie; ses rivières ne se gonflent d'eau que dans la saison des pluies (1). Le plateau central de la Perse donne naissance à plusieurs rivières qui n'arrivent point à la mer, et qui s'écoulent soit dans les sables, soit dans les lacs. Le *Bend-Emir*, renommé par ses rivages verdoyans et ombragés, se jette dans le lac *Bakteghian*, quoi qu'en aient dit quelques voyageurs (2). Le *Hindmend* verse ses eaux dans le lac Zareh ou Durrah. La plus grande rivière du Khorasan, le *Tedjen* des modernes ou l'*Ochus* des anciens, se perdrait dans un lac marécageux, selon *Wahl;* mais il est plus probable qu'à travers les marais qu'il forme, il communique avec le golfe de Balkan. Parmi les autres rivières de la Perse qui atteignent la mer Caspienne, il n'y en a qu'une seule qui ait un cours considérable, c'est le *Kizil-Osen*, comme l'appellent les riverains en langue turcomane, le *Sefydroud* des Persans, et le *Mardus* des anciens. Il précipite ses eaux rapides de cataracte en cataracte, à travers des ravins pittoresques; à son embouchure, ses flots impétueux repoussent et séparent ceux de la mer (3).

Le Nehenk.

Le Hindmend.

Le Tedjen.

Le Kizil-Osen.

Nous avons déjà observé que des plaines couvertes de

(1) *Strabon*, lib. XV, p. 496. (2) *Herbelot*, Bibliothèque orientale, au mot *Adhad-Edoulet*. Comp. *Chardin*, *Figueroa*, *Herbert*, etc., et (3) *Oléarius*, p. 472, edit. origin. *Hanway*, *Gmelin*, etc.

able et imprégnées de sel occupent une grande partie du sol de la Perse ; la terre de ces plaines est en général une [illegible] forte. On n'a pas examiné les montagnes ; mais la [illegible] paraissent être de nature calcaire : les nombreuses cavernes dont parlent les anciens, le rendent du moins très-probable. Un voyageur français vient de traverser en deux endroits la grande chaîne des monts Alpons qui environne le Ghilan et le Mazanderan, et dans laquelle le pic de *Damevend* s'élève à une hauteur de 12 à 1300 toises au-dessus du niveau des plaines de Téhéran, qui sont au moins à 500 toises au-dessus de la mer Caspienne ; il n'y a vu que des rochers calcaires, du marbre, de l'albâtre, mais aussi beaucoup de blocs granitiques semés çà et là. Les récifs qui bordent la côte du Mazanderan sont de granite (1).

Nature du sol.

Chaînes calcaires.

Les voyageurs modernes ont vu dans la chaîne la plus occidentale, le *Zagrus*, une succession de rochers de grès, de rochers calcaires et de granite, semblable à celles qu'on voit en général dans nos montagnes d'Europe (2). La description de Tournefort peut faire croire que l'Ararat et les chaînes voisines renferment beaucoup de schiste cornéen (3). Il est probable qu'un pays aussi vaste offrira aux observateurs futurs toutes sortes de rochers, de terroirs et de phénomènes géologiques. Les observateurs trouveront les entrailles de la terre à découvert, s'il faut en croire [illegible]din, selon qui les montagnes de la Perse sont les [illegible]les et les plus stériles du monde, n'étant que des roc[illegible] secs, sans bois et sans herbe (4).

La vaste étendue de la Perse autorise le même voyageur à la considérer comme étant, en général, très-peu sujette aux tremblemens de terre ; mais il faut excepter de cet aperçu général le Ghilan et le Mazanderan, où les secousses souterraines sont aussi violentes que fréquentes (5) ; les

Tremblemens de terre.

(1) Voyage dans le Ghilan, de M. *Trézel*, manuscrit. (2) *Olivier*, V, [illegible]. (3) *Wahl*, Asien, I, 909. (4) *Chardin*, III, 288, etc. (5) *Lerch*, Magasin géogr. de *Busching*, III, 8-38. *Herbert*, Voyage, [illegible]

environs de Tauris, qui, en 1721, éprouvèrent un des bouleversemens les plus terribles dont il soit question dans l'histoire (1); les montagnes de l'Irak-Adjemi, parmi lesquelles le mont Elbours n'est pas la seule cime volcanique (2); enfin, les chaînes les plus méridionales du Fars et du Laristan, où on a eu des exemples récens de tremblemens de terre (3).

Climat et température.

« L'empire de mon père, disait le jeune Cyrus à Xénophon, est si grand, que l'on y meurt de froid à une » extrémité, tandis qu'on y étouffe de chaleur à l'autre. » Ce portrait convient encore aujourd'hui à la Perse. On doit y distinguer trois climats principaux. Les côtes de la mer Caspienne, d'autant plus basses, que le niveau de cette mer, en elle-même, paraît plus bas que celui de l'Océan d'environ 60 pieds, éprouvent en été des chaleurs plus fortes et plus durables que celles des Indes-Occidentales (4). L'hiver y est très-doux, grâce aux vents tempérés qui viennent de la mer Caspienne; mais dans l'une ou l'autre saison, il y règne une humidité excessive; l'acier y perd promptement son éclat, et les visages des habitans sont teints d'une pâleur fiévreuse. Le plateau central offre le second climat. Environnée de montagnes, qui en partie conservent des neiges éternelles, cette région, depuis Candahar jusqu'à Ispahan, éprouve tour à tour des étés excessivement chauds, et des hivers extrêmement rigoureux. Depuis mars jusqu'en [illegible] les grands vents y sont fréquens; mais depuis ce mois jusqu'en septembre, l'air est serein et rafraîchi par la brise de la nuit. La sérénité des nuits permet de lire un livre ou une lettre à la seule clarté des étoiles. Depuis septembre jusqu'en novembre, les vents dominent encore; l'air y est généralement d'une siccité extrême; le tonnerre et les éclairs y sont très-rares, et l'on n'y voit pas souvent d'arc-en-ciel; mais la grêle y fait bien des ravages au

Sur les côtes de la mer Caspienne.

Sur le plateau central.

(1) *Wahl*, I, 937. (2) *Olivier*, V, 126. (3) *Niebuhr*, Voyage, II, 169 (en allem.). (4) *Olivier*, V, 223.

printems. Ce climat général souffre des modifications locales; le *Farsistan*, et surtout la vallée de Schiraz, est également à l'abri des chaleurs excessives et des froids rigoureux. Les montagnes du Kurdistan et de l'Adjerbidjan doivent à leur élévation et à l'épaisseur de leurs forêts une température plus humide et plus égale. Dans le Farsistan et le Kurdistan.

Tout change de face en descendant du plateau central vers les rivages du golfe Persique. Le vent brûlant, le *samiel*, suffoque quelquefois le voyageur imprudent. Strabon rapporte qu'à Suse les habitans n'osaient sortir de leurs maisons pendant le milieu du jour, et que les téméraires qui s'exposaient à la violence des chaleurs, expiraient souvent dans les rues (1). Dans la Gédrosie ou le Mékran, on éprouve des chaleurs presque aussi fortes que dans l'Inde; les pluies tropiques inondent les collines desséchées pendant le reste de l'année. Sur les côtes du golfe Persique.

Aussi, dans le Mékran, on retrouve les forêts de palmiers de l'Inde, et les arbustes odoriférans de l'Arabie-Heureuse. Les soldats d'Alexandre s'y nourrissaient de dattes et de choux-palmistes; ils jonchaient leurs couches de nard, et construisaient *leurs cabanes d'une espèce* d'arbre à encens; les chevaux *s'empoisonnaient en mangeant* d'une sorte de laurier (2); les *récoltes de blé y* étaient faibles et incertaines. En se rapprochant de la mer, une côte aride ne leur présentait que des palmiers, des tamarins, des arbustes épineux; point d'eau, point de vivres. Dans la Carmanie, riche en toutes sortes de fruits, à l'exception de l'huile, possède une espèce de vigne dont les raisins deviennent extrêmement gros. Le coton et la canne à sucre sont cultivés le long du golfe Persique; du tems de Pline, le coton venait spontanément dans les îles. Des palétuviers ou des mangliers paraissent, selon le même auteur (4), border les rivages de Végétation 1° sur les côtes méridionales.

(1) *Strabon*, lib. XV, p. 503. (2) Probablement le *laurus indica*.
(3) *Strabon*, lib. XV, p. 723. (Le texte est très-corrompu dans cet endroit). (4) *Pline*, l. XII, cap. 9, et l. XIII, cap. 25.

2° Dans la partie nord-ouest.

Cette région méridionale et maritime, si peu connue des modernes, paraît ressembler beaucoup à l'Indostan. On peut conclure des écrits des anciens, que les montagnes au nord-est se couvrent principalement de lauriers, de pins, de térébinthes, d'arbres à mastic et à gomme, et peut-être d'arbres à sang-dragon (1). Mais les âpres et froides montagnes de Gaour ne se revêtissent que d'une végétation faible : même le Sedgistan, fécondé par les débordemens de l'Hindmend, et riche en toutes sortes de denrées, n'a point de vignes. La Perse orientale est très-peu connue sous le rapport de ses productions, comme sous les autres points de vue (2).

3° Dans les montagnes méridionales.

Dans le reste de la Perse il faut distinguer trois régions, les montagnes méridionales, le plateau et les montagnes septentrionales. Quoique le Farsistan, ou la Perse proprement dite, semble avoir perdu les forêts qui jadis en revêtaient toutes les montagnes, on aime encore à se promener dans les vallées de Schiraz, à l'ombrage des platanes d'Orient, des azéroliers, des saules pleureurs et des peupliers d'une hauteur extraordinaire (3). Parmi ces beaux arbres, l'anémone étale ses teintes de bleu et d'écarlate; le jasmin y joint sa piquante blancheur; l'*hypericon heterophyllum* répand son odeur agréable; les tulipes et les renoncules émaillent les prés. M. Olivier vient de recueillir dans ce pays beaucoup de plantes inconnues; il a poursuivi jusque sur le mont Elbours le *chrysanthemum prœalt*[illegible] la *nepeta longiflora*; la reconnaissance des savans a donné son nom à l'*oliviera decumbens*.

4° Dans les plaines centrales.

Les plaines élevées de la Perse centrale se couvrent de plantes salines, entre autres de la *statice* de Tartarie. Cependant, quelques-unes de ses plaines découvertes offrent encore les riches pâturages qui nourrissaient autrefois les seuls chevaux dignes de traîner le char du grand-roi.

---

(1) *Pline*, l. VI, cap. 21. L. XII, cap. 9. (2) *Forster*, Voyage du Bengale à Pétersbourg, II, p. 131-142, etc. (3) *Franklin*, Voyage en Perse, dans *Langlès*, Collection portative des Voyages.

Les forêts reprennent de la vigueur vers les humides bords de la mer Caspienne ; le séjour d'une neige abondante et un printems très-prolongé y favorisent la végétation. L'air chaud et humide permet à la canne à sucre de végéter, et même de donner un produit médiocre, dont il sera parlé dans la topographie (1). En grimpant à travers des bosquets d'églantiers et de chèvre-feuilles, sur les flancs inégaux et pittoresques des collines, les voyageurs se voient entourés d'acacias, de chênes, de tilleuls et de châtaigniers ; au-dessus d'eux, les cimes des montagnes se couronnent de cèdres, de cyprès et d'autres espèces de pins (2). Le sumac, dont la propriété astringente est si utile à la teinture et à l'art du tanneur, y croît en abondance. Le frêne, qui produit la manne, *fraxinus ornus*, n'y est pas moins commun. Le Ghilan abonde tellement en buis, qu'on n'ose pas y mener des chameaux, craignant de les voir s'empoisonner en mangeant des feuilles de cet arbre, que leur instinct ne leur fait pas distinguer. Un observateur ancien nous apprend qu'au sud-est de la mer Caspienne, l'ancienne Hyrcanie, riche en chênes et en autres arbres, ne produit aucune espèce de pin (3).

5° Sur les côtes de la mer Caspienne.

Mais cette Perse, dont le sol varié flatte le botaniste et le peintre, possède peu de terres propres à l'agriculture. Dans les provinces centrales et méridionales, l'argile dure et sèche succède aux stériles rochers. Ce sol exige des irrigations fréquentes ; malheureusement, un des stratagèmes le plus souvent employés dans les guerres civiles de Perse, c'est de détruire les canaux pour couper l'eau à l'ennemi. A peine cultive-t-on aujourd'hui une vingtième partie du pays. Le grain le plus commun en Perse est le froment, qui y est excellent ; mais le riz est regardé par les Persans comme la nourriture la plus délicieuse ; il vient généralement dans le nord, où sont les provinces les mieux

Agriculture.

(1) *Olivier*, Voyage, V, p. 217 *sqq.*

(2) *Olivier*, Voyage, V, p. 217 *sqq.*

(3) *Strabon*, l. XI, p. 351.

arrosées. On y sème aussi l'orge et le millet, mais extrêmement peu d'avoine. Les Arméniens sèment un peu de seigle. Les charrues sont petites, et ne servent qu'à gratter la terre; elles sont conduites par des bœufs maigres.

Arbres fruitiers.

La Perse se console par la beauté de ses fruits. Il y a vingt sortes de melons; les meilleurs viennent dans le Korasan. Ce fruit est en Perse extrêmement succulent et salubre. Il y en a de si gros, qu'un homme n'en peut porter que deux ou trois. Les fruits les plus estimés de l'Europe passent pour nous avoir été apportés de la Perse: tels sont la figue, la grenade, la mûre, l'amande, la pêche, l'abricot. Les orangers y sont énormes; on les trouve dans les parties abritées des montagnes. La chaleur réfléchie par le sable y est particulièrement favorable à la culture du citron. La vigne y étale toutes ses richesses; mais les seuls Guèbres ou adorateurs du feu la cultivent. Il y a, entre autres, trois sortes de vins qui sont excellens: celui de Schiraz, comme le meilleur, est gardé pour le roi et pour les grands de la cour; celui d'*Yesd* est fort délicat, et on le transporte à Laar et Ormus; celui d'Ispahan se distingue par sa douceur (1).

Plantes utiles.

Parmi les plantes et végétaux utiles aux manufactures, la Perse produit du lin, du chanvre, du tabac, du sésame, d'où l'on tire une huile, du coton, du safran, de la térébenthine, du mastic, des gommes, des noix de galle. De toutes les provinces, celle de Mazanderan fournit seule de l'huile, quoique l'olivier sauvage croisse dans tous les endroits humides. Strabon nous apprend que les essais pour planter l'olivier en Médie n'avaient pas eu de succès.

On prétend que la Perse produit tous les ans 20,000 balles de soie, pesant chacune 216 livres. On n'en emploie pas plus de mille dans le pays; le reste se vend en Turquie, dans les Indes, aux Russes. Le parfait qui

(1) *Olivier*, V, 281 *sqq.* *Chardin*, VIII, 158 III, 337, et la note de *Langlès*.

donne de l'opium, la manne, et même la rhubarbe, sont comptés parmi les exportations; il est certain que le pavot y est cultivé en très-grande quantité.

Les guerriers de la Perse se servent de chevaux tartares; et Kérim-Khan, grâce à une semblable monture, fit une fois 120 lieues en 58 heures. Cependant les chevaux persans passent pour les plus beaux et les mieux faits de l'Orient, bien qu'ils le cèdent en vitesse aux chevaux arabes. Ils sont plus hauts que ceux d'Angleterre; ils ont la tête petite, les jambes délicates et le corps bien proportionné; ils sont doux, très-laborieux, vifs et légers. Les mulets sont très-recherchés. L'âne y ressemble à celui d'Europe; mais on en a apporté d'Arabie une race qui est excellente; elle est leste, vive et adroite; son poil est doux, sa tête haute. Le chameau y est commun. Le bétail de la Perse ressemble à celui d'Europe, excepté vers l'Indostan, où il a une bosse aux épaules. Les moutons y traînent une queue qui pèse plus de trente livres, et qui s'élargit par le bas en forme de cœur. De nombreux troupeaux paissent dans les provinces septentrionales d'Erivan. Les juifs ne risquent pas souvent de rencontrer l'animal immonde, dont la chair, damnée par Moïse, est recommandée par Hippocrate. Animaux domestiques.

Quelques forêts contiennent des daims et des antilopes. Le lièvre se niche en grande quantité dans les friches. Dans les bois arabres se cachent le sanglier, l'ours, le lion, et, suivant quelques-uns, le tigre de la petite espèce. Selon M. Olivier, il existe près l'Euphrate une espèce de lion sans crinière, qui a été connue des anciens; c'est sans doute à cet animal assez doux qu'il faut rapporter les récits des historiens, d'après lesquels les Persans ont eu long-temps l'usage d'apprivoiser les animaux de proie, au point même de chasser avec des lions, des tigres, des léopards, des panthères et des onces. Lucrèce rapporte que les Parthes avaient essayé, mais sans succès, de faire combattre des lions parmi les rangs de leur armée. Animaux sauvages.

Le chat caspien (1), l'*aha* ou *cervus pygargus*, et autres animaux particuliers, demeurent dans les déserts et les forêts voisines de la mer Caspienne. Une espèce distincte d'écureuil porte le nom de la Perse. Le sanglier de Perse est très-féroce. L'âne sauvage habite les déserts du centre ; l'hyène et le chacal, les provinces du sud. La mer Caspienne donne de l'esturgeon et une sorte de carpe délicieuse. Le pigeon et la perdrix fournissent en abondance une excellente nourriture, que partagent avec l'homme les aigles, les vautours et les faucons, habitans des montagnes désertes.

(1) Felis Chaus, *Gmel.*

LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Détails topographiques sur les Provinces et Villes de la Perse.*

Après avoir laissé planer nos regards sur l'ensemble de la Perse, nous nous occuperons des villes remarquables et d'autres objets de géographie spéciale, en prenant pour notre point de départ l'ancienne et célèbre capitale *Ispahan*, et en traitant d'abord des provinces du centre et du nord-ouest, ensuite de celles du sud-est et de l'est.

Province d'Irak-Adjemi.

La vaste province d'*Irak-Adjemi*, qui répond à peu près à la Grande-Médie des anciens, tire son nom du premier fondateur de la monarchie persane, le *Djemshid* des Orientaux, et l'*Achæménes* des Grecs; ces deux mots, en considérant les syllabes *mènes* et *shid* comme des terminaisons accessoires, peuvent se réduire à une seule racine, *Adjem* ou *Achem*. Les Arabes, qui désignent les Persans sous le nom d'*Adjemi*, ont étendu le nom d'*Irak*, sous lequel ils désignent la Babylonie, à cette province, en y ajoutant, pour la distinguer, l'adjectif *Adjemi*, c'est-à-dire Persan (1). Cette province occupe la plus grande partie du plateau central de la Perse, et la description que nous avons faite de ce plateau lui convient très-particulièrement (2).

Ville d'Ispahan.

Sur la frontière méridionale de l'Irak nous trouvons les restes d'Ispahan. Cette immense ville, à laquelle Chardin donne 12 lieues de tour, et qui alors pouvait contenir 6 à 700,000 habitans; cette superbe capitale que les Persans appelaient la moitié de l'univers, Ispahan, n'est aujour-

(1) Wahl, Asien, I, 209-217. (2) Voyez ci-dessus, p. 228-234.

d'hui qu'une ombre d'elle-même. On laboure les jardins qui autrefois en parfumaient les avenues ; on marche pendant trois heures dans des chemins qui étaient des rues, pour arriver au centre de la ville. Toutefois, dit M. Olivier (1), les marchés que Schah-Abas fit couvrir de voûtes éclairées par des dômes, sont vastes, et annoncent l'ancienne magnificence de cette capitale. La grande place, une des plus vastes de l'univers, forme un carré long de près de 200 toises, sur 100 de large, entouré par un canal, et bordé de maisons régulièrement bâties ; elle est dominée par les palais des rois, qui offrent encore les restes de la grandeur de Schah-Abas. La mosquée royale s'élève à côté. Cet édifice somptueux offre à l'extérieur un revêtement de marbre ; son dôme et ses minarets sont couverts de porcelaines peintes en mosaïque ; à l'intérieur, des bas-reliefs dorés enrichissent les murs et la voûte. Ispahan, quoique ruinée des deux tiers, a plus de 200,000 habitans (2) ; tous les arts et métiers y sont parfaitement exercés. On voit, au midi de la ville, cette fameuse avenue appelée *Cherbag*, qui ressemble assez à celle de Versailles ; elle est longue de près de 3000 toises ; elle est plantée de quatre rangées de platanes, et bordée de jardins et de maisons de plaisance ; plusieurs canaux et bassins animent encore cette superbe promenade, ouvrage de Schah-Abas. La rivière de Zenderoud, qui la divise en deux, a un beau pont bâti de briques et de pierres de taille, composé de 36 arches, avec une galerie couverte de chaque côté par une terrasse, d'où l'on jouissait de la vue des jardins des environs et du faubourg de Julfa, situé sur le bord de la rivière, mais qui est aujourd'hui en ruines. Un peu plus bas est un autre pont magnifique bâti par Schah-Abas ; ses galeries sont plus larges, ayant une place hexagone au centre ; une plateforme pratiquée sous les arches, en faisant tomber les

Avenue de Cherbag.

(1) *Olivier*, Voyage, etc., V, p. 176. (2) Selon M. T... , 50000 maisons.

eaux en cascade, rend fort agréable la position d'un beau palais bâti en face, et environné de jolis jardins. Mais, afin qu'on ne fît point à tous ces ponts le reproche de manquer d'eau, Abbas-le-Grand fit percer à grands frais quelques montagnes à environ trente lieues d'Ispahan, et introduisit dans le lit du Zenderoud une autre rivière ; en sorte que, selon Chardin, ce fleuve était aussi large au printems, que la Seine l'est à Paris en hiver (1).

Pour aller visiter le schah *Fath-Ali* dans sa nouvelle résidence de Téheran, les voyageurs venant d'Ispahan passeront par *Kachan*, où l'on trouve un palais construit par Abbas-le-Grand, et des fabriques d'ustensiles en cuivre. Cette jolie ville passe pour être, plus que tout le reste du pays, infestée de scorpions (2). On arrive ensuite à *Kom* ou *Qom*, ville très-grande, et où une mosquée attire une foule de dévots pélerins ; mais un tremblement de terre l'a détruite en partie. Les environs abondent en froment et coton ; mais les eaux sont saumâtres (3).

Kachan. (5000 mais.)

Kom. (2000 mais.)

Thehran ou *Téhéran*, depuis qu'elle est devenue la résidence ordinaire des souverains, acquiert une importance considérable. Elle n'est pas nouvellement bâtie, quoi qu'en dise M. Olivier ; elle était déjà, sous Abbas-le-Grand, une ville importante, et les derniers sophis y résidèrent souvent (4). Elle contient quarante à cinquante mille habitans pendant l'hiver. Les maisons sont en terre, comme dans toute la Perse, et les murs ceignent un très-grand espace qui n'est pas encore rempli. La ville est carrée, et dans le milieu est une autre enceinte pareillement carrée, entourée de murailles, qui renferme le palais du roi ; ce palais est très-vaste, et de la plus grande magnificence.

Téhéran. (7000 mais.)

Au nord-est de Téhéran on trouve les vastes ruines de

(1) *Chardin*, Description d'Ispahan. *Olivier*, l. c. Mémoires historiques, politiques et géographiques des Voyages de *Ferrière-Sauvebœuf*, II, p. 2[illegible]. (2) *Olivier*, V, 170. (3) *Hamdoulla*, géographe persan, cité par [illegible] dition de *Chardin*, II, 459. (4) *Langlès*, Notice de Thehran, dans *Chardin*, VIII, 166. *Pietro della Valle*, III, [illegible] édit. in-12.

Rey. *Rey*, qui est l'ancienne *Rhagæ* ou *Rhagianæ*, connue pendant un court espace de tems sous le nom d'*Arsacie* (1), à deux mille stades à l'est d'Echatana ou Hamadan, et à cinq cents stades des Passes ou Portes Caspiennes. En allant de Thehran au nord-ouest, on arrive aux villes de Sultaniéh. *Casbin* ou *Kazouyn*, et de *Sultaniéh*. Cette dernière ville, située parmi d'âpres montagnes, dans un climat très-froid, est depuis long-tems entièrement déchue (2); elle fut, dans le quinzième siècle, le brillant foyer du commerce de Zinghan. (2000 mais.) l'Europe avec l'Inde (3). *Zinghan* est une ville assez importante, à six farsangs de Sultaniéh (4). *Casbin*, Casbin. (3500 mais.) suivant Beauchamp, qui en a déterminé la longitude, ne contenait, en 1787, que dix à douze mille âmes. On y voit encore l'ancien palais des rois; mais il est en mauvais état. Elle est célèbre par sa manufacture de sabres. Ferrière dit qu'on y travaille une grande quantité de cuivre, qu'on tire des montagnes voisines; et les ouvriers en font toute sorte de vaisselle bien mieux travaillée qu'en Turquie. Des caravanes y abondent continuellement, soit du Khorasan, soit de l'Adjerbidjan, et en font un entrepôt de commerce.

Hamadan. (4000 mais.) *Hamadan* est, par sa situation, une des plus agréables villes de la Perse: elle est mal bâtie; mais ses maisons, entrecoupées de jardins arrosés par les sources nombreuses qui sortent des collines, forment un ensemble très-agréable. Elle possède le tombeau d'Avicenne (5). En passant le mont *Elwend*, qui est au sud-ouest de Hamadan, près Kirmanschah. (3000 mais.) la florissante ville de *Kirmanschah*, on admire dans le mont *Bisoutoun* un monument singulier, qui porte le nom Monument du mont Bisoutoun. du *Trône de Rustan*. Il consiste en deux salles taillées dans le roc vif, en forme de portique, dont l'une est à peu près double de l'autre; la plus grande peut avoir, sur chaque dimension, vingt-cinq à trente pieds; elle contient une

(1) *Mannert*, Géograph. des Grecs et des Romains, V. part. I, 172 *sqq.* (2) *Cartwright*, in *Persiâ*, Elzévir., p. 245. (3) *Ruy Gonzalez Clavijo*. Voyez notre vol. I, p. 471. (4) Divers Itinér. manuscr. (5) Voyage de l'Inde à la Mecque, par *Abdoul-Kerim*, traduit par Anglès, p. 97.

statue équestre colossale. Il y a encore plusieurs autres statues, bas-reliefs, inscriptions (1).

Au nord de Kirmanschah, et à l'occident d'Hamadan et de Sultanieh, s'élève une contrée montagneuse, où jamais les ardeurs de l'été ne fanent les gazons ni le feuillage; contrée où habite le libre Kurde, toujours prêt à emmener sa tente et son troupeau pour se soustraire à la tyrannie. Ce pays se nomme l'*Al-Dgiebal* ou le *Kurdistan persan*. Il n'y passe aucune route fréquentée. Les neiges restent sur les montagnes au mois d'août (2). Des bois agréables, des vergers, des champs cultivés, des pâturages toujours verdoyans occupent les vallées du Kurdistan. Les villages sont pour la plupart bâtis sur les sommets des montagnes; on y place aussi les cimetières. La religion sunnite domine. *Senney*, ville principale du Kurdistan persan, est environnée de belles cultures. Tout le pays peut fournir 30,000 cavaliers. Il y a des tribus entièrement indépendantes, telles que les *Mekris*, dont la capitale se nomme *Schauch-Poulah*. Kurdistan persan. Senney. (3000 mais.)

Nous connaissons mieux l'*Adjerbidjan*, qui est l'*Aderbadjan* du Zend-Avesta, et l'*Atropatène* des anciens; ces noms signifient *Pays du feu*, soit que le culte du feu y ait pris naissance, soit qu'on ait voulu faire allusion aux éruptions volcaniques auxquelles cette contrée est sujette. C'est un pays montueux, âpre et froid, mais parsemé de vallées très-fertiles en fruits et en garance. On y remarque *Tebris* ou *Tauris*, ville considérable. Les bazars ou marchés, et les autres édifices publics, sont vastes et spacieux; et l'on dit que la grande place a contenu jusqu'à 30,000 hommes rangés en bataille. Tauris a été la résidence des monarques de la Perse pendant plusieurs siècles. Elle fait encore un grand commerce en soie. L'abord continuel des Turcs, des Géorgiens et des Kurdes, lui donne l'apparence d'une ville bien peuplée. On y prépare la grande quantité de peaux de chagrin, dont les Persans L'Adjerbidjan. Tauris. (7000 mais.)

(1) Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, par M. *Sylvestre de* [illegible], 1793, p. 211. (2) Itinéraire manuscrit de M. *Fabvier*.

se servent pour leurs souliers. Cette ville est remarquable par ses belles mosquées couvertes de briques vernissées, et où l'on a prodigué l'albâtre, commun dans les environs.

La partie sud-ouest de l'Adjerbidjan, qui, outre Tauris, renferme la ville de *Maragha*, est presque toute entière comprise dans le bassin du lac d'*Ourmia*. La ville de ce même nom est bâtie à l'ouest du lac, entre des montagnes escarpées, où règne un hiver de neuf mois. La partie nord-ouest de l'Adjerbidjan est formée par le bassin du Karasou, rivière qui s'écoule dans l'Araxe. On y trouve la ville d'*Ardebil*, bonne place de commerce; dans les environs on cueille d'excellens fruits; de nombreux canaux d'irrigation font prospérer l'agriculture.

Maragha. (5000 mais.)

Ardebil. (2500 mais.)

L'*Arménie persane* n'est qu'une grande vallée, faisant partie du bassin de l'*Araxe*, fleuve qui, dans cette partie de son cours, conserve encore son caractère impétueux, et semble s'indigner de porter des ponts (1); aussi celui de *Djoulfa*, où on le passe ordinairement, a souvent été détruit. Le lac d'Erivan, renfermé dans un bassin particulier, n'a point d'écoulement; ses eaux limpides nourrissent beaucoup de poissons. Dans cette contrée remplie de sites pittoresques, le climat est sain, quoique un peu épais; l'hiver, long et rude, produit des neiges abondantes; l'été même est froid (2); les paysans d'Arménie couvrent leurs vignes de terre pendant plusieurs mois. Ce fut Noé, disent-ils, qui, le premier, y cultiva la vigne. La qualité du vin de ce pays fait honneur à ce patriarche. La capitale de l'Arménie persane s'appelle *Érivan*, ville entourée d'un mur de terre. Les Persans en sont devenus maîtres depuis 1635. Non loin de là, au sud-ouest, on voit le célèbre monastère arménien des *Trois-Églises*, et le fameux mont Ararat, que l'on peut regarder comme une espèce de frontière entre les possessions turques et persanes. Les Arméniens font des pélerinages au monastère dont les bâtimens sont vastes. Le patriarche y mène un

Arménie persane.

Erivan. (2000 mais.)

(1) Pontem indignatus Araxes. *Virgile.* « L'Araxe gémissant sous un pont qui l'outrage. » *Louis Racine.* (2) *Philipp. à S. Tr.* p. 73. *Tournefort*, etc.

vie aussi austère que les autres moines ; car il est d'usage, chez les Arméniens, que l'on jeûne davantage à proportion des dignités ecclésiastiques dont on est revêtu. *Nactchitchevan*, qu'on appelle vulgairement *Nacschiwan*, est déchue, et *Khoy* est devenue la seconde ville de la province. Khoy. (1100 mais.)

Beaucoup d'auteurs orientaux, et même plusieurs écrivains chrétiens, attachent à l'Arménie persane les souvenirs imposans de l'histoire primitive du genre humain. C'est là, disent-ils, que, dans la vallée d'*Éden*, nos premiers parens virent la nature se parer des charmes d'un éternel printemps ; c'est là qu'après le déluge, vengeur des crimes d'une race impie, l'arche de Noé, conservatrice du genre humain, après avoir traversé un océan sans rivages, s'arrêta, poussée par les flots, sur la cime du mont Ararat. Il nous semble que la première de ces deux idées n'a aucune liaison naturelle avec la seconde : pourquoi faut-il que le genre humain renaisse précisément dans les mêmes lieux qui furent son berceau ? Les premiers critiques dont l'érudition s'est exercée sur ce sujet obscur, n'ont pas fait cette distinction ; ils ont assez généralement cherché la place du *Paradis terrestre* et du pays d'*Éden* sur les bords de l'Euphrate, comme étant le seul des quatre fleuves du Paradis sur lequel on n'égarait [illegible] (1). Mais M. Deluc, très-bon chrétien, ayant fait à la critique philosophique une concession importante, en convenant que le Paradis devait être situé dans le continent *ante-diluvien*, qui, selon M. Deluc, a été englouti tout entier, le nom de l'Euphrate même n'influe en rien sur cette discussion ; car ce nom, et celui de Hiddekel, désignant le Tigris, ont pu être donnés à ces fleuves par Noé, en commémoration des fleuves du Paradis, dont le souvenir s'était conservé de génération en génération. Cette hypothèse est la plus favorable que les partisans de l'infaillibilité de Moïse puissent adopter. Un certain nombre de savans d'Allemagne,

Digression sur l'Eden et le Paradis terrestre.

Opinion de M. Deluc.

(1) Dictionnaires de D. *Calmet* et de *Bruyzen la Martinière*, aux mots Éden et Paradis. *Roland*, Dissertat. de situ Paradisi.

moins religieux que M. Deluc, cherchent encore le Paradis sur notre continent actuel ; mais ils le cherchent d'une manière peu conforme aux idées orthodoxes. Ils ne considèrent plus la partie géographique de la Genèse comme un article de foi, et se bornent adroitement à n'y voir que l'exposé poétique des idées purement humaines, et des traditions répandues dans la tribu nomade dont les Israélites descendaient. La critique, alors plus à son aise, donne des explications plausibles, mais toujours très-incertaines. Quelques-uns pensent que *Eden* signifie toute la Perse, comme le pays le plus anciennement civilisé, en opposition avec la terre des nomades, la terre de misère, le *Nod*, où s'exila Caïn souillé du sang de son frère. Les quatre fleuves de *Gihon* ou l'Oxus, de l'Araxe, nommé aussi Phasis ou *Phison*, de *Frat* ou Euphrate, et de *Hhiddekel* ou Tigris, baignaient l'Éden, la patrie des hommes (1). Le jardin enchanté où vécurent les premiers hommes fut désigné sous le nom persan et chaldéen *Pardes*, d'où les Grecs ont fait *Paradisos*, nom qui désignait tous les parcs royaux de Perse, et qui, pour cette raison, est donné à beaucoup d'endroits, même hors de la Perse proprement dite (2). C'était, dans l'hypothèse que nous exposons, un canton quelconque de la Perse. D'autres savans ont cru voir dans l'Éden tout l'Orient connu des hommes primitifs, dont les traditions auraient été recueillies, mais en forme de fragmens obscurs, par les écrivains hébreux. L'Éden aurait compris le bassin de l'Euphrate, de l'Indus, nommé *Hind-Dekel*, du Gange ou Gihon, et de l'Irabatty, le Besynga de Ptolémée, dans lequel on veut bien voir le Phison. Ces hypothèses audacieuses une fois admises, on nous démontre que le Paradis n'était autre chose que la riante vallée de Cachemire (3). Il nous

Nouvelles hypothèses.

(1) *Wahl*, Asien, 1, 851 *sqq*. (2) *Paradisus*, ville de Syrie (*Plin.*, V, 23. *Strab.* XVI.) *Paradisus*, fleuve de Cilicie, (*Plin.* V, 27.) fleuve de la Syrie euphratique. (*Mart. Capella*, IX, 5.) (3) *Buttmann*, Géogr. primitive des Orientaux (en allem.) Berlin, 1803. *Idem*, sur les Mythes, compris dans l'histoire primitive de Moïse, dans le *Berliner Monatschrift*, 1804.

semble que toutes ces recherches n'aboutissent qu'à des résultats aussi douteux que vagues. Il en est de même de celles qui concernent les lieux où aborda l'arche de Noé, c'est-à-dire, sans figure poétique, les lieux où, après un déluge universel, les restes du genre humain se réunirent, et d'où ils se répandirent sur la terre. Si l'on admet, dans le sens de M. Deluc, l'universalité du déluge, considéré comme l'effet d'un affaissement, et si on suppose que le continent *ante-diluvien* occupa l'emplacement actuel [illegible] Océan, il n'est certainement pas absurde de croire que quelques restes du genre humain, embarqués dans de frêles navires, se virent jetés au pied du mont Ararat et de la grande chaîne du Taurus, qui venait de se montrer au-dessus de la surface des eaux abaissées. L'Arménie et le Kurdistan pouvaient, à cette époque reculée, former une grande île dont la surface, moins élevée au-dessus du niveau des mers, jouissait d'une température plus douce qu'aujourd'hui. L'Arménie, occupant presque le centre de l'ancien continent, semble d'ailleurs un point de départ assez naturel pour les races qui ont peuplé l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Cette hypothèse peut donc être soutenue avec avantage ; mais ce n'est qu'une hypothèse. Les lumières de l'histoire profane, tant civile que naturelle, ne remontent pas au-delà d'une époque où les familles humaines, déjà répandues comme les arbres, les plantes et les animaux sur toute la surface de la terre, ne présentaient plus aucune preuve irrécusable d'une origine commune.

Arche de Noé.

Remarque générale sur ces discussions.

Mais reprenons le fil de notre description, et laissons les curieux chercher sur l'Ararat quelques fragmens de l'arche de Noé. Nous avons décrit, dans la *région caucasienne* [illegible] les provinces de Schirwan, de Daghestan et de Georgie, qui long-tems ont appartenu à la Perse, mais qui aujourd'hui se trouvent, du moins pour la plus

---

[illegible], *Livre XLVII*, p. 55 *sqq.*

grande partie, sous la domination russe. Nous passons à la partie de la Perse qui borde la mer Caspienne.

Le Ghilan. Description physique.

A l'est de l'Arménie et de l'Adjerbidjan, au sud du Schirwan, s'étend la fertile, riante, mais malsaine province de *Ghilan*. Les nombreuses rizières et les montagnes boisées y rendent l'air épais. Un voyageur qui en revient, assure qu'en traversant les forêts qui la remplissent, il ressentit subitement des maux de tête et un malaise, qu'il ne pouvait attribuer qu'aux sortes exhalaisons des plantes, des arbres et des eaux stagnantes (1). Climat. L'extrême humidité de l'air introduit la rouille même dans l'intérieur des montres que l'on garde avec le plus de soin. Les habitans observent que les femmes, les mulets et la volaille jouissent d'une bonne santé. Juin, juillet et août sont les mois les plus malsains de l'année. Il pleut ordinairement, et avec force, en octobre, en novembre et en décembre. En 1741, il tomba une si prodigieuse quantité de neige dans le Ghilan, que pendant plusieurs jours les habitans ne purent communiquer entre eux que par le toit de leurs maisons, qui ne sont pas très-hautes. Le printems dure plusieurs mois. Les prés et les bois restent toujours émaillés de fleurs. Le sol y est extrêmement fertile, et produit du chanvre, du houblon, et presque toutes sortes de fruits sans culture. Les oranges, les limons, les pêches et les grenades y abondent. Ici, comme aux bords du Mississipi, les lianes étouffent les chênes, les ormes, les frênes, sous le luxe brillant, mais funeste, de leur végétation parasite. Productions. Les ceps de vigne s'attachent aussi aux arbres, et croissent naturellement sur les montagnes; mais, faute de culture, le raisin n'est pas bon pour faire du vin, à moins qu'on ne le mêle avec d'autres. La principale production est la soie (2). Les

(1) *Trézel*, Itinéraire dans le Ghilan et le Mazanderan, en 1806. (Manuscrit.) (2) *Gmelin*, Voyages en Russie, etc., III, p. 48 (en all.) *Hanway*, Travels in Persia, etc., part. II, chap. 40 et 41. *Forster*, Voyage du Bengale, etc., trad. de *Langlès*, II, 320.

Habitans.

Chilaniennes ont les yeux bleus, les cheveux blonds, la figure petite, et les traits délicats, ainsi que la taille. Leurs enfans sont très-beaux dans leur bas âge; mais les mâles changent en grandissant. Les hommes sont maigres, sales et d'un caractère léger. La langue qu'ils parlent leur est particulière, et n'a aucun rapport ni avec l'arabe, ni avec le persan. La population est estimée à 50,000 familles.

Villes.

Parmi les villes on remarquera *Rescht*, capitale de la province, située à deux lieues de la mer, dans le meilleur canton de soie. Cette ville peut avoir 3000 maisons : on y compte 2000 métiers pour la fabrication de la soie (1). Il faut encore nommer *Anzelly* ou *Inzelly*, port fréquenté par les bâtimens russes d'Astrakan.

Partie du Ghilan nommée Dylem.

Nous avons déjà parlé de la nature calcaire et de la grande élévation de la chaîne de montagnes qui séparent le Ghilan ainsi que le Mazanderan du reste de la Perse. Les vallées enfermées dans cette chaîne, et garanties des vents de la mer Caspienne, ont l'air sec, la température constante, et les saisons plus distinctes que le Ghilan maritime (2). Deux défilés tracés à travers cette chaîne, conduisent, l'un d'Ardebyl à Astara, l'autre de Casbin, par Koubar, à Rescht. Un troisième défilé, près Langkeran, entre les montagnes et la mer, communique avec le Schirwan. Cette partie montagneuse du Ghilan s'appelle le *Dylem* ou *Deilam*, d'après une tribu qui a donné des souverains à la Perse, et que Moïse de Chorène cite pour la première fois sous le nom de *Delmi* (3). Le nom de Ghilaniens ou Ghelaky est le même que celui des anciens Gelæ. Les *Ambarlins*, c'est-à-dire, les gens de la vallée, habitent le district de Tenkaboun, sous un khan particulier.

Les Ambarlins.

Le Mazanderan.

Le *Mazanderan*, situé à l'est du Ghilan, y ressemble beaucoup. De hautes montagnes au sud, la mer Cas-

(1) *Tresel*, Itinéraire manuscrit. (2) *Gmelin*, IV, 196. Comp. III, 30 (en allem.) (3) *Wahl*, Asien, I, p. 540, note.

pienne au nord, enferment des vallées couvertes de forêts, et entrecoupées de courans très-rapides. L'air y est, du moins en quelques endroits, plus pur que dans le Ghilan (1); les habitans sont plus forts, et jouissent d'une meilleure santé. On dit qu'ils ont les sourcils joints et beaucoup de cheveux. Ils se nourrissent de riz, de poisson et d'ail. Le froment réussit peu dans ce pays; mais on y cultive la *canne à sucre*, chose étonnante pour cette latitude de 37 degrés, et si près du centre de l'Asie. Elle mûrit quatre mois plus tôt que la canne des Indes occidentales; elle donne beaucoup de suc, que les habitans expriment et recueillent sans art, sans soin: ils n'en tirent qu'un sirop grossier ou une pâte épaisse. Le mauvais goût de ces produits pourrait sans doute disparaître par des apprêts plus soignés. Un Russe a tenté, mais sans succès, d'établir ici une raffinerie de sucre (2).

Culture de la canne à sucre.

Balfrouch. (5000 mais.)

La meilleure ville est *Balfrouch*, avec 25,000 habitans: elle fleurit par le commerce de la soie. On travaille le fer de la province à *Amol*, où il y a un magnifique pont. *Sari* est la résidence des khans. Dans l'agréable et pittoresque canton d'*Aster-Abad*, qui s'est quelquefois maintenu indépendant des souverains de la Perse, on trouve la ville du même nom. Elle a des manufactures d'étoffes de soie et de laine. Le voisinage fournit une racine précieuse pour teindre en rouge les belles étoffes de Perse. Le port de *Mechehed-Ser* exporte du coton, de l'indigo et des drogueries de l'Inde. *Aschraf*, où Schah-Abbas voulait établir sa résidence et sa marine, a vu ses palais tomber en ruines avant d'être habités. Le Mazanderan compte, dit-on, 150,000 familles; ce qui donnerait une population de 6 à 700,000 âmes.

Sari. (4500 mais.)

Astrabad. (5000 mais.)

Aschraf. (4000 mais.)

La partie montagneuse du Mazanderan occidental s'appelle *Taberistan*; soit du nom des anciens Tapyri, soit d'un mot arabe et chaldéen, signifiant montagne boisée.

Le Taberistan.

(1) *Gmelin*, III, 447—476. *Hanway*, Travels, part. II, chap. 12. *Pietro della Valle*, II, 208 *sqq.* (2) *Trézel*, Itinéraire manuscrit.

C'est ici qu'un long défilé, la principale des *portes Caspiennes*, conduit de Rey à Amol. Un autre défilé mène du Mazanderan oriental, par le district de *Komis*, dans le Khoraçan. Les chemins, dans le Mazanderan, sont très-mauvais : point de navigation; les bateaux, ouverts et mal gréés, ne peuvent affronter les flots ni les tempêtes. Les maisons, bâties en briques ou en mortier, ont le toit plat (1). Quand un voyageur de distinction entre dans un village, les habitans assemblés érigent un arbre en son honneur, et lui donnent le spectacle d'une lutte. Les Ghilaniens portent le bonnet conique; celui des Mazanderaniens, entouré de fourrures, s'allonge en pointe recourbée. La jaquette ouverte et le pantalon leur donnent un air plus européen que les autres Persans (2). Mœurs et usages.

Deux grandes portions de la Perse appellent encore nos regards : l'une inclinée vers le golfe Persique et la mer des Indes, l'autre appuyée au plateau de la Tartarie. Parcourons d'abord la première.

En allant d'Ispahan au sud-ouest, on traverse d'abord les monts *Et-Khouas*, nommés anciennement *Parachoatra*, c'est-à-dire, montagnes de feu (3); il s'ouvre ensuite une grande plaine, où serpentent une infinité de rivières, et où règne une chaleur humide : pour tout arbre on voit le palmier; pour toute culture, quelques rizières. C'est l'ancienne Susiane; mais *Suse*, ou la cité des lis (4), le séjour le plus voluptueux de toutes les résidences des grands-rois, n'est plus qu'un monceau de ruines; la *Susiane* même a perdu son nom. Celui de *Khousistan*, sous lequel les géographes la connaissent depuis d'Anville, aurait, selon Niebuhr, disparu à son tour, et le pays ne porterait que le nom de *Louristan*. Mais de savans orientalistes observent que le véritable nom général de la province est *Khouzestan*, et qu'elle embrasse quatre sous-divisions : Le Chousistan ou le Khouzestan. Sur le nom et les divisions de cette province.

(1) *Forster*, II, 315 traduct. de *Langlès*. (2) Voyez la fig. p. 72, dans le *Persia* des Elzev. *Trézel*, Itinéraire manuscrit. (3) *Hadgi-Khalfa*, *Mouafedi*, etc. (4) *Sus*, un lis en persan.

Housistan. 1° le *Housistan*, qui répond au pays des anciens *Uxii*, et
Khousistan. qui jouit d'un air tempéré ; 2° le *Khousistan*, qui est le pays des anciens *Cossæi*, peuple montagnard et redouté par ses brigandages ; c'est le même que le Louristan ;
Sousistan. 3° *Sousistan*, ou la Susiane proprement dite ; et 4° *Elam*,
Elam. ou l'Elymaïde, qui s'étend vers les bouches de l'Euphrate (1). Des tribus arabes ont dévasté l'Elam et le Sousistan, contrées fertiles et malsaines. La tribu de *Kiab* est devenue célèbre depuis que le cheik Soleyman, en 1765, s'empara de trois bâtimens de guerre anglais, et se rendit maître de tout le golfe Persique. La ville de
Souster. (3000 mais.) *Souster*, soumise à la Perse, fait un bon commerce en draps d'or et en soie.

De Souster, on peut entrer par la ville de *Ragian* et les défilés de *Zindjerân*, les anciennes *portes de la Susiane* (2), dans le Parsistan, ou, comme disent les Persans modernes, le *Farsistan*, la Persis des anciens, la plus
Le Fars ou Parsistan. belle province du royaume, et qui renferme la seconde ville en importance et en célébrité. Selon le voyageur
Ville de Schiraz ou Chyras. (2000 mais.) Franklin, *Schiraz*, capitale du Farsistan, est située dans une vallée fertile d'environ 26 milles de longueur sur 12 de largeur, fermée de tous côtés par de hautes montagnes. Le tour de la ville est d'environ 4 milles : elle est protégée par un mur de 25 pieds de haut sur 10 d'épaisseur, avec des tours rondes de 80 pas en 80 pas. La citadelle est bâtie en briques ; elle est précédée d'une grande place, garnie d'un parc de misérable artillerie. La mosquée de Kerim est magnifique ; mais elle n'est pas achevée. Les Persans modernes semblent exceller dans l'art de peindre en bleu et en or, d'une manière brillante et durable. Le *bazar*, dit du *vékil*, offre un magnifique assemblage de boutiques. Le tombeau d'*Hafiz*, l'Anacréon persan, est au nord-est, à deux milles des remparts.

---

(1) *Wahl*, Asien, I, 600. *Assemanni*, Bibliotheca orient., III, part. II, p. 419-421. *Michaelis*, spicileg. Geograph. Hebr. exter., II, p. 68.
(2) *Quint. Curt.*, V, 3-4. *Kæmpfer*, Amœnit. exot., p. 361.

Il n'y a pas de lieu dans l'univers où les vivres soient plus abondans et meilleurs qu'à Schiraz. On ne peut imaginer une vallée plus délicieuse que celle où est située cette ville. Les champs s'y tapissent d'immenses récoltes de riz, de froment et d'orge : on commence à les couper dans le mois de mai, et la moisson est ordinairement terminée à la mi-juillet. On y mange beaucoup de fruits, des mêmes espèces que ceux d'Europe, mais qui sont infiniment plus gros, et qui ont, particulièrement les abricots et le raisin, beaucoup plus de saveur et de parfum (1). Schiraz est sous le plus beau climat du monde, et jamais on n'y ressent une chaleur ni un froid extrêmes. Pendant le printems, des fleurs de toute espèce et de toutes les couleurs parfument un air déjà naturellement doux. Le rossignol de jardin, que les Persans appellent *boulbout-hezar-daçtan* (2), le chardonneret et la linotte unissent, dans cette belle saison, leurs mélodieux accens. Tant d'agrémens réunis à la politesse des habitans et à l'excellence de la police, excusent les prétentions des habitans de Schiraz, qui assurent que leur ville n'a pas d'égale dans l'univers. De si charmantes scènes étaient bien capables d'inspirer la verve d'un *Hafiz*, d'un *Saady* ou d'un *Djamy*. Mais ce qui, sans doute, animait le plus ces poëtes élégans et tendres, c'étaient les dames de Schiraz, si célèbres par leur beauté, et surtout par leurs grands yeux noirs. Hélas! cette ville joyeuse et pacifique n'a pu échapper au démon des révolutions politiques. Prise d'assaut plus d'une fois, elle a été livrée aux flammes et au pillage.

Environs de Schiraz.

On ne peut faire un pas en Perse sans rencontrer quelque monument de la cruauté des conquérans et des vicissitudes humaines. A 12 lieues au nord-ouest de Schiraz, et à 3 ou 4 lieues à l'est du bourg de *Mayn*, se trouvent les ruines fameuses d'*Istakhar* ou *Persépolis*, ancienne capitale

Ruines de Persépolis.

(1) *Franklin*, Voyage du Bengale à Schiraz, dans la Collection des Voyages de *Langlès*, ch. 9-14. (2) Turdus bubil, *Gmelin*.

de la Perse, détruite non pas par Alexandre, comme dit Quinte-Curce, mais, dans le septième siècle, par les Arabes, ainsi que l'a prouvé M. Langlès, dans un savant et curieux mémoire (1). Ces ruines sont situées sur une éminence, d'où l'on jouit de la vue d'une plaine immense. Une montagne en forme d'amphithéâtre environne le palais, où l'on monte par un escalier de pierre bleue de 500 marches. Les premiers objets qui frappent la vue en y entrant, sont deux portiques de pierre, qui peuvent avoir chacun 50 pieds de haut. Deux sphinx debout, et d'une énorme grosseur, en ornent les côtés, dont la partie supérieure est couverte d'inscriptions grecques, arabes, koufiques, persanes, et en caractères à *têtes de clou*. Non loin des portiques, on monte par un escalier assez doux à la grande salle des colonnades. Les deux côtés de cet escalier sont chargés d'une foule de figures en bas-reliefs, plusieurs desquelles sont placées d'espace en espace, et tiennent des vases à la main. Des chars de triomphe à la romaine, des chameaux, des chevaux, des bœufs et des moutons, font partie de cette sorte de cortége. Au bas de l'escalier, on remarque un lion saisissant un taureau. Quant aux colonnes qui formaient la salle dont nous venons de parler, il en reste encore quinze entières et debout. Elles ont de 70 à 80 pieds de hauteur, et on peut les regarder comme des chefs-d'œuvre de maçonnerie.

Caractères à têtes de clou.

Ne pouvant décrire en détail ces magnifiques restes, nous nous bornerons à observer que tout le palais a 4200 pieds de France de circonférence; la façade a 600 pas du nord au sud, et 390 de l'est à l'ouest. Il est connu dans l'Orient sous le nom de *Tchilminar*, c'est-à-dire, les quarante colonnes, et sous celui de *Takht Djemchyd*, ou trône de Djemchyd (2).

---

(1) Mémoire sur Persépolis, d'après les écrivains orientaux, dans la Collection des Voyages de M. *Langlès*, III, 199 *sqq.* (2) Persepolis illustrata, Londres, 1739, in-folio. *Chardin*, VIII, 247 *sqq.* *Niebuhr*, Voyage, II, 121 *sqq.* *Valentyn*, *Kæmpfer*, etc. Comp. *Diodor. Sic.*

Les autres villes du Farsistan sont aujourd'hui de peu d'importance. *Kommcha*, *Kazroun*, *Firouzabad* en sont les principales. La seule qui mérite notre attention est celle de *Yezd*, située presque au centre du royaume, et que plusieurs géographes placent dans l'Irak-Adjemi, d'autres dans le Kerman. Cette ville, située sur la route de Kerman à Ispahan, et peuplée en partie par des Guèbres ou adorateurs du feu, possède des manufactures de tapis et d'étoffes faites de crin de chameau. Les habitans font un grand commerce de soie et de toile de coton. Les environs immédiats sont bien cultivés, et produisent le plus beau blé de la Perse. De là est venu le proverbe des Persans, que pour être heureux il faut manger du pain d'Yezd et des fruits de l'Adjerbidjan, boire du vin de Schiraz et posséder une Géorgienne.

Kommcha. (1100 mais.)

Yezd. (4500 mais.)

Les forêts clair-semées sur les montagnes du Farsistan et les eaux qui en arrosent les romantiques vallées, donnent à cette province un grand avantage sur les arides plaines de l'Irak-Adjemi. Les chênes, les bouleaux, les cyprès, les lentisques ornent les montagnes; le grenadier, le platane, l'oranger, la vigne, enrichissent les plaines (1). Les chevaux ont un peu perdu de leur renommée; mais la race des moutons à grosse queue s'est conservée. Il y a pourtant dans cette belle province des déserts d'une étendue considérable, de vastes plaines de sable, et beaucoup de rochers stériles. Ces rochers, aux environs de *Darabgherd*, fournissent une production célèbre et précieuse; c'est le *moum*, espèce de pétrole liquide, d'une limpidité parfaite et d'une odeur agréable (2). On garde avec un soin religieux la caverne des parois de laquelle distille ce pétrole; une fois par an, le gouverneur du district de Darab, la fait ouvrir, et en fait extraire une petite quantité, qui est envoyée à la cour de Perse. Le

Observations de géographie-physique.

Le moum ou la moumie.

(1) *Franklin*, Voyage à Schiraz, I, p. 53, etc., trad. de *Langlès*. *Chardin*, Voyage, VIII, 228, 231, 428. (2) *Kœmpfer*, Amœnitat. exotica, 516-524. *Langlès*, note sur Chardin, III, 311.

moum passe parmi les Persans pour un baume miraculeux, qui guérit promptement les blessures les plus graves.

Côtes maritimes.

Les côtes maritimes du Farsistan nous présentent deux ports importans, occupés par des *scheiks* arabes. Le premier et le plus méridional est *Abou-Chehr*, qui est appelé *Boucher* par les Français, et *Bushheer* par les Anglais. Les vaisseaux qui ne prennent que douze pieds d'eau peuvent arriver par le flux tout auprès des maisons. Le scheik d'Abou-Chehr possède l'île de Bahrein, ce qui le met à même d'entretenir quelques bâtimens armés en guerre, appelés *galvettes*. Il importe infiniment à la ville de Schiraz, dont Abou-Chehr est le port le plus proche, que ce scheik ne se révolte pas. *Bender-Rigk* est une place forte de laquelle dépend un domaine assez considérable.

Bender-Boucher, (1200 mais.)

Bender-Rigk.

Tribus arabes de la côte.

Il y a beaucoup d'Arabes indépendans sur la côte du golfe Persique, et presque tous y vivent de la même manière. Ils ne subsistent, pour la plupart, que par le commerce maritime, par la pêche des perles et celle du poisson. Leur nourriture consiste en dattes, en poisson et en pain de dourra. Le peu de bétail qu'ils ont se nourrit aussi du produit de leur pêche. Chaque bourgade a son chef indépendant, auquel elle ne paye presque rien. Les armes de ces Arabes sont le mousquet à mèche, le sabre et le bouclier. Tous leurs bâtimens deviennent navires de guerre lorsqu'ils la font. Ces tribus, parmi lesquelles celle des *Houles* (1) est la plus puissante, parlent encore toutes la langue arabe, et sont pour la plupart Sunnites, et de là ennemies nées des Persans, avec lesquels elles ne s'allient jamais. Les maisons de ces Arabes sont si chétives, que l'ennemi regretteroit la peine qu'il aurait prise à les détruire. Comme en général ils n'ont pas beaucoup à perdre en terre-ferme, dès qu'une armée persane approche, tous les habitans des villes et villages

Les Houles.

(1) *Niebuhr*, Description de l'Arabie, I, 271-274.

s'embarquent sur de petits bâtimens, et se sauvent dans quelque île du golfe Persique jusqu'à ce que l'ennemi se soit retiré.

Le Laristan. Le *Laristan*, dont une lisière maritime s'appelle le *Kermasir*, c'est-à-dire le pays chaud, a souvent fait partie du gouvernement de Farsistan. *Lar*, qui en est la capitale, possède des manufactures d'armes et d'étoffes de soie. Quoique sablonneux, son territoire est rempli d'orangers, de citronniers, de tamariniers; les dattes y abondent. On y boit de l'eau de citerne, qu'on a soin de faire bouillir, pour la purger d'un ver contagieux qui, sans cette précaution, s'établit entre cuir et chair, et est aussi menu qu'un cheveu. Ce n'est pas sans douleur, ni même sans danger, qu'on vient à bout de s'en défaire. Ce désagrément est commun à presque toutes les côtes du golfe Persique (1). *Bender-Abassi*, port situé à l'opposite d'Ormus, est plus connu sous le nom de *Gomron* : c'était le plus célèbre abord du golfe Persique, et l'entrepôt général des marchandises. Les Portugais s'en étaient emparés. Abbas-le-Grand, aidé des Anglais, les en chassa en 1614. Le brillant commerce de Bender-Abassi est aujourd'hui bien déchu, et les Hollandais avaient même abandonné cette ville pour se retirer dans l'île de *Karek*. L'entrepôt des Anglais est aujourd'hui à Bassora. *Bender-Kæng* est le port le plus fréquenté, entre Gomron et Abuschehr (2). On éprouve, tant à Gomron que sur le reste de la côte, des chaleurs énormes : l'imprudent qui s'expose aux rayons du soleil, à midi, trouve quelquefois une mort subite (3). La canne à sucre y prospère. Entre *Siraf* et *Baanan*, une série de rochers semblables à des obélisques brisés ou à des tours ruinées, s'élève du milieu d'un plateau aride (4).

Lar. (1500 mais.)

Bender-Abassi, ou Gomron. (500 mais.)

Bender-Kæng. (400 mais.)

Toute cette côte est bordée d'îles. Nous venons de nommer *Karek* ou Kharedje, où les Hollandais, attirés

Iles du golfe Persique.

(1) *Kæmpfer*, Amœnit. exot. 525 *sqq*. Comp. *Chardin*, édit. de *Langlès*, VIII, 473. (2) Itinéraire communiqué par un Arabe à M. *T*. (3) *Kæmpfer*, Amœnit., p. 720, 382. (4) *Idem*, *ibid*., p. 434.

par la bonté du sol, des eaux et du mouillage, bâtirent une ville en 1764 : elle est fermée de bancs de corail posés sur un rocher calcaire (1). Il est probable que la même nature de roche se retrouve dans les autres îles ; cependant, il faut en excepter celle de *Kais*, qui, selon Ibn-el-Ouardy (2), produit du fer excellent. La plus grande et la plus fertile, c'est *Kischmis*, que les Portugais du seizième siècle appellent *Queixom* et *Broct* ; ce dernier nom nous rappelle que c'est l'*Oaracta* des anciens. Aucune de ces îles, ombragées de cocotiers et de bananiers, ne jouit d'une célébrité égale à celle qui environne le nom d'*Ormouz*. Cependant Ormouz ou Hormous, n'est qu'un rocher couvert de pierres salines rouges et blanchâtres, sans eau potable, et presque sans végétation. Le commerce y entassait les trésors de l'Orient : depuis 1622, abandonnée et oubliée, elle paraît actuellement avoir tenté l'avidité des Anglais, qui s'y sont établis.

Kischmis.

Ormouz.

Le Kerman. Le *Kerman*, dont les anciens vantaient les raisins, les blés, les mines, est aujourd'hui connu par ses beaux schalls de laine de chameau, et par les étoffes fabriquées avec le poil soyeux d'une espèce de chèvre, semblable à celle d'Angora (3). On y trouve diverses drogues médicinales et gommes, le *moum* et le minerai nommé *tutie* ; les roses y abondent. Le mont *Kophez* se couvre d'une verdure perpétuelle ; mais un vaste désert occupe la moitié intérieure du pays. La ville de *Kerman*, florissante par ses métiers de schalls et d'étoffes, ne paraît plus posséder son ancienne fabrique de porcelaine. Son véritable nom est *Sirdjan* (4). Les villes de *Kermashin*, de *Velazgherd* et de *Berdachyr*, n'offrent que des noms à remarquer. *Khomda* ou *Hemedan* renferme, selon la tradition des Juifs, le tombeau de la belle Esther et du sage Mardochée. La partie maritime du Kerman, contrée malsaine, se nomme le *Mogistan*, c'est-à-dire, le pays des dattiers.

Villes.

Le Mogistan.

(1) *Niebuhr*, Voyage, II, 297, (en allem.) (2) Notices et extraits des MMS., t. II. (3) *Olivier*, V, 305—331. *Niebuhr*, *Teixera*, etc. (4) *Abulfeda*, trad. de Reiske, p. 262.

Le *Mékran* est si peu connu, qu'on ne saurait rien dire de l'état actuel de ses villes. *Kieh* est sans doute l'ancienne Gédrosia, ou plutôt *Ké-drosia*, ancienne capitale de la contrée du même nom; mais est-elle la capitale moderne, comme Otter (1) l'affirme d'après le géographe turc? Serait-elle identique avec *Kidge*, qui, selon Scherefeddyn (2), est le chef-lieu? *Kidge* serait, selon le géographe turc, une ville aussi grande qu'Alep, et non moins florissante (3). Le promontoire *Guadel* avait autrefois une ville du même nom. *Tiz* a un port peu fréquenté, d'où l'on exporte de la soie, du coton, des schalls : ce port se nomme *Churbar*. Les tribus de *Haur* et d'*Araba* occupent encore l'extrême frontière de la Perse, comme du tems d'Alexandre. *Malan*, l'ancienne Malana, est, selon quelques auteurs, le chef-lieu d'une petite province distincte du Mékran. Nous avons déjà rappelé dans cet ouvrage le tableau que les anciens tracent de cette contrée; ses bosquets de myrtes et de lauriers, clair-semés dans des déserts de sable; ses torrens desséchés en été; les forêts de dattiers qui couvrent en partie la côte; la chaleur brûlante du climat et la misère des habitans, qui, en plusieurs endroits, se nourrissent de poissons, eux et leurs bestiaux (4). Les voyageurs modernes et les géographes orientaux (5) ne donnent pas une idée plus brillante de ce pays; mais peut-être l'intérieur offre-t-il quelques vallées fertiles et heureuses. La tribu féroce des *Balloudges*, répandue également dans l'Indostan, erre dans le Mékran, peuplé d'ailleurs, à ce qu'on croit, de Parsis ou Guèbres.

Le Mékran. Villes. Haur et Araba. Malan. Les Balloudges.

Les provinces du nord-est appellent nos recherches. Le *Seghistan* se présente le premier : c'est le pays de la mythologie persane, mais non pas celui de la Géogra-

Le Seghistan.

(1) *Otter*, Voyage, I, p. 408. (2) *Scherefeddyn*, II, p. 417. trad. franç. (3) *Djehan-Numa*, p. 363, trad. MS. (4) Voyez notre Volume I, p. 143, et Vol. III, p. 233. (5) *Barbosa*, dans *Ramusio*, Collect. des Voyages, I, 305. *Mac Gluer* et *Porter*, dans la Collection de *Dalrymple*, et dans *Vincent*, Voyage de Néarque, II, *passim*. *Hadgi-Khalfah*, etc.

phie. On peut dire que nous en ignorons presque le nom, puisque, outre celui que nous venons de citer, il se trouve encore indiqué sous ceux de *Sedgistan*, de *Sistan* et *Saghistan* ou *Sacastene* : ce dernier se trouve chez Isidore, 300 ans après Jésus-Christ. L'orientaliste, incertain entre les étymologies que fournissent ces noms, n'ose décider si le Seghistan est un pays *des chiens* ou un pays d'*or*, ou simplement un pays de *plaines* (1). La dernière version s'accorderait avec les relations du petit nombre de voyageurs qui ont visité cette province. Sablonneux et ouvert, son sol se prête, en beaucoup d'endroits, à la culture des blés; la plus grande partie est occupée par des pâturages. Les habitans des villes et les cultivateurs d'origine persane vivent dans une mésintelligence perpétuelle avec les pasteurs d'origine afghane ou patane. Les sables mouvans ensevelissent quelquefois de vastes champs et des villages entiers. *Zarang* passe pour une des plus grandes villes du Seghistan; elle a conservé l'ancien nom de *Zarangæ*, le même que celui de *Drangæ*, et qui désignait les anciens habitans de cette contrée. Elle fabrique de belle porcelaine. Les autres villes principales situées sur l'Hindmend, sont *Dargasp*, qui rappelle le peuple des Ariaspes ou Zariaspes; *Bost*, et selon Ibn-Haukal, *Rokhadge* ou Arokhadge. Sur une autre rivière qui va se jeter dans le lac de Zurra, on trouve *Farra*, ville aujourd'hui peu connue, mais qui, dans le dix-septième siècle, faisait un grand commerce en soie (2).

Etymologies du nom.

Villes du Seghistan.

Selon un savant orientaliste, M. Whal, le nom de *Sabulistan* ou Saablestan désigne une province de la Perse comprenant les districts d'*Arokhadge*, *l'ancienne* Arachoria, de *Waihend*, de *Candahar*, de *Gaour* et de *Bamian*. Ces deux dernières contrées sont aujourd'hui généralement placées dans la Grande-Bukharie. Nous venons de voir que le district d'Arokhadge, selon la plupart des modernes,

Le Saablestan.

(1) *Wahl*, Asien, I, 578. (2) Itinéraires de *Salbank*, *Cowan* et *Steecle*, dans la Perse des Elzévirs, 285, 287, etc.

est compris dans le Seghistan. On ne connaît guère de Waihend que le nom : ce district paraît former un plateau sablonneux, où se perd une petite rivière. Le district de *Candahar* jouit, au contraire, d'une grande célébrité : c'est le passage ordinaire de l'Inde en Perse ; le savant d'Anville le place encore en Perse, et nous conserverons ce système de division sans égard aux changemens incertains de la politique. La ville de *Candahar*, l'ancienne *Alexandria ad Paropamisum* (1), fleurit par le commerce : elle est abondamment pourvue de denrées, surtout de raisins et de melons d'un goût délicieux (2). Le Candahar, qui renferme, comme le Seghistan, de grands déserts, paraît être l'*Afghanistan* propre, ou le pays des Afghans.

Le Candahar.

La grande province du *Khorasan* mériterait à elle seule une description géographique très-étendue ; mais il faut nous borner à ce qu'elle offre de plus remarquable. Limitrophe de la Tartarie, elle éprouve de grandes variations de chaleur et de froidure. Le sol, quoique en beaucoup d'endroits sablonneux et aride, produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie ; l'on en tire beaucoup d'indigo, des noix de galle, et d'assez bonne cochenille. Il y a un grand nombre de Turcomans dans cette contrée, qui fournit de bons pâturages à leurs troupeaux. Les plus beaux tapis de Perse sont fabriqués dans le Khorasan ; on y fait des lames de sabre dont la réputation égale celle des lames de Damas. Les montagnes fournissent des rubis-balais et des turquoises. La réputation qu'ont les chevaux de cette province nous a fait penser que l'on pouvait chercher ici le pays natal de ces fameux *chevaux nysains* ou *nyséens*, tant vantés dans l'histoire. Les anciens s'accordent assez généralement à placer l'*Hippobotos*, où le grand haras de Perse, dans les plaines de Ray ; de sorte qu'en allant de Persépolis ou de Babylone

Le Khorasan.

Description physique.

Sur les chevaux nysains.

(1) *Barbié du Bocage*, Analyse de la carte des marches d'Alexandre.
(2) *Forster*, Voyage du Bengale à Pétersbourg, II, 122.

aux Portes Caspiennes, on y passait nécessairement (1). Ils appliquent encore assez généralement, mais avec des doutes très-forts, la dénomination de *Champ Nyséen* à cet *Hippobotos* de Médie. En se tenant à ces données, les chevaux nyséens auraient été une race très-répandue, puisqu'on comptait dans l'Hippobotos 150,000 chevaux, ou, selon d'autres, 50,000 cavales. Mais quand on voit Xerxès faire mener en pompe, devant son char de triomphe, *dix* chevaux nyséens consacrés et magnifiquement ornés; quand on voit ce même monarque traîné par des chevaux nyséens, tandis qu'on ne donne point à ses gardes ni à son cortége cette monture précieuse (2), on est tenté de croire, avec le savant Mannert, qu'il faut distinguer, malgré les anciens, entre le grand Hippobotos destiné à la remonte de toute la cavalerie, et le haras particulier du roi à *Nysa*. Mais quelle était cette Nysa parmi toutes celles que nomme l'antiquité? Les anciens mettent les haras royaux de Perse dans la Médie; ce nom, pris dans le sens très-étendu que lui donne Hérodote, peut embrasser l'Hyrcanie et la Parthyène. On peut donc croire que *Nesa* sur le Tedjen, qui correspond à *Nysæa* sur l'Ochus (3), était la patrie de ces chevaux tant recherchés par les monarques persans.

Villes. Herat. La guerre civile a dévasté depuis un demi-siècle les nombreuses villes du Khorasan; elles se rétablissent lentement. Celle de *Herat* est située dans une plaine très-étendue, arrosée de distance en distance par une infinité de petits ruisseaux, parsemée de ponts, de villages et de plantations; cette contrée repose agréablement la vue du voyageur, fatiguée des déserts monotones de l'Afghanistan (4). Quoique plus petite que Candahar, la ville d'Herat entretient un commerce étendu; les vivres y sont abondans et à bon marché; il y arrive quelques marchan-

(1) *Strab.*, Geogr., XI, 796—802. *Diodor.*, XVII, 110. *Arrian*, VII, 13. *Eustath.* ad *Dionys.*, *Perieg.*, v. 1017. *Isidor.*, etc. (2) *Herod.*, VI, 40. (3) *Strab.*, XI, p. 776—779. *Plin.*, VI, cap. 25. (4) *Forster*, Voyage II, 243.

dises européennes par le golfe Persique ; mais les draps grossiers sont manufacturés dans les districts voisins. Herat fut la capitale du Khorasan, jusqu'au moment où le premier sophi de Perse donna ce titre à la ville nord-est de *Mesched*, qui renfermait le tombeau de Muza, un des douze grands imans de la Perse, dont il se prétendait issu. On peut encore remarquer *Nyschabour*, ville considérable ; *Kelat*, lieu natal du fameux Nadir-Schah ; *Nesa*, riche en palmiers, en sources et en tombeaux de saints (1) ; *Rouhi*, résidence du prince Kelesh-Khan, chef de 12,000 familles nomades ; entre Nyschabour et Herat (2), *Merou-Shajean* et *Merou-al-Roud*, situées dans la fertile vallée de l'ancienne Margiana, qui se termine au désert de la Tartarie.

Mesched. (4000 mais.)

Nyschabour (2000 mais.)

Rouhi. (2000 mais.)

Le *Dahistan*, pays des anciens *Dahi*, et le *Djordjan*, qui est le territoire de l'ancienne ville d'*Hyrcania*, terminent le Khorasan à l'ouest, et possèdent les mêmes productions.

Le Dahistan.

Pour achever la tournée topographique de la Perse, il ne nous reste qu'à nommer les petits districts de *Komis* ou *Qomous* et de *Kohistan*. Le premier canton, voisin du Mazanderan et de l'Irak, renferme la ville de *Damegan*. On y trouve aussi une fontaine d'où il sort quelquefois un vent si impétueux, qu'il enlève les hommes et les animaux, et qu'il déracine les arbres. On appelle cette fontaine *Bad-Khaneh*, maison du vent, ou *Tchechmehi-Bâd*, fontaine du vent (3). La province de *Kohistan* n'est qu'un désert ; c'est probablement la crête du plateau central de la Perse. *Tebbes* ou *Tabas* est une bonne ville. Les uns joignent le Kohistan à l'Irak, les autres au Khorasan ; le géographe persan Hamdoullah en fait une province à part, qu'il étend jusqu'à Gaour.

Le Komis.

Le Kohistan.

Tebbes. (1500 mais.)

(1) *Hadgi-Khalfah*, chap. Khorasan. (2) *Truilhier*, Itinéraire manuscrit. (3) *Langlès*, Note sur le Voyage d'*Abd'oul-Rizacq*, note 6.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Fin du Tableau de la Perse. Aperçu moral et politique.*

NOUS avons déjà donné quelques idées générales de l'état politique actuel de la Perse : nous devons ici nous attacher à faire connaître la nation dont nous venons de décrire la patrie ; mais avouons d'abord que ce sujet offre autant d'obscurité que d'intérêt.

Les anciens distinguent tous les Perses en général de tous les Scythes. Les écrivains orientaux distinguent de même le *Touran*, ou la Scythie d'Asie, de l'*Iran* ou *Iyran*, qui est la Perse. Ce dernier nom se trouve aussi écrit *Eriène* sur les monumens de Persépolis (1). Il est évidemment identique avec celui d'*Ariane*, connu des Grecs ; mais Ptolémée et Eratosthènes ne comprennent sous le nom d'Ariane que la Perse orientale. Il semble que l'ancien nom d'*Iran* ou *Eriène* était resté affecté à cette partie seule, après que la Perse et la Médie, devenues des Etats belliqueux, eurent illustré leur nom particulier. Hérodote nous fournit cependant une preuve de la généralité du nom d'*Iran* ou *Ariane*, en nous apprenant que les Mèdes étaient d'abord nommés *Arii* (2). Le nom d'Iran ne fut jamais éteint dans l'Orient ; le géographe arménien, Moïse de Chorène, né presque sur les lieux, entend sous *Aria* ou *Ariana* tout l'empire des Persans dans le quatrième siècle.

L'Iran et le Touran. Les Perses et les Scythes.

Les Scythes d'Asie, loin d'être identiques avec les Perses, en étaient les ennemis constans et implacables ; les derniers appelaient les Scythes *Sacæ* ou *Sak* ; ce qui, en persan,

(1) *Langlès*, notes sur *Chardin*, III, 261. *Wahl*, Asien, I, 222.
(2) *Herod.*, VII, 62.

signifie *chien* (1). Les Scythes paraissent, selon quelques faibles autorités (2), avoir fondé dans les tems fabuleux un empire qui embrassait la Perse et toute l'Asie occidentale; mais si cet empire a existé, il n'a point laissé de traces. L'histoire n'admet qu'une invasion connue des Scythes; elle eut lieu l'an 624 avant J.-C. Très-probablement les tribus nomades de l'ancienne Perse, telles que les *Cossæens*, les *Uxiens*, les *Mardes* et autres peuplades de pasteurs, furent des restes des hordes scythiques qui, repoussées dans les montagnes, continuèrent toujours à infester, par leurs brigandages, les plaines cultivées.

Invasion des Scythes.

Les *Parthes* qui, deux siècles après Alexandre, rétablirent glorieusement l'indépendance de la Perse, étaient Scythes ou Saces, selon quelques auteurs d'une autorité médiocre (3); Hérodote et d'autres écrivains de poids les nomment simplement comme habitans d'une province de la Perse orientale; rien, dans leurs usages ni dans les noms de leurs rois, n'indique une origine scythique (4).

Les Parthes.

Il semble donc démontré que, jusqu'à la grande révolution provoquée par les Arabes et la religion mahométane, l'*Iran* ou la Perse a été, généralement parlant, peuplée d'une seule race indigène divisée en plusieurs nations, et parlant, quoique dans divers dialectes, la même langue.

Ce résultat des témoignages historiques les plus authentiques recevrait un nouveau jour par la comparaison des idiomes originaires de la Perse, si le tems et la barbarie nous en avaient laissé des monumens complets et d'une authenticité tout-à-fait incontestable. Voici ce que la critique a pu recueillir. Le dialecte le plus ancien est la langue *zend*, dans laquelle étaient écrits les livres sacrés, compris sous le nom de *Zend-Avesta*, livres qui,

Langues anciennes.

Le Zend.

Le Zend-Avesta.

(1) *Plin.*, VI, 17. *Solin*, c. 49. (2) *Justin.*, Hist. II, cap. 3. *Eusèbe*, Chronicon Paschal. (3) *Justin.*, II, cap. 1. (C'est des *Parthes* que parle *Ammian Marcellin*, XXI. Comp. XXIII, in fine). (4) *Richter*, Essai historique et critique sur les Arsacides et les Sassanides. Leipsick, 1804.

bien que dépourvus d'une authenticité complète, contiennent certainement des traditions très-anciennes (1), même très-probablement des fragmens antérieurs à la prétendue destruction des manuscrits des Mages, attribuée à Alexandre (2). Il répugne au bon sens de ne voir dans cette langue qu'un jargon inventé à plaisir par les Guèbres modernes ; mais il est difficile de fixer les lieux où cette langue a été parlée. Ceux qui soutiennent le plus fortement l'authenticité du Zend-Avesta, varient entre Bactres (3), le point le plus oriental, et l'Adjerbidjan, la contrée la plus occidentale (4). Peut-être n'était-ce qu'une langue sacrée, comme le sanscrit, avec lequel il a beau-
Le pehlwi. coup de racines communes. Le dialecte *pehlwi* ou *pehlouwan*, c'est-à-dire l'idiome des guerriers, des héros, paraît avoir régné dans l'Irak-Adjemi ou la Grande-Médie, et chez les Parthes. On veut même que ce dialecte ait été le seul qu'on parlât à la cour des descendans de Cyrus et des rois parthes. Il est très-mêlé de mots chaldaïques ou syriaques ; mais il n'est pas pour cela un dialecte du chaldéen, comme Williams Jones a paru le croire (5). Selon quelques auteurs, le *pehlwi* serait encore en usage parmi quelques tribus du nord de la Perse, entre autres les *Paddars* du Schirwan (6). Le géographe turc dit qu'on le parle dans une partie du Farsistan. Les livres sacrés furent traduits dans cette langue, qui est aussi celle de plusieurs inscriptions du tems des Sassanides (7). Mais peu à peu les princes de cette dynastie (an 211-632) relé-

(1) *Zend-Avesta*, ouvrage de Zoroastre, etc., par M. *Anquetil du Perron*, 1771. *Kleuker*, traduct. et comment. sur Zend-Avesta. 1786. (en allem.) Comp. *W. Jones*, Lettre à M. Anquetil, ou Examen, etc. Londres, 1771. *Meiners* et *Tychsen*, Mémoires divers dans les *Comment. Gotting.*, surtout *Richardson*, Dissertation on the language of eastern nations, à la tête de son *Dictionnaire persan*. (2) *Hadjsoudi*, dans les Notices et Extraits, etc., I, 21 *sqq*. (3) *Heeren*, Idées sur la politique etc., II, 403. (4) *Anquetil du Perron*, Zend-Avesta, *passim*. *Wahl*, Histoire des langues de l'Orient, p. 182. (5) *Adelung*, Mithridates, I, 272. *W. Jones*, Discours sur les Persans, dans les *Recherches asiat.* et les notes de M. *Langlès*. (6) P. *Angelus à S. Joseph*o, Gazophylac. pers., p. 199. (7) *Sylvestre de Sacy*, Antiquités de Perse, p. 2 *sqq*.

guèrent le pehlwi dans les monts de la Parthiène, et introduisirent, même par des lois formelles, l'usage du *parsi* ou du dialecte de la province de Farsistan, la Perse proprement dite. Cet idiome, plus doux que le *pehlwi*, qui déjà surpassait en douceur le *zend*, a dû, long-tems auparavant, dominer dans la monarchie persane ; c'est le seul qui fournisse l'explication de presque tous les noms persans connus aux Grecs et aux Romains (1). Lorsque les Arabes envahirent la Perse dans le septième siècle, le parsi, banni de la cour, perdit de sa splendeur ; et quand, sous les Dilémites, en 977, on voulut rendre à cette langue sa domination antique, elle se trouva dénaturée par un fort mélange d'arabe. Cependant de grands poëtes, d'habiles orateurs en firent une langue riche et harmonieuse, qu'on distingue sous le nom de *persan moderne*. L'ancien *parsi*, usité parmi les Guèbres ou adorateurs du feu, devra son immortalité à l'ouvrage historique *Schah-Naaméh*, de Ferdousi, et à la statistique de l'Indostan, l'*Ayen Akberi*, écrit en 1600 ; car à mesure que la vraie langue *parsi* perdit de son empire dans sa contrée natale, elle en gagna à la cour du Grand-Mogol. Aujourd'hui le persan moderne est repoussé du nord de la Perse, et même de la capitale, Téhéran, par le grossier langage des Turcs. Le persan moderne ne porte donc plus qu'improprement le surnom de *deri*, c'est-à-dire idiome de la cour (2), sous lequel le désigne Ferdousi dans le passage suivant :

Le parsi.

Le persan moderne.

« Le langage des Perses était divisé en sept dialectes » différens : quatre d'entre eux, le *souki*, le *hqrohi*, le » *sagzi*, le *sewali*, sont tombés en désuétude, et n'ont » jamais eu de vogue ; mais il n'en est pas de même » des trois autres : le *parsi*, le *deri*, le *pehlwi*. Le parsi » est célèbre par sa douceur, et se parle principalement » dans le district d'Istakhar. Le deri, dérivé de l'ancien

Dialectes du persan.

(1) *Reland*, de reliquiis linguæ pers. in Diss. miscell., II, 97—266. *Adelung*, Mithridates, I, 275. *Anquetil*, Zend-Avesta, II, etc. (2) *Dar*, porte, palais (*dœr* en danois, *thor* en allemand, *door* en anglais).

» parse, est célèbre par sa politesse et son élégance. Be-
» luk, Marou-Shazan et Bochara sont les principales
» villes où on le parle ; quelques auteurs ajoutent la
» ville de Badhackshan. »

Parmi ces dialectes, le *harohi* ou *herwi* était parlé dans le Khorasan ; le *segs* ou *sagzi*, dans le Seghistan ; et le *sewali* ou *zabuli*, dans le Zabulistan. D'autres nomment encore les dialectes *sogd*, *khouzi* et autres. Le *kurde* est un persan mêlé de chaldéen, comme le pehlwi.

Liaison du persan avec les langues germaniques et gothiques.

Venons maintenant au grand phénomène que cette langue persane, tant ancienne que moderne, présente à la Géographie historique. Le persan, dans tous ses dialectes et à toutes ses époques, offre non-seulement un grand nombre de mots germaniques, mais même des inflexions et des constructions allemandes (1). Il renferme encore des mots danois, islandais, anglais, qui ne sont pas germaniques, mais purement gothiques (2). Enfin, pour comble de singularité, il suit en partie les règles si bizarres et si arbitraires de la versification islandaise (3). Cette ressemblance, moins forte et moins suivie que ne l'a cru Leibnitz (4), toujours copié par les compilateurs, l'est pourtant assez pour qu'un Islandais transporté à Schiraz en soit frappé, et pour que les anciens noms persans et scandinaves s'éclaircissent souvent les uns à l'aide des autres. Ainsi, la ville de *Pasargadæ*, dont le nom signifiait camp retranché des Perses (5), s'appellerait en islandais *Parsa-Gard* ; et c'est probablement le nom persan dont les Grecs ont fait *Pasargadæ*.

(1) *Adelung* avait réuni 221 racines allemandes dans le *parsi*. Les infinitifs se terminent en *ten*, *den*, etc. Les articles prépositifs *bi*, *mi*, *der*, répondent à *be*, *ge*, etc., dans l'allemand. *Mithridates*, I, 284. (2) *Fretem*, grandeur (*zend*) ; *fretaum*, nourrissant (*idem*) ; *freya*, force nutritive (*islandais*) ; *thranfd*, aliment (*zend*) ; *trives*, s'engraisser (*danois*) ; *gueoohte*, troupeau (*zend*) ; *queg*, idem (*danois*) ; *khouda*, dieu (*parsi*) ; *gud*, prononcez *ghoud*, idem (*suédois*) ; *halaéh*, pur, saint (*pehlwi*) ; *halog*, saint (*islandais*). (3) Comparez *Gladwin*, Persian rethoriès, et la *Scalda*, MS., island., ou *Olafsen*, Poétique des anciens Scandinaves, (en danois). (4) « *Integri versus persice scribi possunt quos Germanus intelligat.* » Ot. Hanov., p. 152. (5) *Steph.*, in voce *Curtius*, V, 6.

De cette ressemblance bien constatée, les faiseurs de système ont tiré mille conséquences hasardées; on a vu dans les peuples gothico-germaniques une colonie persane, et dans le Kerman l'ancienne Germanie. Des compilateurs audacieux ont été plus loin; un Écossais ayant renouvelé la vieille erreur de ceux qui confondent les Scythes, les Gètes et les Goths (1), a osé tracer, depuis la Perse jusqu'en Écosse, la marche imaginaire du peuple chimérique qu'il a créé de tant d'élémens hétérogènes. Ces rêveries s'évanouissent comme un songe, lorsqu'on observe que la ressemblance du persan avec le gothique n'est pas plus forte que celle de la même langue avec le sanscrit et les autres anciens idiomes de l'Indostan (2). D'un autre côté, elle se montre également entre le sanscrit, le grec et le latin (3). Enfin, d'après l'observation récente d'un grand critique, l'ancien slavon, dont la ressemblance avec le persan était déjà connue, présente aussi plus d'affinité avec l'allemand et avec l'islandais, que les idiomes slavons modernes (4). Ainsi, ces langues se ressemblent toutes; l'une n'est pas la mère de l'autre, mais elles remontent toutes à une souche inconnue. Est-ce que des hommes d'une même race auraient peuplé tous ces pays à une époque antérieure à l'histoire? Est-ce que d'anciennes communications auraient répandu dans tous ces pays les mêmes idées de civilisation, et plié sous le joug de règles assez semblables entre elles, les sons qui désignaient ces idées? Nous l'ignorons; mais nous savons que l'une de ces nations n'a pas plus de droit que l'autre à être considérée comme la souche des autres.

Conséquences tirées de cette ressemblance.

La constitution physique des Persans les rapproche des Syriens, des Arabes et des Juifs. Le sang est beau; mais le teint, même dans les provinces septentrionales, est un peu jaunâtre. Il devient même un peu olivâtre,

Constitution physique des Persans.

(1) Voyez notre vol. V et le vol. I, 53, 111, 321. (2) *Paul. à S. Bartholomeo*, de Antiquitate et affinitate linguæ zendicæ, samserdamicæ et germanicæ. Rome, 1798. (3) *Schlegel*, sur la langue et la sagesse des Indiens, ch. I. (4) *Schlœzer*, dans son édition de *Nestor*.

du moins chez les hommes, dans le Farsistan et le Kerman ; il paraît même que dans les provinces voisines de l'Inde, les hommes sont tout-à-fait basanés. Ils ont les cheveux noirs, le front haut, le nez aquilin, les joues pleines, le menton large, et la coupe de la figure le plus communément ovale. Les grands et les riches se distinguent souvent par le volume de leur corps. Une beauté persane doit avoir une moyenne taille, de longs cheveux noirs, les yeux grands, les sourcils arqués, de longues paupières, une belle carnation, avec un peu de couleur, un petit nez, une bouche étroite, un menton resserré, les dents blanches, le cou long, le sein garni avec une richesse modeste, les pieds et les mains petites, la taille mince et la peau extrêmement douce. Les hommes sont généralement forts et robustes, et propres aux exercices militaires ; mais la siccité d'un air brûlant et rempli de particules salines les rend particulièrement sujets aux maux d'yeux. Ils couvrent généralement leur tête rasée de longs bonnets cramoisis. La forme et les ornemens du turban varient selon la dignité, les richesses ou le caprice ; ceux des grands et des princes sont couverts d'aigrettes flottantes, de perles, de diamans : le monarque seul charge sa tête des emblèmes du soleil ou du globe terrestre (1). La barbe est sacrée pour les Persans ; ils l'entretiennent avec le plus grand soin. Ils mettent souvent trois ou quatre habits légers l'un sur l'autre, attachés avec une ceinture. Les paysans ne portent qu'un simple surtout carré ; mais ce vêtement varie d'ampleur et de longueur de province en province (2). Les femmes s'enveloppent la tête de morceaux de soie de différentes couleurs : leurs robes, plus courtes que celles des hommes, chez les danseuses, descendent, chez les femmes de condition, jusqu'à la pointe des pieds (3). Flottant, ample et léger, cet habillement a l'air d'une cos-

Vêtemens.

(1) Voyez *Wahl*, Asien. I, planches III et IV. (2) *Ibidem*, planche V. (3) *Ibidem*, planche VI.

tume religieux ou d'un négligé magnifique. Le voile est de rigueur dans les villes. Une mode générale, dans l'Orient mahométan, oblige les femmes de Perse à porter des pantalons énormes, bourrés de coton. Le luxe des habits a diminué pendant les derniers troubles.

Manière de vivre.

Les Persans mangent deux ou trois fois par jour : ils dînent vers midi; leur meilleur repas est le souper. Le mets favori des riches est le *pilau* ou le riz bouilli, préparé de différentes façons. Le blé est la nourriture ordinaire du peuple. Les melons, les fruits, les confitures, jouent un grand rôle dans les festins persans. Les gens comme il faut trahissent presque ouvertement la loi du prophète pour le culte de Bacchus; mais le peuple ne connaît pas l'ivrognerie. Cérémonieux et silencieux, leurs repas ne durent jamais plus d'une heure. On loue leur propreté, tant sur leur personne que dans leurs habitations; le peuple est pourtant sale. La circoncision des garçons s'opère par un chirurgien; mais celle des filles, pratiquée par les Arabes, est inconnue chez les Persans. Les mariages se font par la médiation des procureurs; il n'y a de dot que le trousseau : la mariée est conduite chez son époux, de nuit, en grande procession; à la lueur des flambeaux et au son des instrumens. La polygamie est permise; mais la première épouse jouit de grandes prérogatives. Ils mettent beaucoup d'ostentation dans leurs pompes funèbres. On élève aux riches de superbes tombeaux : tels sont ceux des douze imans ou vicaires du prophète, regardés par les Persans comme ses seuls successeurs légitimes.

Luxe ancien et moderne.

Le luxe des Persans modernes rappelle, sur plusieurs points, celui des anciens Perses. De vastes jardins offrent une promenade solitaire aux femmes des grands, qu'une jalousie extrême dérobe à la vue des étrangers. Les harems sont peuplés de belles esclaves, qui, par une dépense énorme en parures frivoles, ruinent les seigneurs les plus riches. Outre le goût efféminé pour les bijoux et les pierreries, le Persan conserve encore l'ancien usage de se peindre

en noir les sourcils et la barbe (1). Les parasols, les chaises à porteurs, les tapis de pied, et bien d'autres usages de luxe et de commodité, nous sont venus de l'ancienne Perse. Les monarques et les satrapes persans mangeaient au bruit
Danseuses. d'un concert vocal et instrumental, exécuté par des danseuses, que les Grecs appelaient *musurges*, et que nous nommons *bayadères*. Tout ce qu'en disent Suidas et Athénée, convient aux Persans modernes, et semblerait copié dans Chardin (2). La fête de *Gulryzah*, ou de la profusion des roses, est aussi d'ancienne origine : un beau climat, une riche végétation la rendent éternelle. Mais c'est une triste gloire pour les Perses, que d'avoir, d'après les témoignages des anciens (3), inventé une opération qui, en produisant des êtres sans sexe, donne aux sérails des
Eunuques. gardiens sans pitié; il est du moins certain que les eunuques étaient aussi nombreux et aussi puissans à l'ancienne cour de Persépolis qu'aux cours modernes d'Ispahan et de Téhéran. L'éducation des princes, admirée par Platon, était, comme chez les Persans modernes, confiée à des hommes
Punitions barbares. mutilés (4). Plusieurs punitions barbares, encore aujourd'hui usitées, sont d'ancienne institution : on écorchait vifs les rebelles, on les sciait en deux; on crevait les yeux aux victimes de la politique : faire couper les oreilles, le nez, les mains, était un jeu pour les anciens comme pour les modernes souverains de ce pays (5). Les Perses anciens, comme les modernes, après avoir passé par les verges, par ordre du roi, venaient remercier à genoux le monarque de ce qu'il avait bien voulu se souvenir d'eux (6). Les marques de la servitude la plus ignominieuse ne révoltaïent

(1) *Olivier*, V, 271. *Xenophon*, Cyrop., I et VIII. (2) *Athen.*, III. *Suidas*, in voce *Musurgi*. *Xenophon*, Cyrop. IV, in fine. (3) *Herod.*, VI. *Joseph.*, Antiq. Jud., X, 16. *Steph.*, in voce *Spada*. (4) *Plat.*, de leg., III. *Lucian.*, in Eunucho. (5) *Herod.*, V. *Plutarch.*, in Artaxerxe. *Ctesias*, in Pers. *Xenophon*, Expedit. I. *Ammian. Marcellin.*, XXIII et XXX. *Procop.*, de bello Pers., etc. (6) *Nicol. Damasc.* ap. *Strab.*, XII.

pas plus les anciens que les modernes grands seigneurs de la Perse; si aujourd'hui un courtisan s'appelle lui-même le *chien* de son maître, les satrapes, sous les rois parthes, se couchaient au bas de la table royale, et recevaient avec respect les restes des alimens que le monarque leur jetait (1). Les génuflexions, les titres de *frère du soleil et de la lune*, ne permettaient point au roi de Perse de se croire un mortel; il demeurait, comme les sophis modernes, inaccessible dans son sérail, au milieu des femmes et des eunuques. Tous ses sujets, sans distinction de rang, étaient qualifiés d'*esclaves*. En un mot, l'histoire ancienne de la Perse nous retrace, presque trait pour trait, le hideux spectacle de despotisme et d'esclavage que nous présentent les annales modernes de ce pays. Il y a quelque chose d'effrayant dans cette succession héréditaire des mêmes vices et des mêmes atrocités.

Usages serviles.

Titres pompeux.

On a souvent dit que les Persans étaient les Français de l'Asie; en effet, les habitans de Schiraz ressemblent un peu aux Parisiens par leur démarche vive et légère, par la volubilité de leur langue, la facilité avec laquelle ils tournent un compliment, le plaisir qu'ils éprouvent à dire des riens agréables, le soin minutieux qu'ils prennent de leurs vêtemens et de leur parure. Les Persans ont, en général, beaucoup de finesse et de souplesse d'esprit; ils en ont même trop; Chardin, leur meilleur apologiste, convient qu'ils sont fourbes, égoïstes, livrés à la vénalité, et incapables d'aucun essor généreux. Leur politesse n'est qu'un vain cérémonial; leur hospitalité n'est ni exempte de beaucoup de vanité, ni séparée de l'espoir d'être payés de leurs attentions par des présens. Ils semblent se considérer comme beaucoup plus sages et plus spirituels que les autres nations: cependant, ils flottent toujours entre l'anarchie et le despotisme. Doux et humains en tems de paix, ils semblent, dans leurs guerres civiles, altérés de sang; mais, vainqueurs ou vaincus, riches ou pauvres,

Caractère en général.

(1) *Possid.* ap. *Athen.* XIV.

leur gaieté et leur présence d'esprit ne les abandonnent jamais ; on voit chez eux une joie immodérée succéder aux plus violentes querelles.

Religion. La religion mohométane, qui est aujourd'hui celle de la plupart des Persans, a perdu ici une partie de l'intolérance fanatique qui la caractérise. Comme *Schiites* ou partisans d'Ali, les Persans portent aux Turcs et à d'autres sectateurs d'Omar une haine mortelle ; dans la fête d'Hoceyn, fils d'Ali, et l'un des grands saints de la secte persane, on entend les rues de Schiraz retentir d'imprécations contre les Sunnites (1) ; mais ces haines, peut-être entretenues par la rivalité politique de deux empires, ne s'étendent pas aux autres religions. Nulle part dans l'Orient les Chrétiens d'Europe ne sont mieux reçus ; les Juifs et les Arméniens sont vexés, mais moins qu'ailleurs ; depuis long-tems on a cessé de persécuter les Guèbres ou adorateurs du feu ; le roi régnant tolère même, malgré le clergé persan, diverses sectes mahométanes, entre autres, les Ismaélites, dont le patriarche réside à *Khekh*, dans l'Irak-Adjemi (2). Le clergé persan avait déjà éprouvé un contre-tems plus sensible sous le règne du fameux Nadir. Ce conquérant, qui, dans sa profonde, mais cruelle politique, méditait la réunion de toutes les sectes mahométanes, fit un jour assembler les *mollas* et les *imans*, ou les docteurs en théologie, et les desservans des églises ; il leur demanda quel usage ils faisaient de leurs revenus. « Nous les employons en œuvres pieuses ; nous faisons dire des prières pour la prospérité de l'empire ; nous élevons la jeunesse dans les colléges. » Le despote leur répliqua : « Les calamités que l'empire » éprouve depuis un demi-siècle montrent assez combien » vos prières sont impuissantes ; quant aux colléges, je » me charge de leur entretien ; ainsi, comme mes sol- » dats, soutiens de la foi et de l'Etat, sont aussi les

(1) *Franklin*, II, 92-95. (2) M. *Rousseau*, dans les Annales des Voyages, XIV, 279.

seuls véritables mollas, j'ordonne que vos biens soient confisqués à leur profit (1). »

Nous observerons ici, en passant, qu'il existe encore dans le Khousistan une secte mahométane très-remarquable; c'est celle des *Zabiens*, qu'on a tort d'appeler *Sabéens*, et de confondre par-là avec les adhérens de l'antique culte des astres, désigné sous le nom de *Sabéisme*, et avec les peuples de l'Arabie-Heureuse, connus sous le nom de *Sabâ* et *Schabâ*, d'où les géographes grecs firent *Saba*. La secte dont nous parlons, quoiqu'elle ait quelques établissemens près Bassora et Lachsa, n'a rien de commun avec les Sabéens de l'Yémen, ni avec le culte des astres; elle a été fondée dans le neuvième siècle par un certain Nassaïri; et ses livres religieux, écrits dans un idiome syriaque qui se rapproche du dialecte galiléen, indiquent le pays d'où elle est originaire (2). Comme les Zabiens révèrent la croix, comme ils emploient une sorte de baptême, et s'appellent en même tems *disciples de Johannes*, on a pensé un instant que c'était une secte née avec le christianisme dans la Galilée : mais cette opinion paraît avoir été suffisamment réfutée; leurs dogmes se rapprochent beaucoup de ceux des Ismaéliens, et en partie de ceux des Guébres. Le nom de *Johannes* signifie, selon un savant orientaliste, *la lumière*, et n'a rien de commun avec la dénomination des *Chrétiens de Saint-Jean* dans l'Inde (3); peut-être faudrait-il plutôt y voir un reste de l'ancienne fable chaldéenne sur le prophète et demi-dieu *Oannes*. Les Zabiens immolent des poules et un belier. Leurs mariages sont Les Zabiens.

(1) *Langlès*. Notice chronologique, dans *Chardin*, X, 211. (2) *Norberg*, dans *Michaëlis*, *Bibliothèque orientale*, XV, p. 126-143. Observations de *Niebuhr*, *ibid.* XX, p. 1, et réponse de *Norberg*, p. 149. *Idem*, de religione et linguâ Sabæorum, in Comment Gotting., XV. (*M. Norberg*, savant orientaliste, et professeur à Lund, en Scanie, travaille à un ouvrage sur le dialecte et les dogmes des Zabiens).

(3) *Tychsen*, dans le Muséum allemand, 1784; dans le Journal de *Murr*, 1er cah.; *Runs*, dans le *Repertor. orient.*, XVII, p. 25, etc. (M. *Langlès* va publier l'alphabet des Zabiens ou Ssaby.)

accompagnés de beaucoup de cérémonies relatives à la conservation de la virginité (1).

Etat des sciences et des lettres.

Revenons au portrait général des Persans. Les sciences et les lettres avaient jeté plus d'éclat en Perse sous les sophis, que dans aucune autre contrée d'Asie, depuis l'époque des califes. Les poëmes de *Ferdousi*, de *Saadi* et de *Hafiz* ont plu dans des traductions européennes. L'imagination vive et fleurie de ces auteurs ne respire que l'odeur des roses, n'entend que les soupirs du rossignol, ne vit que dans le monde des génies et des fées ; mais il y a du vide dans les pensées et dans les sentimens ; c'est l'image du sol persan avec ses paradis et ses déserts. Il reste encore quelques faibles clartés ; le souverain actuel cherche à les entretenir et à les répandre. Les langues arabe, turque et persane, l'éloquence, la poésie, la théologie, la médecine et l'astrologie sont enseignées dans de nombreux colléges. Si la Turquie n'était pas placée comme une barrière entre les lumières de l'Europe et le génie naturel, nous verrions peut-être ce peuple asiatique prendre un essor extraordinaire. En Perse, on estime du moins les gens instruits, on leur accorde les places les plus importantes ; tandis qu'en Turquie un barbier peut devenir mufti, un portefaix ministre, sans avoir appris à lire ni à écrire (2).

Industrie.

Les talens naturels des Persans s'étaient exercés dans la carrière de l'industrie. Chardin a donné un aperçu fort détaillé des manufactures et du commerce de la Perse dans le dix-septième siècle. On avait porté à une haute perfection la broderie sur le drap, la soie et le cuir. La poterie se fabriquait dans toute la Perse ; mais la meilleure venait de Schiraz, de Mesched, d'Yezd : celle de Zarang égalait la porcelaine de Chine en finesse et en transparence. Il s'en fabriquait d'une qualité qui résistait au feu ; la matière en était si dure, qu'on en tirait des

Porcelaine.

(1) *Boullaye-la-Gouz*, Voyages, p. 303. *Chardin*, VI, 48-143 *sqq.* *Niebuhr*, II, 141. (2) *Olivier*, Voyage en Perse, chap. 10.

mortiers assez forts pour y piler différentes substances. La porcelaine qui se fabrique à Kerman, renommée pour sa légèreté, est encore remarquable sous un autre point de vue. Pline dit que les fameux vases murrhins étaient apportés en partie de cette province, nommée alors Carmanie (1). Peut-être les vases murrhins n'étaient qu'une sorte de porcelaine fabriquée d'après des procédés aujourd'hui oubliés. Les manufactures de cuir, de chagrin et de maroquin, remontent aux tems des rois parthes, et peut-être à ceux de Cyrus (2); elles se maintenaient lors du voyage de Chardin; elles fleurissent encore. Les Persans travaillent fort bien en chaudronnerie : ils se servent de l'étain de Sumatra pour étamer leurs batteries de cuisine. Les arcs de la Perse étaient les plus estimés de l'Orient; leurs sabres damasquinés, faits avec du fer et de l'acier de l'Indostan (3), paraissent à Chardin inimitables pour nos armuriers d'Europe. Leurs rasoirs et autres ouvrages d'acier étaient aussi recherchés. Il étaient habiles à tailler les pierres précieuses, et à faire les teintures solides et brillantes. Leurs manufactures de verre ne méritaient pas grande attention. Leurs étoffes de coton, celles de laine, et celles fabriquées avec du poil de chèvre et de chameau, leurs soies, leurs brocards et leurs velours atteignaient à une qualité supérieure. Les tapis si précieux venaient principalement de la province de Seghistan. Chardin ajoute que, de son tems, on les appelait tapis de Turquie; parce qu'on les faisait passer en Europe par ce pays. Les étoffes faites de poil de chameau se fabriquaient généralement à Kerman, et celles de poil de chèvre dans les montagnes de Mazanderan; mais les draps de coton venaient principalement de l'Indostan. La fabrique des draps larges n'était pas connue, et on y suppléait par une espèce de feutre. Le roi lui-même était intéressé dans les mar-

Chagrin, maroquin.

Arcs, sabres.

Tapis.

(1) *Plin.*, XXXVII, 2. (2) Voyez les passages cités par *Monges*, Mémoire sur le costume des Perses, dans les *Mémoires de l'Institut*, classe de littérature et beaux arts, IV, p. 152. Comp., p. 86. (3) *Chardin*, IV, 136, édit. de *Langlès*.

chandises de soie, les brocards, les tapis et les bijoux, probablement avec peu d'avantage pour le pays. La marchandise principale du pays était la soie de différentes qualités. On envoyait à l'Indostan le tabac, les fruits confits, particulièrement des dattes, des vins, des chevaux, de la porcelaine et des cuirs de différentes couleurs; à la Turquie, du tabac, des ustensiles de cuisine; à la Russie, des soies fabriquées.

Etat actuel des fabriques.

Cet état de choses n'a pas autant changé qu'on pourrait se l'imaginer. On fabrique encore d'excellens sabres à Casbin et dans le Khorasan. On les reconnaît à la qualité de l'acier très-fin, sur lequel on voit des veines ondoyantes qui forment une espèce de moire; on les damasquine en or; ces lames ne plient pas. Les sabres de Casbin coûtent 60 à 80 piastres; mais ceux du Khorasan coûtent jusqu'à 100 sequins, ou 750 livres de France. Les Persans, ainsi que les Turcs, battent à froid tous les métaux, jusqu'aux fers des chevaux; ce qui donne, dit-on, plus de solidité. Les Persans connaissent encore aujourd'hui l'étamage des glaces, et taillent le diamant; ils paraissent, généralement parlant, n'avoir oublié aucun des arts qu'ils exerçaient du tems de Chardin, et ils en ont encore acquis de nouveaux, tel que l'art de travailler l'émail, qu'ils possèdent très-bien (1).

Marine. Commerce.

Le manque de bois de construction et la chaleur du climat semblent avoir empêché les Persans d'établir une marine dans les ports qu'ils possèdent sur le golfe Persique. Leur commerce maritime ne se fait que par des navires étrangers. Celui qu'ils faisaient par Ormus et Gomron, avec les Anglais et plusieurs autres nations, était le plus lucratif qu'ils eussent; mais leurs guerres perpétuelles l'ont ruiné. On prétend cependant encore évaluer à douze millions les marchandises qui entrent annuellement dans le golfe Persique; les deux tiers y sont apportés par les Anglais; les Maures, les Indiens, les Armé-

(1) *Beauchamp*, Journal des Savans, 1790, p. 736.

hiens et les Arabes fournissent le reste. Les cargaisons de leurs navires consistent en riz, en sucre, en coton; en mousselines unies, rayées ou brodées, du Bengale; en épiceri de Ceylan et des Moluques; en grosses toiles blanch s et bleues de Coromandel; en cardamome, en poivre, et utes sortes de drogues indiennes. L'occupation de juie d'Asie par des puissances européennes pourrait alt golfe Persique son ancienne importance. Des ca anes entre Bassora et les échelles de Syrie, offr ient de sûreté que la navigation du golfe Arabique. Le Dan b pourrait aussi recevoir les flottes qui, de Trébisonde et du Phase, apporteraient les marchandises de la Perse. D'un autre côté, si la puissance des Afghans se consolide par la conquête de la Bukharie et du Kowaresm, la Russie s'empressera de conclure avec ces peuples un traité qui lui permette de détourner vers la mer Caspienne une partie de ces flots d'or que le Gange porte au sein de la Tamise.

Telle est l'idée générale que nous avons prise des Persans modernes, en comparant entre elles les relations des voyageurs : mais avouons que cette esquisse est nécessairement incomplète, tant qu'on n'aura point observé les nombreuses *tribus nomades* dispersées sur tout le sol, et qui, d'après des voyageurs récens, y forment comme une seconde nation presque indépendante, et souvent ennemie des Persans (1). Les hordes *turques* ou *turcomanes*, répandues dans le nord de l'empire, comptent 420,000 individus; celle des *Efchar*, dans l'Adjerbidjan, forte de 88,000 têtes, a produit le féroce mais habile Nadir-Schah; celle de *Qatchar*, qui comprend 40,000 âmes, et qui demeure aux environs de Téhéran, a donné à la Perse son souverain actuel; aussi la langue turque domine à la cour de Fath-Ali-Schah. Les tribus *Kourdes* de Perse, parmi lesquelles les *Erdilany* sont les plus puissans, comptent 90,000 individus : dans cette estimation

Hordes nomades.

Tribus turques.

Tribus kourdes.

(1) Voyez ci-après le *Tableau des Nations qui habitent la Perse.*

Tribus loures. on ne comprend pas les Kourdes agricoles. Les tribus *Loures* ou *Louriennes*, dont la population est estimée de 140,000 individus, parcourent principalement les contrées montagneuses entre le Khousistan et l'Irak, qui, d'après eux, ont pris le nom de Louristan; elles parlent un dialecte particulier, qui pourtant doit ressembler assez au kourde pour avoir été confondu avec ce idiome (1). Comme Hadgi-Khalfah assure que dans le Farsistan on parle trois langues, le parsi, l'arabe et le *pehlwi*, on peut, avec beaucoup de probabilité, conclure que la langue loure, seul dialecte aujourd'hui connu dans le Fars, outre l'arabe et le parsi, est ou le pehlwi, ou du moins un dialecte de cette ancienne langue. La côte du golfe Per-

Tribus arabes. sique est comme abandonnée aux *tribus arabes* dont nous avons déjà parlé; mais il y a encore dans l'intérieur des tribus arabes nomades, dont la force est de 98,000 ou 100,000 individus. Une classe particulière paraît comprendre les *Gelaky*, sur les montagnes de Ghilan, qui parlent entre eux un idiome particulier, tandis que les *Ambarlins*, ou habitans des vallées, parlent un dialecte

Diverses tribus. persan (2). Les *Paddar*, les *Hassarais*, et autres tribus peu connues, errent sur les bords de l'Araxe.

Toutes ces hordes errantes, ou, comme les Persans les nomment, les *Elat*, forment depuis long-tems la principale force des armées persanes (3); ce sont elles qui bouleversent ce pays, comme les tribus gothiques bouleversaient l'empire romain : mais aucune de ces tribus n'a

Les Afghans. joué un rôle aussi bruyant et aussi important que les *Afghans* ou *Aghwans*. On ignore encore l'origine de ce peuple, connu dans l'Inde sous le nom de *Paùanes*; sont-ils une colonie des Albaniens, comme on a voulu con-

Sur leur origine. clure de la prétendue identité des noms *Aghwan* et *Alwhan*? Cette identité ne nous semble pas suffisamment

(1) Comp. *Otter*, Voyage, I, p. 267 (en allem.). *Sanson*, Voyage de Perse, p. 222. (2) *Gmelin*, Voyage en Perse, III, 350 et 352 (en all., in-4°.) (3) *Abdoul-Kerym*, Voyage de l'Inde à la Mecque, p. 37, trad. de *Langlès*.

trouvée. Sont-ils des descendans des dix tribus d'Israël, exilés dans le pays d'*Arzareth* ou *Hazareth*, comme quelques-uns parmi eux-mêmes ont paru le croire? Le nom d'*Hazareth*, donné à un canton de l'Afghanistan, signifie en kourde et en chaldéen, langue rapprochée de l'afghan, *des troupes* en général; c'est donc un terme vague. Nous devons avouer qu'en réfléchissant sur le grand nombre de tribus afghanes, nous avons peine à croire qu'elles ne soient pas indigènes des contrées qu'elles habitent, et où Alexandre déjà trouva des peuplades nombreuses et guerrières, peuplades qui n'ont pu disparaître (1).

Quoi qu'il en soit, les Afghans avec leurs tribus secondaires occupent toute la lisière orientale de la Perse. Les *Rohillas*, qui ont formé un Etat dans l'Indostan, sont sortis de ce pays. Les *Balloudches*, qui parcoururent tout le Mékran et une partie de l'Indostan, passent généralement pour Afghans. Le canton ou sircar de Candahar, paraît le centre des tribus afghanes fixes. Cette nation, qui compte peut-être près d'un million d'individus, règne aujourd'hui sur les provinces indiennes de Cachemire, de Caboul et de Moultan, et sur les provinces persanes de Mékran, en partie, de Seghistan, de Candahar et de Khorasan oriental. Robustes, braves, mais sanguinaires et indisciplinés, les Afghans montrent déjà par leurs manières une arrogance barbare, et du mépris pour toutes les occupations de la vie civilisée. Quant à la langue qu'ils parlent, ils la nomment *poukto*. M. William Jones, qui a vu un dictionnaire de cette langue, lui trouve une grande ressemblance avec la langue chaldaïque. Les Afghans reçurent des Tartares, leurs conquérans, la religion musulmane. Ils suivent comme eux la secte des Sunnites; mais on les regarde aujourd'hui comme les Musulmans les plus relâchés. Un haut bonnet de forme conique, une veste de

Tribus afghanes ou patanes.

Langue pa....

Vêtemens.

(1) *Tychsen*, de Afghanorum origine et historiâ, dans le Journal : *Gœttinger gelehrte anzeigen*, 1804, p. 249 *sqq*. *W. Jones et Van Sittart*, dans les Recherches asiatiques. *Langlès*, dans les notes sur le Voyage de *Forster Rommel*, Caucasus, in Excurs., etc.

laine, un haut-de-chausse étroit, composent l'agreste costume des Afghans; il ne ressemble ni à celui des Indiens ni à celui des Persans.

Manière de vivre.

Les Afghans ne vivent absolument que de pain, de lait caillé et d'eau, sous un climat où l'on passe, en un seul jour, du grand froid au plus grand chaud. Les femmes se tiennent cachées. Cependant les hommes ne sont pas très-rigides sur ce point, et ne se livrent pas aux plaisirs du harem avec autant d'ardeur que les Indiens, les Persans et les Turcs (1).

Gouvernement.

Le gouvernement est féodal. Les différens chefs se cantonnent dans leurs villages fortifiés, d'où ils exercent sur leurs vassaux une autorité non contestée, et néanmoins modérée. Ils témoignent plus d'égards au chef de l'Etat, au schah, si ce n'est dans le cas ou la chose publique est menacée; car alors on lui obéit. Le prince traite les sujets afghans avec modération et douceur. Ses édits sont rarement accompagnés d'exécutions sanglantes, et il ne se montre l'ennemi d'aucune secte étrangère.

Revenus.

Sous Ahmed-Schah, le fondateur du royaume, l'Afghanistan produisait un revenu de la valeur d'environ 75 millions de livres tournois; mais sous Tymour-Schah, il n'était que d'environ 25 millions. On attribuait cette grande diminution à la faiblesse du gouvernement de ce prince.

Forces militaires.

La cavalerie constitue la force militaire de l'Afghanistan. On s'y procure à bon compte d'excellens chevaux du pays même, ou des districts de la Tartarie et de la Perse, situés dans les environs. Un corps d'infanterie armé de mousquets, fait aussi partie de l'armée afghane; mais il a peu de supériorité sur la soldatesque indisciplinée de l'Inde. Ahmed-Schah avait sur pied 100,000 hommes de cavalerie, et Tymour-Schah n'en entretenait que 30,000. L'artillerie des Afghans ne vaut pas mieux que leur infanterie. Leurs armées sont composées d'individus

(1) *Forster*, Voyage, II, passim. *Hamilton*, Historical account of the Afghans.

de différentes nations ; mais les meilleures troupes de l'empire sont tirées des districts afghans.

Tel est, ou du moins tel était, il y a peu d'années, l'empire des Afghans. Il s'était relevé et se soutenait par la discorde qui régnait entre ses voisins. Il ne paraît plus avoir la force qui envahit, et il n'a jamais eu la force qui conserve.

TABLEAU *des Positions géographiques de la Perse, observées astronomiquement.*

NOMS DES LIEUX.	Longitudes			Latitudes.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Balfrouch	.....			36	34	43	*Trézel.*
Téhéran	.....			35	39	55	*Idem.* Deux observat.
Casbin	47	13	0	36	11	0	*Beauchamp.*
Ispahan	49	30	0	32	24	4	*Idem.*
Yezd	.....			32	7	11	*Trézel.*
Ormouz	.....			27	8	0	*Idem.*
Lar	.....			27	21	15	*Idem.*
Abusohehr (Bender-Boucher)	.....			28	59	0	*Niebuhr.*
Schiraz	.....			29	36	37	*Idem.*
Sina ou *Sneirne*.... (probablement *Sinné* ou *Senney*, dans le Kurdistan).	.....			34	23	35	*Simon*, consul français. *Voyez* les *Philosoph. Transact.*, an 1755, v. 49, p. 251 ; et *Zach*, Corresp. III, 571 *sqq.*

TABLEAU COMPARATIF *des Divisions anciennes et modernes de l'Iran ou de la Perse.*

PROVINCES MODERNES.	PROVINCES ANCIENNES.	VILLES PRINCIPALES.	SOUVERAINS en 1810.
Schirwan (Chyrvan).....	*Albania.*	*Schamachie*, etc. .	Russie ou khans vassaux de la Russie.
N. B. Pour les sous-divisions, *voy.* livre XLVII.	*Voyez* livre XLVII.	*Voyez* liv. XLVII. Schousch[illegible]	
Eriwan ou *Arménie persane*....	*Armenia persica.*	*Eriwan*.....	Fath-Aly, schah de Perse.
Voyez livre XLIX.	*Voyez* livre XLIX.	Nakshiwan. Khoy.	
Adjerbidjan.....	*Media Atropatène*	*Tauris*.....	*Idem.*
		Ardobil. Maragha. Ourmia.	
Ghilan (Guilan).	*Gelæ*, ou *Cadusii* (pays des). ...	*Recht*.....	*Idem.*
* Dylem.		Astara.	
* District de *Lengkerân.*		Enzely. Lengkerân.	Un khan vassal de la Russie.
Mazanderan..... (Annexes du Mazanderan).	Partie occidentale de la Satrapie d'*Hyrcanie.*		
1 *Taberistans*...	*Tapyri* (pays des).	*Balfrousch*.....	Fath-Aly, schah.
2 *Dordjans. Korkan*	*Hyrcania* propria.	Sari. Astrabad.	
3 *Dahistan*.....	*Dahæ* (pays des).	Achraf s. Eschref. Amol.	
Khoraṣan.....	*Parthyène*.....	*Meshged*.....	*Idem.*
		Nyschabour. Toun.	
	Aria.....	*Herat*.....	Le sultan ou roi de Candahar.
		Rouhi.....	Khan presque indépendant.
	Margiana.....	*Maru-el-Rud*....	Aux Uzbeks de Bochara.
Irak-Adjemi....	*Media magna*...	*Ispahan* (Issfahaun)	Fath-Aly, schah.
* Isfahaun *Scheriar.*		*Teheran.*	
* Kom.....		Kachan.	
* Kachan.....		Kom.	
* Rey.....	Media *Rageiana.*	Casbin (Kazwyn).	
* Hamadan, etc. etc.	Cambadene (Isidor).	Hamadan. Kirmanschah, etc.	
(Annexes.)			
Kohestan.....	Tabiene.....	Tebbes.	
Komis.....	Comisene.		
Kurdistan persan.	Partie de l'*Assyria*, etc.....	*Senney*.....	*Idem.*
		Schauch-Poulah...	(Tribus des Mekrie et des Bilbas, indépendantes.)

PROVINCES MODERNES.	PROVINCES ANCIENNES.	VILLES PRINCIPALES.	SOUVERAINS en 1810.
Khouristan....	*Susiana*, satrapie.	*Souster* ou *Tchouchter*	Fath-Aly schah.
1 Housista....	*Uxii* (pays des).		
2 Sousistan....	*Susiana* propria.		
3 Khousistan ou Louristan.	Cossæi (pays des) ou *Syro-Media*.		
4 Elam.....	Elymaïs.....	.....	(Tribus arabes peu soumises.)
Parsistan ou *Fsista*. (Fars)..	*Persis* ou *Perse propre*.....	*Schiraz* (Chyras)...	*Idem.*
1 *Khourch* Aschekh.	[illegible] tacene.	Kommcha.	
2 — Kobaad.		Yesdekast.	
3 — Schaapour. (Schiraz).		Kazeroun.	
4 — Ardchyr.			
* *Kermassyr* ou *Shyf-el-Bahr*.....	* Mesambri. (c'est-à-dire côte méridion.)	Bender-Rigk.....	(Tribus arabes peu soumises).
5 — Arradjan.		Bender-Aboucher..	
6 — Dshiaur. (Firouzabad)...	.....	Firouzabad.	
7 — Darâb.....	Pasargadæ.....	Aberkhou.	
8 — Istakhar.....	Persépolis.....	Darabgherd.	
9 — Aberkon....	.....	Yezd.	
10 — Yezd.....	*Isatichæ* de Ptolémée.		
Laristan.....	Partie de *Mesambria* ou *Persis maritima*.....	*Laar* ou *Lar*.....	*Idem.*
* Partie du *Kermesir*.		Taroum.	
* Hormouz, province dans le moyen âge.....	Harmuzia.	Funit.	
		Bender-Abassy; s. *Gomroun*.....	(Scheik arabe dépendant de l'iman de Mascate).
Kerman.....	*Carmania*.....	*Kerman* ou *Sirdjan*.	*Idem.*
* Sirdjan.		Berdachyr.	
* Berdachyr.		Velazgherd.	
* Velazgherd, etc.			
Mogistan.....	.....	*Minau*.	
Mekran.....	*Gedrosia*, avec la côte des Ichtyophages.....	*Tiz*.....	Un ou plusieurs princes ou *vali*, indépendans, ou du moins peu soumis.
* Malan.....	*Arabitæ* et *Horitæ* (pays des).	Kieh.	
		Pendjpour.	
		Malan.	
Sedjestan..... (Seghistan).	*Drangiane*.....	*Zareng*.....	Les Afghans ou le roi de Candahar.
		Farra.	
	Sacastène (d'Isidore).	Dergasp.	
Sabulistan.....	.....	*Rokhadje*.....	*Idem.*
1 Arokhadje.....	Arachosia.	Bamian.	
2 Bamian.....	*Paropamisadæ* (le pays des).		
3 Ghaur.....			
Candahar ou *Afghanistan*.....	*Paropamisadæ* (le pays des).	*Candahar*.	*Idem.* (*N. B.* Le nom d'*Afghanistan* ou pays des Afghans se prend quelquefois pour tout l'empire des Afghans.)
1 Candahar (Quandahar).			
2 Peria.			
3 Hasaridjat.			
4 Thouran.			

TABLEAU *des Nations qui habitent la Perse, tiré des Itinéraires manuscrits de plusieurs voyageurs Français.*

A. NATIONS AGRICOLES OU MANUFACTURIÈRES, ayant des demeures stables.

1. Les *Persans* modernes, nommés *Tadjik's* ou tributaires, par les nomades. C'est un mélange d'anciens Perses, de Tatars, d'Arabes et de Géorgiens. Nombre présumé, 10 millions, au *maximum*.
2. Les *Parsi's* ou *Guèbres*, restes des Perses des 5e et 6e siècles, adorateurs du feu. A Yezd, etc. Dans le Kerman et le Mekran. Nombre présumé, 100,000.
3. Les *Afghans*, ancienne nation indigène, ou, selon d'autres, originaire des montagnes au sud de à l'ouest de la mer Caspienne.
   - *a.* Les *Afghans* proprement dits. Dans le Candahar, le Kaboul, l'Arrokadje, etc. Nombre, 500,000.
   - *b.* Les *Balloudjes*. *Voyez* tribus nomades.
   - *c.* Les *Rohillas* ou *Patanes*. Dans l'Indostan.
4. Les *Ghelaky* ou anciens habitans du Ghilan. Nombre, 50,000.
5. Les *Arméniens*. Dans l'Arménie et l'Adjerbidjan, 70,000 individ.
6. Les *Juifs*. A Ispahar, Schiraz, Téhéran, Kachan, 35,000 indiv.
7. Les *Zabéens*. Dans le Khousistan, 10 à 12,000 individus.

B. NATIONS NOMADES OU TRIBUS vivant de leurs troupeaux ou de la pêche, changeant de demeures, ou du moins prêtes à en changer.

1. *Tribus de la langue turque.*

   - *a.* Les *Efchars*, 88,000 individus. Dans l'Adjerbidjan et dans beaucoup d'autres provinces. Le noyau est à *Ourmiah*.
     Subdivisés en *Kasemlou* et *Ereehlou*.
   - *b.* Les *Qatchars* ou *Kadjars*, 40,000 individus. Tribu dont Fath-Ali-Schah est originaire. Noyau à Astrabad, dans le Mazanderan; à Merou, dans le Khorasan; à Erivan, etc.
     Subdivisés en *Iokaru Bachi* et *Achagha Bachi*.
   - *c.* Les *Mukaddem*, 5000 individus. A Maragha, dans l'Adjerbidjan. Tribu extrêmement brave.
   - *d.* Les *Dombelou*, 12,000 individus. En Arménie, aux environs de Khoy et de Selmar.
   - *e.* Les *Turkmens* ou *Turcomans*, 12,000 individus. Dans l'Adjerbidjan; près d'Hamadan dans l'Irak; près de Kazeroun dans le Fars.
   - *f.* Les *Talish*, 15,000 indiv. Dans le Mazanderan et le Ghilan.
   - *g.* Les *Kara-Gheusli*, 12,000 indiv. Aux environs de Hamadan.

h. Les *Bejat*, 20,000 individus. Dans l'Adjerbidjan; à Téhéran, à Neichabour (dans le Khorasan), dans le Fars, etc.

i. Les *Chasevend*, 14,000 individus. Aux environs d'Ardebil et de Rey.

k. Les *Djisvanchir*, 7000 individus. A Chouché, dans le Schirvan, vassaux des Russes.

l. Les *Djelaïr*, nombre inconnu. A Kelat dans le Khorasan.

m. Les *Fers-Modanlou*; dans le Farsistan; 10,000 individus.

n. Les *Kadjavend*; dans le Ghilan et le Mazanderan; 4 à 5000 individus.

Vingt-huit autres tribus moins considérables, et sur lesquelles nous n'avons que des détails incertains.

2. *Tribus de la langue arabe.*

A. *Arabes pasteurs* introduits par Tamerlan.

a) Les *Destanié*; à Bestan dans le Khorasan; 12,000 indiv.
b) Les *Thouny*; dans le Khorasan; 15,000 individus.
c) Les *Djindaki*; dans une Oasis du grand désert salé.
d) Les *Agakhani*; dans le Bas-Fars; 15,000 individus.
e) Les *Ahwas* ou *Ahwise*; dans les plaines de Khousistan.
f) Les *Challahi*; dans le Kerman; 6000 individus.

Trois autres tribus de 8 à 9000 individus chacune.

B. *Arabes pêcheurs*, sur la côte méridionale.

a) Les *Beni-Kiab*; dans le Khousistan (Elam).
b) Les Arabes *Hindiân*; sur les côtes du Fars.
c) Les *Beni-Houle*; *idem*.
d) Les Arabes *Lindje* (peut-être de la ville de Lundje); *id.*

3. *Tribus de la langue loure.*

a. Les *Zend*; aux environs d'Ispahan et dans le nord du Fars; 12,000 individus.
b. Les *Lekes*; dans le Fars; 20,000 individus.
c. Les *Khogilou*; *idem*, 15,000 individus.
d. Les *Zinguéneh*; aux environs de Kirmanchah; 6000 indiv.
e. Les *Feïli*; dans le Louristan, entre Souster et Kirmanchah; 40,000 individus.
f. Les *Bakhtyari*; dans le Louristan, entre Souster et Ispahan; 30,000 individus.
g. Les *Kerrous*; aux environs de Khamsé; 8 à 10,000 indiv.
h. Les *Kara-Zendjiri*; près Kirmanchah; 7000 individus.

4. *Tribus de la langue kurde.*

A. *Dans le Kurdistan.*

a) Les *Mekris*; indépendans, pouvant lever dans une journée 3000 chevaux.

b) Les *Bilbas* : indépendans, dispersés, pouvant lever 15,000 hommes et 5 à 6000 chevaux.

c) Les *Giafs* ; habitant les Etats d'Abdul-Ramal, chef indépendant ; 4 à 5000 familles.

d) Les *Gourars* ; aux environs de Sennay, soumis au *valhi* ou gouverneur persan.

e) Les *Baras* ; 1000 familles.

f) Les *Sunsur* ; 1200 familles. } Même demeure, etc.

g) Les *Leks* ; 1000 familles.

h) Les *Kotchanlous*, 10,000 individus.

i) Les *Chaghaghis* ; 15,000 individus. Cette tribu pacifique, agricole et heureuse, est aussi répandue dans l'Adjerbidjan.

B. *Hors du Kurdistan.*

a) Les *Rechevend* ; dans le canton de Taroun, près le défilé de Routbar, entre l'Irak et le Mazanderan ; 10,000 indiv.

b) Les *Pazequi* ; entre Rey et Téhéran ; 3000 individus.

c) Les *Zafferanlou* ; 10,000 individus ; *dans le Khorasan.*

d) Les *Erdelany* ; dans le Khoudistan *(?)*.

e) Les *Boinurd* ; dans le Khoraçan ; 8000 *individus.*

f) Les *Modanlou* ; *dans le* Mazanderan ; 4000 *individus.*

g) Les *Embarlou*, etc. etc.

5. *Tribus de la langue patane.*

* Les *Balloudches*, dans le Mekran, les *Hyber*, les *Serwani*, les *Abdolli*, et plusieurs autres tribus issues de la même race que les Afghans, et parlant à peu près la même langue, errent plutôt comme brigands que comme nomades, dans la partie orientale de la Perse.

Nota. Il est question, dans les Itinéraires, de quelques autres tribus nomades, telles que les *Keschlacks*, dans le Kermesir et le Kurdestan ; les *Seïds*, qui prétendent faire des miracles, et qui demeurent dans l'Adjerbidjan, etc. ; mais les Itinéraires manuscrits que nous avons pu consulter, ne fournissent aucun renseignement ultérieur sur ces tribus.

C'est de M. *Joannin*, chevalier de l'ordre du Soleil, premier interprète de la légation française en Perse, que l'on doit attendre un travail complet sur les tribus nomades de la Perse. MM. *Amédée Jaubert*, maître des requêtes, *Fabvier*, *Trézel* et *Treilhier*, officiers, ont aussi fait diverses remarques sur ce sujet neuf et intéressant, qui a été indiqué, je le pense, pour la première fois, dans le *Voyage d'Abdoul-Kerym*, p. 37, traduction de M. *Langlès*. Nous devons aussi à M. *Adrien Dupré*, la communication d'un Tableau très-complet des tribus nomades.

LIVRE CINQUANTE-SIXIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Recherches sur la Mer Caspienne et sur l'ancienne embouchure du fleuve Oxus ou Gihon.*

Il est peu de sujets qui aient fourni matière à plus de discussions que la *mer Caspienne*; la Géographie physique en a examiné avec étonnement la nature particulière; la Géographie critique en a changé vingt fois la situation, la configuration et l'étendue sur les cartes, quoique vraisemblablement ni l'une ni l'autre n'aient éprouvé aucun changement réel depuis les premiers siècles de l'histoire.

Telle que les dernières observations astronomiques et mesures locales nous représentent la mer Caspienne, elle s'étend du nord au sud, avec une sorte d'étranglement produit par la saillie de la péninsule d'*Apchéron*; la partie septentrionale de cette mer forme pour ainsi dire une grande baie, qui se courbe du nord au nord-est, et qui s'approche du bassin du lac Aral. En mesurant la mer Caspienne par les seules lignes droites qu'on y puisse tirer, elle a une longueur de 122 $\frac{3}{8}$ myriamètres (275 lieues) (1), et une largeur de 17 $\frac{7}{8}$ myriamètres (41 lieues) à l'endroit le plus étroit; mais de 44 $\frac{1}{4}$ myriamètres (100 lieues) à l'endroit le plus large (2). Notre atlas indique plus en détail la situation de cette mer, situation qui n'offre plus que de très-légères incertitudes. Situation. Etendue.

Il n'en était pas ainsi il y a cent ans. L'erreur presque générale de l'antiquité, qui avait regardé la mer Caspienne comme un golfe de l'Océan septentrional, avait disparu Histoire des cartes de la mer Caspienne.

(1) Depuis la baie de Kolpinskom, à l'ouest de l'Ural, jusqu'à Balfroch. Cette ligne passe cependant par la péninsule *Karaganskoï*.
(2) Entre Astara et le Dahistan.

au deuxième siècle de l'ère vulgaire ; Ptolémée avait rappelé la vérité, connue d'Hérodote, et peut-être d'Aristote ; la mer Caspienne était redevenue, sur les cartes, un lac ou une mer méditerranée, séparée de toutes parts de l'Océan et de toute autre mer (1). Mais au lieu de lui donner sa plus grande étendue du nord au sud, on se laissa entraîner à l'étendre dans une direction est et ouest : d'abord parce qu'on se figurait l'Océan septentrional beaucoup plus rapproché qu'il n'était, ce qui obligeait à trouver, comme on le pouvait, la place exigée par les dimensions connues de la mer Caspienne ; ensuite parce que le lac Aral, connu très-imparfaitement, était censé faire partie de la mer Caspienne, ainsi que le prouve l'opinion des anciens sur l'embouchure de l'Oxus ; opinion que nous discuterons dans la suite de ce mémoire.

Système de Ptolémée.

Pendant les siècles ténébreux du moyen âge, les faiseurs de cartes se bornèrent à répéter celle de Ptolémée. La mer Caspienne y occupait 20 degrés de l'est à l'ouest : le lac Aral y était confondu ; le Gihon ou l'Oxus s'y écoulait environ à l'endroit où nos cartes placent la ville de *Balk*. Le premier voyageur savant qui substitua des observations à ces traditions vagues et obscures, fut le négociant anglais *Jenkinson*, qui voyagea en 1558 et 1561, aux frais d'une compagnie de commerce (2). Parti d'Astrakan, il visita les côtes septentrionales jusqu'à l'embouchure de l'Yemba ; il débarqua à Mangislack, d'où il se rendit à Bokhara. Il distingue la mer d'Aral sous le nom de *lac de Kithay*. Son deuxième voyage les conduisit, par le Caucase, sur les rivages méridionaux de la mer Caspienne. Il fut suivi par son compatriote *Christophe Burrough*, qui, en 1580, traversa la Russie, et, s'étant embarqué à Astrakan, longea les côtes occidentales de la mer Caspienne, et y détermina la latitude de plusieurs

Voyages de Jenkinson, Burrough et Olearius.

(1) Voyez les passages d'*Hérodote*, d'*Aristote*, de *Strabon*, de *Ptolémée*, etc., cités et discutés dans notre vol. I, *Histoire de la Géographie*, liv. III, p. 55—56 ; liv. XIV, p. 312. (2) « *Merchants of London of the Moscovie Comp.* »

points (1). En 1633, le savant *Oléarius* (2), qui accompagna une légation du duc de Holstein au sophi de la Perse, détermina les latitudes de plusieurs points de la côte occidentale et méridionale de la mer Caspienne.

Toutes ces observations isolées restèrent à peu près inconnues à l'Europe savante; du moins il serait difficile de produire une carte française, anglaise ou allemande du dix-septième siècle, qui donnât à la mer Caspienne une forme tant soit peu rapprochée de la véritable. Celle de *Jean Struys*, hollandais, la plus remarquable sans doute, met Astrakan sur la côte orientale, et place les îles du Wolga dans le milieu de la mer (3). Il était réservé à la Russie de nous ouvrir la route de la vérité. La possession de la ville d'Astrakan et les grands projets politiques du czar Pierre Ier, amenèrent d'abord des doutes sur la forme de la mer Caspienne, ensuite des voyages et des recherches hydrographiques; enfin, des cartes grossières, il est vrai, mais où déjà la vérité perçait à travers un nuage d'erreurs. Ces cartes, dressées vers l'an 1700—1710, par le conseiller d'état *Kirilow*, par l'amiral *Soimonow*, et par le vice-amiral *Cruys*, norvégien (4), sont aujourd'hui devenues très-rares, même en Russie. En l'an 1717, Pierre Ier fit parcourir la mer Caspienne par quelques navigateurs hollandais, qui, pendant trois ans, en levèrent la carte, sous la direction d'un certain *Charles Van-Verden*. Lors du voyage du czar à Paris, ce grand prince eut des entretiens fréquens avec le savant géographe *Guillaume Delisle* (5), et d'après les vœux de cet académicien, il fit remettre à l'Académie des Sciences de Paris la carte de Van-Verden (à laquelle il avait lui-même pris part),

Carte de Jean Struys.

Premières cartes russes.

(1) Comp. *Hakluyt*, Voyages, vol. I, p. 417 (édit. de 1599). *Blumenbach*, dans *Zach*, Corresp., III, 580. (2) Son vrai nom était *Oelschlæge*; il était natif d'Aschersleben; il fut professeur à Leipsick, et mourut en 1671. (3) « *Zeekaert vertonende de Caspische zee*, etc., geteekent door *Jan Jansen Struys*, in t'jaer 1668. » (4) *Cruys* ou *Creux*, né à Stavanger en Norwège. *Snédorf*, Révolutions de l'Europe, dans *ses Œuvres complètes*, 3e part., II vol., p. 290 (en danois). (5) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1720, p 382.

et celle du vice-amiral Cruys, l'une et l'autre dépourvues de l'indication des longitudes. Delisle les ayan examinées, y trouva encore les fautes les plus grossières. Celle de Cruys plaçait Astrakan sur la côte orientale de la mer Caspienne; les mêmes endroits y étaient répétés deux fois à une distance de plus de cent lieues; les latitudes, qu'on pouvait alors facilement observer à 4 ou 5 minutes près, offraient des erreurs de 5 à 6 degrés. La carte de Van-Verden, ou, comme on l'appelait, du czar Pierre, était meilleure; cependant la latitude d'Astrabad était fausse de 3 degrés. L'académicien français publia les quatre représentations de la mer Caspienne, résultant des données de Ptolémée, d'Abulfeda, de Cruys et du czar Pierre; il y joignit une nouvelle esquisse critique d'après les observations de Burrough, de Jenkinson et d'Oléarius (1).

Carte critique de Delisle.

Vingt ans se passèrent avant qu'on fît aucune tentative pour perfectionner la géographie de ces régions. Une nouvelle compagnie de négocians anglais reprit le projet d'ouvrir une communication avec l'Inde, par la route d'Astrakan. Le célèbre *Jones Hanway*, qui, dans son voyage de Perse, a écrit l'histoire de cette entreprise, reçut, en 1745, des capitaines *Elton* et *Woodroofe*, une nouvelle carte de la mer Caspienne, contenant très-peu d'observations qui ne fussent déjà connues. Hanway en publia encore une autre, qui, étant projetée comme les anciennes cartes plates, donne un ensemble informe. Vers le même tems, un voyageur allemand, le docteur *Lerche*, fit quelques observations très-bonnes sur la côte du Daghestan et du Schirwan.

Voyages d'Hanway, etc.

Notre célèbre d'Anville ayant trouvé quelques manuscrits à la Bibliothèque royale, en tira une nouvelle carte (2), dans laquelle la mer Caspienne, reculée d'un degré à l'est, l'était encore de plus de deux degrés de sa véritable

Carte critique de d'Anville.

(1) Mémoires de l'Académie, 1721, p. 245. Carte de la mer Caspienne, 2 feuilles, 1725. (2) Essai d'une nouvelle Carte de la mer Caspienne, 1754.

situation. Vingt ans plus tard, l'hydrographe Bonne imagina un nouveau système sur ce grand problème ; il admit comme vraie l'observation du P. Bèze, sur la longitude de Trébisonde, quoiqu'elle soit aujourd'hui reconnue fausse de 7 degrés et demi, et que déjà Delisle en eût démontré l'inexactitude (1) ; d'un autre côté, il plaçait Gouriew à l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne, conformément à la bonne observation de Lowitz, académicien russe (2). De cette combinaison d'une fausse observation et d'une bonne, il résulta que la Géorgie et les autres contrées caucasiennes, repoussées à l'est par le trop grand prolongement de la mer Noire, envahissaient la place du milieu de la mer Caspienne, dont la partie septentrionale restait dans sa vraie situation ; de là toute cette mer prit une direction oblique du nord-ouest au sud-est, et devint en même tems trop longue d'un cinquième. D'Anville combattit ce système, et maintint la véritable direction de la mer Caspienne (3). Système de M. Bonne.

Les expéditions nautiques dont Gmelin et Hablitzl firent partie, procurèrent la détermination exacte de toutes les latitudes et de quelques longitudes relatives à la côte orientale et méridionale. Les observations de ces voyageurs, mises en rapport avec la longitude de Casbin, déterminée par M. Beauchamp, et comparées plus récemment avec les nombreux itinéraires des officiers français revenant de Perse, paraissent enfin avoir fixé l'étendue et la position de la mer Caspienne. Moins éloignée à l'orient, plus dentelée, plus courbée que d'Anville ne l'avait faite, elle a pourtant, comme ce savant géographe et le czar Pierre l'avaient cru, une direction presque parallèle au méridien. Observations modernes.

Si nos lecteurs nous pardonnent cet exposé, nécessairement aride, des longs égaremens de la Géographie mathématique, ils nous suivront avec plus de plaisir dans la description physique. La mer Caspienne a très-proba- Description physique.

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1720, p. 381. (2) Nov. Comment. Academ. Petrop., XIV, 1769, part. II, p. 153. (3) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1774, p. 368.

Niveau. blement un niveau plus bas que l'Océan et que la mer Noire ; M. Olivier estime la différence à soixante pieds ; l'académicien Lowitz, dont ce savant voyageur paraît n'avoir pas connu les recherches, ne porte cette différence qu'à cinquante pieds (1). Les vents du nord et du sud, engouffrés dans cette vallée d'eau, soulèvent et abaissent la mer assez fortement pour que le niveau varie de quatre à huit pieds (2). La fonte des neiges y contribue en gonflant les rivières qui portent leurs eaux dans cette mer, et parmi lesquelles on distingue le Wolga et l'Ural ou l'Iaïk, du côté de l'Europe ; le Tedjen ou l'Ochus, le Kizil-Ozen et le Khour, du côté de l'Asie. On prétend encore y avoir

Variation séculaire. observé une variation séculaire ou à longue période ; on assure que depuis 1556, les eaux de la mer ont généralement empiété sur les terres de Russie, au nord. Ce fait mériterait d'être constaté. La profondeur de cette mer est peu considérable, excepté l'extrémité méridionale, où une sonde de 380 toises n'a pas atteint le fond (3).

Ancienne étendue au nord-ouest. Quelques naturalistes ont renouvelé et rendu très-vraisemblable l'opinion émise d'abord par Varénius, et d'après laquelle la mer Caspienne aurait eu, à une époque très-reculée, une plus grande étendue au *nord-ouest*, et même une communication avec la mer d'Azof. Des terres basses et sablonneuses, des plantes salines dans un sol imprégné de sel, des coquillages propres à la mer Caspienne ; tels sont les faits que Gmelin et Pallas ont observés dans toutes les plaines du gouvernement d'Astrakan, mais spécialement dans les deux bas-fonds où coulent la Manytch vers la mer d'Azof, et la Kouma vers la mer Caspienne (4). C'est là qu'existait l'ancien détroit entre les deux mers ; mais quoique ce détroit, comblé peu à peu par les alluvions du Don, du Wolga et du Kuban, ait pu se conserver long-tems après la dernière grande catastrophe

(1) *Georgi*, Russie, I, 258. (2) *Hanway*, Voyage en Perse, I, 289. (3) *De Sainte-Croix*, Examen des Historiens d'Alexandre, p. 701. (4) *Pallas*, 1er Voyage, VII, 212 ; trad. franç. *Gmelin*, Voyage, IV, 49—87. (en allem.). Voyez ci-dessus, liv. XLVII.

du globe, il nous paraît certain qu'il n'en existe pas la moindre trace historique dans aucun auteur grave et digne de foi. Les idées des géographes anciens sur la vaste étendue de la mer Caspienne *à l'est*, n'ont rien de commun avec ce détroit ; les navigations des Argonautes ne sauraient s'expliquer suffisamment par l'existence de cette communication, et s'expliquent très-bien sans elle (1) ; enfin, le rapport imaginaire qu'on établit entre l'écoulement de cette ancienne méditerranée et une prétendue rupture du Bosphore de Thrace, accompagnée d'un déluge dévastateur, a été démontré contraire à des vérités physiques incontestables ; la vallée du Bosphore est naturelle, et non point formée par une catastrophe violente ; les eaux réunies du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, élevées à un assez haut niveau pour causer un déluge aussi violent et aussi général que l'on nous peint celui dont il est question, se seraient écoulées par d'autres vallées que celles du Bosphore (2). Nous ajouterons encore que ces prétendus déluges généraux n'étaient très-probablement que des inondations locales de certaines parties de la Grèce (3). Erreurs à ce sujet.

Disons donc que le comblement de l'ancien détroit, entre la mer Caspienne et celle d'Azof, a eu lieu avant les tems historiques ; que la mer Caspienne et l'isthme caucasien avaient, du tems d'Hérodote comme du tems de Ptolémée, leurs formes actuelles ; et que le marais dont parle un auteur byzantin, comme existant dans le quatrième siècle au nord du Caucase, n'est autre chose que le lac Bolcheretzkoï, qui existe encore. Conclusion.

Mais que deviennent, nous demande-t-on, toutes les eaux que tant de fleuves versent dans la mer Caspienne ? Se précipitent-elles dans deux gouffres qui communiqueraient avec le golfe Persique, et que d'anciens voyageurs (4) Ecoulement des eaux de la mer Caspienne, prétendus gouffres.

(1) *Voyez* notre volume I, livre II, p. 39, et spécialement p. 43—44. (2) *Olivier*, Voyage en Perse, V, p. 227 *sqq.* (3) *Voyez* notre description de la Grèce, vol. V de ce *Précis*. (4) *Struys*, Voyage, p. 125 (édit. allem. de 1678). *P. April*, Voyages en divers Etats d'Europe et d'Asie, p. 73.

prétendent avoir *vus* ? Mais ces gouffres ont de tout tems paru imaginaires aux observateurs judicieux (1). Les feuilles de saules qui se montrent à la surface de ce golfe n'ont pas besoin de venir du Ghilan ; elles peuvent venir des bords de l'Euphrate. Les eaux de la mer Caspienne perdent leur superflu, comme celles de l'Océan, par l'évaporation. Elle est extrêmement forte ; c'est ce que démontre l'éternelle humidité de la température dans le Daghestan, le Schirwan, le Ghilan et le Mazanderan.

Rivages. Les côtes de la mer Caspienne, formées à l'est par des hauteurs escarpées, sont bordées au sud par des plaines marécageuses ; et à l'ouest, ainsi qu'au nord, par des dunes sablonneuses ; le fond est jonché de coquillages à l'état de débris et à celui de pétrification ; la craie, le grès et les pyrites y sont les substances les plus communes. De vastes amas de joncs attristent les rivages, et dérobent à la vue l'embouchure des fleuves.

Nature des eaux. L'eau qui, près l'embouchure des rivières, est presque douce, devient médiocrement salée au large ; elle contient, outre les élémens ordinaires des eaux marines, une quantité considérable de sel de Glauber (2), qui provient peut-être de la décomposition de la naphte, si commune dans les montagnes caucasiennes, et dont quelques veines paraissent s'étendre sous la mer. Les vents de nord-ouest font diminuer la salure et augmenter l'amertume. La forte phosphorescence des eaux grasses et bourbeuses de la mer Caspienne a été remarquée par Pallas ; mais la couleur noire qu'elles semblent prendre au large, paraît ou mal observée ou due à des illusions optiques (3). La glace couvre souvent les golfes septentrionaux.

Beaucoup d'oiseaux aquatiques chérissent les rivages

Poissons. de ce grand lac ; beaucoup de poissons s'y propagent ; l'esturgeon (*acipenser sturio*), est le principal objet de la

Pêcheries. pêche ; on en a pris en quelques années 3 à 400,000 ; mais on préfère, pour la délicatesse de la chair, le sterlet

(1) *Kæmpfer*, Amœnitat. exot., p. 254. (2) *Gmelin*, Voyage, III, 261—267. (3) *Kæmpfer*, Amœnit. exot., p. 259. Comp. *Petreius*, Chronic., folio 120.

(*acipenser ruthery*) ; et c'est de l'esturgeon étoilé (*acipenser stellatus*, en russe *sewnige*) qu'on tire le meilleur caviar et la colle la plus forte. Un million et demi de ces poissons, pris dans une année, ont valu un million de roubles. Le *beluga* des Russes est notre huson (*acipenser huso ;* il devient d'une grosseur énorme ; il y en a que trois chevaux peuvent à peine traîner. On retrouve ce poisson dans le lac Aral, la mer Noire, le Danube, et dans les grands fleuves de la Sibérie, jusqu'à la Lena. Cent mille husons qu'on a pris une année dans la mer Caspienne, ont valu 340,500 roubles (1). Cette mer renferme des phoques dont l'espèce n'est pas encore bien déterminée. Les espèces de coquillages et de plantes marines sont peu nombreuses (2). Phoques.

Les îles de cette mer sont indiquées dans les descriptions des contrées auxquelles elles appartiennent. Généralement parlant, celles qui ont de l'élévation manquent d'eau et de végétation ; les îles basses ne sont souvent qu'un banc de sable entouré de roseaux. Le nombre de ports sûrs et profonds est extrêmement circonscrit ; circonstance qui, jointe aux brusques variations des vents, ne laisse pas que de rendre la navigation périlleuse. Iles

Nous ne perdrons pas notre tems à énumérer toutes les dénominations que cette mer a portées. Celle de Caspienne, dérivée probablement de *Kasp*, montagne (nom donné au Caucase), est une des plus anciennes ; commune à la langue grecque et à la latine, elle est également usitée en géorgien, arménien et syriaque (3). Les rabbins et Peritsol l'appellent *mer Morte*. La dénomination turque de *Koosghoun Denghizi*, est traduite de plusieurs manières, dont aucune n'offre un sens raisonnable. Les Byzantins et les Arabes l'appellent mer des *Khozares* ou *Chazares*, d'après une nation puissante ; et les annalistes russes l'ont connue, dans le dixième siècle, sous le nom de *Gualenskoie* ou *Chwalenskoie More*, d'après les *Chwalis*, Sur les divers noms de cette mer.

(1) *Georgi*, Description de la Russie, part. III, p. 1902 *sqq.*, 1969 *sqq.*
(2) *Gmelin*, Voyage, III, 233-257. (3) *Wahl*, Asien, I, 679 *sqq.*

peuple slavon très-mal connu, et qui demeurait sur le Wolga (1). Dans les cartes du moyen âge, à une époque que nous n'osons pas déterminer, on voit paraître le nom de *Mar di Sala*, que le savant Walh veut expliquer par *mer salée*; nous croyons plutôt que cette dénomination est due à la ville de *Sara* ou *Saray* (2), capitale du Kaptchak, est désignée sur quelques cartes sous le nom de *Sala*. Nous ne parlerons pas des appellations tirées des provinces limitrophes, telles que *mer d'Hyrcanie*, et autres semblables; mais celle que le Zend-Avesta indique est très-remarquable; ce livre apocryphe, mais plein d'anciennes traditions, nomme la mer Caspienne *Tchekaët Daéti*, c'est-à-dire, la grande eau du jugement. Est-ce que le déluge de Noé, si fameux dans l'Orient, aurait quelque rapport avec des affaissemens qui ont pu concourir à la formation de la mer Caspienne?

Discussion sur l'embouchure de l'Oxus.

Après avoir ainsi tracé l'histoire géographique de la mer Caspienne, nous ne pouvons nous empêcher d'y joindre l'aperçu d'une discussion qui s'y rattache naturellement, question célèbre dans les fastes de la Géographie; la voici: Le fleuve Oxus ou Gihon a-t-il jadis eu son embouchure dans cette mer?

Si on se borne à lire superficiellement les géographes grecs et romains; si, au lieu de peser leurs témoignages, on les compte, on ne remarquera qu'une opinion assez unanime au sujet de l'Oxus: il est censé s'écouler dans la mer Caspienne, en allant droit de l'est à l'occident; Strabon et Pline le supposent; Ptolémée le dit expressément; mais diverses circonstances enlèvent à cet accord des auteurs tout ce qu'il offre d'imposant. D'abord, l'extension trop grande donnée par ces géographes à la mer Caspienne du côté de l'est, et leur silence à l'égard du lac Aral, doivent faire croire qu'ils regardaient ce lac comme une partie de la mer Caspienne, et que, par la prétendue jonction

Erreur générale des anciens.

(1) *Busching*, Magasin, vol. XVI, p. 287—348. (2) Voyez Itinéraire de *Pegoletti*, dans notre vol. I, p. 460.

de l'Oxus avec cette dernière mer, ils n'entendaient parler que de sa jonction réelle avec le lac. C'est ce qui paraîtra surtout probable à ceux qui, la carte à la main, réfléchiront sur le passage où Strabon affirme que l'Iaxartes, ou le Syr-Daria, s'écoule *également* dans la mer Caspienne ; chose que la direction du cours de ce dernier fleuve a dû de tout tems rendre impossible (1). Donc l'erreur évidente qui a existé au sujet de ce fleuve, a facilement pu s'étendre à l'Oxus ; ce qui était fabuleux à l'égard de l'un, l'est également à l'égard de l'autre. Il existe d'ailleurs un témoignage formel d'un ancien, qui marque le cours de l'Oxus conformément à l'état actuel des lieux ; c'est celui de Pomponius Mela, qui, après avoir fait couler ce fleuve de l'orient en occident, le conduit directement *au nord*, et lui donne une embouchure dans *le golfe Scythique* (2). Il est évident que, pour arriver à la mer Caspienne, le fleuve devait continuer à couler dans la direction est et ouest ; s'il tournait au nord, il ne pouvait rencontrer d'autre bassin que celui du lac Aral, considéré sans doute par les auteurs que suivait Mela, comme un golfe de l'Océan septentrional ou scythique. L'ordre dans lequel Denys le Périégète nomme l'Oxus, indique que, bien qu'il le fasse couler dans la mer Caspienne, il place son embouchure dans la *Sogdiane* ou dans la *Chorasmie*, et non pas chez les *Derbices*, peuple qui occupait les environs du lac Balkan (3) ; il semble donc avoir connu l'inflexion du cours de ce fleuve *vers le nord*.

Passage de Pomponius Mela.

Un passage très-important de Patrocle, cité par Strabon, prouve encore d'une manière formelle que l'Oxus avait son embouchure au même endroit où nous la trouvons. « Les uns disent que l'*Ochus* (le Tedjen) coule au travers

Témoignage de Patrocle.

(1) « Ὁ Ἰλξαρτης εκδιδωσι τε ὁμοως (Οξῳ και Οχω) εις το Κασπιον. Lib. XI, p. 351. Edit. Alreb.

(2) « Iaxartes et Oxos per deserta Scythiæ ex Sogdianorum regionibus in Scythicum exeunt.... Hic, aliquandiù *ad occasum ab oriente currens* juxta Dahas *primùm inflectitur*, cursuque ad *septentrionem* converso, inter Amardos et Pæsicas os aperit. » (3) *Dion. Pericg.*, v. 747.

» de la Bactriane ; les autres le font couler sur la limite
» de ce pays ; ceux-ci le considèrent comme différent de
» l'*Oxus* jusqu'à son embouchûre, et plus méridional
» que celui-ci, quoique tous les deux ils aient leur écou-
» lement dans la mer en Hyrcanie ; ceux-là conviennent
» que, dès l'origine, ce sont des fleuves différens, mais
» qu'ils se réunissent, et que le lit de l'Oxus a souvent
» 6 à 7 stades de large. Il est du moins sûr que l'Iaxartes,
» dès le commencement jusqu'à la fin, est différent de
» l'Oxus, quoiqu'*il s'écoule dans la même mer* (1). Pa-
» trocle dit que leurs embouchures sont éloignées l'une
» de l'autre d'environ 80 farsangs ; mais le farsang persan
Distances entre les embouchures de l'Oxus et de l'Iaxartes.
» est, selon les uns, de 60 stades ; selon d'autres, de 30,
» et selon quelques-uns de 40. » En mesurant à l'ouver-
ture de compas la distance actuelle entre l'embouchure
la plus méridionale de l'Iaxartes ou Syr-Daria, et la plus
orientale de l'Oxus ou Gihon, on trouve 2 degrés et 20
minutes, équivalant à 2592 stades de $1111\frac{1}{9}$ au de-
gré ; or, le farsang étant pris de 30 stades, la distance,
selon Patrocle, serait de 2400 stades ; c'est précisément le
nombre de stades que donne Eratosthènes, cité par Strabon
un peu plus haut (2) : ainsi, les distances anciennes et
modernes s'accordent à peu de chose près. Cet accord
paraîtra encore plus surprenant si on examine les mêmes
distances prises le long des rives du lac Aral ; on les
trouve alors de 3320 stades, ou de 83 farsangs à 40
stades. Enfin, si on prend pour termes extrêmes l'embou-
chure la plus occidentale du Gihon, et la plus septen-
trionale du Syr-Daria, on aura 82 farsangs à 60 stades.
Ainsi, les trois indications données par Patrocle, ou

(1) « Εις μεν την αυτην τελευτων θαλατταν. » Lib. XI.

(2) *Pline*, liv. VI, c. 13, rapportant le même passage d'Eratosthènes, dit : *Ad ostium* ZONI *fluminis quatuor MDCC stad. Ab eo ad ostium Iaxartis, MCCC. Quæ summa efficit quindecies centena LXXV millia.* Le passage est certainement très-corrompu ; on a proposé de lire 2400 stades pour la distance entre *Zonus* et *Iaxartes* ; mais le nom *Zonus* est curieux ; c'est une corruption de celui de *Dsihon*, que les Orientaux ont de tout tems donné à l'Oxus.

plutôt par les Persans qu'il avait consultés, concoururent à démontrer que les deux embouchures de l'Oxus et de l'Iaxartes étaient à la même distance l'une de l'autre où elles sont aujourd'hui : donc, l'un et l'autre ils s'écoulaient dans le lac Aral.

Il reste donc prouvé que les Grecs et les Romains n'ont eu par eux-mêmes aucune notion sûre et positive sur l'embouchure de l'Oxus ; mais les traditions qu'ils ont recueillies, et quelques données géographiques qui leur sont parvenues, rendent probable que ce fleuve avait alors le même cours et la même embouchure qu'aujourd'hui. Les Grecs et les Romains ne l'ont conduit dans la mer Caspienne que par une conséquence nécessaire de leur faux système sur l'étendue de cette mer. Conclusion.

Les Orientaux fourniraient sans doute quelques lumières sur cette matière obscure ; mais, ne pouvant consulter leurs écrits dans les langues originales, nous ne pouvons entrer dans une discussion détaillée de leurs opinions. *Ibn-Haukal*, suivi par *Abulfeda*, décrit le cours du fleuve Gihon conformément à nos cartes modernes, et lui assigne son embouchure dans le *lac de Khowarezm*, que nous appelons la mer d'Aral. Abulfeda cite, mais sans l'approuver, l'assertion de Rasmol Mamouri, selon lequel un bras du Gihon se jetterait dans la *mer Verte* (1), c'est-à-dire dans le golfe Persique. Le géographe turc *Hadgi-Khalfah* dit, d'après Hamdoulah, géographe persan, qu'un bras de l'Oxus se dirige vers la mer Caspienne, en traversant à grand bruit la vallée de *Kherlavah*. Le voyageur *Abdoul Kerym*, qui visita les lieux en 1730-1740, affirme que le Gihon, « loin d'arriver dans le Mazanderan » (l'Hyrcanie), comme l'ont dit quelques auteurs, n'arrive » pas même jusqu'au lac de Khowarezm, attendu que de » fréquentes saignées, réclamées par les besoins de l'agriculture, en absorbent entièrement les eaux (2). » Opinion des géographes arabes et persans.

(1) *Abulfeda*, Reiskii, ap. *Busching*. Magasin géogr., IV, 169. *Ibn-Haukal*, oriental Geography, par *Ouseley*, p. 241 *sqq*. 265.
(2) Collection des Voyages, par M. *Langlès*, I, p. 55 *sqq*.

Voyageurs européens.

Les voyageurs européens des seizième et dix-septième siècles nous paraissent avoir vu les faits moins par leurs propres yeux qu'à travers le prisme trompeur que leur présentait la géographie de Ptolémée? S'il n'en eût pas été ainsi, ces voyageurs seraient-ils tombés dans tant de contradictions? *Hanway*, *Bruce* et *Jenkinson* prétendent tous connaître un bras desséché de l'Oxus, qui autrefois en conduisait les eaux, ou du moins une partie de ses eaux, dans la mer Caspienne. Mais l'un d'eux trouve l'embouchure de ce bras près de Sellisoure, par 42 degrés et demi; l'autre, dans la grande baie de Balkan, par 39 degrés; le grand Atlas russe qui vient de paraître le fixe au petit golfe de Balkan. On n'est pas plus d'accord sur l'endroit où ce bras de l'Oxus se détache du bras qui coule dans le lac d'Aral; les uns placent le point de départ à Hazarasp, les autres à Vazirkend; il y en a qui descendent jusqu'à Urghenz. Enfin, l'époque du prétendu desséchement de ce bras par les Tartares, est également un sujet d'incertitude et d'assertions contradictoires. Les Arabes, que nous venons de citer, n'admettent point l'idée d'un desséchement moderne; il a dû être antérieur à Ibn-Haukal, c'est-à-dire au dixième siècle: les Russes, au contraire, prétendent qu'il a été fait vers l'an 1719, pour empêcher leurs projets de conquête.

Traditions russes.

Examinons en détail le récit des Russes au sujet de cette prétendue dérivation des eaux du Gihon (1).

Pierre-le-Grand avait entendu parler des sables d'or que roule le Kisil-Daria, fleuve qui, venant de l'est, se jette dans le Gihon, et que l'on confond quelquefois avec celui-ci. Il résolut de s'emparer d'un pays où il espérait trouver des mines très-riches, et par lequel il pouvait d'ailleurs ouvrir un commerce avec l'Inde. Des marins furent envoyés chercher l'embouchure du Kisil-Daria, que l'on supposait se jeter dans la mer Caspienne. On trouva une

(1) *Müller*, Sammlung russischer geschichten (Mémoires pour servir à l'histoire de la Russie, vol. VII.)

rivière quelconque, peut-être le Tedjen, qu'on prit pour le Kisil-Daria. Les savans consultés décidèrent que c'était l'Oxus; une expédition fut résolue et préparée. *Alexandre Beckewitz*, fils d'un prince circassien, capitaine de la garde du czar, et sachant la langue tatare, fut chargé de conduire un corps de trois mille hommes aux prétendues embouchures du Kisil-Daria, et de se mettre en possession des contrées adjacentes. Les Tartares, inquiets de voir les Russes revenir plusieurs fois à ce même endroit, détournèrent, dit-on, le cours du fleuve, en le barrant par une forte digue, et le conduisant par trois canaux dans le lac Aral. Beckewitz arrive avec son armée, et cherche en vain le fleuve par où il comptait remonter jusqu'à Khiwa. Il ne se laisse point effrayer par ce contre-tems; il construit en pierre calcaire, cimentée de chaux et de coquillages, sur le promontoire Karaganskoi, un fort qui devait lui servir de place d'armes, et avance ensuite avec ses troupes contre Khiwa. Le khan marche à sa rencontre avec une nombreuse armée; l'artillerie européenne décide promptement la victoire. Le khan, vaincu et privé d'espoir, envoie demander au général russe quels sont les griefs de la Russie, et quels sacrifices on exige de lui. Beckewitz, plein de l'idée de la prétendue dérivation du fleuve Kisil-Daria, demande au khan de faire abattre les digues qui empêchaient le fleuve de couler vers la mer Caspienne, et de lui rendre son ancien cours. Le prince tartare répond que cette opération est au-dessus de ses forces, et qu'il n'est plus possible de fermer les canaux dans lesquels le fleuve a déjà pris sa nouvelle direction. Beckewitz déclare alors qu'il exécutera cet ouvrage avec ses propres gens, pourvu qu'on garantisse sa sûreté en lui donnant des otages. Les Tartares accèdent avec plaisir à cette proposition. Les otages sont donnés, et servent en même tems de guides à l'armée russe, qui marche pendant cinq jours vers le prétendu lit desséché du fleuve. Partout on ne rencontrait que de petites mares d'eau stagnante. La soif dévorait les soldats. Les guides,

Expédition d'Alexandre Beckewitz, contre les Tartares de Khiwa.

dans les vues les plus perfides, proposent aux Russes de se séparer en petites troupes, et de suivre différentes routes. La nécessité force le chef des Russes à suivre le conseil des ennemis. A peine la petite armée russe s'est-elle disséminée dans ces déserts mal connus, que les Tartares, qui la guettaient, attaquent de toutes parts ces faibles détachemens. Les uns périssent sous le glaive, les autres sont réduits en esclavage. L'infortuné Beckewitz, conduit devant le khan, est haché en morceaux ; un tambour, couvert des lambeaux de sa peau écorchée, et conservé à Khiwa comme trophée, atteste à la postérité la désastreuse issue de cette expédition, conçue et conduite sans prudence. La Russie apprit ces événemens par ceux des soldats qui, laissés dans le fort de Karagansko, purent se sauver à bord des vaisseaux qui les avaient amenés.

Désastre des Russes.

Conséquences de ce récit.

Ce récit doit-il nous faire changer d'opinion à l'égard de l'ancien cours de l'Oxus ? Il nous semble qu'il est impossible d'admettre qu'une faible nation tartare ait pu, en une ou deux années, exécuter les travaux immenses qu'eût exigés la dérivation d'un grand fleuve. Il est plus facile à concevoir qu'un détachement russe, envoyé en avant pour reconnaître la prétendue embouchure du Kisil-Daria, ait pu se tromper en se contentant de remonter, pendant une lieue ou deux, le premier torrent gonflé d'eau de pluie qu'il aura rencontré. Les Tartares, voyant Beckewitz obstiné à suivre un projet chimérique, se seront bien gardés de lui dire la vérité, puisque l'erreur leur devait être utile.

Toutes ces questions seraient décidées, si un voyageur instruit, le baromètre à la main, pouvait aller, par terre, de Guriew à Astrabad, en tournant la mer Caspienne par l'orient. Les cartes russes admettent des vallées sablonneuses entre le cours actuel de l'Oxus et la mer Caspienne ; mais sur quelles autorités se fondent-elles ? Géorgi, dans sa Description de la Russie, et Gmelin, dans ses Voyages, représentent ce pays comme rempli

d'une chaîne de montagnes, qui, sortant de la steppe des Kirguis, se continue jusqu'à Astrabad, en séparant entièrement le bassin du lac Aral de celui de la mer Caspienne.

Nous ne pouvons juger ce procès; mais nous en avons fait un rapport aussi clair que les connaissances actuelles le permettent.

LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Tartarie Indépendante, proprement dite, comprenant la Grande-Bukharie, la Khowarezmie, la Turcomanie, le Turkestan et le pays des Kirguis.*

LES contrées à l'est de la mer Caspienne, qu'arrosent l'Oxus et l'Iaxartes, portaient chez les Grecs le nom de *Scythie asiatique*. Il est possible, et même vraisemblable, que les véritables Scythes d'Europe, les peuples de la race finnoise, dont nous parlerons à leur place, aient occupé ce pays à une époque très-reculée; mais les nations que l'histoire connaît comme habitans de la Scythie d'Asie, paraissent ne pas avoir différé d'origine avec les Tartares ou Tatars actuels. Les dénominations tatares des fleuves, des montagnes et des provinces (1), se reconnaissent au milieu des noms persans consacrés par la géographie grecque depuis Alexandre, et l'on n'y a retrouvé aucune trace des langues finnoises. D'ailleurs, l'histoire, depuis le siècle d'Alexandre jusqu'au quatrième ou cinquième siècle, ne connaît avec certitude aucune grande migration des peuples qui ait pu amener dans ces régions de nouvelles colonies.

Sur les Scythes d'Asie.

Mais des tribus belliqueuses et nomades dûrent souvent changer de rang, de nom et de situation. Les Sacæ et les Massagètes disparurent de la carte entre le deuxième et le quatrième siècles; la Perse et Byzance apprirent à connaître les redoutables noms des *Turcs de la Tran-*

(1) *Khowarezm*, Chorasmia (Ptol., Strab.). *Kharizm*, Charasmii (Herod.) *Uzes*, Utii (Herod.); Uitii (Strab.). *Tokharestan*, Tocharistan. *Sakita*, (d'Anville) Sacæ. *Turks*, Turcæ (Pomp. Mel.). *Djihoun*, Zonus (Plin.). *Sihoun*, Silys (Plin.). *Mus-Tag*, Imaus, etc.

soxiane et des *Huns blancs* ou *Ephthalites :* mais ces derniers, nommés ainsi parce qu'ils demeuraient sur l'Oxus, appelé *Aptelah* en persan, étaient probablement des Turcs; et peut-être ne diffèrent-ils point des *Uzes* ou *Uzbeks*, qui, après plusieurs révolutions, sont restés maîtres de la Grande-Boukharie. Les Turcs, dont la capitale était Taraz, et ensuite Otrar, donnèrent à une grande étendue de pays le nom de *Turkestan.* Toutes les nations que nous désignons sous le nom de Tartares, reconnaissent ce nom de Turcs pour leur appellation commune (1). Il n'est pas encore décidé qu'il faille rayer ce nom dans Pomponius Mela et dans Pline (2); s'il y est conservé, il remonte au-delà de l'époque de ces abréviateurs. Sa célébrité est répandue dans les *saga's* des Islandais (3), et semble indiquer d'anciennes liaisons entre les Goths et les nations turques; liaisons dont les traces se retrouvent dans les langues. Les Turcs anciens.

Ce n'est que dans le douzième siècle que le nom des *Tartares*, ou plus exactement Tatars, devint célèbre en Europe. Aboul-Ghazi affirme qu'il y eut parmi les hordes turques une tribu nommée *Tatars*, et il en parle comme de l'une des plus considérables parties de la grande nation turque. Il dit encore que ces Tatars se partagèrent en plusieurs tribus, et qu'une d'elles eut des guerres sanglantes à soutenir contre les Chinois : ce qui s'accorde fort bien avec les annales de la Chine (4). Une opinion différente considère la dénomination de Tatars comme étrangère aux nations turques, et comme leur ayant été donnée par les Chinois; il paraît en effet que ceux-ci nomment *Tata* les nations nomades de l'Asie centrale (5). Enfin, un jeune savant, M. Etienne Quatremère, se pro- Les Tatars ou Tartares.

(1) *Rytschkow*, Orenburgskaia topografia, t. I, ch. 1. *Fischer*, Quæstiones petropolitanæ, p. 58. *D'Anville*, Mém. de l'Acad. des Inscript., t. LII, p. 201. (2) *Plin.*, VI, 7. *Pomp. Mela*, I, 21. Comp. *Herod.*, IV, 22. (3) *Snorro*, Heimskringla, I, p. 2. *Hervarar Saga*, p. I, cap. 1. *Lamo-Magni*, etc. (4) Histoire généalogique des Tatars, p. 167; Histoire de l'empire des Mogols, p. 5. (5) *Visdelou*, Biblioth. orient., p.

pose de prouver que les Tatars étaient une tribu mongole, et non pas turque.

Extension du nom des Tartares.

Quoi qu'il en soit, le nom de *Tatars*, changé en celui de *Tartares*, malgré les réclamations des savans (1), eut une telle vogue dans les 14e, 15e et 16e. siècles, qu'il envahit toute l'Asie centrale et septentrionale. Il engloutit celui de Mongols, quoique ceux-ci régnassent sur les Tartares; on doit peut-être en chercher la cause dans les victoires mêmes de Djenghis-Khan : les Tatars, soumis par lui, furent encadrés dans ses armées et dans celles de ses successeurs. Ils s'y trouvèrent en beaucoup plus grand nombre que les sujets naturels de ces princes, et finirent par faire oublier le nom des Mongols leurs vainqueurs. Ce qui prouve cette opinion, c'est l'adoption de la langue tartare dans tous les pays conquis par les Tchinghissides, dont les habitans, ayant des idiomes particuliers, ne savaient ni le tatar ni le mongol. Cette préférence de la langue des Tatars sur celle des Mongols, n'eût pas été constante et générale, si la nation tatare n'eût pas été beaucoup plus nombreuse que celle dont elle partageait les succès militaires.

Différence entre les Tartares et les Mongols.

Les Tartares diffèrent autant des Mongols par leurs traits, leur constitution physique et leur langue, que les Maures diffèrent des Nègres. Une taille élancée, des visages européens, quoique teints un peu en jaune, des cheveux bouclés, une longue barbe, distinguent le Tartare du monstre difforme, trapu, au nez écrasé, aux joues saillantes, au menton presque imberbe, aux cheveux roides, qui habite les déserts de la Mongolie. Les pays de ces deux races constituent aussi deux régions physiques. Les *Mongols*, dont les Kalmouks sont une branche, occupent tout le plateau central depuis le lac Palcati et depuis le mont Belur jusqu'à la Grande-Muraille et jusqu'aux monts Siolki, lesquels les séparent des Mantcheoux, tribu de la grande race des Toungouses. Les Tartares

(1) *Leunclavius*, Pandect. histor. Turc. *Langlès*, *Pallas*, etc.

sont restés définitivement les maîtres de la vaste contrée qui, des monts Belur, s'étend vers le lac Aral et la mer Caspienne, et qu'on peut appeler indifféremment Tartarie ou Turkestan.

Il est vrai que les Tartares ont habité et même dominé dans la Petite-Bukharie ; mais ils y ont été subjugués par les Kalmouks. D'un autre côté, les Tatars ont possédé les royaumes ou *khanats* de Sibir ou Sibérie, nommés aussi Tura, de Kasan, d'Astrakan et de Krim ou Crimée ; mais ces quatre Etats sont tombés au pouvoir des Russes. Il y est resté un certain nombre de Tartares ; les uns sur le Tobol et l'Irtych, jusqu'à l'Ienisseï en Sibérie, les autres aux environs de Kasan ; un petit nombre est demeuré en Crimée ; enfin, le Caucase en recèle quelques tribus réfugiées. Voilà l'extension de la Tartarie dans le sens ethnographique, ou considérée comme le pays des Tartares. Mais les nations tartares, indépendantes, sont circonscrites dans des limites plus étroites ; elles n'occupent que la région physique, bornée au nord par les monts Algydim-Zalo ou le cours de l'Irtych, à l'ouest par le cours de l'Ural et la mer Caspienne, au sud par le Khorasan et les montagnes de Gaour, à l'est par les chaînes de Belur.

Au nord, la *steppe d'Issim* et la rivière d'Iaik la séparent de la Russie ; les monts Belur la défendent contre la puissance chinoise. A l'ouest, la mer Caspienne lui donne une frontière naturelle ; mais au sud il lui manque une semblable barrière, pour la garantir des invasions des Afghans, qui se sont rendus maîtres de la ville de Balk. Cependant la Géographie doit considérer la Tatarie comme s'étendant au sud-est jusqu'aux monts *Hindou-Kohs*, qui la séparent du Kaboul, province de l'Inde. Limites de la Tartarie.

Ce pays, même en excluant la steppe d'Issim, réclamée par les Russes, a plus de 60,000 lieues carrées de superficie ; mais il ne nourrit peut-être pas cinq millions d'habitans.

Les principales divisions sont, au nord, *le pays des Kirguis*, avec les districts des *Karakalpaks* et des *Ara-*

liens, et les Etats de *Taschkent* et *Turkestan*; à l'ouest, la *Khowarezmie* avec le pays des *Turcomans* ou *Trukmènes*; au sud-est, la *Grande-Bukharie* avec le *Fergana* et les pays de *Sogd*, d'*Osrushna* et autres.

Nature du terrain.

La Tartarie, telle que nous venons de la circonscrire, peut être regardée comme le penchant occidental du grand plateau de l'Asie centrale. C'est une suite des bassins qui aboutit à la mer d'Aral et à la mer Caspienne. Le niveau d'une grande partie de ce pays doit être assez bas; mais des montagnes l'encerclent du côté du sud, de l'est, et en

Montagnes.

partie du nord. Les principales montagnes à l'orient sont

Le Belur.

celles de *Belur*, dont toutes les relations s'accordent à faire une grande chaîne couverte d'une neige éternelle. Au

L'Alak.

nord-est, cette chaîne est continuée par l'*Alak*, autrement l'*Alak-Oula* (1), au nord de la petite-Bukharie, qui s'unit au grand Bogdo, la plus haute montagne de l'Asie centrale, s'il faut en croire les rapports des Mongols et des Tatars. Les monts Alak sont aussi nommés *Musart*, selon Pallas, et renferment des glaciers. Au midi, la Grande-Bukharie est ceinte de l'*Hindou-Kohs* et des monts de *Gaour*, qui paraissent n'être qu'une extension de la chaîne du Belur; du moins nous n'y connaissons aucune interruption, à l'exception d'une gorge étroite qui se trouve au sud de l'Anderab. Toute la partie orientale du bassin du Gihon est environnée et remplie de montagnes, à travers lesquelles le fleuve se fraye un passage, non loin de la ville de Termed; le défilé n'a que cent pas de large, et le nom

Défilés de Djani-Chir.

persan *Djani-Chir*, ou Gueule-du-Lion, en peint les sublimes horreurs (2). Immédiatement après commencent des plaines sablonneuses. Entre les bassins du Gihon et du Seihoun ou Syr-Daria, on voit se projeter la longue chaîne

L'Ak-Tau.

de l'*Ak-Tau* (3), branche détachée du Belur. Le *Kisik Tag* (4), qui s'élève dans le pays des Kirguis, est vraisem-

(1) C'est-à-dire montagnes bigarrées (Kirguis). (2) *Hadgi-Khalfa*, p. 884, trad. MS. (3) C'est-à-dire montagne blanche. (4) C'est-à-dire petite montagne.

blablement l'extrémité d'une branche avancée de la grande chaîne Altaïque. L'Ural se termine entre les sources du Tobol et le poste Orskaia : de là il se détache deux chaînes de hauteurs ; l'une à l'est, qui, traversant la steppe des Kirguis, porte jusqu'à la rivière d'Ischim le nom kirguis d'*Ulu-Tau* (1), et depuis l'Ischim jusqu'à l'Irtych, celui d'*Algheski* en russe, ou celui d'*Algydim-Schalo* en kalmouk ; une autre chaîne, également d'une élévation médiocre, se dirige, sous le nom de *Moguldshar*, vers le lac Aral, qu'elle sépare de la mer Caspienne, et continue, à ce qu'on croit, sous le nom de montagnes de Mangislack ou de la Turcomanie, jusque dans le Khorasan.

L'Ulu-Tau.

L'Algydim-Schalo.

D'immenses *steppes* ou plaines désertes occupent une bonne moitié de la Tartarie. Le pays des Kirguis en forme presque la totalité. Il y a un désert au nord de la Grande-Bukharie, et un autre à l'ouest. La Khowarezmie en est ceinte de toutes parts. Les bords orientaux de la mer Caspienne n'offrent qu'une longue et triste chaîne de dunes et de rochers arides. Il paraît que tout le plat pays compris entre les pieds des montagnes et les vallées des fleuves est condamné à la sécheresse et à la stérilité.

Steppe des Kirguis.

Deux grands fleuves arrosent la Tartarie indépendante ; l'*Amou* et le *Sirr* : on ajoute à l'un et à l'autre de ces noms tatars le terme de *daria* ou fleuve. Les géographes orientaux appellent le premier *Gihon*, et le second *Sihon*.

Fleuves.

L'Amou prend sa source dans les montagnes de Belur, à plus de 70 lieues au nord-est de Badakshan ; il porte d'abord le nom de Tarrat ; après avoir reçu un grand nombre de rivières de l'Aktau, qu'il renferme au nord, et de l'Hindou-Koh, qu'il laisse au sud, il descend près Termed dans les plaines ; ses eaux, accrues du Dehar ou la rivière de Balk, et de quantité d'autres petites rivières qu'épanchent les montagnes de Gour, suivent une direction nord-ouest, et se jettent dans la mer d'Aral, qui paraît avoir été dans tous les tems son débouché principal. Le cours entier de

L'Amou ou le Dariat.

(1) C'est-à-dire grandes montagnes.

ce grand fleuve surpasse celui du Tigre ; car, selon toute probabilité, il ne parcourt pas moins de 320 lieues. Il abonde en poissons de plusieurs sortes.

Parmi les rivières tributaires, l'Amou en reçoit trois de fort remarquables : le *Sogd*, ou la rivière de Samarcand ; le *Mar-gab*, qui, cependant, selon quelques-uns, se perd dans un lac privé de communication avec l'Amou : et à son embouchure, la *Kizil-Daria* ou la rivière Rouge, la plus longue et la plus considérable, et dont une branche coule séparément dans la mer d'Aral.

Le Sirr ou Sihon.

Le *Sirr* ou la rivière de Sash prend aussi sa source dans les montagnes de Belur, et, après un cours d'environ 200 lieues, se jette dans la mer d'Aral à l'est. Ibn-Haukal appelle ce fleuve le Chajé ou Shash ; la première source du Sirr est la rivière de Nasin, qui prend naissance au sud du lac Tuseul, dans la chaîne de l'Alak, à l'endroit de sa jonction avec le mont Belour, non loin des sources de la rivière de Talas. A Otrar, il se grossit du *Taras*, que les uns supposent être le même que *Talas*, tandis que d'autres croient que celui-ci, ainsi que le *Zouy*, s'écoule dans le sable ou dans un petit lac. Le Sirr emploie le reste de son cours à traverser le désert de Burruk. Il est possible que plusieurs petits lacs et marais lui donnent une sorte de communication avec le *Sarasu*, rivière qui traverse le pays des Kirguis, dans lequel coulent aussi l'*Irghiz* et le *Turgai*, qui se perdent dans un lac au nord de la mer d'Aral. Plusieurs de ces lacs et de ces rivières, aujourd'hui plongés dans l'oubli, eurent jadis de la célébrité par les victoires de Djenghis-Khan et de ses successeurs, lorsque, dirigeant leurs courses au nord de la mer Caspienne, ces conquérans soumirent la plus grande partie de la Russie d'Europe.

Lac d'Aral.

Le plus grand lac de ces contrées est *la mer d'Aral*, autrement *la mer des Aigles*, et chez les Orientaux le lac de Khowarezm, le lac d'Oghouz. Ses eaux, presque douces, nourrissent, comme la mer Caspienne, des phoques et des esturgeons. Cependant, si ce lac joignit [illegible]

mer Caspienne, ce ne fut probablement que par un détroit peu large, puisque les plaines qui les séparent sont fort élevées, et que, suivant quelques-uns, il existe même entre elles de véritables montagnes ; les rives orientales du lac sont plates et marécageuses.

Les autres lacs de la Tartarie, peu remarquables par leur étendue, le sont presque tous par la nature saumâtre de leurs eaux. Toute la steppe des Kirguis en est parsemée ; toute la contrée entre la mer d'Aral et la mer Caspienne offre également une infinité de mares remplies d'eau saumâtre. Nous avons déjà considéré cette espèce de lacs d'après des lois générales de Géographie physique (1). Lacs salés.

Il est singulier que les régions montagneuses vers les sources de l'Oxus et de l'Iaxartes ne présentent point, comme la Haute-Sibérie, un amas de grands lacs, si communs ordinairement dans le voisinage des grandes chaînes de montagnes.

Le climat de la Tartarie paraît en général salubre ; la chaleur même, dans les parties méridionales, est tempérée par le voisinage des monts, dont les cimes conservent des neiges éternelles ; et quoique situées sur la parallèle de l'Espagne, de la Grèce et de la Turquie asiatique, la proximité des déserts de Sibérie et des Alpes du Thibet leur donne des étés frais. Au nord du Sirr les hivers sont quelquefois très-rudes. *Schereffedyn* nous a laissé une terrible peinture de celui qu'éprouva l'armée de Tamerlan rassemblée sur les bords de ce fleuve, pour marcher contre la Chine. « Les uns perdaient le nez et les oreilles, » les autres voyaient tomber leurs pieds et leurs mains. Le » ciel n'était qu'un nuage, et la terre qu'un monceau de » neige (2). » Climat. Peinture de l'hiver.

La Tartarie offrirait probablement à un voyageur naturaliste la même variété de productions et de sites que Productions.

(1) Voyez notre Vol. II, p. 320—321. (2) *Schereffedyn*, Histoire de Timour-Bec, liv. VI, ch. 29.

présente la région caucasienne. Le sol s'étend ici en plaines à perte de vue, que couvre une herbe grossière ou un amas de sable mouvant : là, il est coupé de rivières sans nombre, entremêlé de collines agréables, dominé par des monts escarpés. Généralement les bois y sont rares, ainsi que dans la Perse orientale; il peut y avoir de grandes forêts inconnues sur les flancs du mont Belur. La fertilité du sol se fait remarquer sur le bord des rivières, où l'herbe passe, en quelques endroits, la hauteur d'un homme; le riz et d'autres grains sont cultivés en plusieurs cantons avec beaucoup d'industrie et de succès. En d'autres mains que celles des Tartares, ces contrées pourraient devenir florissantes. La vigne et quelques fruits de l'Europe méridionale réussissent dans la Bukharie. Il paraît que les montagnes du sud-est, le Belur et l'Hindou-Kohs contiennent de l'or, de l'argent, du lapis-lazuli, et une production particulière, le rubis-balais, qui est un cristal de couleur rose pâle. Son nom vient du canton *Balascia*, dont la position est douteuse (1). Au dixième siècle, avant que l'industrie des naturels eût été paralysée par une longue oppression, on tirait de *Fergana*, canton situé vers les sources du Syr-Daria, du sel ammoniac, du vitriol, du fer, du cuivre, du plomb, de l'or et des turquoises; depuis on y a découvert des mines de mercure. Il y avait aussi, dans la montagne de Zarka, des sources de naphte et de bitume, et « une pierre qui s'en-» flamme et brûle; » description qui indique le charbon de terre (2). Nous étudierons plus en détail les contrées les mieux connues. Mais faisons encore ici l'observation générale que, selon Strabon, dont les connaissances se terminent vers l'Iaxartes, les Scythes de ces contrées manquaient de fer et d'argent, tandis qu'ils possédaient en abondance l'or et le cuivre. Ces deux minéraux sont d'une exploitation plus facile. Les anciens travaux de

Minéraux.

Anciennes mines.

(1) *Marc Paul*, extrait dans notre Vol. I, liv. XIX, p. 446.
(2) *Hadgi-Khalfah*, p. 866. Trad. MS.

mines dans l'Altai et l'Ural, attribués aux Igours et aux Finnois, avaient aussi pour objet l'or et le cuivre.

Pays des Kirguis.

Commençons notre voyage dans la Tatarie par le nord, puisqu'en effet c'est de ce côté que l'on pourrait, à la suite d'une caravane russe d'Orembourg, pénétrer dans ce pays négligé des voyageurs modernes : le vaste territoire des *Kirguis* se présente le premier. Les frontières entre ces nomades et leurs voisins les Chinois et les Russes, ne sont pas déterminées d'une manière bien fixe. La *petite horde* des Kirguis vit entre le Jaïk, la mer d'Aral et les environs d'Orembourg; la *horde moyenne* erre au nord du lac Aral jusqu'au fleuve Saras, au sud-est; elle campe souvent au-delà des monts Algydim-Schalo, dans la steppe d'Issim. Les Russes comprennent, sur leurs cartes, tout cet espace dans les limites de leur empire; mais c'est une souveraineté nominale. La *grande horde* étend sa domination au sud-est du lac Aral, sur les bords des rivières de Sarasou et de Sirr, et jusqu'à la ville de Taschkent, peut-être jusque dans le *Fergana*.

Demeure de trois hordes de Kirgais.

Nature du sol.

C'est par des expéditions militaires des Russes, qu'on a eu une légère connaissance de ce pays. Il paraît en général n'offrir qu'une suite de dunes ou montagnes sablonneuses, mêlées de collines d'argile, et coupées par de vastes plaines salines, où plusieurs rivières se perdent dans les sables ou dans les marais et lacs salans. Les monts *Uhu-Tau* commencent par des collines de schiste argileux et de grès; on passe ensuite diverses bandes de roches calcaires et même granitiques, du moins en quelques endroits; il s'y présente des blocs de jaspe et de quartz, couleur de lait, divers indices de cuivre, d'argent et de plomb, ainsi que de prétendues topazes (1). Une montagne isolée est composée d'un mauvais minerai de fer magnétique; une autre de talc. Les monts Algynski

Montagnes.

(1) *Nicolas Rytschkow*, Rapport d'une expédition russe; dans *Busching*, Magasin géograph., VII, 422, 451. *Bardanes*, cité dans *Georgi*, [illegible]

offrent la même composition; ils sont précédés, au sud, d'une rangée de collines de gypse.

Climat. Il règne ici, pendant l'hiver, un vent de nord très-impétueux, accompagné de neige, d'un froid excessif et de tourbillons si violens, qu'ils élèvent des colonnes de poussière de trente pieds de haut; cependant la neige n'y séjourne que très-peu de tems, du moins vers les bords de la mer Caspienne (1).

Vents glacés.

Lac salé d'Indersk. Le lac salé d'*Indersk*, près les bords du fleuve Ural ou Jaïk, mérite, selon Pallas, le nom d'une merveille de la nature (2). C'est une flaque d'eau de quatre-vingts werstes de circonférence, tellement imprégnée de sel, que la surface en paraît toute blanche; des sources salées y portent constamment de nouveaux alimens; les brouillards qui s'en élèvent sont chargés de particules de sel; les rivages présentent un mélange étonnant de couches argileuses et marneuses, d'écailles d'huîtres, de cristaux d'alun et de soufre.

Végétation. Les plantes salines dominent dans cette contrée stérile; cependant, le long des rivières, il croît diverses espèces d'arbres; il y a des vallées ou bas-fonds très-agréables en été. Sans des pâturages étendus, les Kirguis ne pourraient pas nourrir des chevaux, des chameaux, du gros bétail, des brebis et des chèvres. On a assuré à Pallas que des individus de la moyenne horde possédaient jusqu'à dix mille chevaux, trois cents chameaux, trois ou quatre mille brebis, et plus de deux mille chèvres. Leurs dromadaires, qu'ils tondent tous les ans comme les brebis, fournissent une grande quantité de poil laineux, que les Russes ou les Bukhariens achètent. Ils font leur nourriture ordinaire de l'espèce de mouton à large queue; et l'agneau y est d'un goût si délicat, qu'on l'envoie d'Orembourg à Pétersbourg pour les tables du palais. Les steppes fournissent beaucoup de

Animaux domestiques.

(1) *Pallas*, Voyage, t. I, p. 618 (in-4°.) *N. Rytschkow*, Topographie d'Orembourg; dans *Busching*, Magasin géogr., VI. (2) *Pallas*, Voyage, t. I, p. 630 et suiv. (in-4°).

gibier, des loups, des renards, des blaireaux, des hermines, des belettes, des marmottes. Dans les montagnes du sud et de l'est, on voit errer les brebis sauvages, le bœuf du Thibet ou le yak, les chamois, les chacals, une espèce d'animaux qu'on a pris pour des tigres, les *kulans* ou ânes sauvages, l'antelope saiga et le *takia* ou cheval sauvage (1). Les Kirguis ont dressé à la chasse des aigles de l'espèce nommée en russe *berkut* (2). Dans les vastes marécages on voit fourmiller les oies, les canards et d'autres oiseaux aquatiques. Des serpens blancs de la longueur d'une toise et au-delà, effrayèrent les troupes russes ; mais les Kirguis disent que ces reptiles ne font aucun mal. Ils craignent beaucoup une espèce d'araignée venimeuse, noire, velue, qui a huit yeux, et qui est de la grosseur d'une noix (3). Animaux sauvages.

Les Kirguis ont les traits tatares, le nez écrasé et les yeux petits, mais non pas obliques comme les Mongols et les Chinois. Une vie frugale et tranquille leur procure une longue et fraîche vieillesse. Leurs maladies ordinaires sont les fièvres intermittentes, les rhumes, l'asthme ; la maladie vénérienne est répandue parmi eux, mais ils craignent davantage la petite vérole (4). Physionomie des Kirguis.

La langue des Kirguis est un dialecte du tatare, que les autres Tatares entendent parfaitement ; mais leur prononciation est très-forte, et ils aiment le style allégorique. Les princes héréditaires des Kirguis ont peu de pouvoir, tout se décide en assemblée générale. Selon les rapports les plus modernes, les deux hordes, dites *petite* et *moyenne*, jurent *fidélité* à l'empereur de Russie par leurs députés ; mais ils ne se reconnaissent nullement pour ses sujets, et ne lui payent aucun tribut (5). Au contraire, la Russie leur fait de petits présens annuels. Les caravanes de Boukharie, de Khiva et de Taschkent payent un droit Etat politique.

(1) *Burdanes*, *N. Rytschkow*, l. c. *Pallas*, Neue nord. Beytræge, t. 1, 6. (2) Aigle doré de *Pallas*. (3) *N. Rytschkow*, dans le Magasin encyclop., VII, 48. *N. Rytschkow*, ibid. VIII, 461. (4) *Pallas*, I, p. 620. Le Nord littéraire, etc., d'*Olivarius*, 1799, n. X.

de transit pour passer à travers les terres des Kirguis, et sous leur escorte.

Population. La population de la horde moyenne et petite est évaluée à 30,000 familles pour chacune. Si l'on en suppose soixante mille à la grande horde, en accordant six personnes par famille, la population de cette immense région pourrait aller à 1,200,000 âmes.

Mœurs et manière de vivre. Libres de tout joug despotique et pourvus en abondance de toutes les nécessités, les Kirguis mènent une vie beaucoup plus agréable que l'on ne croit communément. La chair de leurs moutons et le lait de leurs jumens les nourrissent. La lance et le fusil à mèche sur le bras, ils pillent toutes les contrées voisines. Ils ne sont point sanguinaires, mais ils mettent dans leur brigandage une adresse qui déconcerte les garnisons russes. Ils aiment à enlever les femmes des Kalmouks, parce qu'elles conservent longtems les attraits de la jeunesse. Ces infatigables brigands se regardent entre eux comme frères; ils se font servir par des esclaves qu'ils prennent dans leurs incursions. Ils portent l'habit tatare, un large caleçon, des bottes pointues, la tête rasée et couverte d'un bonnet qui a la forme d'un cône. Les harnois des chevaux sont couverts de riches ornemens. Les femmes coiffent leur tête avec des cous de héron, arrangés en façon de cornes. Les Kirguis, chevaliers sauvages, aiment les jeux, les exercices, les courses à cheval. Dans les funérailles des riches, l'héritier, semblable à Achille, distribue des esclaves, des chameaux, des chevaux, des harnois et d'autres magnifiques prix aux vainqueurs dans la course à cheval. Ils passent des rivières sur des ponts formés de nattes de jonc roulées, et réunies par deux cordes tendues. Leur poudre à fusil *blanche*, dont ils cachent la fabrication, paraît un objet digne de recherches (1).

Superstition. Ce fut vers le commencement du dix-septième siècle que ces peuples, autrefois Chamaniens, gagnés par les

(1) *N. Rytschkow*, l. c., p. 429.

prédications des prêtres du Turkestan, se soumirent à la circoncision. Mais Pallas, en 1769, les trouva livrés à toutes les extravagantes superstitions de la magie. Les morts sont honorés chez eux; tous les ans ils célèbrent une fête en leur mémoire.

Les Kirguis font quelque commerce avec les Russes : Orembourg en est l'entrepôt ordinaire. La horde moyenne va jusqu'à Omsk en Sibérie. On évalue à cent cinquante mille le nombre des brebis qu'ils conduisent tous les ans à Orembourg; outre cela, ils fournissent une grande quantité de chevaux, de bétail, d'agneaux, de pelleteries, de poil de chameau et de camelots; quelquefois ils amènent des esclaves persans ou turcomans. Ils prennent en échange des ouvrages de manufacture, surtout des draps et des meubles. Comme la Russie leur refuse des armes et des cottes de mailles, ils les reçoivent de la Bukharie et de Khiva, en échange de chameaux et de bétail. Commerce.

Au sud du pays des Kirguis, la géographie se perd dans un labyrinthe de petites divisions, la plupart mal connues. Tout le pays qui s'étend sur les deux rives de l'Iaxartes, jusqu'à la chaîne des monts Ak-Tan, était compris dans l'ancien *Turkestan*, division déjà connue de Moïse de Chorène, dans le cinquième siècle de l'ère vulgaire (1), et qui peut-être correspondait au fameux *Touran* des écrivains persans et arabes. On distinguait ce Turkestan occidental, d'un autre qu'on appelait *oriental*, et qui paraît avoir embrassé une partie de la Kalmoukie et de la petite Bukharie. Turkestan.

Le Turkestan renfermait, selon les géographes orientaux, la province de *Fergana*, où sont les villes d'*Andegan*, d'*Achsikat* et autres, sur le haut Sihon; celle d'*Oschnena*, avec chef-lieu de même nom; celle d'*Ylak* ou *Ilestan*, où coule la rivière de Tankat, affluent du Sihon (2), et où s'élevait Otrar, l'ancienne capitale, non loin des ruines d'*Iessi*, capitale plus ancienne encore, Divisions des géographes arabes.

(1) *Turkestan* et *Turkhia*. (2) *Abulfeda*, Descript. Chorasmiæ et Transoxanæ, p. 50 *sqq.* (Geog. Min.).

et qui répond peut-être à l'*Issedon Scythica* des Grecs (1); enfin, l'*Al-Shash* ou l'*Al-Chaje*, qui se prolongeait vers l'embouchure du fleuve Sihon. Les relations modernes ne connaissent presque plus ces divisions; elles nous représentent le *Turkestan* actuel comme un petit pays arrosé par la rivière Karasou, qui se jette dans le Syrr; le sol y est assez fertile en coton, en millet, blé et châtaignes, mais il est médiocrement cultivé. On y voit l'araignée venimeuse dont nous venons de parler, et une espèce de lézards qui ont les pieds hauts d'un quart d'aune (2). La ville qui porte les deux noms de *Turkestan* et de *Taras*, renferme mille maisons bâties en briques. Un prince kirguis y régnait il y a peu de tems (3). Le reste du pays a pour capitale la ville de *Taschkent*, située sur les bords du fleuve Syrr ou Sihon; elle renferme, dit-on, 6000 maisons. Ses habitans font un petit commerce; ils cultivent le pêcher et la vigne, le froment, le coton et la soie; l'hiver n'y dure que trois mois; les montagnes renferment de l'or. L'Etat est gouverné par un *khan*, que le peuple choisit dans la famille régnante. Ce prince n'est la plupart du tems que l'humble vassal des Kirguis, dont les troupes nomades parcourent le territoire de Taschkent. Le canton de *Kokani*, où des caravanes russes viennent de pénétrer, paraît être identique avec le Kogend de nos cartes.

Ville de Turkestan.

Taschkent.

Les Karakalpaks habitent aussi les bords du Sihon. Cette peuplade se nomme elle-même *Kara-Kiptchack*, c'est-à-dire, les *Kiptschack* noirs ou tributaires. C'est une tribu des Tatares de Kiptschack subjugués par les Kirguis. Ils se divisent en horde ou *oulouss* supérieure et inférieure. En 1742, la horde inférieure, qui était alors de 15,000 familles, rechercha la protection de la Russie ou du *Czar blanc*; mais les Kirguis détruisirent presque cette tribu, qui osait invoquer contre eux un secours étranger.

Les Karakalpaks.

Les chefs des *oulouss* se donnent pour descendans de

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 908. (2) *Arapow*, interprète russe, dans *Busching*, Magas. géogr., VII, 48. (3) *Rytschkow*, Topogr. d'Orembourg; dans *Busching*, Magasin géogr., V, 472 *sqq*.

Mahomet. Il y a une sorte de noblesse. Le genre de vie ressemble à celui des Baschkirs en Russie. Les cabanes d'hiver ont un emplacement fixe, celles d'été sont mobiles. Le soin de l'agriculture s'allie à celui des bestiaux. N'ayant que peu de chevaux, ils se servent de leurs bêtes à cornes pour le trait et la selle. Ils exercent avec succès plusieurs métiers; ils vendent à leurs voisins des couteaux, des sabres, des fusils, des marmites et de la poudre à tirer. Ils sont mahométans et connaissent assez bien les préceptes de leur religion. Le pouvoir des *khans* est borné par l'influence dont jouissent les *khodscha* ou prêtres. Manière de vivre.

Les *Troukmènes* ou *Turcomans* habitent toute la côte orientale de la mer Caspienne, pays sablonneux, rocailleux et dépourvu d'eau. La chaîne des monts *Mogulshar* ou monts de *Mangischlak*, n'est pas d'une grande élévation, mais très-escarpée et coupée de ravins; elle présente, du côté de la mer Caspienne, des roches calcaires, remplies de coquillages littoraux, des couches de craie, de marne et d'argile, beaucoup de sources de naphte et de pétrole, et quelques indices de plomb et de cuivre (1). On rencontre sur le rivage des *congloméra-tions* de coquillages et de sable, cimentées par un suc lapidifique et quelquefois par du bitume; plus loin de la mer ces masses sont déjà entièrement durcies. Les eaux sont salées ou saumâtres. La végétation de ces contrées se borne à peu d'espèces, parmi lesquelles on distingue, par les formes roides, la *salsola orientalis* (2). L'absinthe du Pont abonde, ainsi que le câprier. On emploie le *rhamnus alpina* au chauffage. Les renards, les chats sauvages, le mouton d'Orient et le chameau, sont les animaux les plus répandus; l'once s'y montre, et même le tigre, si on veut en croire les relations. Les insectes y fourmillent, surtout les papillons et les sauterelles; dans les golfes et les baies, la La Turcomanie. Nature du sol. Végétation. Animaux.

(1) *Gmelin*, *Rytschkow* et *Falk*, cités par *Georgi*. (2) *Gmelin*, Voyage, etc., IV, planche 5.

Nereïs Noctiluca répand la nuit sa lumière phosphorique.

Les Turcomans. Les Turcomans, plus basanés, moins grands, mais ayant les membres plus carrés que les autres Tartares, vivent sous des tentes ou dans les cavernes des rochers. Ce sont des pasteurs grossiers qui font, en passant, le métier de brigands. Ils sont divisés en plusieurs hordes, conduites par des princes kirguis.

Tribus et hordes. Les Russes les distinguent en deux nations ou plutôt confédérations; celle de *Mangischlak*, forte de 2500 à 3000 familles, et dans laquelle la tribu des Abdallah est la principale; celle d'*Astrabad* ou de Perse, dans laquelle on doit remarquer la puissante tribu des *Takeiaumout*, forte de 12,000 familles, et qui possède les environs du golfe de Balkan. Les Turcomans entretiennent beaucoup de chameaux et de moutons; la chair de ces derniers est excellente; ils fabriquent une toile grossière avec la laine de chameau. Ils cultivent un peu de froment, du riz, des melons et des concombres. Leur vêtement, leurs armes, leur équipage, offrent un mélange des usages tartares et persans; ils demeurent sous des tentes de feutre. Leurs princes et anciens ont peu d'autorité.

Mangischlak. *Mangischlak* était jadis une ville; on n'y voit plus que des baraques temporaires où les marchands russes se logent. Le port est un des meilleurs de la mer Caspienne.

Baie de Balkan. La baie de *Balkan* est aussi fréquentée par les vaisseaux russes : les îles voisines produisent un peu de riz et de coton; celle de *Naphthonie* renferme une grande quantité de naphte, dont la couche paraît se prolonger depuis Baku, et traverser la mer dans une direction sud-est. Ces îles, habitées par des Turcomans, possèdent plusieurs ports, et on pourrait y placer une factorerie de commerce (1). Elles portent le nom collectif d'îles *Ogurtchi*, qui est aussi le nom de la côte voisine, et qui désigne un pays de concombres (2).

Ile Naphthonie.

Au sud du lac Aral, nos regards, fatigués de la mono-

(1) *Gmelin*, Voyage, t. IV. (2) *Wahl*, Asien, etc., I, 537.

tonie des déserts, trouvent à se reposer à l'aspect d'un pays un peu plus fertile, appelé *Khowaresm* par les Arabes, *Karissim* par les Tatares et les Russes, et *Chorasmie* par les anciens. Il porte encore le nom de *Khiwa*, qui est celui de la ville principale. Les Turcs de Karissim possédoient dans le douzième siècle un puissant empire. Cet Etat est presque réduit aujourd'hui à la province de Khiva, dont un homme à cheval peut faire le tour en trois jours. Le Khowaresm.

Les géographes orientaux parlent de la Kharizmie comme d'un pays froid, en comparaison de la Perse. Le fleuve Gihon se gèle tous les ans (1). D'après les relations russes, l'air de ce pays est tempéré; les gelées ne durent que peu de jours; la neige, peu fréquente, se fond promptement; on n'éprouve point de chaleurs étouffantes en été, mais l'automne est pluvieux (2). Climat.

Les monts *Weisluka*, branche de l'Aktau, occupent une partie de la Kharizmie orientale. Ils renferment des mines d'or et d'argent, jadis exploitées, mais dont il est aujourd'hui défendu de chercher les traces. On y trouve aussi, dit-on, des émeraudes, des sardoines et d'autres pierres fines. La plus grande partie du pays est en plaines; le sol, généralement composé d'une argile rougeâtre, se prête à toutes sortes de cultures; mais les déserts de sable mouvant qui ceignent la frontière, en envahissent quelquefois des portions de terrain considérables. Nature du sol. Montagnes.

Le grand fleuve *Gihon* ou *Amou*, qui traverse cette contrée, a, selon les historiens d'Alexandre, 6 à 7 stades de large, même dans la partie supérieure de son cours; il est trop profond pour qu'on puisse le passer à gué (3). Les géographes arabes en font une peinture semblable; ils parlent des inondations qu'il cause. Arrivé au pied des monts Waisluka dans la Kharizmie, le Gihon est partagé Le Gihon. Ses crues.

(1) *Ibn Haukal*, ap. *Abulfeda*, Descript. Chorasm., p. 23. Geogr. græci minores, t. III. (2) *Ephémérides géographiques* de M. *Bertuch*, t. XIV, p. 108. (3) *Arrian*, III, 29. *Strab.*, XI, 509-518, ed. Alm.

Canaux d'irrigation. en beaucoup de canaux d'irrigation; il conserve deux branches principales. Il n'y a que le petit bras du Gihon qui ait toujours de l'eau; l'autre, dans ses crues, se répand sur une plaine marécageuse qui le borde; et, comme tous les fleuves mal encaissés, il reste quelquefois à sec en plusieurs endroits de son cours.

Végétaux. Parmi les productions on distingue le froment, l'orge, l'*holcus sorghum* ou *millet de Bukharie*, le *tchegura*, espèce de riz, les pois, les fèves, les lentilles, le chanvre, le tabac, le coton, le *kuschut* de Perse, plante qui donne de l'huile, toutes sortes de fruits du goût le plus exquis, des mûriers et des vignes en abondance. Le raisin y mûrit parfaitement; mais la religion mahométane empêche qu'on n'en fasse du vin. Dans de magnifiques prairies on voit errer nombre de bœufs; mais les chevaux y trouvent peu de pâturages qui leur conviennent (1). La volaille domestique y est assez commune, et les espèces variées du gibier ailé fournissent une proie abondante aux chasseurs.

Animaux.

Habitans. Les habitans du pays sont, les uns Tartares ou *Tatars* de diverses tribus, principalement des Uzbeks et des Turcomans; les autres, *Bukhariens*, divisés comme dans la Bukharie, en *Sarti* ou marchands, et *Tatchick* ou gens du peuple. Les Bukhariens sont les vrais indigènes du pays (2). Les peuples tartares donnent aux habitans bukhariens de l'Etat de Chiwa le nom d'*Urgenetch* (3), d'après celui de leur ancienne capitale.

La Kharizmie est divisée en deux Etats, aujourd'hui indépendans; celui de *Chiwa*, ou plutôt *Khiwa*, et celui de *Konrat* ou des *Araliens* (4).

Etat de Khiwa. L'Etat de Khiwa compte, sur environ 600 lieues carrées, une population de 200 à 250,000 âmes. A la tête du gouvernement se trouve un *khan*, qui tient une cour

(1) *Rytschkow*, Topographie d'Orembourg, dans le *Mag.* Hist. et Géogr. de *Busching*, V, 470. (2) Histoire générale des Tartares, p. 515. (3) *Rytschkow*, l. c., 468. (4) Annales des Voyages,

assez brillante pour un prince tartare, mais qui ne possède plus qu'une ombre d'autorité, et dont les fonctions se bornent à apposer le sceau de l'Etat à tous les actes publics qui lui sont présentés. Le véritable pouvoir appartient à l'*inak*, c'est le président du Diwan, ou du Conseil d'Etat. Les grands officiers de l'Etat forment ce conseil ; mais ils n'obtiennent leurs places que par les suffrages du peuple (1). Le *moulha-bashi*, ou chef des docteurs de la loi mahométane, exerce aussi une grande autorité. Il n'est pas extrêmement rare de voir le khan assassiné ou empoisonné (2). Depuis un demi-siècle, la dynastie indigène étant venue à s'éteindre, les habitans de Khiwa ont choisi leurs khans parmi les princes kirguis leurs voisins. La force armée de Khiwa peut être portée, dit-on, à 20,000 hommes, y compris les Turcomans et les Uzbeks que le khan prend à sa solde. Cette armée se compose principalement de cavalerie ; un arc, une lance, un sabre, voilà toutes leurs armes ; rarement on leur voit des mousquets, et ceux qu'ils ont se tirent au moyen d'une mèche (3). Gouvernement.

Les habitans de Khiwa, ou, comme les Russes les nomment, les *Khiwintzes*, vivent dans un état assez civilisé. Selon Al-Bergendi, ils montrent plus d'esprit naturel que les autres peuples de la Tartarie ; ils s'adonnent beaucoup à la poésie, et naissent avec de grandes dispositions pour la musique ; les enfans semblent pleurer et crier en cadence (4). Aboul-Ghazi, prince de Khiwa, nous a donné une Histoire des Tartares. Ces peuples cultivent avec soin leurs terres ; ils élèvent des vers à soie et fabriquent des étoffes de soie, de coton, et de soie et de coton mêlés ensemble. Ce sont les femmes qui travaillent ces étoffes dans leurs maisons ; il n'y a point de fabriques à la manière européenne. Les caravanes de Khiwa apportent à Orembourg du blé, du coton écru, des Manière de vivre. Industrie.

(1) Ephémérides géograph., XXV, 109. (2) *Rytschkow*, l. c., 469. (3) Ephémérides géogr., p. 110. (4) *D'Herbelot*, Biblioth. orient.

étoffes de soie et coton, des robes de chambre brodées en fil d'or, toutes faites, et appelées *chalati*, des peaux d'agneau, et quelquefois des monnaies persanes et indiennes (1). Ils achètent en Russie des produits des fabriques européennes, et chez les Turcomans, des chevaux, des bœufs et des moutons. Khiwa est encore un grand marché d'*esclaves*. Le commerce extérieur de cet Etat est évalué à 300,000 roubles, ou environ 1,200,000 francs.

Commerce.

Villes.

La ville de *Khiwa* est située sur un canal tiré du Gihon, entouré d'un fossé, d'un mur en argile et d'un rempart; elle a trois portes, un château, trente mosquées, une école supérieure (*medress*) et 3000 maisons bâties en argile, à la manière du pays; on y compte 10,000 habitans. Les environs sont remplis de vergers, de vignobles, de champs de blé et de villages populeux (2). Tout le canton de Khiwa renferme une population de 60,000 âmes. *Urghenz* la Nouvelle, à onze lieues au nord de Khiwa, sur le même canal, renferme 20 mosquées, 1500 maisons, 5000 habitans; il y en a 55,000 dans tout le canton. *Schabat* et *Ket* sont deux petites villes; l'une a 2000 habitans, l'autre 1500. *Anbari* n'en compte que 1000, mais son canton en renferme 41,000. Le canton de *Chanka* compte 27,000 âmes, dont 2000 dans la ville. *Azaris*, probablement le *Hasarasp* d'Ibn Haukal, a 1500 habitans, et avec le canton 11,500. *Hurlian*, très-petit endroit, passe pour une forteresse; son canton, extrêmement peuplé, renferme 16,000 habitans. Cette population, concentrée dans un espace de 20 à 30 lieues de long et de large, offrirait les élémens d'un Etat puissant, si une colonie européenne pouvait parvenir à s'établir au milieu de peuples aussi fortement attachés au mahométisme.

Les Araliens.

Les *Uzbeks-Araliens*, qui occupent les plaines voisines du lac Aral, prennent aussi le nom des *Konrat*, d'après

(1) *Georgi*, Descrip. de la Russie, III, 517. (2) Ephémérides géogr. XXV, 110.

leur principale ville, qui n'est, à proprement parler, que leur camp d'hiver : ce camp a 5 lieues de circonférence ; il est défendu par un rempart en terre, haut de 12 aunes de Russie ; les portes sont fermées, en cas de besoin, par des chevaux de frise. Ce que Konrat est en grand, *Manhuf* et *Kisilkoscha* le sont sur une moindre échelle. *Koptchak* est une espèce de forteresse où l'on entretient toujours une garnison de 1500 hommes. Les Araliens, gouvernés par deux *beks* électifs, doivent à l'Etat de Khiwa un tribut annuel de 2000 ducats ; mais ils ne le payent que lorsqu'ils ne sont pas en guerre avec les Khivintzes, ce qui arrive presque tous les ans. Avec les *Karakalpaks* et des *Turcomans* qui vivent parmi eux, ils peuvent former une masse de 100,000 âmes. Ces peuples, demi-nomades, suppléent, par la pêche et la chasse, aux produits considérables de leurs troupeaux. Ville de Konrat.

Les plus belles provinces de la Tatarie nous attendent. On les comprend communément sous le nom de *Grande-Bukharie*, qu'on doit prononcer *Boukharie* ; mais les limites de ce pays, au nord et à l'ouest, varient avec la puissance des Uzbeks qui y règnent. C'est la partie de la Grande-Bukharie située au nord du Gihon ou de l'Oxus, qui portait jadis les noms célèbres de *Transoxiane* et de *Maweralnahr*, noms qu'on a étendus à tout le Turkestan. La Grande-Bukharie.

La province la plus célèbre et la plus fertile de toutes est celle de *Sogd*, ainsi nommée de la rivière qui la traverse. « Pendant huit jours, dit Ibn Haukal, on peut » voyager dans le pays de Sogd sans sortir d'un jardin » délicieux. De tous côtés des villages, des champs riches » de moissons, des vergers féconds, des maisons de cam- » pagne, des jardins, des prairies, des ruisseaux qui les » coupent, des réservoirs et des canaux retracent le ta- » bleau de l'industrie et du bonheur. » Province de Sogd.

La riche vallée de *Sogd* produisait une si grande abondance de raisins exquis, de melons, de poires et de pommes, qu'on en faisait passer en Perse, et jusque dans l'Hindoustan.

Samarcand. *Samarcand*, censée être la capitale de la Grande-Bukharie, s'élève sur la rive méridionale du Sogd. On n'a aucun détail récent sur cette célèbre ville, qui paraît avoir perdu beaucoup de son lustre depuis le tems de Timur, lorsque tant de fêtes animaient le palais impérial, la ville et les belles campagnes d'alentour. Il paraît que, vers le commencement du dernier siècle, Samarcand était fortifiée de remparts de tuf; que la plupart des maisons étaient construites en glaise durcie, et quelques-unes en pierres que fournissaient des carrières voisines (1). Le khan de la Grande-Bukharie campait dans les prairies d'alentour; le château tombait presque en ruines. L'excellence de son papier de soie la rendait recommandable dans toutes les contrées d'Orient; et l'on prétend que c'est d'elle que nous tenons cette invention. *Ibn Haukal* rapporte que cette manufacture fut connue vers l'an 650.

Environs de Bokhara. « Je me suis trouvé, dit ce géographe oriental, au *Kohendiz*, l'ancien château de *Bokhara*; j'ai porté mes regards tout à l'entour : je ne vis jamais une verdure plus fraîche et plus abondante; jamais la nappe n'en fut plus étendue. Ce vert tapis allait à l'horizon se mêler à l'azur des cieux; les champs prêtaient aux villes leur simple parure; une foule de maisons de plaisance décoraient la simplicité des champs. Aussi je ne m'étonne pas que, de tous les habitans du Khorasan et du Maweralnahr, ce soient ceux de Bokhara qui atteignent à un âge plus avancé (2). »

Ville de Bokhara. Cette ville de *Bokhara* ou de *Buchara*, située sur la même rivière de Sogd, a souvent disputé le titre de capitale à Samarcand. Lorsqu'en 1741 les agens commerciaux anglais visitèrent cette cité, qui s'élève sur le penchant d'un coteau en forme d'amphithéâtre, ils la trouvèrent grande, populeuse, et gouvernée par un khan. Les habitans fabriquaient du savon et des toiles de coton; ils recueillaient

(1) *Behtinck*, préface à la trad. de l'Histoire des Tatars, par Abul-Ghazi. (2) Géographie orientale, trad. par *Ouseley*, p. 300.

du riz et élevaient du bétail. Ils recevaient des Kalmouks de la rhubarbe et du musc, du lapis lazuli et quelques autres pierres précieuses de *Badak-Shan*. Ils avaient des monnaies d'or et de cuivre. Le peuple était civilisé, mais perfide. Le sol, dit le géographe turc, est si fertile, qu'un champ d'un ou tout au plus deux *dumen* ou arpens, suffit pour nourrir une famille (1).

La partie orientale de la Bukharie est un pays très-montagneux. Les provinces de *Vash*, de *Kotlan* et de *Kilan* s'étendent vers les monts Belur. Parmi d'autres villes, on y trouve *Badakshan* sur l'*Amou*. Dans le dernier siècle, cette ville appartenait au khan de la Grande-Bukharie, ou plutôt de Samarcand. Badakshan était petite, mais bien bâtie et populeuse ; ses habitans s'enrichissaient de l'or, de l'argent et des rubis qui se trouvaient dans ses environs ; car les torrens qui descendent des montagnes, lorsque la neige fond, au commencement de l'été, entraînent une grande quantité de grains d'or et d'argent. Plusieurs des caravanes qui se rendent à la Petite-Bukharie ou à la Chine passent par cette ville ; d'autres préfèrent la route du Petit-Thibet, sur le côté oriental de ses monts. Ibn Haukal rapporte que non-seulement le sol de Badakshan renfermait des mines de rubis et de lapis, mais qu'il produisait une grande quantité de musc. *Termed* est une bonne ville bâtie en briques.

Provinces de Vash, de Kilan, de Badakshan.

Les provinces de *Balk*, de *Tokarestan* et de *Gaour* se trouvent au sud de la rivière d'Amou. On croit que la province de Gaour, avec sa capitale du même nom, fait aujourd'hui partie du royaume de Candahar ; et *Bamian*, ville de la même province, est déjà nommée dans la description de la Perse. Plusieurs monumens rendaient cette dernière ville remarquable ; on cite particulièrement un grand nombre d'images sculptées qu'on trouvait dans ses montagnes.

Province de Gaour.

Selon quelques relations de commerçans, les Afghans

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 844. *Herbelot*, Biblioth. orient.

Province de Balk. s'étaient même rendus maîtres de *Balk*, l'ancienne Bactre, et une des trois principales villes de la Bukharie. Au commencement du dernier siècle, elle avait son khan particulier ; elle était alors la ville la plus considérable de ces contrées : les maisons étaient bâties en briques ou en pierre ; le château était presque entièrement construit en marbre, tiré des montagnes voisines ; objet d'ambition pour les puissances voisines, la Perse et l'Indostan. Leur jalousie mutuelle garantissait la sécurité de la ville de Balk, mieux que les hautes montagnes qui l'enferment d'un côté, et les déserts qui l'environnent de l'autre. Les habitans, les plus civilisés de tous les Tatares, préparaient autrefois de fort belles soies, productions de leur pays.

Le Tokarestan. *Anderab* est la capitale du *Tokarestan* ; elle est près d'un défilé par lequel on traverse les montagnes d'Hindoo-Koh. Ce passage était soigneusement gardé par le khan de Balk ; mais les Afghans l'ont franchi. On trouve dans le voisinage de riches carrières de lapis, substance dont il paraît que la Grande-Bukharie a fourni nos pères, et qu'elle continue de nous envoyer encore aujourd'hui.

Cette intéressante contrée que nous venons de parcourir, est le célèbre *Maweralnahr* de l'histoire arabe et tatare. Là, s'élevait le trône de Tamerlan ; là, les ambassadeurs de tous les princes du monde venaient s'humilier devant le chef des Mongols. En 1494, Sultan Baber, descendant de Timur, chassé de la Grande-Bukharie avec ses Mongols, s'enfonça dans l'Indostan, et y fonda l'empire mogol. Les

Monarchie des Uzbeks. vainqueurs tatares, appelés *Uzbeks*, établirent une puissante monarchie dans la Bukharie, dont le trône fut successivement occupé par plusieurs khans, depuis 1494 jusqu'à 1658 ; alors cette grande et fertile contrée paraît avoir été partagée en plusieurs Etats, sous l'autorité de différens khans.

Les Uzbeks, qui, probablement, demeuraient dans le pays depuis le 3e ou 4e siècle, n'ont pourtant pas effacé

Habitans indigènes. la trace d'une race d'habitans plus ancienne. Ces habitans indigènes, nommés les *Tadjiks*, sont plus beaux que les

Tatares, par l'élégance de leurs formes et l'agrément de leurs traits ; ils se rapprochent de ceux de la Petite-Bukharie, auxquels ils ressemblent encore par le costume. Les vêtemens des gens aisés sont, en grande partie, de soie et de fourrures ; les longues robes des femmes offrent des plis larges et variés ; elles ornent leurs cheveux de tresses de perles. Les Bukhariens mènent une vie très-frugale, et leur nourriture consiste principalement en riz, froment, millet, et surtout en fruits, tels que melons, raisins, pommes, etc. Ils se servent beaucoup de l'huile de sésame ; le thé, assaisonné d'anis, et le moût des raisins, sont leurs boissons favorites. Ils s'enivrent d'opium ; leur pain est fait sans froment. Manière de vivre.

Les Bukhariens ne portent jamais d'armes. Les *Uzbeks*, au contraire, ne sont pas étrangers à l'usage du mousquet ; et l'on assure que les femmes même, qui surpassent en beauté celles des autres Tatares, suivent leurs maris à la guerre, et combattent à leurs côtés.

Ils parlent l'idiome *zagatayen*, qui est le turc ou le turcoman ; mais celui des Bukhariens, qui promet un fonds de recherches très-curieuses, n'a pas encore été analysé ; nous y avons remarqué plusieurs termes géographiques qui paraissent persans et gothiques. Langage.

Les Uzbeks et les Bukhariens professent la religion mahométane de la secte de Sunni. Le gouvernement des *khans* n'est pas absolu ; il est limité par l'influence de la religion et des lois, qu'on dit très-sages ; ces souverains peuvent même être déposés légalement. Gouvernement.

Nous n'avons jusqu'ici que des informations vagues sur l'état de la population. Il est probable qu'au besoin, ce pays pourrait armer 80,000 hommes. D'après le compte des revenus de Nadir, publiés par Hanway, le Khorasan fournissait 24 millions de francs par année. On peut croire que les revenus de la Grande-Bukarie égalent au moins ceux du Khorasan. Les khans les tirent toutefois de leur domaine et de leurs troupeaux, plutôt que d'aucun impôt. Population.

Le père de la géographie arabe, Ibn-Haukal, nous a donné une vive peinture des mœurs du peuple bukharien de son tems.

Peinture des mœurs des Bukhariens.

« Telle est la générosité et la libéralité des habitans, » qu'il n'en est pas un qui se refuse aux devoirs de l'hos- » pitalité. Un étranger arrive-t-il parmi eux, chacun » s'empresse autour de lui, chacun veut l'avoir, on se le » dispute, et l'on porte envie à celui qui obtient cet hon- » neur. Chacun, ne possédât-il que son nécessaire, porte » à la cabane où l'étranger est reçu, une partie des fruits » de sa récolte. C'est ainsi que leur cœur sait trouver des » richesses au sein de la pauvreté. Etant dans le pays » de Sogd, je vis un grand édifice, semblable à un pa- » lais, dont les portes, entièrement ouvertes, étaient for- » tement attachées aux murs avec de gros clous. J'en » demandai la raison : il y a plus de cent ans, me ré- » pondit-on, que cette maison n'a été fermée ni nuit ni » jour ; les étrangers, en quelque nombre qu'ils soient, » peuvent s'y présenter à toute heure ; le maître a abon- » damment pourvu d'avance à la réception des hommes » et de leurs animaux ; enfin, il n'est jamais plus con- » tent que lorsque ses hôtes s'arrêtent quelque tems. » Je ne vis jamais rien de semblable dans aucun autre » pays. Partout ailleurs les riches et les puissans prodi- » guent leurs trésors aux caprices du luxe ou à des favoris » dont tout le mérite est d'être aussi corrompus qu'eux. » Les habitans du Maweralnahr font un usage plus rai- » sonnable de leurs économies ; ils construisent des ca- » ravanserais, des ponts et d'autres ouvrages utiles. Dans » le Maweralnahr, vous n'arrivez pas dans une ville dans » la plus triste situation, dans un désert même, sans » y trouver le secours d'une auberge, d'une hôtellerie » pourvue de toutes les choses nécessaires à un voyageur. » La gloire du Maweralnahr ne peut être effacée par » celle d'aucune autre région ; il a produit de grands » monarques et d'habiles capitaines. Aucun peuple mu- » sulman ne l'emporte sur ce peuple du côté du cou-

» rage. Leur nombre et leur discipline leur donnent l'avan-
» tage sur les autres nations, qui, par la défaite d'une ar-
» mée, sont réduites à l'impossibilité d'en avoir de long-
» tems une autre pour se défendre; mais dans le Mawe-
» ralnahr, si cet accident arrive, une tribu est toujours
» prompte à réparer les pertes d'une autre. »

La civilisation introduite par le mahométisme chez ces peuples, s'est éclipsée avec leur puissance et leur gloire. Les rapports des Russes qui ont pénétré à Khiwa et à Bokhara, font craindre qu'un voyageur chrétien n'y trouve des obstacles insurmontables dans l'intolérance fanatique des Musulmans. Etat actuel.

LIVRE CINQUANTE-HUITIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE: *Sibérie; Tableau physique général.*

Plan de cette description.

LES formes de nos descriptions doivent varier d'après la nature des pays. Il est des contrées, comme la Turquie d'Asie, par exemple, où la différence de niveau réunit dans un étroit espace des températures, des productions, des habitans différens; il y a d'autres régions où, sur un immense territoire, les mêmes causes physiques reproduisent constamment les mêmes phénomènes. La Sibérie, ou, ce qui revient au même, l'Asie septentrionale, est dans ce cas. D'ailleurs, en Syrie ou en Asie-Mineure, des villes célèbres dans les annales du monde ont réclamé notre attention; même dans la Perse, une petite province offrait souvent de l'intérêt historique. Ici, nous n'éprouvons plus aucune tentation de ce genre; en Sibérie, nous sommes hors du domaine de l'histoire; le souvenir des événemens passés ne prête plus aux objets une grandeur illusoire; la nature, sauvage, âpre, indomptable, prédomine encore sur une civilisation ébauchée. Il nous est donc permis, et de réunir dans un seul tableau physique ces vastes régions, et de glisser avec rapidité sur leur topographie, qui d'ailleurs est très-connue et exposée avec tout le détail possible dans des ouvrages traduits de l'allemand et du russe.

Les anciens Grecs et les Romains étendaient leur *Océan Scythique* sur l'espace qu'occupe la Sibérie. Ptolémée, plus instruit, place au nord-est de la mer Caspienne une vaste *terre inconnue*; mais les derniers rayons de la Géographie ancienne atteignent à peine les monts Uraliens. Dans le moyen âge, les voyageurs, et entre autres Marc Paul, entendirent les Tartares parler vaguement

d'un pays riche en pelleteries et couvert d'éternelles ténèbres (1). En 1242, des Tartares fondèrent aux bords de l'Irtych et de l'Obi un khanat qui, de sa capitale, prit le nom de *Sibir*, et d'une rivière voisine, celui de *Tura*. Le nom de *Sibérie*, malgré une prononciation presque identique (2), n'a donc rien de commun avec le mot russe *Sewéria*, c'est-à-dire, pays du nord. La conquête de ce royaume par les Cosaques, fut suivie, ainsi que nous l'avons dit dans l'endroit convenable (3), d'une série de découvertes qui étendirent la domination russe et les connaissances géographiques jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie. Le nom de Sibérie fut vaguement appliqué à tous ces pays nouvellement connus; il fut même étendu aux royaumes tartares d'Astrakan et de Kasan, incorporés long-tems auparavant à l'empire russe d'Europe. Cette acception trop vague doit être bannie de la Géographie. Pour peu qu'on lise avec réflexion le plan d'une description de l'empire de Russie, inséré dans les actes de l'académie de Pétersbourg, on verra que cette société savante a senti que la chaîne des monts Uraliens, en même tems qu'elle divise naturellement l'empire russe en deux grandes parties, fixe invariablement les bornes de la véritable *Sibérie*. Ajoutons que d'Anville sur sa belle carte d'Asie, Busching dans sa géographie, et Georgi dans sa statistique de la Russie, ont également restreint la dénomination de Sibérie aux contrées situées à l'est des monts Uraliens.

Khanat de Sibérie.

Extension donnée au nom de Sibérie.

Circonscrite dans ces bornes, la Sibérie est limitée au nord par la mer Glaciale; à l'ouest, par les monts Uraliens, qui la séparent de l'Europe; au sud-ouest, par les monts Algydim-Schalo, qui la détachent de la Tatarie indépendante; au sud, par les chaînes Altaïques, Sayaniques et Daouriennes, qui marquent la frontière de l'em-

Limites.

(1) Voyez notre vol. I, p. 446. (2) On prononce en russe le *b* comme *v*. (3) Voyez notre vol. I, p. 519, et ci-après le *Tableau chronologique des découvertes en Sibérie*.

pire chinois; enfin, à l'est, par l'Océan oriental et le détroit de Behring, qui la coupe de l'Amérique septentrionale.

Etendue. La longueur de l'ouest à l'est ne peut être évaluée à moins de 1500 lieues; et sa largeur, du sud au nord, varie entre 400 et 700 lieues. Sa superficie est d'environ 700,000 lieues carrées, c'est-à-dire, plus grande de deux septièmes que celle de l'Europe entière, même en étendant l'Europe jusqu'à la mer Caspienne.

Les chaînes de montagnes, les grandes plaines et les rivières principales demandent maintenant toute notre attention.

Monts Uraliens. Les monts Uraliens, qui séparent la Sibérie de la Russie d'Europe, se dirigent du nord au sud pendant l'espace de 400 lieues; la largeur varie de 20 à 40. Peu élevés entre le Bas-Obi et l'Usa, affluent de la Petchora, ils acquièrent, vers le 60-58 degrés de latitude, près Solikamsk et Werchoturie, une hauteur considérable; ils s'abaissent et s'aplanissent dans le parallèle d'Ekatérinbourg, mais ils prennent de nouveau de l'élévation dans le pays des Baschkires, à 55-54 degrés de latitude. Le *Pawdinskoe-Kamen* a été trouvé, par des mesures trigonométriques, de 6397 pieds au-dessus du niveau de la mer Caspienne.

Elévation. Plusieurs sommets des monts Werchoturiens conservent des neiges éternelles; on n'est pas sûr s'il en est de même pour les monts Baschkiriens (1). En général, l'Ural présente un long plateau élevé de 4 à 5000 pieds, et sur lequel sont jetées des montagnes de 1000 à 1500 pieds de hauteur. On connaît peu la nature de l'Ural septentrional; les roches calcaires paraissent y dominer; elles sont à nu dans la Nouvelle-Zemble, qui peut être considérée comme une continuation de l'Ural. Depuis 60 à 54 ou 52 degrés de latitude, les exploitations de mines l'ont fait connaître en détail. En montant du côté de Solikamsk, de Perm ou d'Oufa, on traverse d'abord une chaîne de collines stra-

(1) *Georgi*, Russie, I, 151.

tifiées, composées de grès et de brèches calcaires; ensuite une chaîne de roches calcaires pures, sans pétrifications; enfin, une chaîne de montagnes schisteuses, formées principalement de schiste argileux et de schiste corné, et contenant d'immenses dépôts de minerai de fer, tantôt en filons et tantôt en masses. On arrive à la chaîne principale, que les Russes divisent en Ural-Werchoturien, Ural d'Ekatérinbourg et de Baschkirie; ici, le granit se présente partout en couches puissantes; quelquefois les élémens de cette roche, surtout le quartz, comme près Dschigilga, se trouvent chacun à part en grandes masses. Un granite feuilleté, que les minéralogistes allemands et russes nomment *gneiss* (1), est fréquent sur la pente orientale de la chaîne. Ici, comme du côté opposé, on rencontre en descendant des montagnes schisteuses, et ensuite des montagnes calcaires; mais les limites respectives de ces bandes sont moins tranchées; on y trouve une plus grande diversité de roches et de minéraux. Le fer est toujours dans la plus grande abondance : le banc qu'on exploite à Blagodad a 150 toises d'épaisseur; il y a même une colline entièrement composée de fer magnétique, la *Magnetnoï wisokogora;* mais, outre le fer, ces montagnes contiennent beaucoup de cuivre, un peu d'or et de plomb, de la serpentine, du jaspe, du marbre salin. Les deux chaînes calcaires de l'Ural sont percées d'un grand nombre de cavernes; mais les entonnoirs (2), extrêmement communs et très-considérables du côté de l'Europe, entre autres près de Koungour et de Perm, ne se montrent plus que du côté de la Sibérie (3).

Nature des rochers.

Mont magnétique.

Entonnoirs. Cavernes.

L'Ural projette au midi diverses chaînes de petites montagnes. L'*Obstcheï Syrt,* qui entre en Europe, ne nous

Branches de l'Ural.

(1) En russe *kamen temnoseryæ*. Comp. notre vol. II, p. 250. (2) En russe *provalli*. Comp. notre vol. II, p. 446-447. (3) *Hermann*, Descrip. minéral. des monts Uraliens, 2 vol., 1789, t. I, p. 41, etc. (en allem.) *Pallas*, Voyages en Russie, III, p. 13-15 *sqq.* IV, 244 (trad. in-8°.)

regarde pas ici. Les monts de Guberlinski, branche détachée de l'Ural Baschkirien, à l'est de l'Ural, s'unissent aux monts Ulu-Tau et Algydim-Schalo, qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut (1), séparent la steppe des Kirguis de celle d'Issim. Cette hauteur de terres forme l'anneau de liaison entre l'Ural et le plateau de l'Asie centrale.

Montagnes de la Sibérie méridionale.

Toutes les montagnes de la Sibérie méridionale, depuis l'Irtych jusqu'à l'occident du lac Baïkal, ne sont que des promontoires ou des terrasses avancées du plateau central et des grandes chaînes qui le couronnent (2). Il ne faut jamais perdre de vue ce principe; il ne faut pas vouloir chercher entre ces petites chaînes une liaison qu'elles n'ont pas.

Le Petit-Altaï.

Le petit *mont Altaï* est une terrasse inférieure du Grand-Altaï; celui-ci est entièrement hors des limites de la Sibérie; l'autre en marque l'extrême frontière (3). Il s'étend depuis l'Irtych jusqu'à l'Ienisseï, en laissant passer à travers une gorge étroite le Dchabekan, qui est l'origine de l'Obi; au midi un grand plateau le sépare du Grand-Altaï; au nord, une vallée en détache les monts métalliques de Kolywan. Les roches calcaires dominent dans toute la partie connue du Petit-Altaï; on y trouve du marbre coralitique. Le voyageur Schangin, qui en a vu les sommets, y a rencontré du granite en couches. Les minéralogistes russes y ont marqué de riches mines de cuivre, de plomb et d'argent, qu'on se propose d'exploiter dans le cas où celles de Kolywan viendraient à s'épuiser (4). Un des sommets, mesuré par le baromètre, a été trouvé de 5243 pieds au-dessus de la colline de Schlangenberg, près le lac de Kolywan.

Monts métalliques de Kolywan.

Une bande granitique, qui se détache du Petit-Altaï, s'avance entre l'Irtych et l'Obi; elle s'élève en pics de

(1) Voyez Livre LVII. (2) *Pallas*, Considérations sur la nature des montagnes, etc. (Francfort, 1778, en allem.), p. 29 *sqq.* *Idem*, sur l'Orographie de la Sibérie, dans les Mélanges de Géographie physique, vol. V, p. 328 *sqq.* (3) *Georgi*, I, 175. (4) *Renovantz*, Descrip. minér. géogr. du mont Altaï, in-4° (en allem.).

1,400 à 1500 pieds de hauteur au-dessus des plaines voisines; des montagnes schisteuses et calcaires, très-riches en cuivre mêlé d'argent et d'or, recouvrent de toutes parts ce noyau granitique; tels sont les *monts métalliques de Kolywan*. Les hauteurs qui suivent l'Obi à gauche jusqu'à son confluent avec l'Irtych, s'appellent l'*Urman*. L'Urman.

Entre l'Obi et l'Ienisseï, les montagnes de *Kutznezk*, où dominent les schistes argileux, renferment de puissantes couches de charbon de terre, dont quelques-unes, allumées par un coup de foudre, brûlent depuis plus d'un demi-siècle. Monts de Kutznezk.

Les *monts Sayaniens*, entre l'Ienisseï et le lac Baïkal, présentent moins une chaîne qu'un plateau de rochers; les chasseurs même ne fréquentent guère ce désert : le chirurgien Wachsmann, qui y cherchait la vraie rhubarbe, rencontra beaucoup de granite (1). Le plateau se partage en deux traînées de montagnes qui bordent l'Ienisseï; l'une porte le nom de cette rivière, l'autre celui de la ville de Krasnoyar; un granite rouge, contenant du cuivre, en forme la masse principale. Monts Sayaniens.

C'est au sud-ouest du lac de Baïkal que la Sibérie commence réellement à présenter un système suivi de montagnes. La grande chaîne centrale de l'Asie entre ici sur le territoire russe, et se continue sous diverses dénominations jusqu'au détroit de Behring. On voit d'abord comme un cercle de hautes montagnes, enfermant une vallée très-élevée en elle-même, où le lac Baïkal étend ses eaux profondes dans un bassin de rocher presque sans sable, et du fond duquel s'élèvent des piliers granitiques. Les *monts Baykaliens*, très-élevés au nord et à l'ouest du lac, paraissent principalement composés de granite; mais parmi les élémens de cette roche, le mica se présente souvent en lames isolées, pouvant servir en guise de carreaux, et le quartz forme des montagnes entières. Montagnes de la Sibérie orientale. Monts Baykaliens.

Un chaînon moins considérable passe au sud de l'Onon

(1) *Georgi*, I, 197.

et le long de l'Argoun ; cette branche, médiocrement élevée, mais singulièrement riche en minéraux de toutes espèces, porte le nom de *montagnes de Nertschinsk*. Elle est plutôt schisteuse que granitique.

Montagnes de Nertschinsk

La chaîne principale court sans interruption au nord-est, en séparant les affluens de la rivière de Lena des eaux qui tombent dans le fleuve Amur. D'abord, médiocrement élevée et confondue avec la contrée montueuse qui environne le lac Baïkal, elle n'est désignée que sous le nom général de *montagnes de Daourie*. Tout ce pays, selon M. *Patrin*, serait rempli de traces volcaniques, et il y aurait sur les bords de la *Chilock* deux cratères de volcans éteints (1). Un peu à l'ouest des sources de l'Olekma, la chaîne prend le nom de *monts Iablannoï*, c'est-à-dire *montagnes aux Pommes*, à cause de la forme arrondie des blocs dont ils se composent ; les Mongols les appellent *Daba*, nom très-remarquable, puisqu'il rappelle celui de *Tabis*, promontoire qui, selon Pline et Mela, terminait la Scythie Asiatique au nord-est. En s'élevant et s'approchant continuellement de l'Océan oriental, elle commence dès les sources de l'Aldan à porter le nom de *monts Stannovoï*, qui cède ensuite la place à la vague dénomination de *monts d'Okhotsk*. Toutes ces montagnes paraissent granitiques et porphyritiques ; mais on y voit aussi des montagnes entières de jaspe rouge et vert.

Monts de Daourie.

Monts Iablannoï ou les Daba.

Monts Stannovoï.

Une branche détachée file le long de l'Olekma, et passe même la Lena. Ces montagnes sont de nature schisteuse ; on y trouve des mines d'alun et de charbon de terre ; elles forment sur les bords de la Lena une suite singulière de rochers pyramidaux.

La chaîne principale, au-delà de l'Okhotsk, est très-peu connue ; on assure qu'elle n'éprouve aucune interruption, et qu'elle atteint le détroit de Behring, quoique sans doute considérablement abaissée. Diverses branches

(1) *Patrin*, divers Mémoires dans le Journal de Physique.

s'étendent entre la Lena, l'Indigirka et la Kowyma ; il reste assez peu d'espace entre ces branches de montagnes et la mer Glaciale ; cependant elles n'en atteignent pas le rivage, qui, selon *Billings*, est généralement bordé de basses collines. Une autre ramification, bien plus importante, entre dans la presqu'île de Kamtchatka, et, après l'avoir traversée, se continue encore, comme chaîne marine, par les îles Kuriles jusqu'au Japon. Ces montagnes de Kamtchatka, couvertes d'une neige perpétuelle, sont en même tems remplies de *volcans*. Il y a trois monts ignivomes en activité, celui d'*Avatcha*, celui de *Tolbatschick* et celui de *Kamtchatka*, qui est extrêmement élevé. On en connaît d'autres qui ont cessé de fumer et de jeter des flammes. Mais, en revanche, il y a deux autres montagnes qui laissent sortir des exhalaisons accompagnées de bruits qui font craindre de les voir un jour transformées en volcans. Les sources chaudes et l'abondance du soufre, qui, en plusieurs endroits, couvre le rivage en forme de gravier, prouvent assez que toute cette chaîne de montagnes est volcanisée. Nous avons déjà observé que ces volcans se lient à ceux du Japon, de Liqueyo, de Formose et des Philippines.

Montagnes de Kamtchatka.

Volcans.

Après avoir décrit les montagnes de la Sibérie, il faut considérer ses vastes plaines, nommées *steppes*, et qui en occupent une grande partie. Elles diffèrent entre elles d'aspect et de nature : ici, elles ressemblent à des savanes américaines ; on y voit de vastes pâturages couverts d'herbes abondantes et élevées ; en d'autres endroits, elles sont d'une nature saline ; le sel s'y montre comme une efflorescence sur la terre même, ou se rassemble dans des mares et lacs salés. En général, les steppes renferment beaucoup de lacs, parce que les eaux, n'y trouvant aucune pente, sont forcées de rester stagnantes. Entre les embouchures du Don et du Wolga, nous avons déjà décrit (1) une steppe qui ressemble au lit de la mer. Sur la rive orientale

Steppes.

(1) Ci-dessus, Liv. XLVII, p. 44 et 45.

du Wolga s'étend une autre plaine semblable, appelée la *steppe des Kalmouks*, et bornée au sud par la mer Caspienne et le lac Aral, tandis qu'au nord elle n'est séparée que par les monts Ulu-Tau de la *steppe d'Issim*. Cette dernière appartient déjà à la Sibérie; elle s'étend vers les bords du Tobol au nord-ouest, et vers ceux de l'Irtych à l'est; de ce dernier côté il joint la *steppe de Baraba*.

Steppe d'Issim.

Steppe de Baraba.

Celle-ci se prolonge entre les fleuves Irtych et Obi, qui la bornent du côté de l'ouest, du nord et de l'est; elle touche du côté du sud aux montagnes du Petit-Altaï. Sa longueur est de 250 lieues sur 60 à 70 de large. Le sol est assez bon, et il est coupé par des forêts de bouleaux; celui d'Issim présente aussi quelquefois, mais rarement, le même aspect; et on trouve dans tous les deux plusieurs tombeaux qui renferment des restes de chefs de tribus tatares ou mongoles.

Entre l'Obi et l'Ienisseï, une contrée montagneuse sépare la rivière de *Tchoulym* de l'Ienisseï, et l'oblige de couler vers l'Obi (1). Mais cette hauteur semble disparaître aux environs de la ville d'Ienisseï; et quelques groupes de collines, dans le sud-ouest de la province de Mangaseïsk, d'où découlent de petites rivières vers la mer Glaciale, ne sont plus que des îles au milieu de cette vaste plaine marécageuse qui s'étend entre le Bas-Obi et le Bas-Ienisseï; région affreuse où le sol n'est qu'une boue presque toujours gelée, couverte çà et là de quelques plantes languissantes et d'un tapis de mousse. Cette plaine n'est pas cependant un marais continuel; les falaises assez élevées qui bordent l'Obi montrent à découvert des couches horizontales de pierres arénacées, qui, sans doute, composent en grande partie la base du sol.

Plaines marécageuses du Nord.

Les deux îles de la *Nouvelle-Zemble* sont traversées du sud au nord par un prolongement des monts Uraliens;

Nouvelle-Zemble.

(1) *Pallas*, t. III, p. 414—416 (trad. in-4°.)

mais la plus grande partie paraît être une plaine marécageuse, couverte de mousse ; on a récemment appris qu'il s'y trouve des lacs salés.

La contrée entre l'Ienisseï et la Lena est désignée par les Russes sous le nom de *steppe*, terme vague, qui sert souvent à déguiser l'ignorance des voyageurs. Il paraît qu'il y a en effet beaucoup de parties marécageuses et plates ; mais il y en a d'autres qui peuvent mériter le nom de contrées montueuses. La Lena est bordée à l'ouest d'une hauteur continuelle, qui, près du confluent de Viloui, présente des couches horizontales d'un schiste sablonneux et calcaire, et des lits d'argile mêlée de beaucoup de pyrites (1). Une autre contrée élevée se trouve au nord-est de la Basse-Tunguska, et donne naissance aux rivières d'Olenek, d'Anabara et de Khatanga, qui s'écoulent dans la mer Glaciale. Enfin, le pays compris entre l'Ienisseï, l'Angara (ou Haute-Tunguska) et la Basse-Tunguska, présente une élévation singulièrement remarquable, où l'on voit, comme suspendu au sein des collines rocailleuses, le grand *marais de Lis*, presque égal en étendue au lac Ladoga.

Sol à l'orient de l'Ienisseï.

Nous savons déjà que les fleuves de la Sibérie sont au nombre des plus considérables de l'Asie ; mais ils roulent à travers des plaines désertes, d'où l'éternel hiver bannit les arts et la vie sociale ; leurs ondes ne réfléchissent point la splendeur des villes célèbres, ne se courbent point sous le joug des ports magnifiques, ne reçoivent point de vaisseaux chargés de la dépouille des climats lointains. Une vaste nappe d'eau que borde tantôt une sombre forêt, tantôt un triste marécage ; quelques ossemens de mammouths mis à découvert par les hautes eaux ; quelques canots de pêcheurs errant à côté d'innombrables troupes d'oiseaux aquatiques ; ou le paisible castor, élevant sa bâtisse industrieuse sans craindre les poursuites de l'homme : voilà tout ce qu'un fleuve de Sibérie peut

Fleuves.

(1) *Pallas*, t. IV, p. 131 (in-4°.)

offrir de remarquable. Des hordes sauvages, et leurs conquérans peu instruits, ont appliqué à ces grands courans d'eau des noms dont le hasard seul déterminait la signification. Ainsi, l'*Irtych*, qui est réellement le fleuve principal du système dont il fait partie, a été dépouillé de son rang, et considéré comme une rivière tributaire de l'Obi. L'Irtych erre long-tems sur le plateau de la Kalmouk'ie, traverse le grand lac *Saisan-Nor*, et descend par une gorge du mont Petit-Altaï ; il a déjà fait 80 lieues avant d'arriver sur le territoire russe. Navigable depuis le Saisan-Nor, sa largeur varie de 100 à 200 toises. L'*Obi* (1) se forme de la réunion de la Katunia et du Bi, qui sort du *lac Altun* ; mais le Dchabekan, qui est le seul affluent du lac, nous paraît devoir être considéré comme la source de l'Obi. Ce fleuve est presque doublé par sa réunion avec l'Irtych, qui, auparavant, se grossit des eaux du *Tobol* et de l'*Issim*, dont le premier a un cours de 120 lieues, et une largeur de 30 à 100 toises. L'Obi forme à son embouchure un vaste golfe. Il est navigable presque jusqu'au lac Altun. Il abonde en poissons ; mais l'esturgeon de l'Irtych est le plus estimé ; l'eau de l'Irtych est plus claire. Lorsque l'Obi a été gelé pendant quelque tems, l'eau en devient sale et fétide ; ce qui est dû à la lenteur de son cours et aux vastes marécages qu'il rencontre sur son passage ; mais il se purifie au printems par la fonte des neiges.

L'Irtych. Le Tobol. L'Issim. L'Obi.

Après l'Obi, nous devons nommer l'*Ienisseï* (2), qui est plus large, plus majestueux, quoique son cours soit moins long. Il se forme dans les montagnes au sud-ouest de Baïkal, par la jonction des rivières de *Siskit* et *Beikem* ; il dirige ensuite son cours presque directement au nord, dans l'Océan arctique. Cependant on pourrait, avec quelque raison, considérer l'Ienisseï supérieur comme un affluent de l'*Angara* ou du *Haut-Tunguska*, qui, venant

L'Ienisseï.

(1) *Obi* en russe, *Kolta* en samoïede, *Iag* en ostiak, *Umar* en tartare.

(2) *Ienisseï* en russe, *Iehanneses* en tungouse, *Kem* en mongol et tartare, *Guk* et *Chosek* en ostiak.

du lac Baïkal, s'unit à lui, mais le surpasse en importance et en longueur ; de manière qu'on conserverait à ce fleuve le nom d'Angara jusqu'à son embouchure dans l'Océan arctique. Les deux autres affluens remarquables de l'Ienisseï sont le *Podkamenaïa-Tunguska*, c'est-à-dire Tunguska au-delà des monts, et le *Bas-Tunguska*, fleuve plus grand que le Rhin. Les Tunguska.

L'*Angara* a les eaux tellement claires, que l'on aperçoit les cailloux qui sont au fond à plusieurs brasses de profondeur. A la sortie du lac Baïkal, son lit, généralement de 100 à 200 toises de largeur, se trouve, pendant l'espace d'un mille, tellement resserré entre les rochers, que les plus petits bateaux ne peuvent y passer qu'avec précaution. Les eaux, en se brisant contre les pierres, font un bruit semblable à celui des vagues de la mer agitée. L'Angara.

Le *Selinga* coule dans le lac de Baïkal, après avoir reçu l'Orchon et d'autres rivières, parmi lesquelles se trouve la Tula ou Tola, large de 150 toises ; il coule lentement sur un plateau de rochers. Le Selinga.

Le dernier des grands fleuves de ces contrées est la *Lena*, qui prend sa source à l'occident de la mer de Baïkal, après avoir reçu le *Witim* et l'*Olekma*, qui viennent des monts Daouriens ; il poursuit son cours jusque près d'Iakutsk, du sud-ouest au nord-est ; direction extrêmement utile, puisqu'elle fournit une navigation sûre jusque dans des contrées très-éloignées. Depuis Iakutsk, son cours se dirige presque directement au nord. Il reçoit l'*Aldan* de l'est, et le *Wiloui* de l'ouest. Son lit est très-large, et embrasse une grande quantité d'îles. Les voyageurs, en passant par la Lena, remontent l'Aldan, descendent les rivières Maïa et Yadoma, et achèvent ainsi leur route à Ochotsk, sur les bords de l'Océan oriental. La Lena. L'Aldan. Le Wiloui.

Parmi les autres rivières qui s'écoulent dans la mer Glaciale, on remarque encore le *Taz*, le *Chatanga* et l'*Olenek*, à l'ouest de la Lena ; l'*Indigirka*, à l'est de ce fleuve, et la *Kowima*, à l'est de l'Indigirka. Ces rivières ont un L'Olenek. l'Indigirka, etc.

cours considérable ; mais leurs eaux et leurs noms se perdent obscurément dans des mers inhospitalières.

Les côtes orientales de la Sibérie, coupées à pic sur l'Océan, n'émettent aucune rivière remarquable, si ce n'est l'*Anadyr*, qui cependant n'a pas un cours très-long.

Le lac Baïkal.

La Sibérie ne manque pas de lacs. Celui de *Baïkal* est, après la mer Caspienne et celle d'Aral, un des plus grands lacs connus dans l'ancien continent. Sur une longueur de 550 werstes (130 lieues) on lui donne en largeur 50 à 80 werstes (13 à 18 lieues). La profondeur varie de 20 à 80, et, en quelques endroits, de 200 brasses russes, chaque brasse de 7 pieds. L'aspect de ce lac, en venant d'Irkutsk, est très-imposant. Les Russes qui naviguent sur ce lac en parlent avec une sorte de respect ; ils lui donnent le nom de mer Sainte ; les montagnes mêmes qui sont à l'entour sont désignées par eux sous celui de montagnes Saintes. Les eaux sont douces, et d'une transparence extraordinaire. Le lac n'est pris de glaces que vers Noël, et dégèle vers le commencement du mois de mai. Il éprouve des mouvemens extraordinaires ; un vent modéré le met parfois en fureur, tandis que dans un autre tems il est à peine ému par le plus violent orage. Il bouillonne quelquefois intérieurement, et alors, quoique sa surface soit unie comme une glace, les vaisseaux y éprouvent des secousses très-incommodes. On y trouve des phoques ou chiens marins, phénomène singulier, puisque ces animaux ne remontent point les rivières d'Ienisseï et d'Angara. Le lac nourrit une espèce particulière de poisson que les Russes appellent *soliomanka*, et qui n'est, selon Pallas, composé que d'arêtes et d'une graisse huileuse. Les flots du lac rejettent, en quelques endroits, une espèce de bitume appelé goudron de montagne (1).

Nature de ses eaux.

productions.

Le lac Tchany.

Les lacs de la Sibérie occidentale se font moins remarquer par leur étendue que par leur grand nombre. Le lac *Tchany*, long de plus de 30 lieues, et en quelques

(1) *Pallas*, Voyage en Russie, IV, p. 108-116. V, p. 220 (trad. in-8°.

endroits large de 22, se trouve dans une partie de la *steppe de Baraba*, remplie de lacs qui s'y touchent presque les uns les autres. Sur la carte de Sibérie, dans les Voyages de Pallas, on en compte jusqu'à 27 dans l'espace compris entre Omsk, Kolywan et Semipalatnoi, tandis que d'Anville paraît en avoir à peine connu un ou deux. La *steppe d'Issim* renferme aussi un grand nombre de lacs, parmi lesquels celui de *Karg-Algydim* est le plus considérable. Le nombre de petits lacs est énorme dans les provinces d'Iset et de Cathérinenbourg. Dans l'espace de 25 lieues de long et de 30 de large, depuis les bords de l'*Uy* jusqu'aux sources de la *Toura*, le long du pied oriental des monts Uraliens, on ne voit que des lacs; on en compte au moins une centaine sur la petite carte dans l'atlas de Pallas.

Le lac Karg-Algydim.

Les *lacs salés* n'appartiennent pas exclusivement aux steppes sablonneuses de la partie méridionale; il s'en trouve dans les hautes et froides montagnes de la Daourie; il s'en trouve dans les marais glacés du rivage septentrional. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les lacs d'eau douce subissent des changemens et deviennent salés. On en peut citer comme exemple le lac de *Seidiaischévo*, dans la province d'Iset (1); ce lac était autrefois rempli d'eau douce, très-basse et très-poissonneuse; tout à coup la profondeur a augmenté; les eaux sont devenues saumâtres, les brochets qui y abondaient sont morts; une forêt voisine y a été engloutie à moitié; il est seulement dommage que ces phénomènes singuliers n'aient été observés de près que par quelques Tartares. Le savant M. *Sokolof* a donné une description intéressante des lacs salés de la province d'Iset (2). Ces lacs salés se trouvent épars au milieu d'un grand nombre de lacs d'eau douce; ils perdent de leur salure, car on en connaît plusieurs dans lesquels le sel cristallisait autrefois, et où il ne se

Lacs salés.

Lac d'eau douce devenu salé.

Lacs de la province d'Iset.

(1) Entre le bourg de *Tomliazk* et la forteresse de *Zvérinogolofskaia*. *Pallas*, Voyage, t. III, p. 32 (in-4°.) (2) *Idem*, t. II, p. 491-502 (in-4°.)

trouve à présent que dans l'état de dissolution. Dans les uns on ne trouve que du sel marin, et il y a des lacs dont les eaux en sont imprégnées jusqu'à saturation; dans les autres on ne voit se former que du sel amer ou sel de Glauber, qui ne se coagule pas en cristaux, mais seulement en grains ronds. On trouve d'autres lacs salés dans la steppe d'Issim; celui d'*Ebéloï* ou de *Bieloi*, est un des plus abondans; il est situé près les sources du Tobol; il fournit aux Baschkirs du sel assez beau. Les Kirguis viennent se baigner dans ce lac pendant l'été, quand la chaleur des eaux a fait fondre le sel; ils croient y trouver le remède de plusieurs maladies. Entre le Tobol et l'Irtych, dans le district d'Issim, on trouve également des lacs salés et amers. Dans le milieu de la steppe de Baraba, on voit, entre autres, le célèbre lac d'*Iamisch*, dont le circuit est de 10 werstes; le sel y est extrêmement blanc, et ne se forme qu'en cristaux cubiques; la quantité diminue.

Lac Ebéloï.

Lac Iamisch.

Dans la Sibérie orientale, les lacs salés sont un peu moins abondans; cependant, depuis Irkutzk jusque vers Iakutsk (1), les montagnes sont remplies de sources salées, et ces sources forment des lacs en plus d'un endroit. Celui de *Selinginskoi* a été visité par M. Pallas; il donne du sel amer; les sources qui s'y écoulent sont douces, et l'origine de la muire paraît être dans la vase bleue qui en occupe le fond (2).

Lac Selinginskoi.

Le *lac Natreux* de la Daourie, près *Zizaan*, n'est pas le seul de son espèce; on en trouve d'autres dans différentes parties de la Sibérie.

Lac Natreux.

Le *lac Mugissant* se trouve à peu de distance de la petite rivière d'Ouibat, qui s'écoule dans l'Abakan; on y entend des hurlemens épouvantables, qui annoncent des révolutions dans l'intérieur de la terre, semblables à celles qui ont fait écrouler les digues qui resserraient le lac de *Gousinoi* en Daourie (3).

Lac Mugissant.

(1) *Gmelin*, Flora Sibirica, præfat. (2) *Pallas*, Voyage, tom. I, p. 400-404. (3) *Idem*, t. IV, 491—499.

La Sibérie possède plusieurs eaux minérales, surtout dans les montagnes altaïques et daouriennes. La chaîne des Urals, près Cathérinenbourg, donne naissance à des sources vitrioliques ou ferrugineuses. Des sources imprégnées de naphte et de pétrole se trouvent dans les environs de la mer de Baïkal. Cette contrée est remplie de sources chaudes; mais les plus fameuses sont celles de Kamtchatka, qui ont été décrites par Lesseps. Les bains qui ont été construits par la libéralité de M. Kochelew, pour l'avantage des Kamtchadales, sont formés par une cascade rapide qui tombe de près de trois cents pieds de haut. Le courant formé par les eaux a environ un pied et demi de profondeur, et six ou sept pieds de large. L'eau est extrêmement chaude, et paraît contenir une grande quantité de sel vitriolique et nitreux, mêlé avec la terre calcaire. A l'occident du golfe Penjina est une source d'eau chaude très-considérable, qui tombe dans la rivière de Tavatona, et d'où s'élèvent des nuages de vapeur semblable à la fumée.

Eaux minérales.

Sources chaudes.

A présent que nous connaissons le sol de la Sibérie, nous ne serons pas étonnés d'apprendre que le climat physique n'y répond pas aux latitudes astronomiques. Les trois quarts de ce pays se trouvent à la latitude de la Norwège et de la Laponie; une partie de la province de Kolywan et la contrée voisine du lac Baïkal sont sur la même ligne que Londres, Berlin et le nord de la France. Mais la température des contrées les plus heureuses de la Sibérie n'est nullement comparable à celle de la Norwège; le froid, dans la partie septentrionale, est infiniment plus vif et plus continuel que celui de la Laponie, et on éprouve quelquefois cette même intensité du froid dans les montagnes méridionales à 50-55 degrés de latitude. L'hiver dure, presque dans toute la Sibérie, 9 à 10 mois; la neige commence souvent à tomber dès le mois de septembre, et il n'est pas rare d'en voir tomber au mois de mai. Lorsque les blés ne sont pas mûrs au mois d'août, ils sont regardés comme perdus; la neige les

Climat.

Froid excessif.

couvre souvent avant qu'on ait pu les récolter. A l'est du fleuve d'Ienisseï et au nord du lac Baïkal, l'agriculture est à peu près inconnue. Dans les vastes marais que traverse l'Obi dans la dernière partie de son cours, le dégel ne pénètre qu'un pied environ; près Iakutsk, à 60 degrés de latitude, M. Gmelin ayant fait fouiller la terre le 28 juin, la trouva encore gelée à 3 ou 4 pieds de profondeur. Les habitans de la forteresse d'Argunsk, à 50 degrés de latitude, disent que leurs terres, en beaucoup d'endroits, ne dégèlent que d'une aune et demie; le froid intérieur empêche de creuser des fontaines (1). A Krasnoiarsk, à 56 degrés de latitude, M. Pallas a vu le mercure se congeler et devenir malléable.

Glaces éternelles.

Les chaleurs de l'été sont dans toute la Sibérie courtes, mais très-fortes et subites. Près d'Iakutsk, les Tunguses vont souvent nus en été. Les blés et les autres végétaux croissent, pour ainsi dire, à vue d'œil. Mais près de la mer Glaciale les rayons du soleil continuent en vain à échauffer jour et nuit un sol condamné à des gelées éternelles; au milieu même de ce long jour du cercle polaire, un vent du nord suffit pour couvrir les eaux d'une légère croûte de glace, et pour teindre le feuillage des plantes en jaune et rouge (2). Les végétaux n'y vivent souvent que peu de jours; et dans ce court espace de tems ils fleurissent et forment graine. Ils croissent quelquefois dans des marais, où, en soulevant la mousse, on trouve en tout tems de la glace pure (3).

Chaleurs d'été.

Climat des régions polaires.

Les orages sont très-fréquens dans la partie méridionale parmi les montagnes; au contraire, sur les bords de la mer Glaciale, on n'entend qu'à peine le tonnerre, quoiqu'on voie très-distinctement les éclairs. Dans les contrées inférieures de l'Ienisseï, vers la mer Glaciale, on aperçoit, depuis le commencement d'octobre jusque

Orages.

(1) *Gmelin*, Voyage en Sibérie, II, 520—523 (en allem.) *Georgi*, Descript. de la Russie, I, 88—92. (2) *Sujew*, dans les Voyages de Pallas, V, 113, trad. in-8°. (3) Comp. *Patrin*, *Ramond* et d'autres, cités dans notre vol. II, p. 498.

vers Noël, beaucoup d'aurores boréales ; nulle part ce brillant phénomène ne se montre avec plus de magnificence (1). Aurores boréales.

Encore si ce climat rigoureux, en bannissant le luxe des arts et les douceurs de la vie, assurait en revanche aux Sibériens le privilége de ces anciens Hyperboréens, qui, ignorant les maladies, ne mouraient que de lassitude ! mais le climat de ce pays, quoique en général favorable à l'espèce humaine, n'exclut pas certaines causes d'épidémies. Les éternels brouillards qui couvrent les côtes orientales et septentrionales de la Sibérie, y perpétuent le scorbut. On dit que les peuples chasseurs s'en garantissent en buvant tout chaud le sang des animaux qu'ils viennent de tuer. Des brouillards, non moins épais, non moins infects, règnent dans la steppe de Baraba ; aussi les habitans ont-ils tous l'air cacochyme. Dans les montagnes de la Daourie, et aux environs de Nestchinsk, l'air enfermé dans des vallées étroites, et peut-être vicié par des exhalaisons métalliques, produit des fièvres, l'épilepsie et le scorbut. Dans toutes les steppes, le bétail, et plus encore les chevaux, sont exposés à la maladie dite de l'*air* (2), espèce de peste qui se déclare par des bubons, et qui attaque même les hommes. On l'attribue à un insecte qui plane dans l'air, et que Linnée a nommé *furia infernalis* (3). Cette épizootie enleva, en 1785, près de 85,000 chevaux. Brouillards. Epidémies. Epizooties.

Il nous reste maintenant à considérer les productions principales de la Sibérie. Cette contrée est, dit-on, le Pérou des Russes ; mais long-tems avant que le nom russe fût connu, les *Permiens* ou *Biarmiens*, peuple d'origine finnoise, ou, comme les Russes disent, *tchoude*, avaient fait dans les montagnes uraliennes et altaïques des travaux étendus, dont on voit encore les traces. C'est à un *Danois* et à un *Hollandais* que les Russes, sous le règne Productions. Richesses minérales.

(1) *Gmelin*, Flora Sibirica, præfat. Comp. notre vol. II, p. 377-380.
(2) *Iassoua*, en tatare et en russe. (3) *Falk*, Mémoires topograph.

d'Alexis-Michaïlowitsch, dûrent la première idée de l'exploitation des mines. Pierre Ier fit ouvrir les mines de Permie et de Sibérie par des mineurs allemands. Ses successeurs conquirent celles de Kolywan et de Daourie.

Mines d'or. Les principales mines d'or de Sibérie sont celles de *Bérézof*, dans le district de Catherinburg, à l'est des monts Uraliens; elles ne furent exploitées comme mines d'or, qu'en 1754, et ne devinrent importantes que sous le règne de Catherine II. Elles ont donné, depuis 1754 jusqu'en 1788, de l'or pour une valeur de 1,198,000 roubles, dont environ 800,000 de bénéfice; le nombre des ouvriers employés aux travaux d'extraction monte à plus de 3000, dont environ 1200 sont journellement occupés (1). Le minéral est une pyrite ferrugineuse, mêlée de quartz tenant or. Malgré tous les affinages, cet or ne devient pas entièrement pur. On retire 40 à 60 *zolonitks* d'or fin sur 1000 *pouds* de minerai brut. On trouve quelquefois l'or massif, mais généralement mêlé avec différentes substances, et particulièrement avec l'argent (2). Les mines de Bérézof sont les seules qu'on exploite à cause de l'or; celles de Kolywan et de Nerschinsk sont considérées comme des mines d'argent; leur produit en or est de peu de conséquence.

Mines d'argent. On trouve rarement l'argent natif, mais souvent mêlé avec l'or; et dans une montagne de Daourie il est mêlé avec le plomb. L'espèce appelée *argent corné* (3) se trouve dans le *Schlangenberg*, dans le Petit-Altaï, où abondent aussi la mine vitreuse ou l'argent antimonié sulfuré, la mine arsenicale rouge, et la mine cuivreuse sulfurée. Depuis 1745, époque où la couronne prit possession de ces mines, jusqu'en 1787, par conséquent en quarante-deux ans, elles ont rendu 24,460 pouds d'argent fin, et plus de 850 pouds d'or fin, qui montaient ensemble à la valeur de plus de 30,000,000 de roubles. Les dépenses pen-

(1) *Hermann*, Statistische schilderung, etc., p. 316-328. (2) *Aurum larvatum* (*Gmelin.*) (3) Argent muriaté (*Haüy.*)

dant tout ce tems-là, y compris même les frais de l'affinement à Pétersbourg, n'ont pas excédé 7,000,000 de roubles ; il y a, par conséquent, un profit de 23,000,000 de roubles, qui paraît encore plus considérable si nous estimons à sa vraie valeur la monnaie de cuivre avec laquelle on paye ces dépenses, et qui est frappée sur les lieux mêmes. Les mines d'argent de *Nertchinsk*, ouvertes en 1704, sont dans la Daourie, entre les rivières Schilcka et Argoun ; elles sont en grand nombre. La mine étant fort riche en plomb, et contenant très-peu d'argent, ce dernier métal en est aisément séparé. Les ouvriers sont au nombre d'environ 2000, et environ 13,000 paysans y sont attachés pour la coupe des bois. Depuis 1704 jusqu'en 1787, c'est-à-dire en quatre-vingt-trois ans, ces mines ont produit 11,644 pouds d'argent, desquels, depuis 1752, on a séparé 32 pouds d'or. Ces deux articles valent ensemble 10 millions de roubles.

Mines d'argent.

Outre les mines de cuivre dans les monts Urals, il y en a encore quelques-unes dans les monts Altaïques ; leur produit est de 15,000 pouds (1) ; mais ce n'est rien, comparé aux richesses des monts Uraliens. Les mines les plus riches sont du côté de la Sibérie, à Turia-Wasiliewskoï, à Frolewskoï et à Olgowskoï ; elles se trouvent à la séparation des roches schisteuses d'avec les roches calcaires pures ; il y en a aussi d'importantes exploitations, et le produit de tout l'Ural est confondu dans les statistiques. En 1782, on y fondit 190,752 *pouds* de cuivre, dont 124,962 dans le seul gouvernement de Perm, et probablement en tout 150,000 provenant du côté sibérien de la chaîne. Le cuivre de Sibérie est très-ductile. Dans les grandes mines que nous avons nommées, c'est le cuivre oxidé rouge et le carbonaté bleu qui dominent. La *malachite*, ou le cuivre stalactite, s'y trouve dans sa plus grande perfection. Les mines de fer répan-

Mine de cuivre.

Malachite.

Mines de fer.

(1) Poids de 40 livres de Russie, ou $33\frac{37}{100}$ livres anciennes de France.

dues dans toute la Sibérie sont peu exploitées ; les paysans fondent du fer aux environs de Krasnoiarsk et de Ienisëisk ; mais à Nertchinsk et à Kolywan, on dédaigne ce métal vulgaire. Dans l'Ural, c'est au contraire la principale exploitation. Les mines se trouvent également du côté européen et du côté asiatique ; leur produit, en 1782, était de 3 millions 940,490 *pouds*. On n'a eu depuis que des renseignemens incomplets ; on assure que les mines de cuivre perdent en richesse ; celles de fer sont inépuisables.

Divers minéraux. La Sibérie possède sans doute bien d'autres métaux ; mais ce vaste champ laisse encore beaucoup de recherches à faire aux minéralogistes. Le mercure paraît généralement manquer. Laxmann a vu les flots de la mer orientale rejeter dans le golfe Penjinsk des cristaux de cinabre. Le plomb rouge de Sibérie se trouve dans les mines de Bérésof, dans une pierre sablonneuse et micacée. Cette substance a fait connaître le nouveau métal nommé *chrôme*.

Pierres précieuses. Parmi les pierres de la Sibérie, on doit distinguer la topaze limpide et transparente de la montagne d'Adun-Schollon, en Daourie, et du mont Totchilnaia, près Mursinsk, dans l'Ural ; on en a trouvé dans la steppe des Kirguis et sur les rivages de la mer Glaciale. A Mursinsk, on rencontre la chrysolithe en petites colonnes à 9 pans. Le Béryl. béryl de Sibérie, ou l'aigue-marine occidentale, est assez commun, tant dans les montagnes de Daourie que dans celles d'Altaï ; on en a trouvé une colonne de 30 pouces de long sur 5 de diamètre ; mais elle se cassa ; ces gros prismes ont toujours des fissures (1). Les béryls et les topazes enfumées se rencontrent souvent dans la même géode ou matrice ; quelquefois l'une de ces pierres semble avoir pénétré à travers l'autre, qui sans doute était dans un état de mollesse (2). Les beaux cristaux de quartz ne sont

(1) *Pallas*, Nordische beytræge. (2) *Georgi*, III, 146. Analyse du béryl de Sibérie, par *Bindheim* ; 64 parties silice, 29 alumine, 8 chaux, 1 $\frac{1}{2}$ ocre ferrugineuse.

pas très-rares ; ceux de Tiegeruck, dans l'Altaï, ont une belle couleur rose ; les prétendues émeraudes de l'Ural étaient sans doute des cristaux verts. Les jolies pierres appelées cheveux de Vénus sont des cristaux de quartz très-limpides, contenant du schorl capillaire vert ou rouge ; elles se trouvent dans l'Ural. On doute si les opales de Sibérie étaient de la véritable espèce ; mais les onyx de la Daourie sont très-beaux ; les calcédoines et les agates sont répandues ; le vrai grenat est rare et cher ; on le polit à Ekatérinbourg. L'aventurine de Sibérie est un quartz translucide, rougeâtre ou grisâtre, contenant des feuillets de mica couleur d'or ou d'argent ; on en trouve dans l'Ural, qui prend par le poli l'apparence de la nacre de perle (1). Le *rubellite* ou le schorl rouge-de-rubis, qu'on trouve à Sarapulka, non loin de Mursinsk, est un sujet de curiosité et de discussions pour nos minéralogistes ; les descriptions qui en ont été faites renferment des contradictions (2). Le *baïkalite* n'est que de l'amphibole cristallisé en prismes (3). De beaux feldspath verts et bleus ; des jaspes de diverses couleurs, mais en trop petits morceaux ; du granitelle noir et blanc avec des veines vertes ; du porphyre noir, formant sur le Tcharysch, dans les monts Altaï, une muraille de 20 pieds de haut ; du très-beau lazulite ou *lapis-lazuli*, dans les monts Sludenka, près le lac de Baïkal (4) ; le mica transparent, ou verre de Moscovie, qu'on trouve sur l'Aldon et le Mama, rivières tributaires de la Lena, en lames de 3 à 4 pieds carrés, et dont l'exploitation forme l'objet de plusieurs petites associations de paysans (5) ; voilà encore des productions dignes d'être distinguées. Mais il s'en faut beaucoup que l'on con-

Opales.

Agates.

Rubellite.

Lazulite.

(1) *Hermann*, Annales de Chimie, de Crell, 1788, I, 335 ; année 1792, I, 387 ; année 1793, I, 161-162. (2) Analysé par *Hermann*. Silice 47, alumine 27, magnésie 10, chaux 7, manganèse 2 ; pesanteur spécifique 287, l'eau étant 100. *Pallas*, neue nordische beytræge, VI, 276. Comp. *Haüy*, Minéral., IV, 401. (3) Voyez notre volume I, p. 214, note 3. (4) *Pallas* et *Laxmann*, dans les *Nordische beytræge*, V, 306. (5) *Georgi*, III, p. 238.

naisse toutes les richesses minérales de ce pays immense.

Curiosités naturelles. Fer natif. On doit encore remarquer comme des curiosités la masse de *fer natif* trouvée en 1749, entre Abakansk et Karaoulnoï-Ostrog, masse qui pèse 1680 livres, et qui, selon la tradition des Tartares, est tombée du ciel (1). L'asbeste du mont Ural mérite d'être nommé : le conseiller Demidon en fit tisser des toiles, des bonnets et des bourses ; un maître d'école offrit, il y a quelques années, d'en faire du papier pour fournir toutes les chancelleries russes. Enfin, il ne faut pas passer sous silence l'argile lithomarge fluide, ou *moelle de roche*, qui se trouve sur les côtes orientales, et que les Tungouses mangent seule ou avec du lait, sans en être incommodés. Près les monts Uraliens, on mêle quelquefois dans le pain du gypse en poudre, appelé vulgairement *farine de roche ;* mais les effets en sont funestes. Dans toute la Sibérie, on trouve sur les schistes alumineux une efflorescence appelée *beurre de roche ;* cette substance alumineuse est employée par le peuple comme un remède contre les diarrhées et les maladies vénériennes (2).

Asbeste. Moelle de roche. Beurre de roche.

Végétation. Le règne végétal offre moins de variétés. Les rigueurs du climat ne laissent prospérer que les végétaux les plus robustes. Le chêne, le noisetier, l'aune, le plane et le pommier sauvage, ne peuvent endurer les hivers de Sibérie ; ils disparaissent aux environs des monts Uraliens, et sur les rivages du fleuve Tobol ; les deux premiers reparaissent, mais faibles et languissans, sur les bords de l'Argoun, à l'extrémité de la Daourie ; le tilleul et le frêne cessent vers l'Irtych. Le sapin, qui, en Norwège, vient jusqu'au 70e parallèle, ne dépasse pas ici le 60e parallèle ; le sapin argenté n'arrive que jusqu'au 58e degré. Le groseiller ordinaire, qui vient au Groenland, ne réussit que jusqu'à Turukhansk, sur l'Ienisseï ; les pommes de terre diminuent de grosseur, et finissent, vers le 60e degré, par ne ressembler qu'à des pois ; enfin, le chou n'y forme plus

(1) *Pallas*, Voyage, IV, 602 (in-4°.) (2) *Georgi*, III, 202-297 ; V, 126.

de tête. Malgré ces effets du climat, il ne faut pas en conclure que les grands fleuves de Sibérie n'arrosent que des déserts stériles; ils sont, au contraire, bordés par d'épaisses forêts de bouleaux, de saules, d'ormes, d'érables de Tartarie, de peupliers blancs et noirs, de trembles, outre une quantité immense d'espèces différentes du genre sapin, parmi lesquelles on doit distinguer le cèdre de Sibérie (1), qui s'élève quelquefois à 120 pieds de hauteur, et dont les anneaux prouvent souvent un âge de 150 à 200 ans. Cet arbre n'étale toute sa magnificence que jusqu'aux bords de l'Ienisseï; plus à l'est, il diminue de grandeur; et au-delà de la Lena, vers les bords de l'Océan oriental, il devient nain, en conservant ses proportions (2). Le peuplier-baumier parfume l'air au loin, et laisse transpirer une résine odorante. La Sibérie ne produit ni pommes ni poires; le *pyrus baccata*, ou poirier sauvage de Daourie, ne donne qu'un fruit sans goût, de la grosseur d'une cerise. Mais les arbrisseaux à baies, le *rubus chamæmorus*, le *rubus arcticus*, les divers *vaccinium* abondent, et on en tire des boissons agréables. Les steppes sont couvertes d'une espèce de cerisier (3) dont le fruit, très-abondant, sert à faire une sorte de vin. L'abricotier de Sibérie, qui ne vient qu'en Daourie, produit un fruit aigrelet. Le cerisier à grappes croît dans toute la Sibérie; mais le cerisier cultivé languit déjà dans les environs d'Issim.

Forêts.

Cèdre de Sibérie.

Fruits d'arbres et d'arbrisseaux.

Durant leur été si court, ces contrées sauvages s'ornent d'un assez grand nombre de belles plantes. Plusieurs espèces de la famille des orchis, aux fleurs bizarres et brillantes, sont indigènes dans les forêts de la Sibérie. L'*ophrys monorchis*, le bel *orchis à capuchon*, le lis des vallées, l'ellébore blanc et noir, l'iris de Sibérie, l'anémone aux fleurs de narcisse, les pigamons, les violettes, les potentilles, l'éclatant astragale des montagnes (4),

Fleurs.

(1) *Pinus cembra.* (2) *Pallas*, Flora rossica, I, tab. 2. *Gmelin*, Flora sibirica, I, tab. 39. (3) *Prunus fruticosa*, *Pallas*, Flor. ross., I, p. 1, 19, tab. 3. (4) *Gmelin*, Flora sibirica, IV, p. 59, n° 76, tab. 30.

présentent en beaucoup d'endroits un assemblage de couleurs, ou exhalent un mélange de parfums qu'on chercherait en vain dans des contrées plus méridionales. Chaque région de la Sibérie possède quelques fleurs particulières ; la spirée de l'Altaï n'est point celle du Kamtchatka. Le joli robinier caragan, la *daphne altaïca*, la saphora du Levant, l'amandier nain, la potentille à tige d'arbrisseau, l'asphodèle altaïque, la *gentiana altaïca*, l'œillet surnommé *superbe*, la valériane de Sibérie, aiment les monts Altaï (1), aux pieds desquels l'aster bleu, le rosier à feuilles de pimprenelle et les tulipes sauvages émaillent les collines et les prairies. Mais c'est la Daourie qui réunit les plus intéressantes richesses de la flore sibérienne ; là, les rochers sont colorés en pourpre et en or par deux espèces de rosages (2), par la viorne de Daourie (3), par l'abricotier sibérique (4) et le violier à fleurs pâles. A ce tissu de couleurs brillantes se mêlent des teintes d'une blancheur éblouissante, produites par les fleurs du poirier sauvage, de l'églantier, du sureau à grappes, de la spirée à feuilles de germandrée. On voit croître à leurs pieds les anémones pulsatiles, les pivoines à fleurs blanches, la statice d'or et la statice-rose, l'*aster sibiricus*, et vingt espèces de potentilles et de centaurées ; tandis que la *gentiana algida* étale ses belles fleurs bleues et blanches au haut des Alpes glacées, et que la rhodiole-rose orne les marais où le saule de Sibérie balance ses branches dorées (5). La Sibérie orientale produit beaucoup de lis ; on remarque le lis de Kamtchatka et le lis saranne, dont les racines servent à la nourriture. Nous mentionnerons encore deux plantes, l'*heracleum panacea* et l'*heracleum sibiricum*. En faisant sécher les tiges de ces deux plantes, les Sibériens se procurent une efflorescence sucrée, qui

Flore des monts Altaï.

De la Daourie.

De la Sibérie orientale.

(1) *Pallas*, Voyage en Russie, IV, 240, 254, 287, 332, 345 (trad. in-4°.) (2) *Rhododendron dauricum* à fleurs rouges, et le *rhododendron chrysanthum* à fleurs jaunes. (3) Lonicera mongolica. *Pallas*, Flor. ross., I, Part. 1, p. 59, tab. 38, et Part. 2, p. 30. (4) *Prunus sibirica*, Gmel. (5) *Pallas*, Voyage, V, 382, 385, 446. VI, 29-40, etc., etc.

est trop peu abondante pour être de beaucoup d'utilité ; mais, en distillant toute la plante, ils fabriquent une liqueur forte peu agréable, et recherchée seulement dans le Kamtchatka (1).

Plantes médicinales, etc.

La vraie rhubarbe a été cherchée en vain dans la Sibérie ; le rhapontic, *rheum undulatum*, y croît dans les montagnes méridionales, à l'est de l'Ienisseï. Trois plantes peuvent servir en guise de thé ; la *saxifrage crassifolia*, qui croît sur les monts Bieloi, près l'Obi ; le *rhododendrum dauricum* et le *polypodium flagrans*, qui vient sur les hauts rochers de la Daourie ; ce dernier est un remède contre le scorbut et la goutte.

Régions végétales.

Gmelin (2) avait remarqué que la végétation change de caractère dès qu'on passe l'Ienisseï ; mais il est difficile d'exprimer avec précision ces sortes de changemens. Il est certain que plusieurs végétaux ne résistent plus à l'accroissement du froid qui se fait sentir dès qu'on passe cette rivière (3). M. Pallas observe que dans le voisinage des monts Uraliens on trouve les végétaux de la Pannonie ; en remontant l'Irtych, vers les monts Altaïques, on commence à remarquer plusieurs espèces particulières à la Sibérie, et leur nombre augmente à la vérité dès qu'on a passé l'Ienisseï, mais elles ne deviennent abondantes qu'à l'est du lac Baïkal ; la Daourie est leur véritable patrie. Ces mêmes plantes ne paraissent point dans la contrée plane et boisée entre l'Ienisseï et le lac Baïkal. On n'y trouve que les plantes ordinaires aux climats froids, et communes même en Europe ; mais sur les hauteurs au nord-est de l'Obi, on retrouve plusieurs végétaux particuliers aux monts Altaïques (4).

Agriculture.

Dans la Sibérie occidentale, sur l'Obi, l'agriculture disparaît vers le 60e parallèle de latitude ; dans la partie la plus orientale les blés n'ont pu réussir, ni à *Oudskoi*,

(1) *Georgi*, III (vol. 7), p. 849. (2) Flor. Sibir. præfat. (3) *Convolvulus arvensis*, *campanula cervicaria*, *convallaria majalis*, *rhamnus catharticus*, *dactylis glomerata*, etc. (4) *Pallas*, t. IV, p. 445-456 (trad. in-4°).

à 55 degrés, ni dans le Kamtchatka, à 51 degrés. Les montagnes les plus élevées de la frontière méridionale sont trop froides et arides; ainsi, les trois cinquièmes parties de la Sibérie ne sont susceptibles d'aucune espèce de culture; mais les parties qui sont au midi et à l'ouest sont d'une fertilité remarquable. Au nord de Kolywan l'orge multiplie jusqu'à douze fois, et l'avoine jusqu'à vingt. Le sarrasin, dans cette terre noire et légère, est sujet à monter; mais lorsqu'on le sème dans les terrains plus maigres, il multiplie jusqu'à douze ou quinze fois. La plupart des graminées qui viennent en Europe croissent aussi dans le midi de la Sibérie; mais on n'y cultive guère que le seigle d'hiver, l'orge et l'avoine. Les Tartares, qui aiment le pain blanc, font venir avec peine un peu de froment. Le millet prospère dans l'ouest de la Sibérie. Le blé sarrasin de Tartarie (1) est semé dans des steppes récemment défrichées au moyen du feu; un tel champ continue pendant trois ou quatre années consécutives à rapporter annuellement depuis dix à quinze pour un, sans qu'il soit nécessaire de renouveler les semailles. Les grains qui tombent pendant qu'on moissonne suffisent pour l'ensemencer; mais d'année en année les mauvaises herbes augmentent. Ce genre de culture convient parfaitement aux paresseux Sibériens, qui battent le blé sur la place même où ils le récoltent, et qui en brûlent la paille pour s'épargner la peine de l'emporter (2).

Espèces de grains.

Si l'exploitation des mines, la navigation intérieure et l'économie commerciale ont reçu quelques légers perfectionnemens en Sibérie sous les derniers trois ou quatre règnes, il ne paraît que trop, malgré les panégyriques russes, que l'agriculture est dans le même état où elle se trouvait il y a cinquante ans; car *Bell d'Antermony*, il y a plus d'un demi-siècle, remarqua déjà l'abondance de sarrasin,

État stationnaire de l'agriculture.

---

(1) *Polygonum tataricum*, L; en tatare *d'kuscha*. *Gmelin*, Flora sibirica, III, tab. 13, fig. 1. (2) *Storch*, Tableau de la Russie, I, p. 242. Comp. *Georgi*, Russie, III (vol. 7), p. 941.

de riz, d'orge et d'avoine, qu'il a observée au midi de Tobolsk et au sud du lac Baïkal. Mais les obstacles qu'oppose le climat à l'extension de l'agriculture ont été faiblement combattus. Au-delà du 60e parallèle et du 110e méridien (est de Paris) les graminées céréales ne prospèrent plus; au nord, le froid les détruit; à l'est, les brouillards les empêchent de mûrir. Ainsi, les deux tiers de la Sibérie manquent encore de grains; la culture de la pomme de terre commence à y suppléer.

Lin, chanvre, orties.

Le lin commun croît en plusieurs endroits de l'Ural; le *linum perenne* vient jusqu'à Turukhansk; le chanvre croît au sud du 55e parallèle. Au pied des monts Altaï on voit quelques Tatars faire du fil et de la toile des feuilles de deux espèces d'orties, l'*urtica dioïca* et *cannabina* (1); le houblon abonde.

Règne animal.

Le règne animal occupe une grande place dans le tableau de cette contrée sauvage. Parmi les animaux domestiques, le renne est le plus remarquable; nous avons déjà vu que la zone froide étant plus étendue en Asie, le renne y descendait à une latitude plus basse qu'en Europe (2). Pallas et Sokolof en virent de grands troupeaux sur les montagnes qui bordent la Mongolie chinoise, près les sources de l'Onon, entre les 49e et 50e degrés de latitude. Ainsi, les régions du renne et du chameau, éloignées l'une de l'autre de 20 à 30 degrés dans la partie occidentale de notre continent, se touchent, et peut-être même se croisent dans la partie orientale.

Renne.

Son utilité.

Le renne est un grand bienfait de la nature envers le malheureux nomade du pôle arctique. Il attelle des rennes à son traîneau, il boit leur lait, il se nourrit de leur chair, il se revêt de leur peau; la vessie lui sert de bouteille, il fait du fil de leurs boyaux et de leurs nerfs, et il vend encore leurs cornes, dont on fait usage dans la pharmacie. Les rennes coûtent peu à nourrir; une mousse qu'ils trou-

(1) *Storch*, Tableau de la Russie, t. I, p. 249. (2) Voyez notre volume II, p. 530.

vent sous la neige est presque leur seule nourriture; ils peuvent se passer d'étable dans un climat où des animaux très-robustes ne peuvent pas même vivre. Mais le renne ne fait pas d'aussi longs trajets que le disent certains naturalistes; il est faible, et perd souvent haleine. On ne fait, avec un attelage de rennes, que 4 à 6 lieues par jour. Un Samoyède passe pour très-riche lorsqu'il a 100 ou 150 rennes : un Tungouse économe en entretient jusqu'à 1000 ; un Koriak, plusieurs milliers ; et l'on assure que parmi les Tchouktchis il y a des pasteurs qui en possèdent jusqu'à 50,000 (1).

Chiens de Sibérie.

Le *chien de Sibérie* (2), semblable à un loup, est en quelque sorte le compagnon du renne; il sert de bête de trait non-seulement chez les Kamtchadales, mais chez les Tungouses, les Samoyèdes et quelques Ostiaks. Il court avec une agilité extrême ; mais, farouche et difficile à conduire, il se jette souvent, avec le traîneau et son maître, du haut de précipices dangereux; en un mot, c'est un très-mauvais équipage que celui des Kamtchadales : ils nourrissent ces chiens avec du poisson sec.

Il ne paraît pas que l'entretien des bestiaux soit poussé en Sibérie au degré de perfection auquel on pourrait atteindre dans un pays si riche en pâturages. Parmi les nations sibériennes, les Buriaïtes et les Mongols se distinguent par leurs nombreux troupeaux. Les chevaux des Mongols sont d'une beauté extraordinaire ; quelques-uns sont rayés comme le tigre et tachetés comme le léopard. Les grandes nations nomades du centre de l'Asie aiment la chair de cheval, et la préfèrent à celle du bœuf; souvent ils la sèchent au soleil et à l'air, et la mangent ensuite sans autre préparation. Un *adon* ou haras d'un noble mongol contient 3 ou 4000 chevaux et juments. Les Tatars de la Sibérie occidentale ont amené avec eux l'animal favori de leur nation, le cheval. Il erre

Chevaux.

(1) *Storch*, Tableau statistique de la Russie, t. II, p. 195. (2) *Canis sibiricus*, Linn. Syst. nat., édit. 13e. *Gmelin*, I, p. 66.

dans la steppe de Barabin en immenses bandes. La plupart des chevaux de Sibérie ont le poil blanc. Les moutons sont de l'espèce à queue large; mais ces peuples n'obtiennent leurs peaux d'agneaux, si délicates et si bien préparées, qu'en ouvrant cruellement le ventre des brebis pleines. Les bœufs de Russie, transportés en Sibérie, ont diminué de taille, mais gagné en vigueur. En général, les animaux propres au plateau central de l'Asie s'étendent plus ou moins dans les montagnes méridionales de la Sibérie. Le chameau non-seulement y vient en caravane, mais il vit dans la Daourie chez les Mongols russes. Moutons. Bœufs.

Ce pays est, après l'Amérique septentrionale et l'Afrique méridionale, le plus vaste parc de chasse qu'il y ait sur le globe; mais les Russes ont trop avidement épuisé cette ressource; les animaux objets de la chasse s'enfuient, ou diminuent en nombre (1). Animaux sauvages.

Les meilleures *zibelines* se trouvent aujourd'hui près de Yakutk et de Nerschinsk; mais elles sont plus nombreuses dans le Kamtchatka. On emploie différens stratagèmes, surtout les flèches à bout obtus, pour tuer l'animal sans faire tort à sa peau, qui vaut quelquefois jusqu'à 240 francs dans le lieu même. La peau d'un *renard noir* (2) se vend jusqu'à 1000 roubles, et suffit souvent pour payer l'impôt d'un village entier. Le *renard des rochers* ou des glaces (3), dont la couleur est généralement blanche, mais quelquefois bleuâtre, habite la zone glaciale, le Kamtchatka et les îles orientales. Cet animal rivalise le singe pour la finesse de ses ruses et son génie malfaisant. Les autres animaux que l'on chasse pour leur peau sont les hermines, les marmottes, les martes, l'écureuil et d'autres inférieurs en réputation. On estime beaucoup les écureuils de couleur argentée du pays des Téléoutes. Zibelines. Renards.

L'ours blanc est le plus redoutable parmi les bêtes fé- Ours.

(1) *Prodromus faunæ rossicæ*, par M. *Dwigubski*, D. M. de l'université de Moscou. Fascic. I. Gottingue, 1804. (2) *Canis lycaon*. (3) *Canis lagopus* v. *Isatis*. *Gmelin*, Nov. Comment. *Petrop.*, V. 358.

roces de la Sibérie; le chasseur l'attaque pourtant une lance à la main, et l'animal stupide, assis sur ses deux pates de derrière, laisse approcher le fer meurtrier. L'ours de terre y est aussi commun. On le détruit par plusieurs moyens ingénieux. Les Koriaks parviennent à le suspendre aux arbres par le moyen d'une amorce attachée à une courroie. Dans les montagnes, on épie le sentier où ils ont coutume de passer, et on place une corde avec un billot très-lourd à une des extrémités, et un nœud coulant à l'autre. Lorsqu'un de ces animaux est pris ainsi par le cou, il s'épuise à tirer un poids aussi considérable, ou il attaque le billot avec fureur, et le jette en bas d'un précipice dans lequel il se trouve lui-même entraîné. L'*once* se montre en Daourie, le lynx et le glouton habitent toute la Sibérie.

Elan. L'*élan* est assez répandu en Sibérie, mais il ne passe pas le 65e degré. On le chasse au mois de mars, lorsque la superficie de la neige se fond; le chasseur y glisse sur ses grands patins de bois, mais l'élan perce la neige à chaque pas et s'y enfonce. Nous devons encore remarquer le *tahia* ou cheval sauvage, dans les steppes d'Issim; le *koulan* ou âne sauvage; le *dchighetaï*, espèce intermédiaire entre le cheval et l'âne (1); le cerf, le chevreuil, l'*antelope-saiga*, l'antelope à goître (2) ou *antelope hydrophobe* de la Daourie, l'*argali* (3), qui s'étend du Caucase au Kamtchatka; quelques sangliers sur les bords de l'Irtych; l'animal porte-musc, mais rare, et un grand nombre de castors, surtout au Kamtchatka. Mais pour la civette ou zibeth, dont parlent plusieurs auteurs, il paraît que les naturalistes ne la connaissent point; on aura peut-être voulu parler d'une espèce de rat musqué (*sorex moschatus*), qui habite, non pas la véritable Sibérie, mais sur les bords de la Kama, la Samara, le Volga et le Don (4).

Cheval sauvage. Dchighetaï, etc. Antelopes. Rat musqué.

(1) Equus hemionus, *Pallas*. (2) Antelope gutturosa, *Pallas*, Spicil. Zool. Fasc. XII, tab. 2 et 3, fig. 14-17. (3) Ovis musmon. (4) *Storch*, t. II, p. 34.

La Sibérie possède encore divers petits animaux dignes de remarque, tels que le lièvre de Daourie (1), le lièvre de Mongolie (2), répandu jusque dans les îles Aleutiennes; le lièvre des montagnes, qui fait des approvisionnemens de foin; la souris dite aveugle (3), mais qui ne l'est pas, et beaucoup d'autres espèces de rats et de souris, parmi lesquelles nous nommerons le *lemming*, qui émigre souvent en colonnes, se dirigeant toujours en ligne droite, et les espèces nommées *souris sociales* et *économiques* (4), qui ramassent dans leurs trous des quantités assez considérables de racines nutritives et d'ognons, pour que le Sibérien cherche avec avidité à les en dépouiller. Lièvres, rats et souris.

Les insectes tourmentent l'habitant et le voyageur; le moustique obscurcit l'air, et, malgré le froid, la punaise infecte les maisons; les kakerlacks d'Asie, introduits par Kiachta, se sont répandus jusqu'aux bords du Wolga. L'abeille n'a pu être propagée en Sibérie. Insectes.

Ce pays abonde en excellent gibier ailé, tels que canards et oies sauvages, cygnes, gelinottes, bécasses, perdrix. Parmi les oiseaux de passage on distingue l'oie polaire et l'*anas glacialis*, dit canard de Terre-Neuve. La Sibérie orientale et le Kamtchatka possèdent une espèce d'oie (5) qui vit sur la mer, et qui est quelquefois rejetée sur le rivage au nombre de plusieurs milliers. Oiseaux.

Il est étonnant que les Russes ne cherchent point à pêcher la baleine dans la partie de la mer Glaciale qui est à l'est de la Nouvelle-Zemble, et qui probablement n'est qu'un grand détroit. En tout cas, les harengs et d'autres poissons, ainsi que les grands cétacées, doivent y abonder. Les Samoyèdes seuls y font la pêche : ils prennent, surtout dans les golfes de l'Obi et de Kara, le *belouga de mer*, espèce de dauphin (6), qui a trois toises Pêche dans la mer Glaciale.

(1) « Lepus Tolaï. » *Pall.* Glires, p. 17. (2) « Lepus Ogotona. » *Pall.* Glires, p. 59-70. (3) « Sorex cæcutiens. » *Laxmann*, Nov. Act. Petrop., 1785, p. 285. (4) « Mus œconomicus. » *Pall.* Glires, p. 79 et 225. « Mus sociabilis. » *Ibid.* p. 77 et 78. (5) *Anas grandis. Georgi*, Russie, III, 1725. (6) *Delphinus leucas*. On y prend aussi le *delphinus orca*.

de long. On y pêche aussi, en grande quantité, deux espèces de poissons, le *chycale* (1) et l'*omoul* (2); ce dernier poisson remonte de la mer Glaciale dans tous les fleuves à fond pierreux, tels que l'Ienisseï, la Lena, et autres à l'est, tandis qu'il n'entre point dans l'Obi, qui a le fond vaseux et terreux. Il en est de même de la truite blanche (3).

Pêche de l'Obi, de l'Ienisseï, etc.

L'*Obi* nourrit en revanche de très-gros éperlans, des essaims innombrables de sterlets, d'esturgeons, de saumons blancs, de brochets, de murènes et de lottes, outre plusieurs espèces dont les noms russes et ostiaks ne nous apprendraient rien sans de longues discussions. Plusieurs de ces poissons remontent de la mer, d'autres descendent des lacs et des ruisseaux; ils sont presque tous obligés de quitter l'Obi aux approches de l'hiver, avant que les eaux de ce fleuve se soient corrompues sous la glace. Cette putréfaction des eaux courantes sous la glace n'a d'autre cause qu'un sol marécageux, la lenteur du cours de ce grand fleuve, et les parties salines que l'Irtych et l'Issim y apportent. Les eaux du fleuve restent bonnes près l'embouchure des rivières qui viennent d'un sol pierreux pour s'y jeter. Plusieurs poissons se tiennent dans ces endroits. Les eaux croupissantes disparaissent au printems, lorsque la neige fondue fournit au fleuve des eaux nouvelles et meilleures. Les eaux un peu calcaires de l'Irtych nourrissent d'excellens esturgeons. Les sterlets et les lottes y sont très-gros. L'Ienisseï, la Lena et les autres fleuves de la Sibérie orientale abondent en saumons, omouls et truites.

Pêche dans la mer orientale.

La pêche sur la côte et entre les îles de l'Océan oriental est très-riche et très-remarquable, même pour la Géographie physique. La mer entre la Mantchourie, la Sibérie, le Kamtchatka et les îles Kuriles, est une véritable méditerranée; la mer comprise entre l'Asie, l'Amé-

(1) *Salmo nasus*. (2) *Salmo autumnalis*. (3) *Pallas*, Voyage, t. IV, p. 105 (in-4°.)

rique et les îles Aleutiennes, participe beaucoup à cette nature. Dans ces deux *régions ichtyologiques*, on voit des troupes innombrables de ces singuliers animaux qui tiennent le milieu entre les quadrupèdes et les poissons, tels que les baleines, les ours de mer, les loups de mer, les lamantins ou manatis, les loutres de mer. Nous en réservons la description pour l'article de l'*Amérique russe.*

Tel est le tableau que présente actuellement la géographie physique de la Sibérie. Qu'il a dû être différent à l'époque où de grands animaux herbivores, semblables à ceux de la zone torride, parcouraient ici les riches pâturages qui dûrent alors les nourrir, et qui supposent une température bien douce! Nous avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs sur ces nombreux débris d'*éléphans* et de *rhinocéros*, et autres animaux de la zone torride, qu'on a trouvés dans la Sibérie, le long de l'Issim, de l'Irtych, de l'Obi et de l'Ienisseï, et jusque sur les bords de la mer Glaciale (1). Les os de ces quadrupèdes se trouvent mêlés avec des coquilles marines, et d'autres os qui semblent être les crânes des plus grands poissons de mer (2). On les rencontre le long des fleuves, dans des couches terreuses, et presque jamais dans un sol pierreux. Les îles *Liaikhof* ne sont composées que de gravier, de glaces et d'os d'éléphans, de rhinocéros, de buffles et de cétacées. On a même trouvé des rhinocéros et des mammouths, ou éléphans de Sibérie, tout entiers, avec la peau en partie bien conservée (3).

Restes d'animaux des pays chauds.

Ces étonnans restes d'une population animale étrangère au climat actuel de la Sibérie, ont fait naître diverses conjectures. Il est inutile de réfuter le savant Bayer, qui avait imaginé de considérer ces débris comme appartenant aux éléphans qui ont pu accompagner les armées mongoles et

Hypothèses sur ces objets.

(1) Voyez notre vol. II, p. 285-290. (2) Acta Petropolitana, l'année 1773, t. XVII, p. 582. Comparez *Pallas*, Voyage, t. II, p. 10, 377, 403; t. III, p 84, 106; t. IV, p. 50, 379, 459. (3) *Idem*, IV, p. 130. *Adonys*, Voyage à la mer Glaciale, dans les Ephémérides géograph. de Weimar, XXV, p. 259 *sqq.*

tartares; l'immense nombre de ces ossemens s'y opposerait, même sans la présence des débris d'animaux marins. Selon M. Pallas, ces débris auraient été apportés en Sibérie par un déluge; mais ils ne présentent aucune trace d'un roulement long et violent. Toutes les circonstances concourent à les faire considérer comme des restes d'animaux qui ont vécu à l'endroit même où l'on trouve leurs débris: mais on se demande comment ces animaux ont pu vivre dans une contrée aujourd'hui aussi stérile et aussi froide; on se demande si, en supposant la Sibérie jadis beaucoup plus tempérée et plus fertile, cet état de choses était dû à une position différente de l'écliptique, et par conséquent des zones terrestres. Les géomètres et les astronomes paraissent généralement peu disposés à admettre la possibilité d'un changement dans la position astronomique du globe. Nous venons cependant de recueillir un trait qui semble prouver que réellement la température de ces contrées était autrefois plus élevée, mais qui prouve aussi qu'elles étaient couvertes d'eaux marines. On ne s'attendrait pas à retrouver en Sibérie l'activité merveilleuse de ces madrépores qui, dans les mers de l'équateur, bâtissent des îles nouvelles; cependant, le lac de *Kamyschlowa*, sur la rive droite de l'Irtych, et non loin de *Petropaulofsk*, s'est encombré successivement par des bancs de corail; et, selon quelques auteurs (1), il semblerait même que les madrépores continuent encore actuellement à former des bancs nouveaux. Ce fait, mieux examiné, pourrait jeter un grand jour sur l'histoire physique du globe.

Lac de corail.

(1) *Georgi*, III, 1041.

LIVRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Nations, Provinces et Villes de la Sibérie.*

DANS une description particulière d'une grande contrée, il y a deux points de vue donnés par la nature des choses : on peut diviser le pays en gouvernemens, provinces et arrondissemens ; on peut le diviser d'après les nations qui l'habitent : l'une de ces méthodes est celle de la *chorographie ;* l'autre, celle de l'*ethnographie.* Ordinairement, nous commençons par la première ; ici, ce sera par la dernière : nous espérons que notre description y gagnera de la clarté et de l'intérêt.

Nations sibériennes, cosaques, etc.

Les *Russes*, *Cosaques*, et autres colons d'Europe, habitent surtout les villes et les postes militaires de Sibérie ; ils descendent, les uns, des soldats employés à la conquête de ce pays ; les autres, des criminels envoyés ici en exil ; à ces deux classes se sont réunis des aventuriers, des paysans déserteurs, des marchands ruinés qui ont cherché ici les moyens de rétablir leur fortune. Ces diverses classes de colons, en s'enfonçant dans un vaste désert, joignirent d'abord à leur grossièreté primitive celle qui résulte d'un climat sauvage ; mais si l'ignorance, la paresse et l'ivrognerie nuisent souvent à leur bonheur, les voyageurs vantent leur hospitalité généreuse, leur franche gaieté et le bon ordre qui règne parmi eux. Il n'y a qu'un siècle que les Sibériens passaient pour avoir des mœurs si sauvages, que Pierre-le-Grand crut ne pouvoir infliger un plus grand supplice aux Suédois, qui étaient ses ennemis mortels, que de les envoyer en Sibérie. Il arriva que ces honorables exilés introduisirent dans cette contrée les usages et les manufactures de l'Europe ; en améliorant leur propre situa-

Progrès de la civilisation.

tion, ils civilisèrent leurs hôtes. Les Suédois fondèrent, en 1713, la première école à Tobolsk; ils y enseignèrent l'allemand, le latin, le français, la géographie, la géométrie et le dessin. En 1801, M. Kotzebue y rencontra des gens qui s'occupaient des littératures russe, française et allemande; il y vit jouer ses drames sur un théâtre public (1). Ces traits marquent les progrès successifs des Sibériens en fait de culture d'esprit. D'un autre côté, les gouverneurs et les autres officiers civils et militaires ont introduit dans les villes de Sibérie les mœurs de Pétersbourg, avec la vanité et l'ostentation russe. M. Lesseps vit rouler dans les rues d'Irkutsk des voitures élégantes. Mais le raffinement arrivé dans les mœurs des Sibériens n'a pu s'étendre aux petites villes et aux villages tristement épars au milieu des vastes forêts. Quelques cultivateurs, riches en troupeaux, ignorent presque l'usage de l'argent, et mènent une vie patriarcale. Les chasseurs, errant dans les déserts, deviennent presque des sauvages : la terre glacée leur sert de lit; les baies des arbustes étanchent leur soif; ils boivent même le sang des animaux que leurs balles viennent d'atteindre. Le Cosaque qui, à Tobolsk, à Irkutsk, se voit confondu dans la populace, devient une sorte de monarque lorsque, envoyé au milieu des Samoyèdes ou des Ioukagires, il est chargé d'y recueillir le tribut et de maintenir l'ordre. Il a pour palais une cabane, pour sceptre un bâton de caporal; les délices de sa table consistent en saumons, rennes et hures d'ours. Quelques familles cosaques, établies dans les villes, ont obtenu le rang de *dvoriainin*, ou nobles patriciens (2). Les marchands de Sibérie courent en grande partie de ville en ville, ou de foire en foire. Le nombre des Européens établis dans ce pays, et des *Sibériaques*, ou descendans d'Européens, s'élève aujourd'hui à un demi-million.

Vie des cultivateurs, des chasseurs, etc.

Peuplades tatares.

Les nombreuses *peuplades tatares*, ou tartares, occu-

(1) *Kotzebue*, l'Année la plus mémorable de ma vie. (2) *Georgi*, Russie II (vol. in-4°), 1909.

pent la partie méridionale du gouvernement de Tobolsk. Les plus reculées vers l'est sont les *Biriusses*, les *Katschinzi* ou Katschiniens, et les *Belfires;* ces trois tribus, plus ou moins mêlées du sang mongolique, demeurent aux environs de l'Abakan, rivière qui se jette dans le Haut-Ienissei. Les Katschiniens sont riches en bestiaux; leur visage sans barbe indique quelque mélange du sang mongol; ils ont parmi eux des magiciens assez adroits, dont le costume ressemble à l'habillement français (1). Au sud, les *Sayaniens* occupent les hautes montagnes connues sous ce nom; ces nomades ont quelques traits de ressemblance avec les Mantchoux (2). Une tribu de *Teléoutes*, ou *Telengutes*, habite aux environs de Kutznesk; le plus grand nombre vit en Kalmoukie; ils sont même appelés *Kalmouks-blancs* par les Russes. Quelques-uns d'entre eux, forcés à se laisser baptiser, négligent cependant la plupart des cérémonies de l'Eglise grecque; leur langage est demi-mongol (3). En descendant les rivières de *Tomsk* et de *Tchulym*, nous trouvons deux peuplades tatares qui en ont porté le nom; elles ont été converties au christianisme par l'archevêque *Philophéi*. Un corps de dragons russes, conduit par ce prélat, les chassa et les poussa dans la rivière de Tchulym; le digne apôtre les déclara *dûment baptisés;* mais, aujourd'hui, laissés en liberté, ils se sont fait, d'après leurs idées, un bizarre mélange de rites chrétiens et païens. Les Tartares de Tchulym parlent un idiome composé de tatar, du buriaite-mongol et de quelques mots iakoutes (4). Parmi diverses tribus très-insignifiantes, nous nommerons les *Abinzi*, qui s'appellent eux-mêmes *Aba* au singulier, *Abalar* au pluriel; ils demeurent parmi les Telengoutes. En passant l'Obi, nous trouvons les *Barabiniens* (Barabintzi) qui vivent de la pêche et de

Biriusses, Katschinzes, etc.

Sayaniens.

Teléoutes.

Tartares de Tomsk, de Tchuiym, etc.

Abinzes.

Barabinzes.

(1) *Pallas*, Voyage en Russie, IV, p. 580 (in-4°). (2) *Gmelin*, Voyage, IV, 370 (in-8° en allem.). (3) *Georgi*, Description des nations russes, II, 240 (en allem.). Vocab. Petropolitan., n°. 1 et.
(4) Vocab. Petrop., n°. 96.

leurs bestiaux, dans la grande steppe qui porte le même nom ; quelques-uns sont mahométans, les autres païens.

Tartars d'Obi, de Tara, etc.

Les *Tartares d'Obi* habitent le long de la rive gauche de ce fleuve, jusqu'aux environs de Narym. Ceux de *Tobolsk* demeurent sur les deux rives du fleuve de ce nom, depuis la frontière jusqu'à son embouchure. Les *Taraliens*, dans le district de Tara, parlent le même dialecte que les précédens. Les *Turalinzi* ou Turaliniens, les plus civilisés de tous les Tartares de Sibérie, habitent les villes et villages situés sur les bords de la Tura, depuis les montagnes jusque vers le Tobol ; il ont été baptisés dans la rivière par monseigneur Philophéi, assisté d'un corps de Cosaques.

Mœurs des Tartares.

Les Tartares sont, en général, d'une constitution robuste et vigoureuse : leur manière simple de vivre, leur frugalité et leur propreté, les garantissent de la plupart des maladies contagieuses et malignes, excepté de la petite vérole, qui, de tems à autre, exerce parmi eux d'effroyables ravages. La propreté et la tempérance des Tartares tiennent en grande partie à leur religion. Le Koran leur ordonne de se laver plusieurs fois le jour ; il donne même des préceptes que les femmes sont obligées de suivre dans les accidens propres à leur sexe. En défendant l'usage du vin et de l'eau-de-vie, il les garantit des suites de l'ivrognerie russe. Le commandement qui leur prescrit l'abstinence est moins favorable à la santé ; les Tartares comptent annuellement 205 jours de jeûne. Le nombre total des tribus tartares peut s'élever à 100,000.

Tribus mongoliques.

Passons à la portion des tribus *mongoliques* qui est tombée sous la domination russe. Les vrais Mongols habitent vers Kiachta et Selinginsk ; ils sont en petit nombre.

Bouriaites.

Les *Bouriates* ou *Barga-Buratt*, grande race mongolique, ont peuplé presque toute la province d'Irkutsk et celle de Nertschinsk ; on les estime 98,000 individus (1). Les Bouriaites ressemblent extérieurement aux Kalmouks. On

(1) *Heym*, Encyclopédie russe, p. 219, (d'après une révision de 1783 ou 1784).

trouve parmi eux plus de gens gras ; ils ont encore moins de cheveux, et plusieurs n'ont jamais de barbe ; leur teint est pâle et jaune ; ils manquent de force et de vigueur : un Russe du même âge et de la même taille qu'un Bouriaite, lutte avec succès contre plusieurs de ceux-ci. Malgré cette faible constitution, les Bouriaites jouissent d'une bonne santé ; mais ils parviennent rarement à un âge avancé. La petite vérole, autrefois funeste à cette tribu, a cessé ses ravages depuis l'établissement d'une maison d'inoculation à Irkutsk. La gale, très-commune parmi eux, provient de leur nourriture, de leur manière de vivre et de s'habiller. Dans les maladies chroniques, ils font usage de bains chauds, à l'orient du lac Baïkal. Leurs médecins sont des *chamans* ou sorciers qui cherchent plus à les guérir par des sacrifices et des talismans que par des remèdes naturels. Les Bouriaites parlent un dialecte mongol très-rude, et rendu inintelligible par de fréquentes transpositions et mutations de consonnes (1).

Constitution.

Manière de vivre.

La troisième grande race des peuples indigènes de l'Asie septentrionale est celle des *Tungouses*, qui s'appellent eux-mêmes *Œvœn;* les Chinois les nomment *Solon* (2), et les Ioukagires *Erpeghi ;* ils sont d'une origine commune avec les Mantchoux. On distingue les Tungouses par leur conformation régulière. Ils sont ordinairement d'une taille médiocre, souples et bien faits. Un visage moins plat que celui des Kalmouks renferme des yeux petits et vifs ; ils ont le nez bien proportionné, la barbe peu épaisse, mais les cheveux noirs et la mine agréable. Les Tungouses sont sujets à peu de maladies ; ils arrivent pourtant rarement à un âge avancé ; ce qui vient du climat et de leur genre de vie pénible et dangereux. Quelquefois la petite vérole exerce parmi eux les plus terribles ravages. Les prêtres

Tungouses ou Œvœn.

Constitution.

(1) *Fischer*, Histoire de Sibérie, I, p. 33. *Gmelin*, Voyage, II, p. 370. *Georgi*, Description des nations russes, IV, p. 420. (Tous en allem.)
(2) *Fischer*, Histoire de la Sibérie, I, 465, note 16. *Pallas*, Mémoires histor. sur les Mongols, I, p. 2 (en allem.)

des idoles sont aussi leurs médecins. Chez les Tungouses, la vue et l'odorat sont d'une finesse et d'une délicatesse incroyables ; les organes du goût, de l'odorat et du toucher sont moins sensibles. Ces nomades connaissent chaque arbre, chaque rocher dans leur district ; ils peuvent indiquer clairement une route d'une centaine de milles par la description des pierres et des arbres qui s'y trouvent, et mettre les voyageurs en état de la suivre. Ils poursuivent le gibier à la trace légère que ses pas laissent sur l'herbe ou sur la mousse. Ils n'ont jamais voulu recevoir le baptême ; leur religion est une branche du *Schamanisme* ; leur suprême divinité s'appelle *Boa*. La polygamie est admise. Leurs princes se nomment *Tai-Scha*, nom qui paraît mongol. La langue des Tungouses est un dialecte mantchourien, mêlé de quelques mots mongoliques, mots qui désignent principalement les objets relatifs à la civilisation (1). La langue tungouse comprend huit à dix dialectes.

Maniere de vivre.

Religion.

Cette tribu nomade couvre de ses habitations mobiles un tiers de la Sibérie ; elle s'étend depuis les bords de l'Ienisseï jusqu'à la mer d'Okhotsk ; au sud, elle occupe la partie orientale de la Daourie. Ces Tungouses sont bons cavaliers, excellens archers, braves et robustes. Une autre branche du pays, habitée par les Tungouses, s'étend entre la Lena et l'Ienisseï, jusqu'à la Basse-Tunguska. Ils sont pauvres comme les Samoyèdes leurs voisins ; ceux sur la Lena, appelés *Oléniens* (2), vivent de leurs rennes, de la pêche et de la chasse ; enfin les *Lamutes* (3), c'est-à-dire les riverains, occupent la province d'Okhotsk jusqu'aux confins des Koriaikes. Le nombre total ne s'élève qu'à 24,000 individus (4).

Diverses tribus tungouses.

Aux pieds des monts Urals du nord et sur le Bas-Obi, nous trouvons quelques tribus d'origine *finnoise*, et peut-

(1) *Vocab. Petropol.*, nº 138-145. *Georgi*, Voyage en Sibérie, etc., I, 268-271 (en all.). *Billings*, Voyage, rédigé par *Sauer*, p. 387. (en all.). *Fischer*, Histoire de Sibérie, introd., p. 116. (2) D'*Olena*, renne, en russe. (3) De *Lama*, mer, en tungouse. (4) *Heym*, loc. cit.

être ...ies de l'Europe, car rien ne prouve que la race finnoise soit originaire d'Asie.

Les *Wogouls*, qui demeurent entre Tobol, Beresow, l'Obi et les monts Uraliens, sont d'une taille au-dessous de la médiocre; ils ont en général les cheveux noirs et peu de barbe. La chasse est leur occupation principale; ils y déploient une agilité et une adresse singulières, et manient également le fusil et le javelot; ils excellent aussi dans l'art de tendre toutes sortes de piéges aux bêtes fauves. Ils s'appellent eux-mêmes *Mansi;* leur langue est très-mélangée (1). Wogouls.

Les *Ostiaks d'Obi*, qui sont également de race finnoise, forment une des tribus les plus nombreuses de la Sibérie; on en compte 30,000 individus mâles. Le nom d'Ostiak, qui signifie étranger, a été donné par les Tartares à trois tribus différentes. Les Ostiaks d'Obi, nommés *Mansi* par les Wogouls, soutiennent eux-mêmes leur descendance des Permiens. Avant qu'ils subissent le joug de la Russie, ils étaient gouvernés par des princes de leur nation : c'est parmi leurs descendans que l'on prend encore les chefs des tribus. Ce peuple n'a point d'alphabet; il compte jusqu'à dix, et pas au-delà, ainsi que toutes les autres nations finnoises. Il habite depuis Surgut jusque vers Berezof et Obdorskoi. Ostiaks d'Obi.

Les Ostiaks, dit un voyageur russe (2), sont petits et faibles; aucun trait caractéristique ne distingue leur physionomie; la chevelure est communément rougeâtre ou d'un blond doré. Leur habillement étroit est fait de peaux et de fourrures. Les hommes se font une marque dans la peau; les femmes se cousent des figures au dos des mains, sur l'avant-bras et le devant de la jambe. Les cabanes d'été sont d'une forme pyramidale; celles d'hiver sont carrées et construites en charpente. Essentiellement Mœurs et usages des Ostiaks.

(1) *Georgi*, Description des nations russes, I, 65. Comp. *Adelung*, Mithridates, I, p. 539. (2) *Souyef*, dans le Voyage de *Pallas*, t. IV, p. 51-88 (in-4°).

pêcheurs, les Ostiaks font cependant en hiver de grandes expéditions de chasse. Les riches ont des troupeaux de rennes. Rien n'est malpropre et dégoûtant comme leur extérieur et leur manière de vivre. Cependant ils jouissent d'une bonne santé; leur vie se termine ordinairement par des maladies chroniques, scorbutiques, nerveuses. Les Ostiaks sont encore païens; lorsqu'ils doivent faire serment à un nouvel empereur, on les fait mettre à genoux devant une peau d'ours ou devant une hache qui a servi à tuer un ours. On présente à chaque Ostiak une bouchée de pain sur la pointe d'un couteau, en lui faisant prêter le serment conçu dans ces termes : « Si, dans le » cours de ma vie, je deviens infidèle à mon czar, si je » ne paye pas mon tribut, si je déserte mon can- » ton, etc., etc., puisse un ours me dévorer! puisse ce » morceau de pain que je mange m'étouffer, cette hache » me couper la tête, et ce couteau me percer le cœur! » — C'est une cérémonie usuelle de tous les peuples idolâtres de Sibérie. L'ours jouit parmi eux d'une vénération religieuse; ils font des sacrifices avant d'aller à la chasse de cet animal; après en avoir tué un, ils célèbrent sa mémoire par une fête expiatoire et par des chants adressés à ses mânes (1).

Vénération de l'ours.

Tribus de la race Samoyède.

On pense que toute *la race Samoyède* est descendue vers la mer Glaciale, en suivant le cours de l'Ienisseï; car il se trouve encore, depuis le Haut-Ienisseï et l'Ahakan jusque vers l'extrémité occidentale du lac Baïkal, quelques faibles tribus qui parlent des dialectes fortement mêlés de mots samoyèdes, ou qui même appartiennent en entier à cette langue. Tels sont les *Soyètes*, qu'on dit nombreux dans la Mongolie chinoise; les *Kaibales*, qui laissent les corps morts de leurs enfans exposés sur les arbres, et qui disputent au lièvre de montagne les amas de foin préparés par cet animal intelligent; les *Matores*, les *Karagasses*, les *Kamachinzes*, et enfin les

Soyètes.

Kaibales.

Karagasses, etc.

(1) *Georgi*, Description des nations russes, I, 21.

Ostiaks de Narym (1). Il semblerait naturel de considérer les *Ostiaks de l'Ienisseï* ou de *Pumpokol* comme un anneau de cette chaîne; mais il paraît que cette tribu de chasseurs s'est formé un jargon particulier qui déroute les recherches des historiens (2). Ostiaks de Narym, etc.

Les *Samoyèdes* proprement dits occupent une immense étendue de terre couverte de bruyères et de marais; ils sont bornés en Europe par le fleuve Mesen, environ 40 degrés de longitude est, et en Asie ils vont jusqu'à l'Olenek, près la Lena, et presque sous le 115e méridien à l'est; c'est une ligne de 750 lieues de long sur 100 à 200 de large. Samoyèdes.

La taille ordinaire des Samoyèdes est de quatre à cinq pieds; ils sont communément accroupis, et ont les jambes très-courtes; une tête grosse et plate offre un nez écrasé, la partie inférieure du visage très-saillante, une bouche très-grande, ainsi que les oreilles, un menton peu barbu; le tout animé par deux petits yeux noirs très-fendus (3). Ils réunissent à ces attraits une peau olivâtre et luisante de graisse, des cheveux noirs et hérissés, qu'ils arrangent soigneusement, quoiqu'ils en aient très-peu. Les femmes ont de la souplesse dans la taille, de la douceur dans les traits; elles parviennent de très-bonne heure à l'âge de puberté. La plupart des filles peuvent devenir mères à onze ou douze ans; mais les mariages sont peu féconds; ils cessent de l'être avant que les femmes aient atteint leur trentième année. Ces peuples, qu'on pourrait appeler les Hottentots du nord, ne se servent de leurs rennes domestiques que pour les atteler à des traîneaux; ils se nourrissent de rennes sauvages. Aussi malpropres que les Ostiaks, ils sont plus riches et mieux habillés. Ils n'ont d'autre culte qu'un fétichisme grossier; une pierre ou un morceau de bois est l'objet de leur ado- Constitution physique. Superstitions.

(1) *Fischer*, Histoire de la Sibérie, I, 137, 168, 170, etc. (2) *Adelung*, Mithridates I, 380. (3) *Storch*, Tableau de la Russie, p. 405. *Sarytschef*, Voyage de *Pallas*, IV, p. 190 (in-4°).

ration, ou plutôt de leur attention superstitieuse. Ils évitent avec soin de prononcer le nom des morts (1). Leurs magiciens, jongleurs adroits, s'enfoncent un couteau sans se blesser; en jouant le rôle d'inspirés, plusieurs d'entre eux deviennent réellement frénétiques; on voit de ces sorciers qui, au moindre attouchement ou regard, entrent dans une espèce de rage, se roulent par terre, poussent des hurlemens et s'arment de tout ce qu'ils trouvent sous la main pour assommer les assistans. Des Russes, accoutumés à voir des peuples sauvages, ont trouvé que ces magiciens leur inspiraient un certain effroi. Les femmes sont extrêmement malheureuses et méprisées; on les regarde comme des êtres impurs; elles sont obligées de se parfumer avant de passer le seuil de la cabane. Les amusemens de ce peuple errant consistent en danses cadencées, qu'ils accompagnent d'un chant nasillard. Divisés en plusieurs tribus, parmi lesquelles les *Obdoriens* et les *Iourakes* sont à remarquer, les Samoyèdes ne s'élèvent pas en tout à 20,000 individus; mais, placés hors de la route des conquérans, ils ont conservé intacte leur langue, qui ne ressemble à aucune autre (2). Ils se donnent à eux-mêmes le nom de *Ninetz*, hommes en général, ou celui de *Chosovo*, hommes, en opposition à l'autre sexe.

Magiciens.

Femmes.

Diverses tribus.

Les *Iakoutes*, qui habitent à l'ouest des Samoyèdes, aux environs de la ville d'Iakutsk, et sur les bords de la Lena jusqu'à la mer Glaciale, paraissent être des Tartares dégénérés qui se sont soustraits à la domination des Mongols en se transportant dans ces contrées éloignées. Ils se nomment entre eux *Socha*, au pluriel *Sochalar*; il y a encore parmi les Tatars de Krasnoiark une branche qui porte ce nom. Les Iakoutes, contre l'usage de leurs voisins, portent les cheveux longs et les habits courts et ouverts. En malpropreté ils paraissent ne le céder à qui que ce soit; puis-

Iakoutes.

(1) *Wasili Krestinin*, Observations sur les Samoyèdes, dans *Busse*, Journal de Russie, I, p. 291 *sqq.*, 371 *sqq.*; II, 83 *sqq.*, 245 *sqq.* (en allem.). (2) Vocabul. Petropol., nos 120-129.

qu'un grave auteur assure que les mortiers dont ils se servent pour piler du poisson sec, sont faits de fumier de vache durci par la gelée (1). Leur nombre s'élève à 84,000 individus.

Les *Ioukagires* habitent les montagnes où l'Indigirka et la Kowyma prennent leurs sources. Ils sont au nombre de 500 familles, tous baptisés; ils vivent de la chasse et de leurs rennes. On ne sait s'il faut les compter parmi les Samoyèdes ou parmi les Iakoutes, ou les joindre aux tribus suivantes (2). Ioukagires.

Les *Tchouktches* possèdent l'extrémité orientale de l'Asie à l'est des Ioukagires, et au nord des Koriaikes. Ils sont au plus composés d'environ mille familles, qui se trouvent généralement établies dans de petits camps situés près des rivières. Leurs tentes, de figure carrée, consistent en quatre perches qui supportent des peaux de rennes et qui forment un toit. Devant chaque tente, des lances et des flèches fixées dans la neige, sont destinées à repousser les attaques subites des Koriaikes, qui, bien que de la même race, leur font souvent une guerre perfide. Dans le milieu est un poêle, et leur lit consiste en petites branches d'arbres étendues sur la neige, et couvertes de peaux de bêtes sauvages. Leurs habitations sont sales, et leur nourriture dégoûtante. L'habillement des femmes consiste seulement en une peau de bête fauve suspendue à leur cou, de manière qu'elles n'ont qu'un nœud à défaire pour être entièrement nues. Les Tchouktches ont de gros traits; mais ils n'ont pas le nez plat ni les petits yeux creux des Kamtchadales. Lesseps affirme que leur figure n'a rien de la forme asiatique; et Cook avait avant lui fait la même remarque. Les *Tchouktches*, habiles à la fronde, montrent aussi beaucoup de courage et d'adresse dans la pêche des baleines, qu'ils font à la manière des Européens, sans l'avoir apprise de ceux-ci. Tchouktches ou Tchoukotches. Manière de vivre, de s'habiller, etc.

(1) *Busching*, t. II, part. I, p. 473. (2) *Georgi*, Descript. des nations russes, III, 328. *Sauer*, Voyage de Billings, 387, etc.

Diverses tribus. Les *Schelagi*, vers le cap auquel ils donnent leur nom, les *Achuchalat* et les *Peyeskoli*, sur des îles encore peu connues de la mer Glaciale, tiennent à la famille des Tchouktches.

Koriaikes. Les *Koriaikes*, dont le nombre ne s'élève pas à 2000, vivent de leurs rennes ou de la chasse aux environs des rivières d'Anadyr et d'Olutora. Les *Olutorzi* (1) parlent un dialecte adouci; mais en général l'idiome des Koriaikes se rapproche autant de celui des Tchouktches que de celui de la tribu suivante (2).

Kamtchadales. Les *Kamtchadales*, dont le nombre diminue tellement qu'il est probable qu'on verra sous peu la tribu entière éteinte (3), sont des gens de petite taille, ayant les épaules fortes, la tête grosse, le visage long et plat, de petits yeux, les lèvres minces et peu de cheveux. Les femmes kamtchadales ont la peau fine, les mains et les pieds très-petits, et la taille passablement proportionnée. Les Kamtchadales sont sujets à peu de maladies. Si l'on en voit plusieurs d'estropiés, on doit songer que ces accidens sont occasionnés par leurs travaux et leurs voyages périlleux. Les maux les plus communs sont le scorbut et la maladie vénérienne : celle-ci était connue avant l'arrivée des Russes. Le pays manque de médecins. La réverbération de la neige occasionne de fréquentes inflammations d'yeux. La petite vérole, semblable à la peste, enlève
Inoculation. des générations entières. Cependant l'inoculation y est en usage depuis long-tems : chaque Kamtchadale se fait cette opération en trempant une arête de poisson dans la matière de la petite vérole. Les deux sexes ont le tempérament ardent : les alimens dont ces ichtyophages se nourrissent leur allument le sang; le climat et leur manière de vivre leur donnent un penchant incroyable pour le libertinage. Les Kamtchadales qui habitent dans le midi

(1) Les *Lutores* de *Witsen*. (2) *Steller*, Description de Kamtchatka, 59-71. (en all.) (3) *Krusenstern*, Voyage autour du monde, II, 270. (en allem., édit. orig.)

ont leurs *isbas* ou *balagans*, c'est-à-dire, leurs cabanes d'hiver et d'été, élevées sur des tréteaux de 12 ou 13 pieds de haut, afin de pouvoir sécher leur poisson, qui est presque leur seule nourriture. Ils portent sur la peau une chemise de coton, avec des pantalons larges de peau de daim. Leurs bottes sont de cuir tanné, et leur bonnet est en fourrure. Les hommes sont principalement occupés à prendre le poisson; dans l'été, les femmes vont dans les bois recueillir des végétaux : c'est alors qu'elles s'abandonnent à une sorte de frénésie qui ressemble à celle des bacchantes. Au lieu de rennes, ils se servent, pour traîner leur léger chariot, où le voyageur s'assied de côté, de chiens assez semblables aux chiens de bergers. Dans le nord du Kamtchatka les cabanes sont creusées sous terre. La chaleur s'y conserve davantage; mais l'air concentré et les exhalaisons qui s'y renferment, y composent une atmosphère insupportable. Habitation.

Nous allons faire connaître les provinces et les villes de la Sibérie.

La *province d'Ekaterinbourg* appartient au gouvernement de Permie, dont la majeure partie est située en Europe. Elle occupe les pentes orientales des monts Uraliens. Ekaterinbourg, ou proprement Iekaterinebourg, ville de 2000 maisons, est le siége de l'administration générale des mines. *Irbit* est célèbre par une grande foire où se fait le commerce entre l'Europe et la Sibérie. Province d'Ekaterinbourg.

Le district de *Troïtzk*, renfermant la ville du même nom, appartient au gouvernement d'Orenbourg. La ville est un rendez-vous de caravanes kirguises. District de Troïtzk.

Le *gouvernement de Tobolsk* s'étend sur les bords de l'Obi, de l'Irtych et du Tobol; nous en commencerons la description par l'*arrondissement de Tobolsk*, situé sur le confluent de ces trois rivières, au milieu d'une plaine immense, coupée seulement de quelques falaises. Le climat, quoique très-rude, admet en été des chaleurs considérables. Il n'est pas rare de voir le thermomètre de Réaumur s'élever à 26 ou 28 degrés. Les orages s'y font Gouvernement et arrondissement de Tobolsk.

sentir fréquemment. Les pluies sont très-fortes. Autant les chaleurs sont insupportables en été, autant le froid l'est en hiver, et le thermomètre descend souvent à 40 degrés au-dessous de zéro. Cependant ce climat rude est très-sain. Il n'y a que deux maladies dominantes ; les maladies vénériennes et les fièvres de refroidissement. On ne voit pas un seul arbre fruitier. Le jardin du gouvernement, sans contredit le plus beau du pays, les offre seulement en peinture sur l'enceinte de planches qui l'environne. L'arbre à pois de Sibérie, le bouleau, et surtout la bourdaine (1), sont les arbres favoris des habitans de Tobolsk. On y trouve encore quelques buissons de groseilles rouges et vertes. Toute espèce de blé y réussit ; l'herbe y est épaisse et succulente : le sol, partout d'une terre noire et légère, n'exige jamais d'engrais. Les paysans sont trop paresseux pour transporter peu à peu le fumier de leurs étables et de leurs écuries ; ils sont quelquefois obligés de démolir leurs maisons pour les reconstruire ailleurs, parce que les montagnes de fumier qui les environnent leur paraissent enfin exhaler une odeur trop forte même pour leurs grossiers organes.

Climat.

Productions.

La ville de Tobolsk.

Tobolsk, située sur la rive gauche de l'Irtych et vis-à-vis l'embouchure du Tobol, est considérée comme la capitale de toute la Sibérie (2) ; c'est la résidence d'un gouverneur et d'un archevêque. La ville haute est de 35 toises plus élevée que la basse ; elles communiquent entre elles par des degrés qui sont au nombre de 290. De nombreux dômes et clochers donnent à cette ville un aspect magnifique à une certaine distance ; dans la citadelle, le palais du gouverneur fixe agréablement la vue ; mais comme il a été brûlé, il ne brille que dans le lointain. Les rues sont alignées et planchéiées en poutres ; les maisons, quoique jolies, ne sont pour la plupart qu'en bois ; la

(1) *Rhamnus frangula*, L. (2) Description du gouvernement de Tobolsk, dans *Hermann*, Mémoires de physique, d'économie, de statistique, etc. (3 vol. in-8°), I, p. 23-100. (en all.)

population, accrue par un commerce florissant, s'élève de 16 à 17,000 âmes. L'Irtych et le Tobol inondent quelquefois les environs de cette ville à 40 werstes à la ronde : alors on ne peut entrer dans la ville que par eau, et les rues sont couvertes de barques, dans lesquelles on va pour ses affaires. « Tobolsk, dit Kotzebue, est environ-» née de rochers que les torrens ont dépavés d'une ma-» nière pittoresque. De là l'on contemple, dans la saison » des pluies, la surface immense des eaux qui inondent » les environs jusqu'au pied des forêts épaisses qui, de » toutes parts, couronnent l'horizon; c'est de là que l'œil » de l'exilé repose sur chaque voile, et que son imagina-» tion y place sa famille, qui vient partager ses maux. »

Sibir était la capitale des Tatars pendant leur domination en Sibérie; cette ville était située à 16 werstes de Tobolsk, sur la petite rivière de *Sibirka*. A peine en trouve-t-on aujourd'hui quelques faibles ruines. Ruines de Sibir.

A *Demianskoï-Iam*, poste des voituriers sur l'Irtych, le chou cesse de former des têtes; il jette seulement des feuilles éparses. A *Samarofskoï-Iam*, bourgade un peu au-dessus du confluent de l'Irtych et de l'Obi, les chevaux commencent à ne plus pouvoir souffrir la rigueur du climat. On entre ensuite dans le vaste *arrondissement de* Arrondissement de Bérezof. *Bérézof*, qui s'étend jusqu'aux golfes de Kara, d'Obi et de Taz, espace deux ou trois fois plus grand que la Finlande ou la Norwège, et situé sous les mêmes latitudes, mais *deux ou trois cents* fois moins peuplé. Les chaleurs de l'été, à *Bérézof*, sous 64 degrés de latitude, sont courtes, mais fortes; les froids y succèdent subitement. Ordinairement les gelées commencent à la fin d'août, et les glaces de l'Obi ne se brisent jamais avant la fin de mai. Point d'agriculture; les légumes réussissent encore; les forêts sont composées de bouleaux, de sapins et de cèdres de Sibérie tout rabougris. Le gibier aquatique et le poisson y abondent.

La contrée sur l'embouchure de l'Obi, appelée *Obdorie*, Obdorie. est un pays encore plus triste. A peine la terre dégèle-

t-elle de deux empans, même pendant le long jour d'été; on n'y voit que des marais où croissent des joncs de toute espèce, mélangés de petits buissons de saule rampant et de bouleau nain à grandes feuilles, de ciste des marais, de l'andromède et de l'arbousier des Alpes (1). Sur les montagnes uraliennes, peu élevées, des mélèzes hauts d'une toise, des buissons d'aunes et de saules forment quelquefois des espaliers très-touffus. Sur les bords de la mer, on ne rencontre guère que la ronce du nord et la ronce des marais.

Végétation arctique.

Arrondissement de Surgut.

L'arrondissement de Surgut, au sud-est de Bérézof et au nord de Tobolsk, renferme des terres élevées couvertes de forêts marécageuses, et où les zibelines, les renards, les martres abondaient autrefois. *Surgut* est une petite ville sur l'Obi.

De Turinsk.

L'arrondissement de Turinsk, situé à l'est de Tobolsk, renferme des terres labourables; les vivres y sont à très-bon marché. *Turinsk*, chef-lieu, sur la rivière de Tura, est une ville considérable pour ce pays.

C'est à *Pelym* que le célèbre feld-maréchal Munnich a passé vingt ans de sa vie, d'ailleurs si active et si utile à l'ingrate et barbare Russie. « Le woéwodat de Pelym, » dit Munnich lui-même, est couvert de forêts maréca- » geuses que l'on ne peut traverser en été, même avec » le moindre chariot; on y passe, en hiver, au moyen de » patins longs de 5 pieds, larges par-dessous le pied de » 6 à 7 pouces, et recouverts de peaux de rennes, afin » de ne pas glisser : les habitans, pour se conduire à » travers ces forêts, se servent de *boussoles* qu'ils cons- » truisent eux-mêmes, l'aimant n'étant pas rare dans » cette contrée (2). »

Peinture de Pelym par le feld-maréchal Munnich.

Arrondissement de Tioumen.

L'arrondissement de Tioumen, au sud-ouest de Tobolsk, est plus ouvert et moins rempli de forêts que celui de Turinsk; il exporte des grains; on y voit même quelques

(1) *Souvef*, dans les Voyages de Pallas, t. IV, p. 29. (2) *Tusching*, t. II, part. I, p. 491. Traduct. franç.

pommiers. *Tioumen*, ville florissante sur la Toura, a beaucoup d'habitans tartares et des manufactures de très-jolis tapis (1). A quelque distance on trouve le tombeau du voyageur Steller, qui nous a fait connaître le Kamtchatka (2).

L'arrondissement d'Ialutorowsk se trouve à l'est du précédent. Nulle part on ne voit des prairies plus grasses ; elles sont fauchées par le premier venu ; la plupart ne le sont jamais, parce qu'il manque de bétail pour consommer les fourrages. Les insectes y fourmillent. *L'arrondissement de Tara*, sur l'Irtych, au sud-est de Tobolsk, renferme un pays plat, couvert de forêts et très-giboyeux. *Tara*, sur l'Irtych, est une jolie ville. Arrondissement d'Ialutorowsk. De Tara.

L'arrondissement de Kurgan est situé au sud de celui d'Ialutorowsk, sur le Tobol. C'est, dit le gouverneur de Tobolsk à M. Kotzebue, l'Italie de la Sibérie. La terre s'y couvre de fleurs très-belles ; les troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux y paissent sans gardien. On y voit beaucoup de bécasses, de canards et de ramiers. *Kurgan* est moins une ville qu'un assemblage de métairies sur le Tobol. Les vivres y sont au plus vil prix ; mais tout article des manufactures d'Europe est extrêmement cher. M. Kotzebue a décrit les jeux auxquels se livraient les jeunes Kurganaises sur les bords du Tobol. « Il y a, » dit-il, le long de cette rivière, des places où se rassemblent les jeunes filles de la ville pour laver le linge et » se baigner. Ces bains sont pour elles des exercices vraiment gymnastiques et admirables. Elles passent et repassent le Tobol en nageant, sans le moindre effort ; » elles s'abandonnent long-tems au fil de l'eau, couchées » sur le dos ; folâtrent souvent ensemble, se jettent du » sable, se poursuivent, plongent, se saisissent, et se » renversent les unes sur les autres : ce sont les Naïades de » la Fable. En un mot, elles poussent le jeu si loin, qu'un De Kurgan. Italie siberienne. Jeux des filles kurganaises.

(1) *Georgi*, Russie, II (4e vol.), p. 1036. (2) *Pallas*, Voyages, II, p. 506 (in-4°).

» spectateur sans expérience devrait craindre à tout mo-
» ment de les voir couler à fond et périr. Tout se fait, au
» reste, avec la plus grande décence. Les têtes seules pa-
» raissent hors de l'eau ; et sans le balancement qui fait
» paraître leur sein, ce qui ne semble pas les inquiéter
» beaucoup, l'on douterait de leur sexe. Veulent-elles
» finir le jeu et sortir de l'eau, elles s'y prennent avec
» beaucoup de modestie, en priant les spectateurs de se
» retirer : ou si quelqu'un de ceux-ci, plus curieux ou plus
» malin que les autres, s'y refuse, les femmes qui
» sont hors de l'eau forment un cercle serré autour de
» celles qui veulent sortir, et leur jettent à chacune son
» habillement ; de sorte que dans un instant elles paraissent
» modestement vêtues. »

Arrondissement d'Ischim.

A l'est du précédent, on trouve l'*arrondissement d'Ischim ;* ce district touche à la grande steppe d'Issim ou Ischim, où errent les Kirguis de la horde moyenne. Ces nomades venaient autrefois enlever les Russes, et les entraînaient attachés à la queue de leur cheval. Pour faire cesser ces incursions, on a établi une *ligne militaire*, qui s'étend des bords du Tobol à ceux de l'Irtych, et qui côtoie une vallée remplie de lacs salés ou amers (1).

Arrondissement d'Omsk.

Petropauloſskaia, forteresse, est la résidence de l'état-major de la ligne. L'*arrondissement d'Omsk*, sur l'Irtych, vers la steppe de Barabin, ne présente rien de particulier. *Omsk*, qui en est le chef-lieu, renferme beaucoup d'exilés.

Gouvernement de Tomsk.

Le gouvernement de *Tomsk* comprend les contrées situées sur le Haut-Obi et sur l'Iénisseï en général.

Province de Turukhansk.

La *province* de *Tomsk* nous présente, à son extrémité septentrionale, le vaste arrondissement de *Mangaséisk*, ou, selon le langage le plus usité, de *Turukhansk ;* c'est une suite de forêts, de marais et de déserts. Les renards de glaces, les ours blancs et les loups y sont plus grands que dans toute autre contrée de la Sibérie ; leur pe-

(1) *Pallas*, Voyages, III, p. 51 (in-4°).

est plus épais et de meilleure qualité. Le poisson et les oiseaux aquatiques y abondent. Sur les bords de la mer Glaciale, à l'est de l'Ienisseï, on voit arriver des trains de bois flottant (1). Le climat est plus rigoureux que sur l'Obi. Les glaces ne disparaissent entièrement qu'à la fin de juin. Les ormes, les mélèzes, les saules et les bouleaux ne montrent leur feuillage que pendant deux mois. La fleuraison des plantes est plus précoce, le lin vivace a ici des fleurs d'une grosseur extraordinaire (2). La ville de *Turukhansk*, autrement nommée *Mangasëisk*, renferme pourtant un millier d'habitans. Les *simovié* ou cabanes des Cosaques s'étendent à cinq cents werstes plus au nord. Ces hyperboréens chérissent leur affreuse contrée (3). Détails physiques.

Au midi de Turukhansk, l'*arrondissement d'Ienisseï* s'étend le long du fleuve du même nom, et sur la Tunguska supérieure, autrement nommée *Angara*. On y trouve du blé, de la viande et de la volaille en abondance, mais les arbres fruitiers y manquent. Arrondissement d'Ienisseï.

Ienisseï, sur la rivière du même nom, est une forte place de commerce. Elle a six werstes de circuit. Les habitans passent pour rusés et trompeurs, mais ivrognes et débauchés.

Les arrondissemens de *Narym*, de *Tchoulym*, de *Tomsk* et de *Kansk* s'étendent au sud-ouest des deux précédens. Le premier, le plus septentrional, est un pays de chasse, avec peu de bestiaux et point d'agriculture. Dans celui de Tchoulym on a quelques troupeaux. Enfin dans l'arrondissement de Tomsk, que traverse l'Obi, le sol, très-fertile en toutes sortes de grains, nourrit aussi beaucoup de chevaux et de bêtes à cornes ; les rivières abondent en poissons de toute espèce. M. *Laxmann* a découvert du charbon de pierre dans cette contrée. De Narym. De Tchoulym. De Tomsk.

(1) *Gmelin*, Voyage en Sibérie, III, p. 126. (2) *Souyef*, dans les Voyages de Pallas, IV, p. 458 (in-4°). (3) *Georgi*, Russie, II (4e vol.), p. 1057.

Ville de Tomsk.

Tomsk, sur la Tom, rivière qui se jette dans l'Obi, s'est élevée au rang de la troisième ville de Sibérie ; sa population, qui est déjà de 11,000 individus, s'accroît journellement ; sa position centrale la rendra peut-être la capitale de la Sibérie. Tomsk est la demeure ou le rendez-vous d'un très-grand nombre de marchands russes, tartares, bukhariens et kalmouks. Le plus grand nombre des habitans sont des *Roskolniki*, sectaires austères et ridicules, mais qui en secret se livrent, dit-on, à la débauche et à l'ivrognerie.

Arrondissement de Kaïnsk.

L'*arrondissement de Kaïnsk*, qui embrasse une partie de la steppe de Barabin, nourrit beaucoup d'hermines.

Province de Kolywan.

La *province de Kolywan* était, sous Catherine II, un gouvernement à part : c'est la partie méridionale de la Sibérie occidentale.

La contrée entre l'Obi et le Tom a le sol très-fertile ; mais lorsque Pallas la visita, elle n'était couverte que de bouleaux, et très-peu habitée (1). C'est ici que la ville de *Kolywan* a été bâtie et rebâtie tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre. Le Kolyvan moderne est une ville médiocre, sur l'Obi.

Arrondissement de Semipalatnoi.

L'arrondissement de *Semipalatnoi* étant l'extrémité méridionale de la Sibérie occidentale, mérite d'être considéré en détail sous le rapport de la géographie naturelle. La plaine entre l'Obi et l'Irtych est d'une nature saline ; l'Irtych est bordé d'une chaîne de collines d'un sable mouvant très-profond. L'épizootie y règne fréquemment (2). Dans la partie méridionale, plus montagneuse, les eaux, mauvaises en plusieurs endroits, occasionnent des fièvres intermittentes (3). On est exposé, dans ce pays, à des orages et à des ouragans très-forts ; néanmoins les hauteurs sont généralement arides, on ne peut cultiver que les bas-fonds. La végétation des plantes sauvages, des arbres et arbrisseaux s'embellit à mesure qu'on s'élève

Climat.

(1) Voyages de *Pallas*, III, p. 388. (2) *Pallas*, Voyages, III, p. 243 et 376 (in-4°). (3) *Ibid.*, III, p. 200.

sur les montagnes. Le faux acacia, le peuplier baumier, le merisier, l'aubier, le sureau blanc et rouge, le groseillier rouge, le troëne et toutes espèces de rosiers sauvages, couvrent les rives de l'Ouba. De grosses fraises jaunes flattent le goût et la vue. L'hysope, la menthe aquatique, le houblon, le chanvre sauvage, ornent les bords de la Schoulba. La clématite d'Orient s'y enlace aux arbres en forme d'espalier. Des sources limpides coulent à l'ombre du chèvre-feuille de Tartarie, qui forme ici d'assez gros arbres. Dans les monts Altaï, les plantes plus particulières aux températures alpines, telles que la gentiane printanière, le sainfoin des Alpes, le dryas à cinq pétales, le polygala de Sibérie, la jolie *spiræa altaïca*, la valériane de Sibérie, l'immortelle des bois, étalent leurs fleurs superbes jusque sur les bords des neiges mêmes (1). Végétation.

La mine et le bourg de *Schlangenberg*, nommé par les Russes *Zmeiewskaia-Gora*, est l'endroit le plus remarquable de cet arrondissement. Cette montagne est appelée ainsi à cause du grand nombre de serpens qu'on y trouve. Les *Tchoudes* y avaient fait de grands travaux long-tems avant les Russes. Schlangenberg.

Aux environs de *Barnaoul*, dans l'*arrondissement de Biisk*, l'air est plus tempéré et l'été plus chaud que dans les parties plus méridionales, mais plus rapprochées des montagnes. Tous les légumes, et même les artichauts, y réussissent. *Barnaoul* est une ville de mines, de près de 1000 maisons, où il y a des forges célèbres. Dans les environs, on trouve des fours à chaux, des tuileries et une manufacture de glaces. Arrondissement de Biisk.

L'*arrondissement de Kutznesk*, avec une ville du même nom, s'étend autour des sources du Tomsk, et jusque sur l'Ienisseï. Il renferme plusieurs parties très-fertiles et assez agréables. De Kutznesk.

(1) *Pallas*, III, p. 190, 201, 262, etc. *Patrin*, Voyage dans les monts Altaï.

Arrondissement d'Abakansk

L'arrondissement d'Abakansk, à l'est du précédent, sur le Haut-Ienisseï, quoique rempli de montagnes, renferme d'excellens pâturages, et même des terrains très-fertiles en grains. Près d'Abakansk, la température est assez douce pour que les melons d'eau y réussissent. Ce district renferme, comme en général toute la Sibérie méridionale, beaucoup d'anciens *tumulus* ou collines sépulcrales; les Tartares les appellent tombeaux de Cathayens (1), et les ornemens d'or et d'autres métaux qu'on y découvre, prouvent l'état florissant de la nation ancienne qui les éleva. Il y a même, sur la rivière d'Abakan et sur le Tchoulym, des statues d'hommes de sept à neuf pieds, chargées d'hiéroglyphes (2).

Monumens d'anciens peuples.

Arrondissement de Krasnoiarsk

En descendant l'Ienisseï, on arrive dans l'*arrondissement de Krasnoiarsk*, où le terroir est si fertile, qu'on n'en laboure que la superficie, et que, sans y mettre de l'engrais, on peut l'ensemencer de suite pendant cinq et six années, et même davantage. Aussi les grains et toutes les denrées y sont à très-bon marché, ce qui porte le peuple à la bonne chère et à la fainéantise. Les collines sépulcrales des monts de Krasnoiarsk renferment des armes, des ornemens, des patères et des monnoies en or, argent, cuivre et fer, monumens de l'industrie très-active des anciens peuples de la Sibérie (3). Deux parois de rochers, l'un sur les bords de la Koksa, l'autre sur ceux de la Biriusse, présentent des caractères inconnus; on les appelle *Pisanoi-Kamen*, c'est-à-dire rochers à écriture. Il y a un rocher semblable sur les rives du Tom, au-dessous de Kutzensk; on y voit sculptées des figures d'animaux.

Rochers à inscriptions

Gouvernement et province d'Irkutsk.

Nous passons à la Sibérie orientale, renfermée dans le vaste gouvernement d'Irkutsk, dont les quatre provinces, savoir : *Irkutsk*, *Nertchinsk*, *Iakutsk* et *Okhotsk*, offrent d'assez bonnes sous-divisions géographiques.

Irkutsk, capitale de tout le gouvernement, l'est [illegible]

(1) *Li-Katëi*. (2) *Georgi*, Russie, II (4e vol.), p. 1029. *Pallas*, Voyage, etc. *Messerschmidt*, etc. (3) *Georgi*, ibid.

ticulier de la province du même nom. Cette ville, qui est le siége du gouverneur et de l'archevêque, est située sur les bords de l'Angara, dans une belle plaine, à 63 werstes du lac Baïkal. C'est une des plus considérables et des plus belles villes de la Sibérie. Elle est fortifiée, et renferme une population de 11,200 habitans, dont la plupart sont de riches commerçans. Les ameublemens des maisons viennent en général de la Chine ; les femmes s'habillent d'étoffes chinoises ; le thé est la boisson ordinaire. Les maladies galantes y sont presque générales. On a établi en cette ville une école japonaise de navigation, dans laquelle des Japonais nés enseignent la langue de leur pays, et des gens de l'amirauté russe, l'art de la navigation. Ville d'Irkutsk.

Les environs d'Irkutsk sont agréables ; le sol y est fertile ; l'agriculture fleurit. A mesure qu'on s'approche du lac Baïkal, le pays devient de plus en plus montagneux. Le gibier est assez abondant dans les environs ; on y voit des élans, des cerfs, des sangliers, des coqs de bruyère, des gelinottes, des poules de bois et des perdrix. Cette contrée éprouve de fréquens tremblemens de terre. Détails physiques.

Kirensk, sur la Lena, possède encore un territoire fertile. Les plantes y viennent d'une grosseur extraordinaire. Les sterlèdes et les autres poissons que l'on pêche dans les rivières voisines sont les meilleurs de toute la Sibérie pour la délicatesse. Les habitans de cette contrée ont des goîtres d'une grosseur peu commune ; il est même assez ordinaire d'en voir aux bœufs et aux vaches du pays. Arrondissement de Kirensk.

L'*arrondissement du Bas-Udinsk*, qui s'étend à l'ouest de celui d'Irkutsk, est couvert presque en entier de forêts sombres et marécageuses, où le sol ne produit que de la mousse et des plantes de marais, en grande partie semblables à celles de la Russie et du nord de l'Europe. Le climat y est excessivement froid. De Bas-Udinsk.

Kiachta, ville bâtie sur la frontière de la Mongolie, dans l'arrondissement du Haut-Udinsk, est devenue célèbre par le commerce entre la Russie et la Chine. Elle Ville de Kiachta.

est dominée par le mont *Bourgoultei* (montagne des Aigles) que les Chinois se sont réservée dans le dernier traité de démarcation; sous prétexte que son sommet renfermait les tombes de leurs ancêtres. Les bonnes eaux manquent à Kiachta. Les environs ne sont que sables et rochers, sol peu propre à la culture des légumes. Les principaux habitans sont des négocians russes, ou des commissaires des principales maisons de commerce de l'Empire. Leur manière de vivre est polie et sociable. Ces négocians s'imaginent ne pouvoir mieux combler d'honnêtetés un étranger, qu'en le forçant de boire successivement de toutes les espèces de thé. Les ameublemens, et en partie les vêtemens chinois, prédominent.

Habitans.

Ville de Sélenginsk.

Sélenginsk, autre ville de l'arrondissement du Haut-Udinsk, est située près des hautes montagnes de sable, dont les éboulemens successifs commencent à couvrir toutes les rues. Les habitans font peu de commerce; leur sang et leur physionomie offrent un fort mélange du caractère mongolique. Les Russes qui se sont établis ici épousent de préférence des filles bouriaites ou mongoles. Ces mariages mixtes produisent des métis appelés *Karimki*. Les mœurs du bas peuple tiennent beaucoup de celles des Bouriaites; les habitans préfèrent même parler la langue mongole. Le climat de Sélenginsk est assez tempéré; la neige y disparaît à la fin de mars sur toutes les hauteurs exposées au midi; les troupeaux commencent à pâturer vers le 20 du même mois. On ne voit nulle part autant de buissons de poirier sauvage, de groseillier diacantha et d'orme nain. Les montagnes sont couvertes du robinier-pygmée (1).

Habitans.

Remarques physiques.

Il règne d'ailleurs dans cette province une étonnante variété de sol et de climat. Ici, des vallons étroits, sombres et froids; là, des plaines sablonneuses et chaudes; plus loin, des fonds salins. A Sélenginsk, les melons d'eau viennent très-bien; sur les bords de l'Uda, les blés ne

(1) *Pallas*, IV, p. 142, 224 et 369 (in-4°).

mûrissent que rarement. En général, ce pays est peu propre à devenir agricole, même avec beaucoup de soins (1).

La province de Nertchinsk, qui renferme la *Daourie russe*, est couverte de montagnes ; les plaines qui s'y rencontrent ne sont, à proprement parler, que de grandes vallées. Les montagnes n'offrent partout aux yeux que des blocs de rochers escarpés qui semblent suspendus en l'air ; aussi ne rencontre-t-on nulle part des points de vue et des sites plus pittoresques : l'air qu'on y respire peut être comparé à celui qui règne dans les Alpes ; le froid y est très-vif, même en été. Le bois le plus commun consiste en pins, mélèzes, sapins blancs et noirs, cèdre de Sibérie, bouleaux noirs, qui ne se trouvent en Sibérie qu'ici ; les sommets, où la neige reste toujours, offrent quelques bouquets de pins du Liban, de bouleaux nains, et des espèces particulières de genévriers et de saules. Le premier noisetier et le premier chêne ne paraissent qu'au-delà de l'Argoun, sur le territoire chinois. Les richesses de cette province, en plantes et minéraux rares, surpassent celles de toute la Sibérie. La végétation est très-brillante dans cette région alpine ; on voit, pour ne citer qu'un exemple, des montagnes entières près les bords de l'Onon, dont la surface d'un côté se revêt d'une couleur lilas, produite par les bourgeons de l'abricotier sauvage, tandis que l'autre revers est tapissé du pourpre foncé des rhododendrons qui le couvrent (2).

Province de Nertchinsk ou Daourie russe.

Détails physiques.

Nertschinsk, ville frontière avec un fort du côté de la Chine, est, après Kamtschatka, le lieu d'exil le plus affreux qu'il y ait en Russie. Les exilés envoyés à Nertschinsk sont employés aux mines. Leur nombre, ordinairement de 1000, va quelquefois jusqu'à 1800, mais rarement à 2000. Confondus dans une seule classe, ils sont habillés et nourris comme le soldat : on ne les sur-

Ville de Nertchinsk.

Exilés.

(1) *Pallas*, Voyage, IV, p. 384 *sqq.* (2) *Idem*, IV, p. 313 et suiv. (in-4°).

charge pas de travail; la désertion y est extrêmement difficile ; les Chinois, en livrant ceux qui s'échappent, exigent qu'on leur inflige un châtiment plus rigoureux pour avoir souillé leur territoire.

Province d'Iakutsk. La *province d'Iakutsk* renferme la plus grande partie du bassin de la Lena. Quelques lisières méridionales à l'ouest de la Lena, jouissent d'un climat supportable ; mais, depuis ce fleuve jusqu'au promontoire *Tshalaginskoi*, le pays est hérissé de montagnes, ou rempli de marais, et il y règne un froid excessif. L'orge y mûrit en six à sept semaines, mais la récolte est incertaine : la chasse seule fournit des moyens sûrs de subsistance. Dans cet empire de l'hiver, la glace devient une arme contre le froid, et voici de quelle manière : les carreaux des fenêtres sont ordinairement en lames de mica transparent, dit verre de Moscovie ; on forme une seconde barrière de carreaux de glace bien pure, qu'on cimente en y versant un peu d'eau qui gèle sur-le-champ (1). Les chaleurs momentanées de l'été engagent les Tungouses à aller nus comme les Américains ; ils n'ont qu'un petit morceau de cuir autour des reins. Plusieurs d'entre eux se nourrissent d'oignons de lis jaunes, qui sont fort communs en ces contrées ; ils en font de la farine et du pain. C'est au bruit de chansons joyeuses, et au milieu des danses libres, que les Tungouses pêcheurs jettent leurs filets dans les rivières à peine dégelées.

Usage singulier de la glace.

Tungouses.

Villes, etc. *Iakutsk*, située sur le bord occidental de la Lena, est la capitale de la province. Cette ville, qui renferme environ 600 maisons assez mauvaises, fait un grand commerce de zibelines. Aux environs d'*Olekminsk*, chef lieu d'un arrondissement du même nom, on cultive quelques champs d'orge. Les deux arrondissemens d'*Olensk* sur l'Olenek, et de *Shigansk* sur la Lena, sont de vastes déserts où errent les hordes d'Iakoutes et de Tungouses. *Olensk* est l'endroit le plus septentrional du monde qui porte le titre

(1) *Gmelin*, Voyage de Sibérie. *Georgi*, Russie, II (4e vol.), p. 1102.

de ville. A Kumak-Surka, la Lena, sortant des montagnes, offre le coup d'œil le plus pittoresque et le plus majestueux (1). L'arrondissement de *Sachiwersk* est habité par les Ioukagires. Le tribut, dans ces contrées, est levé par les Cosaques *semi-nobles* ou *dworiainin*, domiciliés à Iakutsk, et qui ont huit roubles par an de solde. Ce sont là les princes, et quelquefois les tyrans redoutés de ce monde arctique.

Devant cette partie de la côte de Sibérie, la mer Glaciale paraît remplie d'îles. Celles qu'on trouve devant les embouchures de la Lena et de l'Iana, sont, comme la côte voisine, de grandes tourbières posées sur une base de glaces éternelles; il y en a qui renferment des lacs à moitié gelés; l'ours et le renne habitent ces solitudes. Des îles plus dignes d'attention ont été découvertes au nord du *Cap Sviaitoi*; déjà visitées en 1711 et 1724, elles avaient été oubliées; le négociant Liaikhof les retrouva en 1774. Il y parcourut d'abord deux îles plates, dont la plus méridionale renferme un lac; les sables ou terres molles qui environnent ce lac, laissent voir, en s'éboulant, des amas d'ossemens et de squelettes entiers de buffles, de rhinocéros et d'éléphans; l'ivoire y était aussi blanc, aussi frais que celui qu'on tire de l'Afrique. A 100 werstes de la seconde île, Liaikhof trouva une grande terre que le géodésiste Chwoïnof fut chargé d'examiner l'année suivante, et qui l'a été récemment par M. Hedenstrom. Cette terre, qu'on appelle *Nouvelle-Sibérie*, a présenté une côte assez élevée, où le bois pétrifié se trouvait en couches immenses et régulières entre le sable et l'argile; les ossemens d'éléphans y abondent; une rivière considérable indique que c'est une terre d'une certaine étendue; il y a quelques végétaux : enfin, on croit y avoir aperçu des traces d'hommes (2). Cette *Nouvelle-*

Iles de la mer Glaciale.

Iles Liaikhof.

Nouvelle-Siberie.

(1) Relation mémorable des îles Liaikhof, etc., dans *Pallas*, nouveaux Mémoires du Nord, VII, p. 128-142 (en all.). Gazette de Pétersbourg, de 1810. (2) *Adams*, Voyage, etc. Ephém. géogr., XXV, 260.

Sibérie n'est peut-être qu'une extrémité septentrionale de l'Amérique.

Province d'Okhotsk. Les parties les plus orientales de la Sibérie sont comprises dans la *province d'Okhotsk* ; c'est un pays montueux et couvert de bois marécageux. Il n'y croît presque aucune denrée nécessaire pour la vie : on est obligé de faire venir des vivres de Iakutsk ; la pomme de terre même dégénère (1). La seule ville est *Okhotsk*, port de mer d'où les Russes partent pour le Kamtschatka et l'Amérique. On y construit des bâtimens marchands.

Pays des Tchouktches. Le pays des *Tchouktches*, qui forme l'extrémité de l'Asie vers le nord-est, nourrit parmi ses rochers d'innombrables troupeaux de rennes. Les habitans demeurent en partie dans des creux de rochers ; ils bâtissent aussi des cabanes en ossemens de baleines (2). Les *îles des Ours* qui bordent la côte septentrionale du pays des Tchouktches, ont plus de végétation que celles de Liakhof (3). Dans le détroit de Behring, sont les deux îles *Imoglin* et *Igeliim*, probablement les mêmes que les îles Clarke des Anglais ; elles sont habitées par la peuplade des *Achutllach*, pêcheurs intrépides qui font cuire leurs mets sur des creux de rochers remplis d'huile de poisson, dans laquelle brûlent des mèches de jonc.

Péninsule du Kamtschatka La grande presqu'île de *Kamtschatka* forme un arrondissement de la province d'Okhotsk. Ce pays étant coupé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, est arrosé sur ses deux côtés par une infinité de rivières, mais dont la plupart ne sont ni grandes ni navigables. Les plus considérables sont le *Kamtschatka*, l'*Awatscha* et le *Bolschaja-Rieka*. Les hivers de cette contrée sont Climat. de dix mois ; il y commence à geler dès le mois de

(1) Mélanges sur Okhotsk, ses environs, etc., dans *Pallas*, nouveaux Mémoires du Nord, IV, 146-162. (2) Extrait du Journal d'*Ivan Kolowalew*, caporal des Cosaques, né Tchouktche, dans *Pallas*, nouveaux Mémoires du Nord, IV, 105-111. (3) Journal du Voyage de *Leontiew*, *Andreiew* et *Lissow* aux îles des Ours, dans *Pallas*, nouveaux Mém. du Nord, I, p. II, p. 231-237.

juillet, et les gelées y durent souvent jusqu'en mai; mais le froid n'y a jamais un haut degré d'intensité; les brouillards de la mer y entretiennent une température humide. L'inconstance extrême des vents entraîne celle du climat; l'on y passe souvent, dans un instant, de l'été à l'hiver. Plusieurs rivières ne gèlent jamais, soit à cause de la rapidité de leur cours, soit parce que leurs eaux sont d'une nature particulière. L'agriculture n'a pas réussi dans cette presqu'île, pas même dans sa partie méridionale. L'orge et l'avoine rendent tout au plus 2 ou 3 pour 1, dans quelques terrains choisis. L'humidité empêche les épis de mûrir; mais ces grains réussiraient très-probablement à une certaine distance de la mer (1). Les blés sont d'une extrême cherté; on les y transporte jusque depuis Irkutsk; mais l'entretien des bestiaux pourrait devenir d'une grande importance; les pâturages y sont excellens; l'herbe y ondoie à grands flots, comme dans les savanes de la Louisiane. Essais d'agriculture.

Les renards, les zibelines, les lièvres, les hermines, les ours, les rennes s'y promènent par troupes. Les côtes sont toujours environnées d'une foule de cétacées et amphibies, tels que baleines, ours de mer, lamantins ou manatis, loutres ou castors de mer. Les limandes, soles, cabeliaux, lamproies, anguilles et brochets, fourmillent dans les rivières, sans qu'on les inquiète; on ne les mange qu'en tems de disette; mais on pêche le *saumon*, dont la chair est excellente. Ce poisson sort de la mer pour remonter les fleuves; il est en si grande quantité, qu'il en interrompt le cours; les chiens et les ours, dit le voyageur *Steller*, en prennent à loisir tant qu'ils en peuvent dévorer. Les harengs qui, pour frayer, remontent dans les lacs, y abondent tellement, qu'on pourrait quelquefois les puiser avec un seau. La variété des *oiseaux* n'y est pas moins remarquable que leur nombre. Les oiseaux Richesses du regne animal.

(1) *Krusenstern*, Voyage autour du monde, II, chap. 8. Comp. *Pallas*, nouveaux Mém. du Nord; *Steller*, etc.

de mer ne sauraient se compter. Parmi ceux de terre on remarque les cygnes, sept espèces d'oies, onze de canards : on y mange les aigles. Le bois de mélèze et de peuplier blanc sert à la construction des maisons et des vaisseaux. Les bouleaux, qui y abondent, sont employés pour faire des traîneaux ; l'écorce verte de cet arbre, coupée en tranches minces, se mange avec du caviar ; la sève du même arbre procure une boisson assez agréable. On ne brûle guère que du saule et de l'aune. Les habitans mangent aussi l'écorce du premier, et celle de l'autre leur sert à teindre le cuir. La racine du lis-saranne remplace souvent le pain. Les orties tiennent lieu de lin et de chanvre ; il y a beaucoup de plantes médicinales. On tire même parti des plantes marines parmi les *fucus* qui abondent dans la mer voisine ; les espèces nommées *dulcis* ou *palmatus* (1), *esculentus* (2) et *saccharinus* (3), sont mangées comme nos choux ; la dernière, sortie de l'eau, se couvre de cristaux semblables à du sucre, mais composés uniquement de sel marin combiné avec la matière glutineuse de la plante.

Végétaux.

Herbes marines.

Nishni-Kamtchatchsk, chef-lieu sur la rivière de Kamtschatka ; *Bolscheretzkoi* et *Petropaulowsk*, sur le golfe d'*Awatscha*, sont des espèces de villages, ou plutôt des hameaux.

Etablissemens.

Les îles Aleutiennes appartiennent trop évidemment à l'Amérique pour qu'on puisse approuver ceux qui les décrivent avec l'Asie ; mais l'île de *Behring* et celle dite *du Cuivre*, doivent suivre la description du Kamtschatka, dont elles semblent être une extension vers l'est. L'île *Behring*, la plus voisine, tire son nom du célèbre navigateur danois, qui trouva sur cette plage déserte le terme de sa vie active. Elle est inhabitée ; le sol y est granitique. Le froid, sur les rivages de la mer, est peu

Ile de Behring.

(1) *Gmelin*, *Fuci*, p. 189. Tab. 26.
(2) *Idem*, *ibid.* Tab. 29, fig. 1.
(3) *Idem*, *ibid.* Tab. 27. Comp. Flora Dan. Tab. 476.

rigoureux, et on n'y voit jamais de glaces fixes. Mais les sommets de l'intérieur, estimés par Steller à 1000 toises d'élévation, se couvrent de neiges éternelles (1). L'île est dépourvue de bois et entourée de récifs. *Mednoi-Ostrow*, c'est-à-dire, *île du Cuivre*, tire son nom du cuivre natif que l'on a trouvé sur le rivage à l'ouest de l'île. Ce n'est pas la mer qui apporte ces morceaux; ils sont engagés dans le gravier qui forme la plage, et situés comme des rognons dans une espèce de filon (2). En 1762, le navigateur Melenskï put en extraire 300 à 400 livres pesant; aujourd'hui le filon est épuisé. L'une et l'autre de ces îles sont habitées par un immense nombre d'*isatis* ou renards polaires; les loutres de mer, les vaches marines et les baleines s'y rassemblent en troupe. Ile du Cuivre.

La Sibérie, dont nous terminons ici la description générale et particulière, offre un vaste champ aux projets de la politique, aux spéculations du négociant et aux méditations du philosophe. La Russie tire plus d'un avantage capital de la possession de ce tiers de l'Asie: ses provinces européennes garanties d'une attaque de ce côté; plusieurs millions de bénéfice net sur les mines, une communication commerciale avec la Chine, avec l'Amérique; tels sont les fruits que la Russie retire de la conquête d'un simple Cosaque. *Iermak Timofeiew* est le Cortez du monde hyperboréen. Le commerce de la Sibérie est d'autant plus lucratif pour les négocians russes de Moscou, qu'aucune nation étrangère n'en partage le bénéfice. Les grands fleuves de ce pays, l'Obi, l'Ienisseï et la Lena, et leurs rivières tributaires, se rapprochent et s'éloignent tellement à propos, que les marchandises peuvent être transportées presque entièrement par eau depuis Kiachta jusque dans la Russie d'Europe. Ce trajet demande trois ans, c'est-à-dire, trois étés de courte durée. La route par terre Considérations générales sur la Sibérie.

(1) *Steller*, Descrip. topog. et phys. de l'île de Behring, dans *Pallas*, Nouveaux Mém. du Nord, II, p. 255-301. (2) *Jakowlew*, directeur des Mines, cité par *Georgi*, Russie, II (4e vol.), p. 1150. *Steller*, Descrip. de l'île du Cuivre, dans *Pallas*, nouv. Mém. du Nord, II, p. 302-307.

exige un an entier. En 1790, les frais de transport, depuis Kiachta jusqu'à Pétersbourg, étaient, par la voie de terre, de six roubles pour chaque poud, et par eau, de quatre roubles seulement.

Commerce de la Sibérie.

Tobolsk est l'entrepôt principal des marchandises qui arrivent d'Europe, et de celles de Sibérie et de la Chine, dont la plus grande partie est transportée en Russie dans l'hiver, par le moyen des traîneaux. Les caravanes de Kalmouks qui arrivent à Tobolsk pendant l'hiver, y apportent en retour des vivres, et quelquefois de l'or et de l'argent; elles en rapportent différentes sortes de marchandises de cuivre et de fer. Les Bukhariens, qui y viennent aussi dans la même saison, y apportent des peaux d'agneaux frisées, des étoffes de coton de Bukharie, des étoffes de soie des Indes, et quelquefois des pierres précieuses. Tobolsk est l'entrepôt des pelleteries destinées pour la couronne.

Les autres places importantes pour le commerce de pelleterie sont : *Tomsk*, surtout pour la vente aux Kalmouks et Mongols; *Krasnoiarsk*, *Ienisseïsk*, *Turukhansk*, et dans l'est de la Sibérie, *Iakutsk*, ces trois dernières principalement pour l'achat.

Irkutsk mérite la préférence sur toutes les villes de la Sibérie, par rapport à l'activité et à l'étendue de son négoce. Sa position avantageuse lui ouvre trois routes de commerce; savoir, celui de Kiachta, celle de la Sibérie orientale et du Kamtschatka, et enfin celle de la Sibérie occidentale et de la Russie. Dans les autres villes, c'est un commerce d'entrepôt; ici, c'est un négoce actif. Le trafic avec la Chine est en grande partie dans les mains des négocians d'Irkutsk, dont la plupart entretiennent des boutiques et des facteurs à Kiachta. C'est aussi d'Irkutsk que la plupart des voyages de mer aux îles de l'Océan oriental et de la côte de l'Amérique, sont entrepris par des négocians qui s'associent pour cet effet. Ce commerce *russo-américain* mettra un jour le cabinet de Saint-Pétersbourg en contact avec le Canada anglais

et les Etats-Unis. Il devient désormais nécessaire pour la Russie, qui, sans l'Amérique, ne pourrait fournir assez de pelleteries au marché de Kiachta, où elle achète les thés, les nankins et les soieries, devenus des objets de nécessité pour les habitans de la Sibérie. Tout le beau sexe, jusqu'aux femmes des Cosaques, prend du thé, et s'habille de tissus de la Chine. Le rusé marchand chinois commence pourtant à rechercher, outre les hermines et le *petit-gris*, des draps, des glaces, et quelques autres produits de l'industrie européenne. Ce commerce se fait en partie par échange, et en partie au comptant : la balance contre la Russie a été de plus de quatre millions dans ces dernières années, désavantage purement nominal ; car ne vaut-il pas mieux acheter le thé et le nankin de première main, en faisant gagner aux voituriers et aux bateliers de Sibérie les frais du transport, que de prendre ces marchandises chez les peuples navigateurs de l'Europe ? La Russie pouvait d'ailleurs produire elle-même une grande partie des objets d'échange dont elle aurait besoin pour rétablir la balance.

Balance du commerce.

TABLEAU SYNOPTIQUE
DES PROVINCES ET DES NATIONS DE LA SIBÉRIE.

DIVISIONS.	CULTURES DANS L'ORDRE DE L'IMPORTANCE.	HABITANS DANS L'ORDRE DE LA PLURALITÉ.	VILLES AVEC LEUR POPULATION.
A. SIBÉRIE OCCIDENTALE.			
(Gouvernement de PERM.)			
*Province d'*ÉKATÉRINBOURG.			
1. Arrondissem. d'*Ékatérinbourg*.	Mines. Forêts. Quelques grains.	*Russes. Allemands. Permiaks.*	*Ékatérinbourg*, 6,000 habitans.
2.—de *Dalmatow*.....	Forêts. Agriculture. Pâturages.	Idem.....	Kamenskoï-Ostrog, 1,800.
3.—de *Schadrinsk*.....	Agriculture.....	Idem.....	Isetskoï-Ostrog, 2,600.
4.—de *Kamyschlowa*.....	*Idem*.....	Idem.....	Kamyschlowa, 1,100.
5.—d'*Alepoewsk*.....	Mines. Pâturages.....	Idem.....	*Nischnei-Newiansk*, 6 à 7,000.
6.—d'*Irbit*.....	Agricult. Pâturages. Vergers..	*Russes. Permiaks*.....	Irbit, 2,400. (Foire.)
7.—de *Werchoturie*.....	Culture faible. Forêts. Mines..	*Russes. Wogoules*.....	Werchoturie, 3,000.
(Gouvernement d'ORENBOURG.)			
Arrondissement de *Troïtzk*.....	Pâturages. Forêts.....	*Russes. Baschkires*.....	Troïtzk, 1,500.
(Gouvernement de TOBOLSK.)			
(Une seule Province.)			
1. Arrondissement d'*Omsk*.....	Orge, millet, seigle, etc., etc. Chanvre.....	*Barabintzes. Russes*.....	Omskaia, 2,000.
2.—d'*Ichim*.....	Pâturages. Blés. Lacs salés.		

1. Arrondissement d'*Omsk*.....	Chanvre.....	(*Barabintzes. Russes*.....	
2.—d'*Issim*.....	Pâturages. Blés. Lacs salés ...	*Russes. Cosaques. Tatars*....	Issim, 1,000.
3.—de *Kourgan*.....	Pâturages. Blés. Bois. Fruits...	*Russes. Cosaques.*	Kourgan, 1,000 à 2,000.
4.—de *Tara*.....	Orge, seigle, blé sarrasin, à l'*ouest* de l'Irtych; pâturages à l'*est*.....	*Russes*, à l'ouest de l'Irtych. *Tatars*..... Idem; *Barabintzes* à l'ouest...	Tara, 2,140.
5.—d'*Ialutorowsk*.....	Seigle, orge; tous les grains. Pâturages.....	*Russes*.....	Ialutorowsk, 2,070.
6.—de *Tioumen*.....	Seigle (incertain), orge, avoine, etc. Peu de légumes; point de fruits.....	*Russes. Tatars*.....	*Tioumen* ou *Iepankha*, 7 à 8,000
7.—de *Turinsk*.....	Seigle, orge, avoine, dans la plaine et su sud.....	*Russes. Tatars. Wogoules.*	*Turinsk*, 4,000.
8.—de *Tobolsk*.....	Seigle, orge, avoine, dans la lisière méridionale.....	*Russes. Tatars*.....	*Tobolsk*, 12,260 (17,000).
9. de *Sourgont*.....	Point de grains. Point de bestiaux européens.....	*Ostiaques d'*Obi. *Russes*.....	Sourgont, 1,500.
10.—de *Berezow*.....	Point de bestiaux. Rennes, ours, zibelines, etc.	*Ostiaques. Samoyèdes. Russes. Wogoules*.....	Berezow, 1,500.
(Gouvernement de TOMSK.)			
a. *Province de* TOMSK.			
1. Arrondissem. de *Turukhansk*.	Ni blés ni pâturages. Rennes, chiens sibériens, etc.....	*Ostiaques d'*Ienisseï. *Tungouses. Samoyèdes. Russes* et *Cosaques. Ioukagins*.....	Turukhansk, 1,000.
2.—d'*Ieniseïsk*.....	Presque aucune culture.....	*Tungouses. Russes*.....	*Ieniseïsk*, 6,000.
3.—de *Narym*.....	Presque point de grains. Peu de bestiaux.....	*Ostiaques* de Narym ou *Ostiaques-Samoyèdes. Russes.*	Narym, 1,580.
4.—de *Tchoulym*.....	Seigle, orge (incertains).....	*Russes. Tatars*.....	Tchoulym ou Atchinsk, 5 à 600.
5.—de *Tomsk*.....	Seigle, orge, avoine, etc.....	*Russes. Tatars. Ostiaques-Samoyèdes. Katschinzes*.....	*Tomsk*, 11,000.
6.—de *Kainsk*.....	Pâturages. Pêche. Grains.....	*Barabintzes. Russes.*	Kainsk, 3,000.

DIVISIONS.	CULTURES DANS L'ORDRE DE L'IMPORTANCE.	HABITANS DANS L'ORDRE DE LA PLURALITÉ.	VILLES AVEC LEUR POPULATION.
b. *Province de* KOLYWAN.			
7. Arrondissem. de *Krasnoiarsk.*	Pâturages. Seigle, froment, orge, etc.....	*Russes. Téléontes*.....	Krasnoiarsk, 3,500 habitans.
8.—d'*Abakansk*.....	Pâturages. Peu de blés.....	*Russes. Téléontes. Saganiens. Kiragasses. Soyotes. Koïbales. Biriusses*, etc.....	Abakansk, 4 à 500.
9.—de *Kutnesk*.....	Pâturages. Blé. Mines.....	*Russes. Tatars. Abinzes*, etc.	Kutnesk, 3,000.
10.—de *Kolywan*.....	Grains divers. Mines.....	*Russes.* Peuplades précédentes.	Kolywan, 2 à 3,000.
11.—de *Biisk*.....	Mines au sud. Grains et pâturages.....	*Russes. Tatars*.....	*Barnaoul*, 6,000.
12.—de *Semipalatnoï*.....	Mines. Pâturages. Lacs salés. Pêche.	*Russes. Barabintzes*.....	Sméogorsk *ou* Schlangenberg, 15 à 1,600.
B. SIBÉRIE ORIENTALE.			
(Gouvernement d'IRKUTSK.)			
a. *Province d'*IRKUTSK.			
1. Arrondissement d'*Irkutsk*....	Seigle, froment, avoine. (Exportation).....	*Russes. Buriaites. Tungouses.*	*Irkutsk*, 11,250.
2.—de *Haut-Udinsk*.....	Seigle, froment, avoine, millet, blé sarrasin. Chanvre (dans les vallées).	*Russes. Mongols. Buriaites. Karinski* ou Métis.....	Selenginsk, 2,600.
3.—de *Bas-Udinsk*.....	Seigle, froment, avoine.....	*Russes. Buriaites. Soyotes*....	Nischneï-Udinsk (Bas-Udinsk), 1,500
4.—de *Kirensk*.....	Seigle, froment d'été, orge. Sol excellent, climat contraire.....	*Russes. Tungouses*.....	Kireusk, 3 à 400.
b. *Province de* NERTCHINSK.			

	[illegible]	*Russes. Tungouses*	[illegible]
b. Province de NERTCHINSK.			
5. Arrondissement de *Nertchinsk*.	Sol montagneux. Peu de seigle, de froment d'été, d'orge. Chanvre	*Russes. Buriates. Tungouses.*	Nertchinsk, 2,000
6.—de *Doroninsk*	Sol montagneux. Culture dans les vallées	*Russes. Mongols*, etc.	Doroninsk, 2 à 300.
7.—de *Bargusin*	Peu de culture. Forêts. Lacs salés et amers. (*Sal catarcticum*).	*Russes. Buriates de Chorinsk.* (Chorinskii Batzkii)	Bargusin, 2 à 400.
8.—de *Stretinsk*	Mines. Chasse. Pêche	*Buriaites. Russes*	Nertchinskoï Sawod, 9 à 1,000.
*c. Province d'*IAKUTSK.			
9. Arrondissement d'*Iakutsk*	Chasse, pêche. Tentative de cultiver l'orge	*Russes. Iakontes*	*Iakutsk*, 4,000.
10.—d'*Olekminsk*	Un peu d'orge. Rennes. Mica transparent	*Iakontes. Russes*	Olekminsk, 300.
11.—d'*Olensk*	Rennes. Pêche. Chasse	*Iakontes. Cosaques*	Olensk, 100 à 150.
12.—de *Schigansk*	Chasse. Pêche. Ivoire fossile, etc.	*Ioukagires. Cosaques*	Schigansk, *id.*
13.—de *Sachiwersk*	Chasse. Pêche.	Idem.	Sachiwersk, *id.*
*d. Province d'*OKHOTSK.			
14. Arrondissement d'*Okhotsk*	Point de culture. La pomme de terre réussit mal	*Tungouses. Russes*	*Okhotsk*
15.—d'*Ischiginsk*	Rennes, etc. Cresson, pommes de terre naines.	*Koriaïkes. Cosaques*	Ichiginsk, 500. (Foire des nomades.)
16.—d'*Aklansk*	Rennes. Ours. Pêche	*Tchouktches. Koriaikes. Cosaques*	Aklansk, 100 à 200.
17.—de *Nichnei-Kamtchatchk*	Point de culture. Pâturages. Ours, rennes, chiens	*Cosaques. Russes. Kamtchadales*	Petropaulosk, 120 à 150.

TABLEAU DES DISTANCES

DE QUELQUES VILLES DE SIBÉRIE (EN WERSTES),

ET D'APRÈS L'ÉVALUATION OFFICIELLE.

Pétersbourg.									
3,115	*Toboslk.*								
5,823	2,708	*Irkutsk.*							
4,544	1,429	1,279	*Tomsk.*						
. . . .	. . . .	2,486	. . . .	*Iakutsk.*					
. . . .	879	. . . .	. . . .	. . . .	*Bérézof.*				
. . . .	2,972	. . . .	. . . .	. . . .	(1,075)	*Turukhansk.*			
. . . .	. . . .	3,486	. . . .	1,000	(2,365)	(1,290)	*Olensk*		
9,259	6,144	3,436	4,715	950	. . . .	. . . .	. . . .	*Okhotsk.*	
13,699	8,584	5,876	6,155	3,390	. . . .	. . . .	. . . .	2,440	*Nichneï Kamtchatsk.*

TABLEAU *des Positions géographiques de la Sibérie, observées astronomiquement.*

NOMS DES LIEUX.	Longitudes.			Latitudes.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Abakanskoi-Ostrog.	.....			54	7	0	*Messerschmid*, Ephémérides géographiques, XVI.
Argoun, fleuve d' (sa sortie du lac Dolaï).	.....			49	17	0	*Idem. Ibid.*
Awatscha.	156	26	30	52	51	45	Connaiss. des Temps.
Barnaoul.	81	6	45	53	20	0	Calendrier de Pétersbourg, publié par l'Ac. des Sciences.
Berezow.	.....			63	56	14	*Idem.*
Bolcheretzkoï-Ostrog.	154	30	0	51	54	30	Connaiss. des Temps.
Cap de *Kamtchatka.*	159	40	0	55	55	0	*La Pérouse.*
— d'*Olutorskoï.*	166	55	0	59	48	0	*Idem.*
— de *Tchukotchoi* du Nord.	187	56	0	66	5	30	Calend. de Pétersb.
— de *Tchukotchoi* du Sud.	184	9	0	64	14	30	*Idem.*
— de *Saint Thaddé.*	176	45	0	62	50	0	Connaiss. des Temps.
Ekatérinbourg.	58	20	0	56	50	38	Tableau d'observat. annexé à la Carte de Russie, en 12 feuill.
Idem.	58	30	0	56	50	15	Connaiss. des Temps.
Iakutsk.	127	22	15	62	1	50	*Idem.*
Idem.	127	23	45	(*Idem.*)			Calend. de Pétersb.
Ieniseïsk.	89	38	30	58	27	17	*Idem.*
Irkutsk.	101	51	18	52	16	41	*Idem.*
Idem.	102	13	30	52	18	15	Connaiss. des Temps.
Kiachta.	.....			50	20	0	Calend. de Pétersb.
Kirenskoi-Ostrog.	105	42	45	57	47	0	Connaiss. des Temps.
Kolywansk.	.....			51	19	23	Calend. de Pétersb.
Kowyma (Bas).	160	58	0	68	18	0	Connaiss. des Temps.
Krasnoiarsk.	100	37	31	56	1	2	Calend. de Pétersb.
Idem.	.....			56	9	30	*Messerschmid*, Ephémérides géograph.
Narym.	.....			58	54	0	Calend. de Pétersb.
Nertchinsk.	.....			51	56	0	*Idem.*
Idem.	.....			51	57	0	*Messerschmid*, Ephémérides géogr.
Okhotsk.	140	52	30	59	20	10	Calend. de Pétersb.
Idem.	140	53	30	(*Idem.*)			Connaiss. des Temps.
Olekminsk.	117	14	30	60	22	0	Calend. de Pétersb.
Omskaia (fort d').	.....			54	58	5	*Idem.*
Petropaulofskaia (le port).	176	27	45	53	1	20	*Idem.*
Idem.	176	28	45	53	0	15	Connaiss. des Temps.
Saianskoi-Ostrog.	.....			53	10	0	*Messerschmid*, Ephémérides géogr.
Selenginsk.	104	18	30	51	6	6	Calend. de Pétersb.
Idem.	104	12	15	(*Idem.*)			Ephém. géogr., XVI.

NOMS DES LIEUX.	Longitudes.			Latitudes.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Semipalatsk.....	.....			50	29	45	Calend. de Pétersb.
Smenogarskaia (fort de) ou *Schlangenberg*.....	79	49	30	51	9	25	Tableau de la Carte de Russie.
Sourgut.....	.....			61	16	0	Calend. de Pétersb.
Tobolsk.....	66	5	0	58	12	30	Connaiss. des Temps.
Idem.....	65	45	43	58	11	43	Calend. de Pétersb.
Idem.....	65	45	44	58	11	48	Tableau de la Carte de Russie.
Tomsk.....	82	39	30	56	30	0	Connaiss. des Temps.
Idem.....	82	49	36	56	29	39	Calend. de Pétersb.
Udinsk (*Bas* ou *Niohneï*).....	96	41	31	54	55	22	*Idem.*
Udskoï-Ostrog.....	.....			55	18	0	*Idem.*
Werchoturie.....	.....			58	50	15	*Idem.*

TABLEAU *de l'Agriculture dans quelques Provinces de la Sibérie.*

ARRONDISSEMENS.	TERRAINS CULTIVÉS EN GRAINS.	FORÊTS.	PRAIRIES.
Delmatow.....	97,552 *dessaitins*.	224,631 *dessaitins*.	
Schadrinsk.....	115,130.....	24,385.....	20,971.
Kamyschlowa....	121,637.....	146,241 à 49,851.	
Irbit.....	56,599.....	20,177.....	21,708.
Werchoturie.....	106,799.....	178,651.....	42,321.
Turinsk.....	10,000.....	200 à 300,000.	
Tioumen.....	15,000.....	100 à 200,000.	
Ialutorrw.....	20,000.....	30 à 400,000.	
Issim.....	3,000.....		
Tara.....	15,000.....		
Ieniseïsk.....	1,000.....		

Un *dessaitin* équivaut à 1,158 hectares.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE *des Découvertes faites en Sibérie.*

ANNÉES.	
1242.	*Scheiban* conduit les Tartares en Sibérie, et y fonde le *khanat* de *Sibir* ou *Tura*.
1246.	*Carpini* nomme les Samoyèdes parmi les peuples conquis par les Mongols.
1558.	*Troganow* commerce en Sibérie.
1563.	*Iwan Wasiliewitsch* insère le nom de Sibérie dans le titre des czars russes.
1580.	*Iermak Timofeyew* envahit, à la tête d'une troupe de Cosaques, le khanat de Sibir ou la Sibérie occidentale.
1584.	Les Russes abandonnent la Sibérie.
1587.	Ils bâtissent Tobolsk.
1598.	La mort de *Kutschum-Khan* met un terme à la résistance des Tartares.
1604.	La ville de Tomsk est bâtie.
1618.	Ieniseïsk et Kutznesk sont bâties.
1621.	*Cyprian*, métropolitain de Tobolsk, publie une description de la Sibérie.
1636.	Des bâtimens russes descendent la Lena, et côtoyent les bords de la mer Glaciale.
1639.	*Dimitreï Kopilow* atteint les rivages de l'Océan oriental.
1646.	*Bomyschlan*, allant de Kowyma à Anadyr, double le cap Tchukotchi.
1648.	*Deschnew*, autre Cosaque, fait le même voyage.
1648–58.	Irkutsk, Iakutsk et Nertschinsk sont bâties.
1690.	Kamtchatka est connu à Iakutzk.
1695.	Première expédition russe en Kamtchatka.
1706.	La pointe méridionale de Kamtchatka est atteinte.
1711–1724.	Des marchands d'Iakutzk visitent des îles et des terres au nord des embouchures de la Lena et de l'Iana.
1720–26.	*D. Messerschmidt* (1) voyage en Sibérie jusqu'à Turukhansk au nord, et jusqu'à Nertschinsk à l'est.
1721.	*Strahlenberg* (2) voyage jusqu'à l'Ienisseï.

(1) *Daniel Messerschmidt*, Dantzickois, mort dans la dernière misère à Pétersbourg, 1735. Ses nombreux papiers, conservés dans les archives de l'Académie, ont été extraits par ses successeurs.

(2) *Tobbolt*, capitaine suédois, anobli sous le nom de *Strahlenberg*, auteur de l'ouvrage *Asie septentrionale* et *orientale*, 1730.

ANNÉES.	
1727.	*Behring* (1) remonte la côte orientale jusqu'au 67e degré 18 minutes, et double ainsi le cap Tchukotchi; il n'aperçoit point l'Amérique.
1733.	*Behring, de l'Ile de la Croyère* (2), *Muller* et *Gmelin* partent pour une grande expédition.
1733-43.	*Gmelin* (3), botaniste, parcourt la Sibérie jusqu'à Iakutzk et Kirensk à l'est, Turukhansk au nord, Nertschinsk et Sayanskoi-Ostrog au sud. *Muller* (4) et *Fischer* (5) font le même voyage en qualité d'historiens et d'antiquaires.
1738.	Le lieutenant *Owzin* navigue de l'Obi à l'Ienisseï.
—	Le lieutenant *Laptiew* suit *par terre* la côte de l'Ienisseï à la Lena.
1739-40.	Le même navigue depuis la Lena jusqu'à la Kowyma.
1740.	*Steller* (6), naturaliste, arrive en Kamtchatka; il y passa l'année 1743.
1760.	L'Académie des Sciences envoie des *questions* à tous les gouverneurs, etc.
—	*Pleisner*, Courlandais, commandant d'Okhotsk, constate, par diverses recherches, que le pays de Tchukotches est une presqu'île séparée de l'Amérique par un détroit où il y a deux îles.
1764.	*Sind*, lieutenant de vaisseau russe, examine le détroit de Behring et la côte voisine de l'Amérique. — Un bâtiment marchand va de Kowyma à Anadyr.
1765.	*Laxmann* (7), minéralogiste et botaniste, parcourt la Sibérie jusqu'au nord du Kamtchatka.

(1) *Vitus Behring*, Danois, né à Horsens en Jutland, mort 1741, dans l'île qui porte son nom.

(2) *Louis de l'Ile de la Croyère*, géographe et astronome français, mort 1741, sur la côte d'Amérique.

(3) *Jean-George Gmelin*, né 1709, à Tubingue en Souabe, mort au même endroit, 1775; auteur de la *Flora Sibirica*, oncle de *Samuel Gmelin*, le voyageur en Perse, etc., mort 1774.

(4) *Müller*, né dans le cercle de Westphalie, mort à Moscou 1784, historiographe, conseiller d'état, etc.

(5) *Fischer*, Livonien, à ce qu'il paraît, mort 1771, académicien à Pétersbourg.

(6) *George-Guillaume Steller*, de la Franconie, mort dans la misère, 1745; auteur de la Description du Kamtchatka (1774), dont le manuscrit avait servi à Krachenninikow. Les *MSS.* de Steller, savoir: *Syllabe plantarum Tobolensium*, *Flora kamtchatika*, *Ornithologia Sibirica*, *Ichthyologia Sibirica*, conservés auprès de l'Académie de Pétersbourg, ont été extraits par d'autres voyageurs.

(7) *Eric Laxmann*, Suédois de la Finlande, pasteur, ensuite académicien, ensuite conseiller des mines, chevalier, etc.; mc 1796. On regrette extrêmement qu'il ait si peu écrit.

ANNÉES.	
1768–1774.	*Pallas* (1) fait son grand voyage; il passe les ans 1770-73 en Sibérie : il a été jusqu'en Daourie. *Souiew*, son adjoint, visita l'Obdorie.
1771.	Nicolas *Rytschow*, capitaine russe, et *Bardanes*, Illyrien savant, accompagnant un détachement russe, parcourent la steppe des Kirguis.
1771–1772.	*Falk* (2), botaniste profond, voyage en Sibérie. Ses papiers ont été publiés en 1785, par *Georgi*.
1772.	*Georgi* (3), collègue de Falk, examine en détail le lac de Baïkal, les monts de Daourie, l'Ural, etc.
1775.	*Liaichow* et *Chwoinow* visitent une grande terre au nord du cap Sviaitoi.
1787.	*Billings*, Anglais, tente en vain d'aller de Kowyma, par le détroit de Behring, à Anadyr.
1791–93.	Le même navigue dans les mers de Kamtchatka (4).
1790–95.	*Sievers* (5), botaniste et apothicaire, voyage dans les montagnes méridionales de la Sibérie.
1804.	Expéditions de Krusenstern, Langsdorf, Tilésius, etc.

N. B. Ce Tableau ne comprend ni les voyages aux îles Aléontiennes, ni ceux aux îles Kuriles et Iesso, ni ceux au Spitzberg; on trouvera ces parties traitées dans les endroits convenables. On a extrait ce Tableau de *Fischer*, Histoire de Sibérie; *Müller*, Recueil pour servir à l'histoire de Russie; *Georgi*, etc.

(1) *Pierre-Simon Pallas*, de Berlin, membre associé de l'Institut, etc.

(2) *Jean-Pierre Falk*, Suédois, élève de Linnæus, savant respectable, victime des intrigues et de la jalousie; il se tua d'un coup de pistolet, 1774, le 31 mars.

(3) *Jean Gottlob Georgi*, de la Poméranie suédoise, auteur de la meilleure Statistique de la Russie.

(4) *Sauer*, Allemand, et *Sarytschew*, Russe, ont recueilli des relations de cette expédition mal dirigée.

(5) *Sievers*, Allemand, est encore une victime; il prit du poison. Pallas a publié ses plantes en partie.

LIVRE SOIXANTIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Région centrale, comprenant la Kalmoukie, la Mongolie et la Petite-Bukharie.*

Nous revenons des extrémités septentrionales de l'Asie pour nous hasarder dans les zones centrales, zones que la géographie ne connaît que par de vagues traditions ou par des relations surannées : celles-là ne servent souvent qu'à doubler les ténèbres dans lesquelles nous errons; celles-ci ne fournissent que des clartés trompeuses; car, depuis les 13e, 14e et 15e siècles, où l'on parcourut librement ces contrées, aujourd'hui fermées au voyageur européen, combien de villes ont dû disparaître! combien de nations s'éteindre! combien de champs se couvrir de ronces! combien de déserts se revêtir des dons de la culture! Aussi l'analyse des relations de Carpin (1), de Rubruquis (2), de Marc-Paul (3), de Pigoletti (4), de Haïthon (5), figure déjà dans le tableau que nous avons tracé de la *Géographie du moyen âge*. Ce ne sera qu'avec circonspection, et faute de meilleurs matériaux, que nous adopterons quelques traits de ces relations.

Sur le défaut de renseignemens.

La partie centrale de l'Asie, dont nous détachons le Thibet, renferme cinq divisions géographiques, la *Mongolie*, ou le *Mogolistan* propre, au nord de la Chine et au sud d'Irkutsk; la *Kalmoukie*, ou la *Songarie*, à l'ouest de la Mongolie, au sud de Kolywan; la *Petite-Bukharie*, ou le *Turkestan oriental*, à l'est de la Grande-Bukharie et au nord de Kachemire; le *Tangout*, ou le pays des *Eleuthes de Koko-Nord*, ou Kalmouks orientaux; enfin, au milieu

Divisions modernes et anciennes.

(1) Voyez notre Vol. I, p. 430-434. (2) *Ibid.*, p. 435. (3) *Ibid.*, p. 445-457. (4) *Ibid.*, p. 458-462. (5) *Ibid.*, p. 463 *sqq.*

de ces quatre contrées, le *désert de Cobi* avec les Oases de Hamel, Lop et autres. Une lisière de la Songarie et de la Petite-Bukharie fut comprise dans la *Scythie au-delà d'Imaus*, connue des anciens. Le cours des rivières, et peut-être la vue du lac Palcati-Nor, firent supposer l'Océan septentrional comme très-voisin ; et le nom mongol de *Daba*, qui signifie montagne en général, fut appliqué au prétendu promontoire *Tabis*, censé terminer l'Asie au nord-est environ dans le pays des Igours. La *Sérique* des anciens embrassait, ainsi que nous l'avons démontré (1), les parties occidentales du Thibet, le Serinagor, le Kachemire, le Petit-Thibet, et peut-être une lisière de la Petite-Bukharie. Ce nom, connu encore d'Ammien-Marcellin, dans le quatrième siècle, disparaît dans le cinquième siècle. Moïse de Chorène connaît, à la vérité, une ville *Syrrhia*, qui est la *Sera metropolis* ; mais il donne au pays dont elle était capitale, le nom de *Djenia* ou *Djenistan* (2). Il semble comprendre sous ce nom l'Asie centrale, et spécialement la Petite-Bukharie ; il place plus à l'orient le pays de *Sena*, ou la Chine. Est-ce que la dénomination de *Djenia* rappellerait une ancienne conquête de ces contrées par les Chinois ? ou ce nom signifie-t-il pays des génies, des dieux, comme celui de Sérique peut dénoter en sanscrit, pays du bonheur ? Nous l'ignorons. Il paraît que, six siècles plus tard, ces pays étaient souvent désignés sous le nom général de *Cathaya*, ou proprement *Kitay*, et que l'on y distinguait le Kitay *blanc* ou libre, du Kitay *noir* ou tributaire (3). On ignore si ce mot était le nom propre de la Chine septentrionale (4), ou bien une appellation dérivée d'un terme tatar, signifiant montagnes désertes (5). Quoi qu'il en soit,

Le promontoire Tabis.

La Sérique.

Djenistan de Moïse de Chorène.

Cathaya ou Kitay.

(1) Voyez notre Vol. I, p. 313-317. (2) *Mos-Chor.* Histor. Armen. (3) *And. Muller*, Disquisitio geograph. et histor. de Cathayâ. (Berlin, 1670.) *Comp. Hyde*, Syntagma dissert., I. Itin. mund., p. 31. (4) *Langlès*, Alphabet mandchou, p. 26-31 (3e édit.) *Petis la Croix*, Hist. de Gengis-Khan, I. ch. 4. (5) *Kita* ou *Kata*. *Kircher*, Prod. copt. 99. *Martini*, Hist. Sin., p. 317.

le Cathay joua un grand rôle dans la géographie depuis le treizième jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Il est certain que ce nom embrassait principalement le nord de la Chine, long-tems constitué en monarchie particulière; mais il s'étendait probablement en même tems sur une partie de la Mongolie et du Tangut. L'acception du nom de *Kara-Cathay*, ou Kitaï tributaire, a dû varier avec le sort des armes.

Extension du nom de Tartarie.

Une dénomination plus vague encore a long-tems embrassé sur les cartes géographiques non-seulement la zone centrale de l'Asie, mais même tout le nord et l'est de cette partie du monde; c'est celle de *Tartarie*, avec ses divisions. On la donna, dans les 13e et 14e siècles, à tout l'empire des Mongols, sous Djenghis-Khan, et à celui de Tatars, sous Tamerlan. Pendant le démembrement de cette dernière monarchie, un descendant de Djenghis-Khan s'appela *Isan-Boga-Khan*, fonda un Etat particulier dans la Petite-Bukharie, dont Bischbaligh et ensuite Cashgar furent les capitales. Vers le même tems, les quatre tribus confédérées des Kalmouks (1), que les Européens appellent *Eleuthes*, reprirent leur ancienne indépendance, et se donnèrent un souverain décoré du titre de *contaisch* ou *khan-taidcha*. A la même époque, la puissance des Mongols dans la Chine s'écroula; les descendans de Djenghis-Khan se retirèrent à Caracorum; et cet endroit, capitale de l'Asie entière sous Djenghis-Khan, ne fut plus que le chef-lieu de la horde de *Kalkas*. Bientôt, s'étant divisés entre eux, tous les Mongols devinrent peu à peu tributaires des Chinois, et ensuite des Mantchoux, nouveaux maîtres de la Chine. La Russie, qui avait détruit les royaumes tartares d'Astrakan, de Kasan et de Sibérie, soumit aux environs du lac Baïkal quelques tribus mongoles. Ces diverses révolutions produisirent dans la géographie la fameuse distinction entre la *Tartarie moscovite* ou *russienne*, comprenant Astra-

(1) *Derben-Oerœt.*, i. e. les quatre frères.

kan, Kasan et la Sibérie, la *Tartarie chinoise*, composée des pays des Mongols et des Mantchoux; enfin, la *Tartarie indépendante*, formée des Etats de la Grande et de la Petite-Bukharie, de celui des Kalmouks-Eleuthes, des Kirguis et des Turcomans. Cette triple division, aujourd'hui entièrement rejetée, était déjà dérangée il y a un demi-siècle. Les Kalmouks qui, en 1683, avaient fait la conquête de la Petite-Bukharie, et s'étaient rendus redoutables à la Chine et à la Russie, éprouvèrent, après un demi-siècle de puissance et de gloire, tous les fléaux de la guerre civile. Les Chinois, employant contre eux les armes des Mongols, les soumirent, et les tiennent encore sous le joug. La *Tartarie chinoise* s'étendrait donc aujourd'hui sur tout le plateau central de l'Asie; mais il est plus convenable de bannir ce terme absurde. Les trois Tartaries.

Nous avons déjà tracé les chaînes qui supportent ou circonscrivent le plateau central de l'Asie; nous avons suivi le cours des fleuves qui sillonnent cette région glaciale. Si l'on se demande quelle est la structure et la composition de cette chaîne, il ne se présente qu'une longue série de doutes. Ce plateau se maintient-il à un niveau à peu près égal, ou s'élève-t-il vers un ou plusieurs points centraux? est-il parsemé de quelques groupes de montagnes basses au-dessus de leurs bases, comme les monts *Algydim-Schalo*, au pays des Kirguis? ou la permanence des neiges sur les sommets des grands Altaï et du grand Bogdo indiquerait-elle une élévation plus considérable vers l'intérieur du pays des Kalmouks? Cette élévation continue-t-elle à avoir lieu pour les déserts qui séparent la Kalmoukie du Thibet? ces déserts sont-ils remplis uniquement de plaines d'un sable noir, comme on l'a dit jusqu'ici? ou se trouverait-il des montagnes secondaires? La nature granitique des montagnes Altaïques, Sayaniques et Daouriennes serait-elle commune aux grandes chaînes de l'intérieur (s'il y en a)? ou seraient-ce seulement de grandes masses d'argile durcie, mêlée de gravier, comme ces montagnes près la grande muraille, Considérations sur le plateau de l'Asie centrale.

dont parle Staunton ; ou enfin, ce qui sans doute paraît plus vraisemblable, ce centre du grand continent asiatique renfermerait-il de vastes mers de sable, et un chaos de tous les élémens du globe? Pour les volcans, il paraît qu'il n'y en a pas ici qui soient en activité ; mais n'y a-t-il pas dans cette grande étendue de terre quelques traces des anciennes révolutions volcaniques, comme celles que M. Patrin a vues en Daourie ? Enfin, trouve-t-on dans cette région si voisine de l'Inde, des ossemens d'éléphans et de rhinocéros comme dans la Sibérie ?

Voilà une série de questions importantes, et qu'il serait facile d'allonger encore. Et toutes ces questions restent jusqu'ici sans réponse ! Aucun de nos géologues n'a vu cette grande région, qui fait une sixième partie de l'ancien continent. Et ils osent faire des *théories de la terre !!!*

Minéraux. La minéralogie de ces pays est également inconnue. Les mines d'étain qu'on attribue au pays des Mongoux propres ; le nom de *Monts d'Or* (Altaï) donné à une grande chaîne ; la tradition de l'ancienneté de l'art de mineur parmi les Mongoux, voisins des riches mines de la Daourie russe ; les instrumens et ustensiles en or et fer qu'on trouve dans les tombeaux antiques ; enfin, l'opinion que les rivières de la Petite-Bukharie fournissent la poudre d'or qui entre dans le commerce de Kiachta ; voilà les faibles indices que nous avons sur les trésors minéralogiques de cette grande région.

Climat. Toutes les relations s'accordent à représenter le froid comme étant extrêmement rigoureux dans le centre de l'Asie ; l'élévation et la latitude devraient le faire supposer. M. de la Pérouse trouva les côtes du pays de Mantchoux, sous la latitude de 49 degrés, couvertes de neiges au mois d'août. Les ambassadeurs de *Scharockh* virent en Kalmoukie la terre gelée à deux pouces de profondeur au solstice d'été même (1). Cependant il se trouve dans l'intérieur quelques régions plus tempérées.

(1) *Forster*, Découvertes au Nord, t. I, 254.

La végétation du centre de l'Asie, en y comprenant même celle du Thibet, nous est presque entièrement inconnue ; aucun naturaliste habile n'a parcouru ces vastes régions. L'élévation de leur sol et la rigueur de leurs hivers pourraient faire présumer qu'il n'y existe aucune plante des contrées plus tempérées de l'Asie. Cependant le cotonnier et la vigne y ont pénétré. D'après les récits vagues des anciens voyageurs, et le peu que nous savons des végétaux qui croissent sur les côtes maritimes de la Tartarie, il paraîtrait que les plantes sont en partie les mêmes que celles qui se trouvent dans le nord de l'Allemagne, mêlées avec un certain nombre d'espèces de la Sibérie. Végétation.

La vaste étendue de l'Asie centrale renferme certainement de nouvelles espèces, et peut-être une flore toute particulière ; mais nous ne connaissons encore de plantes indigènes de cette contrée (en exceptant celles qui appartiennent à la Sibérie et à l'Inde), que cette singulière fougère appelée *polypodium barometz*, ou agneau de Sibérie, et les divers *rheum*, plantes qui fournissent la rhubarbe. Celle-ci croît sur les montagnes ; celle-là dans les steppes.

Les animaux, libres et errans dans ces déserts, se sont fait connaître en se montrant soit en Sibérie, soit dans la Chine. Tous les animaux utiles aux hommes se trouvent ici sauvages. Le cheval sauvage est nommé *takia* chez les Kalmouks (1), et *tahi* chez les Mantchoux (2). Le *koulan* ou l'âne sauvage habite les steppes et plaines ouvertes ; il ne dépasse guère la latitude de 48 degrés (3). On mange sa chair. Une troisième espèce de solipède qui tient le milieu entre l'âne et le cheval, le *dijggetaï* ou l'*hemione*, se rassemble par troupes sur les bords de l'Onon, de l'Argoun et de l'Amur, dans le désert de Cobi, et jusqu'aux confins de la Chine et du Thibet. On l'apprivoise ; il a Animaux.

Le djiggetaï.

(1) *Pallas*, Nouv. Mém. sur le Nord, II, 6. (2) *Kienlong*, Eloge de Moukden. (3) *Pallas*, Act. Petropol., 1777.

plus d'intelligence que l'âne ordinaire, mais il ne perd jamais entièrement son humeur sauvage (1). Le chameau à deux bosses erre indépendant dans les déserts sablonneux de la Mongolie. L'*yak*, ou bœuf grognant sauvage, fréquente les pâturages humides et ouverts; ses cornes tournées en arrière, son poil soyeux, long d'une palme sous le ventre, et sa queue semblable à celle du cheval, démontrent qu'il n'est nullement la souche de notre bœuf domestique (2). Une expérience faite à Irkutzk prouve qu'il se laisse élever et conduire comme notre bœuf mais le lait de la vache a un goût de suif (3). Les monts d'où dérive la source de l'Amur marquent les limites méridionales que la nature a tracées aux rennes; mais 5 degrés plus bas, au 45e parallèle de latitude, on retrouve encore l'élan. L'*argali* ou la brebis sauvage, la chèvre, le chamois, le bouquetin du Caucase, l'antilope goîtrée et la saiga, qui est probablement la chèvre jaune de Duhalde (4), errent en troupes sur les montagnes les plus escarpées. L'animal porte-musc, amant des vastes solitudes, habite la Mongolie, la Daourie et les régions montagneuses qu'arrose le fleuve Amur; au midi, il pénètre dans le Thibet, en Chine, et jusqu'au Tonquin, et vers l'ouest, jusqu'aux montagnes de Cachemire; au nord, M. Pallas en a rencontré sur les bords d'Eniseï, aux environs de Krasnoiarsk (5). Parmi les animaux féroces, on connaît l'ours brun et noir, le renard ordinaire, le *korsak* et le *karagan*, le lynx blanc, nommé *irgis* par les Kalmouks, le *karakal* (6) et le *manul*, espèces du même genre que l'once et le tigre. L'once est très-commune (7); mais il n'est pas sûr qu'on y ait vu le

L'yak.

Le porte-musc.

(1) *Sievers*, Lettres sur la Sibérie, dans les nouv. Mém. du Nord, VII, 214. (2) Vacca grunniens, *Gmelin*. Nov. Comm. Petr., V, tab. 7. Bubalus. *Pallas*, Act. Petrop., I, p. 11. *Kalo*, en bukharien et tangutien. *Sarluk*, en kalmouk. (3) *Georgi*, Russie, III (vol. 9), p. 1649. (4) *Pallas*, IV, p. 285 (in-4°.) Comp. *Gmelin*, Nov. Comment. Petrop, VII, tab. 19. (5) *Pallas*, t. IV, p. 13. (6) Proprement *Kara-Kulak*, i. e., oreille noire. *Guldenstedt*, Nov. Comm. Petrop., XX, p. 500. (7) *Djulbars*, en kirguis et en bukharien.

tigre proprement dit. L'Asie centrale possède aussi les animaux à fourrure de la Sibérie, l'hermine, la marte, la zibeline, la loutre qui fourmille sur les bords des lacs, si nombreux dans le pays des Kalmouks; la marmotte, l'écureuil strié, et différentes espèces de lièvres. Cette rapide et incomplète énumération des principaux animaux de l'Asie centrale prouve que la nature a en quelque sorte rassemblé dans un seul coin du monde ce qui ne se trouve disséminé que dans plusieurs contrées très-éloignées les unes des autres. Ce plateau, comme celui d'Afrique, est un point central d'où plusieurs races animales sont descendues dans les contrées qui l'environnent. Même dans la classe de ces animaux, auxquels leur faculté de voler dans l'air semble avoir donné le monde pour patrie, l'Asie centrale peut réclamer comme indigène ce bel et singulier oiseau qui tient le milieu entre les faisans et les paons, le *luen* des Chinois, le *phasianus argus* des naturalistes; il se trouve aussi, dit-on, en Chine et à Sumatra. Oiseaux.

Commençons nos recherches plus spéciales par le pays le plus voisin du Thibet et de la Tatarie indépendante.

La contrée appelée improprement la *Petite-Bukharie* s'étend sur la carte de d'Anville entre les 34e et 43e parallèles de latitude, et du 73e ou 81e degré de longitude est de Paris. Mais le major Rennel a prouvé que cette partie des cartes de d'Anville était erronée; on peut reculer les frontières occidentales de ce pays jusqu'au 67e parallèle de longitude. Au moins, les villes de Cashgar, Yarcand et Khoten doivent être placées plus à l'ouest qu'elles ne le sont selon d'Anville. La lettre du général chinois cité par Grosier, donne la distance de la Chine à Cashgar près de 100 lieues plus grande qu'elle ne l'est sur l'Asie de d'Anville. Petite-Bukharie. Situation.

Quoi qu'il en soit, la Bukharie orientale, pays qui depuis long-tems a été habité ou gouverné par des Tatars, et compris sous le nom de Turkestan, doit confiner au nord et à l'est à la Kalmoukie; au sud elle touche au Petit-

Thibet et aux *parties inconnues* du Grand-Thibet; à l'ouest elle est séparée de la Grande-Bukharie par les montagnes de *Belur*, et peut-être par un plateau élevé, dit la plaine de *Pamer*, où il paraît que l'Indus prend sa source.

Nature du sol. Rivières. La rivière d'Yarkand traverse ce pays de l'ouest à l'est, et se décharge dans le lac *Lop*, qui paraît être le commun réceptacle d'un grand nombre de rivières. Le sol paraît uni dans le milieu du pays, du moins on n'attribue à l'intérieur aucune chaîne de montagnes; mais au nord et à l'ouest le pays est ceint par des montagnes ou des plateaux. On assure qu'elles renferment plusieurs mines d'or et d'argent; mais ni les naturels du pays, ni les Kalmouks, ne connaissent l'art de les exploiter : ils se contentent de ramasser la poudre de ces métaux, que les torrens entraînent en abondance à la fonte des neiges, pour la porter à la Chine et jusqu'à Tobolsk, capitale de la Sibérie. On y rencontre aussi des pierres précieuses.

Province de Cashgar. Selon *Marc-Paul*, la province de *Cashgar* est à cinq jours de marche d'étendue; elle est couverte de villes et de châteaux, de jardins et de belles terres qui produisent de bon raisin, dont on fait du vin; il y a d'autres fruits en abondance. On y cultive le coton, le lin et le chanvre. Le général chinois qui fit la conquête de ce pays en 1759, écrit (1) que le sol est maigre; les habitans sont avares, et mènent une vie frugale (2); il y a environ 60,000 familles, 17 villes, 1600 villages et hameaux dans la province de *Hashgar* ou *Cashgar;* mais il est possible qu'il ait voulu parler de toute la Bukharie, qui a porté le nom de royaume de Cashgar. La ville du même nom, autrefois résidence des khans de la Bukharie orientale, compte, selon le général chinois, 2500 familles. Elle est bâtie en briques.

(1) *Grosier*, Description de la Chine. (2) *Marco Polo* da Venesia, maravegliose cose del mondo. Impresso in Venetia per Melchior Sessa. Anno domini 1508, cap. 38. (*Bibl. impériale.*) Celle de Trévise, de 1590, vantée par MM. *Pinkerton* et *Walckenaer*, est incomplète, fautive, et rien moins que remarquable. (*Bibl. de Sainte-Geneviève*).

La province d'*Yarkand* (1), située à l'est de Cashgar, est fertile en coton et en tout ce qui est nécessaire à la vie. Les peuples, dit Marc-Paul, sont habiles artisans; mais ils ont, pour la plupart, les jambes gonflées et de grands goîtres, ce qui vient de la qualité des eaux qu'ils boivent. *Yarkand*, située sur la rivière du même nom, est regardée par quelques-uns comme la capitale actuelle de la Bukharie. L'opinion de M. *Petis de la Croix*, qui, dans ses savantes notes sur Scherefeddin, prétend ne voir dans Yarkand qu'un autre nom pour désigner la ville de Cashgar, est suffisamment réfutée par les relations de Marc-Paul et du général chinois. Province d'Yarkand.

La province de *Koten* ou *Kotan* se trouve à l'est-sud-est (2) de la précédente. Elle a, selon Marc-Paul, huit journées de marche en étendue; on y cultive le coton, le lin, le chanvre, le blé, la vigne et autres végétaux; les habitans sont industrieux et braves à la guerre (3). Province de Kotan.

Karaia ou *Kereia*, qu'on place à l'est de Koten, n'est ni le *Carian* ni le *Carit* de Marc-Paul, que nous retrouverons dans le midi du Thibet et dans l'empire de Birmans. Cette province appartient probablement à la Petite-Bukharie. Cela est moins certain pour les deux provinces ou contrées dont nous allons parler. Province de Karaia.

« Au sud-est de Kotan, dit Marc-Paul, est située la province de *Poym* (4); elle contient beaucoup de villes et de châteaux; la capitale est traversée par une rivière qui roule des pierres précieuses, telles que la calcédoine et le jaspe. Cette contrée produit en abondance la soie. » D'Anville et Forster considèrent ce pays comme une Oasis voisine de la Petite-Bukharie; peut-être le mot thibétain *Poy*, Province de Poym.

(1) On lit : *Earcan* dans notre édition; *Barcan* dans celle de Trévise de 1590; *Carchan* et *Carcam* dans d'autres; *Bourkend*, *Ourdakend* et *Ardakend*, chez Abulfeda, Albergendi, etc. Voyez d'*Herbelot*, Bibliothèque orientale, v. Khoten et Cashgar. (2) « *Entre Gorgo et Sosolan.* » (3) « *Sono boni homini per arme.* » Ed. de Venise, 1508, *Ramusio* et *Muller* lisent le contraire. (4) *Peym* dans d'autres

qui dénote *province* ou *département*, pourrait-il nous autoriser à conjecturer que la contrée de Poym est la partie septentrionale du Thibet.

Sur la ville de Ciarchian ou Ciartam.

Toutes ces provinces, dit Marc-Paul, font partie du *Grand-Turkestan*. « La *première* ville est *Ciarchian*, ou *Ciartam*. » En allant de Ciarchian pendant cinq journées à travers un pays sablonneux, où il y a des eaux amères et quelques eaux douces, on arrive à l'entrée du grand désert, où il y a une ville nommée *Iob* ou *Lop*, « située entre le nord-est et l'est de Poym (1). » Nous ne voyons rien dans ce passage qui démontre que *Ciarchian* soit un canton isolé à l'est de Poym, comme l'ont cru les interprètes. Pourquoi faire d'abord un long détour au sud-est, et ensuite remonter au nord, pour aller de nouveau au sud-est? C'est la route qu'on fait parcourir à Marc-Paul. Mais dit-il bien qu'il a été lui-même à Poym? Nous ne le voyons pas. D'ailleurs, ce mot de *première ville* peut désigner la capitale du Turkestan; or, cette capitale était Yarkand, nommée plus haut *Carchan*. Ne serait-ce pas d'elle que parle Marc-Paul? Dans cette hypothèse, il faudrait rapprocher la ville de Lop, raccourcir le cours de la rivière d'Yarkand, et étendre en largeur le désert.

Manière de vivre dans le treizième siècle.

Le Turkestan oriental, contrée autrefois riche et belle, avait été ravagé du tems de Marc-Paul par les Tartares, et était encore exposé à leurs visites désastreuses. On y trouve des calcédoines et du jaspe. Les habitans avaient des troupeaux; chacun d'eux cachait, après la moisson, son blé sous le sable, dans une caverne connue de lui seul, parce que le sable mouvant des déserts couvrait bientôt l'endroit. Toujours en crainte d'être pillés, ils n'emportaient chez eux que ce qu'il fallait pour se nourrir

(1) « Quando tu te parti de Ciarchian el se va per 5 zornade per sabion » trovando etiamdio acqua molta et amara et in alchuni loghi dolce; » quando tu se andado quelli cinque zorni, tu trovi uno grandissimo » deserto et all' intrar de quello deserto tu trovi una grande città la- » quale a nome Iob (Lop) et è entre griego et oriente. » Fol. 17, verso. Edit. de 1508.

pendant un mois. Ce tableau convient peut-être encore.

L'origine et les mœurs du peuple de la Petite-Bukharie sont peu connues ; la population, malgré le mélange avec quelques Kalmouks, se compose principalement de Bukhariens indigènes, auxquels on donne un teint basané, ce qui n'empêche pas qu'il n'y en ait de très-beaux et de très-bien faits. Leur langage est le *zagathayen*, qui n'est autre que le turc ; cet idiome est mêlé de beaucoup de mots persans. Origine des habitans.

Les Tartares, dit Bentinck, donnent ici, comme dans la Grande-Bukharie, aux bourgeois le nom de *tadjiks* ou tributaires. Jamais ils ne prennent les armes, ce qui les fait mépriser par les Tatars, auxquels chaque ville et village du pays paye un tribut régulier. Ils diffèrent encore des nations errantes de l'orient, en ce qu'ils ne sont pas divisés en tribus. Les missionnaires de Chine distinguent aussi les Bukhariens des Tartares (1). Mais ne faudrait-il pas entendre ici par Tartares les *Kalmouks*, conquérans du pays ? et les Bukhariens ne seraient-ils pas alors de vrais Tartares ou Turcs ?

L'habit des hommes ne descend pas au-dessous du gras de la jambe ; il est serré par une ceinture comme l'habit polonais. Les femmes en portent un semblable, avec de longues boucles d'oreilles, comme celles du Thibet : leur chevelure est également divisée en longues tresses, et décorée de rubans. Elles teignent leurs ongles avec le suc du henné. Les deux sexes mettent un long caleçon et des bottines de cuir de Russie ; la coiffure est celle des Turcs. Les maisons sont en général bâties en pierres, et décorées de quelques meubles fabriqués à la Chine. Le thé est la boisson générale du pays ; on le prend avec du lait, du beurre et du sel, à la façon des autres peuples de l'Asie centrale. Les femmes sont achetées ; ainsi les filles jolies sont une source de richesses pour leurs parens. Vêtemens.

(1) *Duhalde*, IV, p. 464.

Les Kalmouks. Les *Kalmouks* peuvent être considérés comme les *Mongols occidentaux*, le mont Bogdo a donné occasion à cette ancienne séparation des tribus. Depuis 1755, toute la Kalmoukie reconnaît la domination de l'empereur de Chine. Le Khan-Taischa pouvait lever 20,000 hommes de la Petite-Bukharie, en prenant seulement un homme sur dix familles. Par-là, on devrait compter 200,000 familles, qui doivent fournir une population d'un million. Les Kalmouks eux-mêmes, en n'y comprenant pas les Eleuthes de Koko-Nor, formaient probablement aussi un million d'âmes. Leur pays, qui touche à la Chine au levant, et à la Tatarie à l'occident, borde au nord la Sibérie, et confond au midi ses limites avec celles du Thibet; la superficie en égale celle de la France, de l'Italie et de l'Espagne réunies; les latitudes sont les mêmes; mais quelle différence pour le climat, les productions et les mœurs!

La Kalmoukie.

Nous ne connaissons que d'une manière bien imparfaite les provinces, ou, pour mieux dire, les déserts et les oasis qui occupent cette vaste étendue.

La Kankaragay. La région que d'Anville appelle *Kankaragay*, cette région élevée où la rivière d'Irtych prend sa source, présente probablement un des climats les plus rigoureux qu'il y ait sur l'ancien continent. Le mont Bogdo et d'autres montagnes voisines portent des neiges éternelles.

Le Tsahan-Tala. Le *Tsahan-Tala*, ou la plaine blanche, est une des plaines les plus élevées du monde, et l'on peut en dire autant des environs du lac *Zaizan*. Il paraît qu'on doit chercher dans les montagnes de Bogdo le *Ringui-Talas* (1) de Marc-Paul, contrée qui produisait de l'acier et de l'asbeste, et qui était à seize journées de la province d'Hamil.

Le Ringui-Talas.

La Songarie. Le pays qui porte proprement le nom de *Songarie* est un bassin ou plateau concave, borné au nord par les monts *Ulugh* ou *Ulutag*, et au sud par la chaîne des monts *Alak*.

(1) *Chunchintalas*, Muller. *Ringuitalas*, Edit. de Venise et de Tréviso, cap. 46.

Un lac y suit l'autre ; le *lac de Palcati* est le dernier et le plus grand de tous ; il est difficile, dit-on, d'en faire le tour en quinze jours ; il a environ deux degrés et demi de long, et plus d'un degré de large. La rivière d'*Ili*, grossie de beaucoup d'autres courans, se jette dans ce lac, qui n'a aucun écoulement. Lac de Palcati.

C'est sur les bords de l'Ili que les Songars, tribu des Kalmouks, attirés par la richesse des pâturages, avaient établi le siége de leur puissance ; leur *Kham-Taïdscha* résidait dans un endroit nommé *Harcash*. Ils y entretenaient d'immenses troupeaux de chevaux et de moutons à queue grasse ; leur bétail à cornes et leurs chameaux n'étaient pas en si grand nombre. Le grand Tamerlan, dit un historien oriental, s'arrêta sur le mont Ulugh pour contempler la plaine immense qui s'étendait à ses pieds comme une mer de verdure (1). Ce pays est très-probablement l'*Organum* du voyageur Rubruquis (2), et l'*Irgone-Kond* d'Abulgazi (3). Le camp d'Harcash. Le pays d'Organum.

Les montagnes au sud de la Songarie comprenaient, selon d'Anville, les anciens établissemens des *Oïgours* ou *Igours*, ancêtres des Hongrois. Comme il paraît qu'on traverse ces montagnes sans difficulté, excepté au *détroit de Chongez*, il se pourrait bien qu'elles ne fussent au fond qu'une suite de plateaux plus élevés que ceux qui leur servent de base. L'agriculture et le commerce ont autrefois animé cette contrée, arrosée d'une foule de petites rivières. La civilisation des Oïgours remonte au deuxième siècle avant J. C. ; leur langue était la turque ; ils rangent les lettres du haut en bas comme les anciens Syriens. Leur alphabet, sur lequel M. Langlès prépare un travail, paraît dériver du *devanaghari*, écriture indienne (4). Le pays des Oïgours portait aussi le nom de *Getha*, et peut-être les *Gétés*, qui en étaient les habitans, Les Oïgours et leur pays. Le Getha.

(1) Histoire de Timurbey, par *Scherefeddin*, traduite par *Petis de la Croix*, liv. III, ch. 10. (2) *Forster*, Découvertes dans le Nord, p. 170. (3) *Abulgazi*, Histoire générale des Tatars, liv. I, ch. 5. (4) *Langlès*, Alphabet mantcheou, p. 51-145.

descendaient-ils des anciens Massagètes. Ce pays embrasse
Le Turfan. encore le canton de *Turfan*, qui est situé sur le penchant du plateau d'Oïgour, au nord du lac *Lop*. Turfan est une ville considérable, fréquentée par les marchands qui, de ces pays vont en Chine. Elle est sans doute le *Tarsœ* (*Tarsæ*) dont parle le roi *Haithon*, et qu'il désigne comme étant la capitale du florissant empire des Iogours.

« L'empire de Tarsœ, dit Haithon, a trois provinces, dont les souverains se nomment rois. Les habitans sont appelés *Iogurs*; ils s'abstiennent de boire du vin et de manger quoi que ce soit qui ait eu vie; ils cultivent beaucoup de blé, mais n'ont point de vignes. Leurs villes sont très-agréables, et contiennent un grand nombre de temples où l'on adore les idoles; ils cultivent les arts et les sciences, mais ne sont pas propres à la guerre; ils ont une manière d'écrire qui leur est particulière, mais qui a été adoptée par tous leurs voisins (1). »

Ville de Lop. La ville de *Lop*, dont parle Marc-Paul, était située sur la rivière d'Yarkand, un peu au-dessus de son embouchure dans le lac Lop. En venant de la Petite-Bukharie pour aller en Chine, on s'arrêtait ici pour faire les préparatifs au passage du grand désert.

Canton de Hamil. Une autre route conduisait en Chine par *Hami*, ou *Hamil*, ou *Chamul*, petite province également environnée de déserts. « Le climat, dit un missionnaire (2), y est assez chaud en été. Le terrain n'y produit guère que des melons et des raisins; mais les premiers surtout sont d'une excellente qualité : ils se conservent pendant l'hiver; on les sert sur la table de l'empereur de la Chine. D'autres écrivains placent dans cette contrée des carrières d'agates et de diamans (3). Les habitans, robustes et grands, bien logés et bien vêtus, suivent généralement la religion mahométane. » Du tems de Marc-Paul, ce peuple était idolâtre; il les peint comme de bons et joyeux sauvages, riches des

(1) *Haithon*, Hist. orient., c. 2. (2) *Duhalde*, t. IV, p. 26 et 54.
(3) *Grosier*, Description de la Chine, p. 241 sqq.

produits de leur sol, et occupés à chanter et à danser. » Lorsqu'un voyageur arrive dans leur pays, et qu'il descend chez l'un d'eux, celui dont il a choisi la maison s'adjoint à sa femme, à ses filles et à toutes ses parentes, pour satisfaire en tout les désirs de l'étranger. Le mari abandonne sa maison, cherche dans la ville tout ce qui peut contribuer à l'amusement de son hôte, et ne rentre chez lui qu'après le départ de l'étranger. Pendant ce tems, l'heureux voyageur jouit de tous ses droits. *Mangu-Khan* voulut en vain abolir cette coutume singulière; les habitans la regardent comme un précepte de religion, et s'imaginent qu'en l'abandonnant ils exposeraient leurs champs à être frappés de stérilité (1). Usages singuliers.

En franchissant les plaines sablonneuses et salines du grand désert Cobi, nous arrivons dans les contrées qui formèrent, au douzième siècle, le puissant empire de *Tangout*, lequel s'étendait probablement sur la partie nord-ouest de la Chine, sur le pays des Sifans, et peut-être même sur le Thibet, en tout ou en partie. *Marc-Paul* en parle fort en détail; il semble que *Kampiou*, qu'il désigne comme capitale du Tangout, est le *Kantscheou* des Chinois, et que *Singaï* n'est autre chose que *Sigan*. A cinq journées au sud de Kampiou, il place le pays d'*Ergi* ou l'*Ergioul* (2), où l'on voyait l'animal porte-musc, le bœuf grognant, le faisan de Chine. Les modernes connaissent, ou, pour mieux dire, désignent le Tangout sous le nom de pays de *Kokonor* ou *Hohonor*, ou du lac Bleu; c'est le *Zinchay* de la géographie des Chinois (3). *Satscheou* paraît être une ville assez considérable, située sur une petite rivière qui se jette dans le fleuve de Polonkir, lequel s'écoule vers le désert, dans un lac appelé *Hara-nor*. Le Tangout. Kantscheou. Pays d'Ergi. Satscheou.

(1) *Marco Polo*, le Meraviglie, etc., ch. 45. (2) C'est-à-dire royaume d'Ergi. *Ioul* dénote royaume en thibétain et tangoutien. *Mithridates*, I, 72. (3) Extrait du *Dai-syn-y-tundschi*, dans *Busching*, Magas. géograph., XIV, 554.

Les confins du Tangout et du Thibet restent encore couverts de ténèbres impénétrables. Le *Socor* ou *Soucor* de Marc-Paul, où croissait la rhubarbe, paraît être le *Souc* dans la carte du Thibet par les missionnaires. Non loin de là s'étend le canton de *Séri*. Des marchands boukhariens qui apportaient de la rhubarbe à Kiakhta m'dirent à M. Pallas, « qu'une ville nommée *Selin* (peut-être *Serin*), est située au *sud-ouest* du lac Hoho-Nor, sur une rivière qui s'écoule dans le Hoangho ; toute la contrée est composée de montagnes hautes et arides ; la rhubarbe y croît dans les fentes des rochers, en des endroits humides ; on tire les racines de la terre en avril et en mai ; on les nettoie, et on les suspend aux arbres (1). »

Le Socor ou Soucor.

Ville de Selin ou Serin.

La contrée habitée par les *Sifans*, qui parlent la langue thibétaine (2), est située dans le coin où la Chine, le Tangout et le Thibet se rencontrent. On lui donne le nom de *Tosan*, et c'était autrefois un empire puissant, mais dont la grandeur s'écroula au neuvième siècle de l'ère vulgaire. Les *Sifans noirs*, qui habitent sur le Hoangho ou le *Hara-Moren* (le fleuve Noir), sont moins civilisés que les *Sifans jaunes*, qui demeurent sur les bords de l'Yantsekiang ou fleuve Jaune. Les chevaux de ce pays sont petits, mais on les estime à cause de leur vigueur et de leur adresse. Les rivières roulent des parcelles d'or.

Pays des Sifans.

Les Kalmouks qui, sous la suzeraineté de la Chine, dominent sur les pays qu'on vient de décrire, ou du moins sur la plus grande partie, ne diffèrent pas essentiellement des Mongols. Ils nous retracent exactement le portrait que Procope, Ammien, Priscus et Jornandes ont laissé des fameux Huns. Ils sont généralement d'une taille médiocre ; on en trouve plus de petits que de grands. Abandonnés dès leur enfance à la nature, ils ont

Sur les Kalmouks. Leur constitution physique.

(1) *Pallas*, Voyages en Russie, IV, 216 (trad. in-4°). (2) *Regis*, dans *Duhalde*, IV, p. 463.

tous le corps bien fait, les membres déliés. Les traits caractéristiques de tous les visages kalmouks sont : des yeux [illegible]e obliquement placé descend vers le nez; des [illegible]oirs, peu garnis, et dont l'arc est fort rabaissé; des n[illegible]amus et écrasés vers le front; les os de la joue saillans; la tête et le visage fort ronds. L'habitude de s'enfoncer des bonnets sur la tête contribue peut-être à détacher leurs oreilles de la tête plus qu'à l'ordinaire; mais la grandeur énorme de ces mêmes parties est un trait de leur caractère physique : ils conservent les dents belles et blanches jusqu'à l'extrême vieillesse. Leur peau, naturellement blanche, prend, par l'ardeur du soleil en été, et l'action de la fumée des cabanes en hiver, une teinte jaune brunâtre, qui cependant diffère chez les individus et chez les deux sexes. Parmi les femmes kalmoukes il y en a beaucoup d'une jolie figure, et dont la blancheur est rehaussée par de beaux cheveux noirs (1). L'odorat, l'ouïe et la vue, chez les Kalmouks, surpassent toute idée qu'un Européen pourrait s'en former. Ils sentent la fumée d'un camp; ils entendent le trot d'un cheval; ils distinguent dans leurs plaines immenses le plus mince objet à une distance étonnante.

Tribus kalmoukes.

Les Kalmouks s'appellent eux-mêmes *Derben Oeroet*, les quatre frères ou confédérés. Ces quatre nations alliées sont les *Choschotes*, nommés *Sifans* par les Chinois, et qui, au nombre de 50,000 familles, occupent les environs du lac Hoho-Nor; les *Songares*, dans la contrée qui porte leur nom, et qui, jadis très-puissans, sont réduits à 20 ou 30,000 familles; les *Torgotes*, qui, après avoir demeuré en Russie, dans la steppe d'Astrakan, au nombre de 60 à 70,000 individus, s'en retournèrent en 1770 dans la Kalmoukie; enfin, les *Derbètes*, qui se sont réunis les uns aux Torgotes, les autres aux Songares. Outre ces tribus nomades, il paraît que les villes sont habitées par des Bukhariens, des Chinois, et peut-être des Kalmouks sédentaires.

(1) *Pallas*, Voyages, I, p. 491.

Les Kalmouks aiment la société et les festins ; ils détestent à manger seuls ; leur plus grande jouissance est de partager avec leurs amis tout ce qu'ils ont de provisions de bouche. L'habit des hommes ressemble à celui des Polonais, à l'exception des manches, qui sont fort étroites et fermées au poignet. Le peuple s'habille de peaux de mouton et de feutre. En été, les jeunes filles se découvrent la gorge jusqu'à la ceinture. Les hommes se rasent la tête, à l'exception d'une petite touffe de cheveux ; les femmes, au contraire, sont très-jalouses de cette partie de leurs charmes ; elles portent leurs cheveux épars jusqu'à l'âge de douze ans, époque de leur nubilité ; alors elles les réunissent en tresses qui entourent leur tête ; mariées, elles les laissent pendre en deux tresses sur les épaules.

Vêtemens.

Les habitations des Kalmouks sont des tentes, ou plutôt des demi-cabanes formées d'une claie d'osier circulaire, que recouvre un toit en feutre, capable de résister à la pluie et aux neiges.

Habitations.

Les Kalmouks préfèrent à toutes les commodités d'une ville régulière la liberté de leur vie nomade et leurs cabanes transportables. Chasser, garder les troupeaux, construire des tentes, voilà les seuls travaux qu'un Kalmouk croit convenables à la dignité d'un libre enfant du désert. Les femmes ont pour leur part tous les travaux domestiques ; elles doivent aussi placer et démonter les tentes, seller et amener les chevaux ; les momens de loisir sont aussi rares pour elles que fréquens pour les hommes. Les Chinois cherchent à accoutumer les Kalmouks à l'agriculture ; ils y réussiront difficilement ; le climat âpre et le sol aride bannissent de ces contrées la plupart des cultures rurales, ou en rendent les bénéfices très-précaires.

Occupations.

Le lait de jument est préféré, par presque tous les peuples de l'Asie, au lait de vache. Ce lait, dans sa fraîcheur, est plus fluide que celui de la vache, mais il a un petit goût de lessive qui choque le goût des Européens.

Lait de jument.

lorsqu'on le fait aigrir dans des vases propres, il prend un goût acide vineux très-agréable ; à peine donne-t-il quelques gouttes de crème. Les Kalmouks font du lait de jument une liqueur faiblement spiritueuse, qu'ils appellent *araka*, et non pas *koumiss*, comme on le dit communément ; car *koumiss* est le nom tatare, et non pas kalmouk, du lait de jument (1).

Leur nourriture consiste presque uniquement en laitage et en viandes grasses, surtout de gibier, car ils ne tuent guère leurs animaux domestiques.

Ils fabriquent eux-mêmes les feutres dont leurs tentes sont revêtues. Les femmes préparent les peaux avec infiniment d'adresse, et en font toutes sortes d'ustensiles. Les hommes fabriquent eux-mêmes une partie de leurs armes. Industrie.

La langue des Kalmouks, la même que celle des Mongols, diffère totalement de la langue tatare, quant aux mots et à la syntaxe. On y reconnaît beaucoup de noms propres hunniques (2) ; la fréquence des monosyllabes rappelle les langues du Thibet et de la Chine (3). Privée d'articles, n'admettant presque pas l'utile secours des pronoms et l'élégante influence des conjonctions, n'ayant que peu de modifications du verbe, elle paraît une des plus pauvres, mais aussi une des plus anciennes langues du monde ; elle est, dit-on, sonore, harmonieuse et poétique (4). Les romances plaintives et les chants épiques Langue.

---

(1) *Pallas*, Voyages, I, 501. (2) *Munzak*, *Athel*, *Denzik*, *Emedzar*, *Uti*, etc. Voyez *B. Bergmann*, courses nomadiques parmi les Kalmouks, I, p. 125 (en allem.). (3) Vocab. Petrop., n°. 137. *Falk*, Mém. topogr., III, 575 (en allem.) *Fischer*, Histoire de la Sibérie, introd., p. 40 (en allem.) (4) Voici un passage d'un roman héroïque kalmouk :

« *Tuchimail ain kaimain aboudal inou go tœlghym ssaid-kill inou*
Ministre ainsi parlé mine mais élevé prophète esprit mais
» *æmongolangtai baiyai ousaisskylaintai ga'gain inou tounggoulak...*
tranquille corps considérable visage mais serein.
» *Bi niggai sobylongtou kækschin jouckai noussatou mæn.* »
Je un souffrant vieillard très âgé vraiment.

Traduction. Le ministre parla ainsi : Ta noble mine annonce un prophète ; ton esprit est tranquille, ton extérieur imposant, ton visage serein.... Moi, je suis un vieillard souffrant et courbé sous le poids des ans. *Bergmann*, Courses nomadiques, I, 114 (en allem.)

de ce peuple ont le caractère sombre et gigante[illegible] de la nature du pays ; les rochers, les torrens et l[illegible]

Poésie des Kalmouks.

téores d'Ossian y figurent à côté des légendes mira[illegible] aussi bizarres que celles des Hindous (1). On y [illegible] aussi de ces traits d'une vérité sublime qui plaisent [illegible] les nations ; par exemple, la romance d'une tribu [illegible]ugitive commence par cette image : « Après avoir épuisé [illegible] toute leur » fureur, les eaux du vaste lac s'apaisent ; tels sont les trou- » bles de ce monde et leur tranquille oubli. » Ces nomades possèdent des poëmes de vingt chants et au-delà, conservés par la seule tradition ; leurs bardes ou *dchangurtschi* les récitent de mémoire au milieu du peuple attentif et ravi de joie (2). Outre l'écriture mongole, qui se compose de 44 lettres qu'on réunit perpendiculairement, les Kalmouks ont une écriture indienne, nommée l'*onetkak*, employée aux formules magiques.

Constitution politique.

L'orgueilleuse ignorance des Européens regarde les peuples libres de l'Asie comme des sauvages sans mœurs et sans lois ; mais dans la réalité les khanats d'Asie paraissent être semblables à nos empires féodaux du moyen âge. On distingue trois classes différentes parmi les Kalmouks : la noblesse, dont les individus s'appellent les *Os-Blancs* ; le peuple, qui est composé d'esclaves qui se nomment les *Os-Noirs* ; et le clergé, qui descend de ces deux castes, et qui est composé d'hommes libres. Les femmes nobles sont de même appelées *Chair-Blanche*, et les femmes du peuple *Chair-Noire* ; la généalogie se désigne seulement par les *Os*. La puissance du *Khan-Taïdsha*, ou prince en chef, consistait seulement dans le nombre et l'importance de ses sujets, et non dans l'étendue de son territoire, qui, dans cette vaste contrée, ne peut avoir aucune valeur. Les sujets de chaque chef forment un *Oluss*, qui se trouve divisé en *imaks*, composé depuis 150 jusqu'à 300 familles ; chaque imak est com-

(1) Romances kalmoukes, dans *Pallas*, Mémoires sur les nations mongoles, I, p. 153 (en allem.) (2) *Bergmann*, II, 206, 236, etc.

mandé par un *Saïssan* ou noble : lorsqu'il y a un grand khan, les princes se laissent guider par lui seulement dans les affaires qui sont d'une importance générale. Le tribut consiste en une dixième partie du troupeau et des autres propriétés ; mais à la première sommation, tous doivent comparaître à cheval devant le prince, qui renvoie les hommes incapables de supporter les fatigues de la guerre. Leurs armes sont les arcs, les lances, les sabres, et quelquefois les armes à feu. Les guerriers riches sont revêtus d'une cotte de mailles, formée d'anneaux enchâssés les uns dans les autres, comme celles qui ont été en usage en Europe jusque dans le quinzième siècle. Armes.

La religion des Kalmouks, et de toutes les nations mongoles, mantchouriennes et thibetaines, est celle de *Dalaï-Lama* ; ce pontife souverain est lui-même choisi parmi les *Sifans jaunes*, considérés par Pallas comme une tribu kalmouke. C'est dans la description du Thibet que nous donnerons une idée de ce système ; disons ici que les Kalmouks sont, plus qu'aucun peuple de la terre, soumis à l'empire des prêtres ; ils leur confient la direction de toutes leurs affaires ; rien ne se fait sans consulter un jongleur qui, par des sortiléges, prétend interroger les Dieux ; ces *Gellongs* lèvent un ample tribut sur leurs crédules troupeaux ; ils vivent dans l'abondance ; le célibat leur est prescrit ; mais quand ils voyagent, ils ont le droit de partager le lit de leurs hôtesses, et ils voyagent souvent. Religion. Gellongs ou prêtres.

En passant le mont Bogdo, on entre dans le pays des *Mongols* proprement dits. Le milieu de ce pays est un froid et stérile plateau ; c'est là que se termine le désert *Shamo* ou *Cobi*, désert de plus de 500 lieues de long, et qui étend ses branches occidentales et méridionales vers le Thibet et la Petite-Bukharie. Les pays d'Hamil, de Lop et autres Oasis fertiles en interrompent momentanément l'effroyable monotonie. Il y a des prairies le long des rivières, où l'on voit errer par grandes troupes les La Mongolie. Désert Cobi ou Shamo.

petits chevaux mongols, et où le sauvage *Djiggetaï* vient rapidement dévorer quelques brins d'herbe.

Pays des Scharra-Mongols.

Les contrées voisines de la grande muraille ressemblent, pour le climat, à l'Allemagne; le sol argileux paraît y dominer. Les Anglais virent à *Zhé-holl*, sur les limites de la Mongolie, sous la latitude de 41 degrés 58 minutes nord, des trembles, des ormes, des noisetiers, des noyers; mais sur les montagnes, les pins étaient petits et les chênes rabougris (1). Les Mongols jaunes ou *Scharra-Mongols* errent dans ce pays, tandis que les

Pays des Kalkas. Mongols.

Kalkas ou les Mongols noirs occupent les contrées au nord du Grand-Désert. Cette dernière partie, voisine de la Sibérie, est très-peu connue. Comme, d'après les relations de *Pallas*, de *Sokolof* et de *Patrin*, la Daourie russe éprouve des chaleurs assez considérables, et voit ses montagnes moyennes se couvrir de belles forêts de pins, de bouleaux, d'ormes et de peupliers, tandis que les plaines nourrissent de nombreux troupeaux, et ne se refusent pas à la culture de plusieurs espèces de grains, il était à présumer que la Daourie chinoise, et quelques autres parties septentrionales de la Mongolie, présentent un climat et des productions semblables. Le voyage de la dernière ambassade russe ayant été commencé au milieu de l'hiver et interrompu à la distance de 300 werstes ou environ (70 lieues de la frontière), nous savons seulement

Montagnes.

que le pays renferme des plaines arides et des montagnes escarpées, souvent boisées, où abondent les sangliers, les cerfs et les élans (2). Une montagne sacrée, le *Khan-Ola* ou mont Royal, porte beaucoup de temples et des tombeaux. On croit que les mines d'où les Chinois tirent leur étain sont situées dans ce pays. Il est plus sûr que les Chinois ont établi avec grand avantage des forges de fer près le lac *Iroi*, à 50 werstes de Kiakta.

Rivières.

Le Hoangho parcourt une partie de la Mongolie mé-

(1) *Macartney*, Voyage, III, p. 250 et 343.

(2) Relat. de l'amb. russe. *Ephém. géograph.*, XXI, p. 225.

ridionale. Vers le milieu et à l'est, beaucoup de petites rivières se perdent dans les sables. Au nord, la *Selinga* et l'*Orchon* portent leurs eaux au lac Baïkal, tandis que le *Kerlon* et l'*Onon* concourent à former le superbe fleuve *Amur*, qui descend dans le pays des Mantchoux.

Aux pieds des monts Bogdo l'on voit le grand lac *Kosogol*, et quelques autres d'une étendue considérable. *Marc-Paul* nous a laissé une description du lac *Cianga*, qui paraît être celui de *Tsahan* ou le *Tsahan-Nor*; le grand-khan avait une maison de plaisance sur les bords de ce lac; on y voyait abonder les cygnes, les *phasianus argus*, les grues, les perdrix, les cailles; mais à cause de l'âpreté du froid, le khan n'y venait qu'en été (1). Lac Tsahan.

Plusieurs auteurs ont pensé que cette contrée était jadis remplie de villes considérables; mais il est beaucoup plus vraisemblable que les Mongols n'ont jamais été ni en assez grand nombre, ni assez riches et industrieux pour construire des villes qui méritassent ce nom. Même le fameux *Kara-Korum*, et en chinois *Ho-lin*, siége du grand empire des Mongols, n'était bâti qu'en terre et en bois. C'était peut-être une résidence d'été, comme l'est aujourd'hui *Zhé-holl*, où l'empereur de Chine reçut l'ambassadeur Macartney. Zhé-holl enferme un vaste palais à la chinoise, des jardins immenses et somptueux, quelques pagodes ou temples d'idoles, et une foule de cabanes misérables. Tout cela, si on l'abandonne, disparaîtrait en moins d'un siècle. Il n'est pas étonnant qu'on cherche en vain les traces de Kara-Korum, située, selon d'Anville, sur l'Engui-Moren, environ à 44 degrés de latitude, 104 degrés de longitude; mais, selon Fischer (2), sur les bords de l'Orchon, à 101 degrés de longitude, 47 de latitude. Les princes et les pontifes des Mongols-Kalkas demeuraient, il y a peu d'années, dans un camp appelé *Urga*, à 300 werstes de Kiakhta, sur la rivière de Tula; Villes. Kara-Korum.

(1) *Marc-Paul*, de reb. Orient., I, cap. 64. Forster, Découvertes dans le Nord, I, p. 230. (2) Introduction à l'histoire de la Sibérie (en allem.).

Kyræ. ce camp a été changé en une ville, et appelé *Kyræ* (1). Il n'y a que les temples, les demeures des prêtres et la maison du vice-roi chinois, qui soient bâtis en bois; le reste se compose encore de tentes.

D'autres villes. *Maimatschin*, petite ville sur l'extrême frontière de la Russie, est le siége du commerce avec Kiakhta. *Naoun* est une ville marchande, située à un mois de marche au sud-est du poste russe de *Zourouchaitu*, sur la rivière d'Argoun; les marchands de cette place y arrivent armés d'arcs et de flèches; ils apportent des étoffes d'une très-bonne qualité. Leur langage n'est ni le chinois ni le mongol (2).

Les Mongols. Traits physiques. Les Mongols ont, comme les Kalmouks, le visage plat, les yeux petits et obliques, de grosses lèvres, un menton court, et peu de barbe; les oreilles sont larges et proéminentes; les cheveux noirs renforcent un teint brun-rougeâtre ou jaunâtre. Mais plus civilisés par leur ancien séjour en Chine, ils sont plus dociles, plus hospitaliers, plus actifs et plus voluptueux. Les Russes de Daourie regardent les femmes mongoles comme plus fécondes que les leurs. Ces femmes ont aussi beaucoup d'industrie et de gaieté. Les livres religieux des Mongols sont écrits dans la langue de Tangout ou de Thibet, et il y a dans chaque *imak* un maître d'école. Les *lama's* ou prêtres, et leurs chefs, les *khutuctu*, jouissent d'une grande considération, et dépendent du grand Dalaï-Lama.

Religion.

Manière de vivre. La polygamie, quoique permise, est peu commune. Ils se marient très-jeunes, et les femmes apportent une dot en troupeau ou en brebis. Il y a un feu commun dans le milieu de la tente et dans les déserts : on emploie pour chauffage le fumier de vache desséché. Les tentes des nobles sont dans l'intérieur, tendues d'étoffes de soie, et le parquet est couvert de tapis de Perse. Dans les demeures des grands, on trouve des vases d'étain, d'argent,

(1) *Ephém. géogr.*, XXI, 230. *Bruns*, Aussereuropæische géogr., I, 69.
(2) *Sokolof*, dans *Pallas*, Voyage, IV, p. 620 (in-4°).

de porcelaine. Les tentes du peuple sont formées d'une espèce de feutre. Dans quelques endroits ils érigent de petits temples, à l'entour desquels les prêtres ont des cabanes de bois.

Leur tête, à la réserve d'une seule boucle de cheveux, est rasée, et recouverte par un bonnet jaune et plat, au moins chez les Mongols-Scharra ; ils portent des pantalons larges, une veste légère avec des manches étroites, et une ceinture qui retient le sabre, le couteau et des objets nécessaires pour fumer. L'habit de dessus est de drap ; les manches en sont larges ; leurs pieds sont entourés de linge, par-dessus lequel se trouvent passées des bottines de cuir, ordinairement noires ou jaunes. Leur luxe ne s'étend pas jusqu'à l'usage des chemises. Les Mongols se nourrissent de viande, qu'ils mêlent quelquefois avec des légumes ; l'eau était la boisson ordinaire ; ils se régalent de lait de beurre et de koumiss ; mais ils ont appris à connaître l'eau-de-vie et l'hydromel, et surtout le thé. Leurs troupeaux consistent en chevaux, chameaux, bœufs, brebis et chèvres. Les femmes tannent le cuir, déterrent les racines nourrissantes, préparent les provisions d'hiver, qu'elles salent ou qu'elles font sécher, distillent le koumiss ou l'esprit du lait de jument. Les hommes chassent le gibier et les animaux nombreux qui errent en grand nombre dans ces vastes déserts. Quand les Mongols voyagent, ils cuisent des moutons entiers dans leur peau ; ils ôtent d'abord la peau toute entière et en font une espèce de sac, qu'ils remplissent d'eau ; ils y mettent la viande détachée des os, et y jettent successivement quelques pierres rougies : la viande est parfaitement cuite et le bouillon excellent (1).

Quand les pâturages commencent à manquer, toutes les tribus lèvent leurs tentes, ce qui arrive depuis dix jusqu'à quinze fois par an. Dans l'été ils se dirigent au nord, et en hiver au midi. Les troupeaux, les hommes, les

(1) *Iæhrig*, dans le Choix des Mémoires de la Société économique de Pétersbourg, III, 341 (en allem.).

femmes, les enfans forment une procession régulière, et sont suivis par les jeunes filles, qui chantent gaiement en cadence. Les amusemens de ces tribus errantes et enjouées sont les courses de chevaux, où les jeunes filles même excellent : enfin, l'arc, la lutte, la pantomime, les chansons des jeunes femmes, qui sont généralement accompagnées par la viole et la flûte. Ces chansons roulent sur des aventures amoureuses, et sont remplies d'un merveilleux gigantesque; mais la mélodie est dure et désagréable. Le jeu d'échecs est leur jeu favori. Les corps des princes et des principaux prêtres sont brûlés avec beaucoup de solennité, et leurs tombes sont ordinairement entourées de murailles, et ornées de très-hautes perches, d'où flottent des draperies bizarres.

Jeux et chansons.

Mariage des morts.

Nous ignorons si les Mongols ont conservé un usage superstitieux, mais touchant, que décrit Marc-Paul (1). Lorsque deux familles viennent de perdre en même tems deux enfans chéris, de deux sexes différens, elles font entre leurs mânes ce qu'on appelle le *mariage des morts*; ces alliances sont célébrées auprès du tombeau des enfans avec beaucoup de solennité; les parens, dès-lors, se traitent entre eux comme s'ils étaient unis par les liens du sang.

Les Mongols, quoique moins superstitieux que les Kalmouks, ont un culte extérieur plus apparent; ils élèvent des temples, dont quelques-uns sont en pierres. Les livres sont plus communs parmi eux que parmi les Kalmouks; ils ont, outre l'écriture ordinaire, une espèce de tachygraphie, nommée *akschar*, et venue du Tangout. Leur alphabet ordinaire a 98 signes, qui marquent en partie des syllabes entières (2). Cet alphabet paraît en grande partie emprunté de celui des Oïgours. La langue mongole, peu connue, est la même que celle des Kalmouks, que nous avons déjà caractérisée.

Écriture. Alphabet.

(1) *Marc-Paul*, de reb. orient., I, cap. 58. (2) *Bayer*, Elementa litter. mongol., dans les *Comment. Petrop.*, III, 180. IV, 289.

Les *khans* de la Mongolie méridionale sont entièrement soumis à la Chine, payent un tribut annuel, et se présentent à la cour de l'empereur dans la posture de vassaux très-humbles. Mais quant aux khans des Kalkas, il paraît qu'on n'exige d'eux aucun tribut; au contraire, ils reçoivent de l'empereur un léger salaire, sans doute comme formant en quelque sorte la garnison frontière contre la Russie. Pour achever ce tableau de la civilisation imparfaite, mais très-remarquable, des peuples mongoliques, il faut dire que depuis 1620 ils possèdent un code complet de lois, signé de 44 princes et chefs, et dans lequel la plupart des délits sont punis par des amendes; les actions utiles au public sont récompensées. Celui qui refuse du lait à un voyageur, est puni de l'amende d'un mouton. On admet les épreuves par le feu, et les sermens par lesquels un supérieur garantit l'innocence d'un inférieur; institutions connues en Europe dans le moyen âge.

Gouvernement.

Lois.

LIVRE SOIXANTE-UNIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *La Mantchourie et la Corée.*

AVEC la Mongolie et la chaîne des monts Siolki, se termine la zone centrale de l'Asie. Les rivières ne serpentent plus sur une plaine élevée; le terrain se penche de deux côtés vers la mer d'Okhotsk et vers la mer Jaune. Les plantes et les arbres des climats tempérés commencent à reparaître; mais à l'est, une haute chaîne de montagnes qui borde les rivages de la mer de Corée, se prolonge à travers la péninsule du même nom, et contre-balance, par son élévation et ses vastes forêts, les influences favorables du soleil. Quoique sous les latitudes de la France et de l'Italie, ces montagnes sont sujettes à des hivers très-longs et très-rigoureux; mais les parties centrales qu'arrose le fleuve d'Amur doivent probablement jouir d'un climat un peu plus doux. Si l'agriculture n'y fleurit pas, la faute en est due à la paresse et à l'ignorance des habitans. La partie située sur la mer Jaune ou la province de Leaotong paraît jouir d'une température semblable à celle de l'Allemagne et de la France septentrionale.

Coup d'œil général sur le pays des Mantchoux.

Les montagnes qui environnent Zhé-holle ne sont pas très-élevées (1); elles ne présentent aucune chaîne régulière, mais plutôt l'aspect des ondes d'une mer agitée. Elles sont composées d'une argile durcie, mêlée de gravier. Il serait possible que la haute chaîne des montagnes qui bordent la mer de Tartarie fût absolument détachée des chaînes centrales de l'Asie. Au nord, les monts Stanovoi étendent plusieurs branches vers les bords du fleuve Amur; mais on ne sait rien sur leur nature. Sur toute cette côte il gèle et neige au milieu de septembre.

Montagnes.

(1) *Staunton*, Voyage de Macartney, III, p. 271, 273 et 255.

« Le fleuve *Amur* prend sa source en Mongolie dans le » mont Kente; il porte d'abord le nom d'*Onon*; après s'être » grossi des eaux de l'*Ingada*, près de Nertchinsk, il reçoit » le nom d'Amur. » Telle est l'opinion des géographes chinois (1); les Russes donnent à ce bras réuni le nom de Schilka; c'est au Schilka, grossi des eaux de la grande rivière de *Kerlon*, qu'ils donnent le nom d'Amur. Le cours et le volume de la Schilka et du Kerlon semblent à peu près égaux. L'Amur, nommé *Seghalien-Oula* (2) par les Mantchoux et les Tungouses, reçoit encore au sud deux grands fleuves, le *Songari-Ula*, en chinois *Chuntungian*, et l'*Usuri* ou *Usuli*, que les Chinois nomment de même. Il se jette dans la mer d'Okhotsk, en formant un grand golfe fermé à l'est par les rivages de l'île Seghalien, et qui communique au midi avec la mer de Corée ou la Manche de Tartarie par une étroite ouverture. Les herbes marines en cachent en quelque sorte l'embouchure. Profond, tranquille, il ne présente aucun obstacle à la navigation; il ne renferme ni rochers ni bas-fonds; ses rives sont bordées de forêts magnifiques (3). Les Russes se plaignent beaucoup de la perfidie des Chinois, qui, en 1689, arrachèrent par surprise et par force, aux plénipotentiaires russes, la cession de la partie inférieure de ce beau fleuve, indispensable pour les maîtres de la Sibérie orientale, et où les Cosaques avaient déjà arboré le drapeau de la Russie.

Fleuve Amur ou Seghalien.

La Mantchourie, si confusément décrite dans nos géographies, l'est pourtant bien clairement dans celles des Chinois. Tout le pays forme le gouvernement de *Schengyn* ou *Schin-Yang*, divisé en deux *fou's* ou sous-gouverne-

Divisions chinoises.

(1) *Day-sin-y-tundschi*, géographie chinoise en 24 volumes, traduite par extrait en russe par M. Leontiew, et en allemand par M. Hase; dans *Busching*, Magasin géographique, XIV, p. 462. (2) *Saghalyn*, selon les Russes; mais les indigènes prononcent *Seghalien*. (*La Pérouse*, t. II.) (3) *Muller*, conseiller d'Etat, Mémoire sur le fleuve Amur, composé par ordre du gouvernement de Russie, en 1740; dans *Busching*, Magasin géograph., II, 507. *Idem*, Histoire des pays sur l'Amur, dans les Collections pour servir à l'Histoire de la Russie, II, 289 (en allem.).

mens; celui de *Fyntien* ou *Leao-Tong*, au midi, sur la mer Jaune; et celui de *Mantchou*, sur l'Amur et la mer de Corée.

Province de Leao-Tong. La province de *Leao-Tong* a été décrite par l'empereur Kien-Long dans l'*Eloge de Moukden* (1), production faible et froide sous le rapport poétique, mais très-utile aux géographes. « Dans un espace de 10,000 *ly*, on voit se succéder des hauteurs et des vallées, des terrains arides et arrosés, des fleuves majestueux, d'impétueux torrens et des ruisseaux qui serpentent avec grâce, des campagnes riantes et des forêts impénétrables aux rayons du soleil. Le *Mont de Fer* et le *mont Brodé* se montrent à une grande distance; sur celui-ci on trouve un étang qui jamais n'augmente ni ne diminue. » Le poëte impérial indique parmi les arbres Plantes. Arbres. de ce pays, le sapin, le cyprès, l'acacia, le saule, l'abricotier, le pêcher et le mûrier. Le blé rend le centuple de la semence. L'aurone (2) et l'armoise (3) couvriraient tous les champs, si on ne les reléguait pas dans les déserts. Le *ginseng* (4) croît sur toutes les montagnes; son nom signifie *reine des plantes;* « elle rendrait l'homme immortel, si l'homme pouvait le devenir. » Parmi les animaux, Kien-Animaux. Long nomme le *tigre*, peu redoutable; c'est peut-être le lion sans crinière, figuré dans Nieuhof (5); le *léopard;* c'est sans doute une espèce d'once; le dchigheteï, le cheval sauvage, deux espèces d'onces, la civette, la zibeline. Les chiens aboient rarement pendant le jour; ils paraissent de race sibérienne. Le faisan brille parmi les innombrables oiseaux qui peuplent les champs, les forêts et les bords des eaux. L'esturgeon, le roi des poissons, la carpe, l'anguille, et d'autres poissons excellens, nourrissent des tribus entières. La nacre de perle y est admirable. A ces richesses, il faut ajouter le fer et le jaspe (6).

(1) Traduction française par *Amyot*. (2) *Artemisia abrotanum*, L. (3) *Artemisia vulgaris*, L. (4) En mantchou : *Orhota*. (5) Voyez ci-après la *Description de la Chine*, Liv. LXIII. (6) *Day-sin-y-tundsohi*, dans *Busching*, Magasin géograph., XIV, 429.

Moukden, en chinois *Schin-Yang*, était la résidence des derniers souverains ou *chwandi's* des Mantchoux, immédiatement avant la conquête de la Chine. On y voit plusieurs temples, entre autres celui où le monarque doit prier tout seul le premier jour de l'an. La ville a deux enceintes, dont l'extérieure a plus de 4 lieues de circonférence. *Leao-Yang* est aussi une ville considérable. Villes. Moukden.

Dans la province de *Mantchou*, qui produit du cuivre, du fer, du jaspe, des perles et des pelleteries, on remarque une ville médiocre du même nom. *Yenden*, en chinois *Sin-Tchin*, est l'ancienne résidence des princes mantchoux, auxquels leurs descendans ont élevé des monumens superbes. On ignore la position précise de cette ville. *Ouanlin*, la ville la plus considérable du pays; *Ningouta*, chef-lieu d'un gouvernement militaire particulier; *Tzitchacar*, *Merghen* et *Seghalien-Oula*, petites places fortes, se trouvent sur les cartes de d'Anville. Province de Mantchou. Villes.

La dénomination d'*Yupi* dénote en général des pêcheurs nomades; tels sont tous les habitans pauvres, bons et simples de la côte orientale, visitée sur quelques points par l'infortuné Lapérouse. On connaît le nom particulier de la tribu des *Ghiliaiky*, qui occupent les deux rives du Saghalin ou Amur, à son embouchure. La tribu des *Natki* ou *Atchani* commence à quatorze journées de navigation plus haut. Toutes deux s'habillent, pendant l'été, en peaux de poissons; les Natki attellent des chiens à leurs voitures; les Ghiliaikes y emploient, dit-on, des ours apprivoisés (1). Les Yupi. Les Ghiliaikes.

La côte orientale de la Mantchourie a semblé presque déserte à M. de Lapérouse. Partout une superbe végétation rappelait aux navigateurs français ces forêts de leur douce patrie qu'ils ne devaient plus revoir. Sur les monts sourcilleux le chêne étendait ses rameaux, le pin élançait sa pyramide de verdure; plus bas, les saules humaient la rivière; les bouleaux, les érables, les azéroliers frémissaient au Coup d'œil sur la côte orientale.

(1) Les Cosaques *Payarkow* et *Chabarow*, cités par *Muller*, loc. cit.,

souffle des vents; le lis, la rose et le muguet parfumaient la prairie; c'était le printemps de l'Europe, c'était la flore de nos contrées; mais aucune trace n'indiquait un commencement de culture; rien ne prouvait que des hommes eussent jamais habité ces magnifiques rivages; l'ours et le cerf avaient seuls tracé des sentiers à travers l'herbe haute de quatre pieds; un tombeau et quelques ustensiles de pêche semblaient démontrer que des tribus vagabondes arrivaient quelquefois de l'intérieur pour troubler le repos des poissons qui fourmillent à l'embouchure des rivières (1). C'est un phénomène singulier que de trouver un désert absolu, et pourtant susceptible de culture, aux portes de cet antique empire de la Chine, où la surabondance de population paraît quelquefois amener toutes les horreurs de la famine. La mer du Japon, qui baigne ces rivages, y apporte d'immenses prairies flottantes d'herbes marines; souvent le navigateur effrayé croit son bâtiment enchaîné par une terre nouvelle qui semble sortir des eaux qu'elle dérobe entièrement à la vue. Dans les brouillards épars qui assiégent ces contrées, on voit souvent une illusion optique produire l'image de côtes élevées et étendues; le navigateur en approche; il croit y débarquer, et soudain ce monde fantastique se dissout en vapeurs et s'envole dans les airs.

Herbes marines.

Illusions optiques.

Toute la Mantchourie ne renferme, selon la géographie chinoise, que 47,124 paysans soumis au tribut; mais il paraît que les indigènes ne sont pas compris dans ce nombre, qui est probablement celui des colons envoyés de la Chine. Le pays entretient 10,000 soldats mantchoux.

Population.

Les Mantchoux appartiennent à la grande race nommée *Tungouse* par les Russes et les Tatars, mais qui s'appelle *Oven* dans sa propre langue (2). Les Daouriens sont Mantchoux, mais mêlés de Mongols. Plusieurs tribus, telles que les *Dutcheri*, sur les bords de l'Amur, vers le milieu de

Les Mantchoux.

Leurs diverses tribus.

(1) *La Pérouse*, Voyage autour du monde, III, 12, 15, 16, etc.

(2) *Pallas*, Mémoires sur les nations mongoliques, I, p. 2 (en allem.). *Georgi*, Description des nations russes, p. 302. *Langlès*, Alphabet mantchou, p. 41.

son cours ; les *Solons*, sur l'Argoun et autres, ne paraissent se distinguer que par des nuances de civilisation. Les *Mantchoux*, sous le nom de *Nieutché*, ont soumis, avant le onzième siècle, les *Leaos* ou *Khitans*, dont ils étaient auparavant les vassaux, et qui habitaient la province de Moukden ; ils envahirent, en 1115, le nord de la Chine, où leurs princes fondèrent la dynastie dite de *Kin* ou de l'*Or* (1). Dépouillés par les Mongols, ils retournèrent dans leurs monts sauvages, d'où ils sortirent de nouveau en 1640, sous le nom de Mantchoux, pour faire la conquête de la Chine entière, qui leur garde encore une obéissance mêlée de haine et interrompue par des révoltes partielles.

Les Mantchoux ont connu l'agriculture, et même ont eu un code de lois avant la conquête qu'ils firent de la Chine. Cette extension de puissance a nui à leur pays ; car les meilleures familles ont émigré en Chine.

Religion. D'après les relations des Jésuites, les Mantchoux n'ont ni temples ni idoles ; ils révèrent un Être suprême qu'ils surnomment l'empereur du Ciel. Cependant la religion des Mantchoux établis en Chine se rapproche du chamanisme. Des trois grandes nations de l'Asie centrale, les Mantchoux peuvent être considérés comme les plus rapprochés de l'état de civilisation, surtout depuis qu'ils ont fait la conquête de la Chine ; et leurs progrès à cet égard doivent encore avoir été plus grands, puisque le dernier empereur a ordonné que les meilleurs livres de la Chine soient traduits dans la langue des Mantchoux. Ces peuples ont des formes plus robustes, mais les traits moins expressifs que les Chinois ; les pieds de leurs femmes ne sont pas défigurés comme ceux des chinoises ; leur coiffure consiste en fleurs naturelles et artificielles. L'habillement, en général, est le même que celui des Chinois.

Langue. Les trois langages des Mantchoux, des Mongols et des Tatars ou Tartares, diffèrent radicalement l'un de l'autre. M. Langlès, qui a publié un dictionnaire mantchou, affirme

(1) Langlès, Alphabet mantchou, p. 30, 36, 40, etc.

que c'est le plus parfait et le plus savant des idiomes tartares, sans en excepter celui du Thibet, quoiqu'il n'ait été écrit qu'au commencement du dix-septième siècle. A cette époque, le monarque des Mantchoux chargea des savans de dessiner des lettres d'après celles des Mongols. L'alphabet des Mantchoux présente quinze cents groupes de syllabes, que M. Langlès a essayé de réduire à vingt-neuf lettres, dont la plus grande partie a trois formes différentes, suivant qu'elles doivent se trouver au commencement, au milieu et à la fin d'un mot.

Alphabet.

Remarques sur la langue mantchoue

Ce que cette langue offre de plus étonnant, ce n'est pas la fréquence des onomatopées ou des mots imitatifs, ni son extrême douceur, qui n'admet jamais que deux consonnes se suivent sans l'intervention d'une voyelle (1), ni sa richesse en particules qu'on annexe aux mots et qui en modifient le sens, ni le grand nombre d'inflexions données au verbe, comme dans l'hébreu et l'arabe; ces caractères ne doivent occuper que les philologues; mais pourrions-nous passer sous silence un fait qui semble toucher à l'histoire des migrations des peuples? La langue mantchoue qui règne à l'extrémité orientale de notre occident, renferme beaucoup de racines qui ressemblent à celles des langues européennes (2). Ce ne sont point des mots relatifs

(1) Par exemple, ces mots latins : *plebs est prostrata* se prononceraient en mantchou : *Pelebes erut posutarata.* (2) Voici quelques-uns de ces mots : *Hife*, mantchou; *avoine*, français; *avena*, latin; *hafer*, allemand. *Morin*, mant., cheval; *mœrhe*, jument, all. *Fara*, mant., traîneau; *fahren*, aller en voiture, all. *Tchop*, mant., sommet de montagne; *schopf*, sommet, en all. *Oura*, mant., le derrière; *ουρα* idem, grec. *Kaka*, mant.; *caca*, franç.; *cacare*, lat. *Sengui*, mant.; le *sang*, franç.; *sanguis*, lat. *Ania*, mant.; l'*an*, franç.; *annus*, lat. *Fahala*, mant., noirâtre; *fahl*, all., idem *Fialhu*, mant., paresseux; *faul*, all., idem. *Furu*, mant.; *fureur*, franç.; *furor*, lat. *Lapta*, mant., en lambeaux; *lappen*, all., lambeau. *Leta*, mant., tard; *late*, angl., idem, etc., etc. *Adelung*, Mithridate, I, 516.

Nous ajouterons les suivans : *Ama*, mant., père; *amme*, dan., nourrice; *ohm*, all., oncle. *Na*, mant., terre; *ned*, dan., en bas. *Tatchi*, mant., apprends; *tatschi-bume*, enseigner, *teach*, angl., enseigner. *Endori*, mant., esprit; ενδο grec et ancien lat., en dedans; *entrailles*, franç. *Ambaki*, mant., majesté, grandeur. *Amban*, mant., grand

aux arts qui auraient pu être apportés par les prisonniers de guerre allemands que les Mongols entraînèrent en Asie; ce ne sont pas des mots imitatifs dont la ressemblance est presque toujours fortuite. La ressemblance d'ailleurs ne s'étend qu'aux langues gothico-germaniques et latino-grecques, qui, ainsi que nous l'avons souvent dit, ont elles-mêmes des rapports avec le sanscrit. Rien dans le mantchou ne nous a paru celtique ni esclavon : un seul trait rappelle le sarmate ou lithuanien (1); mais ce trait est encore commun aux langues indo-germaniques. Ces racines communes à des langues séparées par toute l'étendue d'une moitié du monde, indiqueraient que les Mantchoux seraient originaires des environs de la Perse et de l'Inde.

La Corée.

Entre les îles du Japon et la Mantchourie s'étend la grande péninsule de *Corée*, baignée à l'est par la mer du Japon, et à l'occident par la mer Jaune, autrement nommée golfe de Pékin. Ce pays peut avoir 230 lieues de long; mais un tiers de cette longueur se trouve hors de la péninsule proprement dite; la largeur est, au nord et au sud, de 90 à 100 lieues; mais à l'endroit où la péninsule prend son véritable commencement, cette largeur n'est que de 48 à 50 lieues. La Corée ne le cède guère en étendue à l'Italie.

Montagnes.

Le seul trait bien connu de la géographie-physique de la Corée, c'est l'existence d'une haute chaîne de montagnes dirigée du nord au sud, et qui paraît avoir une communication avec celles de la Mantchourie. En pénétrant dans la péninsule, cette chaîne longe de fort près la mer du Japon; la province la plus orientale porte le nom de *Kiang-yuen*, c'est-à-dire, région *des sources*; la pente

---

seigneur, ministre; *ambath* et *ambathman*, franc. ique et islandais, dé-légué royal, ambassadeur. *Scha*, mant., regarde; *schau*, all., idem. ..nant., sache, franç., etc.

(1) La syllabe *bu*, servant d'auxiliaire dans le passif mantchou; c'est ..f (je fus) des Sarmates-Lithuaniens, le *be* des Anglais, le *bin* (je suis) des Allemands, le *fui* des Latins.

générale du terrain est vers la mer Jaune. Les côtes et les îles qui les bordent, sont très-rocailleuses et d'un accès
Rivières. difficile. On connaît deux grandes rivières, la *Ya-lou* et la *Tu-men*; la première s'écoule dans la mer occidentale, la seconde dans la mer d'est; toutes deux sont au nord et hors de la presqu'île proprement dite; elles prennent leurs sources dans une même montagne, qui est très-haute; les Chinois l'appellent *Chang-Pechan*, et les Mantchoux *Chen-Alia* ou montagne toujours blanche.

Climat. Quoique sous la latitude de l'Italie, la Corée a le climat très-froid, dit-on, à cause des montagnes qu'elle renferme; on assure que dans la partie septentrionale la neige tombe en si grande quantité qu'on est obligé de creuser des chemins par-dessous pour aller d'une maison à l'autre. Cependant le sol est très-fertile et très-bien cultivé. On nomme
Minéraux. parmi ses minéraux, l'or, l'argent, le plomb, le fer, les
Animaux. topazes (1) et le sel fossile. Les animaux les plus communs sont, selon le P. Régis, les sangliers, les ours, les zibelines (au nord), les martes, les castors et les cerfs. Les fleuves abondent en poissons, et, selon Hamel, qui prétend avoir séjourné neuf ans dans le pays, on y trouve des *kaïmans*, espèce de crocodiles, dont quelques-uns atteignent une longueur de 30 à 40 pieds. Les missionnaires avaient aussi entendu parler de poulets dont la queue était longue, sans doute une espèce de faisans. Il y a des bidets hauts seulement de trois pieds.

Les montagnes du nord, couvertes de vastes forêts, ne
Végétaux. produisent, au reste, que de l'orge et la racine de *ginseng*, si précieuse aux yeux des Chinois. Les provinces méridionales abondent en riz, millet et panis (espèce de blé duquel on tire une sorte de vin), en chanvre, tabac, citron et soie. Une autre, semblable au palmier, produit une gomme qui donne au vernis un air de dorure.

Noms. Les vrais noms de la Corée sont *Kao-li*, ancienne dénomination, qui subsiste encore dans le langage ord

(1) *Daï-sin-y-tundschi*, dans *Busching*, Mag. géogr., XIV, p. 534

naire, et *Tchao-sien*, terme plus moderne, et adopté dans le style officiel. L'une et l'autre dénomination dérivent du nom des dynasties qui ont régné dans ce pays (1).

Les huit provinces sont celle de *King-ki*, au centre ; celles de *Ping-ngan*, *Hoang-hai* et *Tchu-sin*, sur la mer occidentale ; celle de *Tsuen-lo*, au sud ; celles de *Kin-han*, de *Kiang-yuen* et de *Hien-king*, sur la mer orientale. Ces provinces renferment quarante grandes cités, trente-trois villes ou communes du premier ordre, cinquante-huit du second, et soixante-dix du troisième. Provinces.

L'aspect des villes coréennes est le même que celui des villes chinoises ; seulement les maisons sont construites en terre, sans art, sans commodité ; dans quelques endroits elles sont élevées sur des pilotis. Les maisons des seigneurs offrent un aspect plus brillant, et sont entourées de vastes jardins. *King-ki-tao*, dans la province de King-ki, est la capitale et la résidence du roi. La *grande muraille* que les Coréens avaient élevée pour se défendre contre les invasions des Mantchoux, tombe en ruines. Plusieurs naufrages ont rendu célèbre l'île de *Quelpaert*, détachée au sud de la Corée. Villes.

Les Coréens ont la taille bien prise, la physionomie agréable, et les mœurs très-polies. Depuis des siècles, courbés sous un joug étranger, ils ont pris les vices de la servitude ; ils sont fort adonnés aux plaisirs, grands menteurs, très-lâches, et si accoutumés à tromper et à voler, que les Chinois mêmes en sont les dupes. Les malheureux navigateurs qu'une tempête jette sur la côte de la Corée y sont réduits en esclavage ; institution que la crainte a dictée à plus d'un peuple barbare. Les Coréens. Constitution physique. Caractères.

Les maladies qui présentent un caractère épidémique inspirent une telle crainte aux Coréens, qu'ils ont pour coutume de déporter les malades dans les champs, et de les y abandonner sans secours.

Les mariages entre parens sont défendus jusqu'au qua-

(1) *Duhalde*, IV, p. 431.

Usages. trième degré. On marie des enfans de sept à huit ans, et la nouvelle épouse demeure dans la maison du beau-père. La polygamie est admise, mais le mari ne peut recevoir dans la maison que sa première femme. Il paraît que les femmes demeurent, comme à la Chine, dans des appartemens secrets, et que leur vue est interdite aux étrangers.

Le corps des personnages distingués est souvent gardé trois ans dans un cercueil avant d'être enterré. Les tombeaux sont sur les hauteurs, et l'on place à côté les armes, les ustensiles et tout ce dont le défunt se servait.

Langue. Les Chinois ont porté en Corée leurs mœurs, leurs sciences
Lettrés, etc. et leur langue. Les *lettrés* de Corée forment un ordre d'état à part, et se distinguent par deux plumes attachées à leurs bonnets. Ils subissent plusieurs examens, comme à la Chine ; mais leur savoir se borne à la morale de Confucius. Ils se servent de la langue et des caractères chinois ; la langue coréenne vulgaire en est très-différente, et, comme celle des Mantchoux, elle a son alphabet particulier. Ils écrivent avec des pinceaux faits en poil de loup (1), et impriment leurs livres au moyen de figures en bois. La langue des Coréens est trop peu connue pour être appréciée. Elle contient quelques mots chinois et mantchoux ; mais la principale masse des mots paraît n'appartenir ni à l'une ni à l'autre de ces langues (2). Serait-elle un dialecte voisin de celui des habitans des îles Iesso et des Kouriles ? ou la Corée et le Japon auraient-ils possédé une langue et une nation indigènes, avant de recevoir des colonies de la Chine et de la Mantchourie ? C'est aux voyageurs futurs à jeter quelque jour sur ces questions.

Religion. La philosophie de Confucius est ici, comme à la Chine, la doctrine dominante parmi les grands et les lettrés. Mais

(1) *Kircher*, China illustrata, p. 232. *Nieuhof*, Ambassade, p. II, p. 67.
(2) Soixante-seize mots dans *Witsen*, Nord-and-Oost Tartarye, I, p. 52, *Herwas*, Arithmetica, p. 149. Le *Pater Noster* en prétendu coréen, dans l'*Oratio Dominica* de M. *Marcel*, p. 26, paraît à M. Adelung être écrit dans le dialecte chinois.

la religion idolâtre de *Fohi* ou *Bouddha* a beaucoup d'adhérens. Les ambassadeurs de Corée ont dit aux missionnaires de Pékin que les bonzes, tenus dans un état d'abjection, étaient obligés de construire leurs temples hors l'enceinte des villes. Il y a des ordres monastiques ou des associations religieuses dont les membres mènent une vie austère, souffrent avec patience des persécutions très-dures, observent une foule de cérémonies, et ne recueillent pour fruit [illegible]ant de peines que le mépris universel. Parmi ces moines il y en a qui, d'après leur règle, doivent porter la tête rasée, s'abstenir de viandes, et fuir l'aspect des femmes. Ordres monastiques.

Les Coréens fabriquent avec du coton un papier très-blanc et très-fort. Ils font encore des éventails, des papiers peints pour tenture, et des toiles de lin très-fines (1). On ne connaît pas les autres branches de leur industrie. Les Chinois achètent ces divers objets en échange des thés et des soieries. Les Coréens font aussi quelque commerce avec les Japonais. C'est à *Pu-shan*, ou, selon d'autres rapports, à *Kin-shan*, que les bâtimens japonais apportent leurs marchandises, telles que du poivre, du bois odoriférant, de l'alun et des cornes de buffle. Les Coréens leur donnent en échange du plomb, du coton, de la soie brute, des racines de ginseng. Les payemens se font en petits lingots d'argent ; il n'y a de monnaie qu'en cuivre. Industrie. Commerce.

La Corée, originairement divisée en plusieurs petits Etats, fut subjuguée et civilisée par des aventuriers chinois, dont le chef était le prince *Kitsé*. Les sages lois données par ce conquérant firent naître un siècle d'or ; mais cette époque heureuse remonte à plus de mille ans avant l'ère vulgaire. Il paraît certain que les Japonais, les Mantchoux et les Chinois ont tour à tour soumis la Corée ; ces derniers seuls s'y sont maintenus. Les rois de Corée, confondus parmi les autres vassaux de l'empire chinois, envoient à Pékin un tribut annuel et des am- Gouvernement.

(1) *De Guignes*, Voyage à Pékin, I, 410-411.

bassadeurs que l'on y reçoit d'une manière peu distinguée. Cependant, chez lui, ce roi est despote absolu; une cour nombreuse, un sérail bien fourni, augmentent l'éclat de son trône. Tous les habitans sont tenus de travailler pour le souverain pendant trois mois, et aux revenus considérables de ses domaines, ce prince ajoute le produit de la dîme royale levée en nature sur toutes les productions quelconques. Il paraît, par la relation de Hamel (1), que les nobles exercent, chacun dans ses terres, un pouvoir féodal très-oppressif; eux seuls osent couvrir leurs habitations de tuiles; le peuple est obligé de demeurer sous des toits de paille et de chaume. Le militaire, extrêmement nombreux, serait peu redoutable à des Européens: un mauvais mousquet, un arc et un fouet arment les soldats; quant aux bâtimens de guerre, ils sont supérieurs à ceux de la Chine, et paraissent imités des galères portugaises; ils sont munis de canons et de pots à feu. Les forteresses, placées sur de hautes montagnes, ont en partie pour garnison des moines belliqueux. D'après une relation moderne, les Japonais seraient suzerains d'une partie de la Corée (2); mais M. de Krusenstern pense que la domination de l'empereur du Japon se borne à l'île de *Tsou-Sima*, située dans le détroit de Corée.

Force armée.

N. B. Le Tableau qui suit se rapporte à toutes les nations nommées dans les Livres LVII—LXI.

(1) Voici le titre exact de la relation originale de Hamel: *Journal van de ongelukkige voyagie van t'iacht de Sperwer, gedestineerd na Tayowan in t'iaar 1653; hoe t'selve iacht op t' Quelpaerts eyland is gestrant; als mede een pertinente beschryvinge der landen, provintien, steden ende forten leggende in t'koningryk Corea, door Hendryk Hamel.* Rotterdam, 1668, in-4°. (2) Correspond. de *Zach*, I, 51.

TABLEAU SYNOPTIQUE *des Nations du Nord, du Centre et de l'Est de l'Asie, vulgairement confondues* Tartares.

A. *Race Tatare.*

A. *Turcs ou Tatars méridionaux.*

1 *Turcs* du Turkestan.
2 *Turcomans*, à l'est de la mer Caspienne, en Perse, Arménie et Asie-Mineure.
3 *Uzbeeks*, à Chiwa et dans la Grande-Bukharie.
4 *Bukhariens*, dans les villes des deux Bukharies. *N. B.* Ils descendent peut-être d'un mélange de Persans, d'anciens *Sères* et de Tatars.
5 *Karamans* ou Turcs de la Caramanie, venus du Turkestan.
6 *Osmanlis* ou Turcs de l'Anatolie, de Constantinople, etc., venus du Turkestan.

B. *Tatars septentrionaux.*

7 *Tatars Nogaïs*, dans la Crimée, le Kuban, la Bessarabie. Ils se nomment *Mankat*; leur sang est mêlé du sang mongol.
a) *Budziaks*, dans la Bessarabie.
b) *Iedsan*, en Crimée et sur le Kuban.
c) *Iamboilouk*, sur le Kuban.
d) *Kubaniens*, idem.
e) *Kumucks*, dans le Caucase oriental.
f) *Basians*, dans le haut Caucase, etc. *Voyez* Liv. XLVII.
8 *Kumaniens*, venus des bords de la Kuma, au pied du Caucase, demeurant dans la *Grande* et *Petite-Kumanie*, en Hongrie.
9 *Tatars du Kiptchack*; le khanat de Kiptchack embrassait Kasan, Orenbourg, Astrakan. On distingue :
a) Les *Tatars de Kasan*; dialecte pur; les plus civilisés de la race tatare.
b) Les *Tatars d'Ufa* et d'Orenbourg.
c) Les *Baschkirs*, mêlés d'anciens Bulgares et Finnois. Dans le gouvernement d'Orenbourg.
d) Les *Mechtchériakes*, idem, ibidem.
e) Les *Karakalpaks*, au nord du lac Aral.

Suite des *Tatars septentrionaux.*

10 *Kirguis* ou *Kirguis-Kaïsaks ;* dans leurs steppes, dans le Turkestan, à Khiwa, etc.

11 *Tatars Sibériens ;* restes des habitans tatars du khanat de Sibir ou de Tura.

a) *Turalinzes ;* sur la Tura.
b) *Tatars de Tobolsk.*
c) *Tatars de Tara.*
d) *Tatars de Tomsk.*
e) *Barabintzes ;* dans la steppe de Baraba.

C. *Tatars* fortement mêlés de *Mongols.*

12 *Tatars de Krasnoiarsk* et *de Kutznesk,* avec les *Soyètes.* (*Voy.* la description de la Sibérie, Liv. XL. *V.*)

13 Les *Katchinzes*, ibidem.

14 Les *Tatars de Tchulym ;* sur la rivière de ce nom.

15 Les *Téléoutes* ou *Kalmouks blancs*, avec les *Abinzes*, les *Beltires*, les *Biriusses ;* sur le Haut-Ienisseï.

16 Les *Iakoutes ;* sur la Lena.

B. *Race Mongole.*

A. *Les Mongols*.....

Les *Kalkas ;* au nord du désert Kobi.
Les *Ortosch ;* au nord de la grande Muraille.
Les *Tumet ;* au nord-est de Pékin.
Les *Nayman ;* ibidem.
Les *Kortchines ;* ibidem ; vers Tsitchacar en Mantchourie.
Les *Tchahary ;* au nord de Pékin, de 138 à 534 werstes.
Les *Karloses ;* ibidem ; à 1138 werstes.
Les *Sonjout*, etc. *Voy.* le *Day syn i tundschi.*

B. *Kalmouks* ou *Derben Œrœt* (Eleuthes).

1 *Choschotes ;* aux environs du lac Hoho-Nor et dans le Thibet. *Sifans* des Chinois.
a) *Sifans jaunes.*
b) *Sifans noirs.*

2 *Songars*, désignés plus particulièrement sous le nom d'*Eleuthes.*

3 *Derbètes ;* réunis aux Songars et aux Torgots.

4 *Torgots ;* émigrés de Kalmoukie en Russie, et de Russie en Kalmoukie.

N. B. Parmi les Kalmouks il demeure peut-être d'autres tribus, restes des *Ongours*, dans les cantons de Hamil, Turfaut, etc.

C. *Bouriaites.* Aux environs du lac Baïkal.

C. *Race Mantchoue ou Tungouse.*

A. *Mantchoux* proprement dits.

1 Les *Nieutché* ou Mantchoux de Ningouta, (*Bogdoitchi* des anciens auteurs russes).
   a) Les *Atchari.*
   b) Les *Mohho*, etc.
2 Les *Leao* ou *Kitans*, ancienne nation du Leaotong (?)
3 Les *Daouriens* ou *Taguriens.*
   a) *Solons;* aux environs du mont Siolki.
   b) *Humari;* sur l'Amur ou Seghalien, avant sa jonction avec le Songari-Oula.
4 Les *Dutchery;* sur l'Amur, au-dessus des Humari; transférés dans l'intérieur par le gouvernement chinois.
5 Les *Mantchoux-Pêcheurs* ou les *Yu-pitatse* des Chinois
   a) Les *Natki* ou *Fiatta.*
   b) Les *Ghiljaiky* ou *Ketching.* (Origine douteuse.
   c) Les *Orotchys;* autour de la baie Castries.
   d) Les *Bitchy's;* plus au sud.
   e) Les *Mantchoux* établis dans le nord de l'île Seghalien.

B. *Tungouses* ou *Œvœn's.*

1 *Tungouses-Chasseurs;* au nord, sur les rivières Tunguska.
2 *Tungouses-Pasteurs de rennes;* au midi, aux environs du Baïkal, etc.
3 *Tungouses-Pêcheurs* ou *Lamutes;* à l'est.

N. B. Ces subdivisions sont vagues. Il y a sept à huit dialectes peu connus. Les Tungouses sont nommés par les Chinois *Sche-Goei* et *Solons;* par les Ioukagires *Erpeghi.* Ils se donnent eux-mêmes les noms d'*Œvœn's* et de *Donki.*

D. *Race Samoyède.*

A) *Samoyèdes* proprement dits, depuis la Petchora en Europe, jusqu'au-delà de l'Ienissei.

1 *Petchoriens* ou *Ingoriens;* à l'est de la Petchora.
2 *Obdoriens* ou *Objoudirs;* sur l'Obi.
3 *Tihijoudirs;* ibidem.
4 *Guarizi;* sur le détroit de Waigatz.
5 *Tassowski* (nom russe); sur la Tass.
6 *Iurakes;* à l'est des précédens.
7 *Turukhanskoi* (nom russe); vers l'embouchure de l'Ienissei.

B. *Ostiaks* de Narym et de Tomsk.

C. *Peuplades du Haut-Ienisseï.*
1 *Kamatchinzes ;* sur le Kan.
2 *Taragams* et *Taiginzes ;* sur la Taasowa.
3 *Tubinski ;* sur le Tuba ; dispersés.
4 *Koibales ;* aux environs de Kuznesk et Krasnoiarsk.
5 *Matores* ou *Madores ;* sur la Tuba.
6 *Soyètes ;* dans les monts Sayaniens.
N. B. Ces peuplades paroissent être la souche primitive des Samoyèdes.

E. *Race finnoise, ou mêlée avec les Finnois.*

A. Les *Wogouls*.....
B. Les *Permiaks*.....
C. Les *Ostiaks d'Obi*, etc.
Voyez le Tableau des peuples Finnois dans le vol. V, Europe.

F. *Races orientales peu connues.*

A. Les *Ostiaks d'Ienisseï.*
1 *Ostiaks de Pampokol.*
2 *Arinzes ;* dans le district de Krasnoiarsk.
3 *Kotowzes ;* sur le Kan.
4 *Asanes ;* sur l'Ussolka ; dispersés.

B. Les *Ioukagires ;* sur l'embouchure de la Lena ; se nomment *Audon Domni*, et sont nommés *Iedel* par les Koriaikes.

C. Les *Tchucktches* ou *Tchukotches.*
1 Les *Tchukotchis ;* à l'est.
2 Les *Schelagi ;* au nord.
3 Les insulaires *Achuchalat*, etc.

D. Les *Koriaikes*.....
1 Les *Tchantschu ;* sur le golfe Penjina.
2 Les *Tumuhutu ;* nomades.
3 Les *Elutetat* ou *Olutorzi ;* sur l'Olutora.

E. Les *Kamtchadales ;* se nomment *Itelmen.*

F. Les *Kouriliens ;* se nomment *Aino*, et sont nommés *Mo-Sin* dans les histoires japonaises. Habitans des grandes Kouriles, de l'Iesso et de l'île de Seghalien. (*Voyez* liv. LXII.)

G. Les *Coréens*, etc., etc.

LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Le Japon avec les Iles d'Iesso, les Iles Kouriles et de Lieukieu. Recherches critiques sur l'Iesso.*

A l'Orient de la Mantchourie s'allonge le bassin de la *mer de Japon*, dont l'extrémité septentrionale a été désignée par M. de La Pérouse sous le nom très-impropre de *Manche de Tartarie*. Des côtes escarpées et dépourvues de grandes rivières environnent cette Méditerranée sombre, embrumée et orageuse. Au nord, deux détroits la font communiquer à la mer d'Okhotsk; le détroit le plus méridional des bouches de l'Amur, séparant le continent de l'île Seghalien, est encombré de sables, couvert de roseaux, et n'admet pas même une barque. Le *détroit de La Pérouse*, connu auparavant sous le nom de *détroit de Tessoï*, présente à l'est un passage à la mer d'Iesso, partie de la mer d'Okhotsk. Le détroit de *Songaar* laisse entrer les flots du grand Océan oriental. Au midi, le *détroit de Corée* s'ouvre sur les mers de la Chine. Une chaîne d'îles considérables forme la barrière qui sépare la Méditerranée japonaise du Grand Océan; et cette chaîne, qui est longue de six cents lieues, se lie encore aux îles Kuriles au nord-est, et aux îles Lieukieu au sud. Les Japonais en occupent la meilleure partie. Mer de Japon.

Cependant, au nord de l'empire japonais, deux grandes îles, avec plusieurs petites, un archipel indépendant. C'est ici que la géographie critique s'amusait à dessiner sa fameuse terre d'*Iesso*. D'abord on croyait que cette terre, connue par les relations sur le Japon, était un continent ou une grande île entre l'Asie et l'Amérique; ensuite on la confondit avec le Kamtchatka, ou Recherches critiques sur l'Iesso.

plutôt on la joignit à ce que l'on appelait alors *Tartarie russe;* car le Kamtchatka ne fut connu qu'en 1696; enfin, le voyage du Hollandais *de Vries*, appelé faussement *Uries*, et commandant le vaisseau le *Castricom*, répandit le premier trait de lumière sur cette partie du monde. On apprit avec certitude que ces terres étaient aussi bien séparées du continent de l'Asie au nord-est, qu'elles l'étaient du Japon au sud. Mais il resta trois points douteux. La suite de terre, vue par de Vries, présentait une île bien déterminée, l'*île des États;* mais l'est, la *terre de la Compagnie* offrait une étendue vague : quelques relations peu authentiques, entre autres celle d'un *Jean de Gama*, firent imaginer que cette terre se prolongeait vers l'Amérique. D'un autre côté, le Castricom ayant longé les côtes est et nord-est de l'île de *Matsumay* ou de la *terre Iesso*, fut repoussé du détroit de Tessoï par les courans; les brouillards lui en dérobèrent même la vue : il arriva sur la côte méridionale et orientale de l'île de *Seghalien*, croyant toujours longer la terre Iesso. Quelques géographes purent donc croire que toutes ces côtes, au lieu de former deux îles, ne faisaient qu'une péninsule de la Tartarie chinoise. Enfin, le journal du vaisseau hollandais le *Breske* n'ayant pas été consulté, on ignora que ces navigateurs avaient déterminé le détroit de *Songaar* tel que nous le connaissons (1); la pointe nord du Japon étant placée deux à trois degrés trop au sud, fit naître une immense lacune entre cette terre et l'Iesso, où il ne devait y avoir, selon les cartes japonaises, qu'un bras de mer très-étroit (2). Vers le même tems, on apprit, par les missionnaires de Chine, quelques détails sur l'île *Seghalien* et sur l'existence d'un détroit appelé *Tessoï*. Le jésuite P. *Des Anges* vit même ce détroit, en dépeignit les terribles courans, et apprit que la terre de l'autre côté de l'île de Seghalien, était nommée *Aïno-Moxori*. Nous sa-

Voyage des vaisseaux le Castricom et le Breske.

Erreurs sur le détroit de Songaar.

Découverte du détroit de Tessoï.

(1) *Witsen*, Noord-en-Ost-Tartarye, 2e édit., p. 138. (2) *Kæmpfer*, Relation du Japon, I, 78 (édit. all. de Dohm).

vons aujourd'hui que ces mots signifient *île des Aïnos* (1); mais en 1720 ils parurent insignifians ou inintelligibles aux géographes. En combinant ces élémens imparfaits, les géographes même les plus savans ne pouvaient que produire des aperçus informes. D'*Anville* essaya deux fois de tracer ces terres, et, par un hasard assez ordinaire en *géographie critique*, sa dernière idée fut la moins conforme à la vérité. Il plaça bien le détroit de Tessoï, mais il joignit le midi de l'île Seghalien ou l'Aïno-Moxori au continent de la Mantchourie, nommée alors Tartarie chinoise, et figura cette même île, sous de petites dimensions, vis-à-vis l'embouchure de l'Amur (2). Hypothèses de d'Anville.

Les Russes, en visitant les îles Kuriles voisines de leur Kamtchatka, dûrent enfin arriver à Iesso. Le Cosaque Kosirewski atteignit, en 1713, l'île de Kounaschir, faisant partie des côtes d'Iesso des Hollandais; en 1736, *Spangenberg*, Danois au service de la Russie, examina les îles d'*Ouroup*, qui est la terre de la Compagnie; d'*Atorkou*, qui est l'île des Etats; de Kounaschir, de Tchikotan et de Matsumay ou Iesso : il arriva jusqu'au Japon; mais il n'avait ni les bâtimens ni les instrumens propres à seconder ses talens et son courage. Enfin, le Russe Potouchkew, en 1777, fit le tour, par l'ouest, des îles Atorkou et Ouroup. Ces découvertes (3) furent placées trop au sud, parce que l'on eut égard aux systèmes des géographes au sujet du gisement de *Songaar*. Deux mauvaises esquisses de ces découvertes, tirées des archives russes et publiées par M. Lesseps, achevèrent d'égarer la critique dans de vaines conjectures. Voyage de Spangenberg, etc.

Enfin, l'infortuné de La Pérouse commence cette découverte par le véritable chemin; il entre du côté de la Voyage de La Pérouse.

(1) *Aino*, nom du peuple qui habite l'Iesso, les Kuriles et Saghalin. *Modjeri*, île. Vocab. de la langue Iesso, *MS.* communiqué par M. *Titsingh*. (2) D'*Anville*, Carte générale de la Tartarie chinoise et Carte de l'Asie, IIe part. *Ph. Buache*, Consid. géog. et phys. sur les Découv. I, 75 *sqq.* (3) Cartes des Découvertes russes, publiées à Pétersbourg en 1773 et 1787.

mer du Japon, trouve le canal qui sépare la Tartarie, ou, pour mieux dire, la Mantchourie des terres d'Iesso, pénètre jusqu'au détroit ensablé qui sépare ces terres du continent, traverse un autre détroit auquel on a justement donné son nom, et nous procure ainsi un aperçu tout-à-fait nouveau de cet archipel. L'Anglais *Broughton* vient de confirmer l'exactitude des cartes hollandaises et de celles de Kempfer, pour ce qui regarde le détroit de Songaar ou de Matsumay. Grâce à ses recherches, la côte septentrionale du Japon reprit sa véritable position en latitude. Mais Broughton a fourni aux géographes une nouvelle matière à dispute, en soutenant que le détroit entre la Mantchourie et l'île de Seghalien n'existe point.

Voyage de Broughton.

La Pérouse, forcé par les vents et d'autres circonstances à quitter ce canal avant de l'avoir examiné jusqu'au bout, avait interrogé avec beaucoup de soin les indigènes tant de l'île que de la terre ferme ; ceux-là lui assurèrent que leur pays était environné d'eau, et lui tracèrent les détroits qui les séparent du continent (1) ; ceux-ci lui dirent que les bateaux venant de l'embouchure du Seghalien pour se rendre dans la baie de Castries, étaient traînés par-dessus une étroite langue de terre sablonneuse et couverte d'herbes marines (2). Ce navigateur remarqua d'ailleurs que la profondeur de l'eau diminuait rapidement vers l'extrémité du canal, et qu'on n'y sentait aucun courant ; il paraît s'arrêter à l'idée que le détroit existe, mais que, obstrué par des sables et du varech, il n'ouvre qu'un étroit passage à de petites barques. Broughton va plus loin ; il affirme qu'ayant été à huit lieues plus au nord que La Pérouse, il est arrivé à une baie qui n'avait que deux brasses d'eau, et qui était fermée de tous côtés par des terres basses et sablonneuses. Il est persuadé que cette langue de terre, examinée par ses bateaux, n'est nulle part interrompue, et que la terre de Seghalien est une presqu'île. M. de Krusenstern, qui

Discussions sur l'existence du détroit de Seghalien.

(1) *La Pérouse*, Voyage, etc., III, p. 36. (2) *Idem*, *ibid.*, p. 72.

ne s'est pas approché de ce détroit, mais qui a visité celui qui est au nord de l'embouchure du fleuve Seghalien, cherché à appuyer l'opinion du navigateur par des raisonnemens étendus (1). Les eaux presque douces qu'il a trouvées dans le golfe formé par ce fleuve, lui fournissent un argument spécieux, et qui parut décisif aux dignes compagnons de cet habile navigateur. Si le golfe du Seghalien communiquait tant soit peu avec le canal appelé *Manche de Tartarie*, les eaux salées de ce bras de mer se mêleraient avec celles du golfe du Seghalien. M. de Kreusenstern appuie ensuite sur le témoignage des habitans de la baie de Castries, visité par La Pérouse, et sur la reconnaissance de Broughton ; il finit par déclarer qu'il ne conserve aucun doute sur l'existence d'un isthme sablonneux, qui ferait de l'île de Seghalien une presqu'île ; mais il pense que cet atterrissement est très-moderne, et que l'île de Seghalien a réellement pu mériter ce nom à l'époque où furent tracées les cartes japonaises et chinoises très-modernes, qui toutes la représentent comme entièrement détachée du continent.

Raisonnement de M. de Krusenstern.

Nous regrettons que des considérations nautiques et politiques aient empêché M. de Krusenstern d'aller constater sur les lieux l'existence de cet isthme. Ses raisonnemens ne nous paraissent pas sans réplique. Une double ou triple courbure du rivage, quelques îlots et bancs de sable, deux ou trois chéneaux étroits, remplis de ces énormes joncs qui croissent sur toute cette côte, encombrée d'ailleurs de prairies flottantes d'herbes marines ; voilà tout ce qu'il faut pour expliquer comment il se fait que les eaux salées de la Manche de Tartarie ne pénètrent pas dans le golfe du Seghalien. Si, à l'occident de ce détroit encombré, il existe une langue de terre basse, presque coupée par deux petites rivières, comme il en existe une

Réplique aux raisonnemens précédens.

(1) *Krusenstern*, Voyage autour du Monde, II, p. 191-195 (édition allem. originale).

au nord de l'embouchure du Seghalien, à l'endroit nommé par les Russes *Gilazkaia Perewoloca*, et par les Chinois *Gole* (1), il est très-naturel que les habitans du rivage continental aient pu quelquefois traîner leurs légères barques à travers une semblable langue, pour éviter la navigation difficile du détroit. C'est ce que firent les Cosaques dans le dix-septième siècle, lorsque, ayant descendu le Seghalien, et voulant se rendre à Udskoi, ils aimèrent mieux transporter leurs bateaux par la langue de terre de Gilazkaia, que de faire le tour du promontoire nommé *Cap Romberg* par M. de Krusenstern. On conçoit dans cette hypothèse, qui est singulièrement favorisée par les détails très-remarquables d'une carte de d'Anville (2), comment Broughton a pu se tromper en prenant une anse à côté du détroit, pour le détroit lui-même. D'ailleurs, si ce navigateur eût rencontré un isthme de sable, pourquoi, même en le supposant d'une largeur considérable, n'a-t-il pas aperçu, du haut des mâts, la mer qui devait le baigner du côté opposé?

Conclusion. Telles sont les raisons qui obligent tout géographe ami de la vérité à conserver, jusqu'à de nouveaux éclaircissemens, le détroit indiqué par d'Anville, les missionnaires, les cartes chinoises et japonaises, entre l'île de Seghalien et la Mantchourie.

M. de Krusenstern, dont nous venons de discuter l'opinion relative à cette question, a reconnu avec un soin admirable les côtes occidentales de l'île d'Iesso, et les côtes sud-est et nord de l'île de Seghalien. Sa relation, et celles de La Pérouse et Broughton, sont les seules sources publiques d'où l'on puisse tirer des notions certaines sur cet archipel; mais la bienveillance de

Manuscrits de M. Titsingh. M. *Titsingh*, Hollandais qui a long-tems résidé au Japon, nous procure l'avantage de pouvoir puiser, dans deux do-

(1) *Muller*, Mémoire sur le fleuve Amur, etc.; dans *Busching*, Magasin géogr., II, 507-508. (2) *Asie*, IIIe part., 2e feuille.

criptions japonaises, des détails qui jettent un nouveau jour sur la géographie et l'histoire de ces contrées (1). Nous prendrons notre point de départ du rivage septentrional du Japon.

Ile de Matsumay ou Iesso proprement dit.

L'île de *Matsumay*, située au nord de celle de Niphon, est appelée en japonais *Iesso*, c'est-à-dire *le rivage*, ou *Mo-Sin*, c'est-à-dire *les corps couverts de barbe*. Les Mo-Sins occupèrent jadis les parties septentrionales du Japon jusqu'à la montagne Ojama ; successivement repoussés dans leur propre île, ils y ont été subjugués à diverses reprises, et ne conservent leur indépendance que dans la partie méridionale de Seghalien. Selon Krusenstern, les Mo-Sins s'appellent eux-mêmes *Ainos* (2).

Les Mo-Sins ou Ainos.

Cette nation a la taille un peu plus haute et le corps plus robuste que les Japonais ; une barbe noire très-épaisse couvre leur visage ; elle se confond avec une chevelure noire et un peu crépue.

Tatouage.

Hommes et femmes se *tatouent* ou se peignent sur les lèvres diverses figures de fleurs et d'animaux.

Vêtemens.

Les vêtemens des riches sont de toiles du Japon ou de la Chine ; le peuple s'habille d'une étoffe faite avec le fil qu'on tire de l'écorce d'une espèce de saule.

Exercices.

Dès l'âge de dix ans les enfans apprennent à plonger dans la mer, et à sauter par-dessus une corde tendue. Les Aïnos excellent dans ces deux exercices ; on en voit qui sautent à la hauteur de six à sept pieds ; ils suivent les cerfs à la course ; l'arc et les flèches sont leurs principales armes ; de petits détachemens japonais battent des milliers d'Aïnos. Les chefs héréditaires des villages se reconnaissent vassaux du prince japonais de Matsumay, et lui payent un tribut en peaux de loutres et de chiens de mer, d'ours,

---

(1) *Ieso-Ki* ou Description d'Iesso, par *Araï-Tsikogo-no-Kami*, instituteur du *Ziogoen* (empereur militaire) *Tsoena-Josi*, écrite en 1720. *Ieso-Ki* ou Description d'Iesso, avec l'histoire de la révolte de Samsay-Aïn, par *Kannamon*, interprète japonais, écrite en 1752. Notice de deux Cartes japonaises, *MSS.* communiqués par M. *Titsingh*, et qui paraîtront dans les *Annales des Voyages*. (2) *Krusenstern*, Voyage autour du Monde, II, p. 74.

d'élans et de castors, de saumons, de faucons et d'autres productions de leur pays. Ils vivent entre eux sans loi et presque sans culte ; du moins, des libations et des feux allumés en l'honneur de *Kamoï*, divinité japonaise, sont les seuls actes religieux qu'on leur connaisse. Point d'alphabet, point de monnaie : le commerce se fait par échange ; ils se rendent dans une des îles Kouriles, déposent leurs marchandises, et se retirent à bord de leurs bateaux ; les Kouriliens descendent, examinent les marchandises, et mettent les leurs à côté : c'est par une suite de semblables négociations muettes que les marchés se concluent. La polygamie est admise ; l'adultère est vengé ; mais l'homme qu'une femme mariée essaye de séduire, exige d'elle ses anneaux d'oreille, et, en représentant ce gage, il est à l'abri des attaques de l'époux outragé. Les frères épousent les sœurs ; les tribus ne sont qu'autant de familles qui rarement s'unissent entre elles. Le deuil pour les morts s'exprime par des combats simulés entre les parens, dans lesquels souvent on donne et reçoit des blessures sanglantes. Tels sont les traits précis et curieux sous lesquels nos deux auteurs japonais nous peignent les habitans d'Iesso ; les relations des navigateurs européens n'ajoutent rien de positif à ce tableau. Broughton assure que ces peuples sont très-velus sur tout le corps ; Krusenstern voudrait voir de l'exagération dans cette assertion, appuyée par le témoignage des Hollandais, et que les relations japonaises nous semblent confirmer.

Religion.

Commerce muet.

Combats funèbres.

La langue des Aïnos paraît différer également du japonais, du mantchou et du kamtchadal ; la comparaison d'une centaine de mots, très-bien choisis, avec quelques mots correspondans dans plusieurs langues de l'Asie et de l'Océanique, ne nous a fourni aucun indice de parenté ; mais sans doute nos recherches auraient exigé des matériaux qu'il n'était pas dans notre pouvoir de nous procurer. Cette langue, quoique moins sonore et moins

Langue.

douce que le japonais, ne paraît pas cependant offrir ces sons rudes qui caractérisent un peuple féroce (1).

Description physique de l'île d'Iesso.

L'île d'*Iesso* présente de tous côtés des montagnes élevées, couvertes d'une belle verdure (2); les sapins, les saules et beaucoup d'autres arbres y abondent; les tussilages et les lis sarannes y prospèrent, ce qui indique un climat froid et humide. Il y a beaucoup de plantes sarmenteuses; les roseaux y prennent ces dimensions énormes qu'ils ont à l'embouchure du Seghalien. Parmi les cultures essayées par les Japonais, le millet, les pois et les fèves ont réussi. Les animaux de l'île sont des aigles, trois sortes de faucons, des ours, des cerfs; on prend l'ours jeune, les femmes lui donnent leur sein à téter; il est élevé comme un chien ou un cochon favori; mais lorsqu'il grandit, il est mis en cage, et tant de soins n'aboutissent qu'à le tuer dès qu'il paraît assez gras. La famille pleure solennellement sa mort, mais mange sa chair, usage qui rappelle les Ostiaks (3). Les loutres, les chiens-marins, les phoques sont indiqués dans les deux *Iesso-Ki* sous beaucoup de noms divers. Les baleines chassent dans les baies et embouchures de rivières d'immenses essaims de *nising*, espèce de sardine; le saumon fourmille aussi au point de pouvoir être pris avec la main. La sangsue de mer est recherchée et vendue aux Japonais. La lentille marine, et probablement beaucoup d'autres *fucus*, servent de nourriture ordinaire.

Ours domestiques.

Villes et endroits remarquables.

Matsimai, ou la ville du détroit (4), est bâtie vers l'extrémité méridionale de l'île; c'est une forteresse japonaise inaccessible du côté de la terre. Les autres postes s'étendent par l'ouest jusqu'à la pointe nord. En longeant

(1) Voici quelques mots: ciel, *likita*; terre, *sirikata*; soleil, *tofskaf*; lune, *kounetsou*; étoiles, *nom*; montagne, *kimla*; île, *modjiti*; rivage, si... (*schirl*, Krusenstern); jour, *tokaf*; nuit, *atzirou*; homme, *okkay* (en japonais *otoko*); femme, *mennokousi*; père, *fanpé*; mère, *tafou* (en japonais *fafa*); feu, *abé*, etc., etc., *Ieso-Ki* de *Kannemon*, MS.
(2) Le nom *In-Sou*, donné, selon Broughton, à l'île, ne dénote que *terre haute et verdoyante*; *in*, haut; *trou*, vert. (3) Ci-dessus, Liv. LIX, p. 376. (4) D *Matsi*, détroit.

Iles diverses. la côte occidentale, on rencontre les îles d'*Osima*, de *Kosima*, d'*Okosiri*, de *Riosiri*, qui renferme le *Pic de Langle* de La Pérouse (1), et de *Refounsiri*. Le grand golfe qui s'avance dans le pays, a reçu des Russes le nom de Strogonof. Le dernier poste au nord est *Notsjiab*, le *Notzambou* de Krusenstern (2). *Soyea* est sur une baie plus à l'est. Sur la côte nord-ouest, les Aïnos, quoique sujets du Japon, habitent seuls; *Atkis*, leur principal village, est sur la côte nord-est; un officier russe, M. Laxmann, a visité, en 1792, le port de *Kimoro*, qui en dépend (3) : nous ne trouvons point ce nom parmi deux cents noms propres que contiennent les manuscrits de M. Titsingh; mais Atkis est indiqué sous celui de *Atskesi*. Un canal sans nom sépare l'île Iesso de celle de Chikotan, l'une des Kouriles réclamées par les Japonais. La côte sud-est a été parcourue par les Hollandais et par Broughton. Le pays se couvre de forêts magnifiques; le *Volcano-Bay*, ou baie du volcan, offre un bassin circulaire de l'aspect le plus pittoresque; tout fait soupçonner, mais rien ne démontre ici l'existence d'un volcan en activité.

Baie du Volcan.

Les Japonais divisent l'île en cinq arrondissemens, mais nous n'en avons pas encore pu déchiffrer les limites respectives.

Ile de Seghalien ou l'Oku-Iesso. Au nord de l'île de Matsimai, s'étend la longue île de Seghalien, appelée par les Japonais *Oku-Iesso*, c'est-à-dire, le Iesso supérieur, ou *Kita-Iesso*, c'est-à-dire, le Iesso du nord, ou de *Kitay*, de Chine. Les Aïnos, suivant nos géographes japonais, l'appellent *Karafto*, nom auquel les Japonais ajoutent l'appellatif *sima*, ou île. Selon Krusenstern, le nom indigène serait *Sakhal*; selon La Pérouse, *Tchoka*: il paraît que ce dernier n'est que le nom d'un village principal, écrit Tchuchin sur la carte de d'Anville; probablement les deux autres dénominations sont aussi locales.

Noms divers.

(1) *Krusenstern*, Voyage, II, 56. (2) *Idem*, ibid. (3) *Storch*, Russie sous Alexandre Ier, cah. 6. (en all.)

La Pérouse, qui a visité la côte occidentale, trace un portrait des habitans très-favorable sous le point de vue moral. L'intelligence de ces pauvres insulaires lutte contre un climat âpre : ils sont pêcheurs et chasseurs ; ils se tatouent ; ils font des étoffes d'écorce de saule tout comme les Mosins ou Aïnos d'Iesso. Leur langue offre quelques mots germaniques et mantchoux (1). L'île, très-élevée dans son milieu, s'aplatit vers ses extrémités méridionales, où elle paraît offrir un sol favorable à l'agriculture. La végétation y est extrêmement vigoureuse ; les pins, les saules, les chênes et les bouleaux peuplent ses forêts. La mer qui baigne ses côtes est très-poissonneuse ; ses rivières et ruisseaux fourmillent de saumons et de truites de la meilleure qualité. Les collines se couvrent de rosiers, d'angélique et de saranne (2). Portrait des habitans.

Krusenstern a examiné la baie *Aniwa*, extrémité méridionale de l'île ; les Japonais y avaient un établissement que les Russes ont détruit ; on pense qu'ils s'y formeront une colonie. Toute la côte orientale, examinée par Krusenstern, présentait des vallées boisées, derrière lesquelles des montagnes couvertes de neige semblaient se perdre dans les nues (3). Au 51e degré, le sol s'abaisse ; on ne voit plus que des dunes et des collines de sable (4). Les Aïnos habitent le midi ; la côte orientale paraît déserte ; une colonie de Mantchoux occupe la côte nord-est voisine de l'embouchure du Seghalien. Localités remarquables.

Au nord-est de l'île d'Iesso, se prolonge une chaîne d'îles qui atteint la pointe méridionale de Kamtchatka. Les Russes l'appellent les *Kouriles* ; ils comptent jusqu'à vingt-deux [illegible] y compris Iesso. Les habitans de cette île comptent, outre leur propre pays, trente-cinq îles qu'ils comprennent sous le nom de *Kourou-Misi*, nom qui probablement est Les îles Kouriles ou Kourou-Misi.

(1) *Kahani*, château ; *kahn* en allem. ; *ship*, vaisseau ; *ship*, anglais, [illegible] deux ; *tso* suéd. ; mais à Iesso deux s'exprime par *tsoutsoub*. Vocab. MS. (2) Voyage de M. de *la Pérouse*, IV, p. 73 ; et III, p. 40 et 43. (3) *Krusenstern*, Voyage, etc., II, p. 92, 96, 144. (4) *Idem*, ibid., p. 153.

japonais, et signifie *chemin des herbes marines* (1). Les cartes du Voyage de Krusenstern n'en font connaître que vingt-six ; les autres se trouveront lorsqu'on aura mieux examiné les parties orientales d'Iesso. D'Anville en indique vingt-neuf au nord du canal de la Boussole, et trente-quatre en tout (2).

Division physique. Cet archipel se partage naturellement en deux parties ; la chaîne au sud du *passage de la Boussole* et celle au nord. L'une, voisine de l'Iesso, et réclamée par le gouvernement de Japon, pourrait mériter le nom de *grandes Kouriles* ; l'autre, rapprochée du Kamtchatka, s'appellerait les *petites Kouriles*.

Les petites Kouriles. Celles-ci, habitées par des Kamtchadales émigrés de leur pays natal à l'approche des Russes, ne présentent qu'une chaîne de rochers escarpés, stériles, et en grande partie volcaniques. *Poromu-Schir* (3) est la plus grande. *Sumtchu* offre des indices de mines d'argent. *Ana-Kutan*, *Arama-Kutan*, *Syas-Kutan* (4), et plusieurs autres, renferment des volcans éteints. Celui de *Rachotka*, nommé *Pic Sarytchew* par Krusenstern, brûle toujours, ainsi que celui d'*Ikarma*. A l'île *Usi-Schir* (5), des sources chaudes jaillissent avec violence.

Les grandes Kouriles. Les *grandes Kouriles* promettent beaucoup plus d'avantages à des colons intelligens. Celle d'*Urup* ou *Ouroup* (6) offre des sapins et des merisiers. Ici commencent les *Kouriliens velus*, qui sont de la même race avec les Aïnos d'Iesso et de Seghalien. *Etorpou* (7) a de belles forêts, qu'un volcan menace de tems à autre. *Kotona-Schir* voit

(1) *Kourou*, espèce de *fucus* (probablement la *rosa marina*, *Gmel.*) et *mitsi*, chemin. (2) Voyez le *Tableau synonymique* des noms donnés aux Kourilés par Krusenstern, d'Anville et l'*Ieso-Ki d'Araï-Tsikœgo-no-Kami*, dans les *Annales des Voyages*. (3) *Schir* ou *Siri*, île, en langue d'Iesso. (4) *Kutan* est le mot iesoïque *Kotang*, pays (*Syas-Kotang* et *Fouroud-Ama-Kotang* sont nommées par *Araï-Tsikogo*). (5) *Ousi-Siri* d'*Araï-Tsikogo*. (6) *Terre de Compagnie* des Hollandais ; *Nadeshda* de quelques cartes russes ; *Ourounvou* de l'Ieso-Ki, MS. (7) *Ile des Etats* des Hollandais, *Atorkou* de la carte de Krusenstern ; *Ietorofo* d'Araï-Tsikogo.

ses plaines et ses montagnes se couvrir de mélèzes et de sapins d'une grande beauté. La *pinus cembra* y prospère. C'est probablement à *Chikotan* que Steller et Spangenberg crurent voir des vignes, et même le citronnier sauvage du Japon. Il est plus sûr que les mêmes voyageurs ne trouvèrent le chêne et le noyer que sur la côte de *Matsimai* ou Iesso.

Sur les découvertes de Beniowski.

C'est parmi les grandes Kouriles qu'il faut chercher une partie des prétendues découvertes de Beniowsky (1). Cet enthousiaste a cru voir à Kounaschir des villes considérables. On y pêchait des perles. Son île *Tchulgan-Idzon*, riche en cuivre, et *Maanas-Idzon*, abondante en or, ne se retrouvent point. Mais les géographes japonais nous indiquent, dans l'île d'Iesso, un district *Figasi* et un village *Kawa* (2); ce sont évidemment les îles *Fiassi* et *Kawith* du navigateur polonais. Les mines d'argent et de cuivre, les chevaux, les *perles rouges* ou le corail, qu'il attribue à ces contrées, n'offrent rien d'incroyable. En donnant deux mille cabanes à la ville de *Matza*, il exagère probablement; mais la ville existe sous le nom de *Matzige* (3). Qu'on cesse donc d'accuser Beniowsky d'imposture et de mensonges volontaires!

Empire de Japon.

Nous allons décrire une contrée plus souvent traitée en détail que celles que nous venons d'examiner. Aussi, pour ne pas trop répéter des choses connues, nous chercherons à être brefs. Les trois îles de *Niphon*, de *Kiusiu* et *Sikokf*, entourées d'une foule de moindres îles, forment le royaume, ou, comme l'on dit quelquefois, l'empire du Japon. Les Chinois l'ont d'abord nommé *Yang-hou*, c'est-à-dire, atelier du soleil; puis ils l'ont appelé *Nou-Koué*, royaume des esclaves; et enfin *Jé-pen* ou *Je-poun*, contrée du soleil levant (4). Marco-Polo l'a connu sous le nom corrompu de *Zipangu*. L'île de *Kiu-siu* a, du nord au sud, à peu près deux degrés ou 30 lieues de largeur,

Noms divers.

(1) *Beniowsky*, Voyage, I, 368, trad. de Forster. (2) *Ieso-Ki* d'Arai-Tisikogo, MS. (3) Carte MS. de M. *Titsingh*. (4) *Kæmpfer*, Histoire du Japon, I, 73, 74 (édit. all. de Dohm).

et la plus grande longueur est d'environ 80 lieues. Celle
Etendue, etc. de *Sikokf* a 36 lieues de longueur et 20 de largeur. La grande île de Niphon se dirige du sud-ouest au nord-ouest, et n'a pas moins de 300 lieues de longueur; mais elle est si étroite dans toute son étendue, que dans le milieu elle ne présente pas plus de 30 lieues de largeur, quoiqu'elle puisse en avoir le double à compter d'une extrémité à l'autre de deux parties saillantes. Ainsi la superficie des Etats japonais pourrait s'évaluer à 16,000 lieues carrées. La population est estimée de 15 à 30 millions par les auteurs les plus modérés. Cet Etat policé et florissant, relégué aux extrémités de l'Asie, est encore fermé aux recherches des voyageurs par une politique timide.

Montagnes. Tout ce pays est hérissé de montagnes et de collines : ses côtes, parsemées de rocs très-escarpés, sont battues par les flots d'une mer orageuse. Les plaines mêmes sont sillonnées par beaucoup de rivières et de ruisseaux. Mais les collines, les montagnes, les plaines enrichies de beaucoup d'espèces singulières de végétaux, présentent l'intéressante image de l'industrie humaine au milieu des traces des révolutions physiques. La plus célèbre montagne du Japon est celle de *Fousi*, qui reste couverte de neige pendant presque toute l'année. Dans le voisinage, les montagnes de *Façoni* entourent un petit lac du même nom (1).

Volcans. Quelques montagnes renferment des volcans, mais la plupart d'elles abondent en arbres toujours verts et en sources limpides. Il y a, dit-on, près de Firando une île, entièrement volcanique, et on en nomme plusieurs autres dans les mers environnantes (2). Dans la province de Figo, un volcan jette beaucoup de flammes.

Rivières. Les rivières du Japon ne peuvent avoir un long cours; la *Jedo-gawa*, qui passe par Osaka, est traversée par plusieurs ponts en cèdres de 300 à 360 pieds de long; l'*Ojin-gawa* (3) et la *Fusi-gawa* sont aussi des rivières larges et

(1) *Thunberg*, t. III, p. 164. Trad. de *Langlès*. (2) *Kœmpfer*, t. I, p. 166; trad. franç. (3) Le mot *gawa* signifie *rivière*, comme dans le celtique.

rapides ; l'*Oomi*, selon l'histoire japonaise, doit être sortie de terre dans une nuit.

Un des plus grands lacs est celui d'*Oitz*, du sein duquel s'écoulent deux rivières, l'une vers Miaco, l'autre vers Osaka. Ce lac a 50 lieues japonaises de longueur, équivalant chacune à une heure de marche à cheval ; sa largeur n'est que d'un tiers. Trois mille pagodes ont rendu sacrée la délicieuse plaine qui l'environne. Lacs.

Ces îles éprouvent tour à tour les extrêmes du chaud et du froid. La chaleur de l'été est souvent modérée par les brises qui soufflent de la mer. Dans l'hiver, le vent vient du nord ou du nord-est, et semble imprégné de particules de glace. Le tems est variable pendant tout le cours de l'année, et il tombe des pluies abondantes, particulièrement dans les *satsaki*, ou mois pluvieux, qui commencent au milieu de l'été (1). Climat. Saisons.

Selon les observations, le plus haut degré de chaleur, à Nagasaki, est de 98 degrés dans le mois d'août, et le plus grand froid de 35 degrés dans le mois de janvier. La neige reste quelques jours sur la terre, même dans les parties méridionales. Presque toutes les nuits d'été, le tonnerre se fait entendre ; les tempêtes, les ouragans et les tremblemens de terre sont très-fréquens. Les pluies bienfaisantes conspirent avec le travail et les engrais pour vaincre la stérilité du sol.

Les lois ont fait aux Japonais un devoir rigoureux de l'agriculture. A l'exception des montagnes les plus impraticables, la terre est universellement mise en culture. Exempt de tous droits féodaux ou redevances ecclésiastiques, le fermier cultive le terrain avec zèle et succès (2). Il n'y a point de communaux ; si quelque portion de terrain restait inculte, un cultivateur voisin, plus laborieux, pourrait s'en emparer. On manque de prairies ; mais le soin des engrais est poussé très-loin. Sur le flanc escarpé des collines s'élèvent des murs de pierre qui supportent Agriculture.

(1) Thunberg, t. III, p. 234. (2) *Idem*, t. IV, p. 80 et suiv.

des plateaux de terre semés de riz ou de légumes. Le riz est le grain principal; le blé-sarrasin, le seigle, l'orge et le froment sont rarement cultivés (1); les pommes de terre y sont de médiocre qualité, mais on voit prospérer différentes sortes de fèves, de pois, de navets et de choux; le riz, semé en avril, est récolté en novembre : c'est dans ce dernier mois qu'on sème le froment pour le recueillir en juin; l'orge reste aussi en terre pendant l'hiver. Il y a beaucoup de ressemblance entre les plantes de la Chine et celles du Japon; elle dérive peut-être en partie d'un échange mutuel de végétaux utiles : l'arbuste du thé croît sans culture dans les haies; les plus superbes bambous abondent dans tous les bas-fonds; le gingembre, le poivre noir, le sucre, le coton et l'indigo, quoique peut-être originaires des régions plus méridionales de l'Asie, y sont cultivés avec beaucoup de succès, et en grande quantité. Dans l'intérieur, les flancs des montagnes moyennes nourrissent le laurier indien et le camphrier, ainsi que le *rhus vernix*, de l'écorce duquel sort une gomme résine qu'on regarde comme le principe de l'inimitable vernis noir de l'Inde. Outre l'orange douce de la Chine, on en voit une autre espèce sauvage, provenant du *citrus japonica*, qui paraît être particulier à ce pays. La végétation européenne se mêle à celle de l'Asie méridionale : le mélèze, le cyprès et le saule pleureur, qui se montrent dans tous les pays tempérés entre le Japon et la Méditerranée, voient ici se terminer à l'orient la sphère de leur existence. On doit en dire autant de l'espèce de pavot qui fournit l'opium, du lilas blanc et du jalap.

Végétaux

Arbres forestiers.

Arbres fruitiers.

Il manque aux Japonais nos pommiers, mais ils possèdent des poires d'une grosseur considérable, des parplemousses, des figues de Kaki (2), et de grosses oranges. Ils savent confire et accommoder avec des épices les bananes, les fruits de jacquier, le bobange, les cocos, le fruits de fragarier, et beaucoup d'autres. Ils tirent de l'huile

(1) *Kæmpfer*, I, 120 *sqq* (en all.). (2) *Diospyros Kaki.*

à manger et à brûler du sésame, de l'*orbresin driandrios*, des sumacs, de l'*if-gingko* (1), du chore oriental, du camphrier et du laurier glauque, de l'azédarach et du cocotier. Ils élèvent beaucoup de vers à soie. Le cotonnier leur fournit aussi des toiles légères, et l'ortie (2), des cordes durables; ils font du papier et des éventails avec les écorces d'une espèce de mûrier, du *licual* et du rondier; des bouteilles avec la calebasse, des peignes en bois de *nagi* (3), et toutes sortes de meubles en bois de *lindera*, bois du *dentz* ou jora, de sapin, de pin sauvage, de buis, de cyprès, et d'if à grandes feuilles. L'œil est flatté du mélange des cocotiers, des palmiers-éventails, des cycas et des mimoses arborescentes qui ornent les rivages de la mer. Les haies vives qui séparent les propriétés se composent de sérisse du Japon (4), d'oranger à trois feuilles, de gardène, de viornes, de thuya, de spricée, de dolis à épis, dont ils font aussi des berceaux et des allées couvertes. Enfin, la médecine trouve ici plusieurs plantes utiles, telles que le muguet du Japon, l'acore aromatique, la racine de squine (5), que le Suédois Thunberg leur fit connaître; la corète du Japon (6), le camphre, le moxa, le bois de couleuvre et la racine de mungo. Végétaux employés dans les arts, etc.

L'industrie a banni de tout l'empire du Japon deux animaux, les boucs et les moutons; les premiers sont regardés comme nuisibles à la culture, et l'abondance du coton et de la soie supplée au défaut de la laine. Les cochons sont aussi poursuivis comme pernicieux à l'agriculture, et on en voit seulement quelques-uns dans le voisinage de Nagasaki, qui y ont probablement été introduits par les Chinois (7). En général, ces îles nourrissent peu de quadrupèdes. Le nombre des chevaux de l'empire parut à Thunberg égaler à peine celui qu'on trouve dans une seule Animaux domestiques.

(1) *Taxus gingko*. (2) *Urtica nivea*. (3) *Myrica nagi*. Thunberg. (4) *Licium japonicum*. Th. (5) *Smilax China*. (6) *Corchorus Japonicus*. (7) *Thunberg*, IV, p. 95.

province suédoise. On ne voit également que fort peu de bétail. On emploie, dans les travaux de l'agriculture, une variété de buffles qui a une bosse sur le dos, et des vaches très-petites. Mais le caprice d'un souverain a érigé en loi d'Etat son goût personnel pour les chiens; ils sont nourris aux dépens des villes; on les chérit, on les respecte. La principale nourriture des Japonais consiste en poissons et en végétaux; les poules et les canards sont élevés principalement à cause de leurs œufs. On ajoute aux légumes ordinaires toutes sortes de plantes marines, de *fucus* et d'ulves, qu'on apprête de plusieurs manières. Le gibier n'est pas très-abondant; on a des oies sauvages, des faisans, des perdrix, mais très-peu de quadrupèdes sauvages. L'ours qu'on rencontre dans le nord est noir, avec deux taches blanches en forme de croissant sur les épaules; sa chair qu'on mange, est comparée au mouton, mais elle est plus coriace (1). Le loup se montre dans les provinces du nord; il s'y trouve aussi des renards: ces derniers sont universellement détestés, et considérés comme de mauvais esprits revêtus d'un corps d'animal.

Nourriture des Japonais.

Animaux sauvages.

Métaux. Les métaux précieux, l'or et l'argent, abondent dans l'empire du Japon. C'est un fait autrefois bien connu des Portugais, et ensuite des Hollandais, qui en exportaient des cargaisons considérables. L'or se trouve presque partout; mais afin de maintenir le prix de ce métal par sa rareté, il est défendu de creuser à plus d'une certaine profondeur déterminée, et on ne peut ni ouvrir ni exploiter une mine sans la permission expresse de l'empereur. Les deux tiers du produit appartiennent à l'empereur, et le reste au propriétaire du terrain. On rencontre de l'or en petite quantité dans le sable; mais la plus grande partie s'extrait des pyrites de cuivre dissoutes par le soufre. Les mines les plus pures et les plus riches sont à Sado, la plus grande des îles voisines du Nipon; on nomme au second rang celles de Suremga. L'argent paraît avoir été

Mines d'or.

(1) *Kinnamon*, japonais; *Iesq-Ki*, MS.

autrefois plus abondant. Les Japonais le considèrent comme plus rare que l'or, quoique ici, comme partout, ce dernier métal soit plus cher. On rapporte que dans la province de Bungo et dans les parties les plus septentrionales, vers Kattami, il y a de très-riches mines d'argent. Mais les deux îles connues sous le nom d'îles d'Or et d'Argent (*Ginsima* et *Kinsima*) n'existent peut-être que dans des fables imaginées par la vanité nationale ; à moins qu'on ne veuille y voir un indice d'anciennes relations avec le Mexique, ou une imitation des contes de Ptolémée sur la *regio aurea* et *argentea*. Iles d'Or et d'Argent.

Le cuivre, mêlé de beaucoup d'or, forme la principale richesse de nombre de provinces, et le plus précieux objet d'exportation. Le plus beau et le plus malléable se tire de Saruga, d'Astinge, de Kino, de Kuni. Le dernier est regardé comme le plus malléable ; celui de Saruga contient la plus grande quantité d'or. On trouve encore un grand nombre de mines de cuivre dans le Satsuma. Le fer paraît être plus rare dans ce pays que tout autre métal. On en trouve cependant dans les provinces de Mimasalla, Bitsju et Bisen. Les Japonais s'en occupent peu ; ils s'en servent cependant pour manufacturer des armes, des ciseaux, des couteaux, et autres outils nécessaires, tandis qu'ils frappent des monnaies en or et en cuivre. Mines de cuivre. De fer.

On donna à M. Thunberg de l'ambre en présent. Il y en avait de couleur rembrunie, de jaunâtre et de panaché. On lui dit aussi qu'il avait été trouvé dans ce pays. Le soufre abonde dans le Japon (1). La pierre ponce indique l'ancienne activité des volcans. Le charbon de terre, à ce qu'on assure, se trouve dans les provinces du nord. Des agates rouges, veinées de blanc, servent pour fabriquer des boutons, des tabatières (2). D'après Kœmpfer, la calamine est importée du Tonquin ; mais on trouve de l'étain dans la province de Bungo. Peut-être ce prétendu étain n'est que le cuivre blanc de la Chine. Un naphte rougeâtre Divers minéraux.

(1) *Thunberg*, t. IV, p. 402. (2) *Kœmpfer*, I, p. 121, 122 (en all.).

s'emploie dans les lampes. Thunberg a vu de l'asbeste, de la terre de porcelaine et du marbre blanc (1). On a rapporté du Japon le mercure sulfuré, cristallisé en forme primitive et en petite masse lamelleuse. Le baron *de Wurmb*, savant allemand établi à Batavia, avait reçu du Japon l'asbeste, le schorl capillaire, l'hydrophane et ces masses tombées de l'atmosphère, et qu'on désignait naguère sous le nom de

Pierres tombées de l'atmosphère.

pierres de tonnerre, en japonais *kaminary sekki* (2). Il y a plusieurs sources d'eaux chaudes minérales, auxquelles les habitans ont recours pour diverses maladies (3).

Les grandes divisions de l'empire de Japon sont appelées, en langue du pays; *kokf*; ce sont des principautés dont les chefs sont vassaux de l'empereur ou kubo. On en compte environ soixante-dix.

Villes.

Iedo.

La capitale de l'empire du Japon se nomme *Iedo*. Elle est située dans une baie à l'est de Niphon. Les maisons n'y ont qu'un ou deux étages, avec des boutiques le long des rues. Le port y est si peu profond, qu'un vaisseau européen est obligé de jeter l'ancre à la distance de cinq lieues. Le palais de l'empereur est entouré de murs de pierre, avec des fossés et des ponts-levis; lui seul formerait une ville considérable, puisqu'on lui donne cinq lieues d'une heure de circonférence (4), tandis qu'il faudrait vingt-une heures de chemin pour faire le tour de la ville entière (5). C'est à Iedo que résident, la moitié de l'année, tous les princes feudataires de l'empire; leurs familles y demeurent toujours comme otages de leur fidélité. Le palais de l'empereur consiste dans un grand nombre de logemens et occupe un espace immense. Le salon des cent nattes a 600 pieds de long sur 300 de large. Le palais a une cour carrée, marque de prééminence, laquelle, dans cette ville, est interdite aux autres grands, quoique chacun jouisse de la même prérogative dans ses propres domaines.

Palais de l'empereur civil.

(1) *Thunberg*, III, p. 203. (2) Verhandelingen van Genootschaap., V, 566 (en holland.). (3) *Kæmpfer*, I, [illegible] franç. (4) *Thunberg*, IV, p. 54. (5) *Kæmpfer*, II, [illegible]

Les toits sont ornés de dragons dorés. Les colonnes et les plafonds éclatent de cèdre, de camphrier et d'autres bois précieux. Mais tout l'ameublement consiste en nattes blanches, garnies de franges d'or.

Les maisons des particuliers sont de bois, mais peintes en blanc, de manière qu'elles semblent être de pierre; l'étage supérieur sert de garde-meuble et de grenier; le rez-de-chaussée n'est composé que d'une grande pièce, qu'on peut diviser à volonté en divers appartemens, par des cloisons à coulisses. On n'y fait usage ni de siéges ni de tables; on s'assied sur des nattes : même l'empereur, pour donner son audience, ne s'assied que sur un tapis. Maisons particulières.

En allant d'Iedo au nord-est, on trouve deux villes principales, *Gasima* et *Nambou*. En se dirigeant au sud-ouest, on rencontre les villes d'*Odowara*, où l'on prépare le katechou ou la terre odorante de Japon; celle d'*Okosaki*, avec un pont superbe, et celle de *Kwana*, une des plus riches de l'empire, avec un château fort entouré d'eau; c'est le chef-lieu de la fertile province d'*Owari*, qui donne son nom à une baie. Diverses villes.

Miaco, la seconde ville de l'empire, est située dans les terres, à environ 54 lieues au sud-ouest d'Iedo, dans une plaine unie. C'est le principal siége des fabriques et du commerce; c'est le lieu où l'on frappe la monnaie impériale; la cour du Dairi, ou grand pontife, se compose de gens lettrés, et c'est ici que s'impriment tous les livres. Kœmpfer nous apprend que, d'après un dénombrement fait en 1674, la population s'y montait à 405,642 individus, dont 182,070 du sexe masculin, et 223,572 femmes, sans compter la [illegible] ombreuse du Dairi (1). Le vaste palais de ce pape japo[illegible] est inaccessible aux étrangers; mais les temples de cette ville sainte ont été visités et décrits. Celui de *Daibouts* surpasse en richesse tous les édifices du Japon; il n'est pourtant qu'en bois; l'image dorée de la divinité, assise dans une fleur, à l'instar des idoles hindoues, a quatre Miaco. Temple de Daibouts.

(1) Kœmpfer, II, 247.

toises de large entre les épaules ; plusieurs personnes pourraient tenir dans le creux de la main. Les faîtes pyramidaux des temples et des palais se marient agréablement aux collines boisées qui environnent la ville, et d'où plusieurs sources limpides découlent (1).

Les provinces nommées Gokinaï.

Les cinq provinces voisines de Miaco, réservées pour l'entretien de la cour impériale, sont comprises sous le nom de *Gokinaï* ; elles abondent en riz et légumes. Dans une d'elles, nommée *Sitz* où *Sidsjow*, on trouve l'importante ville d'*Osacca*, le port de Miaco, et une des plus florissantes villes de l'empire. Les canaux dont elle est coupée, et que l'on passe sur des ponts de cèdre, rappellent Venise ; les plaisirs qui y règnent, joints à l'abondance et au bas prix des vivres, y attirent tous ceux qui cherchent des loisirs voluptueux (2). *Fiogo*, dans la même province, sur le golfe d'Osacca, possède un port garanti par un vaste môle. *Mourou*, dans la province de Farima, est pourvu d'un port naturel ; on y travaille des cuirs de cheval à la manière des Russes.

Ville d'Osacca.

Les villes de la côte septentrionale et occidentale de l'île de Niphon ne nous sont connues que de nom. Il faut en dire autant de celles de toute l'île *Sikokf*, que les voyageurs n'ont pas traversées. Dans l'île de *Kiusiu* nous distinguerons le fameux port de *Nangasaki* ou Nagasaki, le seul dans lequel il soit permis aux vaisseaux étrangers de jeter l'ancre ; privilége aujourd'hui réservé exclusivement aux Hollandais et aux Chinois. Ce lieu n'était qu'un simple village ; il doit au commerce portugais sa prospérité et son importance. *Nangasaki* compte quatre-vingt-sept rues, chacune d'environ soixante toises de longueur ; c'est la mesure d'une rue ; on peut donc estimer le nombre des maisons à un millier tout au plus. Les approches de la ville du côté de la mer offrent des points de vue tels qu'on en chercherait en vain dans nos jardins pittoresques les plus fameux. Un rocher long de deux cent trente-huit pas servait de prison aux négocians hollandais.

Nangasaki.

(1) *Kæmpfer*, II, 234, 305, 339, etc. (2) *Idem*, *ibid.* B.

L'île de *Kiusiu* ou de *Saikokf*, qui formait autrefois un royaume à part (1), renferme encore les villes considérables de *Sanga*, célèbre par ses belles femmes et ses fabriques de porcelaine presque transparente ; *Kokura*, d'où l'on passe à *Simonoseki*, dans l'île de Niphon ; et *Cangoxima*, où les Portugais débarquèrent lors de la découverte du pays. Les îles *Firando* et d'*Amakusa* eurent à cette époque quelque célébrité, comme ayant été les premiers asiles de la religion chrétienne. L'île *Tsusima*, entre Kiusiu et la Corée, ferme une principauté qui a été tributaire des Coréens avant de l'être des Japonais. L'archipel *Gotto* termine le Japon au sud-ouest. Diverses villes.

Au midi, l'île de *Likeo*, qu'il faut distinguer des îles Lieukieu, n'est séparée de Kiusiu que par un canal étroit ; elle est gouvernée par un *daïri* ou pontife indigène, vassal du prince de Satsuma ; les habitans récoltent du riz deux fois dans l'année ; ils cultivent leurs champs aux sons de la lyre et au bruit des chants joyeux. Le détroit de Van-Diémen les sépare de l'île de *Tanao-sima* et d'une chaîne de moindres îles qui s'étend dans la direction de l'archipel de Lieukieu. Ile de Likeo.

Au sud-est, la domination japonaise embrasse un petit archipel dans lequel on distingue un volcan encore brûlant, et plusieurs foyers éteints de feu souterrain. L'île la plus considérable se nomme *Fatsisio*, élevée de quatre-vingts toises (2), et escarpée de toutes parts ; elle n'est accessible qu'au moyen d'échelles de corde attachées au haut des rochers. C'est ici que les courtisans disgraciés et exilés s'occupent à tisser des étoffes de soie d'après les dessins bizarres que leur suggère une imagination agitée. Ile Fatsisio.

Les Japonais sont bien faits, libres et aisés dans leurs mouvemens, d'une structure robuste, et d'une taille moyenne. Leur teint jaunâtre tire quelquefois sur le brun, et d'autres fois il se perd dans un blanc pâle. Les femmes de distinction, en s'exposant rarement à l'air sans être voi- Les Japonais. Constitution physique.

(1) *Kœmpfer*, II, p. 6, 201. (2) *Fatsi*, dix ; *sjo*, huit, en japon.

lées, conservent le teint aussi blanc que nos Européennes.

Leurs yeux. C'est l'œil qui caractérise les Japonais ; il s'éloigne plus de la forme ronde que chez aucun autre peuple ; oblong, petit, enfoncé dans la tête, il paraît constamment clignoter. Leurs paupières forment un sillon plus profond, et leurs sourcils sont placés un peu plus haut qu'on ne le voit ordinairement chez les autres nations. Ils ont assez généralement la tete large et le cou court, le nez gros et comme tronqué, les cheveux noirs, épais et brillans, ce qui pourrait n'être dû qu'à l'huile dont ils les oignent.

Sur leur origine. A ces traits physiques on croit reconnaître le mélange d'une race chinoise avec une tribu mongole ou mantchourienne (1). En effet, l'histoire japonaise, après avoir étalé une suite de dieux et de demi-dieux, finit par avouer que les Japonais doivent à une colonie chinoise les premiers progrès de leur civilisation. Leurs annales remontent à un monarque chinois nommé *Sin-Mousa*. Ils le représentent avec une tête de taureau, parce qu'il enseigna l'agriculture et la manière de former des troupeaux. Mais

Langue. la langue japonaise, monument plus authentique, ne fournit aucune preuve en faveur d'une origine étrangère de ces insulaires. Elle ne renferme que peu de mots chinois ; elle n'a aucun rapport ni avec le mantchou, ni avec l'iesso ou kourilien ; les prétendues ressemblances qu'un savant assure avoir trouvées entre elle et les langues tartares, restent depuis long-tems dénuées de preuve (2). Les mots Japonais ne sont pas monosyllabiques comme ceux des Chinois ; les conjugaisons et la syntaxe ont une marche originale (3). Le japonais ou l'*yomi* est employé dans la poésie et la conversation ; les bonzes écrivent leurs ouvrages de théologie en chinois ; qui est pour ainsi dire le latin de ce pays.

(1) *De Guignes*, Histoire des Huns. *Gatterer*, Manuel d'Hist. univ., IIe part., Ier vol., p. 441. *Kœmpfer*, I, 87. 88. (2) *Bayer*. Thesaur. epist. La Croz., I, 54. (3) *Thunberg*, Observationes in linguam japonicam, in Nov. Act. Upsal, 1792, V, p. 258-273. *Hervas*, Catalogo de las lenguas, II, 64.

On dirait peut-être que les Japonais indigènes ont été subjugués par une tribu mongole ou mantchoue qui aurait adopté le langage des vaincus. Mais à quelle époque placer une semblable invasion? L'ère sacrée des Japonais remonte à l'établissement de la succession héréditaire des *daïris* ou empereurs ecclésiastiques, c'est-à-dire 660 ans avant l'ère chrétienne : elle dura jusqu'à l'année de notre ère vulgaire 1585. Pendant ce tems, deux invasions avaient été repoussées; celle des Mantchoux eut lieu en 799; elle est environnée de fables. En 1281, les Mongols, sous le kan Mangou, après avoir conquis la Chine, quatorze ans auparavant, essayèrent de s'emparer du Japon. Le savant Amiot nous a donné, dans un ouvrage traduit du chinois (1), l'histoire de cette expédition, d'après les auteurs chinois. Suivant eux, l'armée chinoise, réunie à celle des Coréens, formait cent mille hommes. Les Coréens avaient fourni neuf cents vaisseaux de guerre; une affreuse tempête dispersa ce grand armement. Les Japonais attribuèrent cet événement à la protection de leurs dieux indigènes. Tous les accroissemens que la population japonaise a pu recevoir du continent de l'Asie se bornent donc à quelques colonies de Chinois et de Coréens émigrés. Époques historiques.

Les Japonais sont probablement, comme toutes les nations principales du monde, des *Aborigènes*, ou des peuples dont l'origine dépasse la naissance de l'histoire. S'ils sont venus du continent, ils l'ont quitté avant la formation des langues. Ils savent obscurément qu'outre leur race, il y en avait deux autres dans l'île même de Niphon : les *Mosins* ou Kouriliens velus au nord, et une nation de *Negres* au sud; peut-être ceux-ci étaient des Haraas des îles Philippines. Combien d'autres peuplades primitives ont pu, dans ces contrées isolées, s'élever, fleurir et s'éteindre ignorées du reste de l'univers! Conclusion.

(1) Introduction à l'Histoire des Peuples tributaires de la Chine, composée par ordre de l'empereur *Kang-Hi*. MS. de la Bibliothèque impériale.

Gouvernement. En l'an 1143, le *daïri* ou empereur-pontife, descendant des dieux nationaux, eut la faiblesse de placer à ses
Le kubo. côtés un chef militaire nommé le *kubo* ou le *tziougoun*; la puissance de ce grand fonctionnaire, consolidée par la succession héréditaire, s'accrut par les victoires et les
Le daïri. intrigues; en 1585, le kubo enleva au daïri la dernière ombre d'autorité politique. Depuis cette révolution, on peut considérer le gouvernement du Japon comme une monarchie héréditaire absolue, soutenue par une foule de princes héréditaires absolus, dont la jalousie mutuelle, et les otages qu'ils livrent, garantissent la soumission au pouvoir suprême. Chaque prince dispose des revenus de son fief ou de son gouvernement; ils lui servent à défrayer sa cour, à entretenir une force militaire, à réparer les routes, et à subvenir à toutes les dépenses de l'état civil. Les *daimios* ou princes du premier ordre, et les *siomios*, qui sont d'un rang inférieur, possèdent les uns et les autres une dignité héréditaire; les *siomios* sont non-seulement forcés de laisser leur famille dans la capitale, mais encore d'y résider six mois de l'année.

Lois civiles. Les voyageurs admirent les lois du Japon; Kæmpfer les préfère à celles de l'Europe. La justice est expéditive; les parties elles-mêmes comparaissent devant le juge, qui prononce sans délai. Mais ce voyageur ne parle d'aucun code de lois. D'ailleurs, il se rend suspect en insistant sur le prétendu avantage résultant de la loi qui interdit l'accès du Japon aux étrangers, et défend, sous peine de mort, à tout Japonais de quitter son pays. Selon Thunberg, les lois sont en petit nombre dans cette contrée, mais on les y exécute à la rigueur, sans aucun égard aux personnes; toutefois les amendes pécuniaires sont d grâces accordées aux coupables riches (1). De simp délits sont punis de mort; mais la sentence doit être gnée par le conseil privé de l'empereur. L'éducation r rale des enfans étant un devoir politique, les parens

(1) *Thunberg*, t. IV, p. 64.

pondent des crimes de ceux dont ils auraient dû corriger les vices naissans. La police est vigilante. Non-seulement il y a dans chaque ville un magistrat principal, appelé *nimban*, qui est chargé de la faire ; mais les habitans de chaque rue étant responsables en masse des crimes commis par un d'eux, nomment un commissaire qui veille à la sûreté des personnes et des propriétés. Il y a dans chaque village un emplacement entouré de palissades, au milieu duquel est une inscription qui offre, en gros caractères, un petit code de police (1). Nous ne cacherons pourtant pas que le Hollandais *Varénius*, auteur très-bien informé, donne des lois japonaises une idée moins favorable. Les peines, dans le dix-septième siècle, y portaient le caractère de la plus grande cruauté. Hacher en pièces un coupable, lui ouvrir le ventre à coups de couteau, le suspendre au moyen de crocs de fer enfoncés dans les côtes, le faire cuire dans de l'huile bouillante ; voilà les punitions les plus communes. Les grands avaient le privilége de se couper le ventre de leur propre main (2). Valentin peint aussi la législation du Japon comme féroce et sanguinaire. Quand on nous dit que les crimes sont rares dans ce pays, ce n'est pas faire l'éloge des lois : comment pourrait-il en être autrement dans une contrée où chaque citoyen est responsable des délits commis par son voisin ? où des familles, des villages entiers sont livrés aux derniers supplices pour expier la faute d'un seul ? Mais si de semblables institutions diminuent le nombre des crimes, elles ôtent aussi à l'innocence sa tranquillité, à la société ses agrémens. Ne vaut-il pas mieux courir risque d'être volé une ou deux fois dans la vie, que de craindre à chaque moment d'avoir le ventre coupé pour expier les vols commis par un de vos voisins ? Au surplus, la dégradation de l'espèce humaine peut rendre nécessaire un frein aussi terrible. Qui sait si l'Europe,

Punitions barbares.

(1) *Thunberg*, IV, p. 72. (2) Voyez les planches de l'ouvrage intitulé : *Ambassades des Hollandais au Japon*.

un jour, n'aura pas aussi une justice japonaise et une grande muraille chinoise ?

Population. Quel que soit l'état politique du Japon, on assure que la population y est prodigieuse, que les montagnes même dont se compose la plus grande partie de cette contrée, sont mises à profit par d'industrieux cultivateurs, et que le *Tokaido*, la principale des sept grandes routes du Japon, présente quelquefois plus de voyageurs que les rues les plus fréquentées des capitales de l'Europe n'offrent de passans (1). Varénius (2), d'après les meilleures autorités, Armée. évalue le nombre des troupes entretenues par les princes et les gouverneurs à trois cent-soixante-huit mille hommes d'infanterie, et à trente-huit mille de cavalerie. Selon le même auteur, le kubo ou l'empereur a une armée particulière, composée de cent mille hommes de pied, et de vingt mille chevaux. Ainsi donc, en réunissant le tout, on trouve quatre cent soixante-huit mille hommes d'infanterie, et cinquante-huit mille de cavalerie.

Une semblable armée, si elle existait en réalité, indiquerait une population de 20 à 30 millions d'individus.

Marine. La marine des Japonais ne mérite pas qu'on en parle ; Navigation. leurs navires étant plats à l'arrière, ne peuvent résister à l'effet des lames dans un gros tems ; et quoique, à l'instar des Chinois, ils se servent de la boussole, ils sont des navigateurs très-maladroits et très-peu instruits. On ne peut même concevoir de quelle manière ils s'y prenaient autrefois pour se rendre, comme on prétend qu'ils le faisaient, à Formose, ou même à Java. Leur navigation au nord s'étendait, selon quelques cartes japonaises, jusqu'à la côte d'Amérique voisine du détroit de Behringh, et qu'ils appelaient *Eousang* ; aujourd'hui, ils ne dépassent guère l'Iesso ; et les habitans de cette île parlent de leurs voyages à *Rakkosima*, ou le pays des lions marins, probablement l'île de Behring ou le Kamtchatka, comme d'une expédition d'Argonautes (3).

(1) *Thunberg*, t. II, p. 345. III, p. 282 et 318. (2) *Varénius*, Descrip. Jap. c. IX. (3) *Iesso-ki*, d'*Arai-Tsikoego*, MS.

Varénius a indiqué les revenus du Japon, province par province. Il en porte la somme totale à 2834 tonnes d'or, selon la manière de compter des Hollandais ; et en évaluant la tonne d'or à 240,000 francs, le total sera de 670,160,000 francs, sans compter les provinces et les villes qui dépendent immédiatement de l'empereur. Ces revenus ne doivent pas néanmoins être considérés comme nationaux, vu qu'ils sont payés en espèces à différens princes. Cependant l'empereur, outre le gros revenu de son domaine ou de ses provinces particulières, a un trésor considérable en or et en argent. Revenus.

Les Japonais se partagent entre deux sectes principales, celle de *Sinto* et celle de *Budso*. La première reconnait un Être suprême, trop élevé pour daigner recevoir les hommages des humains et soigner leurs intérets ; mais elle admet, elle vénère, elle invoque comme médiatrices les divinités d'un ordre inférieur. Les Sintos croient que les âmes des hommes vertueux occupent des régions lumineuses voisines de l'empyrée, tandis que les âmes des méchans erreront dans le vague des airs jusqu'à ce qu'elles aient expié leurs offenses. Sectes religieuses. La Sinto.

Quoique la doctrine de la métempsycose soit étrangère à cette croyance, les rigides adhérens de la *Sinto* s'abstiennent de toute nourriture animale, abhorrent l'effusion du sang, et n'oseraient toucher un cadavre (1). Ils appellent leurs dieux *Sin* ou *Kami*, et leurs temples *Mia*. Les derniers consistent en plusieurs appartemens et en galeries, formés, selon la coutume du pays, par des coulisses qu'on peut enlever et replacer à volonté. Des nattes de paille sont étendues sur les planchers, et les toits forment de chaque côté une saillie suffisante pour recouvrir une sorte d'estrade qui entoure le temple, et sur laquelle le peuple se promène. On ne remarque dans ces temples aucune figure qui soit censée représenter l'Être invisible et suprême ; mais on y conserve quelquefois, dans une boîte, une pe- Culte indigene.

(1) *Thunberg*. IV, p. 19.

tite image de quelque divinité secondaire. Placé au centre du temple, un large miroir de métal rappelle que, si les taches du corps se peignent fidèlement dans cette sorte de glace, de même les défauts de l'âme ne peuvent demeurer cachés aux regards des immortels (1). Les fêtes et les cérémonies du culte sont agréables, et même gaies; car ce peuple considère les dieux comme des êtres qui se plaisent à dispenser le bonheur.

La secte Budso.

La secte de *Budso* est originaire de l'Indoustan; c'est la même que celle de *Budha* ou *Boudh*, que l'on prétend s'être formée, soit dans le Thibet, soit dans l'île de Ceylan, environ huit siècles avant l'ère chrétienne. Répandue dans l'Ava, le Siam, la Chine, la Corée, cette secte adopte quelques maximes étrangères; mais elle conserve le dogme de la transmigration des âmes; elle menace les impies d'un enfer effroyable où l'on retrouve le pont des âmes, les abîmes d'eau et de feu, et d'autres images nées dans les Alpes thibetaines; elle offre aussi la peinture d'un paradis divisé en pays, villes et maisons, comme celui de Swedenbourg; ce paradis, nommé *Gokurak*, est gouverné par le dieu *Amida*. Le boudhisme s'est tellement mêlé avec la *Sinto* ou l'ancienne religion japonaise, qu'il est difficile, et qu'il sera peut-être un jour impossible de distinguer ce qui appartient à chacun de ces systèmes (1).

Philosophes japonais.

Le Japon a ses moralistes, ou des philosophes dont la doctrine est appelée *Sjouto*; elle a des rapports avec celle des épicuriens, quoique les individus qui font profession de la première reconnaissent, avec Confucius, que la source la plus pure du plaisir est la vertu. Ces philosophes croient à une âme de l'univers, mais n'adorent point de dieux inférieurs, et n'ont ni culte ni temple. On prétend que ces déistes se sont montrés amis du christianisme, et que leur nombre a diminué lors de la persécution exercée contre les Chrétiens, attendu que, pour détourner les

(1) *Thunberg*, IV, p. 21.

soupçons, ils se sont empressés de reconnaître ostensiblement les dieux de leur pays.

Introduction du christianisme.

Depuis l'an 1549 jusqu'à l'an 1638, des missionnaires de l'ordre des jésuites continuèrent à répandre leur doctrine ; deux grandes persécutions anéantirent l'Église naissante. En 1590, il y périt vingt mille chrétiens ; selon les missionnaires (1), en 1638, on en massacra trente-sept mille. Les prétentions et les intrigues politiques des jésuites contribuèrent d'abord à rendre odieuse la religion qu'ils professaient, et dont les principes purs condamnaient leur ambition. Peut-être la jalousie commerciale des Hollandais contre les Portugais eut quelque part à ces sanglantes catastrophes. Depuis cette mémorable époque, la religion catholique a été en horreur au Japon. Avouons que si des missionnaires japonais débarqués au Havre-de-Grâce allaient mettre le feu à la cathédrale de Rouen, la police de l'empire français les traiterait avec quelque sévérité. Voilà cependant ce que les missionnaires faisaient dans le Japon.

Progrès des sciences, des lettres et des arts.

La civilisation des Japonais paraît stationnaire comme celle de la Chine. Mais des germes de perfectibilité laissent encore au Japon la perspective d'une révolution morale. Un caractère plus mâle et un plus haut degré de liberté politique rapprochent plus des Européens le brave et intelligent Japonais. Leur langue savante est, dit-on, l'ancien chinois, et les caractères de leur alphabet paraissent avoir une plus grande ressemblance de figure avec ceux des Chinois ; mais ils désignent des lettres, et non pas des mots entiers. Les Chinois ne savent pas lire un livre japonais, tandis qu'un livre chinois est lu par tout Japonais instruit. M. Titsingh, qui travaille à un grand ouvrage sur le Japon, a rapporté des livres imprimés qui font honneur à l'habileté de cette nation. Leurs caractères ne sont pas mobiles ; ils n'impriment que d'un côté. M. Titsingh possède

(1) Mais des auteurs contemporains assurent qu'il n'y avait *en tout* que vingt mille chrétiens dans le royaume. *Plaz.*, de bono Statu Relig., Lib. II, cap. 30.

un superbe Herbier, dessiné et colorié avec autant de soin que de goût. Il a rapporté des cartes et des plans, très-joliment lavés, et qui ne seront pas sans utilité pour la chorographie, quoiqu'elles soient dépourvues de longitudes et de latitudes. Les Japonais ont fait graver les monnaies de leur empire depuis l'an 600 avant Jésus-Christ, et les armoiries des principales familles (1). On lit et parle le hollandais dans cette contrée asiatique; la médecine et l'histoire naturelle commencent à être enseignées d'après des ouvrages hollandais; jusqu'à présent, leurs médecins étaient fort ignorans. Les astronomes conservent une division incommode du tems; l'année, qui est lunaire, commence tantôt en mai, tantôt en février; sept fois en dix-neuf ans, un mois intercalé ramène ces années au cours de l'année solaire. Les écoles ou colléges paraissent pourtant surpasser tout ce qu'on voit ailleurs en Asie; elles ne retentissent point de coups de verge ou de fouet, mais de chants solennels en l'honneur des héros et des dieux nationaux. La poésie est honorée. Dans quelques arts, les Japonais surpassent même l'industrie européenne. Ils ont d'excellens ouvriers en cuivre, en fer, surtout en armes blanches. Les verreries sont communes au Japon; on y fait même des télescopes. Les tableaux des Japonais, chargés de couleurs brillantes, manquent de composition et de dessin.

Division du tems.

Ecoles.

Habitations. Meubles. Vêtemens.

Leurs habitations qui, à cause des tremblemens de terre, n'ont que deux étages, peuvent, ainsi que les meubles, les vêtemens et les voitures, ne pas flatter le goût européen; mais dans tous ces objets on reconnaît un peuple industrieux et ingénieux. Partagé en divers appartemens, au moyen de clôtures mobiles, l'intérieur des maisons est orné de peintures et de papiers dorés ou peints; les meubles brillent d'un vernis éclatant et inaltérable; les vêtemens, amples, mais en partie relevés avec une sorte

(1) M. *Titsingh*, cité par *Charpentier-Cossigny*, dans le *Voyage au Bengale*, tome I.

d'élégance, sont en bonnes étoffes de coton et de soie, la plupart fabriquées dans le pays. Ce sont encore eux-mêmes qui font les bijoux, agrafes et boucles qui entrent dans l'habillement des femmes, les souliers de paille qu'ils déposent à la porte des maisons, les chapeaux d'herbe qu'ils portent en voyage ; en un mot, presque tout ce qui sert à leur luxe ou à leur commodité. Les voitures des femmes paraissent élégantes et commodes (1). Ils préparent une espèce d'eau-de-vie de riz, nommée *saqui* ou *zakki*, boisson très-enivrante (2).

Portrait d'un Japonais.

Un Japonais prête sans doute souvent à rire ; sa tête, rasée à moitié, le reste de ses cheveux relevés sur le sommet, l'énorme couverture de papier huilé dont il s'enveloppe en voyageant ; ses salutations, qui consistent à s'incliner plusieurs fois jusqu'à terre ; l'éventail qu'il porte constamment à la main ; tout cela forme un coup d'œil extraordinaire. Mais le Japonais, fier de sa propreté minutieuse, traite les Européens de peuple sale ; il ne conçoit pas notre vivacité dans les disputes ; accablé d'injures, il n'y répond jamais par une seule parole véhémente ; mais son arme inséparable, le poignard, lui sert à se venger au moment où l'on n'y pense plus, ou à se donner la mort, si la vengeance est impossible.

Femmes.

Concubines.

La loi ne permet aux Japonais qu'une seule épouse, mais les concubines vivent dans la maison ; la femme est absolument à la disposition du mari, et elle n'a rien à prétendre dès qu'elle encourt sa disgrâce. Aussi les infidélités sont-elles rares, quoique les femmes ne soient point renfermées. Dans le cas de répudiation, elles sont condamnées à porter toujours la tête rasée. Les cérémonies du mariage ont une aimable simplicité. La fiancée, debout aux pieds de l'autel, allume un flambeau auquel le fiancé en allume un autre. Il est aussi d'usage que la jeune épouse jette au feu les hochets de son enfance.

---

(1) Ambassade au Japon, p. 93, 145. (2) *Titsingh*, dans les *Verhandelingen van het Bataviaasch genootschap*.

Fêtes funebres. On brûle au Japon le corps des gens de distinction ; les autres sont enterrés. On célèbre la fête des lanternes comme à la Chine ; mais on y ajoute la coutume de visiter les tombeaux à certaines époques ; les *esprits* sont régalés d'alimens et de boissons ; on leur adresse des chants et des complimens. Les amusemens publics consistent en spectacles dramatiques, qui, dit-on, ne sont point inférieurs à ceux des nations policées. Des danseuses en grand nombre, et surtout des danseurs plus qu'efféminés, y annoncent le relâchement de la morale publique, constaté encore par un grand nombre de maisons de prostitution, plus scandaleusement protégées que dans aucune autre contrée (1).

Spectacles.

Commerce intérieur et extérieur. Des routes bien entretenues rendent les communications faciles ; aucun impôt n'y gêne la marche du commerce intérieur. Quoique fermés à l'avidité européenne, les ports sont couverts de grands et de petits vaisseaux. Les boutiques et les marchés regorgent de toutes sortes de denrées. Dans les villes, de grandes foires attirent un nombreux concours de peuple. Le commerce avec la Chine est le plus important. On importe de la soie écrue, du sucre, de la térébenthine, des drogues ; les Japonais exportent du cuivre en barres, des vernis, de la laque. Selon Titsingh et Thunberg, les profits du commerce hollandais avec le Japon ne sont pas très-considérables ; la compagnie n'y employait que deux vaisseaux. Les monnaies japonaises sont d'une forme singulière : M. Titsingh en possède qui ont la figure d'un ovale convexe ; les pièces d'or se nomment *kobangs* ; celles d'argent, appelées *kodama*, représentent quelquefois *Daïkok*, le dieu des richesses, assis sur deux barriques de riz, avec un marteau dans sa main droite, et un sac dans sa main gauche (2). La collection de M. Titsingh remonte à l'an 600 avant Jésus-Christ.

Monnaies.

Telle est cette contrée unique en Asie, trop vantée par les voyageurs naturalistes, comme Thunberg, et trop

(1) *Kæmpfer*, II, 9. (2) *Titsingh*, dans les *Verhandelingen*.

dénigrée par les missionnaires. Les premiers n'y voyaient qu'un superbe jardin de botanique, les seconds n'y apercevaient que la trace du sang des martyrs. La description de Varénius et celle de Valentin semblent respirer le mécontentement des Hollandais, à l'époque où elles furent composées. M. Titsingh, qui, dans ses fonctions de résident hollandais, a gagné l'estime et la confiance des princes du sang impérial japonais, travaille à un grand ouvrage historique, politique et géographique sur ce pays, qu'il paraît avoir étudié avec plus de loisir et plus de zèle que personne avant lui.

Les deux chaînes de montagnes qui traversent la Corée et le Japon, semblent se rapprocher et se continuer sous la surface de la mer, en formant une suite de petits archipels qui s'étendent du Japon vers l'île de Formose. Dans cette région maritime, peu connue, nous trouvons l'Etat de *Lieu-Kieu* ou de *Lequeyo*, Etat assez florissant et digne de nous intéresser. Les premiers bons renseignemens qu'on en a eus, sont dus à un ambassadeur chinois, nommé *Soupakouang*, qui y fut envoyé en 1719, et dont le P. Gaubil, missionnaire, a extrait la relation (1). Archipel de Lieu-Kieu.

Kœmpfer, à la vérité, en avait parlé le premier, sous le nom d'îles de Liquejo, mais d'une manière obscure.

Selon *Gaubil*, ces îles, ainsi que nous venons de le dire, forment, depuis l'île de Kiusiu, la plus méridionale des grandes îles du Japon, une espèce de chaîne, ou plutôt une suite de petits archipels, qui aboutit à l'île Formose. Il y en a en tout trente-six, sans compter celles qui relèvent du Japon. Au sud du Kiusiu sont sept petites îles, et une grande appelée *Tanaxima* : elles dépendent de l'empire du Japon. Au sud de ces sept îles, on en rencontre huit autres qui appartiennent au roi de Lieou-Kieou. On les nomme *Oufou-Chima*, c'est-à-dire, *îles d'Oufou*. La principale s'appelle *Oufou* dans le pays, et *Tatao* chez les Chinois, c'est-à-dire, *Grande-Ile*. Ces îles sont fertiles et peuplées, Iles Tana, Oufou, etc.

(1) *Lettres édifiantes*, XIV.

à l'exception de Kikiai, qui cependant partage avec Ousou ses forêts de beaux et grands cèdres.

Grande île Lieu-Kieu. Au sud-ouest de ces îles est la grande île de *Lieu-Kieu*. Sa longueur, du sud au nord, serait de 60 lieues environ. Le roi demeure dans la partie méridionale, dans un palais appelé *Cheoulé*, près de la ville royale, qu'on nomme *Kien-Ching*, et qui a un port nommé *Napakiang*. A l'ouest de cette grande île, il y en a dix autres bien peuplées et abondantes, si on en excepte *Lung-hoang-Chau*, c'est-à-dire, l'*île du Soufre*, parce qu'on y en recueille beaucoup. A l'est de Formose on en voit encore dix-sept qui dépendent du roi de *Lieu-Kieu*.

La grande île était partagée, il y a environ 400 ans, en trois États; ce qui l'a fait nommer, dans quelques cartes, l'*île des Trois-Rois*. Découvertes dans le septième siècle par les Chinois, ces îles n'ont été subjuguées que sept siècles plus tard. L'île de Lieu-Kieu abonde en riz, blé, légumes, melons, ananas, orangers, citrons, limons, thé, gingembre, poivre, camphre, bois de teinture et de chauffage, soie, cire, sel; on y trouve aussi du corail et des perles. Les animaux sont des bœufs, des moutons, des chevaux, des cerfs et de la volaille.

Productions.

Habitans. Les habitans sont fort polis, et ont pour prêtres des bonzes, la plupart élevés au Japon. Les livres de religion, de morale et de sciences sont en caractères chinois; mais dans l'usage ordinaire on se sert de ceux des Japonais. Leur langue est différente de celle des Chinois, quoique composée de beaucoup de mots de l'une et de l'autre nation. L'empereur Kyang-Hi, en 1720, y établit une bibliothèque, et ordonna que dans l'île principale on bâtît un temple à Confucius.

Industrie. On trouve dans ces îles des manufactures de papier, de soie et d'armes. Il y a de bons ouvriers en or, argent et autres métaux. Leurs bâtimens de mer sont très-recherchés à la Chine et au Japon.

Le roi de Lieu-Kieu paye à l'empereur de la Chine un tribut annuel qui consiste en soufre, cuivre, étain, corail

et nacre de perles. Ce prince ne peut choisir ses épouses que parmi trois familles ; on ne sait rien sur ses revenus et sa puissance.

Avec ces renseignemens, donnés par les missionnaires, on peut aujourd'hui comparer la relation du capitaine *W. Broughton*. Selon ce navigateur anglais, l'Etat de Lieu-Kieu, ou, comme il le nomme, de *Leutcheu*, consiste en deux groupes d'îles, dont le plus méridional et le moins considérable des deux porte le nom d'îles *Madjico-semah* : la plus grande de ce groupe est l'île *Typin-shan*, qui est aussi la plus proche des îles Léoutchou ou Lieutcheux proprement dites, lesquelles sont à peu de distance de là, en remontant vers le nord-est. L'île appelée la Grande-Lieutcheux, qui s'étend du sud au nord, a environ 84 milles, ou 35 lieues de long, sur 18 milles dans sa plus grande largeur : elle est la principale de ce dernier groupe. Le port et la ville de *Napchan*, siége du gouvernement auquel toutes ces îles sont soumises, et capitale de ce petit Etat, seraient, selon Broughton, situés au *nord-ouest*. Les habitans des îles Lieutcheux et Madjico-semah se ressemblent, et paraissent plutôt Japonais d'origine, que Chinois. Ils parlent et écrivent la langue du Japon, avec lequel ils sont en relation de commerce. Ils commercent aussi avec la Chine, dont ils sont tributaires, et avec l'île Formose. Ils élèvent des chevaux, du gros bétail, et une race fort grande de cochons, très-différente de celle que l'on trouve en Chine (1).

Renseignemens du capitaine Broughton.

Il paraît que l'île *Typin-shan*, du navigateur anglais, est le *Taypin* des missionnaires. Ceux-ci donnent à un très-petit groupe d'îles au sud-ouest de Lieu-Kieu, le nom de *Matchi* : c'est évidemment le même nom que celui de *Madjico-semah* chez Broughton ; car *semah* ou *sima* n'est que l'équivalent du mot *île* ; mais Brougthon l'étend à tout le groupe méridional. La ville principale de Lieu-Kieu est au nord selon l'Anglais, et au sud selon les missionnaires ;

(1) *Broughton*, Voyage of Discovery, p. 241, 250, etc., etc. (in-4°.)

les uns parlent du port, les autres de la ville proprement dite. L'étendue de cette île a été exagérée dans les anciennes relations. Enfin, la différence dans l'orthographe provient de ce que le *k* chinois, semblable au *k* suédois, n'a ni la valeur du *tch* anglais, ni celle du *k* français : on ne peut l'exprimer qu'imparfaitement par la réunion de plusieurs de nos consonnes, comme par exemple *tk* ou *tgh*. Ainsi les voyageurs ont dû varier dans leur manière d'écrire le nom de ces îles de Lieu-Kieu, si dignes d'un examen plus détaillé.

TABLEAU *des Positions géographiques observées sur les côtes de Mantchourie, d'Iesso, de Japon et de Corée.*

NOMS DES LIEUX.	Latitudes.			Longitudes.			NOMS DES OBSERVATEURS.
SEGHALIEN.	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Cap *Elisabeth*	54	20	0	140	25	0	*Krusenstern.*
— *Golowatchef*.....	53	30	15	139	35	0	*Idem.*
— *Patience*	48	50	0	142	25	0	*Idem.*
— *Amiva*.....	46	2	20	141	10	20	*Idem.*
Idem	46	3		141	8	45	*La Pérouse*, d'après les corrections de *Dagelet.*
Idem	.....			142	20	0	D'après la Carte du Voyage de La Pérouse. (Erreur du chronomètre.)
Cap *Crillon*	45	54	0	140	35	0	Carte de *Krusenstern.* (*La Pérouse.* Connaiss. des Temps.)
Idem	45	54	15	139	38	39	(*La Pérouse*, corrigé d'après Dagelet.
KURILES.							
Canal de la Nadeshda, près le pic Sarytchef.	48	2	0	150	32	36	*Krusenstern.*
IESSO.							
Cap *Soya*	45	31	15	139	31	0	*Idem.*
— *Romanzof*. ..... (Notzambon).	45	25	50	139	14	30	*Idem.*
Ile Rioscheri ou *pic de Langle*.....	45	23	0	139	50	0	Carte de La Pérouse. (Erreur.)
Idem.	45	10	48	139	1	50	*La Pérouse*, d'après les corrections de *Dagelet.*
Idem.	45	11	0	138	52	15	*Horner* et *Krusenstern*; observations répétées et sûres.
Cap *Malespina*.....	45	42	15	138	58	30	*Idem.*
— *Novoilzof*..... (Okomouv).	43	11	0	137	53	30	*Idem.*
Ile *Okosir* (milieu)...	42	9	0	137	10	0	*Idem.*
Cap *Nadeshda*	41	25	10	137	49	30	*Idem.*
Baie du Volcan.....	42	33	11	138	32	32	*Broughton.*
JAPON.							
Cap *Songaar*.....	41	16	30	137	54	0	*Krusenstern.*

NOMS DES LIEUX.	Latitudes.			Longitudes.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Cap des Russes.....	39	50	0	137	24		*Idem.*
— *Noto*.....	37	36	0	135	34	0	Connaiss. des Temps.
Ile *Tsus* (pointe N.).	34	40	30	127	9	30	*Krusenstern.*
Nangasaiki.....	.....			.....			
Cap d'Anville.....	.....			.....			
— Nambou.....	.....			.....			
CÔTE DE MANTCHOURIE et de CORÉE.							
Cap *Romberg*.....	53	26	30	139	24	45	*Krusenstern.*
Baie *Castries*.....	51	29	0	139	39	0	*La Pérouse.* Connaiss. des Temps.
Cap *Monti*.....	50	30	0	139	33	0	*Idem.*
Baie de *Suffren*.....	47	53	0	137	20	0	*Idem.*
— de *Ternay*.....	45	13	0	135	9	0	*Idem.*
Ile *Dagelet*.....	37	25	0	129	2	0	*Idem.*
Tsa-Choni (Corée)..	35	30	0	127	23	0	*Idem.*
Quelpaert (Ile de)..	33	7	49	123	58	42	

N. B. Le Volume grossissant au-delà des limites qu'on s'était proposées, on supprime le Tableau des 68 Provinces et 600 Subdivisions politiques du Japon comme d'un intérêt secondaire.

LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Chine, proprement dite.* PREMIÈRE SECTION : *Description générale.*

Nous avons déjà nommé les Chinois plus d'une fois ; nous avons rendu probable que la géographie ancienne ne s'étendait pas jusqu'aux demeures lointaines de ce peuple isolé du reste de l'univers (1) ; nous avons suivi les voyageurs arabes du neuvième siècle, et les missionnaires du treizième, ainsi que le célèbre Marc-Paul, dans leurs voyages respectifs au *Cathay* ou *Kitay*, et au *Mangi* ou *Maha-Tchin*, c'est-à-dire, dans la Chine septentrionale et méridionale (2). Il serait superflu de revenir encore sur ces discussions ; il suffit de rappeler que les voyages de Rubruquis et de Marc-Paul restèrent long-tems peu connus, et que le savant pape Pie II, en 1448, ne décrivit la Chine que d'après une très-brève relation de Nicolas Conti, qui l'avait visitée un demi-siècle auparavant ; encore le pontife semble-t-il douter de la véracité de ce voyageur (3). Ce ne fut que par les navigateurs portugais, successeurs de Vasco de Gama, que l'Europe reçut des idées positives sur la situation, l'étendue et la splendeur de la Chine. Depuis cette époque, nous devons nos connaissances à quelques ambassadeurs qui ont vu la cour et les grandes routes, à quelques négocians qui ont habité le faubourg d'une ville frontière, et à un assez grand nombre de missionnaires qui ont pénétré partout, et qui partout, admirateurs crédules, mais narrateurs naïfs, laissent deviner les faits qu'ils ont rarement su apprécier. Nous avons aussi des géographies chi-

Progrès des connaissances.

(1) Voyez notre Vol. I, p. 223-225. (2) Voyez *idem*, p. 437-447.
(3) *Pii* Papæ II, Asia, cap. IV.

noises, dont les arides nomenclatures ne nous apprennent que peu de choses. Ainsi une description de la Chine est presque inévitablement une série de redites.

Les conquêtes des empereurs de la dynastie *Mantchoue*, faussement nommée *Tartare*, ont étendu leur puissance sur la plus grande partie des pays désignés sous le nom de *Tartaria indépendante*; dénomination qui, de tout tems, a été fausse, puisque ces pays, pour la plupart, sont habités par des Kalmouks et des Mongols, et non pas par des Tatars. Les Russes, en même tems, s'avancèrent dans la Sibérie, et le centre de l'ancien continent devint le point de rencontre pour deux nations parties de deux extrémités opposées. Deux empires, dont l'un touche au pôle et l'autre dépasse le tropique, deux empires qui semblaient séparés par le monde entier, l'Empire russe et celui de la Chine, se trouvent limitrophes, sur une ligne de près de onze cents lieues, depuis les environs du lac Palcati jusqu'à l'embouchure du fleuve-Amur. Cette longue frontière est en général déterminée par la direction des montagnes Altaïques, Saïaniques et Daouriennes; toutefois les Russes sont parvenus, dans la Daourie, à étendre leurs limites au-delà des monts jusqu'aux rives de l'Amur. Le lac Palcati, les monts Alak et les monts Belur séparent, à l'ouest, l'Empire chinois des Kirguis, des Usbeks et des autres peuples indépendans de la véritable Tatarie. En même tems que la domination chinoise s'approchait, dans le nord et le nord-ouest, de la frontière de la Russie asiatique, elle s'étendit, à l'ouest et au sud-ouest, sur les vastes régions du Thibet, et devint presque limitrophe des possessions anglaises en Bengale. Les petits pays de Sirinagur, de Népaul et autres, et les monts Garrow, sont, de ce côté, la dernière barrière entre l'Empire chinois et l'Inde. Plus à l'est, l'Empire birman touche à la province chinoise d'Yun-nan. Les possessions des Siamois n'atteignent pas la frontière des Chinois; mais les petits royaumes de Laos et de Tonkin en sont limitrophes, et peut-être même tributaires.

Empire chinois.

Limites de terre.

L'Océan oriental, en formant beaucoup de golfes et de

détroits, baigne ensuite les côtes de l'Empire chinois sur une étendue de treize cents lieues, en comptant depuis les frontières du Tonkin jusqu'à l'embouchure du fleuve Amur. C'est d'abord le *golfe de Tonkin* et la *mer de Chine* qui embrassent les extrémités méridionales de l'empire. Le canal de Formose sépare l'île de ce nom du continent. La *mer Bleue* et la *mer Jaune*, pour adopter les noms chinois, s'étendent, la première, entre la Chine, les îles Lieukieu et le Japon; la seconde, entre la Chine et la Corée. Nous avons déjà considéré la *mer de Japon*, dont l'extrémité, reconnue par La Pérouse, a reçu le nom peu convenable de *Manche de Tartarie*. On ne sait pas si les Chinois ont des prétentions sur l'île Seghalien ou Tchoka, pays qui peut devenir important, et dont, peut-être, l'ambition plus active des Russes s'emparera. L'extrémité du pays des Mantchoux, faussement nommée Tartarie chinoise, regarde la mer d'Okotsk, pour parler avec les navigateurs modernes; mais d'Anville l'avait nommée mer de Kamtchatka.

Mers qui le baignent.

L'Empire chinois compris dans ces bornes s'étend, en longueur, à environ 1250 lieues, en comptant depuis Cashgar à l'embouchure de l'Amur; sa plus grande largeur peut être prise des monts Saïaniens à la pointe méridionale de la Chine, vis-à-vis l'île d'Hay-nan, sur une ligne de 750 lieues.

Etendue de l'empire.

La surface géométrique de tout l'Empire chinois peut, par approximation, être estimée à 650,000 lieues carrées, ce qui fait un peu moins d'un dixième de celle de la terre habitable.

Il ne s'agit ici que de la *Chine* dans elle-même. Cette contrée nous offre déjà un assez vaste champ, puisque sa superficie s'élève à plus de 194,000 lieues carrées, peuplées de 150, ou, selon d'autres, de 333 millions d'habitans. Cette étendue n'est, à la vérité, circonscrite par aucune frontière naturelle. La Grande-Muraille la sépare, au nord, des Mongols; à l'ouest, des limites politiques bornent les courses nomades des Kalmouks ou Eleuthes de Hoho-nor et des

Chine proprement dite.

Sifans; au midi, les frontières de l'Empire chinois sont en même tems celles de la Chine propre.

Divisions. Etendue. Voici le Tableau de la division et de l'étendue de la Chine propre, fait d'après les renseignemens communiqués par le mandarin *Chow-ta-zing* au lord Macartney, dans son voyage à la Chine, en qualité d'ambassadeur du roi d'Angleterre.

PROVINCES.	Milles carrés.	Acres.
Pe-tche-li	58,949	37,727,360
Kiang-nan, deux provinces	92,961	59.495,040
Kiang-si	72,176	46.192,640
Tche-kiang	39,150	25,056,000
Fo-kien	53,480	34,227,200
Houquang. { *Hou-pé* / *Hou-nan*	144,770	92.652,800
Ho-nan	65,104	41,666,560
Schan-tong	65,104	41.666,560 (?)
Schan-si	55,268	35,715,520
Schen-si. { *Schen-si* propre / *Kan-tchou*	154,008	98,565,120
Sé-tchuen	166,800	106,752,120
Quang-tong	79,456	50,851.840
Quang-si	78,250	50,080,000
Yun-nan	107,969	69,100.160
Kœil-cheou	64,554	41,314,560
	1,297,999	830,719,360
	144,222 l. c.	

Noms. Cette contrée a été célèbre sous plus d'un nom. Ses habitans l'appellent *Tchon-Koue*, mot qui signifie le centre de la terre. Car les Chinois considèrent orgueilleusement tous les autres pays comme des lisières ou des appendices de leur. Cependant les relations des voyageurs mahométans du neuvième siècle, publiées par Renaudot, donnent déjà à la Chine méridionale le nom de *Sin*, que les Perses prononcent *Tchin*. L'origine de ce nom est incertaine, et quoique les *Sinæ* des anciens fussent situés plus à l'occident qu'aucune partie de la Chine moderne, la ressemblance des noms est trop grande pour qu'on puisse la

croire tout-à-fait insignifiante. Je pense qu'il est l'ancien nom générique pour tous les peuples du Thibet, de la Chine et de l'Inde, au-delà du Gange.

Des doutes, non moins difficiles à éclaircir, rendent la géographie physique de la Chine moins intéressante que ne devrait l'être celle d'un si grand pays. On croit y distinguer deux régions montagneuses, l'une au sud-est, l'autre au nord-ouest. Montagnes.

La grande chaîne méridionale se fait connaître entre la province d'You-nan et celle de Kœit-cheou; nous ne savons pas si elle a une liaison immédiate avec les Alpes du Thibet, ou si elle en est détachée. Cette chaîne s'étend entre les provinces de Quan-si, Quan-tong et Fo-kien au sud, et celles du Hou-quan et Kiang-si au nord; elle court d'abord de l'ouest à l'est, mais ayant atteint les limites de Fo-kien, elle tourne au nord-est : ainsi elle sépare le bassin de l'Yan-tse-kiang, d'abord de celui de Hon-kiang au sud, et ensuite de la mer à l'est. Deux branches de cette chaîne coupent transversalement le bassin de l'Yan-tse-kiang, de sorte que les trois provinces de Sé-tchuen, de Hou-quan et de Kiang-si doivent avoir leur sol à un niveau plus élevé que l'autre, et former comme trois terrasses. La chaîne principale doit être d'un accès très-difficile, surtout dans les provinces de Kœit-cheou et de Quan-si, puisqu'il y demeure des peuplades sauvages que les Chinois n'ont pu dompter; mais les voyageurs n'ont examiné que la petite montagne de *Mei-ling*, qui s'élève de 3000 pieds au-dessus du niveau du lac Po-yang (1). Elle est entourée de plusieurs autres montagnes moins élevées, et dont les précipices, couverts d'arbres et de grandes herbes, présentent un coup d'œil sauvage et romantique. Il paraît, d'après quelques indices, que le granite feuilleté et la roche quartzeuse dominent dans cette *chaîne Mangienne* (2), rivale des Apennins, ou peut-être même des Pyrénées. Chaînes méridionales.

(1) *Macartney*, t. V, p. 196, trad. *Barrow*, t. III, p. 29, 122. *De Guignes*, t. I, p. 182. (2) De *Mangi*, nom de la Chine méridionale.

Chaînes septentrionales.

La région montagneuse du nord-ouest présente moins des chaînes régulières qu'une suite de terrasses, ou, si l'on veut, des plateaux. C'est du moins ce qu'indiquent les cartes de d'Anville, cartes dans lesquelles un tracé des montagnes, peu brillant à la vérité, offre l'idée d'une grande exactitude et d'une scrupuleuse fidélité. Dans l'ouest de la province de Sé-tchuen, une chaîne de montagnes court parallèlement au fleuve Yalon, du sud au nord, et entre ensuite dans le Sifan, où elle prend les noms de *Kentac-la*, de *Rhat-ci-co* et autres. De cette région riche en sources, la chaîne se tourne vers l'est, et entre dans la province de Schen-si, où elle court parallèlement au fleuve Hoei-ho, ensuite au Hoan-ho. Elle expire dans la province de Ho-nan. Dans le nord de la province de Schen-si et dans le pays des Mongoux-Ortos, on voit le Hoan-ho faire un détour de près de 300 lieues au nord, et embrasser de trois côtés un plateau montagneux absolument isolé.

La province Schan-si est remplie de montagnes qui semblent appartenir à une chaîne venant des bords du fleuve Amur, à travers la Mongolie. Les branches secondaires de cette chaîne ont été observées par le docteur *Gillan*. Ces montagnes sont presque toutes à pic; elles présentent presque toujours un roc nu. Le plus souvent, la première terrasse est de sable et de pierre vitrifiables; la seconde est de pierre à chaux, rude, grenue, et remplie de nœuds d'une couleur bleue; la troisième est très-épaisse et très-irrégulière, formée d'une argile durcie, coloriée, bleue et quelquefois rouge-brun. En quelques endroits l'oxide de fer est si abondant, qu'il donne à l'argile une apparence d'ocre. Dans plusieurs parties des environs de la Mongolie, on voit des veines perpendiculaires de spath blanc, ou quelquefois blanc et bleu. Les sommets des plus hautes montagnes portent de grandes masses de granite éparses (1).

Nature des montagnes de Schan-si.

Ces montagnes n'offrent aucune trace de l'action du feu; elles paraissent avoir été jadis couvertes de bois : mainte-

(1) Voyage de *Macartney*, III, 207, 246, 259. *Barrow*, II, 241.

nant leurs sommets et les endroits les mieux exposés n'ont plus que des productions rabougries.

La province de Shan-ton est en grande partie formée d'une grande presqu'île montagneuse. Ces montagnes, qui contiennent des mines de charbon, constituent un groupe entièrement isolé du reste des montagnes chinoises. Les Chinois appellent *têtes de cheval* les cinq pics les plus élevés de cette chaîne.

Les plus grandes plaines de la Chine sont celles qui se trouvent dans la province de Kian-nan, entre les deux grands fleuves, le Hoan-ho et le Yang-tse-kiang. Ces deux fleuves, ainsi que le Hou-kian au midi, forment trois grands bassins qui comprennent les parties les plus fertiles du pays. Les côtes de la Chine paraissent en général rocailleuses, sablonneuses, et entourées de bas-fonds. Plaines.

Hoan-ho, ou le fleuve Jaune, doit ce nom au limon qu'il charrie. Ses sources connues sont deux lacs situés dans le pays des Kalmouks de Hoho-nor, appelés aussi les Chochotes. Mais, selon d'Anville, on peut regarder une rivière qui s'écoule dans le plus occidental de ces lacs, comme le commencement du Hoan-ho. On sent que c'est précisément ici le même cas que celui qu'offre la naissance du Rhin et du Rhône. Rien n'est incertain et difficile comme la détermination des sources des grands fleuves. Fleuves. Le Hoan-ho.

L'*Yang-tse-kiang*, ou le fleuve Bleu, prend son origine dans le nord du Thibet, près le désert de Cobi. Mais ce n'est qu'après des conjectures et des relations contradictoires que d'Anville et Arrowsmith ont pu déterminer les positions qu'ils attribuent à ces sources. L'Yang-tse-kiang.

Ces deux grands fleuves, jumeaux par leur naissance et par leurs destinées, descendent rapidement des grands plateaux de l'Asie centrale, et rencontrent chacun une branche de montagnes qui les force en même tems de faire un immense détour, le Hoan-ho vers le nord, l'Yang-tse-kiang vers le midi. Séparés par un intervalle de 400 lieues, l'un semble chercher les mers du tropique, tandis que l'autre s'égare dans les déserts glacés de la Mongolie. Soudain,

comme rappelés par le souvenir de leur ancienne fraternité, ils se rapprochent, se cherchent, et serpentent ensemble dans les plaines d'une nouvelle Mésopotamie, où, après s'être presque réunis au moyen des canaux et des lacs, ils terminent en même tems, dans un intervalle seulement de quarante lieues, leur cours majestueux et immense.

Divers fleuves. Parmi les rivières tributaires de ces deux grands fleuves, il y en a qui égalent les fleuves les plus considérables de l'Europe. Le *Fuen-ho*, le *Hoei-ho* et le *Hoay-ho* se jettent dans le fleuve Bleu, l'*Yalon-kiang*, qui a près de 250 lieues de cours; le *Tchoue* ou *Yan-kiang*, le *La-kiang* et l'*Yuen-kiang* grossissent les eaux du fleuve Jaune. Les deux fleuves de *Yuen* et de *Yon* s'écoulent, à proprement parler, dans le lac *Tonting-hou*, comme celui de *Kan* se jette dans le lac *Po-yang-hou*; mais ces deux lacs débouchent ensuite dans le *Yang-tse-kiang*. Chacune de ces rivières secondaires et intérieures de la Chine est comparable à la Loire, au Rhin ou à l'Elbe.

Deux grands fleuves de la Chine se maintiennent dans une indépendance parfaite, et du Hoan-ho et de l'Yan-tse-kiang. Ce sont au midi le *Hoan-kiang*, qui, descendu des montagnes de Yun-nan après un cours de 270 lieues, se jette dans le golfe de Canton, et au nord le *Pay-ho*, qui, après avoir reçu le *Yan-ho*, se jette dans le golfe de Pékin. Une multitude de fleuves et de rivières procure aux Chinois des avantages incalculables pour l'agriculture et la navigation intérieure; mais l'eau, considérée comme boisson, est rarement bonne à la Chine; probablement que les rivières descendant trop rapidement des montagnes escarpées, entraînent beaucoup de particules étrangères, et serpentent ensuite avec trop de lenteur sur un sol marécageux.

Nature des eaux.

Certaines parties de la Chine sont comme remplies de lacs, dont plusieurs sont très-grands. Duhalde nous apprend que celui de *Tong-ting-hou*, dans la province de Hou-quang, a plus de quatre-vingts lieues de circonférence. Des bords de ce lac, jusqu'à la ville de Vou-tchan, sur une étendue de 50 lieues en long et en large, on voit un très-

Lacs principaux.

grand nombre de lacs presque contigus. C'est de cette circonstance physique que la province Hou-quang tire son nom, qui veut dire pays des lacs. Le lac *Poyang-hou*, dans la province de Kian-si, a 30 à 40 lieues de circonférence, et reçoit quatre superbes rivières, dont une au moins égale la Loire près Angers. La navigation dans ce lac est très-dangereuse. Le *Tai-hou*, lac au sud de Nankin, est couronné de collines d'un aspect très-romantique. Ceux de *Hontse-hou* et de *Kaoyeu-hou*, au nord de Nankin, sont très-vastes. Tous ces lacs servent à la fois comme des moyens commodes de communications, comme des rendez-vous de plaisirs, et comme des réservoirs d'une multitude de poissons (1). Des barques si légères qu'on peut les porter, se jouent dans ces bassins tranquilles, et un oiseau aquatique, le *pélican-chinois*, dressé à cet emploi, va chercher pour ses maîtres le poisson qu'il avalerait sans doute lui-même si un anneau ne resserrait pas son cou (2).

Canaux

Les Chinois ont fait preuve d'une industrie éclairée en réunissant, par de nombreux canaux, toutes les eaux dont la nature avait si largement doté leur empire. La longueur et la commodité de ces canaux étonnent le voyageur ; ils ont assez de profondeur pour porter de gros bateaux dans toutes les saisons. Mais les écluses, ou plutôt les digues percées par où les bateaux montent et descendent, sont construites avec peu d'intelligence (3). Les fleuves et les canaux de la Chine sont couverts d'un si grand nombre de bâtimens chargés de toutes espèces de provisions, qu'on pourrait croire qu'à la Chine l'eau porte autant d'habitans que la terre. Les canaux sont bordés de quais en pierre, et portent quelquefois des ponts d'une construction merveilleuse; cependant la navigation est lente, parce que les vaisseaux sont souvent conduits et tirés par des hommes. Ces nombreux filets d'eau, les rochers, les bois, les

(1) *Barrow*, III, 12. II, 387-391. (2) *Anderson*, narrative of Earl Macartney's, etc., p. 277. *Shaw's* Naturalist's Miscellany, n°. 154. *Duhamel*, Traité des Pêches, sect. III, chap. I, p. 17. (3) *De Guignes*, II, 33, 35, 195. *Macartney*, IV, 171.

champs, les villages qui les bordent tour à tour, font de la Chine un pays extrêmement agréable à voir ; les merveilles de la nature s'y trouvent à côté des merveilles de l'industrie humaine. Le plus célèbre de ces canaux est celui que l'on appelle le canal impérial ; il a environ 600 lieues de cours, et ouvre une communication de Pékin à Canton. Il fut construit à la fin du treizième siècle, sous le petit-fils de Dgengiskan. Cette longue navigation n'est interrompue que par une journée de marche, pour traverser une montagne entre la province de Quantong et celle de Kian-si (1).

Climat. La différence de climat qui existe entre les provinces, devient encore plus grande par l'influence qu'exercent nécessairement les montagnes de l'Asie centrale, d'où le froid doit souvent se répandre sur les contrées qui les avoisinent. D'un autre côté, la proximité d'un immense océan doit modifier d'une manière particulière le climat et les saisons des provinces maritimes.

Ouragans. Les ouragans auxquels l'île de Formosa est exposée, étendent souvent leurs ravages sur les côtes voisines de la Chine ; l'histoire chinoise conserve le souvenir de la tempête qui submergea l'immense flotte destinée à faire la conquête du Japon. Les trombes qui se montrent d'une manière si terrible dans le golfe de Tonquin, infestent aussi les parages de la Chine.

Chaleur. Voisin du cercle tropique, le midi de la Chine éprouve des chaleurs plus fortes que celles du Bengale ; cependant elles sont modérées par l'influence des moussons ou vents périodiques. La chaleur moyenne de Canton est de 19 degrés et demi, échelle de Réaumur (2). Il paraît que le grand vent alisé, qui va de l'est à l'ouest, n'atteint pas, ou du moins n'atteint que d'une manière indirecte et inconstante les côtes méridionales de la Chine. Ce que les navigateurs nous ont transmis sur les moussons, paraît rempli de contradic-

(1) *Duhalde*, I, 33. *Macartney*, etc.

(2) *Kirwan*, Essai sur la température, etc., p. 179. Trad. franç.

tions ; il semble que les vents du nord-est dominent au printemps et dans l'été, et ceux de sud-ouest et de sud règnent dans l'arrière-saison ; mais les uns et les autres changent souvent.

Les parties septentrionales et occidentales de la Chine ont le climat infiniment plus froid que les contrées de l'Europe situées sous les mêmes latitudes. L'élévation du sol, la nature du terrain qui est imprégné de nitre, enfin les neiges qui couvrent, la plupart de l'année, les montagnes centrales de l'Asie, contribuent à produire cette différence de température.

Extrêmes de chaud et de froid.

Les extrêmes de froid et de chaleur sont beaucoup plus grands à Pékin qu'à Madrid, quoique la latitude soit à peu près la même ; il y gèle tous les jours en décembre, janvier et février, et très-souvent encore en mars et en novembre. Ce froid est suivi promptement d'une chaleur excessive. Il n'y a, à proprement parler, que deux saisons à Pékin, l'hiver et l'été. En calculant d'après les observations du Père Amyot (1), le terme moyen des plus grandes chaleurs est . . . . . + 31.0 deg. de Réaumur.

Climat de Pékin.

Le t. m. des plus grands froids.	—10.6	*idem.*
La différence.	41.0	*idem.*
La chaleur m. de l'année . .	+ 10.1	*idem.*

Vents.

La violence des vents est souvent très-grande à Pékin ; au printemps et dans l'automne ils se lèvent et se couchent avec le soleil ; ils apportent assez souvent une poussière jaune très-abondante, qui ressemble à une pluie de soufre ; c'est probablement la poussière des étamines des fleurs de pins et de sapins qui se trouvent dans le voisinage de Pékin. Il paraît que les vents de nord et de sud-ouest dominent.

Pluies.

Les pluies sont fort rares à Pékin en hiver ; il ne tombe alors que de la neige, en assez petite quantité. Les mois de juin, de juillet et d'août sont très-pluvieux ; et celui de novembre est le plus sec de l'année. Les brouillards sont fréquens en décembre et en janvier. Le nombre moyen des

(1) Mémoires des savans étrangers, t. VI, p. 509.

jours pluvieux est de 58 par an. On aperçoit assez souvent à Pékin des aurores boréales et plusieurs autres phénomènes lumineux qui, bien qu'apparaissant pendant le jour, semblent être de la même nature.

Agriculture. Le tableau des richesses végétales de la Chine offre en première ligne les trésors d'une excellente agriculture. Le

Blés, légumes. riz en forme l'objet principal; cependant il y a dans le nord-ouest des parties trop froides ou trop sèches pour que ce végétal y réussisse; on l'y remplace par le froment. On cultive des patates, des pommes de terre, des navets, des oignons, des fèves, et surtout une espèce de chou blanc, nommé *pet-saï* (1).

Toutes les terres labourables, à peu de chose près, sont constamment employées à produire la nourriture de l'homme; on ne connaît point l'usage des jachères; il n'y a que fort peu de pâturages et de champs ensemencés d'avoine, fèves ou navets, pour nourrir le bétail. Les montagnes même les plus escarpées sont rendues praticables et fertiles; on les voit coupées en terrasses, représentant de

Irrigation. loin des pyramides immenses divisées en plusieurs étages, qui semblent s'élever au ciel; et ce qu'il y a de plus digne d'admiration, c'est de voir l'eau de la rivière, du canal ou de la fontaine qui coule au pied de la montagne, élevée de terrasse en terrasse jusqu'à son sommet, par le moyen d'un chapelet portatif, que deux hommes seuls transportent et font mouvoir. On creuse aussi des réservoirs sur le sommet des montagnes, et l'eau de pluie qui s'y rassemble descend ensuite par différentes rigoles pour en arroser les flancs. Dans les parties trop escarpées ou trop stériles, on plante des pins et des mélèzes (2).

Instrumens aratoires. La charrue est fort simple; elle n'a qu'une seule poignée et point de coutre. Comme il n'y a point de jachères, ni par conséquent de gazon à couper, le coutre est regardé comme inutile. Les Chinois sèment proprement le blé dans des ri-

(1) *De Guignes*, III, 326. (2) *Macartney*, IV, 210. Planc. XXXVI. *De Guignes*, I, 268. III, 335.

goles faites par le semoir, méthode qu'on a dernièrement essayée dans quelques parties de l'Angleterre. Le semoir occupe les femmes et les enfans des cultivateurs. Les Chinois se servent quelquefois d'un gros cylindre pour séparer le grain de l'épi; ils ont toujours vanné le blé avec une machine parfaitement semblable à celle qui a été introduite en Europe depuis environ un siècle (1).

Bêtes de labour.

Les animaux pour le labourage et les charrois, ainsi que ceux qu'on destine à être mangés, restent pour la plupart dans des étables, et l'on ramasse du fourrage pour les nourrir. Des fèves et la paille la plus fine, qu'on hache très-menue, composent la principale partie de la nourriture des chevaux. Dans les provinces septentrionales on laboure avec des bœufs, attendu qu'il y fait trop froid pour le buffle; mais cette dernière espèce d'animaux est préférée toutes les fois qu'on peut l'élever. Sans décrire ici tous les dégoûtans détails sur les divers moyens que les Chinois mettent en usage pour se procurer de l'engrais, nous dirons seulement qu'aucune substance putréfiable n'échappe à leur industrie patiente.

Engrais.

Situation des villages.

La manière dont les habitations des paysans sont disposées contribue puissamment à l'état florissant de l'agriculture. Elles sont toutes éparses au lieu d'être réunies en villages. On n'y voit ni clôtures, ni portes, ni aucune précaution contre les bêtes sauvages et les voleurs. Les femmes élèvent des vers à soie; elles filent du coton qui, parmi les gens du peuple, est d'un usage général pour les personnes des deux sexes. Enfin, elles fabriquent leurs étoffes; les femmes sont les seuls tisserands de l'empire.

Qui n'a pas entendu parler des honneurs rendus à l'agriculture par le gouvernement chinois? Quoique ces détails soient assez connus, nous ne pouvons nous dispenser d'en dire quelques mots. Chaque année, le quinzième jour de la première lune, qui répond ordinairement aux premiers jours de mars, l'empereur fait en personne la cérémonie

(1) *Barrow*, III, 66. *De Guignes*, I, 348. II, 17. III, 339.

Fête de l'agriculture. de l'ouverture des terres. Le souverain se transporte en grande pompe au champ destiné à la cérémonie. Les princes de la famille impériale, les présidens des cinq grands tribunaux et un nombre infini de mandarins l'accompagnent; deux côtés du champ sont bordés par les officiers et la maison de l'empereur, le troisième est occupé par divers mandarins, le quatrième est réservé à tous les laboureurs de la province, qui accourent pour voir leur art honoré et pratiqué par le chef de l'empire. L'empereur entre seul dans le champ, se prosterne et appuie neuf fois la tête contre terre pour adorer le *Tièn*, le Dieu du ciel; il prononce à haute voix une prière réglée par le tribunal des rits, prière par laquelle il invoque la bénédiction du grand Être sur son travail et sur celui de tout son peuple. Ensuite, en qualité de premier pontife de l'empire, il immole un bœuf, qu'il offre au ciel comme au maître de tous les biens. Pendant qu'on offre la victime sur l'autel, on amène à l'empereur une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le prince quitte ses vêtemens impériaux, saisit le manche de la charrue, et ouvre plusieurs sillons dans toute l'étendue du champ; puis il remet la charrue entre les mains des principaux mandarins qui, labourant successivement, rivalisent de dextérité. La cérémonie se termine par une distribution d'argent et de pièces d'étoffes dont on fait cadeau aux laboureurs présens; les plus habiles d'entre eux exécutent le reste du labourage en présence de l'empereur. Quelque tems après qu'on a donné à la terre tous les labours et les engrais nécessaires, l'empereur vient de nouveau commencer la semaille de son champ, toujours avec cérémonie et en présence des laboureurs. La même cérémonie se pratique le même jour par les vice-rois dans toutes les provinces de l'empire.

Terrains incultes. Nous devons cependant avouer que des voyageurs dignes de foi ont trouvé l'état de l'agriculture chinoise moins florissant que l'on ne se le représente communément. Il y a sur la route de Pékin à Canton, de vastes terrains en

friche, des montagnes arides, qui se refusent à toute espèce de culture, des landes d'un aussi triste aspect que celles de la Bretagne. Les provinces plus occidentales, selon les rapports des Chinois, renfermaient encore plus de terrains stériles (1).

Des champs de blé, passons dans les vergers. Les Chinois possèdent beaucoup d'arbres fruitiers; mais dans cette partie, leur industrie est restée en arrière; attachés à leurs anciennes habitudes, ils n'ont que peu amélioré par la culture les espèces que la nature leur a données. Leurs fruits les plus précieux sont en général bien loin d'égaler en saveur ceux d'Europe et d'Amérique. Les Chinois ne pratiquent point la greffe. Ils ne se soucient pas non plus de faire du vin, quoique plusieurs provinces de l'empire abondent en vignes, dont on vend pour la plupart les raisins séchés. On remarquera parmi les arbres fruitiers de la Chine notre citronnier, et le *citrus-chinensis*, trois espèces d'orangers, parmi lesquelles celle nommée *kam-mat* a le fruit de la grandeur d'une cerise, les marroniers de Chine, le bananier, le tamarin, le mûrier et le goyavier qui porte un fruit semblable aux pommes de grenade, etc. Plusieurs fruits de l'Europe, tels que les groseilles, les framboises même, selon quelques rapports, les olives, ne sont guère connus à la Chine. Les choux, les navets, les pommes de terre, forment une grande portion de la nourriture des Chinois, et la culture de ces végétaux est portée à un haut degré de perfection.

Arbres fruitiers.

Mais la nature a prodigué à la Chine d'autres richesses qui sont propres à ce pays. Le thé, devenu une denrée de première nécessité pour plus d'une nation européenne, procure à la Chine des profits immenses. On distinguait ordinairement deux espèces d'arbres à thé, la *theïa viridis*, le thé vert, et la *theïa bohea*, le thé bou. Mais des bo-

L'arbuste à thé.

(1) Mémoires sur la Chine, VIII, p. 295. *Duhalde*, t. I, p. 14-15. Lettres édifiantes, XXII, p. 177. (Nonobstant *Macartney*, IV, 471.)

tanistes habiles, et entre autres M. *Ventenat* et M. *Celse*, ont pensé que le theïer n'est qu'une seule espèce, comprenant plusieurs variétés. Staunton pense également que le thé vert et le thé bou viennent sur le même arbrisseau, mais que l'on fait subir au dernier quelques préparations qui lui ôtent ses qualités mordantes, et lui donnent une couleur plus foncée. De Guignes nous apprend que le thé vert et le thé noir diffèrent d'origine; l'un vient de la province de Kiau-quan, l'autre de Fokien. Le thé noir n'a point la qualité corrosive du thé vert (1). D'autres espèces, telles que l'*impérial*, le *congo*, le *singlo*, et autres semblables, ont emprunté ces noms de la nature du sol ou de la province qui les produit. On donne au thé un parfum particulier, en le mêlant avec les feuilles de l'olivier odorant. L'arbuste à thé ne prospère éminemment que dans l'espace circonscrit par le golfe de Canton au midi, et l'Yang-tse-kiang au nord (2). Plus au nord et plus au midi la culture en est moins profitable.

Le camphrier, le mûrier, etc.

Le camphrier vient assez haut pour qu'on le mette au nombre des arbres qui fournissent le plus beau et le meilleur bois de charpente. On n'en emploie que les branches pour fabriquer la drogue connue sous le nom de camphre. L'écorce du mûrier à papier sert à faire des étoffes et du papier. Avec le fruit de l'arbre à suif (3), on compose une cire verdâtre, qu'on façonne en bougies. Les vernis de la Chine ont beaucoup de réputation; ils sont faits avec la gomme qu'on tire, par incision, d'un arbre appelé en chinois *schi-schu*. L'arbre d'*aloès* est de la hauteur et de la figure d'un olivier; il renferme sous son écorce trois sortes de bois; le premier, noir, compacte et pesant, s'appelle bois d'aigle; il est rare: le second, qu'on nomme Calambouc, est léger comme le bois pourri; le troisième est vers le cœur, et s'appelle bois Calamba;

(1) Le P. *Lecomte*, Mémoire sur l'état présent de la Chine, I, lettre 8, p. 368. *De Guignes*, III, 244, 247, etc. *Macartney*, IV, 192. *Barrow*, III, 79. (2) Les parallèles 30 et 23. (3) *Croton sebiferum*.

il est aussi cher dans l'Inde que l'or même. Son odeur est exquise ; c'est un excellent cordial dans l'épuisement ou la paralysie. Le *bambou* croît dans les lieux marécageux ; ses tiges, à cause de leur légéreté, sont employées à une multitude d'usages ; jeunes, on les coupe et on les fend pour en faire des nattes ; vieilles, elles deviennent d'une dureté qui égale celle du bois de construction le plus fort ; la matière fibreuse sert à faire du papier. La canne à sucre vient dans la Chine méridionale, et le sucre compte parmi les objets que les Européens exportent de ce pays. L'indigo est dans le même cas ; les récoltes de coton sont également abondantes. Mais quant aux cannelliers, girofliers et muscadiers, ces arbres n'existent qu'en petit nombre, et seulement dans les provinces les plus méridionales.

Bambous.

Canne à sucre, etc.

Le galanga, la salsepareille et la rhubarbe sont comptés parmi les exportations de la Chine ; mais il est probable que la rhubarbe vient de la Mongolie et du Thibet.

Drogues médicinales.

Dans les provinces maritimes de la Chine on ne voit aucune forêt considérable dans les plaines, mais il y en a beaucoup sur les montagnes ; il s'en trouve d'immenses dans les parties occidentales du pays. Les pins et les mélèzes sont très-communs. Le saule pleureur et le figuier d'Inde, le *thuia orientalis*, l'*hibiscus mutabilis*, beaucoup d'autres arbres ou arbrisseaux forment de petits bois, ou croissent épars dans les endroits que l'agriculture n'a pas encore atteints ou qu'elle leur a cédés.

Arbres forestiers.

Les Chinois élèvent, mais en petit nombre, tous les animaux domestiques d'Europe, le cheval, l'âne, le bœuf, le buffle, le chien, le chat, le cochon ; mais les chevaux sont de petite taille et malbâtis. Les chameaux de la Chine ne sont souvent pas plus grands que nos chevaux ; les autres races sont belles, surtout celle des cochons. L'espèce du chien la plus ordinaire, dans le midi, depuis Canton jusqu'à Tong-chin-tchen, est l'épagneul à oreilles droites ; plus au nord jusqu'à Pékin, les chiens ont ordinairement les oreilles pendantes et la queue grêle.

Animaux domestiques

Animaux sauvages.

Les éléphans, communs dans le midi de la Chine, s'étendent jusqu'au 30e degré de latitude nord, dans les provinces de Kiangnan et d'Yun-nan. Le rhinocéros unicorne habite les bords des marais, dans les provinces d'Yun-nan et de Quan-si. Le lion, selon Duhalde et Trigault (1), est étranger à la Chine; mais l'animal figuré par Neuhof, sous le nom de *tigre* (2), semble être le lion sans crinière, connu des anciens, décrit par Oppien, et que M. Olivier a vu sur les rives de l'Euphrate. Marc-Paul vit des lions dans le Fou-kien; il en eut à la cour de Kublaï-Khan (3). Il est probable que le vrai tigre se montre dans les provinces les plus méridionales, où l'on trouve aussi diverses espèces de singes, le gibbon aux longs bras (4), le magot à face hideuse (5), et le pithèque (6) qui imite les gestes et jusqu'au rire de l'homme. L'animal porte-musc, qui semble particulier au plateau central de l'Asie, descend quelquefois dans les provinces occidentales de la Chine. On trouve dans les forêts de la Chine le cerf, le sanglier, le renard et d'autres animaux en partie mal connus.

Oiseaux.

Les volailles domestiques abondent en Chine, surtout les canards; on en voit errer des troupes entières sur les canaux; le soir, leurs maîtres les font rentrer en les appelant par un sifflet. Plusieurs oiseaux de ce pays sont remarquables par la beauté des formes et l'éclat des couleurs: témoins ces faisans dorés et argentés que l'on voit si souvent peints sur les papiers chinois, et qui font actuellement l'ornement de nos volières; témoin encore la sarcelle de Chine, remarquable par ses deux belles crêtes de couleur

Insectes.

orange. Les insectes et les papillons de ce pays se distinguent également par leur beauté particulière. Les vers à soie y sont très-communs, et paraissent même originaires. D'après des dessins faits en Chine, cette contrée

Poissons.

possède presque tous les poissons communs de l'Europe;

(1) *Trigault*, Expedit. Sin. L. IV, cap. 2. (2) *Neuhof*, Ambassade, P. II, p. 96. (3) *Marc-Paul*, de reb. orient., II, 17, 67, 68. (4) *Simia longimana*. (5) *Simia influens*. (6) *Simia sylvanus*.

M. Bloch et M. de Lacépède en ont fait connaître plusieurs espèces qui lui sont particulières. La *dorade* chinoise, qui, en Chine comme chez nous, sert d'ornement aux bassins, est originaire d'un lac au pied de la haute montagne de Tien-king, près la ville de Tchang-hou, dans la province de Tche-kiang ; elle a été transportée de là dans les autres provinces de l'empire, et ensuite au Japon. En 1611 elle fut apportée, pour la première fois, en Angleterre. La dorade.

Les mines d'argent sont abondantes en Chine, mais on les exploite peu ; peut-être l'ignorance des Chinois est la véritable cause de cette résolution. L'or s'extrait principalement des sables qui se trouvent le long des rivières, dans les provinces de Sé-tchuen et d'Yun-nan, vers les frontières du Thibet. On ne frappe des monnaies ni d'or ni d'argent. La *toutenague* est une substance métallique blanche, dont les Chinois font des vases et des chandeliers. Sa nature est encore une énigme ; les uns disent que *toutenague* est le nom que les Chinois donnent au zinc, les autres regardent la toutenague de Chine comme un mélange artificiel de différens métaux, tandis que la toutenague de l'Inde n'est, selon eux, qu'un zinc très-pur, et entièrement dégagé de plomb (1). M. de Guignes assure que c'est un mélange naturel de plomb et de fer qui est particulier à la Chine. Dans la province de Hou-quang il y a une mine qui en fournit abondamment (2). Minéraux. Toutenague.

Le cuivre jaune d'Yun-nan et d'autres provinces sert à fabriquer la petite monnaie qui a cours dans tout l'empire. Mais il y a encore un cuivre singulier, de couleur blanche, appelé par les Chinois *petung*, ou, selon d'autres, *pa-kfong*. Ce qu'on sait sur ce métal ne suffit pas pour déterminer sa nature précise. Selon Kinumaun, c'est une composition de cuivre, de nickel et de fer. Pour le rendre plus doux, on l'allie avec la toutenague, et mieux encore avec un cinquième d'argent (3). Cuivre.

Le plomb et l'étain sont, en Chine, les deux métaux

(1) *Haüy*, Minéral., t. IV, p. 158. (2) *De Guignes*, III, p. 262 *sqq.*
(3) *Gillan*, dans *Macartney*, IV, 289.

les moins abondans ; ce qu'on en exporte à Canton vient du Thibet et du Japon. Les mines de mercure doivent être abondantes dans l'Yun-nan, quoique nous n'en connaissions pas les localités précises (1). L'arsenic sulfuré, ou le *réalgar*, qui pour nous est un violent poison, est employé par les Chinois en masse, pour faire des pagodes et des vases ; lorsqu'ils veulent se purger, ils laissent séjourner pendant quelques heures dans ces vases du vinaigre ou du jus de citron, et l'avalent ensuite (2).

Arsenic.

Diverses pierres.

On trouve en Chine le lazulite ou lapis lazuli, le jaspe, le cristal de roche, le jade néphrétique, l'aimant, le granit, le porphyre et différentes espèces de marbres. Les voyageurs ont donné le nom de *pierre musicale* à une espèce de marbre noir très-sonore. Plusieurs idoles sont faites de pierre de lard, qu'on appelle aussi *smectite* ou *talc graphique*. L'intérieur de la Chine renferme sans doute un grand nombre de substances minérales utiles ou curieuses ; mais les rapports des missionnaires et ceux des Chinois n'offrent que des notions vagues. On ignore si on doit compter les rubis au nombre des pierres précieuses. Le corindon ou spath adamantin s'y trouve, ainsi que diverses espèces de cristal de roche. Nous devons encore nommer les trois substances qui entrent dans la composition de la porcelaine de Chine ; c'est le *pé-tun-tse*, un feldspath laminaire blanchâtre, le *kao-lin*, un feldspath argiliforme, et le *che-kao*, ou la baryte sulfatée.

Dans plusieurs provinces du nord on trouve le charbon de terre en abondance. Les Chinois le broient, le mêlent avec de l'eau, le façonnent en pains et le font sécher. Le sel fossile paraît manquer à la Chine orientale ; on y supplée par l'extraction du sel marin. Dans les provinces septentrionales et occidentales, le salpêtre abonde.

(1) *De Guignes*, III, p. 255. (2) *Haüy*, IV, p. 224.

LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Chine proprement dite.* DEUXIÈME SECTION : *Topographie des Provinces et Villes.*

L'APERÇU général de l'état physique de la Chine qu'on vient de lire, renferme ce qu'il y a de plus clair dans les diverses relations. Passons à la description spéciale des provinces, en commençant par celle qui possède aujourd'hui la capitale. Mais décrirons-nous les 1572 villes, les 2796 temples, les 3158 ponts, les 10,809 édifices, ou les 765 lacs et les 14,607 montagnes nommées par les auteurs chinois? Gardons-nous-en; et si nous fuyons l'impertinente rapidité des géographes anglais, évitons aussi le vice opposé, et laissons aux Busching leurs immenses nomenclatures. Nombre des villes.

La province de *Petcheli*, située sur un golfe de même nom, au sud de la grande muraille, produit des grains et des bestiaux; elle manque de bois. On tire des montagnes très-hautes qui sont aux environs de Pékin, tout le charbon de terre nécessaire à la consommation du pays; et quoique l'usage en soit général, les mines qui le fournissent paraissent ne pas s'épuiser. Les montagnes donnent encore un peu d'or et de fer. Le terrain est nitreux et sablonneux, l'air froid et sain (1). Province de Petcheli.

Pékin, la principale ville de cette province, est la capitale de tout l'empire chinois, et la résidence ordinaire des empereurs : elle est située dans une plaine fertile, à 20 lieues de la grande muraille Elle forme un carré long, et se divise en deux villes. Dans la ville tartare, ou plutôt mantchou ienne, est le palais de l'empereur; elle forme, avec la ville chinoise, un ensemble de forme irrégulière. Pékin.

Lchi, Géographie chinoise, dans *Butching*, Maga- *De Guignes*, III, 298, 317.

et de six lieues de circuit. Les murs de Pékin ont 50 coudées de hauteur, en sorte qu'ils cachent la ville ; les portes ne sont embellies ni de statues ni de sculptures ; mais leur hauteur prodigieuse leur donne, à une certaine distance, l'appareil de la grandeur et de la noblesse. Les arcades des portes sont construites en marbre, et le reste en larges briques, cimentées d'excellent mortier. La plupart des rues sont tirées au cordeau ; les plus larges ont 120 pieds et une lieue de longueur ; aussi sont-elles aérées, claires et gaies. Les boutiques où se vendent les soieries et les marchandises de la Chine occupent ordinairement toute la rue. Les façades des différentes maisons, qui sont très-basses, n'ont rien que de triste. La magnificence du palais impérial consiste moins dans la noblesse et l'élégance de son architecture que dans la multitude de ses bâtimens, de ses cours et de ses jardins. Les murs du palais renferment une petite ville qu'habitent les officiers de la cour et une grande quantité d'artisans, tous au service de l'empereur. Le P. Artier, jésuite français, qui obtint la permission de visiter le palais, dit qu'il a plus d'une lieue de circonférence ; que la façade brille de peintures, de dorures et de vernis, et que les meubles et les ornemens de l'intérieur offrent ce que la Chine, l'Inde et l'Europe ont de plus recherché et de plus beau. Les jardins de ce palais renferment un vaste terrain, où s'élèvent, à des distances convenables, des montagnes de 20 à 60 pieds, séparées les unes des autres par de petites vallées arrosées de canaux : toutes ces eaux, en se réunissant, forment des lacs et de grands étangs que sillonnent des barques magnifiques, et dont les bords sont ornés d'une suite de bâtimens, parmi lesquels on en chercherait vainement deux de semblables. Il y a dans chaque vallée une maison de plaisance assez vaste pour loger un des plus grands seigneurs de l'Europe avec toute sa suite. Le cèdre qui sert à construire ces maisons ne se trouve qu'à 500 lieues de Pékin. Au milieu d'un lac, qui a plus d'une demi-lieue de diamètre, s'élève une île de

Palais impérial.

rocher, couronnée d'un superbe palais qui a plus de cent appartemens. Les montagnes et les collines sont chargées d'arbres, de belles fleurs aromatiques ; les canaux sont bordés de rochers arrangés avec tant d'art, qu'ils imitent parfaitement ce que la nature a de sauvage et de désert ; le tout a l'air d'un enchantement. Sur le sommet des plus hautes montagnes, de grands arbres environnent des pavillons et des kiosks consacrés à la retraite et au plaisir.

Les temples de Pékin n'égalent point ses palais. La religion de l'empereur est nouvelle en Chine, et ses cérémonies y sont pratiquées avec bien moins de pompe qu'en Tartarie. Les mandarins, les lettrés, parmi lesquels sont choisis les magistrats qui gouvernent l'empire, révèrent plutôt qu'ils n'adorent Confucius, et se rassemblent, pour honorer sa mémoire, dans des édifices très-propres, mais d'une construction simple.

Les Anglais portent à *trois millions* le nombre des habitans de Pékin : c'est une extravagance plus qu'anglaise. Il n'y aurait pas assez d'espace dans la ville de Pékin pour que trois millions d'hommes s'y tinssent debout. A ces estimations ridicules nous opposerons le témoignage des Russes qui ont visité Pékin (1), et qui assurent que cette capitale n'a guère que le double d'étendue de la ville de Moscou ; que les palais avec leurs jardins y occupaient un grand espace, et que les maisons n'étaient pas plus serrées qu'à Moscou. Or, nous savons que Moscou, quoique plus grande que Paris, n'a qu'environ 300,000 habitans. On doit appliquer cette observation à toutes les villes bâties dans le genre asiatique. Pékin, d'après ce système, n'aura que 600,000, ou tout au plus 700,000 habitans. Population.

Pao-ting-fou est la demeure du vice-roi de la province. Au midi de cette ville on découvre un petit lac, célèbre par la quantité de nénuphars qu'on y trouve, et que les Chinois appellent *Lieu-hoa*. Leurs fleurs violettes ou Diverses villes.

(1) Voyage de *Lange*, avec une description géographique de la ville de Pékin, publiée en allemand par *Pallas*, à Saint-Pétersbourg, 1780.

blanches, ou mêlées de rouge et de blanc, s'élèvent de 2 à 3 coudées au-dessus de l'eau, sur laquelle leurs feuilles flottent. Toutes les parties de ce végétal, jusqu'à la racine noueuse, servent, soit comme nourriture, soit autrement (1).

Cette ville est un lieu de passage pour se rendre de Pékin dans la province de Chan-si; c'est une des plus belles et des plus agréables routes qu'on puisse tenir. Tout le pays est plat et cultivé, le chemin uni et bordé d'arbres en plusieurs endroits. C'est un passage continuel d'hommes, de charrettes et de bêtes de charge.

Province de Schanton.

Au sud du golfe de Petcheli s'avance la péninsule qui forme en partie la province de *Schan-ton*. Le grand canal impérial la traverse; et c'est par ce canal que passent toutes les barques qui, des parties du midi, vont à Pékin. Une infinité de lacs, de ruisseaux et de rivières animent cette province stérile par elle-même, et exposée à de trop grandes sécheresses par l'extrême rareté des pluies. Une partie de la province forme une vaste plaine des deux côtés de la rivière. On y voit venir du froment, du millet, du tabac, et surtout du coton herbacé : ce dernier article est la principale production du pays, ainsi que de la province de Kiang-nan qui l'avoisine.

Des vers assez semblables aux chenilles produisent, dans les campagnes, une soie blanche, dont les fils s'attachent aux arbrisseaux et aux buissons : on en fait des étoffes de soie grossières, mais serrées et fortes.

Villes.

Tsi-nan-fou, capitale de cette province, est renommée par ses soies d'une blancheur éclatante. *Yeu-tcheou-fou*, ville grande et peuplée, renferme dans son district la ville de *Kio-seou-hieu*, célèbre pour avoir donné naissance à Confucius.

Province de Kiang-nan.

Les deux grands fleuves de Hoangho et de Yangtsé-kiang ont leur embouchure dans la province de *Kiang-nan*, l'une des plus fertiles, des plus marchandes et par conséquent

(1) *Duhalde*, t. I, p. 128.

des plus riches de l'empire. Elle est bordée par le golfe de Nankin, qui est un enfoncement de la mer Jaune. Les habitans sont regardés comme les plus civilisés des Chinois ; leurs tissus de soie et de coton, leur papier, leurs ouvrages en vernis sont les plus estimés. Les anciens empereurs y ont constamment tenu leur cour, jusqu'à ce que des raisons d'état les obligèrent de s'approcher de la Tartarie, et de choisir Pékin pour le lieu de leur séjour. Le thé vert est la principale production ; les montagnes, qui paraissent composées de grès par couches très-marquées (1), donnent du fer magnétique, du cuivre et un peu d'argent (2).

Nankin, autrefois la capitale de tout l'empire, est située sur le Kiang, et non loin de l'embouchure de ce fleuve. Sans compter ses faubourgs, on lui donne *douze lieues* de tour ; mais les missionnaires les plus véridiques avouent que la partie actuellement couverte de maisons n'égale que le tiers de Paris (3). L'ancienne enceinte de murs se trouve à présent au milieu des champs labourés ; et peut-être ce vaste espace n'a-t-il jamais été rempli que de jardins. Le palais, qui était très-beau, a été brûlé, en 1645, par les Mantchoux. Nankin ne conserve d'autres édifices que ses portes, qui sont d'une beauté extraordinaire, et quelques temples, tels que celui qui contient la fameuse tour de porcelaine, tour qui a neuf étages, et où il faut monter 884 degrés pour arriver au sommet, orné d'une pomme de pin d'*or massif*, selon les Chinois ; tous les dehors sont revêtus de différens vernis, rouge, jaune et vert. Les matériaux de ce bel édifice sont si bien liés, qu'ils paraissent d'une seule pièce. Aux coins de chaque galerie pendent des cloches sans nombre, qui, agitées par le vent, rendent un son argentin. Nankin passe pour la ville savante de la Chine. Les bibliothèques y sont en plus grand nombre que partout ailleurs. Les médecins y ont leur principale académie. Les satins

(1) *De Guignes*, III, 317. (2) *Dai-sin-y-tundschi*, dans *Busching*, p. 433, 439, etc. (3) Journal des Savans, 1782, Juillet, p. 470. *Duhalde*, t. I, p. 188.

unis et à fleurs sont les meilleurs de la Chine. Au sud-est de Nankin nous trouvons *Sou-tcheou-fou*, ville coupée de canaux, école des plus habiles comédiens et des meilleurs danseurs de corde et joueurs de gobelets ; patrie des femmes à la plus jolie taille et aux plus petits pieds ; législatrice du goût chinois, de la mode et du langage ; rendez-vous des plus riches oisifs et voluptueux de la Chine. « Le paradis est dans les cieux, disent les Chinois, Sou-tcheou-fou est sur la terre. » *Long-kiang-fou* est bâtie dans l'eau ; les vaisseaux y entrent de tous côtés, et se rendent à la mer, qui n'en est pas éloignée. Elle exporte une quantité extraordinaire de coton. *Tchin-kiang-fou* est une clef de l'empire du côté de la mer ; il y a une forte garnison. Ses murailles, hautes de plus de 30 pieds en plusieurs endroits, sont en briques épaisses. Les rues sont pavées de marbre.

Sou-tcheou-fou et autres villes.

A 600 pas de la rive du Yang-tse-kiang, on admire une île appelée *Chin-schan* ou *la Montagne d'or*. Cette île, dont les bords sont très-escarpés, est couverte de jardins et de maisons de plaisance. L'art et la nature semblent s'être réunis pour lui donner une perspective enchanteresse. Elle appartient à l'empereur. C'est dans la campagne des environs que croît principalement l'arbuste qui fournit cette espèce particulière de coton dont on fait l'étoffe connue en Europe sous le nom de *nankin*. Le duvet, ordinairement blanc, naît ici avec cette même couleur de jaune-rouge qu'il conserve lorsqu'il est filé et tissu.

Ile Chin-schan

Coton roussâtre.

Yang-tcheou-fou a deux lieues de circuit, et on y compte, dit-on, tant dans la ville que dans les faubourgs, 200,000 ames. Cette population n'est probablement que temporaire ; c'est ici que se font le débit et la distribution du sel. *Ngan-king-fou* possède un vice-roi particulier. Les habitans de *Hoei-tcheou*, ville la plus méridionale de toute la province, passent pour être singulièrement habiles dans le commerce ; ils trompent les Chinois qui trompent le monde. C'est aussi dans cette ville que se fait la meilleure encre de la Chine.

Yang-tcheou-fou, etc.

Au sud et à l'est du Kiang-nan, on trouve la province de *Tché-kiang*, riche par la culture des vers à soie et les fabriques de soieries. On ne peut rien comparer à la beauté des campagnes des bords du Tchiang; leur aspect change à chaque pas. Là, des rochers escarpés et totalement dépouillés de verdure bordent les deux côtés de la rivière; ici, cette rivière fait un coude, et l'on découvre tout à coup les champs les plus rians. Les nombreuses sinuosités du Tchiang nourrissent la curiosité du voyageur; et cette scène varie encore par la présence des cultivateurs occupés à faire la récolte du riz et de la canne à sucre, et à en porter le produit dans les différens moulins qui couvrent les bords de la rivière (1). Province de Tché-kiang.

Han-tcheu-fou, capitale de la province de Tché-kiang, est l'une des plus importantes villes de la Chine, située presque au centre des côtes maritimes, ayant d'un côté l'embouchure du canal impérial, et de l'autre la rivière de Tchiang : c'est l'entrepôt du commerce des provinces du nord avec celles du midi. *Ning-po-fou*, que les Européens ont appelé *Liam-po*, est une ville du premier ordre, et qui a un très-bon port, où les marchands chinois de Siam et de Batavia viennent tous les ans chercher des soies. Il s'y fait aussi un très-grand commerce avec le Japon; car Nangasaki n'en est éloigné que de deux journées. Les Chinois y portent des soies, des étoffes, du sucre, des drogues et du vin; ils en rapportent du cuivre, de l'or et de l'argent. *Chao-king-fou* est toute percée de canaux remplis d'eau très-claire. De grandes rues, fort propres, sont pavées de grandes pierres de taille blanches. Les arcs de triomphe et les maisons, contre l'usage général, sont en partie bâtis de cette pierre. Les habitans sont les hommes les plus redoutables de la Chine en fait de chicane; il n'y a point de vice-roi ni de grand mandarin qui ne veuille avoir quelqu'un de cette ville pour lui servir de *siang-cong* ou de secrétaire. Han tcheu-fou et d'autres villes. Liam-po. Les Normands Chinois.

(1) *Macartney*, V, 183. *De Guignes*, Voyage à Pékin, III, 319.

De Tché-kiang nous nous porterons au sud, dans le
Province de Fou-kien. *Fou-kien*, une des moins grandes, mais des plus riches provinces de l'empire. Sa situation lui est favorable pour la pêche, la navigation et le commerce ; l'air y est très-chaud, mais pur et sain.

Les campagnes sont arrosées d'une infinité de rivières et de sources qui viennent des montagnes, et que les laboureurs ménagent avec beaucoup de dextérité pour abreuver le riz. Le thé noir est la principale production. On y trouve aussi du musc, des pierres précieuses, des mines de fer et d'étain, du vif-argent ; il s'y fait des étoffes de soie, des toiles de chanvre et de coton, de l'acier en barres et travaillé ; et parmi les fruits délicieux et abondans qu'elle produit, on distingue les oranges,
Fou-tcheou-fou, etc. qui ont le goût du raisin muscat (1). *Fou-tcheou-fou*, la capitale de la province, est surtout célèbre par sa situation, par le grand commerce qui s'y fait, par la multitude de ses lettrés, par la beauté de ses rivières, qui portent les plus grandes barques de la Chine jusqu'au pied de ses murailles ; enfin par ce pont admirable de plus de 100 arches, tout construit de belles pierres blanches, qui traverse le golfe. *Yen-ping-fou*, placée sur la pente d'une montagne au bas de laquelle coule la rivière de Min-ho, n'est pas fort grande ; mais elle passe pour être une des plus belles de l'empire. *Tchang-tcheou-fou* est
Emouy. voisine du port d'*Emouy*, grand entrepôt de commerce fréquenté par les Espagnols de Manille (2).

Vis-à-vis la côte de Fou-kien s'étend une grande et belle
Ile de Tai-ouan ou Formose. île ; les Chinois la nomment *Tai-ouan*, et les Européens, d'après les Portugais, *Formose*. Elle dépend du gouvernement ou vice-royauté de Fou-kien.

Ce n'est que sous le règne de l'empereur *Cang-hi* que les Chinois ont commencé à y pénétrer : elle leur appartient maintenant, depuis qu'ils en ont chassé les Hollan-

(1) *Duhalde*, *Martini*, etc., *passim*. (2) *Renouard de Sainte-Croix*, Voyage aux Indes-Orientales, III, 205 *sqq*.

dais en 1661 ; ceux-ci s'en étaient emparés sur les Portugais. Elle est partagée par une chaîne de montagnes en deux parties ; l'une, l'orientale, est habitée par les Chinois depuis l'expulsion des Hollandais ; l'autre partie est restée aux naturels du pays.

Description physique.

La côte de l'île Formose que possèdent les Chinois, mérite certainement le nom qu'on lui a donné ; c'est un fort beau pays : l'air y est pur et toujours serein ; le terroir est fertile en toutes sortes de grains, en riz, en cannes à sucre ; couvert de forêts magnifiques, et arrosé d'une infinité de ruisseaux qui descendent de montagnes escarpées et bien boisées : les bœufs servent de monture ordinaire, faute de chevaux et d'ânes. A l'exception des cerfs et des singes, qu'on y voit par troupeaux, les bêtes fauves n'y sont pas très-nombreuses. Les poissons fournissent une nourriture variée et abondante. Les faisans, les coqs de bruyère, les pigeons, fourmillent dans les bois. Si les tremblemens de terre étaient moins fréquens et moins destructeurs, si les eaux des rivières étaient aussi bonnes à boire qu'elles sont propres à fertiliser les terres, il n'y aurait plus rien à désirer dans cette île, qui, d'ailleurs, produit tout ce qui est nécessaire et agréable à la vie (1).

Villes.

Places fortes, etc.

Cette île a un gouverneur chinois avec 10,000 hommes de garnison ; mais l'autorité des Chinois ne s'étend que sur la côté occidentale. *Tai-ouan* est fort peuplée et fort riche. Les rues de cette ville, tirées au cordeau, couvertes, pendant sept à huit mois de l'année, pour se défendre des ardeurs du soleil, bordées de magasins et de superbes boutiques où les soieries, la porcelaine, les vernis et d'autres marchandises sont rangés avec un art admirable, paraissent autant de galeries charmantes, où il y aurait du plaisir à se promener, si la foule des passans était moins grande, et si elles étaient mieux pavées. Cette ville est défendue par une bonne forteresse, à

(1) *Valentyn*, Oud and niew Ostindien, t. VI. Description de Formose, p. 37, 40, etc. *Recluteren*, dans les *Voyages de la Compagnie hollandaise*, V, 160 *sqq*. Le P. *Mailla*, Lettres édifiant., XIV, 28, 30.

laquelle les Hollandais, qui l'ont bâtie, avaient donné le nom de *fort de Zélandia*. Le port, vaste et profond, n'est accessible qu'à travers d'étroits passages où il n'y a que de 8 à 12 pieds d'eau (1). Entre le port de Taï-ouan et la côte chinoise, le petit archipel des îles *Pongou* ou *Pescadores* offre un bon mouillage et une station qui dominerait le *canal de Formose*.

Habitans. La peuplade sauvage qui occupe la partie orientale et montagneuse de Formose ne reconnaît aucun gouvernement régulier. Semblables, pour le teint et la physionomie, aux Malais et aux insulaires de la mer du Sud, les habitans parlent une langue qui diffère de toutes celles que nous connoissons (2); il paraît même qu'il y a plusieurs tribus indigènes, et qu'à côté d'une race d'hommes olivâtres il s'y trouve des nègres d'une taille gigantesque; c'est ce que Valentyn donne à entendre. Les cabanes des Formosains sont de bambous; ils ont divers meubles et ustensiles en cuir de cerf. Selon d'autres voyageurs, ils n'auraient dans leurs huttes ni chaises, ni bancs, ni tables, ni lits, ni aucun meuble; au milieu, une espèce de fourneau élevé de terre de deux pieds servirait à faire la cuisine; ils se nourriraient de menus grains et de gibier qu'ils prennent à la course; car ils sont d'une agilité et d'une vitesse surprenantes. Pour lit, ils se contentent de feuilles fraîches d'un certain arbre fort commun dans le pays. Ils n'ont, pour tout habit, qu'une simple toile dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Leur peau est chargée de gravures au vif, qui représentent plusieurs figures grotesques d'arbres, d'animaux, de fleurs; ils s'imposent les douleurs les plus fortes, afin de pouvoir porter ces marques d'une barbare magnificence: c'est un privilége qui ne s'accorde qu'à ceux qui, au jugement des plus notables de la bourgade, ont surpassé les autres à la course ou à la chasse. Néanmoins ils ont tous

Manière de vivre.

(1) *Pierre Nuyts*, Mém. sur Formose, dans *Valentyn*, l. c., p. 63. Lettres édifiant., l. c. (2) Mém. sur Formose, dans les *Annales des Voyages*, VIII, p. 367.

la permission de se noircir les dents, et de porter des bracelets, des colliers et des pendans d'oreilles. Dans la partie du nord, comme le climat y est un peu moins chaud, ils se couvrent de la peau des cerfs qu'ils ont tués à la chasse ; ils s'en font une espèce d'habit sans manche, et leur bonnet en forme de cylindre se compose de feuilles de bananier. Ils adorent, mais sans beaucoup de cérémonies, plusieurs divinités, dont les prêtresses, à ce qu'on assure, défendent aux femmes d'avoir des enfans avant l'âge de 36 ans, et maintiennent cette loi barbare par des pratiques abominables. Quoiqu'on connaisse peu leurs superstitions, le *pont des âmes* et l'abîme d'ordures dans lequel doivent tomber les mânes des impies, indiquent des liaisons avec l'Asie centrale (1). Quelques Formosains conservaient, il y a un siècle, des traces de la religion chrétienne et de la langue des Hollandais qui la leur avaient enseignée (2). Ils enterraient les morts d'une manière rapprochée de celle des insulaires de l'Océanique ; les cadavres étaient séchés, et restaient long-tems exposés sous des hangars. Mais revenons au continent de la Chine. Superstitions.

La plus considérable des provinces méridionales de la Chine est celle de *Quan-ton*, au sud-ouest de Fou-kien ; le royaume de Ton-kin la borne à l'ouest. Cette province est très-fertile en grains et en fruits de toutes espèces ; on y trouve des mines d'or, des pierres précieuses, des perles, de l'étain, de l'ivoire et des bois odoriférans, dont on fait toutes sortes d'ouvrages. Une production rare et particulière à cette province, est l'arbre que les Portugais ont appelé *bois de fer* : en effet, il ressemble au fer par sa couleur, par sa dureté et sa pesanteur, qui ne lui permet pas de flotter sur l'eau. *Quan-tcheou-fou*, que nous appelons *Canton*, capitale de la province, est une des plus peuplées et des plus opulentes villes de la Province de Quan-ton. Canton.

(1) *Candidius*, relat. sur Formose dans les *Voyages de la Comp.*, V, 162.
(2) Lett. édifiant., XIV, 51, 52.

Chine : son port est, dans tout l'empire, le seul qui soit fréquenté par les Européens. Le mur qui renferme la ville a près de deux lieues de tour. La campagne voisine est entrecoupée de collines arides, de vallées verdoyantes, de petites villes, de villages, de hautes tours, de temples et d'habitations de mandarins ; elle est délicieusement arrosée de lacs, de canaux et de petites branches de la rivière Ta, couvertes de bateaux et de jonques. La ville de Canton renferme un grand nombre d'arcs de triomphe, et des temples richement ornés de statues ; on rencontre dans les rues une si grande foule, qu'il est difficile d'y marcher. Il est peu de négocians chinois, pour peu qu'ils soient aisés, qui aient leurs familles dans le lieu où ils font leurs affaires ; ils les logent dans les faubourgs les plus reculés de la ville, ou plus loin encore dans la campagne.

Population. Quant à la population de Canton, le P. *Lecomte* l'estimait à 1,500,000 ; le P. Duhalde la réduit à 1,000,000. M. Sonnerat accuse ces deux auteurs d'une exagération ridicule ; il assure qu'il a vérifié, avec plusieurs Chinois, la population de cette ville, et qu'elle ne monte qu'à 75,000 ; mais il ne nous communique pas son calcul, et montre d'ailleurs trop de prévention contre les Chinois pour être cru sur parole (1). Les compagnons de Cook (2) apprirent des facteurs anglais établis à Canton, plusieurs détails qui semblent indiquer dans la ville et les faubourgs une population de 150,000. Dans les *sampanes* ou bateaux, qui sont au nombre de 40,000, il peut vivre 100,000 âmes tout au plus, quoique les Anglais en aient supposé beaucoup plus. Ainsi Canton aurait 250,000 habitans.

Nous parlerons, dans l'endroit convenable, du commerce de Canton. Ici nous devons continuer notre marche topo-

Macao. graphique. *Macao*, établissement portugais, sur une petite langue de terre qui tient à une île ne conserve

(1) *Sonnerat*, Voyage aux Indes, t. II, p. 24. (2) Troisième Voyage de *Cook*, trad. franç., t. IV, p. 503.

que le souvenir de son ancienne importance. Trois ou quatre cents soldats nègres formaient toute la garnison, lors du voyage de Macartney. Le nombre des habitans s'élève à 33,800, selon Renouard de Sainte-Croix, dont beaucoup plus de la moitié sont Chinois. Ce petit coin de terre fut concédé aux Portugais dans le tems de leur puissance et de leurs grandes entreprises; ils y firent long-tems un commerce considérable, non-seulement avec la Chine, qu'ils fréquentaient presque seuls, mais encore avec d'autres contrées de l'Asie orientale, et particulièrement avec le Japon et le Tunquin. Les Anglais font aujourd'hui des expéditions de Macao sous le nom des Portugais.

Grotte du Camoëns.

Un groupe de rochers près d'une des plus hautes éminences de la ville, forme un autre appelé *grotte du Camoëns:* la tradition dit que c'est là que le poëte de ce nom a composé son fameux poëme de la Lusiade. Un Anglais, habitant de Macao, a su encadrer dans son jardin cet endroit pittoresque, asile sacré du malheur et du génie.

Iles des Larrons.

Les *îles des Larrons*, voisines de Macao, sont toujours remplies de pirates, qui fréquemment enlèvent les petits bâtimens chinois employés au cabotage entre Macao et Canton. Une petite puissance européenne exterminerait facilement ces pirates; mais le gouvernement de la Chine fait de vaines tentatives pour s'en délivrer. Ces pirates sont liés avec les rebelles et les mécontens de l'intérieur.

Ile de Hayuan.

La pointe méridionale de la province de Quantong et du continent de la Chine s'allonge en forme d'une étroite péninsule vers l'île d'*Hayuan*, qui appartient à ce gouvernement lorsqu'elle n'est pas en état de rébellion.

Cette île a plus de 1800 lieues carrées de surface. La partie du nord est un pays plat et uni; au midi s'élèvent de hautes montagnes. L'air y est malsain et l'eau pernicieuse si l'on n'a la précaution de la faire bouillir. Cependant de nombreuses rivières et des pluies fréquentes dans certaines saisons rendent les campagnes assez fertiles en

sucre, indigo, coton, mais surtout en riz; les habitans en recueillent souvent deux moissons par an. La capitale, *Kioun-tcheou-fou*, est située sur un promontoire, et les vaisseaux viennent mouiller jusque sous ses murs.

Habitans. Les indigènes, en général très-laids, d'une taille fort petite, et d'un teint cuivré, portent leurs cheveux passés dans un anneau sur le front. Ils vont presque nus; les femmes croient s'embellir par des raies bleues qu'elles se font avec de l'indigo, depuis les yeux jusqu'au bas du visage; les uns et les autres portent des boucles d'oreilles d'or et d'argent. Leurs armes sont l'arc et la flèche; mais ils se servent avec plus d'adresse d'une espèce de coutelas. C'est le seul instrument qu'ils emploient à faire leurs ouvrages de charpente, et à couper les bois et les broussailles lorsqu'ils traversent les forêts.

Minéraux. Outre les mines d'or qui sont au centre de l'île, il y en a plusieurs de bols colorés dans la partie du nord; on les porte à Canton pour peindre la porcelaine. Les meilleurs

Bois précieux. bois, soit d'odeur, soit pour la sculpture, se tirent des montagnes de Hai-nan. Le plus précieux de ces bois, après le bois d'aigle, est celui que les Européens nomment *bois de rose* ou *de violette*. Il y a aussi un bois jaune qui est d'une beauté remarquable, et qui passe pour incorruptible. On le façonne en petites colonnes qui se vendent à un très-haut prix. On pêche des perles sur les côtes.

Pêche des perles Les Chinois savent forcer, dit-on, la moule à produire ce suc qui, durci, devient une matière si précieuse. Lorsque la moule, paraissant à la surface des eaux, ouvre sa coquille, ils y font entrer une ficelle à laquelle sont attachés des boules de nacre (1): selon d'autres, ils y enfoncent un bout de fil d'archal; l'animal blessé recouvre ces substances étrangères d'un suc qui devient de la nacre, ou même des perles (2). Les anciens connaissaient des

(1) Mém. de l'Académie des Sciences de Stockholm, XXXIV, p. 89, trad. all. (2) *Fabricius*, lettres écrites de Londres, p. 104.

pratiques semblables (1), et Linnæus annonça, il y a un demi-siècle, qu'il avait trouvé le secret de forcer les moules à produire des perles (2).

Province de Kiang-si.

La province de Canton est séparée de celle de *Kiang-si*, par la grande montagne nommée *Mi-lin*, sur laquelle on a pratiqué un chemin d'un peu plus d'une lieue, bordé de précipices affreux. Un temple y est consacré à la mémoire du mandarin qui a fait exécuter ce travail. C'est un passage aussi fréquenté que les rues d'une grande ville.

Après avoir franchi ces montagnes, l'on découvre de belles vallées et des campagnes très-bien cultivées. Cependant la province de Kiang-si, toute fertile qu'elle est, ne donne pas beaucoup plus de riz qu'il n'en faut pour la nourriture de ses habitans très-nombreux; aussi passent-ils pour être très-économes, et leur sordide avarice leur attire les railleries des Chinois des autres provinces. Les lacs et les rivières sont remplis de saumons, de truites et d'esturgeons. Les montagnes sont toutes couvertes de bois, ou célèbres par leurs simples et leurs herbes médicinales, leurs mines d'or, d'argent, de plomb, de fer et d'étain. On y fabrique de très-belles étoffes, et le vin de riz qu'on y fait passe pour délicieux au goût des Chinois : elle est surtout renommée par cette belle porcelaine qui se fait à *King-té-tching*. Cette ville ne passe que pour un *bourg*, et cependant les missionnaires y placent un *million* d'habitans. Ils n'en comptent pas tout-à-fait autant à *Nan-tchang-fou*, capitale de la province.

Villes.

La porcelaine est la marchandise sur laquelle roule tout son commerce. C'est la seule véritable ; car l'espèce de porcelaine qui se fait à Canton, dans la province de Fou-kien, et en quelques autres endroits, n'est pas même tant estimée en Chine que l'est la faïence en Europe.

Porcelaine.

La vaste province de *Hou-quang* se trouve au centre de l'empire; l'Yang-tse-kiang la traverse. La plus grande

Province de Hou-quang.

(1) *Philostrat.* Vit. Apollon. III, 57, édit Oléar., p. 139. *Tzetzes*, varior., l. II, segm. 375. *Gesner.* Hist. natur. IV, p. 634. (2) *Schlœtzer*, Correspondance, cah. XL, p. 251.

partie de la province est un pays plat, coupé de lacs et arrosé de rivières, où l'on pêche une infinité d'excellens poissons, et dont les bords sont couverts d'oiseaux sauvages. Les campagnes y nourrissent des bestiaux en grand nombre; la terre y produit toutes sortes de grains et de fruits, surtout des oranges et des citrons de toutes les espèces. Enfin, on appelle communément cette province le grenier de l'empire. Il y a des mines de fer, d'étain et d'autres métaux; on tire de l'or du sable des torrens qui descendent des montagnes.

Villes. *Vou-tchang-fou*, capitale de cette province, est presque au centre de toute la Chine. On peut comparer l'enceinte de cette capitale à celle de Paris. Elle fait un débit prodigieux du papier de bambou qui s'y fabrique. *Hang-yang-fou* n'est séparée que par le Kiang de Vou-tchang-fou; c'est encore une ville considérable et très-commerçante.

On regarde la ville forte de *Kin-tcheou-fou* comme une des clefs de l'empire. Elle est située au nord-ouest, au pied des montagnes.

Province de Honan. De cette forteresse nous ferons une excursion dans le *Honan*. La douceur du climat et la fertilité des terres font regarder cette province comme une contrée délicieuse; aussi les Chinois l'appellent-ils le jardin de l'empire. Ils prétendent que c'est dans cette province que *Fo-Hi*, le premier fondateur de leur monarchie, avait établi sa cour. En effet, l'air y est tempéré et fort sain. Les productions de tous genres y viennent dans la plus grande abondance: froment, riz, pâturages, fruits délicieux de toutes espèces et nombreux bestiaux; voilà les seuls tableaux que présente ce riche pays, qui est presque tout campagne, excepté vers l'occident, où s'élèvent des montagnes couvertes de forêts.

Villes. *Cai-song-fou* est une grande ville, riche et peuplée, située sur le fleuve Honan, mais dans un lieu fort bas, en sorte que les eaux du fleuve sont plus hautes que la ville. Cette situation, malgré les digues construites pour parer aux inondations, expose la ville à de grands dan-

gers. En 1642, l'empereur ayant ordonné de percer une digue pour faire périr un prince chinois rebelle qui s'y était retranché, il y eut 300,000 individus noyés dans cette occasion. Les Chinois croyaient bonnement autrefois que la ville de *Honan-fou* était le centre de la terre, parce qu'elle était alors au milieu de leur empire.

La ville de *Ting-fon-hien* est célèbre par la tour qu'y éleva le fameux Tchou-kong, et d'où il avait coutume d'observer les astres. On y voit encore un instrument dont on prétend qu'il se servait pour prendre l'ombre du midi, afin de connaître l'élévation du pôle (1). Il vivait près de 1000 ans avant J.-C., et les Chinois prétendent qu'il a été l'inventeur de la boussole. Tour astronomique.

Nous allons examiner la partie nord-ouest de la Chine. La province de *Schansi* est l'une des plus petites ; elle est bornée à l'est par le Pé-tché-li, la grande muraille la sépare au nord de la Mongolie. L'histoire chinoise rapporte que c'est dans cette province que les premiers habitans de la Chine ont fixé leur séjour. Le climat en est sain et agréable : le pays, quoique montagneux, est néanmoins assez fertile en millet, en blé, et surtout en raisins, dont il ne tiendrait qu'aux Chinois de faire du vin s'ils voulaient ; mais ils préfèrent de les sécher. Province de Schansi.

On y trouve encore du porphyre, du marbre et du jaspe de diverses couleurs, et une pierre bleue dont on se sert pour colorer les porcelaines. On y voit de tous côtés des mines de fer très-abondantes, des lacs salés dont on tire du sel et des eaux minérales.

La capitale, *Tai-yuen-fou*, était autrefois une très-belle ville remplie de palais, qui étaient habités par les princes du sang de la famille impériale Tai-ming-tchao ; mais tous ces grands édifices ont dépéri sans qu'on ait pensé à les rebâtir. On y fabrique des tapis façon de Turquie. Il s'y fait aussi un grand commerce des ouvrages en fer qu'on Villes, etc.

(1) *Mailla*, Hist. de la Chine, I, 319, comp. *De Guignes* fils, dans les *Annales des Voyages*, etc., VIII, 165.

y travaille. Cette ville, qui est ancienne et fort peuplée, a environ trois lieues de circuit. On voit sur les montagnes voisines de beaux sépulcres en marbre ou en pierre de taille, des arcs de triomphe, des statues de héros, de lions, de chevaux et d'autres animaux. Tout cela est environné d'une espèce de forêt d'anciens cyprès plantés en échiquier.

Province de Schen-si.

Le *Schen-si* est la plus grande province de la Chine. Elle confine à la Mongolie, aux Kalmouks de Hoho-Nor et aux Sifans. L'air y est tempéré. Les empereurs y ont fait leur résidence pendant plusieurs siècles. Les habitans de cette province sont plus robustes, plus braves, et même d'une plus belle taille que les autres Chinois ; leur milice a toujours été redoutable. Cette province fournit quantité de plantes médicinales. Les montagnes nourrissent beaucoup de bétail, et surtout des mulets ; le froment et le millet y croissent si promptement, que, pendant l'hiver, les laboureurs font brouter l'herbe par les brebis, afin de la faire repousser au printemps avec une nouvelle force. Aux environs de Lin-tao-fou, sur la fontaine des Sifans, on trouve des bœufs sauvages, et, à ce qu'on dit, une espèce de tigre (1).

Villes, etc.

Si-ngan-fou, capitale de cette province, est, après Pékin, une des plus belles et des plus grandes villes qui soient en Chine. Ses murs ont quatre lieues de tour. Quelques-unes des portes de cette ville sont magnifiques, et d'une hauteur extraordinaire. On y voit encore un vieux palais où demeuraient les anciens rois de la province. Les principales forces de Mantchoux destinées à la défense du nord de la Chine, sont en garnison dans cette ville. On trouva, en 1685, près de cette ville, en creusant les fondemens d'une maison, une table de marbre avec une inscription en caractères chinois, avec des mots syriaques, et une croix gravée au haut de cette table.

Monument nestorien.

(1) *Duhalde*, I, p. 212.

Plusieurs savans se sont appliqués à chercher l'intelligence des mots et des figures gravés sur ce monument. L'écriture contient 62 signes en caractères chinois, distingués en 29 colonnes ; elles renferment un discours sur les principaux articles de foi. Il est aussi fait mention de plusieurs points de la discipline ecclésiastique. On y lit les noms des empereurs ou rois qui favorisèrent la prédication du christianisme, introduite l'an 635 de J. C., par des missionnaires nestoriens venus de Perse et de Syrie (1). Ces nestoriens possédaient encore plusieurs églises dans la Chine, du tems de Marc-Paul, ou vers l'an 1300 (2).

L'extrémité de la province de *Schen-si*, qui s'avance comme une presqu'île au nord-ouest, entre le pays des Mongoux et celui des Kalmouks de Hoho-Nor, s'appelle le *district* (en chinois *fou*) de *Kantcheou* ou *Kansou*. Les missionnaires en parlent à peine, tandis que Staunton en veut faire une province. District de Kantcheou.

En nous dirigeant au sud-ouest, nous entrons dans le *Sétchuen*. Cette province ne le cède guère à la plupart des autres de l'empire, ni par sa grandeur, ni par la richesse de ses productions ; elle avait été désolée autrefois par les guerres des Tartares, mais elle s'est bien remise depuis. Le grand fleuve *Yang-tse-kiang* la traverse, et répand partout la fertilité. Les habitans récoltent de la soie, du vin, du blé et des fruits en abondance ; on y trouve des mines de fer, d'étain, de plomb et de mercure. Elle est renommée par son ambre, ses cannes à sucre, ses excellentes pierres d'aimant, et ses pierres d'azur, qui sont d'un très-beau bleu. On recherche les chevaux, parce qu'ils sont, quoique petits, fort jolis et très-vifs. Province de Sétchuen.

Tching-tou-fou, capitale de la province, était autrefois une des plus belles villes de l'empire ; mais ayant été ruinée Villes, etc.

(1) *Alvarez de Semedo*, Historia de la China. *Lecomte*, Mémoir. I, 143. *Duhalde*, etc. (2) *Marc-Paul*, de reb. orient. II, 61, 64, I, 62.

en 1646, aussi-bien que toute la province, durant les guerres civiles, elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur; elle ne laisse pas néanmoins d'être très-peuplée et très-marchande. Sa position est charmante; elle est située dans une île que forment plusieurs rivières.

Long-ngan-fou, par sa position sur les frontières de la Tartarie, a toujours passé pour une des plus importantes de la province. Elle est défendue par plusieurs forts, plus nécessaires autrefois qu'aujourd'hui.

Province de Kqeit cheou

Nous voilà arrivés dans une province que l'on avoue être très-mal peuplée et mal cultivée; c'est celle de *Koeit-cheou*. Elle est remplie de montagnes inaccessibles qui ont long-tems servi de repaires à des peuplades indépendantes, connues sous le nom de *Seng-miaosse*. Les empereurs ont tenté à différentes fois de peupler cette province; ils y ont envoyé des colonies entières; mais il paraît que ces moyens jusqu'ici ont été insuffisans. Les tributs de la province ne peuvent suffire à l'entretien et à la subsistance des nombreuses garnisons qui y sont établies : la cour est obligée d'y suppléer aux dépens du trésor impérial. Il y a dans les montagnes des mines d'or, d'argent, d'étain, de cuivre et de mercure. C'est en partie de cette province qu'on tire le cuivre dont on fait la petite monnaie qui a cours dans tout l'empire. Elle produit aussi les meilleurs chevaux de toute la Chine. La soie y manque, mais on y supplée par la fabrication d'étoffes d'une certaine herbe qui ressemble assez au chanvre, et qui est très-propre à faire des habits d'été.

Tribu sauvage.

Villes.

Koeï-yang-fou, capitale de cette province, est une des petites villes de la Chine, car elle a à peine une lieue de circuit. Ses maisons sont en partie de terre et en partie de briques. A *Se-tchou-fou*, les habitans, quoique les moins grossiers de la province, vivent dans une profonde ignorance des sciences chinoises. Ils vont pieds nus, et marchent sur les rochers avec une vitesse surprenante.

Province de Quang-si.

Au sud de cette province sauvage, s'étend le *Quang-si*, pays qui ne compte pas parmi les mieux peuplés de la

Chine. Cette province produit du riz en si grande abondance, qu'elle en fournit pendant six mois de l'année à la province de Canton. Cependant elle n'est bien cultivée que dans les plaines du midi, où l'air est plus doux; vers le nord, elle ne présente qu'un terroir inculte et des montagnes couvertes d'épaisses forêts.

Il y a dans cette province des mines de toutes sortes de métaux, et surtout d'or et d'argent, mais dont la politique du gouvernement a toujours interdit l'ouverture aux particuliers. Il y croît aussi de la cannelle qui a une odeur plus forte et plus suave que celle de Ceylan.

Quei-ling-fou, capitale, est située sur l'Éta. C'est dans ce pays qu'on trouve les meilleures pierres que les lettrés emploient à faire leur encre. Marc-Paul y vit « des poules ayant, au lieu de plumes, des poils comme les chats (1). » Ce sont les poules dites *de soie*.

Les peuples de Quang-si passent pour barbares dans l'esprit des Chinois, parce qu'il y a dans leurs mœurs une certaine rudesse bien éloignée de la douceur et des manières cérémonieuses des Chinois.

Province d'Yunnan.

Dans le coin du sud-ouest se trouve l'*Yunnan*. Cette province, une des plus riches de l'empire, avoisine les royaumes d'*Ava*, de *Pégu*, de *Laos* et de *Tunquin*. Elle est toute coupée de rivières, et on y jouit d'un air fort tempéré. Les montagnes y ont des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de pierreries, et surtout de rubis; on y voit de ce marbre peint naturellement de diverses couleurs, qui représente des montagnes, des fleurs et des arbres ou des ruines. On y trouve des chevaux, petits à la vérité, mais vigoureux, et des cerfs qui ne sont pas plus gros que nos chiens ordinaires (2). Les habitans, quoique forts et robustes, sont doux et affables, et ont beaucoup d'aptitude pour les sciences. La nation qui dominait autrefois dans cette province se nommait *Lo-lo*; elle était gouvernée par divers souverains. Après de longues guerres

Nation des Lo-los.

(1) *Marc-Paul*, de reb. orient., II, 68. (2) Peut-être *cervus axis*.

entreprises pour la soumettre, les Chinois prirent le parti de conférer aux seigneurs *Lo-los* tous les honneurs des mandarins de la Chine, avec le droit de succession pour leurs descendans, à condition qu'ils reconnoîtraient l'autorité du gouverneur chinois de la province ; qu'ils recevraient de l'empereur l'investiture de leurs terres, et qu'ils ne feraient aucun acte sans son consentement. Les *Lo-los* ne le cèdent pas, du côté de la taille, aux Chinois, et sont plus endurcis à la fatigue ; ils ont un langage différent, et leur écriture, comme leur religion, ressemble à celle des bonzes du Pégu et d'Ava ; aussi ces bonzes ont-ils bâti, au nord de l'Yunnan, de vastes temples qui sont différens de ceux des Chinois. Les seigneurs Lo-los s'attribuent une autorité absolue sur leurs sujets, qui leur sont très-soumis.

Villes, etc. Nous savons peu de choses sur les villes de l'Yunnan. On assure que la capitale, *Yunnan-fou*, bâtie sur les bords d'un lac profond et large, a été long-tems la résidence d'un prince chinois vassal. On y fabrique des satins et des tapis ; le commerce des métaux doit être considérable. *Tchin-kiang-fou* est encore placé sur un lac, dans une situation pittoresque. *Vouting-fou* passe pour un boulevart des frontières de l'empire.

LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. TROISIÈME SECTION. *Tableau politique de la Chine.*

IL nous resterait encore un vaste champ, si nous voulions entrer dans toutes les recherches qu'exigerait un tableau complet de l'état politique de la Chine ; mais ces détails, convenables dans un ouvrage particulier de géographie statistique, sortiraient du cadre étroit de ce *Précis universel* ; d'ailleurs, cette matière a trop de fois exercé en vain la sagacité des Européens. Nous ne nous flattons pas de pouvoir éclaircir des questions qui embarrassent ceux même qui ont visité ce pays singulier, et nous nous bornerons, par tous ces motifs, à un aperçu sommaire.

Physionomie des Chinois.

Les traits du visage et la charpente osseuse de la tête rapprochent les Chinois de la grande race mongole. La tête presque quadrangulaire, le nez court, sans être épaté, le teint jaune, la barbe peu fournie ; voilà ce qu'ils tiennent de leur race primitive. Mais la position oblique des yeux semble appartenir à la nation chinoise et à ses colonies, telles que les Japonais, les Coréens. Un séjour de plusieurs siècles, sous un climat plus doux, a donné à cette race sortie de l'Asie centrale un caractère particulier, et a embelli leurs traits en les affaiblissant. Il doit certainement y avoir une grande différence entre les Chinois du midi et ceux du nord, entre les habitans des montagnes, des plaines et des côtes. On sait que le teint des Chinois varie beaucoup ; mais nous manquons de renseignemens pour tracer les nuances successives qui doivent séparer le grossier Kalmouk du rusé habitant de Canton.

Beauté chinoise.

Une Chinoise ne se croit belle qu'autant qu'elle a les yeux bridés, les lèvres un peu gonflées, les cheveux lisses

et d'un noir d'ébène, et les pieds d'une petitesse extrême: ce dernier trait achève l'idée de la beauté. Pour leur donner cette perfection, on a soin de leur emmaillotter étroitement les pieds dans leur jeunesse; aussi, dans un âge plus avancé, elles semblent chanceler plutôt que marcher (1). Chez les hommes, l'embonpoint, signe d'une vie oisive, est un titre à la considération. Les hommes maigres passent pour des gens de peu de talent (2). Les gens comme il faut laissent croître les ongles des doigts. On teint en noir les cheveux et la barbe.

Despotisme.

En considérant les Chinois du côté moral, l'on s'aperçoit bientôt qu'ils possèdent les vertus et les vices ordinaires d'un peuple esclave, manufacturier et marchand. Le despotisme le plus absolu avait pris ou conservé à la Chine les formes extérieures du gouvernement patriarcal. Mais les despotes ayant négligé la discipline militaire, des révolutions fréquentes finirent par livrer le pays à des conquérans étrangers, aux Mantchoux. Dès cette époque, le fouet tartare a été joint à la verge paternelle qui jadis gouvernait la Chine. La seule institution qui tende à limiter le pouvoir, est celle qui permet aux mandarins et aux tribunaux de faire quelquefois de très-humbles remontrances à l'empereur sur les erreurs de son gouvernement; lorsque c'est un prince vertueux, cette liberté a souvent été suivie des effets les plus salutaires. L'empereur s'intitule fils sacré du ciel, unique gouverneur de la terre, grand père de son peuple. On porte des offrandes à son image, à son trône; sa personne est adorée: l'on se prosterne devant lui; s'il adresse la parole aux seigneurs de sa cour, ils doivent fléchir le genou en recevant ses ordres: tout ce qui l'entoure partage l'idolâtrie qu'on lui prodigue. Ses nombreuses concubines et les eunuques qui les gardent, règnent souvent sous son nom. Quand ce demi-dieu sort, tous les Chinois ont soin de se renfermer.

Adoration du souverain.

(1) *Macartney*, II, 259, Atlas, pl. II. (2) *De Guignes*, I, 397. II, 157-159.

dans les maisons ; celui qui se trouve sur son passage ne peut éviter une mort soudaine qu'en tournant le dos ou en se prosternant la face contre terre. On ferme soigneusement les boutiques devant lesquelles l'empereur doit passer, et ce prince ne marche jamais sans être précédé de deux mille licteurs qui portent des chaînes, des haches, et divers autres instrumens propres à caractériser le despotisme oriental.

Neuf classes d'officiers, que les Européens nomment *mandarins*, remplissent les divers postes civils et militaires. Mandarins.

Le pouvoir du mandarin est tout aussi illimité que celui du prince dont il tient son autorité. Un officier de cette espèce, passant dans une ville, fait arrêter qui bon lui semble pour le faire expirer sous les coups, sans que personne ose embrasser sa défense. Cent bourreaux sont les terribles avant-coureurs qui l'annoncent par une espèce de hurlement ; si quelqu'un oublie de se ranger contre la muraille, il est assommé de coups de chaînes ou de bambous. Cependant le mandarin lui-même n'est pas à l'abri du bâton ; l'empereur lui fait donner la bastonnade pour la plus légère prévarication (1).

Ces mandarins sont loin d'être ce que Voltaire a prétendu en faire ; ce ne sont pas des philosophes occupés à contempler les beautés de la religion naturelle, qui, après s'être élevés au-dessus des passions humaines, veillent paternellement sur la vertu plus fragile de leurs frères ; ce ne sont pas non plus des patriotes qui gardent avec intégrité, et défendent avec énergie le dépôt sacré de la liberté et de la justice publique ; ce sont tout simplement les satellites d'un despote absolu. Mal salariés, ils vivent du produit de leurs vexations. Erreurs sur le gouvernement chinois.

La prétendue sagesse des lois chinoises peut être caractérisée en deux mots ; ce sont de bons réglemens de police, accompagnés de beaux sermons de morale. Stabilité des lois.

(1) *De Guignes*, II, 445. Mémoir. des Mission., VIII, 41-348.

L'empereur ne change pas ces lois, puisqu'elles lui laissent faire tout ce qu'il veut. Les mandarins ne les changent pas non plus, parce qu'elles leur donnent une autorité despotique sur le peuple. Il y a des tribunaux où, pour la forme, on peut porter plainte contre ses supérieurs, avec la pleine certitude d'être puni pour une telle audace. Point de désunion parmi les aristocrates; car s'ils tiennent leur bâton levé sur la multitude, ils voient d'un autre côté le fouet impérial planer sur leurs propres têtes. Le despotisme tartare comprime celui des grands, et les force à rester unis. Point de résistance du côté du peuple; d'abord il n'a point de courage, mais beaucoup d'adresse: il trouve donc plus sûr, en rampant aux pieds de ses maîtres, de sauver une partie de son cher et précieux argent, que de risquer tout pour s'affranchir. Ensuite, pourquoi se soulèverait-il? On le vole; mais on lui permet de voler à son tour, en trompant sur les poids et sur les marchandises. On rend mal la justice; mais ce n'est que pour ceux qui ont la sotte prétention de ne pas la payer. Ainsi le riche est content, le pauvre est contenu. Très-souvent les paysans, mourant de faim, se font voleurs de grands chemins: on les pend s'ils ne sont pas trop forts; mais s'ils battent l'armée envoyée contre eux, on négocie, on s'arrange, ou bien on les laisse indépendans dans leurs repaires: cela procure souvent un petit revenu aux gouverneurs. Enfin, toutes les idées d'un Chinois sont, dès l'enfance, guidées vers un seul but, qui est l'obéissance; d'innombrables cérémonies lui rappellent à chaque instant la sainteté des rangs dans la société: chaque pas qu'il fait doit être une révérence, chaque phrase qu'il prononce doit être un compliment; il n'adresse jamais la parole à son supérieur, sans se rappeler son propre néant.

Tyrannie et esclavage.

Cérémonies.

Mais le grand secret de la politique chinoise et la base fondamentale de l'empire, c'est une institution qui ravit en quelque sorte à l'homme la faculté de former de nouvelles pensées, en lui ravissant la liberté de les exprimer

par des signes extérieurs correspondans à des mots de sa langue : on sent que je veux parler des *caractères chinois.* Ces caractères ont mal à propos été comparés au langage hiéroglyphique ou figuré des Égyptiens (1) ; ils ne peuvent se comparer qu'à ces *systèmes de pasigraphie* dont on a tant ri en Europe. Rangez les idées fondamentales ou généralement nécessaires, dans un ordre quelconque; classez sous ces idées-mères toutes les autres idées que vous fournira la langue vulgaire ou qui se présentent à votre jugement ; donnez à chaque idée-mère un seul *signe représentatif ;* mais que ce signe soit arbitraire ou informe, grossier, bizarre ; que ces signes, comme autant de véritables *clefs* de votre langue, soient la base constante des signes également abstraits et arbitraires qui dénoteront les idées subordonnées : voilà la langue savante de la Chine toute formée. Ses clefs (2), au nombre de 214, et ses autres signes dérivés, au nombre de plus de 80,000, n'expriment pas des mots, mais des idées ; ils ne s'adressent qu'à la vue et à la mémoire : l'imagination n'est point réveillée par ces signes arbitraires, et la voix n'en saurait exprimer la centième partie. La beauté d'un poëme chinois consiste à ne pouvoir être rendu par la déclamation (3), et les grands savans de ce pays disputent en traçant en l'air avec leurs éventails des caractères qui ne répondent à aucun mot de la langue parlée (4).

Caractères d'écritures.

La langue chinoise parlée se compose de monosyllabes, et à peine y a-t-il 350 mots différens pour une oreille européenne ; mais les Chinois, au moyen de quelques inflexions de voix, y distinguent un nombre considérablement plus grand : ainsi le mot *tchoun*, selon les diverses intonations, peut signifier *maître, cochon, cuisine, colonne, libéral, préparer, vieille femme, esclave, prisonnier.* Malgré cet artifice, souvent un son absolument

Langue chinoise.

(1) [illegible]nt, Meditationes Sinicæ, p. 73. (2) *Bayer*, Museum sinicum Petersbourg, 1730. *Fourmont*, grammatica. Paris, 1742. Divers écrits de *Deshautesraies, Hager, Montucci, de Guignes*, père et fils ; ainsi surtout de MM. *Jules, Klaproth* et *Abel-Remusat.* (3) *Barrow*, t. 13. (4) *Remusat*, Essai sur la langue chinoise, p. 33.

identique répond à plusieurs caractères et idées ; *pe* bref, par exemple, signifie *nord, blanc, cyprès, cent* et bien d'autres choses. Ajoutez que la syntaxe est d'une indigence tout à fait barbare ; elle n'a, à proprement parler, ni déclinaisons, ni conjugaisons ; elle les remplace par des circonlocutions puériles. La langue écrite ou savante rejette ces secours ; elle accumule les mots en laissant le lecteur deviner leurs rapports, comme qui dirait : *mer aucune borne*, pour dire : la mer n'a point de bornes. La brièveté obscure, la sécheresse, la monotonie, la pauvreté de cette langue, qui la rendent méprisable sous les rapports littéraires, prouvent d'un autre côté son antiquité et sa pureté. Il paraît qu'elle pourrait bien être la souche primitive du thibétain et de l'annamitique.

Influence de la langue et des caractères d'écriture.

Cette institution, unique, sinon par son but, du moins par ses moyens, perpétue l'éternelle enfance d'esprit qui dégrade les Chinois, et les place presque au-dessous des peuples sauvages. La langue parlée est d'abord restée imparfaite ; les idées du peuple n'ont reçu aucun accroissement, parce que les classes supérieures de la nation n'ont appris à exprimer leurs pensées que dans un autre langage, intelligible seulement pour le plus petit nombre. Mais les lumières de la classe privilégiée ne pouvaient pas non plus se répandre par la parole ; car souvent aucune parole ne correspondait aux signes représentatifs des idées. Ces lumières doivent même s'obscurcir, et peut-être s'éteindre parmi ceux qui en gardent le dépôt ; car, qu'est-ce qu'un langage muet qui ne réveille aucun sentiment dans le cœur, et qui ne peint rien à l'imagination ? C'est un stérile répertoire, dont la réflexion et la mémoire peuvent seules se servir. Mais l'âme humaine renferme un grand nombre de facultés qui demandent toutes à être développées, et c'est le jeu harmonieux de tous ces ressorts qui forme l'être pensant. Si vous sacrifiez tout à une seule faculté, la sublime machine de la pensée verra son équilibre se déranger et son activité se ralentir ou s'affaiblir. Ainsi l'immobilité d'esprit qui retient les

Chinois dans une éternelle enfance, peut à plein droit se comparer à cette absence de sentiment et de jugement que l'étude exclusive d'une seule science produit quelquefois chez les géomètres, les grammairiens et les naturalistes nomenclateurs.

Mais il serait injuste de prodiguer le nom de science à ces notions puériles que les Chinois conservent comme un précieux héritage de leurs anciens sages et de leurs législateurs. Les intérêts du genre humain sont étrangers aux Chinois. Le grand spectacle de la nature ne les excite pas à ces recherches hardies où la science européenne se plaît et quelquefois s'égare. Leur fameuse philosophie morale se borne à prêcher l'obéissance aux lois, et à indiquer en détail les humbles complimens et les ridicules civilités qui constituent ce qu'on appelle à la Chine la politesse. Ils n'ont aucune notion des principes qui constituent le beau dans les écrits, la régularité dans l'architecture, le naturel dans la peinture ; et si cependant ils ont trouvé une espèce de beau dans la disposition de leurs jardins et la distribution de leurs terrains, c'est parce qu'ils ont copié exactement une nature bizarre, mais pittoresque. Les rochers sourcilleux, et qui menacent de s'écrouler, les ponts suspendus au-dessus des abîmes, les pins rabougris, clair-semés sur les flancs des montagnes escarpées, de vastes lacs, de rapides torrens, des cascades écumantes, quelques pagodes élançant leurs sommités pyramidales au milieu de ce chaos ; tels sont les paysages de la Chine en grand, tels sont les jardins chinois en petit (1). Les Chinois font les opérations d'arithmétique avec une vitesse incroyable, mais différemment des Européens. Avant que ceux-ci eussent mis le pied dans leur pays, ils ignoraient les mathématiques et tous les arts qui en dépendent. Ils n'avaient rien de commode pour leurs observations astronomiques ; et ce qu'il y avait parmi eux de connaissances

[Sciences.

[Jardins chinois.

(1) *Chambers*, Dissertation on oriental gardening. London, 1772. *De Guignes*, I, 377. II, 406, 409. *Renouard de Sainte-Croix*, III, 156.

métaphysiques n'était que dans la tête de leurs philosophes : les arts même que les jésuites y avaient introduits n'y fleurirent que peu de tems, et disparurent sous le règne de Canghi, contemporain de Charles II et de Louis XIV ; il n'est guère probable qu'ils s'y relèvent jamais. On croit assez généralement qu'ils connaissaient l'impression avant les Européens, mais cela n'est vrai que de l'impression en planches gravées ; jamais ils n'ont connu les caractères fondus et mobiles, dont l'invention appartient aux Hollandais ou aux Allemands. Les Chinois ont eu des almanachs imprimés avec des planches massives plusieurs siècles avant que l'imprimerie fût connue en Europe.

Imprimerie.

Les talens mécaniques ont seuls été encouragés parmi les Chinois ; aussi leur industrie dans les manufactures d'étoffes, de porcelaine, de laque et autres fabriques sédentaires, est étonnante, et ne peut être comparée qu'à leurs travaux dans les champs, tels que la construction des canaux, l'aplanissement des montagnes et la formation des jardins. Mais dans plusieurs de leurs ouvrages, on retrouve la preuve de cette vérité, qu'une nation esclave ne saurait pas même porter à leur perfection les arts mécaniques.

Industrie.

Nous avons parlé de l'infériorité de leurs écluses. On ne peut pas non plus admirer leur science dans la navigation, quoiqu'ils aient remarqué, avant nous, la polarité de l'aimant. La boussole est parmi les Chinois d'un usage général. L'aiguille aimantée dont ils se servent est suspendue avec une extrême délicatesse, et elle est singulièrement sensible, c'est-à-dire, qu'elle paraît se mouvoir, pour peu que la boîte où elle est placée change de position vers l'est ou l'ouest. Le nom que les Chinois donnent à leur boussole est *tingnan-ching*, ce qui signifie l'aiguille qui montre le sud ; et dans cette boussole il y a une marque distinctive sur le pôle méridional de l'aimant, comme dans les boussoles européennes il y en a une sur le pôle septentrional (1).

Navigation.

Boussole.

Mais leurs vaisseaux sont des machines énormes ; il y

(1) *De Guignes*, II, 202, 207, *Barrow*, I, 64, 101.

en a qui portent jusqu'à mille tonneaux. Les deux extrémités sont prodigieusement élevées, et présentent aux vents une surface considérable. Il en périt plus de moitié, parce qu'étant une fois sur le côté ils ne peuvent plus se relever. Leurs ancres sont de bois. Ils ne connaissent pas les instrumens avec lesquels les Européens prennent hauteur. Leurs pilotes sont aussi ignorans que pourrait l'être le moindre mousse. Ceux qui vont au Japon ou aux Philippines se gouvernent par les astres, comme le sauvage le plus grossier; et ceux qui font voile vers Batavia, Malaca ou Queda ne quittent jamais la terre de vue. Vaisseaux.

L'élégance de leurs *sampanes* mérite pourtant des éloges; cette espèce de gondole est employée sur les rivières; elles sont peintes d'un très-beau vernis jaune. Les voiles, faites avec des nattes très jolies, ont quelque chose de lourd et de roide. Les cordes qui traînent les yachts sont d'écorce de bambou, et paraissent très-bonnes pour le halage, quoique cependant pour toute autre chose elles ne pourraient pas remplacer les cordes de chanvre et de lin, qui sont aussi d'une excellente qualité en Chine. Gondoles.

On a trop exalté les monumens des Chinois. Cependant on doit admirer quelques-unes de leurs grandes routes, leurs ponts d'une seule arche, leurs tours pyramidales, et leurs bizarres mais somptueux arcs de triomphe; on doit surtout regarder avec étonnement la *Grande-Muraille*. Ce fameux rempart de la Chine passe sur de hautes montagnes, traverse des vallées profondes, et s'étend de la province de Shen-si au Wang-hay, ou mer Jaune, sur une ligne de 450 lieues. Elle n'est en plusieurs endroits qu'un simple rempart; mais, en d'autres parties elle a des fondemens de granit, et est construite en brique et mortier. Grande-Muraille.

M. Staunton regarde, avec Duhalde, l'ancienneté de cette grande muraille comme non douteuse (1). Duhalde nous assure qu'elle a été construite 215 ans avant la naissance de J. C., par les ordres du premier empereur de Sur l'ancienneté de ce monument.

(1) *Macartney*, III, 215.

la dynastie Tsin; mais dans un autre endroit de son ouvrage, il en attribue la fondation au second empereur de cette dynastie, ce qui en rapporterait l'époque à l'an 137 avant J. C. *Bell*, voyageur instruit (1), assure qu'elle n'a été bâtie que dans l'année 1160. Parmi les géographes orientaux, ceux dont l'origine remonte à plus de trois cents ans ne font aucune mention de cette muraille (2). Marc-Paul, dans le treizième siècle, n'en a pas eu non plus connaissance, quoiqu'il ait résidé si long-tems dans le Cathay, ou le nord de la Chine, et dans le pays des Mongols. Il est probable que cette muraille a été reconstruite, abandonnée et détruite de vétusté plus d'une fois, selon les besoins de la politique; ainsi, celle qui subsiste actuellement n'est pas d'une très-haute antiquité, et son état de conservation n'a rien d'étonnant.

Nous ne fatiguerons pas l'attention du lecteur par un examen minutieux des mœurs domestiques des Chinois.

Maisons. Les maisons sont de briques ou d'argile durcie, et plus communément de bois. En général, elles n'ont qu'un rez-de-chaussée; celles des négocians ont un étage qui leur sert de magasin. L'extérieur des édifices est orné de colonnes et de galeries; partout les petits pots de fleurs, chéris des Chinois, offrent un agréable mélange de verdure et de couleurs variées. De vastes cours et des jardins isolent l'habitation du maître. Les appartemens, proprement tenus, sont peu décorés; les glaces même n'y sont pas prodiguées, quoiqu'elles sembleraient devoir flatter le goût

Vêtemens. d'un peuple vain et puéril. Les Chinois s'habillent d'une longue robe avec des manches larges et une ceinture de soie flottante. La chemise et les caleçons varient suivant la saison. En hiver, on ne voit que fourrures, depuis la peau de mouton jusqu'à l'hermine. Les Chinois se couvrent la tête d'un petit chapeau en forme d'entonnoir; il varie suivant les dignités, et il est surmonté d'un large bouton de corail, de cristal ou d'or; la substance et la

(1) *Bell*, à la suite de *Parrow*, III, 11 *sqq.*
(2) *Muller*, Dissert. de Chataia, p. 32.

couleur du bouton désignent les rangs. En général, l'habit est simple et uniforme ; l'empereur lui-même n'est ordinairement distingué de ses courtisans que par une grosse perle dont son bonnet est orné.

Fêtes publiques.

Dans les fêtes publiques des Chinois, les feux d'artifice tiennent la première place. On assure que les Chinois y excellent ; cependant ils les tirent ordinairement en plein jour, comme s'ils avaient peur qu'on ne les pût voir. Le théâtre, beaucoup loué par le lord Macartney, ne paraît pas avoir plu à M. de Guignes (1) Les Shakespeare de Pékin n'observent jamais l'unité de tems et de lieu, règle qui semble peu essentielle en elle-même, mais qui découle immédiatement d'une règle dont aucune nation n'a osé nier l'importance, de celle qui prescrit à toute production de l'esprit humain l'unité d'intérêt et de pensée, comme une condition indispensable et fondée dans la nature de notre être moral et intelligent. Dans une tragédie chinoise, l'acteur est souvent censé parcourir en un clin d'œil des distances très-considérables ; et souvent aussi un personnage,

Théâtre.

Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

Opéras chinois.

Dans les opéras chinois, les esprits apparaissent sur la scène ; les oiseaux, les animaux y parlent et s'y promènent. « A notre retour de Pékin, dit M. de Guignes (1), » les mandarins nous firent la galanterie de faire repré» senter devant nous *la Tour de Sy-Hou*, pièce ainsi in» titulée du nom de cette même tour, qui existe sur » les bords d'un lac, près de la ville de Hang-Thieou» Fou, dans la province de Tchekiang. Des Génies mon» tés sur des serpens, et se promenant auprès du lac, » ouvrirent la scène. Un bonze du voisinage devint en» suite amoureux d'une des déesses, lui fit la cour ; et » celle-ci, malgré les représentations de sa sœur, écouta » le jeune homme, l'épousa, devint grosse, et accoucha » sur le théâtre d'un enfant qui bientôt se trouva en état

(1) *Macartney*, III, p. 359. *De Guignes*, II, 322 *sqq.*

» de marcher. Furieux de cette conduite scandaleuse, » les Génies chassèrent le bonze, et finirent par fou- » droyer la tour et la mettre dans l'état délabré où elle » est maintenant. »

A ces scènes bizarres, si l'on ajoute qu'un acteur est à côté d'un autre acteur sans le voir; que, pour indiquer qu'on entre dans un appartement, il suffit de faire le simulacre d'ouvrir une porte et de lever le pied pour en franchir le seuil, quoique cependant il n'y en ait pas le moindre vestige; enfin, qu'un homme qui tient une houssine à la main est censé être à cheval, on aura une idée de l'art dramatique chez les Chinois.

Vices des Chinois.

Ceux qui ont fréquenté les ports de la Chine y ont été frappés de l'absence de toute probité chez les habitans. Peut-être ces vices sont moindres où la tentation est plus rare. Il en est d'autres qui paraissent régner partout : telles sont l'indolence dans les classes supérieures, et la malpropreté dans les classes inférieures. Les riches ne prennent pas la peine de manger; un esclave leur porte la nourriture à la bouche. Les pauvres dévorent tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains, même toute espèce d'animaux morts de maladie. Cet usage, au milieu d'une si nombreuse population, peut trouver une excuse dans la nécessité. On attribue à la même cause l'exposition des enfans, usage très-ancien (1), moins commun cependant que ne l'ont cru des voyageurs prévenus. Les corps des enfans morts, que la police fait ramasser dans les rues de Pékin, y sont déposés par des familles pauvres qui veulent éviter les frais de la sépulture (2).

Exposition des enfans.

Les Chinois sont des barbares asservis et dressés; ils quittent rarement l'air humble et insinuant d'un esclave qui veut plaire; ils laissent rarement apercevoir la plus légère teinte de rudesse ou de passion. Ces qualités sont dues en partie à l'abstinence absolue de mets échauffans

Nourriture.

(1) *Marc-Paul.*, de reb. orient., II, 53. (2) Comp. *Barrow*, I, 281 *sqq.* *Bell*, ibid., III, 323. *De Guignes*, II, 285—290.

ou de liqueurs enivrantes. L'usage du thé y est général. Dès le matin, on en prépare un grand vase où la famille puise toute la journée. Les mets chinois ont paru détestables à tous les Européens; cependant ce n'est pas faute d'art et de recherches. L'étiquette rend les dîners chinois fort ennuyeux. Dans ceux qui furent donnés par l'empereur de la Chine aux ambassadeurs hollandais, et auxquels M. de Guignes assista, on fit beaucoup de salutations et de génuflexions avant de porter les mains sur les plats qui étaient censés venir de la main du monarque. Un jour on apporta à ces voyageurs un grand et bel esturgeon : ils avaient un appétit très-fort; mais avant de le couper, ils furent obligés de complimenter cet auguste poisson pendant un quart d'heure. Dîners chinois.

La polygamie est permise aux grands et aux mandarins. L'empereur entretient un nombreux sérail (1). Les mariages dépendent de la volonté des parens; pour obtenir une femme on fait des présens à sa famille. Son mari ne peut la voir qu'après la cérémonie des épousailles. Le sexe est tenu dans une sorte d'esclavage. Le paysan chinois attelle en même tems à la charrue sa femme et son âne (2). Mariages.

Sagement relégués hors de l'enceinte des villes, les sépulcres sont placés sur des collines stériles, où il n'y a point à craindre que les travaux de l'agriculture troublent la cendre des morts. Le blanc est la couleur du deuil; la souillure qu'elle reçoit plus aisément est censée attester le chagrin et l'oubli des soins ordinaires. Les familles rendent une sorte de culte aux tombeaux de ceux, parmi leurs membres, que la mort a moissonnés; elles se réunissent près le monument sépulcral à des festins consacrés à la mémoire des défunts. Il paraît même que les esprits des ancêtres sont révérés comme des dieux domestiques : illusion touchante, et qui prouve que le cœur n'a nulle part perdu ses droits, pas même parmi les Chinois. Culte des tombeaux.

(1) *De Guignes*, II, 283 *sqq.*

(2) *Neuhof*, ambassade, part. II, p. 50. La fig.

Religion. La religion primitive de la Chine paraît avoir été une branche du *schamanisme*, dont le principe est l'adoration des astres du firmament et des objets remarquables dans la nature. Cette ancienne religion a été étouffée par les diverses sectes qu'on y avait entées. Parmi ces sectes, celle de Philosophie de Confucius, etc. *Confucius* a souvent été comparée au *stoïcisme* des Grecs et des Romains ; comme celui-ci, elle a obtenu la préférence chez les hommes d'état, qui, peut-être, ont cru pouvoir en faire une espèce de religion politique. Mais les livres de Confucius ou *Kong-fu-tsé* sont remplis d'idées superstitieuses. La secte de *Lao-kiun* ou de *Tao-tsé* a quelque analogie avec la doctrine d'Epicure ; les fondateurs de ce parti aimaient la vie tranquille et contemplative, mais ils admettent l'astrologie et la magie ; ils ont des monastères et une sorte de culte.

La multitude, peu contente de ces rêveries abstraites, reçut avec empressement les apôtres du braminisme, venus de l'Inde vers l'an 65 de J. C. Leur doctrine, modifiée sous le nom de religion de *Fo*, est devenue celle de la Culte de Fo ou Fohi. majorité des Chinois ; elle est remplie de superstitions analogues au caractère craintif et naturellement pusillanime des Orientaux. Les prêtres de *Fo* s'appellent bonzes ; le nombre en est prodigieux, et l'on assure que l'on en compte plus d'un million dans l'empire. Tous ne vivent que d'aumônes. Ces mendians sacrés cachent sous leur modeste habit beaucoup d'orgueil et beaucoup d'avidité. Peut-être les nestoriens répandus en Chine, au huitième siècle, y ont introduit quelques cérémonies défigurées du culte chrétien. Des cloches, des lampes, des salutations, et plusieurs autres traits du rituel chinois, semblent donner du poids à cette opinion. Mais une originalité remarquable dans le culte chinois, c'est que les bonzes ne croient point offenser leurs idoles en faisant dresser, de chaque côté de leurs autels, des tables pour déjeuner. Il n'y a rien de plus ordinaire en Chine que de voir, dans un temple, la bonne compagnie

boire du thé, ou prendre d'autres rafraîchissemens, tandis que de petits bâtons de bois odoriférans brûlent sous le nez du dieu.

La religion des empereurs de la dynastie tartare (ou plutôt mantchoue), est celle du Dalaï-Lama : aussi les empereurs protégent puissamment ce pontife; et, pour mieux lui garantir ses revenus, ils ont fait occuper le Thibet par des troupes chinoises.

Le commerce de province à province, dans un aussi vaste empire, doit s'élever à des sommes considérables; mais nous n'en connaissons pas la nature, et si nous la connaissions, nous n'y prendrions qu'un faible intérêt. Le commerce avec les autres nations n'est pas en proportion avec l'étendue et la richesse de l'empire. La Chine exporta dans l'an 1806, environ 45 millions de livres pesant de thé, dont 13 millions furent vendus aux Américains, 1 million aux Danois, et le reste aux Anglais; 10 millions de livres pesant de sucre, 21,000 pièces de nankin, 3 millions de livres pesant de toutenague, et en outre du cuivre, du borax, de l'alun, du vif-argent, de la porcelaine, des ouvrages en laque, en étain et en vermillon, de la cannelle (300,000 livres pesant), de la rhubarbe, du musc et diverses drogueries. Cent vingt-deux bâtimens européens, parmi lesquels 80 anglais, 39 américains et 3 danois, avaient suffi pour exporter ces marchandises. Ils avaient apporté du riz (36,000,000 livres pesant), du coton, des draps et étoffes, de la verrerie, des peaux de castor, de loutre et de renard, du bois de sandal, de l'arec, du benjoin et diverses autres drogues et aromates (1). Ces bâtimens, et ceux qui s'étaient rendus à Emony, port du Fou-kien où les Espagnols de Manille vont chercher des nankins et des toiles, avaient apporté en Chine 3,380,000 piastres en numéraire (2). Si l'on pense que les

Commerce.

Exportation et importation.

(1) *De Guignes*, I, 267, 400. II, 351, 360, 369. III, 45.

(2) *Renouard de Sainte-Croix*, Voyage aux Indes-Orientales, t. III, p. 152, 160. Comp. *Humboldt*, Essai sur le Mexique, V, p. 151.

thés seuls valaient 80 millions de France, et que les autres marchandises d'exportation ne sauraient être estimées à moins de 50 à 60 millons, on sentira que la perte de l'Europe, en numéraire, est beaucoup moins grande qu'on ne se la figure communément; elle a diminué progressivement dans les années 1804, 5 et 6.

Les Hannistes.

Le commerce avec les Européens, à Canton, est confié à une compagnie de douze marchands privilégiés qu'on appelle les *Hannistes*. Ces marchands font un gain immense; mais des mandarins avides, des douaniers habiles, des interprètes rusés vivent encore aux dépens des *Hannistes* et des Européens. C'est dans les mains de ces diverses classes, ainsi que dans celles du peuple de Canton, que restent les bénéfices d'un commerce dont la suppression serait probablement très-indifférente pour la majeure partie de la Chine.

Armée.

La Chine peut sans doute se passer d'une grande partie de son armée, puisqu'au dire des voyageurs elle est innombrable. On nous parle de 1,462,590 hommes de troupes; d'autres disent, en chiffres ronds, 1,800,000; nous ne contredirons ni l'un ni l'autre. Il est aussi très-positif, selon les Chinois, qui ne mentent jamais, que la

Flotte.

flotte impériale de la Chine consiste en 9999 vaisseaux tout juste. Tout cela est peu de chose pour un empire peuplé de 333 millions d'habitans, comme son Excellence le mandarin *Tchou-ta-tzin* l'assura officiellement à son Excellence le lord Macartney.

Mais quelle confiance aura-t-on dans ces sommes immenses, lorsqu'on voit qu'une statistique, composée par ordre de l'empereur *Kien-Long* (1), il n'y a qu'un demi-siècle, ne porte le nombre des paysans soumis à l'imposi-

Population.

tion foncière qu'à 25 millions? lorsqu'on trouve d'anciens dénombremens qui, pendant quinze siècles, ne font

(1) *Day-sin-y-tundschi*, traduit du chinois en russe, et du russe en allemand. *Busching*, Mag. géogr., XIV.

varier la population de la Chine que de 48 à 60 millions (1) ; tandis qu'en comparant les tableaux de population de 1743, donnés par le P.e Allerstein, à ceux du lord Macartney pour l'an 1795, il se trouverait dans certaines provinces une augmentation triple et quadruple (2) ? lorsqu'on s'aperçoit enfin que dans chacune de ces estimations il se trouve des erreurs manifestes, des sommes répétées littéralement deux fois, et d'autres qui sont entre elles hors de toute proportion ?

Des hommes impartiaux et calmes estiment la population de la Chine propre à 150 millions. L'armée, qui peut s'élever à 5 ou 600,000 hommes de troupes régulières et à un million de nomades, considérés comme soldats, n'offre rien d'imposant, rien de formidable que sa masse. Mauvais canonniers, ignorant l'art des évolutions militaires, et surtout dépourvus de courage et d'esprit militaire, les Chinois succomberaient probablement sous une force européenne très-médiocre, comme ils ont déjà tant de fois succombé aux invasions des hordes de l'Asie centrale.

Discipline militaire.

Le tableau que nous venons de tracer est conforme aux idées de La Pérouse, de Krusenstern, de Barrow et de de Guignes ; il est appuyé sur les aveux des missionnaires : il pourra néanmoins déplaire à un certain nombre d'individus, qui, du fond de l'Europe, admirent la Chine. Dans le siècle qui vient de se terminer, la Chine a trouvé des panégyristes intéressés et ardens au sein de deux partis puissans. Les philosophes français et les jésuites exaltaient à l'envi les lois et le bonheur de ce pays. Les philosophes ne savaient pas ce qu'ils disaient ; les jésuites le savaient. Mais aux yeux des hommes impartiaux, la *religion naturelle* de Confucius ne paraîtra pas préférable au christianisme, et d'un autre côté, les règlemens d'une police tyrannique, la gêne d'une étiquette puérile, et les Grandes-

Réflexion critique sur les admirateurs de la Chine.

(1) *De Guignes*, Observations sur le dénombrement de la Chine, *Journal des Savans*, mars 1780, p. 155 *sqq.*

(2) Voyez ci-après les *Tableaux*.

Murailles destinées à empêcher la communication des esprits, ne sembleront pas encore applicables aux nations libres et fières de notre Europe.

Prétendue antiquité de l'empire chinois.

Au milieu de ces opinions, dictées par l'enthousiasme et l'esprit de parti, nous devons distinguer celles qui ont rapport à la prétendue antiquité de l'empire chinois. Les ennemis de la religion chrétienne attachent, comme on sait, une grande importance à déterrer quelque peuple dont les annales remontent au-delà du déluge de Noé, ou même au-delà de l'époque de la création du monde, telle que Moïse l'indique. Les prétendues antiquités égyptiennes et babyloniennes ayant été ramenées par la critique à leur juste valeur, on se rejeta sur l'Inde et la Chine. Les merveilles lointaines inspirent plus de vénération. La Chine fut représentée comme ayant formé un empire très-civilisé et très-florissant 4500 ans avant J. C.; donc, son origine et celle du monde remontaient à 10 ou 20 mille ans. Quelques missionnaires peu instruits, et voulant d'ailleurs tirer vanité de l'antiquité d'un empire dont ils prétendaient faire la conquête spirituelle, donnèrent aveuglément dans ce système, sans en prévoir les conséquences. Une mauvaise compilation historique, traduite du chinois (1), nous apprit que *Fohi* fonda l'empire de la Chine environ trois mille ans avant J. C., et que trois siècles plus tard, Hoang-Ti régna sur des États florissans qui avaient 400 lieues de long sur 600 de large.

An 2953 avant J. C.

Raisons contre cette antiquité.

Malheureusement la Chine elle-même a vu naître des historiens assez sincères pour rejeter toutes les fables qu'on raconte sur *Fohi* et *Hoang-Ti*; ils n'osent pas même garantir les traditions qui regardent le règne d'*Iao*, être probablement allégorique, et qu'on place à vingt-trois siècles avant J. C. Mais en quoi consistèrent les travaux d'Iao? Il dessécha des marais, il chassa les bêtes

An 2357 avant J. C.

sauvages, il cultiva une terre déserte ; et ses domaines avaient si peu d'étendue qu'il les parcourait quatre fois dans l'année (1). Dix siècles plus tard, nous voyons les princes de la Chine se transporter d'une province à l'autre avec tout leur peuple, nomade comme eux, et comme eux logé, tantôt dans le creux des rochers, et tantôt dans des cabanes de terre (2). A l'époque où florissait Confucius, toute la Chine, au midi du fleuve Bleu, restait encore déserte (3). Rien, dans les annales de la Chine, n'annonce à cette époque une grande nation ; aucun monument authentique n'atteste la puissance de ceux qui l'élevèrent ; les livres, écrits sur un papier très-fragile, continuellement recopiés, ne peuvent pas offrir des lumières bien sûres ; d'ailleurs, on assure que deux siècles avant J. C., un monarque barbare fit détruire tous les écrits qui existaient alors. Il faut donc se résigner, avec les savans chinois, à ne faire remonter l'histoire de la Chine qu'à huit ou neuf siècles tout au plus avant notre ère actuelle (4). Le système qui vise à une plus haute antiquité doit son origine à des caprices modernes de quelques lettrés, et à la vanité des empereurs (5).

État ancien de la Chine.

An 1401 avant J. C.

An 551 avant J. C.

An 213 avant J. C.

Mais, nous dira-t-on, des observations astronomiques reconnues exactes par un grand géomètre (6), remontent à 1100 ans avant J. C. En laissant de côté les objections qu'on pourrait faire sur l'authenticité de ces observations, en admettant qu'elles n'ont pas été imaginées par les Chinois modernes, elles prouvent seulement qu'en 1100 avant J. C. il existait en Chine une tribu, une ville civilisée, et qui avait produit des savans. L'Asie orientale a pu avoir,

Observations astronomiques.

(1) *De Guignes* fils, Réflexions, etc. *Annales des Voyages*, VIII, 176. Le P. *Ko*, (Chinois), Mém. des Missionnaires, I, 213. *Amyot*, ibid., XIII, p. 171, 311, etc. (2) Le *Chy-King*, Mém. des Missionnaires, I, p. 168. Le P. *Gaubil*, ibid., XV, p. 34. *De Guignes*, Voyage à Pékin, I, p. 73. (3) Mém. des Missionnaires, XIII, 311. (4) Le P. *Prémare*, Préface du *Chou-King*, p. 55. Le P. *Ko*. Mém. des Missionn., I, p. 240. (5) Le P. *Gaubil*. Observations mathémat. de Souciet, II, p. 16, 17. (6) *De la Place*, Système du monde, p. 393, 405, trois. édit.

comme l'Europe, ses Grecs et son Athènes. Il y a loin de là à la fondation d'un immense empire. Il y a aussi loin de 1100 ans à 2300 ; la civilisation grecque et romaine naquit et s'éteignit dans un moindre espace de tems.

Même, après le commencement de notre ère, la Chine a souvent été divisée en petits États ; et sa civilisation, si elle remonte à une date plus ancienne, a dû plus d'une fois se perdre, puisque dans le treizième siècle les habitans de la province de Fou-kien, dans le Mangi ou la Chine méridionale, mangeaient avidement la chair humaine, en choisissant avec soin les hommes bien portans, buvaient le sang des prisonniers de guerre, et se faisaient des marques ou figures sur la peau avec un fer chaud, à la manière des nations les plus sauvages (1). Celui qui nous rapporte ces faits avait administré un district du pays. Comment se fait-il que depuis Marc-Paul jusqu'à M. de Guignes, tous ceux qui ont vu la Chine y ont observé des choses si propres à calmer l'enthousiasme de ceux qui de loin admirent ce pays ?

Anthropophagie en l'an 1300.

(1) *Marc-Paul*, de reb. orient., II, 67.

TABLEAU *de la Population et des Revenus de la Chine proprement dite, tiré de la Géographie chinoise* Daisiu-y-tundschi.

NOMS DES PROVINCES.	NOMBRE des paysans soumis à la Contribut.	TRIBUT EN BLÉS.	TRIBUT EN ARGENT.
Pe-tche-li.	3,340,544	118,162 *dân* (1)	2,422,128 *lâna* (2)
Kiang-nan.	4,256,712	189,124	5,327,614
Schan-si.	1,799,895	110,054	2,973,242
Schan-ton.	2,431,936	1,271,494	3,463,224
Ho-nan.	2,527,456	249,476	2,605,191
Schen-si.	2,262,438	191,955	1,450,711
Kan-tcheou.	451,093	520,618	300,506
Tche-kiang.	3,124,198	1,363,400	2,856,719
Kiang-si.	337,809	942,065	1,975,711
Hou-quan.	752,970	609,501	1,308,769
Sy-tchouen.	650,208	. . . . .	656,425
Fou-kien	1,528,607	297,462	1,03 ,712
Quan-tong.	1,201,320	114,579	1,286,198
Quang-si.	220,690	67,755	375,974
Ioun-nan	237,905	227,626	209,582
Qoui-tcheou. . . .	41,089	123,015	118,094
	25,165,390	6,396,286 *dân.*	28,360,800 *lâna.*

(1) *Dân*, boisseau chinois, équivalant à 12,070 pouces cubes.
(2) *Lâna*, poids chinois, équivalant à 709, ou selon d'autres à 772, ou même 781 *as* de Hollande.

Dénombremens anciens de la Chine.

	FAMILLES.	BOUCHES (1).
Dans le 1er siècle de l'ère chrétienne, un dénombrement donna.	12,233,062	59,594,978
L'an 740 de J. C., sous la dynastie des Tang, on compta.	8,412,800	48,143,600
L'an 1393 de J. C., sous le règne de Hong-Vou, on trouva.	16,052,860	60,545,812
L'an 1491 de J. C., sous le règne de Hiao-Tsong, il y avait	9,113,446	53,281,158
L'an 1578 de J. C., sous le règne de Van-Lie, on trouva.	10,621,436	60,692,856

(1) La *Statistique* chinoise compte par *bouches*, tandis que celle des Européens se sert du terme *âmes* pour désigner les individus quelconques d'une nation, province ou ville.

Dénombremens modernes de la Chine.

ALLERSTEIN, 1743.			MACARTNEY, 1795.
		Bouches.	
Fong-tien		668,852	*N. B* Cette province étant en Tartarie, n'est pas comprise *distinctement* dans le dernier recensement.
Pe-tche-li		15,222,940	*Id.* 38,000,000
Kiang-nan, partagée en *Gan-hoei* . . .	22,761,030	45,922,439	*Id.* 32,000,000
et *Kian-sou*	23,161,409		
Kiang-si		11,006,604	*Id.* 19,000,000
Tche-kiang		15,42[illegible],690	*Id.* 21,000,000
Fou-kien		8,06[illegible],671	*Id.* 15,000,000
Hou-quang, partagée en *Hou-pé*	8,080,603	16,9[illegible],423	*Id.* 27,000,000
et *Hon-nan*	8,829,820		
Shan-ton		25,180,734	*Id.* 24,000,000
Ho-nan		16,332,507	*Id.* 25,000,000
Chan-si		9,768,189	*Id.* 27,000,000
Chen-si, partagée en *Si-ngan* . .		7,287,443	*Id.* 18,000,000
et *Kan-sou*		7,412,014	*Id.* 12,000,000
Se-tchouen		2,782,976	*Id.* 27,000,000
Kouang-tong		6,782,975	*Id.* . . . . 21,000,000.
Kouang-si		3,947,414	*Id.* 10,000,000
Youin-nan		2,078,892	*Id.* 8,000,000
Koei-tcheou		3,402,722	*Id.* 9,000,000
Total, selon le P. Allerstein. .		198,213,713	*Id.* selon Macart. 333,000,000

LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Le Thibet.*

L'OCCIDENT, le nord, le centre et l'orient de l'Asie ont passé devant nos yeux ; il nous reste à considérer la partie méridionale, où nous voyons couler l'Indus, le Gange, le Bramapoutre et l'Iraouaddy. D'où sortent ces magnifiques rivières ? Toutes ensemble elles descendent d'un plateau incliné au midi, mais que des montagnes immenses séparent pourtant du reste de l'Asie méridionale ; c'est le *Thibet*. Nous voilà aux portes de cette contrée mystérieuse et sacrée, berceau de plus d'un système religieux, et dans le sein duquel la superstition a élevé son trône à côté du trône de l'hiver. Mais les regards de la Géographie profaneront-ils jamais cette terre sainte, où un prétendu vicaire de Dieu règne sur des rochers, des forêts et des couvens ? Coup d'œil général.

Connu de nous depuis le treizième siècle, le Thibet (1) resta long-tems inaccessible aux voyageurs européens. Marc-Paul n'y pénétra point ; mais il en donna néanmoins une description très-curieuse. « Le *Tebeth* renfermait, selon lui, huit royaumes ; une partie avait été dévastée par les armées de Kublai-Khan ; les animaux sauvages y fourmillaient, et les voyageurs, pour se garantir de leurs attaques, mettaient le feu aux forêts de grands roseaux (bambous) dont le pays était couvert. Dans la partie habitée, il régnait plusieurs usages singuliers. Les indigènes n'aimaient pas à épouser des filles qui avaient conservé le trésor que dans d'autres pays les époux recherchent avec avidité ; ils suppliaient avec instance les Description du Thibet par Marc-Paul.

Usage bizarre.

(1) Τεμπετ et Τουπατ, dans la Byzantine. *Ahl*, Ostindien, I, 187.

étrangers d'apprendre à leurs jeunes filles les mystères de l'amour, et de leur laisser quelques légers présens comme témoignage de ce commerce passager : les filles attachaient à leur cou ces honteux trophées ; et plus elles en étalaient, plus elles étaient sûres de trouver un mari. Le pays produisait de l'or, du musc et du corail (1). »

Diverses provinces nommées par Marc-Paul.

A l'ouest du *Tebeth*, Marc-Paul plaçait la province de *Caniclou* ou *Ganiclou*, où l'on trouvait un lac riche en perles, beaucoup d'animaux à musc, nommés *galdery*, des mines de turquoises, de l'or, et plusieurs végétaux aromatiques. Cette contrée paraît répondre à celle de *Gang-Desh*, indiquée dans le Zend-Avesta et chez Ferischta ; c'est la région où coule le Gange, depuis sa source jusqu'à ses cataractes (2). Elle se termine à l'est par le fleuve *Brius*, probablement le Bramapoutre ou Brihmapoutre, qui roulait des paillettes d'or, et se jette dans l'Océan. Passé cette rivière, on entrait dans la province de *Caraiam*, dont la capitale s'appelait *Iacy*. Ce pays, riche en chevaux, en or et en riz, était infesté par d'énormes serpens. Les habitans parlaient une langue particulière ; ils buvaient de l'eau-de-vie de riz. Le grand Kan fit la guerre au roi de *Mien* (d'Ava) et de *Bangala* (Bengale), à cause du pays de *Caraiam*; il l'occupa, ainsi que celui de *Botia*, qui en était limitrophe (3). Il est évident que *Botia* ne peut être que le Boutan des modernes ; ainsi, le *Caraiam*, que les commentateurs jusqu'ici ont transporté jusque dans la Petite-Bukharie, doit être le pays d'Asham, avec l'ancienne capitale *Azou*. Peut-être le nom de *Caraiam* a-t-il quelque rapport avec celui des monts Garrow. Dans une province voisine, nommée *Ardondam* ou *Arcladam* (4), ou enfin *Caridi* (5), on voyait les hommes garder le lit pendant quarante jours après l'accouchement de leurs femmes ; ils étaient chargés

Usage de faire la couvade.

(1) *Marci Pauli*, de reb. orient. Lib. II, cap. 36-37, edit. Muller, cap. 85, edit. 1508. (2) *Id. ibid.*, p. 239-242. (3) *Marc. Paul*, de rebus orient. Lib. II, cap. 39, 40, 42, 43. Edit. de Muller. (4) Edit. de Muller, cap. 41. (5) Edit. de 1508, cap. 89.

du soin de l'enfant nouveau-né. On n'y adorait que les esprits des ancêtres de chaque famille. L'or abondait tellement, que tous les hommes portaient les dents couvertes d'une petite lame de ce métal; ils l'échangeaient à poids égal contre l'argent que les habitans du pays de Mien leur apportaient, et qui manquait entièrement dans celui de Caridi. Leurs sorciers prétendaient guérir les malades par des chants magiques, pendant lesquels ils dansaient avec des contorsions effroyables, jusqu'à ce qu'un d'eux, saisi par l'influence du démon, tombait à terre, et déclarait par quelle sorte de sacrifices il fallait conjurer la bienveillance de l'esprit qui le faisait parler. Ce sont précisément les jongleries des *schamans* actuels. La capitale de la province de Caridi était *Nokian* (1); c'est le nom d'un grand fleuve qui descend du Thibet dans l'Ava. Ainsi, le pays de Caridi est la pointe sud-est du Thibet, et peut-être la patrie de la nation des *Kariaines* répandue dans l'Ava. Marc-Paul connaît encore dans ces environs la ville de *Cianglu* (2), qui paraît être le *Dsanclo* de la carte des Missionnaires.

Sorciers ou Schamans.

Telle est en substance l'intéressante relation de Marc-Paul, traitée jusqu'à présent avec un dédain injuste; elle est plus instructive que celle que donna le P. Andrada en 1626; et ce ne fut que dans la première moitié du dix-huitième siècle que les Missionnaires de Pékin recueillirent des notions plus certaines. Un capucin, *Horatio della Pinna*, passa même 18 ans dans la capitale du Thibet; mais ses observations furent mal dirigées (3). Deux courses rapides des Anglais, envoyés auprès d'un des princes ecclésiastiques du Thibet méridional (4), quelques lumières tirées des manuscrits en langue thibétaine, trouvés chez les Kalmouks (5), et quelques relations verbales des

Progrès des connaissances depuis Marc-Paul.

(1) Edit. de 1508. *Unchian*, dans Muller. (2) Edit. de 1508. *Canglou*, dans Muller. (3) *Horatio della Pinna*, Relazione del principio et stato presente delle missione del vasto regno del Thibet, etc. Rome, 1742 (in-4°). (4) *Bogle* en 17.., et *Turner* en 1784. (5) *Georgii*, Eremitæ, Alphabetum Thibetanum. Romæ, 1762 (in-4°).

sujets russes attachés à la religion du Dalaï-Lama (1) ; voilà tout ce que nous possédons de renseignemens sur un pays aussi singulier, aussi intéressant sous le rapport moral que sous le rapport physique.

Limites du Thibet.

Nous comprenons ici sous le nom de *Thibet* toutes les contrées qui s'étendent au nord de l'Indostan, à l'est de la Grande-Bukharie, au sud de la Petite-Bukharie, au sud-ouest du Tangout (en prenant ce dernier nom dans l'acception la plus stricte), à l'ouest de la Chine, et au nord-ouest de l'empire des Birmans. Dans cette vaste enceinte, le *Petit-Thibet* et de l'Etat *Ladak* à l'ouest, ainsi que le *Boutan* au sud, peuvent être considérés comme des pays à part. Du côté du sud-est la limite est très-peu connue. Enfin, du côté du nord il paraît qu'il existe des provinces entières que nous ne connaissons pas.

D'Anville termine le Thibet au 35e degré ; mais le jésuite *Tieffenthaler* (2) assure positivement que le Grand-Thibet est au nord-est du pays de Cachemire, et le Petit-Thibet au nord-ouest. La plus courte route pour aller à Cashgar serait de passer par le Grand-Thibet ; mais cela n'étant pas permis, on passe par le Petit-Thibet, dont la capitale, Eskerdon (Askardon), est à huit journées des limites nord de Cachemire. Au-delà l'on trouve Schakar. En s'avançant ensuite quinze journées à travers d'épaisses forêts, on parvient à la frontière du Petit-Thibet. Il faut aux caravanes quinze autres jours pour arriver à Cashgar. De ces témoignages il semble résulter que l'on peut avec assurance donner au Thibet au moins deux degrés plus au nord qu'il n'en a sur les cartes de d'Anville. Les *Mus-tag* (c'est-à-dire monts de neige) forment, selon les relations russes, la frontière septentrionale du Thibet, et ces montagnes sont placées au 38e degré. Mais peut-être ces contrées, sans appartenir proprement

(1) *Pallas*, nouv. Mém. du Nord, I, p. 201 *suiv.* IV, 1. 271 *suiv.*
(2) Description de l'Inde, II, p. 18.

au Thibet, sont habitées par de petites hordes nomades dépendantes des souverains du Thibet : c'est ce que les Missionnaires semblent avoir pensé (1). Peut-être ces districts forment le *Turk-endh* marqué sur les cartes de d'Anville ; peut-être aussi que le Turk-hend et le Petit-Thibet sont la même chose ; car, *Turk-hend* semble dire le Turkestan sur l'Indus.

Noms divers.

Le nom général de ces contrées n'est pas moins incertain que leur circonscription. Les habitans l'appellent *Pont* ou *Bhont*, et en y ajoutant le mot qui dénote pays, *Bhout-yid* (2) ; ce nom semble dire pays du dieu Bouddha. Celui de *Thebet*, *Thibet* ou *Tobbat*, connu des Persans, des Arabes, ne paraît pas usité dans le pays même ; il n'est peut-être qu'une corruption des mots thibétains *Ten-bout*, royaume de Bout (3). Les Chinois l'appellent *Dschan* ; les Mongols le nomment *Baran-Tala*, c'est-à-dire pays de la droite, et le comprennent quelquefois sous le nom de *Tangout* (4).

Montagnes.

Les géographes ont parlé avec emphase des vastes chaînes de montagnes du Thibet ; mais on n'a jamais eu ni pu avoir de description géographique de leur direction ou de leur étendue. Celles de l'ouest et du sud présentent d'abord une chaîne très-escarpée et très-élevée, qui est traversée par le Gange et le Gagra ; ce sont les monts *Sewalick* et ceux de *Gorkah*. Derrière ces monts s'étendent des vallées et des plateaux divers, compris en partie dans l'Indostan. Ensuite s'élèvent les monts *Himmala* ou *Hima* ou *Hemakote*, proprement dits, l'*Imaus* et l'*Hemodus* des anciens ; ils semblent se courber en demi-cercle depuis les sources du Gange jusqu'aux frontières d'Ascham, dans une direction nord-ouest et sud-est. Au nord du fleuve Sampou s'élève une chaîne parallèle, et encore plus haute au nord, de laquelle on voit beaucoup de grands lacs. La principale élévation paraît être celle du centre ; elle est au sud du lac Terkiri ;

(1) *Tableau*, IV, p. [illegible]. (2) *Georgii*, Alphab. thibet. 416. (3) *Wahl*, Orbis indici, I, 188. (4) *Pallas*, l. c. I, 202.

on l'appelle *Koiran*, nom qu'on pourrait étendre à toute la chaîne, quoique celui de Kantel soit donné à la partie occidentale. Ici se terminent les connaissances actuelles ; on ignore si dans le nord du Thibet il y a une ou deux hautes chaînes ; on ignore si ces chaînes portent le nom indien et chinois de *Kentaisse* ou *Kantaiskan*, et le nom tartare de *Mus-tag* ; enfin, ces montagnes pourraient bien n'être que des groupes isolés, et le Thibet, toujours en communication avec les Kalmouks et les Mongols, pourrait bien se confondre doucement au nord avec le plateau de l'Asie centrale.

Les principales vallées de ce système de montagnes se dirigent de l'ouest vers l'est, et ne s'ouvrent généralement qu'au sud-est. De semblables grands traits de la nature méritent d'être remarqués, même pour la vraie théorie de la terre.

Le *Chumularie*, près de Phari, sur la frontière de Boutan, est un des pics les plus élevés. A l'occident se trouve le pic *Langour*, qui paraît un volcan éteint (1).

Fleuves. Le Brahmapoutre.

Le principal fleuve du Thibet est le Sampou, le Berhanipouter, Brounmapouter ou *Brahma-poutre*, fleuve de Brahma. Il prend sa source vers les contrées occidentales, dans ces mêmes montagnes d'où sort le Gange ; mais il s'enfuit d'abord à l'est et au sud-est, et parcourt un espace de 360 lieues jusqu'aux confins du Thibet et d'Asham : là il est entraîné au sud-ouest, et confond, comme malgré lui, son embouchure avec celle du Gange, après avoir encore parcouru 140 lieues.

Le Hoan-Ho et le Kian-Kû tirent aussi leur origine des confins orientaux du Thibet. Le grand fleuve de Camboge, le Maikaun du Laos, le Noukian, que l'on croit se jeter dans le golfe du Pégu, près de Martaban, et l'Irraouady de cette dernière contrée, semblent tirer leurs sources des Alpes du Thibet oriental. L'Himmala voit naître sur ses flancs méridionaux le *Sardjou* ou *Gogra*, qui,

(1) Alphab. thibet., p. 447.

après un cours de 250 lieues, se joint à ce dernier fleuve.

Ces régions montagneuses renferment un grand nombre de lacs. Le plus considérable porte le nom de *Terkiri*; il a environ 27 lieues de long et 9 lieues de large. Les lamas de la Chine, à qui nous devons les seules cartes du Thibet qu'il y ait, y ont placé plusieurs autres lacs dans les parties septentrionales. Il est certain qu'il en existe un très-singulier qui fournit du tinkal ou borax brut. Celui qui est au sud de Lassa, et que nos cartes appellent *Jambro* ou *Palté*, n'est pas moins extraordinaire. On figure cet étang comme un vaste fossé d'environ deux lieues de large, qui entoure une île d'environ douze lieues de diamètre (1). Les lacs plus petits, même au sud du Thibet propre, sont gelés en hiver à une grande profondeur. Lacs.

On remarque une grande uniformité dans la température des saisons du Thibet, ainsi que dans leur durée et leur retour périodique. Elles paraissent s'y diviser de la même manière que dans le Bengale. Le printems, depuis mars jusqu'en mai, s'y fait remarquer par de grandes variations dans l'atmosphère et par de fortes chaleurs; le tonnerre y gronde fréquemment. La saison humide s'étend depuis juin jusqu'en septembre; ensuite de fortes pluies tombent sans interruption, les rivières enflent jusqu'aux bords, coulent avec rapidité, et vont contribuer aux inondations du Bengale. Depuis octobre jusqu'en mars, le ciel, constamment serein, voit rarement des brouillards ou des nuages obscurcir son azur. Pendant trois mois de cette saison on éprouve un froid peut-être plus rigoureux qu'en aucune partie de l'Europe, un froid sec et piquant, qui, sous la latitude de 26 degrés, sur les limites de cette zone, à laquelle on a donné le nom de torride, le dispute à celui des Alpes sous la latitude de 46 degrés. Climat. Température.

Ce climat âpre et glacial s'adoucit au sud des monts Climat du Boutan.

(1) Alphab. Thibet., p. 471.

Himmala. Turner assure que le *Boutan*, malgré ses montagnes informes et confuses, se couvre d'une verdure éternelle et s'embellit de forêts pleines d'arbres d'une grosseur et d'une élévation étonnantes; des mains industrieuses ont aplani, labouré, ensemencé les pentes de ces montagnes, et ont suspendu sur leurs flancs des vergers, des champs et des villages. Le Thibet propre, au contraire, n'offre aux regards de M. Turner que des collines basses, hérissées de rochers et sans aucune apparence de végétation, ou des plaines arides d'un aspect uniforme et triste. Le froid oblige les habitans à chercher un abri dans le creux des vallées ou dans les cavernes.

Végétation. La végétation du Thibet est peu connue; la relation la plus scientifique n'embrasse que la partie située entre 27 et 29 degrés de latitude (1). L'agriculture lutte contre des obstacles physiques. Vers l'approche de l'hiver les vallées sont communément sous les eaux; cependant, les rayons d'un soleil ardent ont bientôt mûri les épis. L'automne étant clair et serein, le cultivateur étend sa moisson sur la terre pour y sécher, ensuite il la fait fouler par des bœufs. Les grains ordinaires sont le froment, les pois et l'orge. Le riz ne croît que dans les cantons les plus méridionaux. Les turneps, les citrouilles, les concombres abondent. La plupart des plantes auxquelles les voyageurs ont fait attention, sont également répandues en Europe et au Bengale. Les montagnes sont entourées à leur base par des forêts de bambous, de bananiers, de trembles, de bouleaux, de cyprès et d'ifs; le frêne est très-grand et très-beau; le pin et le sapin petits et rabougris. Sur les sommets neigeux se répand le *rheum undulatum*, espèce de rhubarbe dont les habitans font usage. On y trouve, tant sauvages que cultivés, les pêchers, les abricotiers, les pommiers, les poiriers, les orangers, les grenadiers. Parmi les autres arbustes, plantes et arbris-

(1) *Saunders*, Relation sur les productions du Thibet, dans les *Philosophical Transactions*, vol. LXXIX, p. 79—106.

seaux, Saunders indique le raisin d'ours, l'airelle à fruit noir, et l'airelle canneberge, le *datura ferox* ou pomme épineuse, commune à la Chine comme au Thibet, et regardée dans ces deux contrées comme un puissant narcotique. Une espèce de laurier produit une racine appelée le *cannellier bâtard*, qui a le goût et l'odeur de la cannelle. Marc-Paul désigne cette production, répandue dans tout le Thibet, sous le nom de *zenzero* ou gingembre. Le *cacalia* [illegible] sert à la fabrication du *chong*, liqueur spiritueuse, un peu acide.

Le Boutan possède peu d'animaux sauvages, excepté des singes; mais le Thibet en fourmille. L'animal porte-musc se trouve parmi ces Alpes glaciales. Il est poursuivi par l'o[illegible] diverses autres espèces voisines du tigre; mais il est probable que le véritable tigre ne s'exile que rarement dans un pays aussi froid. L'ours, le cheval sauvage et le lion sont encore nommés parmi les animaux de ce pays. Il y a, selon Marc-Paul, des chiens grands comme des ânes. Les chevaux domestiques sont petits, mais pleins de feu, vifs et obstinés. Le bétail n'y parvient qu'à une taille médiocre. On y trouve de nombreux troupeaux de moutons, communément d'une espèce petite. Ils ont la tête et les jambes noires, leur laine est fine et douce, et leur chair excellente : on la mange crue, mais séchée à l'air froid, et assaisonnée avec de l'ail et des épices. Les chèvres sont en grand nombre et renommées pour leur beau poil, qui sert à faire des schals, et qui se trouve au-dessous d'un poil plus grossier. N'omettons point l'*yak* ou le bœuf grognant, auquel la nature a donné un poil long et épais, et une queue singulièrement flottante et lustrée : c'est, dans tout le Levant, un article de luxe. Animaux.

Marc-Paul avait déjà dit que les poissons abondent dans les lacs du Thibet; les voyageurs modernes confirment ce fait, et les détails qu'ils donnent nous font soup- Poissons, et

(1) Alphab. thibet., p. 456.

connoître ici l'existence de plusieurs espèces inconnues en ichtyologie. Selon Marc-Paul les lacs produisent du corail.

Mines. Depuis le voyage de M. Turner, on a des notions plus étendues sur la minéralogie. Dans le Boutan, ce voyageur ne trouva que du fer et une petite quantité de cuivre. Le Thibet propre, au contraire, a de riches mines : l'or s'y trouve en grande quantité, ainsi que Marc-Paul l'avait dit ; quelquefois on le rencontre sous la forme de poudre dans le lit des rivières, d'autres fois en grandes masses ou en veines irrégulières ; il a pour gangue le pétro-silex ou le quartz. Il y a une mine de plomb à deux journées de Teschou-Lombou ; le minerai est une galène qui paraît contenir de l'argent. Les Thibétains exploitent des mines de cinabre riches en mercure ; ce métal y est employé contre les maladies vénériennes. De fortes indications y font presumer des mines de cuivre. Le sel gemme est assez commun ; mais en général le défaut de combustibles fait languir l'exploitation des métaux. Les eaux minérales y abondent. Nous distinguerons comme une production particulière au Thibet, le *tinkal* ou borax brut. Selon M. Saunders, qui accompagnait M. Turner, le lac d'où l'on tire le tinkal et le sel gemme se trouve à quinze journées au nord de Teschou-Lombou. Entouré de tous côtés par des montagnes rocheuses, il ne reçoit ni ruisseaux ni fontaines ; il est alimenté par des sources saumâtres, qui paraissent jaillir du fond du lac même. Le tinkal se dépose dans le lac : ceux qui veulent le recueillir le tirent du fond en grandes masses, qu'ils rompent ensuite pour les rendre plus transportables, et qu'ils exposent à un air sec. Exploitée depuis un tems très-considérable, cette matière ne paraît point diminuer sensiblement ; il est probable qu'il s'en forme continuellement du nouveau. On assure que ce lac a au moins sept lieues de circonférence ; il est gelé une grande partie de l'année. Au Thibet, on emploie le tinkal pour soudure, et pour aider la fusion de l'or et de l'argent. Un jour, sans doute, l'on découvrira beaucoup de curiosités natu-

Tinkal ou borax.

relles dans ces régions montagneuses. Quelle moisson n'attend pas ici le peintre et le naturaliste ! Mais jusqu'ici tout ce que nous savons, c'est que le Thibet est une Suisse sur une plus grande échelle. Vers le nord de Tassisudon, M. Saunders a observé un rocher singulier, qui, vu de face, forme 6 ou 7 demi-colonnes d'une grande circonférence, et qui a près de 100 pieds de haut. Cette masse, détachée en partie de la montagne, se projette d'une manière pittoresque sur une chute d'eau considérable.

Divisions géographiques.

Il règne beaucoup d'obscurité sur les divisions géographiques du Thibet. Les termes de *Haut-Thibet*, *Thibet du milieu*, *Bas-Thibet*, paraissent arbitraires et vagues. Le P. Georgius (1) nomme les provinces suivantes : le *Latak*, royaume à l'ouest, et dans lequel il comprend le Petit-Thibet ; le *Nagari*, royaume, le *Hor* avec le lac Terkiri, le *Kiang*, le *Daum*, et la principauté de *Kahang* ; ces quatre sont au nord ; l'*Amdoa* (l'Ard-Andam de Marc-Paul), royaume à l'est ; le *Brédiong* ou *Bramasiong*, royaume au midi ; ainsi que le *Tacpou*, le Boutan des voyageurs anglais, et le *Combo* ou *Concpo* ; enfin, dans le centre, la province *Ou*, le *Wey* de la géographie chinoise, et celle de *Szang* ou *Chang*. Mais on peut élever beaucoup de questions sur ces provinces.

Doutes sur ces divisions.

Ladak forme-t-il une souveraineté détachée, comme plusieurs l'ont prétendu (2) ? Les provinces de *Hor*, de *Kiang*, ne sont-elles pas des subdivisions du royaume de *Nagari* ? Celle de *Daum* paraît dépendre de *Kahan*. Celle de *Combo* ne dépend-elle pas de *Tac-po* ? On pourrait par ces réductions ramener le nombre des divisions à *huit royaumes*, conformément à la relation de Marc-Paul. Mais le mélange de dénominations chinoises, thibétaines et mongoliennes, joint à l'extrême imperfection des cartes

(1) *Alphab. thibet.*, p. 417.

(2) *Lettres édifiantes*, t. XV. *Astley*, Collection de Voyages, t. IV, p. 453, en angl.

levées par les lamas de Chine, rend toute discussion sur ces points aussi inutile qu'elle serait fastidieuse.

Villes et édifices.

Nous n'avons que peu de connaissances sur les villes du Thibet. Il paraît que la plupart des endroits marqués sur la carte ne sont que des villages, c'est-à-dire des groupes de cabanes autour de quelque temple. Il y a, dans tout le Thibet *seize* villes, selon la Géographie officielle chinoise (1). *Lhassa* ou *Dsassa*, capitale, est située dans la province d'*Ou*, dans une plaine spacieuse. La ville est petite, mais les maisons y sont bâties en pierres, vastes et élevées. C'est le siége du gouvernement thibétain, et des mandarins chinois qui en ont la surveillance. La ville est peuplée de marchands et d'artisans. La fameuse montagne, à 7 milles anglais à l'est de Lhassa, sur laquelle est placé le palais du Grand-Lama, s'appelle *Puta-La*, c'est-à-dire montagne sainte. Selon les Chinois, ce nom serait celui du palais, et la montagne s'appellerait *Mar-Buli*. Ce palais ou temple, couronné d'un dôme doré, a 62 brasses chinoises de haut; l'extérieur est décoré d'innombrables pyramides d'or et d'argent, à ce qu'on dit; les 10,000 chambres de l'intérieur contiennent un nombre immense d'idoles des mêmes matières. *Sera* est un monastère avec une ville, non loin de *Lhassa*; on pourrait y voir la *Sera metropolis* des anciens (2). *Teshou-Lombou*, monastère qui sert de résidence au second Lama, contient 3 à 400 appartemens habités par des moines, outre des temples, des mausolées et le palais du Lama. Les bâtimens sont tous de pierre avec des toits plats et des parapets de bruyère ou de menus branchages. M. Turner donne encore la description de quelques autres palais et châteaux forts. La forme des *ponts* est variée et romantique. Quelquefois ils sont formés par des chaînes tendues d'un précipice à l'autre; d'autres fois ce sont des poutres, dont une extrémité est fixée sur le rivage, tandis

Palais du Grand-Lama.

Ponts.

(1) *Dai-sin-y-tundschi*, in fine.

(2) *Pallas*, Mém. du Nord, I, 206.

que l'autre, en s'avançant, soutient un petit plancher, ce qui fait ressembler cette construction à la section supérieure d'un octogone.

Diverses villes.

Tassisudon, au midi, est la résidence du prince de Boutan, vassal du Lama de Teshou-Lombou. A l'occident, *Ladak*, capitale du royaume, passe pour une ville considérable. Nous avons nommé *Cianglu* ou *Dsanclou*, selon Marc-Paul. Le même voyageur parle d'une ville de *Soukiour* ou *Soucour*, près de laquelle croît la vraie rhubarbe; Forster veut qu'elle appartienne au Thibet (1); nous l'avons déjà nommée dans le Tangout, ainsi que celle de *Selim* ou *Serin*, place de commerce que fréquentent les Chinois.

Le Petit Thibet.

Le *Petit-Thibet* paraît être un pays physiquement et politiquement distinct du Grand Thibet, et situé au nord-ouest et au nord du Cachemire. *Iscardo* ou *Eskerdon* en est la capitale. On croit que l'Indus y a sa source principale. Des marchands se rendent régulièrement de Cachemire à Yarcand, en passant par le Petit-Thibet. Ils se rencontrent à *Ladak*, d'où ils partent, en faisant la plus grande partie du chemin sur le rivage du fleuve de l'Inde, qui prend sa source dans les montagnes au nord-ouest de Yarcand, à travers d'immenses forêts, et qui, tournant vers le sud, descend jusqu'à deux journées de cette ville; là, brisant soudain son cours, il coule à l'orient, il fait un détour immense vers *Saighur*, probablement le *Sheker* des cartes de d'Anville; il y prend une nouvelle direction, et porte ses eaux vers les confins de l'Inde (2).

Remarques sur le pays de Belour.

Le Petit-Thibet paraît embrasser plusieurs provinces fameuses dans les anciennes relations. La contrée de *Belour*, située à l'est du pays de Badakshan ou *Balascia*, renfermait des montagnes où regnait un éternel hiver: quelques sauvages erraient au sein d'immenses forêts; mais entre ces chaînes de montagnes s'ouvrait une vaste

(1) *Forster*, Voyages au Nord, t. II, p. 382. (2) *Wilford*, Asiatic Researches, vol. VI.

plaine, où beaucoup de rivières concouraient à former un magnifique fleuve, bordé de riches prairies, où bondissaient des troupeaux d'antelopes, et où un cheval maigre reprenait vigueur en peu de jours. Cette plaine s'appelait *Pamer*, ou plutôt *Panir* (1), le pays des sources (2). Il est difficile de méconnaître dans cette description de Marc-Paul la contrée où doit naître l'Indus, et qui doit former l'extrémité nord-ouest du Petit-Thibet. Nous retrouvons encore dans ce pays, mais du côté opposé, ou au sud-est, le *Parestan* avec la ville de *Peter* (3), où nous avons placé les *Padæi* d'Hérodote, et les *Pariani* de Mela. Le nom de *Baltistan* (4), ou en sanscrit *Baladeschan* (5), qui paraît embrasser tout le Petit-Thibet, rappelle les *Byltæ* de Ptolémée. En général, ce pays appartient à l'Inde connue des Persans, d'Hérodote et de Ctésias; plus tard elle fut comprise dans la Sérique. Elle offrirait peut-être une route directe à un corps d'armée qui voudrait pénétrer dans le Cachemire par l'Indostan.

Plaine de Pamer.

Le Parestan, etc.

Il est assez probable que parmi les usages indiqués par Marc-Paul, plusieurs se soient conservés dans les vastes provinces du Thibet. Les relations modernes ne contiennent que des remarques isolées et incomplètes à ce sujet. M. Turner peint les Thibétains comme un peuple doux et affable; les hommes sont vigoureux, leur physionomie tient un peu de celle des Mongols; le teint des femmes est brun, mais orné d'une vive rougeur, comme les fruits qui reçoivent une forte impression du soleil. L'air frais d'un pays montagneux entretient leur vigoureuse santé.

Caractère des Thibétains.

Les mariages n'exigent que peu de préliminaires. Si la

(1) *MS.* cité par *Muller*, dans *Marc-Paul*, de reb. orient., I, 37.

(2) De *Pan* ou *Panir*, eau, source en sanscrit. (*Vand* en danois.) La région *Vanda banda* de Ptolémée tirerait-elle son nom de la *réunion des eaux?* Le *Paropamisus* ou *Parpanisus* des anciens est évidemment *Para-panis*, la montagne des sources. (3) Carte du Cachemire de *Le Gentil*. *Ayen Akberti*, II, p. 152. *Tiefenthaler*, I, 50 (en allem.).

(4) Lettres édifiantes, XV, 188. (5) Ezourvedam, II, 118.

recherche de l'amant est approuvée par les parens de la demoiselle, ceux-ci se rendent avec leur fille à la maison de leur futur beau-fils. Les amis et les connaissances des deux parties forment leur cortége ; trois jours se passent dans les plaisirs de la danse et de la musique ; ce tems expiré, le mariage est censé conclu. Les prêtres, exclus de toute espèce de commerce avec les femmes, n'y interviennent point : l'union conjugale est néanmoins indissoluble. Le mari ne peut renvoyer une femme qui lui déplaît, ni la femme quitter son mari, sans que le même consentement qui les a unis n'autorise leur séparation ; et dans ce cas, ni l'un ni l'autre ne peuvent contracter de nouveaux liens. Une circonstance particulière au Thibet, c'est que la polygamie y est admise dans le sens inverse des autres contrées de l'Orient : ici ce sont les femmes qui peuvent avoir plusieurs maris. Le privilége du frère aîné est de choisir l'épouse ; mais dès-lors elle est commune à tous ses frères, quel qu'en soit le nombre. Ce système de polyandrie, peu favorable à la population, existait aussi chez les Arabes-Nabathéens ; mais Pallas le révoque en doute (1). Mariages. Polyandrie.

Rubruquis dit que les Thibétains avaient eu le détestable usage de dévorer les corps de leurs parens qui se mouraient de vieillesse ; ils y avaient substitué celui de boire dans le crâne de leurs ancêtres. Les modernes ne parlent pas de ces usages. Selon eux, les restes mortels du Grand-Lama sont conservés dans une grande châsse. On brûle le corps des prêtres inférieurs, et on garde les cendres dans de petites images creuses. Les corps de la profane multitude sont jetés aux vautours dans de grands enclos fermés de murs. Funérailles.

La langue thibétaine vulgaire ressemble, par l'abondance des monosyllabes et l'absence des particules et des inflexions, au misérable idiôme des Chinois. Comme ceux-ci, les Thibétains ne sauraient parler sans le secours des figures tracées en l'air, avec la main ou dans le sable. Langue.

(1) *Duhalde*, IV, 572, *Pallas*, I, 217.

Aussi rien n'égale l'obscurité des écrits thibétains qu'on a trouvés en Kalmoukie (1). Les ouvrages religieux sont écrits dans une langue sacrée qui se rapproche du sanscrit. Rubruquis avait dit, avant M. Turner, que les Thibétains écrivent comme nous de gauche à droite (2). Les Thibétains appellent *uchen* les caractères dont on se sert pour les ouvrages imprimés ; ceux qu'on emploie pour la correspondance et les usages ordinaires portent le nom de *min*. Les uns et les autres sont des lettres alphabétiques, mais que les nombreuses abréviations font ressembler à une écriture syllabique (3). L'année thibétaine est lunaire, et le mois de 29 jours.

Caractères d'écriture.

Industrie. L'industrie de ce peuple s'exerce dans des fabriques de schals ou d'étoffes de laine. Le superbe poil de chèvre avec lequel on fait les schals, est en grande partie transporté brut à Cachemire. Les Chinois tirent du Thibet de la poudre d'or pâle, du corail, des peaux d'agneaux, du musc et des étoffes de laine. Ils vendent aux Thibétains du thé et de la porcelaine. Le Thibet envoie à Nipal du sel gemme, du tinkal ou borax brut, et de la poudre d'or ; il reçoit en échange de la monnaie d'argent, du cuivre, du riz, de grosses étoffes de coton. Par le Nipal, le Thibet faisait autrefois quelque commerce avec le Bengale, en poudre d'or, en borax et musc ; les retours étaient en draperies, épices, toiles à voiles, émeraudes, saphirs, lapis lazuli et jais. La Chine, jalouse et timide, a fermé le pays aux négocians étrangers.

Comme on ne bat point monnaie au Thibet, parce que les principes religieux le défendent, le bas argent de Nipal a cours dans tout le pays.

Religion. Mais le trait caractéristique du pays de Thibet, c'est d'être le siége principal d'une religion qui domine sur toute l'Asie centrale, et dont le chef spirituel, le *Dalaï-Lama*, est en même tems le souverain légitime du pays,

(1) *Muller*, Descript. Tangut. in Sibir. repertis, 1747, Pétersbourg. *Bayer*, Mus. sinic. Préface, p. 109. *Georgii*, Alphabet. thibet. (2) *Rubruquis*, ch. 37. (3) *Cassiano Beligatti*, Alphabetum tangutanus. thibetan. Rom., 1773.

dont il perçoit les revenus, quoique les empereurs de Chine y aient acquis une puissance absolue, sous le prétexte d'une protection pieuse, et au moyen d'une occupation militaire des principales places. Les superstitions de l'Asie centrale se divisent en trois branches principales : ce sont le *chamanisme*, le *braminisme*, le *lamisme*. On ne saurait guère refuser au chamanisme l'honneur d'avoir été la plus ancienne de ces croyances. Strabon, Clément d'Alexandrie, Porphyre, en font mention ; ils donnent à ceux qui la professaient de leur tems, le premier, le nom de *Chermans* ; le second, celui de *Sarmans* ; le troisième, le nom de *Samanéens*. Les prêtres chamans se livraient à la philosophie, et les bramines conviennent qu'ils leur sont redevables de toutes leurs sciences. Ils lisent encore aujourd'hui le peu de livres qu'ils tiennent des Chamans, avec le respect que nous montrons aux écrits des Grecs et des Latins. Cependant, les anciens brames, accusant les prêtres chamans d'idolâtrie, les ont persécutés et chassés de l'Indostan. Ils n'y parvinrent que peu à peu ; mais enfin ils obtinrent un tel succès, que depuis 600 ans il ne se trouve plus en deçà du Gange ni de prêtres chamans ni d'observateurs de leurs dogmes (1). Les anciens chamans n'établissaient aucune succession de tems, de lieu, d'ordre dans la génération de leurs innombrables divinités. La théogonie des Lamistes apprend, au contraire, que par une mystérieuse opération faite dans la personne du Grand-Lama, une même divinité subsiste éternellement en ce pontife suprême, mais sous différentes formes humaines qu'il daigne successivement revêtir.

Différence du Chamanisme, Braminisme et Lamisme.

Le chamanisme a produit les opinions et les pratiques superstitieuses qui constituent la religion des anciens Mongols, qui, privés de l'usage de l'écriture, l'ont conservée par la voie de la tradition. C'est encore à ce système que se rapportent les croyances des peuples ido-

Extension du Chamanisme.

(1) *Pétis de la Croix*, Histoire du christianisme dans l'Inde, liv. 6.

lâtres de la Sibérie, tels que les Bouriates, les Iakoutes, et de quelques Tatars, qui ne sont ni mahométans ni chrétiens. On voit également le nom de cette religion retracé par celui de *Sommonakodom* (1), célèbre idole des Siamois et des Pégouans, et que révèrent encore d'autres peuples sous des dénominations peu différentes. Les Mongols appellent cette idole *Chichimouni*, et les Kalmouks la nomment *Chakamouna ;* au Thibet on dit *Mahamounie ;* ce nom est sanscrit, et désigne le *grand saint ;* c'est le fameux *Chaka* des Chinois, nommé *Fo* depuis son apothéose (2).

Son identité avec la religion de Fo et de Boudd'ha.

« *Fo*, dit le savant Fischer (3), nous semble être le Bod ou le *Boudda* dont parle déjà saint Jérôme. *Bod* paraît exprimer en général la divinité, et *Bod-et-tau* ou *Booudistan*, nom donné au royaume de Thibet, signifie région divine. Selon nous, c'est par les Chinois que le *B* a été changé en *F;* car les Thibétains, ni les Mongols, n'ont cette dernière lettre dans leurs alphabets. Le mot Bod se montre aussi de diverses manières dans l'Inde et dans le Mongolistan. *Paouti-Ziat* (ce qui signifie seigneur Paouti), passe encore pour une dénomination de l'idole Sommono-Kodom. *Be* est le nom que donnent les Bouriates à leurs devins ou sacrificateurs ; *Boudda* sert à exprimer, sur les bords du Gange, le jour correspondant au troisième de notre semaine. *Boudda-Faran* s'emploie également à cet usage dans le sanscrit; et les expressions de *Boudda-Iédina*, de *Fan-Paout*, de *Bouda-Kirouméi*, signifient la même chose chez les peuples du royaume de Ceylan, du royaume de Siam et du Malabar. Il paraît donc que Sommona-Kodon, Chighimouni ou Chichimouni, Chakchimona, Chaka, Fo et Boudda, sont une même divinité sous des désignations diverses.

La Loubère, écrivain judicieux et savant très-éclairé, prétend que le mot *Chaman* est tiré de la langue *pahli* ou

(1) *Kodom*, dieu en tatar et persan ; *Sommon*, chaman.
(2) *Pallas*, Mém. sur les peuples mongols, II, p. 6.
(3) *Fischer*, Histoire de la Sibérie, extrait par *Stollenwerck*.

de l'idiome dans lequel les livres sacrés des Siamois sont écrits, et qu'il signifie un solitaire. Cette interprétation s'accorde très-bien avec ce que dit Clément d'Alexandrie sur les Sarmans : « Ce sont, dit-il, des so- » litaires qui ne demeurent ni dans des villes, ni même dans » des maisons ; ils se revêtent d'écorces d'arbres, se » nourrissent des productions spontanées de la terre, et » ne boivent que de l'eau puisée dans le creux de leurs » mains. »

Etymologie du mot schaman.

L'opinion du D. Kæmpfer n'en est pas très-éloignée ; il prétend que Chaman signifie un homme exempt de passions (1). Au surplus, les dénominations de Chaman et de *Talapoin* renferment un même sens : la première appartient à la langue *palli* ; la seconde est prise de celle qui se parle vulgairement dans les Etats de Siam.

Fischer attribue une origine plus moderne au système religieux dominant dans le Thibet ou au Dalaï-Lamisme ; il y voit un mélange du Bouddhisme avec le Christianisme corrompu des Nestoriens. Les Thibétains eux-mêmes ne font remonter leur histoire certaine qu'à l'an 790. Les voyageurs du treizième siècle ne connaissent pas le Dalaï-Lama. Rubruquis paraît en avoir eu quelque connaissance (2) ; mais il parle surtout du fanatisme de certains Chrétiens-Nestoriens, auxquels il assigne pour chef spirituel un évêque siégeant (3) dans une ville de la Chine nommée *Séghin*. Il fait mention d'un autre culte en usage chez les idolâtres qu'il appelle *Touïnians*, et qu'il désigne en même tems comme Manichéens (4).

Origine du Dalaï-Lamisme.

Carpin prend les Oïgours pour des Chrétiens livrés aux erreurs de Nestorius (5), et le jésuite Gaubil, partageant

Nestoriens répandus en Asie centrale.

(1) *Histoire du Japon*, I, p. 46, édit. d'Amsterdam, 1732, in-16. (2) Voyage de *Rubruquis*, chap. 26. (3) *Idem*, chap. 28, 47. Marc-Paul fait aussi mention d'une ville chinoise, qu'il appelle *Zun-Ghoui*, dont il regarde les habitans comme des Chrétiens-Nestoriens. (4) *Idem*, chap. 48. (5) Voyage de *Carpin*, art. 5, p. 40.

son opinion, affirme que les Eygours ou Ouïgours sont des Chrétiens (1).

Beaucoup d'autres écrivains attestent que la religion chrétienne s'est répandue dans le Tangout, en Chine et dans les pays occupés par les nations mongoles, et qu'elle y a trouvé des zélateurs au sein même des dynasties régnantes. Néanmoins, selon les relations qui nous peignent l'état actuel de ces contrées, nulles traces du christianisme ne subsistent en ces lieux, si ce n'est à la Chine, où cette religion a été prêchée de nouveau par les missionnaires catholiques modernes. Le dalaï-lamisme, au contraire, s'est conservé, répandu, affermi chez les peuples du Tangout, en Mongolie, parmi les Kalmouks, dans certains royaumes de l'Inde, en Chine même. Ne pourrait-on pas, dit Fischer, supposer qu'en effet le nestorianisme s'introduisit anciennement dans la Haute-Asie; mais que les prêtres propagateurs de cette hérésie, et leurs prosélytes, privés, à une si grande distance, de toute communication avec les sociétés vraiment chrétiennes, s'éloignèrent peu à peu de ces sociétés, quant à la doctrine, et dès-lors s'abandonnèrent aux pratiques superstitieuses du pays qu'ils habitaient, jusqu'à ce qu'ils perdirent les dernières traces du caractère de chrétien?

Le Lamisme substitué au nestorianisme.

D'après cette hypothèse, qui nous paraît démontrée, le lamisme ne saurait se vanter d'une origine antique. Il se compose d'idées prises de la doctrine des anciens Chamans, et d'usages appartenans au culte plus moderne des Chrétiens. Il tient des premiers l'opinion relative à Fo, et le dogme de la métempsycose; il semble devoir aux autres ses rites et ses coutumes. Le lamisme et le christianisme ont des traits frappans de ressemblance.

Mélange des dogmes et rites chrétiens.

« Quant aux rites et aux cérémonies du Thibet, dit » M. Turner, autant que j'ai pu en juger, ils diffèrent » essentiellement de ceux des Indous. Les Thibétains se » réunissent dans des chapelles pour le service religieux;

(1) Observations mathématiques, etc., édit. du P. *Souciet*, I, p. 224.

» ils y chantent alternativement et en chœur, accompa-
» gnés d'instrumens bruyans; de sorte que chaque fois
» que j'y ai assisté, leurs rites m'ont retracé à peu près ce
» que j'avais vu et entendu dans les églises du culte ro-
» main. » Les moines se rasent la tête. Il y a des couvens de femmes. L'habillement des Gilons rappelle celui de nos prêtres. Ces ressemblances, qu'on a voulu tourner en argumens contre l'origine divine du Christianisme, doivent toutes être regardées comme des traces du Nestorianisme.

Gouvernement civil et ecclésiastique.

Le Thibet a encore eu une autre ressemblance avec Rome. Il a été soumis pendant quelque tems à des princes séculiers appelés *Tsan-Pa ;* le Lama résidait à Lassa avec un pouvoir semblable à celui du prince spirituel du Japon. Les Kalmouks-Eleutes vainquirent le prince séculier, et transférèrent son pouvoir au Lama (1). Des différens s'élevèrent entre les Lamas anciens ou rouges, et le Lama jaune, qui, par l'influence de la Chine, obtint la prépondérance. En 1792, les peuples du Nipal ayant commis de grands ravages, l'empereur de la Chine envoya une armée au secours du Grand-Lama ; depuis cette époque, une chaîne de postes militaires chinois empêche toute communication entre le Bengale et le Thibet, au grand regret des Anglais et des géographes.

Le Lama avait coutume de nommer un *tipa* ou régent séculier, aujourd'hui remplacé par un *gioun-wan* ou prince-gouverneur envoyé par la Chine. Les lois du Thibet, comme la religion, ont beaucoup de conformité avec celles des Indous. Aucun recensement n'indique la population de ce pays. Les Chinois y comptent 33,000,000 d'habitans; c'est probablement dix fois autant qu'il y en a en réalité. La population doit constamment diminuer, s'il est vrai que le nombre des hommes y surpasse celui des femmes. A en juger par la facilité avec laquelle les Kalmouks ont fait la conquête du Thibet, on doit croire que ce pays peut à peine mettre sur pied une armée de

Population.

Armée.

50,000 hommes. Ses revenus doivent être proportionnés à la pauvreté du peuple.

Puissance spirituelle du Grand-Lama.

Mais ce prince, peu puissant dans ce monde temporel, est, pour une grande partie de l'Asie, la divinité visible; c'est *Fo*, c'est *Boudha* lui-même, revêtu d'une forme humaine. L'esprit divin, au sortir de chaque corps qu'il abandonne, passe dans un corps nouveau; et ainsi, sous des formes successives, le chef du lamisme entretient la merveille de sa perpétuelle existence. Une odeur d'ambroisie s'exhale, dit-on, de toute sa personne; les fleurs naissent sous ses pas, et dans le plus aride désert, des sources jaillissent à sa voix. Il est hors de doute que le contenu de sa chaise percée est dévotement recueilli; les parties solides sont distribuées comme des amulettes qu'on porte au cou; le liquide est pris intérieurement comme une médecine infaillible (1).

Est-il le Prêtre-Jean des voyageurs?

Ce personnage mystérieux a semblé à beaucoup de savans avoir des rapports avec le fameux *Prêtre-Jean*, dont le royaume céleste et immortel a tant occupé les géographes et les historiens du moyen âge. Les raisons qu'on peut donner de cette opinion sont très-spécieuses : les voici. Trois voyageurs, *Carpin*, *Rubruquis* et *Marc-Paul*, ont parlé du prêtre Jean, et chacun à sa manière. Carpin le présente comme un roi de l'Inde (2). Rubruquis lui donne le même titre, et encore, en qualité de chef spirituel, la nation ou la horde des Naïmans à gouverner, et dit que cette horde professe la religion chrétienne (3). Marc-Paul s'accorde avec le moine franciscain, en appliquant à ce prince la dénomination d'*Ounk-Khan* (4), et en faisant entendre aussi qu'il est chrétien. Ounk-Khan paraît signifier *grand prince*, en l'expliquant par le chinois. Ce nom a été donné en particulier à un prince kalmouk, célèbre par ses conquêtes, mais auquel l'on ne peut appliquer aucune des idées reçues au sujet du *Prêtre-Jean*,

(1) *Pallas*, I, 212. (2) *Carpin*, art. 5, p. 42. (3) *Rubruquis*, chap. 19, p. 36. (4) *Marc-Paul*, liv. VI, chap. 61 et 64.

ou *Prete-Janni.* Sans doute ce mot qui, par le sens qu'il semble exprimer en italien ou en français, a dû tromper les voyageurs, doit s'expliquer par quelque langue orientale. De toutes les étymologies imaginées, une des plus plausibles est celle de Scaliger (1), qui regarde cette dénomination comme étant d'origine indienne, et remplaçant, avec quelque altération, les mots de *presté-iéghan* (preste-ghiani ou hiani) qui signifient le porteur universel de nouvelles, l'apôtre du monde.

Eut-il un successeur chez les nestoriens?

On sait (2) que les patriarches nestoriens ont pris le titre de *catholiques* ou d'*œcuméniques*, titre qui revient en quelque sorte à cette acception du nom du *Prêtre-Jean.* Si donc nous supposons (et quel homme instruit nous contesterait ce point ?) que les missionnaires nestoriens pénétrèrent fort avant dans les hautes parties de l'Asie, nous serons conduits, par l'analogie des noms, à prendre le chef de ces sectaires pour le prétendu pontife souverain de Marc-Paul et de Rubruquis; et comme tous les écrivains témoignent que le prêtre Jean présida une société chrétienne, il en résultera qu'il fut le patriarche du nestorianisme, ou seulement un évêque délégué par ce patriarche; lequel usant du suprême pouvoir, loin du chef dont il dépendait, se laissa donner ou s'attribua la fastueuse dénomination d'universel, de catholique, d'œcuménique, que ne comportait pas son rang. On est tenté de regarder ce patriarche nestorien comme la même personne avec le Grand-Lama. En effet, le nestorianisme, à force de s'altérer dans l'Inde, finit par se confondre avec le lamisme, et disparut absolument. On connut le prêtre Jean avant de connaître le Dalaï-Lama. Ce ne fut que depuis le règne de Kaiuk-Khan, petit-fils du célèbre conquérant Tchinghis, qu'on entendit prononcer le mot de Lama, et conséquemment celui de Dalaï-Lama (3) dans la Mongolie, c'est-à-dire dans le pays où le prêtre Jean

(1) *Scaliger, de emendatione temporum*, p. 627. (2) *Renaudot*, anciennes relations de l'Inde et de la Chine, p. 238 et suiv. (3) *Rubruquis*, ch. 19. *Marc-Paul*, liv. I, ch. 51.

passa pour avoir exercé son double empire (1). Le P. Andrada est le premier Européen qui ait parlé du Dalaï-Lama (2), et Bernier en fait mention comme d'un être extraordinaire imparfaitement connu.

Une remarque à faire encore, c'est que les écrivains des siècles passés, qui se sont occupés des nestoriens et du prêtre Jean, ne disent rien du souverain pontife des lamistes; et l'on voit, au contraire, dès que ce dernier commence à faire sensation, le nom de chrétien-nestorien tomber dans l'oubli chez les Mongols et les Thibétains.

Conclusion. Que conclure de toutes ces observations? Rien autre chose, si ce n'est qu'un patriarche universel s'attira une sorte de vénération et de renommée sous un nom étranger, et même, ce qui est plus vraisemblable, sous son propre titre, traduit dans une autre langue. Les expressions de patriarche universel, de Prêtre-Jehan et de Dalaï-Lama peuvent donc dénoter la même personne et la même dignité. Mais comme Rubruquis et Marc-Paul placent le royaume du Prêtre-Jean sur la route qu'ils parcoururent, et par conséquent dans la Mongolie, loin du Thibet, il paraît encore plus naturel de ne voir dans ce pontife souverain qu'un phénomène momentané, un évêque nestorien qui aura dû à son talent une grande prépondérance sur une tribu des Mongols : la renommée, qui exagère tout, aura fait le reste.

---

(1) *Gaubil.* p. 105 et 143, à la note. (2) A dater de 1624. *Duhalde*, t. IV, p. 176.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Troisième Volume.

N. B. Afin de faire ressortir aux yeux l'ordre et le plan qui règnent dans les Descriptions des Pays, tant générales que particulières, on a indiqué dans cette Table, par de petits filets, les *sous-divisions* qu'on eût pu faire dans chaque Livre ou Discours.

LIVRE QUARANTE-SIXIÈME. — *Description de l'Asie. Généralités sur cette partie du Monde. Montagnes, Fleuves, Mers et Golfes. Température. Productions. Habitans. État civil et politique.*

Nom de l'Asie. 1
Limites de l'Asie. 2
Le Tanais. . . . . *ibid.*
Limites occidentales selon M. Pallas. 3
Selon nous. . . . . *ibid.*
Séparation d'avec l'Amérique. 4
Frontière du côté du sud-est. . . . . *ibid.*
Limites au sud. . . . . *ibid.*
Dimensions de l'Asie. 5

Grandes régions physiques. . . . . *ibid.*
I. Plateau central. Chaînes de montagnes. . . *ibid.*
Montagnes du Thibet et de l'Inde. 6
Désert de Kobi ou de Schamo. Montagnes de Mongolie . . . . . *ibid.*
Monts Belour. Montagnes de Sibérie. 7
II. Région méridionale. . . . . *ibid.*
III. Région septentrionale. 8
IV. Région orientale. . . . . *ibid.*
V. Région occidentale. 9
TABLEAU *synoptique des Fleuves.* 10
Proportion de ces rivières. 12
Lacs salés sans écoulement dans la région occidentale. 13
Lacs salés, etc., dans les régions centrales. . 14

Autres lacs. 15
Plaines de l'Asie. . . . . *ibid.*

Rapport entre le terrain et le climat. 16
Pourquoi le froid en Asie s'accroît-il vers l'est ? 17
Influence du climat sur le caractère des habitans. 18
Opinion d'Hippocrate sur les Asiatiques. . . . 19
Erreurs des commentateurs d'Hippocrate. . . 20
Vrai sens des mot *Europe* et *Asie* chez Hippocrate. . . *ibid.*
Courage de quelques Asiatiques. 21
Influence réelle de la Géographie-Physique. . *ibid.*
Religion. 22
Pourquoi les grands empires sont communs en Asie ? *ibid.*
Tableau politique des empires d'Asie. . . . 23
Cet état n'est point fondé sur des causes géographiques. . . . . *ibid.*
Contraste des nations d'Asie. 24
Limites de la zone froide et de la chaude. . . 25
Diversité des alimens. . . . . *ibid.*
Animaux. . . . . *ibid.*
Diversité d'habitations. 26
TABLEAU *des Divisions naturelles de l'Asie.* 27

LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Pays Caucasiens* ou *Géorgie, Abassie; Circassie, plaines du Kouban, Daghestan et Schirwan.*

Définition de l'isthme caucasien. 28
Etymologie du nom de Caucase. . . . . *ibid.*
Elévation, chaînes et branches. 29
Portes Caucasiennes. . . . . *ibid.*
Portes Albaniennes ou Sarmatiques. 30
Portes Caspiennes et Ibériennes. . . . . *ibid.*
Muraille du Caucase. 31
Mines. Roches. . . . . *ibid.*
Animaux. Végétaux. 32
Classification des nations. 33

Géorgie. . . . . *ibid.*
Divisions principales. Rivières. 34
Productions. Culture. 35
Les Géorgiens. Leur langue. Origine, etc. . . *ibid.*
Commerce. Habitations. Villes. 36

Constitution. Etat civil, etc. 37
Les Imérétiens. . . . . *ibid.*
Productions de l'Imérétie. Villes. 38
Les Guriens. . . . . *ibid.*
La Gurie. 39
Les Laziens. . . . . *ibid.*
Les Mingréliens. Leurs mœurs. Esclaves. . . *ibid.*
Commerce. Ports principaux. 40
Climat. Végétation de la Mingrélie. . . . . *ibid.*
Superstitions. Usages. 41
Les Suanes. . . . . *ibid.*
Usages singuliers. 42

Les Abasses. Caractère physique. . . . . *ibid.*
Etat civil et moral. Langue. Commerce. . . . 43
Villes de l'Abassie. Tribus principales. . . . 44

Bouches du Kuban. . . . . *ibid.*
Pays des Cosaques de la mer Noire. 45
Plaines de Manytch et de Kuma. . . . . *ibid.*
Hypothèse sur un ancien détroit. . . . . *ibid.*
Gouvernement de Caucasie. 46
Tartares. Cosaques. Villes. Productions. . . . *ibid.*

Les Circassiens. 47
Nom. Origine. Tribus Circassiennes. . . . . *ibid.*
Caractère physique. Population. Production. Culture. 48
Constitution. Education. Mariage. 49
Langage. Hospitalité. Religion. 50

Les Basians. . . . . *ibid.*
Tribus. Culte. 51
Productions et qualités du pays. Basalte. . . *ibid.*
Les Ossètes. . . . . *ibid.*
Mœurs et usages. Curiosités naturelles. . . . 52
Tribus des Ossètes. . . . . *ibid.*
Usages particuliers. Caverne de Saint-Nicolas. . 53
La Kistélie. Les Kistes. . . . . *ibid.*
Les Ingousches. Leur culte. . . . . *ibid.*
Les Karabulaks. 54
Les Tchetchenzes. Les Tusches. . . . . *ibid.*

Le Daghestan. Le Lesghistan. 55

Les Lesghis. Manière de vivre. 55
Langue Lesghienne. 56
Awares. Les Didos. Unso, etc. . . . . *ibid.*
Les Kubasches ou Kuwesches. . . . . *ibid.*
Commerce et manufactures. 57
Les Kasikumucks. Les Kaïdaks. Le prince Uzmey. *ibid.*
Le Tabasseran. Les Kumuks. . . . . *ibid.*
Les Trukmènes. 58
Limites du Daghestan et du Schirwan. . . . *ibid.*
Villes et endroits remarquables. . . . . *ibid.*
Derbend. 59
Fertilité du Daghestan méridional. . . . . *ibid.*
Paradis des roses. . . . . *ibid.*
Nouveau Schamachie. 60
Péninsule d'Apcheron. Source de naphte. . . *ibid.*
Ville de Bakou. 61
TABLEAU *des Positions géographiques de la région caucasienne.* . . . . . *ibid.*
TABLEAU *synoptique des Divisions politiques des contrées caucasiennes.* 62

LIVRE QUARANTE-HUITIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Turquie d'Asie*, PREMIÈRE PARTIE, *comprenant la Péninsule de l'Anatolie ou de l'Asie-Mineure, avec les Côtes de la Mer Noire.*

Coup d'œil général. 64
Le mont Taurus en général. 65
Le Taurus de l'Asie-Mineure. 66
Chaîne méridionale. Taurus dans le sens le plus étroit. 67
Mont Amanus. . . . . *ibid.*
Chaînes occidentales et septentrionales. . . . 68
Olympe. . . . . *ibid.*
Tremblemens de terre. Volcans éteints. . . . *ibid.*
Rivières. Le Méandre. L'Halys. 69
Lacs. . . . . *ibid.*
Climat 70
Productions. . . . . *ibid.*
Végétaux des côtes occidentales. 71
Idem, de l'intérieur. De la Caramanie. Des côtes de la mer Noire. . . . . *ibid.*
Animaux. 72
Minéraux . . . . . *ibid.*

Topographie. 73
Rizé. Trébisonde. Kerasounte. Ouniéh. . . . *ibid.*
Samsoun. Amasie. Tocat 74
Peuplades des montagnes. . . . . *ibid.*
Curiosité historique. 75
Kastamouni. Pompéiopolis. Sinope. Inehboli. . *ibid.*

Scntari. Isnikmid. Isnik. Cyzique. 76
Brouse. . . . . *ibid.*

Etat anarchique de l'Anatolie. 77
Kiutaïéh. Kara-Hissar. . . . . *ibid.*
Koniéh. Caraman. Villes sur le haut Halys. . 78
Angora. . . . . *ibid.*
Ieuzgatt. Siwas. Kaisariéh. 79
Curiosités des environs. . . . . *ibid.*
Malatiah. Mérasche ou Marasch. 80

Côtes de la Caramanie. Tarsus. . . . . *ibid.*
Satalia. Cacamo. Isparté. 81

Côtes occidentales. Ruines d'Éphèse. . . . . *ibid.*
Ruines de Milète. 82
Golfe Latmien. . . . . *ibid.*
Villes modernes. 83
Smyrne. Commerce de cette ville. . . . . *ibid.*
Suite des côtes occidentales. . . . . *ibid.*
Villes sur l'Hermus et le Caïcus. 84
Emplacement de Troie. . . . . *ibid.*

Iles Ténédos, Météline. . . . . *ibid.*
Scio. 85
Samo. Nicaria. . . . . *ibid.*
Pathmos. Lero, etc. 86
Cos ou Stan-Co. Rhodes. Castelrosso. . . . *ibid.*

Ile de Chypre. 87
Villes. Productions. Habitans. . . . . *ibid.*
Population. Remarque historique. 88
TABLEAU *comparatif des diverses acceptions des noms d'*Asia, *d'*Asia propria, *et d'*Asie-Mineure. 89

TABLEAUX *synoptiques des Divisions de l'Asie-Mineure.*—I. *D'après les Divisions les plus usitées chez les Grecs.* 90
II. *D'après les Divisions de Constantin.* . . 92
III. *D'après les Divisions données par la Géographie turque de Hadgi-Khalfah.* 93

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Turquie d'Asie.* SECONDE PARTIE, *comprenant l'Arménie, la Mésopotamie et l'Irac-Araby.*

Coup d'œil général. 97
Montagnes. L'Ararat. Le Tcheldir, etc. . . . 98
Plaines. . . . . *ibid.*
Cours de l'Euphrate. 99
Cours du Tigre. Ses noms. 100
Réunion de ces deux fleuves. . . . . *ibid.*
Embouchure. Doutes sur les embouchures et les canaux de l'Euphrate. 101
Grandeur de ces fleuves. 102

Description de l'Arménie. Montagnes. . . . *ibid.*
Lac de Wan. . . . . *ibid.*
Productions. 103
Villes. Erzeroum. Théodosiopolis. . . . . *ibid.*
Pachalick de Tcheldir ou d'Akalzike. . . . *ibid.*
Sur la nation arménienne. 104
Eglise arménienne. . . . . *ibid.*
Nombre des Arméniens. 105
Les Turcomans. . . . . *ibid.*

Description du Kurdistan. 106
Les cinq Principautés. Betlis, Ginlamerk, Amadis, Dgezira, Kara-Dgiolan. . . . . 106 et 107
Les Ourghiany. . . . . *ibid.*
Sur les Kurdes. Leurs mœurs, religion, etc. . 108
Kurdes-Nestoriens. . . . . *ibid.*
Gouvernement. Population. 109

Description de la Mésopotamie. . . . . *ibid.*
Pachalick et ville de Diarbekir. . . . . *ibid.*
Pachalick et ville de Mossoul. 110
Pachalick d'Orfa, ... *ibid.*
Grottes remarquables. Monumens antiques. . 111

Environs de Nisibis. 111
Montagnes de Sindjar. Les Yésidis. . . . . *ibid.*
Désert de la Mésopotamie. 112
Le vent Samum. . . . . *ibid.*
Ville d'Anak. 113
Pays de Zomboul. . . . . *ibid.*
Dangers des voyageurs. Scène affreuse. 113 et 114

Description de la Babylonie. 115
Productions. Sources de bitume. . . . . *ibid.*
Bagdad. 116
Ruines de Séleucie, Ctésiphon, etc. . . . . *ibid.*
Ruines de Babylone. 117
Hella ou Hellé. . . . . *ibid.*
Villes d'Aly et d'Hossein. 118
Kouſa. Bassora. . . . . *ibid.*
TABLEAU *des Divisions des Pays sur le Tigre et l'Euphrate.* 119
TABLEAU *des Divisions de l'Arménie, d'après l'histoire arménienne, composée par Moïse de Chorène,* etc., etc. . . . . 120 et suiv.

LIVRE CINQUANTIÈME.—*Suite de la Description de l'Asie. Turquie d'Asie.* TROISIÈME PARTIE. *La Syrie avec la Palestine. Considérations générales sur l'Empire Turc.*

Ouvrages sur la Syrie. 124
Limites. . . . . *ibid.*
Noms. Montagnes. 125
Traces de volcans. Tremblemens de terre. . . 126
Fleuves. . . . . *ibid.*
Lacs. Lacs sans écoulement. 127
Climat et température. . . . . *ibid.*
Fertilité de la Syrie. Productions végétales. . 128
Animaux. Sauterelles. 129
Nations qui habitent la Syrie. . . . . *ibid.*
Langues. 130
Religions. Gouvernement. . . . . *ibid.*
Peuplades indépendantes. 131

Pachalick et ville d'Alep. . . . . *ibid.*
Ruines d'Hiéropolis. 132
Antiochie. . . . . *ibid.*
Poste aux pigeons. Usage dépravé. 133

Apamée. Hamath, etc. 133
Palmyre. . . . . *ibid.*

Pachalicks de Tripoli et d'Acre. 134
Côtes maritimes. Tripoli. . . . . *ibid.*
Fleuve Adonis. 135
Seyde. Tyr ou Sour. Acre. . . . . *ibid.*
Pays des Nassariens. 136
Sur la nation des Assasins. . . . . *ibid.*

Description du mont Liban. 137
Ec[illegible] Productions. 138
P[illegible]ys des Maronites. . . . . *ibid.*
Kesrouan. . . . . *ibid.*
Culte chrétien. 139
Pays des Drus[illegible]. . . . . *ibid.*
Leur religion. [illegible]eur origine. 140
[illegible]urs et gou[illegible]ement. 141
[illegible]es Motoualis. 142
Ruines d'Heliopolis. . . . . *ibid.*

Pachalick et ville de Damas. . . . . *ibid.*
Luxe des Damasquins. 143
Environs de Damas. . . . . *ibid.*
Caractère des habitans. . . . . *ibid.*

Description de la Palestine. . . . . *ibid.*
Pays de Chaulan et de Hauran. Basaltes. . . . 144
Le Bothin. Troglodytes. Ruines de Gerasa. . *ibid.*
Canton d'El-Belka. 145
La Galilée. Lac Genezareth. Mont Thabor. . . *ibid.*
La Samarie. Mont Carmel. Les Samaritains. . 146
La Judée proprement dite. Productions. . . 147
Ancienne fertilité. Montagnes. 148
Ville de Jérusalem. Le Saint-Sépulcre. . . . 149
Révolution historique de Jérusalem. 150
Bethléhem. . . . . *ibid.*
Hébron. Jéricho. 151
Mer Morte ou lac Asphaltite . . . . . *ibid.*
Révolution physique de ces lieux. 152
TABLEAU *des Divisions de la Syrie sous les Romains dans les trois premiers siècles.* . . 153
TABLEAU *comparatif des Divisions de la Palestine d'après les douze Tribus.* 154
TABLEAU *des Divisions du Diocèse d'Orient, établies par Constantin-le-Grand*, etc. . . . 155

TABLEAU *des Divisions du royaume de Jérusalem dc s le 12e siècle, d'après M. l'abbé Guénée.* 156
TABLEAU *des grandes Divisions actuelles de la* [illegible] 157
TABLEAU *des Divisions actuelles de l'ancienne Pa[illegible]ie, d'après Busching, Volney, etc.* . *ibid.*

LIVRE CINQUANTE-UNIÈME. — *Suite de la Description de l'Asie. Turquie d'Asie,* QUATRIÈME PARTIE. *Coup d'œil général sur l'Empire Ottoman.*

Origine des Turcs-Ottomans. 158
Conquête des Ottomans. 159
Prise de Constantinople. . . . . *ibid.*
Premier et deuxième siége de Vienne. . . . *ibid.*
Chute de la puissance ottomane. 160
Frontières de l'empire ottoman. . . . . *ibid.*
Avantages de la position. 161
Étendue. . . . . *ibid.*
Population. 162

Constitution physique des Turcs. 163
Langue. Manière de vivre. . . . . *ibid.*
Amusemens. 164
Polygamie. Harem. Femmes turques. . . . *ibid.*
Langage des fleurs. 165
Charité envers les animaux. Promenades publiques. *ibid.*
Caravanserais. Orgueil des Turcs. 166

Pouvoir du grand-seigneur. . . . . *ibid.*
Principes du gouvernement. 167
Capitation ou le karadch. . . . . *ibid.*
Droit de propriété. . . . . *ibid.*
Vénalité. Lois. 168
Grand-vizir. . . . . *ibid.*
Divan. L'Uléma. Mufti. 169
Juges. Administration judiciaire. Ayams. . . 170
Corporation. 171
Pachas. . . . . *ibid.*
Tyrannie dans les provinces. Destitution des pachas. 172

Diversité des religions. . . . . *ibid.*
Tolérance. 173
Caractère de l'islamisme. . . . . *ibid.*

Défenses et coutumes religieuses. 174
Dervis. . . . . *ibid.*
Progrès des sciences, des lettres. Instruction. . *ibid.*
Essais d'imprimerie. 175
Etat des arts et de l'industrie. . . . . *ibid.*
Industrie des Musulmans, des Grecs, des Arméniens. 176

Revenus de l'Etat. 177
Impôts . . . . . *ibid.*
Le Nizam-Dgedid . . . . . *ibid.*
Armées turques 178
Spahis. . . . . *ibid.*
Janissaires. Discipline. Tactique. 179
Marine. . . . . *ibid.*
Le sérail. 180
Conclusion. . . . . *ibid.*
TABLEAU *des Longitudes et des Latitudes des principaux lieux de la Turquie d'Asie.* . 182 et suiv.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Arabie, avec le Golfe Arabique et Persique.*

Situation. 184
Coup d'œil historique. . . . . *ibid.*
Ancienne civilisation des Arabes. 185
Mahomet. . . . . *ibid.*

Description du golfe Arabique et du golfe Persique. 186
Vents régnans. Marées. . . . . *ibid.*
Vents régnans. Marées. . . . . *ibid.*
Madrépores. Fucus. 187
Atterrissemens. Curiosités naturelles. . . . . *ibid.*

Montagnes. Rivières. Lacs. 188
Climat. Saisons . . . . . *ibid.*
Vents embrasés. 189
Végétation du désert. . . . . *ibid.*
Végétation des côtes, etc. . . . . *ibid.*
Caféyer. Baumier. Encens. 190
Divers arbres et plantes. Agriculture. 191
Chameaux . . . . . *ibid.*
Variétés de chameaux. 192

Bœufs. Moutons, etc. 192
Oiseaux. Tortues. Serpens. 193
Chevaux. Anes. . . . . *ibid.*
Minéraux. 194
Mine d'or anciennes . . . . . *ibid.*

Divisions. . . . . *ibid.*
Le désert du mont Sinaï. 195
Végétation. . . . . *ibid.*
Animaux 196
Le Dgebel-el-Mokatteb. . . . . *ibid.*

Le Hedjaz. . . . . *ibid.*
Médine. . . . . *ibid.*
La Mecque. Port de Djedda. 197
Commerce. . . . . *ibid.*
La Kaba. Ancienneté de la Kaba. 198
Juifs de Kheibar. . . . . *ibid.*

Le Nedjed. 199
District d'El-Ared. Iémama. . . . . *ibid.*
Mont El-Aredh. 200
Voyage dans l'intérieur. . . . . *ibid.*
L'El-Hamad. Le Djof-es-Szyrhan. Mont Schammar. *ibid.*
Ville de Derréia ou Driyah. Voyage de M. Reinaud. 201
Désert d'Ahkaf. Les Aadites. . . . . *ibid.*

Précis sur les Wahabis. . . . . *ibid.*
Fondateur de la secte des Wahabis. 202
Dogmes. Alliances politiques. . . . . *ibid.*
Ebn-Sehoud. Conquêtes des Wahabis. . . . 203
Mœurs et usages des Wahabis. 204

Le Hajar ou Hejer. . . . . *ibid.*
Lahsa. Katif. Koueit. . . . . *ibid.*
Fertilité de l'Hajar. 205
Iles de Baharein. Pêche de perles. Végétation . *ibid.*

L'Oman. 206
Maskat. . . . . *ibid.*
Marine des Omaniens. . . . . *ibid.*

Le Hadramaut. 207
Pays de Seger. Pays de Mahrah. . . . . *ibid.*
L'Hadramaut propre. . . . . *ibid.*

L'Yémen. Précis sur l'état politique. 208
Forces militaires. Revenus. Commerce. Arts. . 209
Provinces et villes de l'Yémen. Sàna. . . . *ibid.*
Mareb. Digue de Mareb. 210
Villes dans les montagnes. . . . . *ibid.*
Le canton de Sahan. Le Nedjeran. 211
Villes dans la plaine. Aden. . . . . *ibid.*

Mœurs des Arabes. 212
Hospitalité. . . . . *ibid.*
Habitations. Nourriture. Vêtemens. 213
Costumes des femmes.. 214
Figures gravées sur la peau. . . . . *ibid.*
Galanterie des Arabes. . . . . *ibid.*
Portrait d'une beauté arabe. 215
Langue arabe. Dialectes. . . . . *ibid.*
Caractères d'écriture. 216
Etudes littéraires. Education. . . . . *ibid.*
Religion. 217
Etat des arts. 218
TABLEAU *des positions géographiques de l'Arabie.* 219

LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. La Perse. Description physique générale.*

Coup d'œil général. 220
Anciennes divisions politiques. . . . . *ibid.*
Empire des Perses, des Parthes, etc. . . . 221
Dynastie des Sophis. . . . . *ibid.*
Partage de la Perse. 222
Empire des Afghans. Perse occidentale. . . . *ibid.*
Kerim-Khan. . . . . *ibid.*
Aga-Mahamed, eunuque. Fath-Aly-Schah . . 223
Etat politique actuel. 224
Limites actuelles. . . . . *ibid.*

Plateau de la Perse. 225
Montagnes du nord de la Perse. 226
Portes Caspiennes. . . . . *ibid.*
Montagnes du midi de la Perse. 227

Portes de la Perside. 227
Désert salin et sablonneux. 228
Mont Talisman. . . . . *ibid.*
Lacs. 229
Lac de Durra. Lac d'Ourmia ou de Schahi. Lac d'Erivan. . . . . *ibid.*
Rivières. 230
Le Nchenk. Le Hindmend. Le Tedjen. Le Kizil-Osen. *ibid.*

Nature du sol. Chaînes calcaires. 231
Tremblemens de terre. . . . . *ibid.*
Climat et température. 1 Sur les côtes de la mer Caspienne. 232
2. Sur le plateau central. . . . . *ibid.*
3. Dans le Farsistan et le Kurdistan. 4. Sur les côtes du golfe Persique. 233

Végétation. 1° Sur les côtes méridionales. . *ibid.*
2° Dans la partie nord-ouest. 3° Dans les montagnes méridionales. 4° Dans les plaines centrales. . 234
5° Sur les côtes de la mer Caspienne. 235
Agriculture. . . . . *ibid.*
Arbres fruitiers. Plantes utiles. 236
Animaux domestiques. 237
Animaux sauvages. . . . . *ibid.*

LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Détails topographiques sur les Provinces et Villes de la Perse.*

Province d'Irak-Adjémi. 239
Villes d'Ispahan. . . . . *ibid.*
Avenue de Cherbag. 240
Kachan. 241
Kom. Téhéran. Rey. . . . . *ibid.*
Sultanieh. Zinghan. Casbin. Hamadan. Kirmanschah. 242
Monument du mont Bisoutoun. . . . . *ibid.*
Kurdistan persan. Senney. 243
L'Adjerbidjan. Tauris . . . . . *ibid.*
Maragha. Ardebil. 244
Arménie persane. Erivan. . . . . *ibid.*
Ile 245

Digression sur l'Eden et le Paradis terrestre. . *ibid.*

Opinion de M. Deluc. 245
Nouvelles hypothèses. 246
Arche de Noé. 247
Remarque générale sur ces discussions. . . . *ibid.*

Le Ghilan. 248
Description physique. Climat. Productions. . *ibid.*
Habitans. Villes. 249
Partie du Ghilan nommée Dylem. . . . . *ibid.*
Les Ambarlins. . . . . *ibid.*
Le Mazanderan. . . . . *ibid.*
Culture de la canne à sucre. 250
Villes de Balfrouch, Sari, Astrabad, Aschraf. *ibid.*
Le Tabéristan. . . . . *ibid.*
Mœurs et usages. 251

Le Chousistan ou le Khourestan. . . . . *ibid.*
Sur le nom et les divisions de cette province. . *ibid.*
Housistan. Khousistan. Sousistan. Elam. . . 252
Souster. . . . . *ibid.*

Le Fars ou Parsistan. . . . . *ibid.*
Ville de Schiras ou Chyras. . . . . *ibid.*
Environs de Schiras. 253
Ruines de Persépolis. . . . . *ibid.*
Caractères à têtes de clou. 254
Kommcha. Yezd, etc. 255
Observations de Géographie physique. . . . *ibid.*
Le moum ou la moumie. . . . . *ibid.*
Côtes, maritimes. Bender-Boucher. Bender-Rigk. 256
Tribus arabes de la côte. Les Houles. . . . *ibid.*

Le Laristan. Lar. 257
Bender-Abassi ou Gomron. Bender Kængh. . *ibid.*
Iles du golfe Persique. 258
Kischmis. Ormouz. . . . . *ibid.*

Le Kerman. Villes. . . . . *ibid.*
Le Mogistan. . . . . *ibid.*
Le Mékran. Villes. 259
Haur. Araba. Malan. . . . . *ibid.*
Les Balloudges. . . . . *ibid.*

Le Seghistan. . . . . *ibid.*
Etymologie du nom. 260
Villes du Seghistan. . . . . *ibid.*
Le Saablestan. . . . . *ibid.*
Le Candahar. 261

Le Khorasan. Description physique. . . . *ibid.*
Sur les chevaux nysains. . . . . *ibid.*
Villes. Hérat. 262
Mesched. Nyschabour. Rouhi. 263
Le Dahistan. Le Komis. . . . . *ibid.*
Le Kchistan. Tebbes . . . . . *ibid.*

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Fin du Tableau de la Perse. Aperçu moral et politique.*

L'Iran et le Touran. Les Perses et les Scythes. 264
Invasion des Scythes et des Parthes. . . . 265
Langues anciennes. . . . . *ibid.*
Le Zend. Le Zend-Avesta . . . . . *ibid.*
Le pehlwi. 266
Le parsi 267
Le persan moderne. Dialectes du persan. . . *ibid.*
Liaison du persan avec les langues germanique et gothique. 268
Conséquences tirées de cette ressemblance. . . 269

Constitution physique des Persans. . . . . *ibid.*
Vêtemens. 270
Manière de vivre. 271
Luxe ancien et moderne. . . . . *ibid.*
Danseuses. Eunuques. 272
Punitions barbares. . . . . *ibid.*
Usages serviles. Titres pompeux. 273
Caractère général. . . . . *ibid.*
Religion. 274
Les Guèbres 275
Etat des sciences et des lettres 276
Industrie. Porcelaine . . . . . *ibid.*
Cuir de Maroquin. 277
Tombeaux. . . . . *ibid.*
Habits. . . . . *ibid.*

Etat actuel des fabriques. 278
Marine. Commerce. . . . . *ibid.*

Hordes nomades 279
Tribus turques. Tribus kourdes. . . . . *ibid.*
Tribus loures. Tribus arabes. 280
Diverses tribus . . . . . *ibid.*
Les Afghans. Sur leur origine. . . . . *ibid.*
Tribus afghanes ou patanes. 281
Langue patane. Vêtemens. . . . . *ibid.*
Manière de vivre. 282
Gouvernement. Revenus. Forces militaires. . *ibid.*
TABLEAU *des Positions géographiques de la Perse.* 283
TABLEAU *comparatif des Divisions anciennes et modernes de la Perse.* . . . . . 284 et suiv.
TABLEAU *des Nations qui habitent la Perse.* 286

LIVRE CINQUANTE-SIXIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Recherches sur la Mer Caspienne et sur l'ancienne embouchure du Fleuve Oxus ou Gihon.*

Situation. 289
Etendue. . . . . *ibid.*
Histoire des Cartes de la mer Caspienne. . . *ibid.*
Système de Ptolémée 290
Voyages de Jenkinson, Burrough et Oléarius. *ibid.*
Carte de Jean Struys 291
Premières Cartes russes. . . . . *ibid.*
Carte critique de Delisle. Voyages d'Hanway, etc. 292
Carte critique de d'Anville . . . . . *ibid.*
Système de M. Bonne 293
Observations modernes. . . . . *ibid.*

Description physique. Niveau. . . . . *ibid.*
Variation séculaire. 294
Ancienne étendue au nord-ouest. . . . . *ibid.*
Erreurs à ce sujet. 295
Conclusion. . . . . *ibid.*
Ecoulement des eaux de la mer Caspienne. Prétendus gouffres. . . . . *ibid*
Rivages. Nature des eaux. 296
Poissons. Pêcheries. . . . . *ibid.*

Phoques. 297
Iles. . . . . ibid.
[illegible] les divers noms de cette mer. . . . . ibid.

Discussion sur l'embouchure de l'Oxus. . . . 298
Erreur générale des anciens. . . . . ibid.
Passage de Pomponius-Méla. 299
Témoignage de Patrocle. . . . . ibid.
Distances entre les embouchures de l'Oxus et de l'Iaxarte. 300
Conclusion. 301
Opinion des géographes arabes et persans. . . ibid.
Voyageurs européens. 302
Traditions russes. . . . . ibid.
Expédition d'Alexandre Beckewitz contre les Tartares de Khiwa. 303
Désastres des Russes. 304
Conséquences de ce récit. . . . . ibid.

LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Tartarie Indépendante, proprement dite, comprenant la Grande-Bukharie, la Khowarezmie, la Turcomanie, le Turkestan et le pays des Kirguis.*

Sur les Scythes d'Asie. 306
Les Turcs anciens. 307
Les Tatars ou Tartares. . . . . ibid.
Extension du nom des Tartares. 308
Différence entre les Tartares et les Mongols. . ibid.
Limites de la Tartarie. 309

Nature du terrain. 310
Montagnes. Le Belour. L'Alak. . . . . ibid.
D'[illegible] de Djani-Chir. L'Ak-Tau. . . . . ibid.
[illegible] L'Agydim-Schalo 311
S[illegible] des Kirguis. . . . . ibid.
[illegible] L'Amou ou le Dariat. . . . . ibid.
[illegible] Sihon. 312
[illegible] d'[illegible]al. . . . . ibid.
[illegible] salés. 313
[illegible] Peinture de l'hiver. . . . . ibid.
[illegible] ctions . . . . . ibid.
[illegible] aux Anciennes mines. 314

Pays des Kirguis. 315
Demeures de trois hordes de Kirguis. . . . *ibid.*
Nature du sol. Montagnes. . . . . *ibid.*
Climat. Vents glacés. 316
Lac salé d'Indersk. . . . . *ibid.*
Végétation. Animaux domestiques. . . . . *ibid.*
Animaux sauvages. 317
Physionomie des Kirguis. Etat politique. . . *ibid.*
Population. Mœurs et manière de vivre. Superstition 318
Commerce 319

Turkestan. Divisions des géographes arabes. . *ibid.*
Villes de Turkestan. 320
Taschkent. . . . . *ibid.*
Les Karakalpaks. . . . . *ibid.*
Manière de vivre. 321

La Turcomanie. . . . . *ibid.*
Nature du sol. Végétation. Animaux. . . . *ibid.*
Les Turcomans. Tribus et hordes. 322
Mangischlak . . . . . *ibid.*
Baie de Balkan. . . . . *ibid.*
Ile Naphthonie. . . . . *ibid.*

Le Khowaresm. 323
Climat. Nature du sol. . . . . *ibid.*
Montagnes. . . . . *ibid.*
Le Gihon. Ses crues. Canaux d'irrigation. . . *ibid.*
Végétaux. Animaux. Habitans. 324
Etat de Khiwa . . . . . *ibid.*
Gouvernement. Manière de vivre. Industrie. . 325
Commerce. Villes. 326
Les Araliens. . . . . *ibid.*
Ville de Konrat. 327

La Grande-Bukharie. . . . . *ibid.*
Province de Sogd. . . . . *ibid.*
Samarcand. 328
Villes et environs de Bokhara.. . . . . *ibid.*
Provinces de Vash, de Kilan, de Badakshan. 329
Province de Gaour. . . . . *ibid.*
Province de Balk. 330
Le Tokarestan. . . . . *ibid.*

Monarchie des Uzbecks. Habitans indigènes. . 330
Manière de vivre. Langage. Gouvernement. Population 331
Peinture des mœurs des Bukhariens. 332
Etat actuel. 333

LIVRE CINQUANTE-HUITIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Sibérie. Tableau physique général.*

Plan de cette description. 334
Khanat de Sibérie. 335
Extension donnée au nom de Sibérie. . . . . *ibid.*
Limites. . . . . *ibid.*
Etendue. 336

Monts Uraliens. Elévation. . . . . *ibid.*
Nature des rochers. Mont magnétique. . . 337
Entonnoirs. Cavernes. . . . . *ibid.*
Branches de l'Ural. . . . . *ibid.*
Montagnes de la Sibérie méridionale. . . . 338
Le Petit-Altaï. . . . . *ibid.*
Monts métalliques de Kolywan. . . . . *ibid.*
L'Urman. Monts de Kutznezk. 339
Monts Sayaniens. . . . . *ibid.*
Montagnes de la Sibérie orientale. Monts Baykaliens. . . . . *ibid.*
Montagnes de Nertchinsk et de Daourie. . . 340
Monts Iablannoï ou les Daba. Monts Stannovoï. *ibid.*
Montagnes de Kamtchatka. Volcans. . . . *ibid.*
Steppes. . . . . *ibid.*
Steppes d'Issim et de Baraba. 342
Plaines marécageuses du nord . . . . . *ibid.*
Nouv lle-Zemble. . . . . *ibid.*
S à l'orient de l'Ienisseï 343

Fleuves. . . . . *ibid.*
L'Irtych. 344
L'Obi. Le Tobol. L'Issim . . . . . *ibid.*
L'Ienissei. . . . . *ibid.*
Les Tunguska. 345
L'Angara. Le Selinga. La Lena. . . . . *ibid.*
L'Aldan. Le Wiloui. L'Olenek. L'Indigirka, etc. *ibid.*
Le Baïkal. Nature de ses eaux. Productions. 346
Le lac Tchany. . . . . *ibid.*

Le lac Karg-Algydim. Lacs salés. 347
Lac d'eau douce devenu salé. . . . . *ibid.*
Lacs de la province d'Iset. . . . . *ibid.*
Lacs Ebeloï. Iamisch. Selinginskoï. 348
Lac Natreux. Lac Mugissant. . . . . *ibid.*
Eaux minérales. Sources chaudes. 349

Climat. Froid excessif. . . . . *ibid.*
Glaces éternelles. Chaleurs de l'été. 350
Climat des régions polaires. . . . . *ibid.*
Orages . . . . . *ibid.*
Aurores boréales. 351
Brouillards. Epidémies. Epizooties. . . . . *ibid.*

Productions. Richesses minérales. . . . . *ibid.*
Mines d'or et d'argent 352
Mines de cuivre. Malachite. 353
Mines de fer . . . . . *ibid.*
Divers minéraux, ... 354
Pierres précieuses. Béryl. . . . . *ibid.*
Ouales. Agates. Rubellite. Lazulite. 355
Curiosités naturelles. 356
Fer natif. Asbeste. Moelle de roche. Beurre de roche. *ibid.*

Végétation. . . . . *ibid.*
Forêts. Cèdre de Siberie 357
Fruits d'arbres et d'arbrisseaux. Fleurs. . . . *ibid.*
Flore des monts Altaï, de la Daourie, de la Sibérie orientale. 358
Plantes médicinales, etc. 359
Régions végétales. . . . . *ibid.*
Agriculture . . . . . *ibid.*
Espèces de grains. 360
Etat stationnaire de l'agriculture. . . . . *ibid.*
Lin. Chanvre. Orties. 361

Règne animal. . . . . *ibid.*
Renne. Son utilité. . . . . *ibid.*
Chiens de Sibérie. Chevaux. 362
Moutons. Bœufs. 363
Animaux sauvages. Zibelines. Renards. Ours. *ibid.*
Elan. 364
Cheval sauvage. Dchighetaï, etc. . . . . *ibid.*
Antelopes. Rat musqué. . . . . *ibid.*
Lièvres. Rats et Souris. Insectes. 365

Oiseaux. . . . . *ibid.*
Pêche dans la mer Glaciale. . . . . *ibid.*
Pêche de l'Obi, de l'Ienisseï, etc. 366
Pêche dans la mer orientale. . . . . *ibid.*
Restes d'animaux des pays chauds. 367
Hypothèses sur ces objets. . . . . *ibid.*
Pêche du corail 368

LIVRE CINQUANTE-NEUVIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Nations, Provinces et Villes de la Sibérie.*

Nations sibériennes, russes, cosaques, etc. . . 369
Progrès de la civilisation. 370
Vie des cultivateurs, des chasseurs, etc. . . *ibid.*
Peuplades tartares . . . . . *ibid.*
Biriusses. Katschinzi. Sayaniens. Téléoutes, , etc. 371
Tatars de Tomsk, de Tchulym. Abinzes. Barabinzes. *ibid.*
Tatars d'Obi, de Tara, etc. 372
Mœurs des Tartares. . . . . *ibid.*
Tribus Mongoliques, Bouriaites. . . . . *ibid.*
Constitution. Manière de vivre 373
Tungouses ou OEvœn. Constitution. . . . . *ibid.*
Manière de vivre. Religion 374
Diverses tribus tungouses. . . . . *ibid.*
Wogouls. Ostiaks d'Obi 375
Mœurs et usages des Ostiaks. . . . . *ibid.*
Vénération de l'ours. 376
Tribus de la race Samoyède. . . . . *ibid.*
Soyètes. Koybales. Karagasses, etc. . . . . *ibid.*
Ostiaks de Narym, etc 377
Samoyèdes. Constitution physique. Superstition. *ibid.*
Magiciens. Femmes. Diverses tribus. 378
Iakoutes . . . . . *ibid.*
Joukagires. 379
Tchoukotches ou Tchoukotches . . . . . *ibid.*
Manière de vivre, de s'habiller, etc. . . . . *ibid.*
Diverses tribus 380
Koriaques . . . . . *ibid.*
Kamtchadales. L'inoculation. . . . . *ibid.*
Habitations. 382

Province d'Ekatérinbourg. . . . . *ibid.*
District de Troïtzk . . . . . *ibid.*
Gouvernement et arrondissement de Tobolsk. . *ibid.*

Climat. Productions. 383
La ville de Tobolsk. Ruines de Sibir. . . . . ibid.
Arrondissement de Bérézof. L'Obdorie. . . . . ibid.
Végétation arctique. 384
Arrondissemens de Surgut, de Turinsk . . . ibid.
Peinture de Pelym par le feld-maréchal de Munnich. ibid.
Arrondissement de Tioumen. . . . . ibid.
Arrondissement d'Ialutorowsk, de Tara . . . 385
Arrondissement de Kurgan. Italie sibérienne. Jeux des filles kurganaises. . . . . ibid.
Arrondissemens d'Ischim, d'Omsk. 386
Gouvernement de Tomsk. Province de Turukhansk. ibid.
Détails physiques 387
Arrondissemens d'Ienisseï, de Narym, de Tchoulym, de Tomsk . . . . . ibid.
Ville de Tomsk. Arrondissement de Kaïnsk. . 388
Province de Kolivan. . . . . ibid.
Arrondissement de Semipalatnoï. Climat . . . ibid.
Végétation. 389
Schlangenberg. . . . . ibid.
Arrondissement de Biisk, de Kutznesk. . . . ibid.
Arrondissement d'Abakansk. 390
Monumens d'anciens peuples. . . . . ibid.
Arrondissement de Krasnoïarsk. . . . . ibid.
Rochers à inscriptions. . . . . ibid.

Gouvernement et province d'Irkutsk. . . . ibid.
Ville d'Irkutsk. 391
Détails physiques . . . . . ibid.
Arrondissemens de Kirinsk, de Bas-Udinsk. . ibid.
Ville et habitans de Kiachta. . . . . 391 et 392
Ville et habitans de Selenginsk. 392
Remarques physiques . . . . . ibid.
Provinces de Nertchinsk ou Daourie russe. Détails physiques 393
Ville de Nertchinsk. Exilés. . . . . ibid.
Province d'Iakutsk 394
Usage singulier de la glace. . . . . ibid.
Tungouses. Villes, etc. . . . . ibid.
Iles de la mer Glaciale. Iles Liaïkhof. Nouvelle-Sibérie. 395
Province d'Okhotsk. 396
Pays des Tchouktches. . . . . ibid.

Péninsule de Kamtchatka. Climat 396
Essai d'agriculture. 397
Richesses du règne animal. . . . . *ibid.*
Végétaux. Herbes marines. Établissemens. . . 398
Ile de Behring. . . . . *ibid.*
Ile du Cuivre. 399
Considérations générales sur la Sibérie. . . . *ibid.*
Commerce de la Sibérie 400
Balance du commerce 401
TABLEAU *synoptique des Provinces et des Nations de la Sibérie* . . . . . 402 et suiv.
TABLEAU *des Distances de quelques Villes de la Sibérie* 406
TABLEAU *des Positions géographiques de la Sibérie.* 407 et suiv.
TABLEAU *de l'Agriculture dans quelques Provinces de la Sibérie* 408
TABLEAU *chronologique des Découvertes faites en Sibérie.* . . . . . 409 et suiv.

LIVRE SOIXANTIÈME.— *Suite de la description de l'Asie. Région centrale, comprenant la Kalmoukie, la Mongolie et la Petite-Bukharie.*

Sur le défaut de renseignemens 412
Divisions modernes et anciennes. . . . . *ibid.*
Le promontoire Tabis. La Sérique. 413
Djenistan de Moïse de Chorène . . . . . *ibid.*
Cathaya ou Kitay. . . . . *ibid.*
Extension du nom de Tartarie. 414
Les trois Tartaries. 415

Considérations sur le plateau de l'Asie centrale. *ibid.*
Minéraux 416
Climat . . . . . *ibid.*
Végétation. 417
Animaux. Le Djiggetaï. . . . . *ibid.*
L'yak. Le porte-musc. 418
Oiseaux. 419

Petite-Bukharie. Situation. . . . . *ibid.*
Nature du sol. Rivières. 420
Province de Cashgar. . . . . *ibid.*
Provinces d'Yarkand, de Koten, de Karaia, de Poym. 421

Sur la ville de Ciarchian. 422
Manière de vivre dans le treizième siècle. . . *ibid.*
Origine des habitans. Vêtemens, etc. . . . 423

Les Kalmouks. La Kalmoukie. 424
Le Kankagaraï. Le Tsahan-Tala. Le Ringui-Talas. *ibid.*
La Songarie. . . . . *ibid.*
Lac de Palcati. Le camp d'Harcash. Le pays d'Organum. 425
Les Oigoures et leur pays. . . . . *ibid.*
Le Getha. Le Turfan. Ville de Lop. . . . *ibid.*
Canton de Hamil. . . . . *ibid.*
Usages singuliers. 427
Le Tangout. Kantscheou. Pays d'Ergi. Satscheou. . . . . *ibid.*
Le Soucour ou Souc. Ville de Salin ou Serin 428
Pays des Sifans. . . . . *ibid.*
Sur les Kalmouks. Leur constitution physique. *ibid.*
Tribus kalmouques. 429
Vêtement. Habitations. Occupations. . . . 430
Lait de jument . . . . . *ibid.*
Industrie. Langue. 431
Poésie des Kalmouks.. 432
Constitution politique. . . . . *ibid.*
Armes. Religion. Gellongs ou prêtres.. . . 433

La Mongolie . . . . . *ibid.*
Désert Cobi ou Shamo . . . . . *ibid.*
Pays des Scharra-Mongols 434
Pays des Kalkas-Mongols. . . . . *ibid.*
Montagnes. Rivières. . . . . *ibid.*
Lac Tsahan 435
Villes. Kara-Korum. . . . . *ibid.*
Kyræ et d'autres villes. 436
Les Mongols. Traits physiques. Religion. Manière de vivre . . . . . *ibid.*
Vêtement. Cuisine singulière. 437
Marches de ces nomades . . . . . *ibid.*
Jeux et chansons. 438
Mariage des morts . . . . . *ibid.*
Ecriture. Alphabet . . . . . *ibid.*
Gouvernement. Lois 439

LIVRE SOIXANTE-UNIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. La Mantchourie et la Corée.*

Coup d'œil général sur le pays des Mantchoux. 440
Montagnes. . . . . *ibid.*
Fleuve Amur ou Seghalien. 441
Divisions chinoises. . . . . *ibid.*
Province de Leao-Tong. 442
Plantes. Arbres. Animaux. . . . . *ibid.*
Villes. Moukden. 443
Province de Mantcheou. Villes. . . . . *ibid.*
Les Yupi. Les Ghiliaikes. . . . . *ibid.*
Coup d'œil sur la côte orientale . . . . . *ibid.*
Herbes marines. Illusions optiques. 444
Population. . . . . *ibid.*
Les Mantchoux. Leurs diverses tribus. . . . *ibid.*
Religion. Langue. 445
Alphabet. Remarques sur la langue mantchoue. 446

La Corée. 447
Montagnes. . . . . *ibid.*
Rivières. Climat. 448
Minéraux. Animaux. Végétaux. . . . . *ibid.*
Noms. . . . . *ibid.*
Provinces. Villes. 449
Les Coréens. Constitution physique. Caractères. *ibid.*
Usages. Langues. Lettres. Religion. 450
Ordres monastiques. 451
Industrie. Commerce. Gouvernement. . . . *ibid.*
Force armée. 452
TABLEAU *synoptique des Nations du nord, du centre et de l'est de l'Asie, vulgairement confondues sous le nom de* Tartares. . . . . 455 et suiv.

LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Le Japon, avec les Iles d'Iesso, les îles Kouriles et de Lieukieu. Recherches critiques sur l'Iesso.*

Mer de Japon. 457
Recherches critiques sur l'Iesso. . . . . *ibid.*
Voyage des vaisseaux le Castricom et le Breske. 458
Erreurs sur le détroit de Songaar. . . . . *ibid.*
Découvertes du détroit de Tessoï. . . . . *ibid.*

Hypothèse de d'Anville. 459
Voyage de Spangenberg. . . . . *ibid.*
Voyage de la Pérouse. . . . . *ibid.*
Voyage de Broughton. 460
Discussion sur l'existence du détroit de Seghalien. *ibid.*
Raisonnement de M. de Krusenstern. . . . 461
Réplique aux raisonnemens précédens. . . . *ibid.*
Conclusion. 462
Manuscrits de M. Titsingh. . . . . *ibid.*

Ile de Marsumaï ou Iesso proprement dit. . . 463
Les Mo-sins ou Aïno. . . . . *ibid.*
Tatouage. Vêtemens. Exercice. . . . . *ibid.*
Religion. Commerce muet. Combats funèbres. Langue. 464
Description physique de l'île d'Iesso. . . . 465
Ours domestiques. . . . . *ibid.*
Villes et endroits remarquables. . . . . *ibid.*
Iles diverses. Baie du Volcan. 466
Ile de Seghalien ou l'Oku-Iesso. Noms divers. *ibid.*
Portrait des habitans. 467
Localités remarquables. . . . . *ibid.*
Les îles Kouriles ou Kourou-Misi. . . . . *ibid.*
Division physique. Les petites Kouriles. Les grandes Kouriles. 468
Sur les découvertes de Beniowski. 469

Empire de Japon. . . . . *ibid.*
Noms divers. . . . . *ibid.*
Etendue, etc. 470
Montagnes. Volcans. . . . . *ibid.*
Rivières. . . . . *ibid.*
Lacs. 471
Climat. Saisons. Agriculture. . . . . *ibid.*
Végétaux. Arbres forestiers. Arbres fruitiers. . 472
Végétaux employés dans les arts. 473
Animaux domestiques. . . . . *ibid.*
Nourriture des Japonais. 474
Animaux sauvages. . . . . *ibid.*
Métaux. Mines d'or. . . . . *ibid.*
Iles d'Or et d'Argent. 475
Mines de cuivre, de fer. Divers minéraux. . *ibid.*
Pierres tombées de l'atmosphère. 476
Villes. Iedo. Palais de l'empereur civil. . . . *ibid.*

Maisons particulières. 477
Mi[illegible] Temple de Daibouts. . . . . *ibid.*
Le[illegible] vinces nommées Gokinaï. 478
Vill[illegible], de Nangasaki, etc. . . . *ibid.*
Diverses villes. 479
Ile de Likeo, Fatsisio. . . . . *ibid.*

Les Japonais. Constitution physique. . . . . *ibid.*
Leurs yeux. 480
Sur leur origine. Langue. . . . . *ibid.*
Epoques historiques. 481
Conclusion. . . . . *ibid.*
Gouvernement. Le Kubo. Le Daïri. 482
Lois civiles. . . . . *ibid.*
Punitions barbares. 483
Population. 484
Armée. Marine. Navigation. . . . . *ibid.*
Revenus. 485
Sectes religieuses. . . . . *ibid.*
La Sinto. Culte indigène. . . . . *ibid.*
La secte Budso. 486
Philosophes japonais. . . . . *ibid.*
Introduction du Christianisme. 487
Progrès des sciences, des lettres et des arts. . *ibid.*
Division du temps. Ecoles. 488
Habitations. Meubles. Vêtemens. . . . . *ibid.*
Portrait d'un Japonais.. 489
Femmes. Concubines. . . . . *ibid.*
Fêtes funèbres. Spectacles. 490
Commerce exterieur et intérieur. Monnaie. . *ibid.*

Archipel de Lieu-Kieu. 491
Iles Tana, Oufou, etc. . . . . *ibid.*
Grande île Lieu-Kieu.. 492
Productions. . . . . *ibid.*
Habitans. . . . . *ibid.*
Industrie. . . . . *ibid.*
Renseignemens du capitaine Broughton. . . . 493
TABLEAU *des Positions géographiques observées sur les côtes de Mantchourie, d'Iesso, de Japon et de Corée.* . . . . . 495 et suiv.

LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Chine proprement dite.*

PREMIÈRE SECTION : *Description générale.*

Progrès des connaissances 497
Empire chinois. 498
Limites de terre. . . . . *ibid.*
Mers qui le baignent. 499
Etendue de l'empire. . . . . *ibid.*

Chine proprement dite . . . . . *ibid.*
Division. Etendue. 500
Noms . . . . . *ibid.*
Montagnes. 501
Chaînes méridionales. . . . . *ibid.*
Chaînes septentrionales. 502
Nature des montagnes. . . . . *ibid.*
Plaines. Fleuves. 503
Le Hoan-ho. L'Yang-tse-kiang. . . . . *ibid.*
Divers fleuves. Nature des eaux. 504
Lacs principaux. 505
Canaux. . . . . *ibid.*
Climat. Ouragans. Chaleurs. 506
Extrêmes de chaud et de froid. 507
Climat de Pékin. . . . . *ibid.*
Vents. Pluies. . . . . *ibid.*

Agriculture. 508
Blés. Légumes. Irrigation. . . . . *ibid.*
Instrumens aratoires. . . . . *ibid.*
Bêtes de labour. Engrais. 509
Situation des villages. . . . . *ibid.*
Fête de l'agriculture 510
Terrains incultes. . . . . *ibid.*
Arbres fruitiers 511
L'arbuste à thé. . . . . *ibid.*
Le camphrier. Le mûrier, etc. 512
Bambous. Cannes à sucre, etc. 513
Drogues médicinales. Arbres forestiers . . . *ibid.*
Animaux domestiques . . . . . *ibid.*
Animaux sauvages. 514
Oiseaux. Insectes. Poissons. . . . . *ibid.*
Dorade. 515
Minéraux. Toutenague. Cuivre. . . . . *ibid.*
Arsenic. Diverses pierres. 516

LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME. — *Suite de la description de l'Asie. Chine proprement dite.* DEUXIÈME SECTION : *Topographie des Provinces et Villes.*

Nombre des villes. 517
Province de Tche-ly. . . . . *ibid.*
Pékin. . . . . *ibid.*
Palais impérial 518
Population. 519
Diverses villes. . . . . *ibid.*
Province de Schanton. 520
Villes . . . . . *ibid.*

Province de Kiang-nan . . . . . *ibid.*
Nankin. 521
Tour de porcelaine. . . . . *ibid.*
Sou-tcheou-fou et autres villes. 522
Ile Chin-schan. Coton rougeâtre. . . . . *ibid.*
Yang-tcheou-fou, etc. . . . . *ibid.*
Province de Tche-kiang 523
Han-tcheu-fou et d'autres villes . . . . . *ibid.*
Liampo. Les Normands-Chinois. . . . . *ibid.*
Province de Fou-kien. 524
Fou-tcheou-fou. Emouy, etc. . . . . *ibid.*

Ile de Tai-ouan ou Formose. . . . . *ibid.*
Description physique 525
Villes. Places fortes, etc. . . . . *ibid.*
Habitans 526
Manière de vivre. . . . . *ibid.*
Superstitions 527

Province de Quan-ton . . . . . *ibid.*
Canton 527
Population 528
Macao. . . . . *ibid.*
Grotte du Camoëns 529
Iles des Larrons. . . . . *ibid.*

Ile de Haynan. . . . . *ibid.*
Habitans. Minéraux. Bois précieux 530
Pêche des perles. . . . . *ibid.*

Province de Kiang-si. 531
Villes. Porcelaine. . . . . *ibid.*

Province de Hou-quang . . . . . *ibid.*
Villes 532
Province de Honan. Villes. . . . . *ibid.*
Tour astronomique. 533

Province de Schansi. . . . . *ibid.*
Province de Schen-si 534
Villes. Monument nestorien . . . . . *ibid.*
District de Kantcheou. 535
Province de Sétchuen. Villes. . . . . *ibid.*

Province de Koeit-cheou. 536
Tribu sauvage. . . . . *ibid.*
Province de Quang-si . . . . . *ibid.*
Province d'Younnan 537
Nation des Lo-lo . . . . . *ibid.*
Villes, etc. 538

LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.—*Suite de la description de l'Asie.* TROISIÈME SECTION. *Tableau politique de la Chine.*

Physionomie des Chinois. 539
Beauté chinoise . . . . . *ibid.*
Despotisme. Adoration du souverain 540
Mandarins 541
Erreurs sur le gouvernement chinois. Stabilité des lois. *ibid.*
Tyrannie et esclavage 542
Cérémonies . . . . . *ibid.*
Caractères d'écriture 543
Langue chinoise. . . . . *ibid.*
Influence de la langue et des caractères d'écriture. 544

Sciences 545
Jardins chinois . . . . . *ibid.*
Imprimerie. Industrie. Navigation. Boussole. . 546
Vaisseaux. Gondoles. 547
Grande Muraille. Sur l'ancienneté de ce monument. *ibid.*
Maisons. Vêtemens. 548
Fêtes publiques 549
Théâtre. Opéra chinois. . . . . *ibid.*
Vices des Chinois. Exposition des enfans . . 550
Nourriture. Dîners chinois 551

Mariages 551
Culte des tombeaux. . . . . *ibid.*
Religion. Philosophie de Confucius. 552
Culte de Fo ou Fohi . . . . . *ibid.*

Commerce. Exportations et importations. . . 553
Les Lettrés. 554
L'armée. La flotte . . . . . *ibid.*
Population. . . . . *ibid.*
Discipline militaire. 555

Réflexion critique sur les admirateurs de la Chine. *ibid.*
Prétendue antiquité de l'empire chinois . . . 556
Raisons contre cette antiquité . . . . . *ibid.*
Etat ancien de la Chine avant J. C. . . . 557
Observations astronomiques . . . . . *ibid.*
Anthropophagie en l'an 1300. 558

TABLEAU *de la Population et des Revenus de la Chine proprement dite, tirée de la Géographie chinoise* Dai-sin-y-tundschi 559
TABLEAU *des Dénombremens anciens de la Chine.* *ibid.*
TABLEAU *des Dénombremens modernes de la Chine.* 560

LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME.—*Suite de la description de l'Asie. Le Thibet.*

Coup d'œil général. 561
Description du Thibet, par Marc-Paul. . . . *ibid.*
Usage bizarre. . . . . *ibid.*
Diverses provinces nommées par Marc-Paul. . 562
Usage de faire la couvade. . . . . *ibid.*
Sorciers ou chamans. 563
Progrès des connaissances depuis Marc-Paul. . *ibid.*

Limites du Thibet. 564
Noms divers. 565
Montagnes. . . . . *ibid.*
Fleuves. Le Brahmapoutre. 566
Lacs. . . . . *ibid.*
Climat. Température. 567
Climat du Boutan. . . . . *ibid.*

Végétation. Agriculture. 568
Animaux. Poissons. 569
Mines. Tinkal ou borax. 570

Divisions géographiques. 571
Doutes sur ces divisions. . . . . *ibid.*
Villes et édifices. 572
Palais du Grand-Lama. Ponts. . . . . *ibid.*
Diverses villes. 573
Le Petit-Thibet. . . . . *ibid.*
Remarques sur le pays de Belour. . . . . *ibid.*
Plaine de Pamer. Le Parestan. 574

Caractère des Thibétains. . . . . *ibid.*
Mariages. Polyandrie. Funérailles. 575
Langue. . . . . *ibid.*
Caractères d'écriture. 576
Industrie. . . . . *ibid.*

Religion. . . . . *ibid.*
Différence du Chamanisme, Braminisme et Lamisme. 577
Extension du Chamanisme. . . . . *ibid.*
Son identité avec la religion de Fo ou Boudda. 578
Etymologie du mot Chaman. 579
Origine du Dalaï-Lamisme. . . . . *ibid.*
Nestoriens répandus en Asie centrale. . . . *ibid.*
Le Lamisme substitué au Nestorianisme. . . 580
Mélange des dogmes et rites des Chrétiens. . *ibid.*
Gouvernement civil et ecclésiastique. . . . 581
Population. Armée. . . . . *ibid.*
Puissance spirituelle du Grand-Lama. . . . 582
Est-il le Prêtre-Jean des voyageurs? . . . . *ibid.*
Est-il un successeur des patriarches nestoriens? 583
Conclusion. 584

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

00084333

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015